
3 1761 08153973 6

SOLIMAN-PACHA

— COLONEL SÈVE —

GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES ÉGYPTIENNES

LYON — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4



Le gal G. Suleiman

AIMÉ VINGTRINIER

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA VILLE DE LYON

SOLIMAN-PACHA

— COLONEL SÈVE —

GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES ÉGYPTIENNES

OU

HISTOIRE DES GUERRES DE L'ÉGYPTE

DE 1820 A 1860

AVEC UN PORTRAIT



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

RUE JACOB, 56

1886


LIBRARY
SEP 08 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

A SON ALTESSE

MOHAMMED-TEWFIK-PACHA

KHÉDIVE D'ÉGYPTE

ALTESSE,

L'histoire des héros de votre famille et le récit des victoires de l'Égypte moderne ne pouvaient être dédiés qu'au descendant de Méhémet Ali, au fils d'Ismaïl-Pacha, l'ami et le protecteur de Soliman.

Recevez-en l'hommage de la part d'un Français qui aime l'Égypte comme tous les Français, qui a confiance dans son avenir et qui se dit avec un profond respect,

De Votre Altesse,

Le très humble et obéissant serviteur.

AIMÉ VINGTRINIER

Membre de l'Institut égyptien

SOLIMAN PACHA

HISTOIRE DES GUERRES D'ÉGYPTE

— 1820-1860 —

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE

Parmi tous les héros du cycle napoléonien, on peut citer, comme l'un des plus étonnants, des plus complets, un enfant qui, sorti d'un milieu modeste, marin, soldat, proscrit, poursuivi par ses créanciers, pauvre à manquer de pain, s'est élevé aux plus hautes dignités, a commandé des armées, a tenu dans sa main la destinée des empires et, toujours victorieux, est mort dans la puissance, laissant après lui, comme le vainqueur de Leuctres et de Mantinée, deux filles chargées de rendre son nom immortel.

Lyon, la ville du commerce et de l'industrie, a produit beaucoup de ces individualités qui surprennent et éblouissent le monde. A côté des artistes et des savants qu'elle a donnés à la mère patrie, elle a vu naître un grand nombre de ces caractères tenaces,

inébranlables, à l'énergie inflexible qui, sur les champs de bataille, dans les hôpitaux, les cloîtres, au lit des malades, dans des vies d'aventures et de périls, ont vaincu la destinée, surmonté la fortune, trouvé la gloire, ou ont donné obscurément leur vie au pays ou à leur croyance, mettant la patrie ou leur devoir au-dessus de tout ce qui fait le bonheur et le repos des hommes.

Suchet a honoré l'armée et l'humanité; Martin a trouvé dans les Indes une fortune que lui ont conquise son intelligence et son courage; Joseph Sève a battu les redoutables armées ottomanes, sauvé l'Égypte, affermi le trône de Méhémet-Ali et assuré le pouvoir dans sa famille.

C'est de Joseph Sève que nous esquisserons l'histoire, étonné de voir combien l'oubli couvre vite les hommes et les événements. A peine Sève est-il mort, que déjà, dans sa ville natale, on ne connaît plus sa famille, ni lui-même; on ignore son enfance; les documents qui le concernent sont erronés, ou indécis, et il faut la sagacité du chasseur qui suit une trace, pour retrouver quelques-uns des grands faits de sa vie.

Le nom de Soliman Pacha brille d'un incomparable éclat; le berceau de Joseph Sève est entouré d'une profonde obscurité.

Le fils lui-même de notre héros, son fils bien-aimé, Skander Bey, admirateur des hauts faits paternels, mais aussi peu instruit que la foule des premiers événements de la vie de celui dont il tenait le jour, écrivait, le 14 avril 1860, à un parent de Lyon, à l'honorable docteur Gubian, la lettre suivante, aussi touchante par les sentiments qui l'animent que remarquable par les desiderata qu'elle signale ou les erreurs dont elle fourmille.

Nous la donnons dans sa naïveté.

Vieux Caire, 14 avril, 1860.

« Mon cher Cousin,

« Je n'aurai jamais plus de chagrin que j'en ai maintenant en vous écrivant. Un grand événement vient de nous frapper, un malheur!.... Mon père nous a quittés quand nous avions le plus grand espoir de le voir vivre encore dix années. J'étais auprès de lui dans ses derniers moments, cela m'aidera un peu à ma consolation.

« Vous en avez peut être connaissance déjà; j'espère que ma tante ne l'aura pas su brusquement, elle dont l'âge demande des précautions. J'ai reçu votre lettre du 18 mars dans laquelle vous donnez de ses nouvelles et des vôtres.

« J'ai confié ma lettre au docteur Lautner-Bey qui va en Suisse pour sa santé. Il vous parlera des derniers moments de mon père et vous jugerez de notre saisissement. Son désir est de retourner à Lyon; j'aurai donc par lui des nouvelles comme je les désire, de vous et de ma tante, ainsi que de toute la famille; j'ai seulement un grand service à vous demander, tant de vous que de ma tante.

« Je désirerais de vous tous les renseignements que vous pourrez me procurer avec l'aide de ma tante sur mon père, à l'égard de sa naissance d'abord, pour l'époque de laquelle je n'ai pas la plus grande certitude, puis pour ce qui concerne l'origine exacte de la famille, sa jeunesse, le temps passé auprès de son père et de sa mère; je vous prie surtout de me donner sur cette jeunesse tous les détails que vous avez : caractère, goûts, liaisons, disposition d'esprit, etc. Le nom de famille est *Sèves*, je crois, et Anthelme celui dont on appelait mon père, communément. Quelles étaient les occupations de mon grand-père avant que son fils ne songeât à embrasser la carrière

des armes? Mon père avait étudié pour entrer dans la marine, conformément aux exigences de l'époque. (Renseignement erroné.) Mais d'après ses souvenirs, il ne devait pas être trop jeune alors; je pense qu'il avait de 17 à 18 ans, car il citait quelquefois des passages d'auteurs latins. Connaissez-vous des détails sur sa carrière maritime? Mon père en fut dégoûté vite (je le crois. Après avoir frappé un officier, il y allait de sa vie); il la quitta et partit pour l'Italie, je ne sais vers quelle année? Là, il s'engagea dans le 6e de hussards. C'était pendant la seconde campagne d'Italie, peut-être vers 1806.

« Il fut d'abord sous les ordres du colonel Pajol, qui fut remplacé par le colonel Valin. Sous celui ci, il se distingua contre les Autrichiens; je ne sais plus à quelle affaire? il était alors maréchal des logis et passa les plus beaux moments de sa vie dans ce grade, disait-il lui-même. J'ai très peu de détails sur lui pendant cette campagne.

« Lorsque la guerre commença, en 1809, il se distingua de nouveau et devint officier. Il fit plus tard, dans ce grade, la campagne de Russie, et, pendant la malheureuse retraite, il remplit, dit-on, les fonctions *d'officier d'ordonnance de l'empereur*. (On verra que Sève s'était fait à lui-même un roman, à l'usage de l'Égypte et des Égyptiens) mais je n'ai aucun détail se rapportant à cette époque. En 1814, il passa auprès du général Piré où il eut occasion de se montrer à l'empereur, entre autres à la bataille de Brienne. Je manque de plus en plus de détails depuis cette époque jusqu'à son départ pour l'Égypte qui eut lieu *vers 1817*. (Nous verrons pourquoi le général jetait un voile sur cette partie de sa vie.) Vers 1815, il resta quelques moments auprès de sa famille jusqu'au retour de l'empereur de l'île d'Elbe, au-devant duquel il partit aussitôt et fit la campagne des Cent-Jours, attaché à l'état-major du maréchal Grouchy.

« A la formation de la garde royale, il fut proposé pour un emploi d'adjudant-major, mais comme il avait été à Waterloo, il ne fut pas admis. Se trouvant alors sans emploi, il prit à bail la ferme de la plaine de Grenelle ; la garde y manœuvrait souvent et y faisait des dommages dont on avait voulu, il me semble, l'indemniser, mais toujours avec des refus de sa part. (Explication plausible d'une non-réussite qui avait eu d'autres causes.) C'est peu après qu'il se décida à quitter la France et à chercher fortune ailleurs.

« Je vous prie donc de ne point me ménager les détails ; j'en ai très besoin pour écrire la vie de mon père, ce qui va être un assez grand travail, surtout relativement à la campagne de Syrie. Je compte sur l'obligeance de mon cousin Louis[1] pour le manuscrit que demanderont tous ces détails. Le docteur Lautner Bey me l'apportera à son retour.

« Je vous renouvelle, mon cher cousin, mes marques de vive affection et d'attachement, ainsi qu'auprès de ma tante sur les complaisances de qui je compte aussi beaucoup pour ce que je vous demande. Mes amitiés, je vous prie, à Louis.

« Votre affectionné cousin,

« SKANDER-BEY. »

Ainsi, voilà où on en était, en fait de documents, dans la propre famille de Soliman et ses amis n'étaient pas mieux renseignés. M. Etienne Rey l'appelle Claude-Anthelme[2] et donne sur lui des détails d'une incroyable naïveté. Le séjour du colonel en Morée tient tout à fait des *Mille et une Nuits*. MM. De Cadalvène et Barravelt, l'appellent Octave-Joseph-

[1] Louis Gubian.

[2] *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant*. Lyon, 1857

Anthelme [1]; d'autres le désignent sous le nom de Selve, Sèvre ou de Sève, avec la particule, ou Sèves, avec un *s*. L'*Europe militaire et diplomatique au dix-neuvième siècle, 1815-1884*, par Frédérick Nolte (Paris, Plon, 1884, in-8, quatre volumes) l'appelle colonel Selves, lui accorde quelques talents militaires, cite sa défense de Beyrouth, mais n'en parle d'ailleurs qu'en passant et comme d'un simple aventurier. Le *Siècle*, qui lui consacre une notice souvent citée depuis, le fait naitre le 1er avril 1787. On croit assez communément qu'il est né à Fontaine-sur-Saône, et un de ses biographes poussant la légèreté jusqu'à ses dernières limites, dit qu'il fut décoré par l'empereur à Champaubert, à Montmirail ou à Brienne. On ne peut écrire l'histoire avec plus de sans-gêne et de liberté.

La seule excuse qu'un historien puisse évoquer, c'est que Sève lui-même s'était appliqué à faire perdre la trace des premiers événements de sa vie. Pour s'élever et se maintenir, il avait jugé avec raison qu'il fallait jeter un voile épais sur ses premières années.

Nous allons tâcher de rétablir la vérité.

L'origine de la famille a été le sujet de notre premier souci. Le père de Joseph portant le prénom d'Anthelme, nous avons dû immédiatement tourner nos recherches vers les environs de Belley. Dans cette ville, en effet, tout le monde porte le nom du saint évêque. De même que, dans le Berry, toutes les jeunes filles s'appellent Solange, à Belley, on ne connaît que des Anthelme, des Anthelma, des Anthelmette, des Anthelmine et autres dérivés. De Belley, le nom s'est répandu dans les montagnes de l'arrondissement, mais il n'a jamais traversé la rivière d'Ain et il n'a jamais été porté dans les plaines de la Bresse et de la Dombes.

[1] *Deux années de l'histoire d'Orient*. Paris, Delloye, 1840, in-8, 2 vol.

Cherchant donc les ancêtres de Soliman dans les contrées montagneuses du Bugey, nous les avons trouvés plus haut encore, aux environs de Nantua, au sein du petit village d'Apremont, où ils habitaient depuis des siècles, dans une humble et obscure condition. A cette époque, c'est-à-dire longtemps avant l'annexion du Bugey à la France, ils portaient le nom de Sevoz dont la désinence rappelle une foule de noms d'hommes ou de lieux de ce pays : Culoz, plus tard Cules, redevenu Culoz, lors de l'ouverture du chemin de fer de Lyon à Genève ; Contrevoz, aujourd'hui Contrèves ; Chanoz, Chane ; Niévroz, Nièvre ; Trévoz, Trévoux.

La Bresse et le Bugey présentent encore Aignoz, Boz, Charnoz, Cormoz, Marboz, qui ont conservé leur antique appellation du moyen âge et n'ont pas été francisés avec le temps.

Lorsque les Sevoz furent descendus de leur montagne, ils crurent devoir faire comme Contrevoz, Chanoz, Niévroz, Trévoz et ils modifièrent le nom sous lequel ils étaient si anciennement connus ; mais ce changement n'eut lieu qu'au siècle dernier, quand ils se furent fixés à Lyon où la famille Sève est si nombreuse.

Un Sevoz, ayant quitté Apremont, vint s'établir à Condamine-la-Doye et entra en relation avec les Chartreux de Meyriat. Probes, honnêtes et bons cultivateurs, les Sevoz devinrent tenanciers des moines, puis, ayant mérité la confiance du couvent, ils se trouvèrent, un jour, hommes d'affaires de la maison et intermédiaires pour les ventes et les achats entre les religieux et le public. Leur fortune prit, dès lors, un certain essor et comme il arrive par tout pays, quand on reste honnête, plus ils devinrent riches et plus ils furent considérés.

Nous ne savons pour quelle cause, un rejeton de cette vieille famille quitta la maison paternelle et vint s'établir à l'Huis, sur les bords du Rhône, au pied de ces hauts rochers de Tantaine

qui regardent la Savoie et le Dauphiné. Le vallon était riche et fertile, la terre bonne et plantureuse, le nouveau venu y prospéra modestement.

Non loin de là, s'élevait, sur un mamelon escarpé, l'antique et célèbre forteresse des sires de Grôlée, dont l'orgueil avait passé en proverbe au moyen âge. La vieille famille féodale ne prit pas garde à cet obscur paysan qui venait labourer jusqu'à l'ombre de ses murailles. Qu'aurait-elle dit, si on lui avait annoncé que la postérité de cet homme jetterait un jour dans les fossés donjon, tours et remparts du vieux manoir et ferait ce que sièges, assauts et combats n'avaient jamais pu accomplir?

Heureusement que l'avenir est caché aux hommes. Seigneurs et paysans continuèrent donc à vivre côte à côte, étrangers et inconnus les uns aux autres, sans prévoir le moment terrible où ils devraient si fatalement se rencontrer.

Donc, le 26 juillet 1754, naquit à François Sevoz, cultivateur, et à Catherine Beaudet, sa femme, un fils qui fut baptisé, le même jour, sous le nom d'Anthelme Sevoz.

Le parrain fut Anthelme Beaudet, la marraine Anthelmette Sevoz, tous deux aussi de l'Huis et tous deux parents de l'enfant.

Le curé qui enregistra l'acte s'appelait Joseph Vicaire. Une famille Vicaire, ancienne et estimée, est très connue dans le bas Bugey.

Dès son enfance, et dans un pays où la force est générale et où la faiblesse est une exception, Anthelme Sevoz se fit remarquer par une vigueur peu commune qui lui fit donner le surnom de *Turc*, singulier présage pour sa postérité!

Intelligent et ambitieux, Anthelme ne voulut pas rester cultivateur; il quitta sa famille et entra, comme apprenti, chez un chapelier de Lagnieu; mais les riants coteaux couverts de vignobles et les environs charmants de la petite cité ne purent

le fixer, et dès qu'il se crut assez habile dans son état, il vint à Lyon où sous le nom de Sève, désormais à lui, il prit un petit magasin de chapellerie, rue de la Barre, entre le pont de la Guillotière et Bellecour.

A cette époque, la chapellerie était florissante ; la rue de la Barre, étroite mais active et fréquentée, lui amenait une abondante clientèle de Dauphinois ; il réussit. Son activité fut récompensée, et il se trouva bientôt à la tête d'un petit capital qui lui permit d'agrandir ses espérances et de porter plus haut son ambition.

Ce modeste commerce, en effet, ne put longtemps captiver cet esprit mobile, aventureux, souple, ardent et adroit, comme les montagnes en produisent. Dévoré du désir de sortir de sa sphère et de s'enrichir, il se fit industriel, mécanicien et acheta successivement un bateau à laver et une frise pour les couvertures, au port du Collège, sous les fenêtres de la vaste maison des Pères Oratoriens; puis, plus tard, il acquit deux bateaux à laver, un peu plus bas, au port des Cordeliers.

Ces documents officiels, puisés dans une délibération du Conseil municipal de 1791, ne peuvent être contestés. Il n'y est pas question de moulins, quoique la plupart des historiens de Soliman le déclarent fils d'un meunier de Lyon et que lui-même, à l'occasion, s'en fît gloire.

Enfin, pour en finir avec les moulins et les bateaux, nous croyons que M. Étienne Rey, un ami cependant de la famille et qui, à ce titre, eût dû être bien informé, se trompe ou exagère quand il dit, dans son *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant* : « Anthelme Sève possédait une usine considérable sur le Rhône, dans laquelle se trouvaient quatre foulons et plusieurs moulins à farine ». Plusieurs meules? peut-être : question à débattre ; plusieurs moulins? cela n'est pas vraisemblable. Né seulement en 1789, M. Étienne Rey n'a dû s'informer

que bien plus tard de ces détails, à peu près oubliés, qu'on ne lui a pas fidèlement rapportés. Si Anthelme Sève eut, comme accessoire, dans ses bateaux sur le Rhône, à Saint-Clair ou au quai de Retz, un moulin ou quelques meules à farine, il n'en était pas moins officiellement tondeur de draps, industriel, mécanicien, plutôt que meunier, dans la stricte acception du mot.

Ce fut son mariage avec la fille d'un meunier de Fontaine-sur-Saône qui fit surtout croire et déclarer qu'il avait exercé l'humble profession sur laquelle son fils, parvenu aux honneurs, est revenu si souvent pour s'en glorifier.

Travailleur, comme nous l'avons dit, courageux et lancé dans l'industrie des machines, Anthelme épousa, en 1786, Antoinette Julliet, jeune ouvrière aussi vaillante que lui. L'amour les avait guidés plus que la fortune. La fille du meunier de Fontaine, à défaut de dot, apportait à son mari son courage, sa jeunesse et sa beauté. Leur mariage fut heureux et fécond. Voici la pièce officielle de ce grand événement :

« *Extrait des registres de la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Saturnin*, 30 novembre 1786. Mariage d'Anthelme Sève, marchand tondeur de draps, fils légitime de défunt François Sève, laboureur, de la paroisse de Luyse en Bugey (lisez *L'Huis*), et de vivante Catherine Baudet, — et Antoinette Juliet (*sic*), brodeuse, fille légitime de Louis Juliet (*sic*), maître meunier, et Antoinette Desergues ;

« Tous les deux de cette paroisse, agissant, l'époux comme majeur, néanmoins du consentement de sa mère, ainsi que nous l'a certifié le Vicaire curé dudit Luyse (on voit que le scribe a pris le nom de famille du curé de L'Huis, pour un qualificatif : le curé était un monsieur Vicaire), et l'épouse comme mineure, de l'avis et consentement de son père, présent au contrat, ainsi que celui de sa mère, aussi présente au mariage ; publiés une

fois, sans empêchement, et dispensés des deux autres publications, par M. Peronneau, vicaire général, ont reçu la bénédiction en présence d'Antoine-Barthélemy Juillet (*sic*), père de l'épouse; de Jean-François Vernay, porteur de chaise, et de Jean-Marie Vernay, fils de ce dernier, qui ont signé, à l'exception de Barthélemy Juillet (*sic*). Contrat reçu Delaréal, notaire à Lyon; signé Julliet (*sic*), Antoine Sève, femme Julliet, Antoine Julliet, Jean-Marie Vernay; Vernay, cordonnier; Robert, vicaire ».

Peu de temps après la cérémonie, nâquit la fille aînée, à qui on donna le nom de sa mère. Les autres suivirent rapidement; après Antoinette, Joseph, notre héros, Jeanne, Louise, qui épousa M. Alday, enfin Louis, dont nous n'avons pas à nous occuper; nous pensons qu'il mourut jeune. En 1791, les deux époux étaient à la tête d'une belle famille de cinq enfants.

Comme la date de la naissance de Joseph a été souvent controversée, nous remonterons à la source officielle. Voici une pièce qui tranchera toutes les difficultés :

« *Extrait des registres de la paroisse de Saint-Saturnin*, 1788[1]. Joseph, fils d'Anthelme Sève, tondeur de draps, et de Antoinette Julliet, sa femme, né avant-hier, quai Saint-Clair, a été baptisé par moi, vicaire soussigné, ce 19 mai 1788. Ont été parrain Joseph Millo, marchand limonadier, et marraine Marie-Magdeleine Danguin. Sève, Fournel, Perrin, vicaire ».

C'est dans cette même église qu'avaient été baptisés Claude Martin, le major-général de l'armée anglaise des Indes, et Louis-Gabriel Suchet, maréchal de France, duc d'Albuféra; Lyon leur a érigé des statues à tous deux, l'une dans le cloître de l'École

[1] L'église de Saint-Saturnin, détruite pendant la Révolution, se trouvait à l'angle nord de la place du Plâtre et de la rue Saint-Pierre. A la restauration du culte, elle a été remplacée par l'église du couvent, devenue paroisse de Saint-Pierre, aujourd'hui.

de la Martinière, l'autre en plein air et plein soleil, sur le plus beau quai de la ville, comme à un homme offert en exemple à tous.

Deux points obscurs, le prénom du colonel Sève et la date de sa naissance sont donc aujourd'hui éclaircis, connus et à jamais fixés. La pièce officielle est là, sous nos yeux. Le vrai nom n'est point Anthelme, c'est Joseph; il le tenait de son parrain, Joseph Millo, limonadier, dont l'établissement se trouvait sur la place Saint-Pierre, à l'angle de la rue de la Palme. Cette rue est devenue rue de la Platière; le café Millo est aujourd'hui le café Saint-Pierre, lieu de réunion excellent, honnête et très connu à Lyon.

Cependant, la Révolution approchait, rapide et inévitable. L'agitation régnait dans les esprits ; en acclamant les idées nouvelles, l'inquiétude n'en était pas moins partout. Les riches resserraient leurs dépenses; le peuple des campagnes devenait hostile et menaçant. A mesure que la famille augmentait, le commerce d'Anthelme Sève se ressentait des agitations publiques et ralentissait son essor. Une crise était imminente. En ce moment, une affaire lucrative se présenta ; Sève la regarda comme une planche de salut. Beaucoup de gens ne l'eussent pas faite, lui la saisit avec empressement, et, depuis lors, son fatal exemple n'a été que trop suivi.

On sait les ravages que la *bande noire* a occasionnés dans les monuments et les souvenirs de notre vieille France, et de quelles malédictions, de la part des archéologues et des artistes, furent suivis la destruction de nos vieux châteaux et le morcellement de nos grands domaines, non seulement pendant la Révolution qui faisait la guerre à la féodalité, mais en pleine paix, sous le gouvernement même de la noblesse, des Bourbons.

Si le morcellement des domaines fut un bien pour les paysans qui en furent émancipés et affranchis, la démolition de châ-

teaux inoffensifs, de vieilles forteresses jadis balafrées, de tours qui avaient vu l'ennemi et surtout l'anéantissement des richesses et des œuvres d'art qu'ils contenaient, n'en fut pas moins un acte de vandalisme regrettable, un véritable malheur pour l'histoire et pour la civilisation.

Sur la rive droite du Rhône, au pied de la montagne de Tantaine, pic élevé faisant partie de cette chaîne escarpée qui, au nord, entre Yenne et Lagnieu, servait de limite au pays des Allobroges, se dressait jadis, comme une bravade ou une menace contre les Séquanes et les Ambarres, une redoutable forteresse construite suivant toutes les règles du génie guerrier des Gaulois.

Quand les Romains eurent conquis l'Allobrogie, leur premier soin fut d'occuper tous les points fortifiés par leurs habiles prédécesseurs. Ils s'établirent dans la vieille citadelle et en augmentèrent les puissantes défenses. Elle devint un ouvrage de premier ordre et put s'appeler Grôlée-le-Fort.

Dès les premiers temps du moyen âge, une famille chevaleresque l'habita. On sait l'orgueil de cette race des montagnes qui avait pris le nom de son château et portait, dans ses armes, cette devise : *Je suis Groslée!* Cette fierté avait donné naissance à un proverbe devenu célèbre.

Entre Lyon, Grenoble et Chambéry, quand on voyait un orgueilleux, on disait de lui : « *Ne se croit-il pas de la maison de Groslée?* » Presque indépendants, grâce à leur forteresse, à leurs richesses et à la vaillance de leurs vassaux, les sires de Groslée, pendant des siècles, combattirent alternativement, suivant leur intérêt ou leur inclination, sous les bannières si souvent ennemies, toujours rivales de la Savoie et du Dauphiné. Aujourd'hui, cette famille n'existe plus et Grôlée-le-Fort ne présente que des ruines, mais ce sont les plus nobles et les plus belles de la province et, dit M. de Quinsonnas, dans son *Guide*

de Lyon à Seyssel, on peut les visiter, après avoir vu Pierrefonds, Clisson et Coucy.

Ni la guerre, ni le temps, ni la pioche n'ont pu détruire sa double enceinte, ses tours immenses, et le beau donjon qui se voit de toute la plaine du Dauphiné et que le touriste qui descend par le Haut-Rhône ne peut s'empêcher de contempler avec admiration.

Au moment de la Révolution, le vieux manoir appartenait à un gentilhomme dauphinois, Joseph-Marie de Barral, marquis de Montferrat, président à mortier au Parlement de Grenoble, à qui sa femme, Sophie de Guérin de Tencin, l'avait apporté en dot, présent dangereux, dont le possesseur voulut se débarrasser dès qu'après les états généraux, la tempête souffla contre la féodalité.

Prévenu des intentions du vieux marquis, Anthelme Sève accourut, s'associa trois paysans du voisinage et acheta la vieille forteresse pour une somme insignifiante, mais avec la condition expresse de la dépecer et de la démolir.

Marché conclu, les meubles richement sculptés, les dressoirs, les bahuts, venus d'Italie et chargés d'ornements, furent d'abord dispersés à tous les vents ; les œuvres d'art les suivirent. La salle des chevaliers, l'arsenal rempli d'une centaine d'armures de tous les âges et rappelant le souvenir de nobles et vaillants batailleurs, furent vidés de leurs précieuses richesses ; les tapisseries brodées par la main des châtelaines ou venues des pays d'outre mer, les faïences émaillées, les pièces d'orfèvrerie, s'envolèrent chez les brocanteurs. Les grilles en fer forgé, les rampes d'escalier, les gonds, les serrures antiques les cuivres, les plombs, descendirent chez les maréchaux et les serruriers de l'Huis ; les toits furent enlevés et, le château mis à sac, on se trouva en présence des voûtes et des murailles.

Ici, l'œuvre de vandalisme n'offrit plus les mêmes avantages

ni la même facilité. Les blocs de pierre qui avaient résisté aux assauts des catapultes refusèrent de céder à la pioche des démolisseurs, et ceux ci, après avoir enlevé les créneaux, découronné les courtines et les tours et jeté bas dans les fossés quelques rochers massifs, tout découragés s'arrêtèrent.

Le fils aîné d'Anthelme, le petit Joseph Sève, devenu pacha, prétendit, plus tard, en Egypte, avoir vu lui même cette dévastation, et c'est de lui qu'on tient ces détails.

Il décrivait en effet, avec une verve abondante, les salons aux lits de soie, les fenêtres aux riches tentures, la salle d'armes aux casques et aux cuirasses rangés symétriquement le long des murailles, les lances et les bannières promenées dans les chemins, les paysans requis, femmes et enfants portant à Grôlée, à l'Huis et sur les bateaux du Rhône, les précieuses dépouilles du château. Comme il avait quatre ans à cette époque, sans nier sa présence à Grôlée, à ce moment, il nous sera permis de penser que ces descriptions si vives et ces détails précis, qu'il contait si bien, lui venaient autant des récits qui lui avaient été faits plus tard que de ce qu'il avait pu contempler lui-même sur le théâtre des événements.

Nous verrons, en effet, dans le cours de notre histoire, quelle large part il accordait à son imagination, quand il rappelait son enfance, sa jeunesse, ou les phases importantes de sa vie.

En apprenant donc que l'œuvre de vandalisme s'était arrêtée au dépouillement du château et que la vigoureuse forteresse était toujours debout sur son rocher, l'ancien propriétaire fut indigné. Cette masse compromettante agitait son esprit en troublant sa tranquillité. Son zèle de néophyte républicain ne pouvait plus permettre au vieux château féodal de jeter son ombre sur les toits du voisinage. Il lui fallait une destruction entière et complète. M. de Barral intenta un procès aux quatre associés pour faire reprendre et achever les travaux.

La démolition recommença mais avec mollesse et lenteur. Les vieilles murailles se défendaient avec énergie et le prix des pierres, arrachées à grand'peine et à grand effort, ne pouvait, dans ce pays de montagnes et de rochers, rémunérer les sueurs qu'on y dépensait.

Un événement fatal vint arrêter tout à coup l'entreprise.

On apprit que, malgré l'éclat de ses opinions nouvelles et le zèle qu'il avait montré en détruisant un repaire de la féodalité, le malheureux M. de Barral était monté sur l'échafaud. Dès lors, la position changeait. Délivrés de la crainte des procès, libres d'engagements, et peu soucieux de continuer un travail improductif, les quatre associés se partagèrent le bénéfice de leur opération et laissèrent au temps et aux orages la tâche que le pic et la pioche n'avaient pu accomplir.

Après le siège, Anthelme Sève revint à Lyon avec sa famille ; c'était le moment de songer à l'éducation de ses enfants. Joseph surtout, emporté et violent, aurait eu besoin d'une direction ferme, sage et de soins particuliers. Son frère et ses sœurs grandissaient aussi et, comme lui, couraient libres, indépendants, presque sauvages, tantôt sur les quais du Rhône, tantôt dans les vallons verdoyants de Fontaine, où, en fait d'écoles, ils ne rencontraient guère que l'école buissonnière. Mais, soyons juste : à quels maîtres les aurait-on confiés ?

Les anciens établissements avaient été détruits et nulle part encore l'instruction de la jeunesse ne se trouvait complètement réorganisée.

On comprend, en effet, qu'au milieu de la détresse publique, des arrêtés de Châteauneuf-Randon, Couthon, Albitte, Fouché, Collot d'Herbois, des décrets, des réquisitions, des procès-verbaux, des adresses qui agitaient ou terrifiaient la ville, des ruines enfin, amoncelées de toutes parts, les écoles ne fussent ni florissantes, ni suivies. Aussi le jeune Joseph Sève fut-il

complètement abandonné à lui-même et son savoir réduit au plus strict, au plus rigoureux nécessaire. Ce qui fut fâcheux surtout, c'est que, sans maître pour dompter son impétueux caractère, on ne fit rien pour arrêter sa brusquerie, son audace, son insubordination, et qu'on laissa incultes ou endormies les précieuses qualités qui devaient, plus tard, en faire un homme de génie. Que fût-il devenu, lui, déjà si grand, s'il avait eu le secours des principes et de l'éducation ?

Le premier chef, le premier maître contre lequel il se révolt fut son père.

Celui-ci voulait que son fils aîné partageât ses travaux, s'occupât dans ses usines et devînt apte, plus tard, à lui succéder. Mais l'enfant se dérobait au travail comme aux conseils, repoussait les avances paternelles, résistait aux injonctions et tenait tête aux ordres ou, pour éviter la lutte, s'enfuyait avec des compagnons de son âge et ne rentrait que pour recevoir des corrections qui rendaient la maison paternelle encore plus intolérable. Le mal ne faisant que grandir et le jeune indompté ne laissant aucun espoir de s'amender, la famille prit une grande résolution et le fit entrer dans la marine.

Ce fut le 25 septembre 1799, 2 vendémiaire an VII, que l'engagement de service fut signé[1]. Joseph fut embarqué, à Toulon, à bord de la frégate le *Muiron*, comme aspirant de marine. Son engagement était une punition. M. le duc de Raguse[2] était donc mal informé quand il dit que Sève *avait étudié* pour être marin, suivant la tradition des bonnes familles ; ou *conformément aux exigences de l'époque*, ainsi que l'avance naïvement Skander-Bey, dans la lettre que nous avons citée. Nous soupçonnons fort notre héros d'avoir donné lui-même ces documents erronés.

[1] États de service.
[2] *Souvenirs de voyage.*

Joseph était âgé de onze ans, quatre mois et neuf jours[1] quand un si grand changement fut apporté dans sa vie. Il ne fut ni déconcerté ni vaincu. Seul, sur une frégate, encore si jeune, il fut ce qu'il eût été à Lyon, ce qu'il était partout. Son regard ouvert et franc, ses yeux bleu clair, son bon et joyeux sourire lui attiraient tous les cœurs; sa gentillesse et sa bonté l'entouraient d'amis; ses camarades l'idolâtraient et lui, souple, ardent, courageux, répondait à ces jeunes affections par une loyauté et un dévouement sans bornes. Il fut bientòt roi et maître sur la Méditerranée comme sur les bords de la Saône, et cela d'autant plus volontiers qu'il ne se servait de son autorité sur ses camarades que pour prendre les services les plus pénibles, les postes les plus dangereux. C'était un jeune lion qui sentant sa force, osait tous les périls, certain d'en triompher.

Mais s'il était l'idole de l'équipage, il était l'effroi et l'aversion, sinon la terreur des officiers. Toujours prêt à la désobéissance et à la révolte, il n'acceptait jamais ni un reproche ni une remontrance. Qui connaît la sévérité de la marine peut facilement deviner à quelle discipline il fut soumis, à quels châtiments il fut exposé.

De l'an VII à l'an XIII, il navigua ainsi dans la Méditerranée, d'abord sur le *Muiron*, ensuite sur l'*Hortense*[2].

Le 2 vendémiaire, an XII, on le versa dans le 2e régiment d'artillerie de marine, *sortant des élèves de la marine*, dit son engagement[3]. On voit que son avancement n'avait été ni rapide, ni brillant: mais, si son caractère était resté indompté, il s'était, de lui même, perfectionné dans tous les exercices du corps, et, dans les jeux comme dans les luttes, au tir comme à

[1] Texte même des notes de la famille.
[2] États de service.
[3] États de service.

l'escrime, il ne rencontrait pas de rival. C'était tout le profit qu'il avait obtenu de six ans de navigation.

L'an XIII, il quitta la Méditerranée pour l'Océan, et le navire qu'il montait vint prendre sa place de bataille à la triste et désastreuse affaire de Trafalgar. Les flottes de France et d'Espagne ne purent résister aux vaisseaux de l'Angleterre, commandés par Nelson. Ce fut une rude journée pour ce jeune homme de dix-sept ans. Cependant son audace ne se démentit pas. Il se signala parmi les plus intrépides et le résultat, pour lui, ne fut ni de l'avancement, il était trop mal noté, ni un ordre du jour, ni un mot de ses chefs, ni une récompense quelconque, mais seulement un coup de hache d'abordage sur le bras droit. Ce fut la première de ses blessures et le premier ornement dont la guerre devait, dans le courant des batailles, couvrir généreusement son corps [1].

Pendant deux ans, il avait monté successivement l'*Indomptable*, le *Pluton*, le *Bucentaure*, le *Borée*, visité les Açores, les Canaries et croisé sur les côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe. Partout, il avait montré même brillant courage, même audace, même insubordination. Que serait-il résulté pour lui si, jusqu'à la fin de sa vie, il avait suivi cette carrière ? Serait-il arrivé à de hauts grades ? Le fait est douteux. Sept années de luttes et de combats l'avaient laissé dans les rangs inférieurs ; il n'en serait probablement jamais sorti. Sans doute, quelque révolte lui aurait fait appliquer le Code si rigoureux de la marine Il aurait péri obscurément et le monde aurait été privé d'un des plus brillants capitaines des temps modernes.

Ce qui devait le perdre le sauva.

Un officier supérieur, irrité d'un de ces faits d'indiscipline dont Sève était si prodigue, le fit jeter aux fers, et, en donnant

[1] États de service.

cet ordre, par un mouvement de vivacité irréfléchi, leva sa canne sur lui.

Plus prompt que la pensée, Sève saisit la canne et la brisa sur l'officier[1].

C'était son arrêt de mort que le malheureux jeune homme venait de signer. Devant un pareil crime, la loi militaire n'a pas de merci. Sève fut mis au cachot et ses amis consternés attendirent, avec anxiété, le jour où il devait être passé par les armes.

Mais il était réservé pour une bien autre destinée. Un général dont il avait sauvé la vie et qui n'avait jamais perdu le souvenir du service que l'humble marin lui avait rendu[2], s'interposa mystérieusement entre la justice et le coupable. Nos papiers de famille ne le nomment pas, mais la suite de notre histoire découvre son nom. C'était le comte Paul-Philippe de Ségur.

Actif, prudent et sans se montrer lui-même, le cas était trop grave, et l'empereur avait trop à cœur la discipline de ses armées pour permettre qu'on arrachât un coupable au châtiment, le général fit enlever le prisonnier, lui fit secrètement traverser la France et un jour, le 2 mai 1807, le 6e régiment de hussards, qui était en Italie, reçut dans ses cadres un jeune cavalier recommandé chaudement au colonel Pajol. La nouvelle recrue, immatriculée sous le nom d'Anthelme Sève, se garda bien de se vanter de son passé. Joseph n'existait plus; le marin avait disparu. C'était au jeune Anthelme qu'appartenait l'avenir.

Cette vie en plein air, dans le plus beau pays du monde, le service actif et brillant de la cavalerie, les réflexions dans un cachot en présence de la mort, avaient-ils modifié le caractère turbulent du soldat? Celui-ci avait-il trouvé, mieux que sur les

[1] Papiers de famille.
[2] Papiers de famille.

planches d'un navire, un aliment à sa dévorante activité, ou plutôt, la main qui l'avait sauvé continuait-elle secrètement à le protéger?... Quoi qu'il en soit, trente jours après son entrée au corps, le 2 juin 1807[1], Sève était nommé brigadier, et cet avancement ne lui fit pas de jaloux, car sa gaieté, sa bonne humeur, sa bravoure un peu crâne, lui avaient bien vite, là comme ailleurs, attiré la sympathie de tous. D'ailleurs, sa supériorité dans les armes, sa souplesse de marin, sa force musculaire auraient suffi pour arrêter les méchants propos, si ses jeunes galons avaient, par impossible, éveillé la susceptibilité des cavaliers plus expérimentés ou plus anciens que lui dans le régiment.

Ajoutons-le : ce n'était pas le hasard qui avait conduit notre jeune insubordonné dans le 6e hussards et il n'y était pas entièrement livré à lui-même. Dès son arrivée au corps, il y avait trouvé un protecteur et un ami ; c'était encore une attention délicate de celui dont Sève était le sauveur et qui l'avait, à son tour, arraché aux rigueurs de la justice militaire. Non seulement il était recommandé aux chefs, mais une lettre venue de haut lieu lui avait de suite procuré les bienfaits d'une vaillante et solide amitié. A bord des navires, chaque marin a son *matelot*. Sève eut au régiment son matelot, son ami et, au milieu de cette vie d'aventures et de combats, ce fut un trésor précieux pour lui.

Du reste, l'orgueil et l'ambition des camarades n'eurent plus guère à souffrir de la fortune rapide du vaillant brigadier. Il semble que la position qu'il avait conquise en arrivant lui suffisait, car deux ans après, il n'avait pas fait un pas de plus dans la carrière militaire.

Comme dans la marine, Sève paraissait condamné à rester

[1] États de service.

à perpétuité dans les rangs inférieurs. Le plaisir, la vie facile, la guerre, les charges brillantes, les combats corps à corps semblaient assez pour lui, et ce fut ainsi qu'il parcourut l'Italie et l'Allemagne, prenant part à ces combats de géants qui étonnaient le monde et qui jetaient un reflet immortel sur les armées françaises comme sur le chef habile qui les commandait.

C'est bien à ce temps où il était, non pas maréchal des logis, mais simple brigadier que se reportaient ses souvenirs quand il disait que ce fut là l'époque la plus heureuse de sa vie.

Cependant, au mois d'avril 1809, l'étoile de la France sembla pâlir. Si l'armée anglaise était battue en Espagne, un sourd mécontentement agitait Paris, et les nouvelles de la Bavière n'avaient rien de rassurant. La Saxe, le Wurtemberg et le Tyrol s'irritaient. Une fausse manœuvre de Berthier venait de compromettre Davoust et Masséna, tandis que le prince Charles, à la tête d'une armée nombreuse, menaçait nos positions. La confiance de nos soldats semblait ébranlée lorsqu'on apprit que l'empereur, sans s'arrêter à Paris, où la conduite perfide de Fouché et de Talleyrand aurait dû le retenir, avait traversé rapidement la Champagne, la Lorraine, l'Alsace et marchait à toute vitesse sur Munich. L'espoir de voir son empereur enivra aussitôt l'armée et les Autrichiens comprirent, à l'entrain des attaques, à la solidité des résistances, que le destin des combats se préparait à changer.

Le 6e de hussards était au nord de Munich et son service d'éclaireurs l'exposait à de fréquentes rencontres avec les fourrageurs allemands ; le 15, une reconnaissance de quatre hommes fut envoyée dans la plaine. L'un d'eux, et non le moins brave, sans doute, était notre héros. Le petit détachement était commandé par un sous officier du nom de Ponchat[1] ; c'était un

[1] Papiers de famille.

vaillant sabreur, aux manières décidées, aux allures plus aristocratiques et plus élégantes que celles de la plupart des soldats de l'escadron. Plus tard, on sut qu'il avait droit à un autre nom, et que le sous-officier Ponchat, compromis pour des fredaines de jeunesse, pouvait, sans usurpation de titres, se faire appeler M. Octave de Ségur[1].

On voit quel était l'ami à qui Sève avait été si chaudement recommandé. Ponchat était chargé de payer la dette du comte de Ségur et il s'en acquittait avec le cœur.

Emporté par son ardeur, le détachement français s'éloigna-t-il trop de nos lignes? s'égara-t-il? fut-il surpris? Ce qui est certain, malheureusement, c'est qu'il se vit tout à coup chargé par des hussards autrichiens, entouré par une force infiniment supérieure et que les coups de feu s'échangèrent aussitôt avec rapidité.

Se rendre? il n'y fallait pas songer, la folie chevaleresque de nos quatre soldats ne pouvait le leur permettre. On se rua sur l'ennemi, le sabre à la main, et le combat se soutint tant qu'il resta des combattants.

Il est probable que les Autrichiens n'eurent pas facilement raison de Sève et de ses amis. Que devinrent-ils? Nous l'ignorons; du moins, le sort de la moitié d'entre eux nous est-il inconnu. M. de Ségur, blessé, fut fait prisonnier; quant à Sève, ses états de service constatent qu'il eut son cheval tué sous lui et qu'il reçut trois coups de sabre et un coup de feu. C'était splendide. Mais vaincu par la douleur, il s'évanouit et en revenant à lui, longtemps après, il se trouva prisonnier comme son chef, emmené comme lui au loin et, comme lui, privé de

[1] Octave-Henri-Gabriel de Ségur, né à Paris, le 30 juin 1779; engagé volontaire au 6e hussards, le 3 thermidor an XI; brigadier, le 1er mars 1805; sous-lieutenant au 15e chasseurs à cheval, le 25 août 1810; capitaine au 8e hussards, le 6 septembre 1811, etc.

prendre part aux victoires que remportèrent bientôt après les Français.

En effet, la veille, l'Empereur avait quitté Strasbourg ; le 17, il se trouvait à Donauwerth ; le 20, il culbutait la gauche autrichienne à Abensberg et la battait à Landshut ; le 22, il gagnait la bataille sanglante d'Eckmuhl, poursuivait ses succès à Wagram et dictait ses conditions, le 14 octobre, à Schœnbrünn.

Pendant ce temps, conduit au fond de la Hongrie, Sève s'y était rétabli. Soigné par un ennemi généreux, il avait vu se fermer ses blessures. Dès que ses forces furent revenues, la vie d'oisiveté lui pesa, et il se mit en quête d'un emploi qui pût adoucir sa position matérielle, en même temps que distraire ses ennuis. Un hasard providentiel le servit et il entra, nous ne savons à quel titre, chez un seigneur hongrois qui le traita moins en ennemi vaincu qu'en ami malheureux, dont l'infortune doit éveiller la sympathie autant que la pitié.

Ce ne fut qu'après deux ans de captivité qu'il put rentrer en France. Il traversa toute l'Allemagne et vint rejoindre le dépôt de son régiment qui était à Vesoul. Tout nous fait présumer qu'il passa quelques jours à Lyon et qu'il se reposa, auprès de sa famille, des fatigues de cette rude campagne. Mais cette absence, loin de son régiment, lui avait été préjudiciable ; tous les postes étaient occupés, et volontiers ne pensait-on plus à lui. Dans ces vastes remuements d'hommes, l'avancement n'était rapide qu'en proportion des chefs qui manquaient à l'appel. Un prisonnier revenant à son corps était regardé comme faisant tort aux jeunes recrues. Ce ne fut donc que le 16 juillet de cette année 1811[1] qu'il reçut les galons si bien mérités de maréchal des logis. Son avancement continuait à être d'une désespérante lenteur.

[1] États de service.

Cependant, ses amis ne l'oubliaient pas. Malgré sa réputation d'indiscipline, il fut question de lui faire obtenir la croix de la Légion d'honneur. A cette époque, cette récompense n'était pas prodiguée et les plus grands personnages en étaient fiers. Pour un sous-officier, elle avait un prix inoui. M. de Ségur, maître des cérémonies, conseiller d'État, oncle du comte Paul-Philippe et parent de l'ex-brigadier Ponchat, soumit un mémoire au comte de Lacépède, grand chancelier de la Légion d'honneur, en faveur de Sève [1]. On était au mois de février 1812. Lacépède répondit qu'il en ferait la proposition à l'empereur ; mais bien d'autres soins agitaient le souverain. Peut-être quelques notes peu favorables s'étaient-elles glissées dans les états de service du protégé ; d'ailleurs, trop de causes font oublier les papiers dans les bureaux. Ceux de Sève furent mis de côté et, malgré la haute protection du maître des cérémonies, le jeune hussard ne fut pas décoré.

Au mois de novembre, son régiment fut envoyé en Hanovre et fit partie de cette grande armée qui devait envahir la Russie. La France tout entière, traînant à sa suite des alliés tièdes et douteux, passa le Niémen le 24 juin 1812, puis le Dnieper, au mois d'août. L'ennemi se retirait devant nos troupes et paraissait ne pas vouloir défendre le sol de la patrie. Malgré les avis qui lui conseillaient de passer l'hiver en Lithuanie, l'empereur voulut marcher sur Moscou. Une affreuse bataille, où le sang coula par torrents et où les morts furent aussi nombreux chez les vainqueurs que chez les vaincus, lui livra la ville sainte de la Russie. Là, on espérait du moins se reposer de tant de travaux, mais on comptait sans Rostopchine et l'incendie de Moscou arrêta les victoires des Français.

On connait cette lamentable histoire. Un hiver précoce, une

[1] Papiers de famille.

nuée de Cosaques, des ennemis insaisissables qui entouraient et harcelaient l'armée, voilà ce que les invincibles soldats de Napoléon avaient à combattre. Des marches forcées, à travers la neige, le froid, la faim, anéantissaient les magnifiques bataillons; la démoralisation gagnait les plus intrépides. Cependant, Sève était de ceux qui ne se laissèrent pas décourager. Sa conduite était toujours celle de l'audacieux canonnier de Trafalgar. Le premier novembre, il fut nommé adjudant sous-officier. C'était une récompense dérisoire, après tant de bravoure et de périls.

Ces dates, ces faits sont précis. Nous les avons tirés des états de service de Joseph Sève qui sont là sous nos yeux, Ce n'est donc pas comme maréchal des logis qu'il avait fait, en 1806 et 1807, les campagnes d'Italie et qu'il y avait été si heureux. Ce ne fut donc pas en 1809 qu'il devint officier, ainsi qu'il l'avait raconté à son fils, ainsi que le croyait Skander-Bey, comme ses amis d'Egypte, et que le mentionne la lettre que nous avons citée, du 14 avril 1860, au vénérable docteur Gubian.

Sève ne fut pas davantage officier d'ordonnance de l'empereur, lors de la retraite de Russie. Tout cela était le roman de sa vie. Grades fabuleux, liaisons chimériques, exploits enflés et augmentés n'avaient pour but que de séduire les Arabes et de donner au giaour, au pauvre aventurier une auréole de gloire qui pût séduire et entraîner ses compagnons d'armes. Le nom de Bouonaberdi était encore tout-puissant dans le désert. Avoir été l'ami de l'envoyé de Dieu, titre immense, qui donnait à l'infidèle, venu pour discipliner les fellahs un prestige bien au-dessus de celui que peuvent accorder l'intrépidité et le génie !

CHAPITRE II

LES REVERS

L'armée française se repliait lentement, perdant sa cavalerie et ses bagages, harcelée au nord par Kutusow, serrée au levant et au couchant par Tchitchakoff et Wittgenstein, qui ne laissaient devant elle qu'un étroit passage, pressée surtout par un hiver implacable et cruel. A force d'énergie et de courage, elle espérait triompher des hommes; pour se défendre de la faim et du froid, elle n'avait qu'un espoir, gagner Wilna et s'y rétablir à l'aide des vastes approvisionnements qui y étaient amassés. Malheureusement, quatre marches l'en séparaient encore et le bruit courait que les Russes avaient coupé le pont de la Bérésina.

Elle semblait perdue, quand un retour de la fortune vint relever les esprits. Pendant que l'empereur bat l'amiral Tchichakoff, que le maréchal Victor repousse Wittgenstein, et que Ney, le brave des braves, s'immortalise par sa valeur, l'armée française traverse le fleuve et les marais, grâce aux deux ponts établis par le général Ebbé et ses héroïques pontonniers.

L'armée passe mais en désordre. La foule s'accumule à l'entrée des ponts et ses masses profondes sont labourées par les

boulets ennemis. Les Russes voient les aigles de France leur échapper au moment où ils croyaient les anéantir ; leurs efforts en redoublent. La retraite devient une fuite et, pendant deux jours d'épouvantables scènes ont lieu sur ces bords.

Dès la première journée, le 28, Sève a son cheval tué sous lui. Le voilà obligé de se frayer un chemin dans la neige ; il marche avec les corps qui se dirigent sur Wilna, entre dans la ville et voit, l'esprit terrifié, le pillage des magasins qui devaient ravitailler et sauver l'armée française.

Les plus braves étaient consternés ; bientôt d'autres nouvelles circulent, une conspiration a éclaté à Paris et l'empereur est parti précipitamment pour la réprimer, laissant le commandement à Murat. Le trouble augmente ; Murat n'a pas la main assez forte pour contenir cette agglomération d'hommes ; on murmure contre le roi de Naples, on maudit l'empereur qui s'est mis en sûreté, au lieu de rester avec ses soldats ; on marche vers le midi non plus comme une armée forte et disciplinée, mais comme ces hordes barbares qui, sur les pas d'Attila, venaient apporter à la Gaule le désordre et la désolation.

Parmi les hommes qui sauvèrent l'honneur militaire de la France et restèrent dignes de leur réputation et d'eux-mêmes, il faut mettre en première ligne le maréchal Ney qui, le fusil à la main, se tint vaillamment à l'arrière-garde, et entouré d'une poignée de braves, parut plus grand qu'à Elchingen et à la Moskowa.

Quelques papiers de famille insinuent, et M. Étienne Rey, dans son *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant*, avance que Joseph Sève fut attaché au maréchal Ney pendant la retraite de Russie. Nous ne pouvons croire à des liens hiérarchiques et réguliers entre l'obscur adjudant sous-officier et le brillant prince de la Moskowa ; mais dès cette époque, l'âme

noble et chevaleresque de Sève fut émue de tant d'héroïsme et de bravoure. Comme toute l'armée, il ressentit une répulsion immense pour Murat, un mépris mal dissimulé pour les officiers supérieurs indignes de leur position, un éloignement sérieux pour la personne de l'empereur, et un dévouement sans partage pour celui à qui, plus tard, il devait offrir sa fortune et sa liberté.

Murat, brave devant l'ennemi, faible et léger dans sa conduite intime, s'était montré au-dessous de la confiance de l'empereur. Il mit le comble à ses torts en quittant l'armée sans autorisation et sans ordre, et en revenant à Paris, où il n'était pas appelé.

C'est au prince Eugène qu'il remit, en partant, le commandement des troupes. Le vice-roi était aimé, il était du petit nombre des généraux qui avaient su garder l'estime des soldats, mais, malgré son zèle et sa bonne volonté, il eut une peine immense à réunir les tronçons de ces grands corps désagrégés, à rétablir l'ordre et la soumission, au milieu d'une armée que la défaite avait désunie et qui n'avait plus foi dans ses chefs.

Devant l'indiscipline qui ruinait cette armée, la désagrégation qui minait la France, l'Europe ne pouvait rester inactive. Une nouvelle et plus formidable coalition s'organise aussitôt. La Russie et l'Angleterre appellent les peuples aux armes. La Suède et l'Allemagne y répondent ; l'Autriche hésite, mais cache à peine ses mauvaises intentions ; le roi de Prusse assure la France de son amitié, mais son cabinet se ligue contre nous ; la Saxe seule nous est fidèle et nous appelle dans sa détresse. L'histoire dira ce qu'a duré cette fidélité.

L'empereur répond au défi de l'Europe en rétablissant l'ordre à l'intérieur, en réorganisant et faisant marcher son armée. Les hostilités reprennent avant la fin de l'hiver. Le 13 février 1813, Sève reçoit à Posen un coup de lance qui met ses jours en dan-

ger; heureuse blessure, car elle lui fit franchir une limite qui semblait infranchissable. Il fut porté pour être officier, et le 5 juin 1813, était, en effet, signé le décret impérial qui le nommait sous-lieutenant.

Une nouvelle carrière s'ouvrait désormais devant lui. Officier, il n'avait plus seulement à faire parade d'une incomparable valeur; il avait monté d'un échelon, et le fougueux sabreur devait dorénavant faire montre d'organisation, de discipline, de vigilance. Il avait sous son commandement, des hommes dont il devait compte à l'armée. Son merveilleux talent d'administration devait maintenant avoir un aliment, et se révéler à l'étonnement de tous.

Ney avait pris le commandement du troisième corps. Il franchit le défilé de Pozerna et culbute l'ennemi. A Kaya, il se trouve à l'arrière-garde et reçoit le choc de cent vingt mille hommes. Pendant un jour entier, il supporte cette attaque sans fléchir; le soir, on vient à son secours et la bataille de Lutzen est gagnée. Le manque de cavalerie ne permit pas de compléter ce succès.

Le 21 mai, eut lieu la bataille de Bautzen, où une jeune armée de conscrits se moutra digne des plus vieilles troupes. L'empereur avait annoncé que l'attaque générale aurait lieu à une heure et que la bataille serait gagnée à trois. En effet, Ney tourne la droite de l'ennemi, Soult enfonce le corps d'armée du centre; à trois heures, les alliés se retirent et ils auraient été rejetés au delà de la Vistule si l'armée française, à grand'peine réorganisée, avait eu quelques régiments de cavalerie de plus.

Si Joseph Sève fut jamais attaché à la personne du prince de la Moskowa ce dut être pendant cette brillante campagne de Saxe et non pendant la retraite de Russie où il n'était que simple sous-officier. Ce fut aussi à Bautzen et non à Posen, comme

semble l'indiquer M. Étienne Rey [1], mal servi par ses souvenirs, que Sève fit à l'Empereur son inconcevable et audacieuse réponse qui n'eut jamais son équivalent dans les fastes de l'armée. Ce ne fut pas davantage non plus à Wagram, ainsi que le prétendent les notes communiquées par Mlle de Lescure. Le jour de la bataille de Wagram, le 6 juillet 1809, Sève était blessé et prisonnier entre les mains des Autrichiens. Avant Abensberg et Landshut, l'empereur, accourant d'Espagne, n'avait pas encore pris le commandement de son armée d'Allemagne.

Donc, pendant cette journée de Bautzen, Sève, suivant sa coutume, s'était brillamment comporté. Désigné par ses chefs comme un des plus braves, mais comme un esprit insubordonné, l'empereur voulut, en le récompensant, lui donner une leçon bien méritée, moitié paternelle, moitié sévère.

Sève est appelé ; il s'avance hors des rangs et se dirige vers le groupe magnifique des officiers supérieurs, l'œil encore animé du feu de la bataille, mais rancuneux et toujours irrité de l'abandon qu'à Wilna, Napoléon a fait de son armée en péril.

L'empereur le regarde en connaisseur d'hommes et prenant des mains d'un officier le ruban de la Légion d'honneur, il le tend à l'audacieux sous-lieutenant, en lui disant de sa voix brève :

— Voilà donc cette mauvaise tête dont on m'a si souvent parlé ?

Sève s'arrête, rougit et bravant le maître :

— Si votre Majesté n'avait pas autre chose à me dire, murmure-t-il entre ses dents... ce n'était pas la peine de nous déranger, et, faisant volter brusquement son cheval, il pique de l'éperon et va reprendre sa place au milieu de ses hussards étonnés, tournant le dos à l'empereur, que stupéfie tant d'in-

[1] *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant.* Lyon, 1867.

solence et à l'État major, outré de cet acte inouï d'indiscipline et d'insubordination.

On voulait sévir, l'empereur s'y opposa.

Mais Sève ne fut pas décoré.

Ce fait, connu dans la famille, cité dans les papiers que nous avons sous les yeux, n'a jamais été ni démenti, ni atténué. Il peint Sève mieux que le plus long discours, et notre compatriote s'y montre tout entier.

On peut ajouter qu'il ne milita pas en faveur de notre héros et qu'il ne poussa pas le moins du monde à son avancement.

Nous faisons l'histoire de notre compatriote, et non celle de l'empereur, ni même celle du prince de la Moskowa. Nous passerons donc les batailles où nous ne trouvons pas ses traces et nous rentrons en France, après les plus douloureux revers.

La campagne s'ouvrit par quelques succès. Blücher et Schwartzenberg marchaient sur Paris; l'empereur passe entre eux et, le 29 janvier, bat les Prussiens à Brienne. Sève a un cheval tué sous lui ; des papiers de famille disent qu'il fut blessé; ses états de service n'en font pas mention. Les alliés sont étonnés et s'inquiètent. Le 10 février, ils sont battus à Champaubert, le 11 à Montmirail, le 14 à Vauchamp. Il semble que la France touche au moment d'être délivrée ; jamais l'empereur n'a montré plus d'activité et de génie.

De son côté, Sève étonne l'armée par son audace. Aucun péril ne l'émeut, aucun danger ne l'arrête ou ne le surprend. Si on le charge d'un coup de main difficile, la fortune l'accompagne, on est certain qu'il s'en tirera à son honneur.

Le général Piré veut avoir des renseignements. Il apprend qu'à trois lieues des avant-postes français, des officiers de Cosaques et des sous-officiers ont été vus dans un village près de La Ferté-sur-Aube. La mission est difficile, mais le général a son homme sous la main.

Sève part avec quelques-uns de ses hussards ; il marche sur le village sans être aperçu, fond sur le poste cosaque, l'enlève et ramène ses prisonniers avec tant d'intelligence et de bonheur, qu'en présence du corps d'armée, il reçut les félicitations les plus flatteuses de M. le comte de Milhau, qui commandait le corps français [1].

Trop de beaux faits d'armes parlaient en sa faveur pour qu'il n'eût pas sa part d'avancement. Par décret du 13 mars 1814, Sève fut nommé lieutenant au 14e régiment de chasseurs à cheval, que commandait un Lyonnais, l'énergique et brave colone Arnaudet, de Colonges au Mont-d'Or. Ce fut pour Sève une peine bien vive de quitter ses vaillants camarades du 6e hussards. Une flatteuse consolation l'attendait dans son nouveau régiment où sa réputation d'intrépidité l'avait précédé ; on lui confia l'étendard. Cet honneur ne devait pas être de longue durée.

Sous l'effort des coalisés, la France fut vaincue. Ce n'était pas la première fois qu'elle se trouvait écrasée par le nombre ; hélas ! ce ne devait pas être la dernière. La vaillante eut rarement affaire à un seul ennemi. Quand on a voulu la dompter, on n'a trouvé qu'un moyen : l'envelopper de tous les côtés, l'envahir de toutes parts.

Elle fut écrasée. Napoléon signa l'acte de son abdication à Fontainebleau et les souverains étrangers, lui laissant son titre, lui donnèrent l'île d'Elbe pour royaume ou plutôt pour prison.

Le 20 avril, Napoléon quitta son dernier palais et fit ses adieux à ses derniers compagnons d'armes ; le même jour Louis XVIII faisait son entrée à Paris, entouré de la plupart des généraux de l'armée qui suivaient désormais sa fortune...

[1] Contrôle du 6e hussards.

La paix était signée, et les peuples respiraient. Mais l'armée privée de ses aigles et forcée au repos était mécontente. Les officiers qui se croyaient des droits à un avancement et à des récompenses murmuraient; beaucoup n'avaient pas de fortune, beaucoup voyaient avec effroi l'avenir. Sève était de ceux-là. On lui avait promis les épaulettes de capitaine et le ruban de la Légion d'honneur; tout lui était refusé. Dans la position la plus précaire, sans patrimoine, sans position, il revint à Lyon où la tendresse de sa famille ne put, qu'avec peine, calmer ou adoucir ses douleurs.

Son père et sa mère vivaient encore; sa sœur avait épousé M. Alday, violoniste d'un haut mérite, très estimé à Lyon; l'oncle Julliet, le frère de sa mère, habitait près d'eux. La société qu'ils voyaient était agréable et choisie. Alday y amenait des artistes et représentait la gaieté; Ampère, un de leurs commensaux, y apportait tout le charme de son immense érudition accompagnée de la plus aimable naïveté. Sève, malgré ses ennuis, se surprenait parfois à y être heureux; aussi, quand Jean-Jacques Ampère, fils du célèbre mathématicien, vint, quarante ans plus tard, le visiter au Vieux-Caire, il en reçut, en souvenir de ces jours de jeunesse, le plus sympathique accueil.

« Le major général de l'armée égyptienne, dit-il, s'est souvenu avec beaucoup de bonne grâce d'avoir connu mon père, à Lyon, quand tous deux étaient jeunes et encore obscurs. — « Lorsque votre père, m'a-t-il dit, venait dîner à mon quatrième étage, avec ma vieille mère et moi, nous lui donnions toujours la place d'honneur; aujourd'hui, elle doit être pour son fils. » Le cœur du célèbre général n'avait pas oublié le toit paternel, le modeste foyer de ceux qu'il avait aimés, ni même, de son palais des bords du Nil, parmi les jouissances du luxe et de l'orgueil, les quatre étages qu'il avait si souvent gravis le front sombre et le cœur oppressé.

Ce fut à ce quatrième étage que parvint un jour la plus étrange des nouvelles.

Quittant son île, rêvant un retour aux grandes choses du passé, Napoléon avait débarqué au golfe Juan, et il marchait à travers les Alpes sur Grenoble et sur Lyon. Si les hautes classes avaient salué le retour du drapeau blanc, si les campagnes, épuisées par la conscription, avaient espéré voir grandir désormais leurs fils, non plus pour le mousquet, mais pour la charrue, si les mères avaient rêvé de conserver leurs enfants auprès d'elles, le patriotisme de la France avait souffert cruellement de voir l'étranger maître chez nous. Les ouvriers des villes étaient mécontents et les vieux soldats, à l'aspect des drapeaux qu'ils avaient si souvent combattus, sentaient bouillir le sang ardent de leurs veines.

Sève, pour qui on aurait déjà pu créer le surnom de *grognard*, s'il n'eût déjà été appliqué en toute justice à ces batailleurs toujours mécontents mais toujours fidèles, Sève, peu partisan naguère de l'empereur, se sentit troublé et courut échauffer le zèle de ses amis. Lyon avait pour préfet M. de Chabrol, pour maire M. de Fargues. Au premier signal de danger, le comte d'Artois accourut avec quelques officiers supérieurs. Macdonald vint les rejoindre, amenant le 20e de ligne, qui, avec le 24e de ligne, le 13e de dragons et deux mille gardes nationaux, forma toute la force armée de la ville.

Il n'y avait pas de remparts et le peuple ne paraissait pas disposé à la résistance. Le 7 mars, M. de Chabrol fit une proclamation contre cet homme qui, jeté sur les côtes de France, osait reparaitre après avoir brisé tous les liens qui nous attachaient à lui : « Une poignée d'hommes l'accompagne, ajoutait la proclamation, et cette troupe sans armes, sans vivres, sans munitions, se trouve poursuivie dans toutes les directions par des soldats fidèles à leurs serments et à l'honneur. » Le 9, on apprit

que l'empereur était entré à Grenoble aux acclamations du peuple et de la garnison. Le 10, une revue fut passée à Bellecour et dénota une grande hésitation, sinon une hostilité ouverte. Le 11 au matin, le comte d'Artois quitta Lyon ; dès lors la partie fut perdue. Macdonald fit de vains efforts pour retenir l'armée. Deux bataillons conduits à la Guillotière pour s'opposer à la marche de l'empereur, fraternisèrent avec les hussards du 4e régiment qui marchaient en éclaireurs. Le soir, Macdonald dut se retirer lui-même, poursuivi par les hussards qui criaient : Vive l'empereur, et protégé par les dragons qui eurent l'honneur de ne pas livrer leur chef. A neuf heures du soir, la ville, abandonnée par les troupes royales, ouvrit ses portes à l'empereur qui alla coucher à l'archevêché.

Le 12, une revue de quinze mille hommes fut passée à Bellecour, au milieu des acclamations populaires. Les classes moyennes saluaient le retour des trois couleurs. Napoléon lança de Lyon plusieurs décrets annonçant une réorganisation dans le pays.

Le 13, il quitta la ville accompagné par une foule immense à laquelle il dit, pour adieux, ces mots célèbres : « Lyonnais, je vous aime ! » Le soir, avec une armée grossie de toutes les troupes massées à Villefranche, il fit une entrée triomphale à Mâcon.

Les officiers d'état-major et les administrateurs militaires de la 19e division avaient présenté à sa Majesté une adresse d'enthousiasme et de dévouement. Elle était signée du général de division comte Dessaix. Le 14, elle fut imprimée et répandue à profusion dans la ville et les campagnes. La cité se prononçait de plus en plus, grâce à la propagande active des anciens soldats qui reprenaient leur importance sous le gouvernement guerrier de l'empereur.

Un des plus actifs, un des plus ardents était Joseph, ou plutôt

Anthelme Sève, car il avait bien réellement adopté ce dernier nom. Oublieux de Wilna et des souffrances endurées à son retour de Russie, oublieux de la campagne de France et de la honte subie par son pays, oublieux surtout des passe-droits et des injustices dont il se plaignait si haut naguère, Sève, dans les cafés, dans les lieux publics, à Lyon comme à Fontaine, s'enivrait d'admiration et de fanatisme pour l'empereur. Les fautes et les malheurs de l'Empire étaient oubliés, il ne voyait plus que le génie du César moderne, ses conquêtes, ses gloires et son prestige militaire. Son activité avait changé de but et d'objet. L'intrépide soldat, le bouillant sabreur si avide à la bataille, était, sur la place publique, devenu un fougueux, un éloquent orateur.

Aussi, quand le 2 avril, le général Grouchy fit son entrée à Lyon comme lieutenant général commandant et chef supérieur des 7e et 19e divisions militaires [1], quand la marche du duc d'Angoulême dans le Midi et la menace d'une armée royaliste contre notre ville l'eurent obligé, le surlendemain, à mettre Lyon en état de siége, ses regards se jetèrent-ils de suite sur un officier qui jouait un si grand rôle, qui avait une si grande influence sur les esprits. Une ordonnance du 1er mai attacha Anthelme Sève à l'état-major de Grouchy, non comme colonel, ainsi que l'avance par erreur M. Étienne Rey [2], mais simplement comme capitaine, et encore ce grade n'eut-il pas le temps de lui être confirmé. Sève, malgré ce qu'en ont dit les écrivains, n'eut jamais le grade de colonel dans l'armée française. Il ne fut pas davantage aide de camp du général [3]. Parvenu au sommet

[1] *Journal de Lyon*, 4 avril 1815 ; Monfalcon. *Histoire de Lyon*. t. III, p. 1128.

[2] *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant*

[3] Le journal l'*Italie* du 5 octobre 1871, donne de Soliman-Pacha une biographie aussi pleine d'erreurs que toutes les autres. L'écrivain ne manque pas de l'appeler de Seves, de le dire fils d'un meunier, de conter qu'il quitta la marine

de la fortune, Sève eut des flatteurs qui lui firent une biographie à leur manière. Sève est assez grand par lui-même pour qu'on le regarde froidement et de près, avec les yeux de la vérité et de la raison et non avec les verres grossissants de l'imagination.

Le Midi était resté fidèle aux Bourbons et trois corps d'armée s'avançaient sur Lyon, l'un par la rive droite du Rhône, l'autre par les Alpes et Grenoble, le troisième par Montélimar et Valence, celui-ci commandé par le duc d'Angoulême en personne. Grouchy veut prévenir le danger. Il marche droit sur Valence, et repousse le corps central. Les royalistes se replient, le duc d'Angoulême redescend vers le Pont Saint-Esprit; là, il rencontre le général Gilly, qui le force à capituler. Le prince promet de s'embarquer à Cette et de quitter la France; mais Grouchy avait des instructions de l'empereur. Celui ci avait prévu ces combats; mettant dès lors en comparaison ses vieilles troupes solides au feu, avec les populations remuantes et fraîchement levées du Languedoc et de la Provence, il n'avait pas douté un instant de l'issue des batailles et il avait donné ordre de faire prisonnier le prince, pour l'échanger au besoin contre l'impératrice Marie-Louise, retenue à Venise par le gouvernement autrichien. Napoléon prévenu, fit cependant exécuter cette capitulation et Grouchy, ayant dissipé les débris de l'armée royale, commandée par Ernoux et Loverdo, le Midi se trouva pacifié, presque sans effusion de sang.

Nous ne pouvons apprécier les sentiments de Sève dans ces guerres fratricides. Français, il eut à combattre des Français, mais malgré la violence des passions politiques qui poussèrent les deux partis à des crimes, nous sommes certain que notre vaillant officier n'eut à rougir d'aucune de ses actions.

pour son agrément, de le représenter comme un officier supérieur comblé des bontés de l'empereur et paré des épaulettes de colonel quand il arriva en Egypte. Tout ce qui concerne son enfance est un tissu de fables et de falsifications.

D'Aix et de Marseille, Grouchy marcha sur la Savoie afin de protéger et d'organiser cette frontière ; là, il reçut de l'empereur l'ordre de rejoindre immédiatement la grande armée où il devait prendre le commandement de la cavalerie. Opposé à Blücher et chargé d'une mission sacrée, victime de sa consigne, il laissa perdre la bataille de Waterloo. Qu'après coup, il soit couvert du blâme des historiens : le soldat imbu des vieux principes de l'honneur militaire, l'officier qui sait que la sentinelle ne doit pas abandonner son poste, et que les ordres ne se raisonnent pas, auront de la peine à le condamner.

Pour la seconde fois, l'empire s'était effondré. Les ennemis rentrèrent en France ; l'empereur cette fois vaincu et bien vaincu, fut embarqué, le 15 juillet, à bord du *Bellérophon* et l'armée française, rejetée sur la rive gauche de la Loire, attendit, l'arme au pied, un licenciement dont son attachement à la cause vaincue faisait une nécessité.

Le 24 juillet, Fouché qui, lui aussi, avait un passé à faire oublier, signait de sa main teinte encore du sang des Vendéens et des Bretons, une ordonnance royale qui traduisait devant les conseils de guerre dix-neuf généraux et une foule de personnes de tous rangs et de toutes conditions.

Ces ordres étaient en contradiction flagrante avec la convention militaire du 3 juillet par laquelle une amnistie complète était accordée aux belligérants. « Les personnes et les propriétés individuelles, disait cette convention, seront également respectées. Les habitants et en général tous les individus qui seront dans la capitale, continueront à jouir de leurs droits et libertés, sans pouvoir être recherchés soit en raison des emplois qu'ils occupent ou ont occupés, soit en raison de leur conduite et opinions politiques. »

Que l'empereur eût été excepté de cette amnistie cela se conçoit : mais la foule nombreuse des officiers et des généraux avait

pu se croire absoute par la clémence royale et couverte par des signatures loyalement échangées. Il n'en fut rien. La loyauté n'est pas toujours l'apanage du victorieux et du plus fort.

A la tête des personnes influentes qui dirigeaient le mouvement de la Restauration se trouvaient des hommes qui, comme Fouché et Talleyrand, avaient plus d'habileté que de principes et de bonne foi. Plusieurs avaient à se faire pardonner leur vie passée et c'est à eux qu'on eût pu dire : « Surtout, Messieurs, pas de zèle ! » Pour se mettre à l'abri de toute accusation d'hostilité ou de froideur, on accusa soi-même ceux dont on avait partagé la fortune ; on poursuivit, on emprisonna, on condamna, et un ruisseau de sang coula bientôt entre les deux partis, séparant, à ne pas s'y tromper, les victimes d'avec les bourreaux.

Quand l'empereur remontait la ligne des Alpes, suivant ses aigles qui alors volaient de « clocher en clocher », Ney avait promis de l'arrêter dans sa course triomphale et de le ramener prisonnier. Il était parti ; puis, les souvenirs du passé agissant, l'influence de ses compagnons d'armes pesant sur son esprit, la vue de celui qu'il avait aimé et près de qui, sur les champs de bataille, il avait si vaillamment combattu, troublant son cœur, il avait cédé, comme tant d'autres, à un fatal entraînement et, abandonnant la cocarde blanche, avait repris les trois couleurs. Sa gloire ne pouvait l'absoudre, on le lui fit pressentir. Le président du gouvernement provisoire et le ministre de la guerre lui conseillèrent de s'éloigner momentanément de Paris et de se faire oublier. Ney se rendit à Saint-Alban où le général en chef de l'armée de Lyon, Suchet, le pressa vivement de quitter la France.

Pressentant des malheurs, Suchet lui offrit de l'argent, des papiers et jusqu'à une escorte pour lui faire franchir en sûreté la frontière. Le grand cœur du duc d'Albuféra lui dic-

tait une conduite que peu parmi les hommes du jour eussent été capables d'imiter. Le prince de la Moskowa refusa tout, et confiant dans les traités, se retira dans le département du Lot, à Bessonies, chez un de ses parents.

C'est là que, le 5 août 1815, il fut arrêté.

Il aurait peut-être pu fuir encore ; on lui en procurait les moyens ; il préféra paraître devant un tribunal et prit, escorté par la gendarmerie, la route de Paris.

Un officier de l'armée de la Loire lui communiqua un projet d'après lequel, en traversant la petite ville de la Charité, il devait être délivré. Il défendit expressément qu'on s'occupât de lui et, arrivé à destination, fut mis en prison, plus grand et plus fier qu'à la tête des armées.

Rien ne relève cet homme comme le récit de sa captivité. Il avait été l'orgueil de l'armée, il en devint l'idole, ce fut à qui s'ingénierait pour l'arracher au péril.

Pendant que les maréchaux de France, établis en conseil de guerre, se déclaraient incompétents, une foule d'officiers de tous grades s'organisèrent pour l'enlever à sa prison. Jamais conjuration ne fut conduite avec plus de zèle, d'ardeur et de dévouement. Malgré une police nombreuse et admirablement stylée, les conjurés étendirent leurs ramifications dans tout Paris. Les précautions les plus habiles étaient prises ; tout faisait espérer une réussite et chacun y comptait.

Parmi les plus audacieux, parmi les chefs, se faisait remarquer Joseph Sève dont l'admiration pour le vainqueur de la Moskowa se traduisait par un dévouement sans bornes. Privé de ressources, mis à la demi-solde[1], dans une position plus que précaire, Sève, pour vivre, faisait un petit commerce de chevaux. A ses moments perdus, il fréquentait les ministères et réclamait le

[1] Papiers de famille.

brevet de capitaine qu'on lui avait promis et dont il avait tenu l'emploi ; le reste du temps, il battait le pavé de Paris, nouant tous les fils de la conspiration, réchauffant les tièdes, encourageant les timides, ouvrant de nouvelles relations, et communiquant à tous son audace et son espoir.

C'est à cette époque terrible de sa vie, où il jouait sa tête et où il se laissait acculer de jour en jour par la misère, que Mme Ida Saint-Elme, dans ses *Mémoires d'une Contemporaine en Égypte*, fait allusion en rappelant une visite qu'elle fit à Soliman Pacha :

« A son retour du Caire à El Smoughères, dit-elle[1], l'accueil de Seuliman ressembla à une fête, plus encore que la première fois que je le vis, car l'amitié s'était établie entre nous par de mutuelles confidences sur l'époque la plus désastreuse de ma vie, l'affreux 7 décembre 1815.

« On m'avait induite en erreur, en France, sur le compte du brave Seuliman et le fanatisme philhellénique me l'avait même fait prendre en horreur, en me faisant regarder comme un ennemi celui qui fut quelque temps *aide de camp de Ney* (nous avons fait justice de cette assertion), et qui fit au contraire des efforts aussi courageux qu'inutiles pour réussir à sauver de la foudre cette tête couverte de lauriers[2]. J'ai les preuves en main, des lettres autographes qui ne laissent nul doute que si le colonel Sève eût été secondé par un peu d'or, la France compterait une illustre victime de moins.

« Quelle fatalité s'attache donc aux grandes destinées ! Si au lieu de le méconnaître, j'eusse cherché le colonel Sève, nul doute que Ney n'eût été sauvé, car le zèle et le courageux dévouement

[1] *Mémoires de la Contemporaine*, Paris, Ladvocat, 1831, in-8, t. I, p. 373-374.

[2] On se rappelle que ce fut un des mots de la brillante plaidoirie de M. Dupin devant la Chambre des Pairs. « Accusateur, dit-il à M. le Procureur général Bellart, vous voulez placer sa tête sous la foudre et nous voulons montrer comment s'est formé l'orage. »

du colonel n'ont été paralysés que parce qu'il s'est adressé à des personnes qui n'étaient pas assez riches pour un tel sacrifice.

« Moi qui ne connaissais aucun lien, aucun devoir, aucune convenance qui ne dussent s'immoler à la conservation d'une telle victime, aucun sacrifice, aucun effort ne m'eût arrêtée. Quoique peu riche, je l'aurais été assez pour payer les hommes que le colonel Sève avait su trouver pour délivrer Ney. »

Ni les vœux de la *Contemporaine*, ni les sympathies du peuple, ni les démarches de l'armée, ni la conjuration dans laquelle Sève prit une part si ardente et si active, ni le brillant plaidoyer de M. Dupin, ni la gloire qui couvrait le prince de la Moskowa, ne purent sauver le glorieux et infortuné volontaire de Sarrelouis, qui mourut, le 7 décembre 1815, devant la porte extérieure du jardin du Luxembourg, frappé de six balles dans le cœur et de quatre dans les bras et le cou, à l'âge de 47 ans, dans la plénitude de la vie. Ce fut un deuil pour toute la France, et il sembla qu'un crêpe lugubre s'étendait sur le pays. Par une précaution digne de gens vraiment habiles, les ministres avaient déclaré d'avance qu'aucun recours en grâce ne serait présenté au roi.

Sève n'eut plus dès lors qu'à promener sa consternation et son découragement dans Paris; repoussé dans les bureaux du ministère, mal vu comme partisan de l'usurpateur, il demanda vainement à rentrer dans l'armée active. On organisait des régiments d'élite, on refusa de l'y faire entrer. Il portait les insignes de la Légion d'honneur, de l'ordre de Malte, de la Couronne de fer; on lui demandait à voir ses brevets qu'il ne pouvait produire; il continuait son commerce de voitures et de chevaux qui ne lui procurait ni l'aisance ni la considération, et le vaillant officier se voyait menacé de sombrer dans les bas-fonds les plus tristes de la société.

Le 10 avril 1816, il entra comme régisseur dans la ferme de Grenelle, tenue par M. Hitz. Là, s'il avait du pain, il n'avait plus qu'une position subalterne, rendue plus difficile encore par les sollicitations ardentes de ses créanciers. Las de la lutte, il envoya sa démission d'officier au nouveau Ministre de la guerre, le duc de Feltre, qui lui répondit, le 16 du même mois, qu'il n'était point compris dans la nouvelle organisation de l'armée et qu'il l'autorisait à se rendre dans ses foyers où il toucherait le traitement de non-activité. Dans cette lettre qui répond à toutes les suppositions de ses biographes, qui tous en font un colonel, il est qualifié de lieutenant de cavalerie. Le titre même de capitaine lui est refusé.

Son caractère devait s'aigrir à la suite de tant d'événements ; qui a vu Sève dans les rangs inférieurs de l'armée ne peut être étonné de quelques-uns de ses revers. La gêne augmenta. Le 1er juillet 1817, il quitte la ferme de Grenelle et reprend son commerce de voitures et de chevaux ; mais l'opulence s'obstine à ne pas venir ; le 1er novembre 1818, il est expulsé de son domicile, rue Caumartin, 26, par un propriétaire dont la patience s'est lassée, et qui ne peut rien obtenir de son loyer ; le voilà tombé dans la bohème, vivant au jour le jour, comme tant d'aventuriers qui couvrent le pavé de Paris. Ses créanciers deviennent chaque jour plus ardents.

Le 12 septembre 1818, il reçoit une lettre de M. Auguste Mantellier s'excusant auprès de lui, mais lui déclarant qu'il ne peut accéder à sa demande d'emprunt, ni accepter pour garantie ses cabriolets et ses chevaux.

Le 13 novembre, c'est M. Goupy qui lui fait la même réponse.

On ne peut lui prêter la somme dont il a le plus pressant besoin ; on n'accepte pas le gage qu'il propose et qui paraît insuffisant. Si ces amis, à bourse fermée, avaient prévu l'avenir,

c'est sans gage aucun qu'ils auraient mis leur fortune à sa disposition.

Nous n'avons pas craint de suivre notre malheureux compatriote descendant un à un tous les échelons de la fortune. L'adversité peut frapper les plus nobles têtes; la pauvreté n'est pas un crime, c'est un malheur. L'année était mauvaise; le fourrage était cher ; la France avait à réparer ses désastres ; Paris, la ville du luxe et des plaisirs, souffrait comme la province. L'homme le plus habile et le plus vaillant pouvait être vaincu ; mais la fortune est femme et sa faveur est changeante. Sève est maintenant dans la misère, il est désespéré. Attendons à demain. Peut-être le théâtre va-t-il changer, et l'infortuné que vous plaignez aura-t-il alors un autre rôle plus approprié à ses moyens; peut-être, parmi d'autres décors, aurez-vous de la peine à le reconnaître, quand il se présentera plus tard à vos yeux éblouis.

L'hiver de 1818 à 1819 fut rigoureux et le commerce de Sève alla de mal en pis. Perdant tout espoir, ne se voyant plus d'avenir, il vendit ce qui lui restait, dit adieu à Paris et partit, avec son meilleur cheval et un cabriolet, pour Lyon, ne sachant même pas encore à quel destin il allait se vouer. Historien fidèle et sans pitié, nous ajouterons qu'il amenait avec lui une jeune modiste qu'il eut la velléité de présenter à sa famille. Ce fut pour lui un nouveau mécompte, un nouveau malheur. Sa famille, digne et honnête, poussa les hauts cris, repoussa l'étrangère et Sève déconcerté, réprimandé par sa sœur, conseillé par ses amis, ne rêva plus qu'au moyen difficile de sortir de la position fausse où sa morale facile l'avait mis. Une porte lui fut ouverte, il se hâta de s'y précipiter.

Il s'était réfugié chez l'oncle Julliet, tâchant de se faire oublier, et de ses créanciers de Paris qui le cherchaient, et de la police qui paraissait avoir de mauvaises intentions à son égard.

Prévenu qu'on devait lui susciter des difficultés, il se fit, par l'entremise de Mme Weber, délivrer un passeport pour l'Italie.

Une maison de commerce lui offrit de la représenter, il se hâta d'accepter. Un sellier, M. Garrel, lui acheta, pour douze cents francs, son tilbury et son cheval; muni de cette faible somme, il annonça son départ; le jour fut arrêté; mais avant qu'il ne s'éloignât, pour une absence qui ne paraissait pas de longue durée, il accepta de sa famille et de ses amis un repas d'adieux où son cœur, malgré tant de malheurs, s'ouvrit à l'espérance. Ce fut à qui ferait le plus de vœux pour son avenir. Parmi les convives de ce dernier repas, l'un de ceux que Sève embrassa avec le plus d'effusion, d'amitié et de tendresse, fut son ancien colonel du 14e régiment de chasseurs, M. Arnaudet, qui, retiré dans sa propriété de Colonges, était accouru à l'appel de la famille Sève, et avait été heureux de revoir une dernière fois celui qu'il proclamait un de ses meilleurs officiers, un des plus vaillants de l'armée. Ces deux braves, brisés dans leur carrière, mal vus de l'autorité, suspects à la foule, unirent toute la soirée leurs plaintes, leurs émotions et leurs vœux. Ils se promirent une amitié sans défaillance, qu'ils se tinrent; ils se jurèrent de se revoir, ce qui ne leur fut donné qu'une seule fois.

Sève partit au mois de janvier 1819 et il arriva peu après à Milan, où il retrouva de nouvelles tracasseries, de nouveaux ennuis. L'autorité lui demanda de prouver qu'il était officier français. Il fut obligé d'écrire immédiatement à Lyon, d'où lui revint une attestation de deux de ses anciens camarades du 6e hussards, l'un avait été maréchal des logis en même temps que lui, c'était un nommé Lombard, son compatriote; l'autre, Bruno-Joseph Bernard, natif de Cambrai, autrefois son lieutenant, avait été, comme lui, blessé d'un coup de lance en 1813, et, conduit prisonnier en Hongrie, n'avait pu rentrer en France que l'année suivante. A la

chute de l'Empire, il était venu s'établir à Lyon où, jusqu'à la fin de ses jours, il garda le souvenir de celui qui avait été son subordonné. Il put suivre les progrès de sa prodigieuse fortune; Bernard, devenu Lyonnais, est mort le 11 novembre 1846. Sève, de son côté, pendant tout le cours de sa vie, lui avait conservé la plus inaltérable amitié. Ces détails ne sont pas futiles, ils prouvent que Joseph Sève avait su se créer des attachements que la mort seule put délier.

Parmi les hommes dont l'affection pour lui ne se démentit jamais, il faut mettre en première ligne son infatigable protecteur, le comte de Ségur. Celui-ci apprit que Sève était encore une fois dans la détresse et encore une fois il voulut s'interposer entre lui et la fatalité.

Sève n'avait pas consulté son caractère et ses forces quand il avait accepté la place ingrate de représentant de commerce. Nulle position ne demande plus de souplesse, plus de bienveillance facile, plus de tact, d'adresse, de verve et de docilité.

Un client n'est pas une place qu'on emporte d'assaut; c'est une citadelle qu'on ne peut aborder que par des parallèles, et des chemins couverts. Sève était inhabile à cette guerre et il fut bientôt rebuté par les difficultés. Il avait appris que le shah de Perse demandait des officiers intelligents pour organiser son armée à l'européenne ; ce fut une révélation. Aux lettres qu'il écrivit au comte de Ségur pour obtenir des recommandations auprès du shah, le comte répondit par les lettres de créance les plus vives et les plus pressantes pour un autre souverain sur qui le monde avait les yeux. Méhémet-Ali, dont le nom allait devenir immortel, avait entrepris de ressusciter l'Egypte et, en l'initiant aux exigences de la civilisation moderne, lui rendre son éclat d'autrefois. Non seulement Méhémet-Ali voulait se créer une armée, mais une flotte; non seulement il édifiait des palais, mais des usines; non seulement des hôpitaux, mais des

écoles. Tout était vie, ardeur et activité sur cette vieille terre des Pharaons. Sève renonça donc à la Perse et, muni du précieux talisman qui devait le conduire à la fortune, il abandonna sans regret le commerce qui depuis trois ans lui avait si mal réussi, ainsi que l'Italie qui ne lui avait pas plus souri que la France. Et il dit adieu à cette Europe qu'il ne doit plus revoir qu'appuyé au bras du souverain puissant dont il va devenir l'ami.

CHAPITRE III

L'ÉGYPTE

Si devant vous passe un homme amaigri et souffrant, les vêtements sordides, la démarche fatiguée, l'apparence humble et commune, votre œil distrait le suit avec indifférence et le regarde s'éloigner sans émotion. Mais si on vous dit : « Prenez garde! ce soldat qui marche pieds nus et sans manteau s'appelle Phocion, ce fendeur de bois est Philopœmen, cet esclave est Esope ou Antar, cet aveugle est Homère, cet invalide mutilé est Camoëns, ce matelot est Pierre le Grand, votre esprit se trouble, votre œil s'illumine, votre cœur s'élance et vous vous précipitez sur les pas du génie méconnu, pour lui offrir l'hommage de votre respect et de votre admiration.

Le navigateur qui, venant de terres lointaines, voit, en parcourant la Méditerranée, une côte basse et nue, des lagunes peuplées d'oiseaux d'eau, un sable qui s'élève à peine au-dessus des flots et, çà et là, quelques rares têtes de palmiers, peut également contempler cette plage avec distraction ou dédain; mais si on lui dit : « C'est l'Égypte, la mère de la sagesse et du savoir,

le berceau des hommes qui ont éclairé le monde[1], » il s'émeut et pose avec respect ses lèvres sur cette terre que son pied va désormais fouler.

L'Égypte! pas de nom plus grand dans l'histoire[2]! pas de contrée plus digne de vénération, sans en excepter la Grèce futile, Rome cruelle et avare et ces peuples modernes, civilisés et corrompus, qui éblouissent sans éclairer et qui charment, à la condition qu'on n'examinera pas de trop près leurs oripeaux menteurs, leurs décors simulant le grandiose et le puissant, ni leur mise en scène qui désenchante quand on s'en approche ou qu'on la contemple au grand jour.

L'Égypte fut riche et civilisée à une époque où la barbarie couvrait encore la terre. Elle cultivait la science et la sagesse quand le monde ancien vivait dans un misérable état de sauvagerie. Elle avait des villes immenses et de splendides palais, des monuments, de vastes temples et des écoles aussi nombreuses que fréquentées, quand les peuples de l'Europe à moitié nus erraient dans les forêts, se réfugiaient dans des cavernes ou habitaient des huttes de feuillage. Elle reconnaissait un seul Dieu éternel[3]; elle enseignait la liberté et la responsabilité de l'âme, quand

[1] « La première société de nous connue est celle d'Égypte. » FRANÇOIS LENORMANT.

« L'Égypte, infiniment plus ancienne que l'Inde, fournit, par les peintures de ses tombeaux, le moyen de remonter aux dates les plus reculées... La nation se perfectionna paisiblement pendant plusieurs siècles consécutifs, sous le gouvernement patriarchal des chefs spirituels ou rois-pontifes que Manéthon a réunis sous le titre de *Dynasties des Dieux*. » MOREAU DE JONNÈS, *l'Océan des anciens*, p. 58.

« La civilisation de l'Égypte apparaissait florissante plus de mille ans avant la formation des grands empires de l'Asie. » ID., p. 59.

[2] « Quand j'en viens à l'Egypte, dit Hérodote, mes discours s'allongent, car aucune contrée ne renferme autant de prodiges que cette contrée et nul pays n'offre autant de choses au-dessus de toute langue. » HÉRODOTE, *Euterpe*.

On sait que le père de l'histoire ayant divisé son travail en neuf livres, les Grecs enthousiasmés donnèrent à ces divisions le nom des neuf Muses.

[3] Nous pouvons établir ce que l'Égypte antique a enseigné sur Dieu, sur le

nos ancêtres adoraient les astres et rendaient hommage à des fétiches grossiers[1].

Son antiquité, ses vertus, ses lumières en font une terre sacrée dont on ne peut parler sans respect ; c'est un temple où partout on sent la présence de la divinité, et qu'on ne saurait parcourir sans trouble et sans recueillement.

Les siècles ont passé, modifiant ses lois et ses mœurs ; une autre civilisation est éclose altérant sa physionomie. Si on veut étudier son histoire, si on veut ouvrir ses annales et les parcourir, avec les idées fausses et futiles que nous ont laissées les Grecs et les Romains, on trouve à chaque page qu'on est encore en présence des secrets et des mystères. C'est bien là le peuple qui adorait la déesse Isis, dont les prêtres s'adressaient aux seuls initiés, dont les architectes bâtissaient le Labyrinthe, dont les

monde et sur l'homme. J'ai dit Dieu et non les dieux. Premier caractère : c'est l'unité la plus énergiquement exprimée. « *Dieu un, seul, unique, pas d'autre avec lui. — Il est le seul être vivant en vérité. Tu es un, et des milliers d'êtres sortent de toi. — Il a tout fait, et, seul, il n'a pas été fait...* » Considéré dans ses rapports avec le monde, Dieu est créateur : — « *Il a fait le ciel; il a créé la terre; il a fait tout ce qui existe. — Il est le maître des êtres et des non-êtres.* » Ces textes sont au moins de quinze cents ans avant Moïse.

« Tout au contraire, le polythéisme se développa et progressa sans interruption jusqu'au temps des Ptolémées. » DE ROUGÉ, *Conférences sur la religion des anciens Égyptiens.*

« Les Phéniciens, les Tyriens, les Sidoniens croyaient à l'immortalité de l'âme... Les Phéniciens n'avaient-ils pas de fréquents rapports avec les Égyptiens? Les Phéniciens n'ont-ils pas dû emprunter à l'Égypte quelques-unes de ses croyances, en même temps que les caractères de son écriture ? N'ont-ils pas dû s'instruire à ces sacrés collèges de prêtres pieux et sages que ne craignaient pas de consulter les plus grands philosophes de la Grèce, comme Pythagore, Platon et tant d'autres? C'est folie de le nier. » *Communications de* M. HALÉVY *à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 6 octobre 1873.

« Au sommet du Panthéon égyptien, plane un Dieu unique, immortel, incréé, invisible et caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence ; il est le Créateur du ciel et de la terre ; il a fait tout ce qui existe et rien n'a été fait sans lui. C'est le Dieu réservé à l'Initié du sanctuaire. » MARIETTE-BEY. *Notice du Musée de Boulaq*, 2e édition, *Alexandrie*, 1868, p. 20.

[1] « Ceux qui ont dit, *Revue des Deux-Mondes*, février 1872 : « *que les antiques habittants de la vallée du Nil ont d'abord adoré le soleil, la lune*

peintres ne peignaient que des emblèmes mystérieux, et dont les sculpteurs n'ont laissé que des sphinx.

L'Égypte, fière d'elle-même, avait peu de souci de l'opinion des voyageurs, même quand ils s'appelaient Orphée, Hérodote ou Platon ; elle ne leur donnait pas tous ses secrets, ou si elle les révélait à leur génie, c'était sous le sceau de l'initiation et avec défense de les divulguer ; de là tant de contes dont se berça l'antiquité, de là tant de fausses croyances, tant d'erreurs. Les Grecs, souples et rusés, cherchèrent à pénétrer l'inconnu, mais ils s'arrêtèrent à la surface ; les Romains barbares ne comprirent pas ; ils renversèrent les temples, les lois, les institutions avec la même brutale insouciance qu'ils détruisaient les lois, les institutions et les cabanes de la Gaule ; comme le pâtre qui foule de ses pieds distraits une fourmilière, ses sillons, ses salles et ses magasins, sans se préoccuper du génie organisateur qui a présidé à son édification ; comme le taureau qui, de sa corne, enfonce une ruche, sans avoir souci ni conscience des trésors qu'il anéantit.

Lorsque aujourd'hui, avec notre science menteuse, des livres écrits par les rhéteurs d'Athènes ou de Rome, les recueils des poètes et des romanciers, nous abordons cette terre vénérée, nous allons d'étonnements en étonnements ; nous marchons d'erreurs en erreurs.

Les Égyptiens, dit-on, adoraient les chats, les béliers, les crocodiles et les oignons : conte grec.

Ils immolaient les étrangers : conte grec.

Ils se répartissaient en castes où ils naissaient, et dont nul ne pouvait en sortir : conte aussi romain que grec [1].

et les planètes » commettent une profonde erreur. Mais ceci est plutôt passion qu'ignorance. » *Revue des Questions historiques*, avril, 1872, p. 403-405.

[1] « Le fils d'un batelier du Nil, parti simple soldat, revenait parfois général, decoré du Collier d'or de la vaillance. Le regime des castes, les monuments l'at-

Il y a en Égypte un arbre qui, pendant la nuit, est lumineux et paraît couvert de flammes : conte grec[1].

Et combien d'autres !

Et en effet, le nom d'Égypte éveille immédiatement dans l'esprit l'idée des Pyramides, du Labyrinthe, du lac Mœris, de la statue de Memnon, et, quand on s'approche d'Alexandrie, la vue des monolithes qui se dressent au-dessus des palmiers rappelle aussitôt les noms relativement modernes de Cléopâtre et de Pompée.

Vient alors le souvenir de la bibliothèque dont pendant six mois les Arabes ont *chauffé* les bains publics[2], crime affreux, grâce auquel le nom maudit du calife Omar sera voué à jamais aux haines et aux malédictions de la postérité.

Quel est donc le journaliste ingénu ou l'écolier naïf qui n'ait un jour fait sa tirade sur tant de trésors anéantis ! Quel est donc le romancier qui n'ait lancé sa foudre et son éloquence à propos du *farouche* successeur d'Abou-Bekr, le même pourtant, le même austère et simple calife, qui, après avoir pris d'assaut Jérusalem, maintenait l'ordre, respectait les personnes et les propriétés, demandait humblement[3] au patriarche chrétien une

testent, a été fort exagéré par Hérodote et par Diodore. En Égypte, comme ailleurs, il y avait des classes, des corporations où les métiers et les fonctions étaient plus ou moins héréditaires. Voilà tout. Ce qui est vrai, c'est que chez une nation aussi fortement organisée que l'Égypte, où les coutumes des ancêtres dominaient toute la vie politique et sociale, si bien que l'individu comptait à peine, la hiérarchie civile et domestique retenait mieux et plus longtemps chacun dans sa condition native. » — JULES SOURY. *Contes et romans de l'ancienne Égypte. Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1875.

[1] Les Grecs appelaient cet arbre merveilleux *Maukikos*. *Deiade égyptienne*, *ournal littéraire et d'économie politique*, an VII, nº 8, p. 254.

[2] Beaucoup de personnes se figurent en effet que les livres d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, étaient imprimés sur du bon papier d'Angoulême, et extasient sur la quantité qu'il en a fallu pour faire bouillir pendant six mois l'eau des bains d'une ville de 300.000 âmes.

[3] D'HERBELOT, *Biblioth. orient.*, p. 687.

petite place pour y bâtir une mosquée, et qui, le premier, de ses propres mains, balayait l'endroit impur avant que les maçons ne se missent à l'œuvre ?

Quand donc sera-t-on juste et impartial, même avec un ennemi vainqueur ?

La défaite excuse-t-elle la calomnie ?

La perte de la bibliothèque d'Alexandrie attribuée à Omar : erreur.

Les papyrus, les stèles et les parchemins amassés par les Ptolémées n'existaient plus, lors de la prise d'Alexandrie par les Arabes. Ils avaient été détruits par Jules César, attaqué dans le Sérapéum par les Alexandrins révoltés et surtout par les chrétiens, dont le zèle ardent fut loin d'être éclairé.

Après la bibliothèque, la colonne de Pompée.

Pourquoi cette dénomination, puisque Pompée ne vint jamais à Alexandrie ? On sait qu'il fut assassiné près de Péluse, au moment où il abordait.

Cette colonne qu'on admire était placée au centre du Sérapéum, magnifique édifice, habité par des prêtres et fréquenté par des savants. Il contenait la bibliothèque, mais comme il renfermait en même temps des écoles célèbres [1] et des temples renommés, dédiés à Mithra, Astarté et Anubis, il fut renversé par les chrétiens.

En dépit de son nom admis par les voyageurs, on présume que les Romains consacrèrent ce monolithe à Dioclétien.

Au levant de la *Colonne de Pompée* sont les *Aiguilles de Cléopâtre*.

Ces deux aiguilles, monolithes érigés à Héliopolis, en l'hon-

[1] Alexandrie, Athenes et Cesarée possédaient à cette époque les écoles les plus fameuses. Saint Grégoire prit la résolution de les visiter successivement. Alexandrie n'etait pas seulement ce qu'elle a toujours été depuis sa fondation et ce qu'elle doit être plus que jamais, l'entrepôt général et le centre naturel du commerce du monde ; « elle etait aussi, selon l'expression de saint Grégoire de Na-

neur de Thoutmosis III et venus probablement d'Assouan, proclamaient la gloire du libérateur de l'Égypte. Plus tard, elles furent descendues par le Nil et placées devant le temple de César. Les Romains ignorants donnèrent à ces obélisques le nom d'une reine criminelle, sans se préoccuper du héros égyptien, et la postérité a ratifié ce mensonge, par cette habitude funeste de ne croire et de ne savoir que ce qu'ont dit les Romains et les Grecs.

Inutile, je pense, de rappeler le Phare d'Alexandrie et les miroirs à l'aide desquels on voyait les navires à vingt lieues en mer. Si ces miroirs eussent été des lunettes marines, leur usage ne se fût pas perdu.

D'Alexandrie passant à Thèbes, nous nous trouvons devant un des chefs-d'œuvre du génie antique, devant la statue de Memnon.

Pourquoi cette statue érigée au roi Aménophis III, au lieu de porter le nom du célèbre conquérant égyptien, a-t-elle pris le nom d'un prince asiatique, fils fabuleux de l'Aurore, inconnu certainement aux peuples de la vallée du Nil ? [1].

Parce que Memnon était un héros de la tradition homérique.

zianze, le grand laboratoire de toute science. » *Disc.* 7 n° 6. *Étude sur saint Grégoire de Nazianze*, par l'abbé Benoit, *Revue de Marseille*, mars 1870.

[1] Homère fait venir du Levant Memnon et ses dix mille Éthiopiens accourus au secours des Troyens. Il n'est donc pas question des peuples habitant l'Éthiopie du Nil, située au midi de la Troade. Pour expliquer ce passage, il faut se rappeler que dans leurs conquêtes en Asie, Bacchus, Osiris et Ramsès laissèrent des colonies d'Ethiopiens et de Lybiens. Hérodote les décrit ; Eschyle et Euripide les ont cités. *Cousch* est un terme employé dans la Bible et la Vulgate le traduit constamment par *Ethiopia ;* il est souvent question de Cous dans les Prophètes. Pour eux, c'est un peuple du nord. « Hérodote qui visite la Colchide, dans son voyage autour du Pont-Euxin, affirme que les habitants de ce pays sont les descendants des colons égyptiens, et il ajoute qu'ils sont noirs et que leurs cheveux sont crépus... Même après l'ère chrétienne, la Colchide était encore désignée par le nom d'*Ethiopia.* Saint Jérôme l'appelle ainsi à plusieurs reprises... Josèphe affirme que partout, en Asie, le nom de Coushites était resté aux Éthiopiens... On croit que c'est de la Susiane, aujourd'hui le Kousistan, que vint le roi Memnon. A l'occident, on rencontrait le foyer Coushite établi sur l'Euphrate et l'Araxe » Moreau de Jonnès, *L'Océan des anciens*, p. 79 95.

Sa qualité de roi des Éthopiens fit chercher sa trace en Égypte. Or, précisément à Thèbes, le quartier de la ville où était ce colosse s'appelait *Memnonium;* il n'en fallut pas plus aux Grecs pour déclarer que la statue immense qui couvrait de son ombre la plaine de Thèbes était celle du roi Memnon.

Les savants de Rome se gardèrent bien de protester, et les modernes ne voulurent pas en savoir davantage.

A Thèbes plus qu'ailleurs se retrouve la figure du grand être symbolique, le Sphinx.

D'après les Égyptiens, le *Sphinx* était l'emblème de la puissance et de la royauté. D'après les Grecs, l'emblème du mystère. C'est la pensée mensongère des Grecs qui a triomphé et qui est parvenue jusqu'à nous[1].

Parmi les curiosités les plus célèbres de l'Égypte se distingue le lac Mœris, dont le nom, disent les savants, perpétue et immortalise le souvenir du roi qui l'a fait creuser.

Ce lac était destiné à régulariser les inondations du Nil. Hérodote le préférait à tout ce que l'Égypte avait de plus beau.

Or, il n'y a jamais eu de roi Mœris. Les Égyptiens appelaient ce lac : *Phiom en mere*, le lac du fleuve. Les Grecs traduisirent : le lac *de Mœris*. Plus tard, la province prit le nom de *Phiom*, le lac ; elle s'appelle actuellement le Fayoum.

Les Égyptiens avaient représenté Horus enfant, avec un doigt sur la bouche, signifiant qu'il ne pouvait parler.

[1] Le sphinx égyptien fut peut-être le type du sphinx grec... mais l'idée d'énigme, de secret, l'idée de cette science formidable dont le sphinx grec était dépositaire paraît avoir été entièrement étrangère aux Égyptiens. Chez eux, le sphinx représentait hiéroglyphiquement le mot *seigneur* et pas autre chose. Ces idées de mystère redoutable, de science cachée n'ont été probablement attachées au sphinx grec que parce qu'il avait une origine égyptienne et qu'il fallait trouver du mystère et de la science dans tout ce qui venait d'Égypte. J.-J. AMPÈRE.

Le sphinx des grandes pyramides n'est autre chose que le portrait colossal du roi Thoutmosis IV. ID

Les Grecs en voyant ce geste, comprirent que c'était un dieu qui ne voulait pas parler, et ils en firent le dieu du Silence.

Des deux mots : *Harpé, Chroti*, Horus enfant, ils formèrent le nom d'Harpocrate, et son culte passa de la Grèce à Rome.

On voit combien peu les Grecs et les Romains tenaient à enseigner la vérité ; c'est d'eux pourtant que nous tenons toute notre science, c'est d'eux que découle notre civilisation. Citer un écrivain de Rome et d'Athènes, c'est se mettre au-dessus de toute critique. « Le maître l'a dit... » répondaient à toute objection les disciples de Pythagore ; oui, mais qui l'avait enseigné au maître ? Avouez-le donc, c'est l'Inde et surtout l'Égypte. Pourquoi ne pas puiser le savoir à la source pure ? Pourquoi celui qui a soif de s'instruire se contente-t-il de se désaltérer à un ruisseau troublé qui ne reflète plus l'azur du ciel ?

Ce n'est point en faisant ces réflexions que Sève mit pied à terre sur le rivage de l'Égypte. Soldat, il venait en soldat pour conquérir la fortune et avec l'intention de l'enlever vaillamment à la pointe de son énergique épée. Homme pratique, il contempla d'abord avec étonnement, mais en connaisseur, ce port où se balançaient tous les pavillons du monde ; puis il jeta les yeux sur cette flotte de guerre due au génie des constructeurs français, et dont les formes nouvelles attestaient un progrès, même sur les flottes de France et d'Angleterre[1]. Il contempla enfin,

[1] « Partout les bâtiments diminuent de largeur dans leur partie supérieure ; cette forme a pour but de laisser un vide entre les parties correspondantes aux ponts quand deux vaisseaux se touchent et de rendre ainsi l'abordage plus difficile ; mais outre que ce genre d'attaque constitue par lui-même l'exception, ce n'est pas en général, bord à bord, mais bien par l'arrière ou l'avant qu'il est tenté ; on sacrifie ainsi, pour une précaution à peu près inutile, un avantage permanent, celui de donner plus de largeur au pont, plus de capacité au vaisseau, plus de facilité pour la manœuvre du canon. Sous le bénéfice de ces judicieuses observations, les vaisseaux égyptiens eurent dans toute leur hauteur une largeur uniforme. Leur artillerie jouit aussi d'une autre amélioration ; composée de pièces du même

longuement, au fond du port, cet arsenal immense et magnifique dont les redoutables approvisionnements révélaient la pensée intime du Pacha. Ce n'était pas avec un tel appareil militaire qu'on pouvait se laisser impunément insulter par des voisins mal intentionnés, ni même, car qui sait la volonté de Dieu? courber humblement la tête devant des ordres surpris à la clémence ou à la justice du vénéré et bien-aimé sultan.

A la vue de cette organisation puissante, de cette activité, Sève devina que le Pacha d'Égypte ferait bon accueil à son expérience et à ses travaux; il comprit que l'armée de terre devait être à tout prix à la hauteur de l'armée navale, et une immense confiance en lui-même s'empara de son esprit; sans connaître encore l'homme de génie à qui l'Égypte devait sa régénération, il sentit naître pour lui dans son cœur une estime et un dévouement qui ne devaient désormais que grandir et ne se démentirent jamais. Mystères de la destinée! Pendant que Méhémet-Ali, du fond de son palais de Choubra, suivait les péripéties de la guerre d'Arabie, portait des regards inquiets du côté de la Syrie, de la Grèce et de la Turquie, et qu'il sondait les périls toujours déjoués et toujours renaissants des émeutes et des conspirations, un inconnu abordait dans ses États, lui apportait l'appui précieux d'une amitié fidèle, d'une volonté au-dessus des obstacles, et d'un génie militaire qui devait fixer la victoire sous les drapeaux égyptiens.

A peine hors du navire qui le jetait sur une terre nouvelle et au milieu d'un monde inconnu, Sève, comme tous les voyageurs, fut assailli par cette foule bigarrée et bruyante qui vit de

calibre et employant des projectiles de même dimension, le poids seul de ces pièces varie. Sur les gaillards et les passavants ce furent des caronades; toutes eurent le calibre de trente. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'utilité de cette disposition pour la rapidité des manœuvres et des évolutions. » PAUL MOURIEZ, *Histoire de Méhémet-Ali*, t. III. p. 127.

l'arrivée des navires et des paquebots. Grecs et Italiens, Arabes et Maltais, nègres et fellahs, criant, courant, gesticulant, l'entourèrent, l'importunant de leurs sollicitations turbulentes et de leurs offres de services intéressées. On parlait tous les idiomes dans ce résidu des peuples de l'Orient, toutes les langues des bords de la Méditerranée ; Sève les accueillit avec sa brusquerie ordinaire et le premier mot qu'on lui répondit fut pour lui une révélation.

Sa voix vibrante, claire et brève, frappa la foule et fixa l'attention. Ses yeux bleus, hardis et fascinateurs, commandèrent immédiatement le respect et la soumission. Sa moustache fauve, ses cheveux courts, sa tournure martiale, son geste précis et saccadé indiquaient un soldat ; sa physionomie mâle et ouverte, sa face large et colorée, son regard ferme et profond, proclamaient un officier, un chef, un commandant. Ce qui chez lui, en Europe, était audace et hardiesse, devenait en Afrique noblesse et dignité. Ce que ses camarades appelaient brusquerie ; ce que ses chefs appelaient mutinerie et insubordination étaient, pour cette foule, le cachet d'une grande race, l'indice d'un haut rang, d'une nature supérieure. Il repoussa les importunités avec hauteur, et la foule crut être modeste et au-dessous de la vérité en appelant ce jeune officier de trente-deux ans : Mon colonel !

— Commandant, une voiture !

— Colonel, un drogman !

— Excellence, un hôtel !

Sève comprit l'influence de ces mots magiques; ils l'enveloppaient de prestige, ils le sacraient maître et dominateur. Excellence, Commandant, Colonel ! C'était la clé de l'avenir. Sève garda ce dernier titre. Chez ce peuple à imaginaiton vive, *paraître* est plus qu'important ; *paraître* est tout. Notre voyageur avait quitté la France simple lieutenant : il débarquait excellence et officier supérieur. Désormais, il devenait un autre

homme, avec d'autres devoirs et d'autres droits. Franchement, fièrement, il en accepta la responsabilité. L'adversité cette fois était donc finie et bien finie. La douce fortune lui souriait, lui tendait la main ; il n'avait plus qu'à se laisser guider par elle, qu'à la suivre et à ne pas l'abandonner. Le colonel Sève allait bientôt être connu de l'Europe entière.[1] Donnant ses ordres avec l'autorité d'un aga, il se fit conduire à un hôtel et de là se rendit chez le consul français.

L'Égypte, au moment où Sève en prenait ainsi possession, subissait la plus profonde, la plus radicale des transformations. Jamais depuis que Amrou en avait fait la conquête et que l'invasion arabe avait anéanti le christianisme, depuis Assouan jusqu'à la mer, elle n'avait vu ses mœurs, ses lois, sa constitution si complètement changées. Aucun changement apparent aux croyances; et cependant partout l'influence franque ou chrétienne se faisait ouvertement sentir. La loi, autrefois si dure, si inflexible pour les chrétiens, s'était sensiblement adoucie. Soit dédain, soit conscience de sa force, elle ne se préoccupait pas de leurs agissements. L'habit européen n'était plus un prétexte aux persécutions. Les Grecs, les Français, les Italiens étaient reconnus aptes à tous les grades, à tous les emplois; le commerce et l'industrie, les hopitaux, les écoles, une partie des services publics étaient entre leurs mains, et l'administration générale ne s'en trouvait pas plus mal. Bien plus, il semblait que l'habile souverain qui depuis quinze ans gouvernait l'Égypte, préférât l'activité intelligente, mais parfois raisonneuse des Occidentaux, à l'obéissance passive mais un peu routinière des

[1] Le comte de Marcellus ne manque pas de tomber dans l'erreur commune; il brode même encore sur la croyance du public : « Je me liai tout de suit aussi, dit-il, dans ses *Souvenirs de l'Orient*, avec M. Selves, *ancien chef d'escadron de la garde impériale ;* il était depuis peu (1820) colonel au service du vice-roi. » Il n'y a pas plus de quatre ou cinq erreurs dans ces deux lignes de l'illustre écrivain.

Arabes et des Turcs. Se mettant au-dessus des préjugés, il acceptait le bien et le bon de quelque part qu'ils surgissent, et pour les faire entrer dans sa chère Égypte, il abattait avec énergie toutes les barrières jadis élevées autour des populations musulmanes et qui fermaient l'accès au progrès, au bien-être et à la civilisation.

Une de ses plus radicales résolutions avait été d'ouvrir aux chrétiens le port musulman d'Alexandrie.

La ville d'Alexandrie a deux ports, l'un au couchant, vaste, profond, sûr et commode, à l'abri de tous les vents; il était réservé exclusivement au pavillon du Croissant; l'autre au levant, exposé au vent du nord si terrible dans la Méditerranée; il avait été jugé suffisant pour abriter le pavillon de la Croix. Mais les armateurs grecs, italiens, français, anglais ne s'approchaient qu'avec inquiétude de cette escale. Ils choisissaient la saison et préféraient, à un gain aléatoire, la sécurité de leurs marchandises et de leurs navires. Méhémet-Ali, se mettant au-dessus des coutumes et des préjugés, voulut enrichir l'Égypte avec l'or des chrétiens et, pour les attirer par une mesure d'une immense portée, il leur offrit un mouillage à côté des flottes égyptiennes. Ce fut une révolution. Les bâtiments de tous les pays accoururent, dans toutes les saisons et par tous les temps, apporter leurs richesses, ou charger les fertiles productions de l'Égypte. Un souffle de commerce et d'industrie passa sur la vieille cité qui la fit renaître de ses cendres. De nouveaux quartiers s'élevèrent; les Européens, séduits par la beauté du climat autant que par la nécessité de surveiller d'immenses exploitations, bâtirent d'élégantes demeures, de beaux hôtels; l'or circula de mains en mains et descendit jusqu'au fellah surpris d'une fortune à laquelle il n'avait pas été accoutumé. Sous ce vent de prospérité, Alexandrie grandit, les ruines disparurent, et la population, décuplée en peu d'années, rappela par son activité, son luxe et sa

richesse, les jours où, sous les Ptolémées, elle nourrissait l'Italie épuisée par la guerre ou les plaisirs[1].

Mais Alexandrie, désormais étroitement unie à l'Europe, était séparée du reste de l'Égypte par son éloignement du Nil, cette artère vivifiante, à qui la contrée doit tout, même l'existence. Méhémet Ali, creusant à nouveau le vieux canal, lui donnant une largeur en rapport avec les besoins de la navigation plus étendue, rectifiant même son parcours, mit sa ville bien-aimée en communication commode et rapide avec le Caire; puis, pour montrer son respect et sa soumission envers le Souverain qui pouvait s'étonner de tant de travaux, il appela son canal du nom du sultan. L'immense entreprise, qui avait occupé 200,000 fellahs, fut connue désormais sous le nom de Mahmoudié[2].

C'était pour surveiller cette régénération de la grande et célèbre cité qu'il avait fait construire son palais des bords de la mer. Là, il venait parfois, non se reposer des soucis du gouvernement; l'habile souverain connaissait trop les périls qui l'entouraient; mais encourager par sa présence les serviteurs fidèles qui créaient ses flottes, bâtissaient ses usines, remplis-

[1] La population, de dix mille âmes en 1815, de quarante mille en 1830, était de deux cent mille en 1880. Le dernier bombardement des Anglais ne nous permet pas de fixer un chiffre aujourd'hui.

[2] « La longueur du canal d'Alexandrie est de 40,705 toises, plus de 14 lieues; sa largeur est de 90 pieds et sa profondeur de 18. Une frégate y passerait. Les travaux commencèrent le 5 janvier 1819; vers la fin de février, le nombre des ouvriers était de deux cent cinquante mille, tous payés exactement sur le pied d'une piastre d'Égypte par jour, (cinquante centimes). Ils étaient divisés par brigades de quinze hommes, commandées chacune par deux chefs à trois piastres (un franc cinquante) la journée.

« Le canal, qui passe entre deux lacs salés, le lac Maréotis et le lac Madhié, est protégé par deux grandes digues qui préservent les eaux du Nil de tout mélange; car, il ne s'agissait pas seulement d'amener les flottes du Nil à Alexandrie, il fallait encore abreuver la ville et y conduire les eaux du fleuve sauves de tout contact avec les lacs salins. » COMTE DE MARCELLUS, *Souvenirs de l'Orient*, p. 375.

« Le canal d'Alexandrie aurait coûté à peu près quarante millions de francs. » ID. p. 376.

saient son vaste arsenal, et remettaient l'Égypte sur le pied puissant où elle s'était trouvée jadis.

Au sujet de ces œuvres immenses, quelques philanthropes ont demandé si l'énergique souverain, imperturbable organisateur d'une civilisation nouvelle, n'avait pas outrepassé parfois ses pouvoirs, n'avait pas attenté à la liberté des fellahs, n'avait pas écrasé d'innocentes populations? Nous avons peu de chose à répondre. Aux yeux de l'humanité, le conquérant qui promène son armée à travers des provinces envahies n'est pas moins coupable. S'il n'améliore pas la position des vaincus, il est criminel. Méhémet-Ali a lutté pour rendre sa supériorité à l'Égypte ; il a voulu vaincre l'apathie et l'ignorance de son peuple. Si, dans la lutte, de malheureux soldats sont tombés, si des innocents ont souffert, plaignons-les, mais tournons en même temps nos regards vers l'Égypte relevée et redevenue grande et puissante, et, au lieu d'insulter le vainqueur dans sa gloire, ne craignons pas de lui payer un légitime tribut de louanges et d'admiration [1].

Autant qu'Alexandrie, le Caire, la perle de l'Orient, la cité admirée des touristes et des voyageurs, décrite par les historiens, chantée par les poètes, la reine de l'Égypte, aux bruyants bazars, aux mille mosquées, aux innombrables et somptueux palais, avait profité des progrès modernes et de la munificence du souverain. « Qui n'a vu le Caire n'a rien vu, dit l'auteur des *Mille et une nuits*. Son sol est d'or, son ciel est un prodige, ses femmes sont comme les vierges aux yeux noirs qui habitent le paradis, et comment en serait-il autrement, puisque le Caire est la capitale du monde? » Et ce tableau de la fille bien-aimée

[1] « Les ouvriers contractèrent dans ces eaux fangeuses de graves maladies qui en firent périr environ 4.600. Les pluies insalubres des mois de février et mars en enlevèrent encore près de deux mille trois cents. Des pensions et des indemnités furent accordées aux veuves et aux orphelins. » COMTE DE MARCELLUS. *Souvenirs de l'Orient*, p. 376.

d'Amrou n'est pas exagéré. Nulle ville d'Orient n'a de plus absolu caractère ; nulle part, l'architecture et les mœurs n'ont une couleur plus arabe, en prenant dans l'Arabie le type sacré de la civilisation musulmane. Là on retrouve les chefs-d'œuvre de l'Espagne mauresque, le Généralife et l'Alhambra ; là les mosquées, plus encore qu'à Constantinople ou à Damas, ont une élégance infinie[1] ; là les palais recèlent sous leurs fraîches galeries, les mystères de la vie intérieure, le bien-être de la famille, caché aux yeux des curieux et des importuns. Fier de ses souvenirs, de ses écoles, centre du mouvement religieux, admirablement situé à côté du Nil, entre la Haute-Égypte, aux ruines féeriques, à l'histoire mystérieuse, et la Basse-Égypte, à l'industrie et aux idées nouvelles, le Caire avait senti son immense population frémir aux envahissements de l'élément étranger; mais tout en profitant de la richesse générale, fidèle à son origine, il était resté digne de l'admiration de l'artiste voyageur. Nulle cité du monde n'avait gardé aussi profondément gravée sa physionomie musulmane.

Actif et bruyant comme Paris et Londres, le Caire, siége du gouvernement, est l'entrepôt des marchandises et des richesses qui viennent du Soudan, de l'Éthiopie, de la péninsule arabique, des Indes, de la Syrie et de l'Europe. Du pied du Mokatam, les caravanes partent pour tous les points de l'horizon. Ainsi que les villes commerçantes, il avait besoin de tranquillité, de paix et de repos. Avec une administration ferme et puissante, surtout solidement assise, il voyait son industrie prodigieusement grandir. Comme toutes les cités égyptiennes, excepté la jolie ville de Rosette, étouffée par la prospérité d'Alexandrie, le Caire s'était donc largement transfiguré, mais seulement au nord et.

[1] « On m'a dit, en Égypte, que jamais homme n'a pu connaître toutes les mosquées du Caire. » COMTE DE MARCELLUS, *loc. cit.*, p. 387.

tout en voyant planter ses admirables allées de Boulaq, en voyant la confortable calèche anglaise ou le léger vetturino italien croiser le cheval arabe ou le dromadaire de course, le Caire était resté, dans son immensité, empreint de l'originalité la plus piquante.

CHAPITRE IV

LA HAUTE ÉGYPTE

L'étoile qui conduisait Anthelme Sève ne pouvait l'amener au Caire dans un moment plus favorable et plus heureux. Après avoir eu les plus mortelles inquiétudes sur son fils Ibrahim et sur les troupes qui, sous ses ordres, avaient, pendant trois années, combattu, avec des chances diverses, dans les montagnes du Nedjed, Méhémet-Ali venait d'apprendre la défaite des Wahabites, le triomphe des armées égyptiennes et la gloire de son fils bien-aimé.

Les résultats obtenus par le héros égyptien étaient immenses. Le schisme était vaincu, les villes saintes étaient délivrées, les caravanes de la Perse, de la Turquie, et des autres pays musulmans pouvaient désormais reprendre leurs pèlerinages à la Kasba et au tombeau du Prophète ; d'après les ordres précis et rigoureux du sultan, Déréya avait été ruinée, ses maisons incendiées, ses forts et ses murailles anéantis[1]. La mort du

[1] « Déraïeh, ou Dereya, principal point d'appui des Wahabites, capitale de la province du Nedjed, chef-lieu du district d'El A'red, est située dans la partie orientale de l'Arabie, à 800 kilomètres d'Yambo en ligne droite, au fond de la fertile vallée Hanifeh, entre deux montagnes renfermant plusieurs sources deli-

prince des Wahabites, l'énergique Abdallah, avait laissé les Arabes sans chef. Ibrahim n'avait donc plus dès lors qu'à soumettre quelques provinces à peu près sans défense, ou des émirs à moitiés découragés.

Les Bédouins, race du désert, mais plus mobile que l'onde[1], avaient, suivant leur coutume, abandonné le parti vaincu pour se joindre aux vainqueurs, et approvisionnaient avec empressement ceux dont naguère ils enlevaient les convois. La victoire était donc complète et d'autant plus brillante qu'elle avait été plus vivement disputée.

Enfin, la famille d'Abdallah, amenée prisonnière en Égypte avec les principaux du pays, précédait la nouvelle qu'Ibrahim allait revenir avec les dépouilles de la péninsule; la difficulté de trouver des transports entravait seule son retour.

Ce fut au milieu de ces joies qui enivraient les populations et faisaient battre le cœur de Méhémet-Ali que Sève fit son entrée dans la capitale de l'Égypte, et sollicita l'audience du Pacha.

cieuses. Le torrent, Êl-Baten est à sec une partie de l'année ; mais il dépasse une étendue de 320 kilomètres, et arrose la plus riche culture de blé, de dattes, de raisins; les prairies nourrissent de grands troupeaux qui fournissent le lait, le fromage, et la viande de boucherie. Le commerce est florissant ; une de ses branches lucratives consiste dans la fabrication de ces longs bonnets noirs qu'on porte dans tout l'Orient. L'assiette de la ville impose ; jusqu'alors, elle était estimée inaccessible. Du côté de l'ouest, une gorge etroite du mont el-Chekke offre seul un acces, encore est-il périlleux à l'agression ; les autres points sont protégés à une tres grande distance par des *noufond* ou dunes de sables mouvants. Par une remarquable étrangeté, la capitale du Nedjed est formée de cinq petites villes ayant chacune ses portes et son enceinte bastionnée. Un bon fort protegeait les quartiers de Ghassibeh, puis de Tourfieh où le chef des Wahabites résidait. Ce vaste assemblage de murs et de maisons embrasse douze kilometres de circonférence. » ÉDOUARD GOUIN, *l'Egypte au XIXe siècle*, p. 305. Depuis la destruction de Déréya, c'est Riad qui est la capitale du Nedjed.

[1] « Celui qui compte sur l'appui des Bédouins ressemble à un homme qui voudrait bâtir sa maison sur la surface de l'eau. » Proverbe arabe.

« Amis aujourd'hui, ennemis demain, si l'appât du moindre profit se presente. » Proverbe arabe sur les Bedouins du desert oriental.

Il semblait que tout au monde s'était réuni pour que cette démarche eût un plein succès.

En ce moment, le souverain égyptien, partout maître et victorieux, était dans son palais de Choubrah sur les bords du Nil; Méhémet-Ali se plaisait dans cette résidence, moins remarquable peut-être par son architecture et ses richesses que par ses beaux ombrages, ses jardins et la vue idéale qui s'étend sur le fleuve, la plaine, l'active et jolie ville de Boulaq, port actif dont les cangues et les dahabiehs, de leurs immenses vergues penchées, coupent et zèbrent le ciel, à l'extrémité de l'horizon.

Les lettres pressantes et flatteuses du comte de Ségur lui donnèrent aussitôt le désir de voir et de s'attacher cet officier d'avenir qui lui était si chaudement recommandé.

A cette heure, une seule chose manquait à l'organisation de l'Égypte. La flotte était puissante, les canaux s'achevaient, les routes étaient tracées, les usines fonctionnaient, l'industrie prenait un énergique essor, mais tous les efforts pour créer une armée à l'européenne avaient échoué. Turcs et Albanais, Arabes et Bédouins, Nubiens et Égyptiens, préféraient leur vieille manière de combattre à l'école de bataillon et à la charge en douze temps. Révoltés contre la discipline, opposant la force d'inertie à tous les ordres de leurs chefs, ils avaient lassé et découragé les officiers les plus zélés; mais le Pacha n'était pas d'un caractère à se rebuter des obstacles, et il avait triomphé de bien d'autres difficultés.

Ce que le comte de Ségur lui disait de Sève, les éloges qu'il prodiguait à son audace et à son énergie lui firent espérer une nouvelle chance d'organisation militaire. Rejetant donc le célèbre précepte sunnite[1] : « Le souverain ne doit rien innover, car le

[1] Les Sunnites reconnaissent comme successeurs de Mahomet les khalifes Abou-Békr, Omar, Othman, et s'en réfèrent à leurs décisions théologiques. Les Turcs,

Prophète a dit : Toute innovation est une erreur, et toute erreur conduit aux flammes » ; plus attaché que jamais, au contraire, à la pensée contenue dans son nizam-djedyd proclamé en juillet 1815, d'après lequel les troupes devaient s'organiser sur le modèle si complet de l'armée française ; sans se laisser épouvanter par le souvenir de la révolte qui avait mis son palais au pillage, et qui avait failli lui arrecher la vie, le Pacha promit une audience immédiate et donna ordre qu'on lui présentât l'officier français.

Cette entrevue fut un événement. D'elle peut-être a dépendu le sort de l'Afrique orientale.

L'aventurier obscur, l'officier sans ressources et malheureux se présenta la tête haute devant le célèbre et tout puissant Pacha. Donnant le moins possible à l'étiquette, mais désireux, avant tout, de savoir à quel homme il allait s'attacher pour la vie, prompt, résolu et marchant droit à lui, il le couvrit de son regard et supporta sans faiblir le coup d'œil aigu que le rusé Rouméliote lui plongea jusqu'au fond de l'âme.

Le vice-roi, entouré de dangers, habitué à vivre avec des hypocrites et des pervers, et à ne devoir son salut qu'à sa prudence, fut frappé par cette figure audacieuse et loyale. Ce n'est point ainsi que s'avance la duplicité. Jamais, dans sa carrière de souverain, il n'avait rencontré front plus fier, plus inhabile à se courber. C'était donc bien là un de ces serviteurs sûrs et fidèles du grand empereur des Français qui, dévoués à leur drapeau, avaient prodigué leur sang pour leur chef et pour la patrie, et avaient préféré l'exil et la pauvreté aux richesses qu'offrait le nouveau pouvoir. Par une intuition de génie, il se promit que cet homme serait à l'Égypte, non à la Perse, et.

les Égyptiens, la plus grande partie des Arabes sont sunnites. Les Chyites n'admettent qu'Ali et ses descendants. La Perse, les Indes, la Mesopotamie, la Syrie et le nord de l'Arabie sont Chyites.

déployant toute la souplesse de son esprit, tantôt par interprète, tantôt se servant de la langue italienne qu'ils connaissaient tous deux, il se plut à séduire l'officier étranger et, avant la fin de l'audience, il savait qu'il avait réussi.

Sève, après avoir raconté sa vie, avait offert ses services.

Le vice-roi les avait acceptés ; mais, trop habile pour se livrer, trop souvent menacé pour découvrir son intime pensée, ce ne fut point comme officier qu'il lui attribua un traitement, mais comme ingénieur.

Pour un esprit superficiel, offrir un pareil poste à un officier de cavalerie, était une maladresse ou une raillerie. Dans la position où était l'Égypte et pour qui connaissait le Pacha, c'était la preuve de la politique la plus déliée, l'indice d'un esprit fin et véritablement supérieur.

Fils d'un agha, Méhémet-Ali était né à la Cavalle, en 1769. Il avait alors cinquante ans. Depuis cinq années seulement, il avait complété son éducation en apprenant à lire. Ce manque primitif d'instruction ne l'avait pas empêché de faire les plus grandes choses et d'arriver, malgré ses ennemis, aux plus hautes destinées.

Marchand, puis soldat, il était devenu officier, et en 1799, avait, avec les Albanais, vaillamment combattu les Français en Égypte. Le souvenir de Bonaparte et des généraux qui l'entouraient, avait profondément frappé son esprit. La tactique des Français lui avait alors paru le dernier mot de l'art militaire. Après le départ de ces derniers, il s'était ligué avec les Mameluks contre Khosrew-Pacha, gouverneur de l'Égypte, pour la Porte ottomane ; il avait ensuite persécuté les Mameluks et s'était peu à peu emparé du pouvoir.

Plus tard, mécontent de cette milice et la regardant comme un danger, il l'avait fait massacrer par les Albanais, le 1er mars 1811 ; puis, trouvant ses Albanais trop mutins et trop puissants,

il les avait cruellement affaiblis en les envoyant, de 1812 à 1818, combattre les Wahabites, au centre de la péninsule arabique.

Toussoun, son troisième fils, à son retour d'une campagne victorieuse, était mort à vingt ans, et avait été remplacé dans son commandement par Ibrahim, son frère aîné, jaloux déjà de ses jeunes exploits. Mais cette mort prématurée, en frappant le cœur du père, n'avait en rien diminué la fortune politique ni le prestige du souverain, et le vice-roi n'avait jamais plus vivement goûté qu'en ce moment la satisfaction profonde d'avoir atteint le but poursuivi.

De taille moyenne, le front bombé, les yeux noirs et perçants, la bouche petite, cachée dans une barbe immense, le nez un peu fort, la main d'une extrême élégance, la constitution énergique et robuste, l'air militaire, brave de sa personne et ayant fait ses preuves, Méhémet-Ali n'était pas seulement un guerrier, un soldat heureux, c'était aussi un esprit délié, un diplomate, prudent, un habile administrateur. Sans perdre de vue les tendances et les intérêts des nations voisines, il étudiait avec soin ce qui pouvait augmenter le bien-être et la richesse de son pays. Après avoir fait fleurir l'industrie et l'agriculture, il songeait aux mines d'or et de diamants cachées dans le Kordofan, le Sennaar et le Darfour[1]; il demandait des rapports sur les

[1] Voir : *Voyage à Méroé, au Fleuve Blanc, au delà du Fazogl*, par CAILLIAUD. Paris, 1826.

— « Les habitants du Sennaar font aussi un grand commerce avec l'or qu'ils tirent pour la plupart de l'Abyssinie. » KARL RITTER. *Géographie générale comparée. Afrique*, tome II, p. 266

« Le prix ordinaire de l'or est à Sennaar de 12 dollars l'once, à Shendy de 16 dollars, à Suakim de 20. Le transport de ce précieux metal de Sennaar dans l'Orient est aussi lucratif que le transport de l'argent dans le Soudan. » ID., *id.*

« Maérisi raconte que les Beni-Kenz s'établirent dans le haut Saïd et prirent possession des mines d'or de Gibel-Alaki. » RITTER. *loc. cit.*, p. 340.

« Le pays des Bedjas, dit Ebn Haukal, est situé entre le Habech, la Nubie et l'Egypte, le long de la mer Rouge et s'étend jusqu'aux mines d'or d'*Allami*. Ibn-

gisements d'émeraudes exploités jadis dans la chaîne de montagnes qui sépare la mer Rouge de l'Égypte supérieure ; il pensait surtout aux belles et bonnes troupes dont il pourrait augmenter son armée, en annexant à l'Égypte la Haute-Nubie devenue depuis longtemps indépendante.

La présence de Sève, l'audace et la résolution qui perçaient dans ses regards et ses paroles, réveillèrent la pensée de tous les projets qu'il portait dans son esprit. Charmé de faire un essai des aptitudes de son nouveau favori, désirant le mieux connaître avant de lui confier une plus haute mission, voulant surtout donner le change à l'opinion publique, prompte à s'enflammer, il leva la séance en lui intimant l'ordre, au moins singulier, de partir immédiatement pour la Haute-Égypte, à la recherche de mines de charbon de terre qu'on lui avait signalées et dont il espérait le plus important profit.

Sève, à ce commandement, tressaillit et crut rêver.

La fougue de son caractère faillit éclater ; cependant, à grand'peine, il se contint.

— Du charbon ? de la houille ? moi ? Altesse ? s'écria-t-il d'un ton moitié rieur, moitié prêt à s'emporter, mais ce n'est pas là mon affaire.

— Allez, allez, reprit Méhémet-Ali, avec une fermeté que tempérait un sourire. Les Européens ne savent-ils pas tout ? ce sont des démons *(textuel)*. Partez... Allons, partez ; vous en trouverez.

Sélim nous donne des renseignements plus précis. Les Bedjas, dit-il, habitent entre l'Egypte et la mer, près de Dahlak er de Suakim, Leur pays est riche en métaux ; il produit de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, et de l'or ; mais ce dernier métal seul est exploité par les Bedjas... Bescheir Ibn Merwan Ibn Is-Hak, chef des Rebiah, s'empara des mines d'or à la tête de 3.000 Arabes. 30.000 Bedjas se déclarèrent pour eux, Mais ayant fait des invasions en Egypte, le calife Al-Mamoun les vainquit l'an 216 de l'hégire, 831 de J.-C... Les Musulmans accoururent en foule près des mines d'or, et y amassèrent d'immenses richesses... Les mêmes montagnes contiennent encore, outre les mines d'or, les fameuses mines d'émeraudes. » RITTER, *loc. cit.*, p. 383, 384.

Malgré la bizarrerie de cet ordre, malgré la singularité de cette mission, Sève n'osa pas protester. Il entrevoyait, à travers l'obscurité des projets du pacha, comme une lueur de vérité. Heureux d'avoir été accueilli par le souverain, satisfait de pouvoir estimer l'homme auquel il allait s'attacher à jamais, devinant l'avenir, il accepta la position qui lui était faite et revint au Caire, la joie au cœur, avec l'intention d'organiser rapidement son départ.

Les lettres qu'il écrivit à sa famille à cette époque, et qui rendent compte de cette entrevue, respirent, pour la première fois depuis bien des années, le plus vif espoir en sa nouvelle fortune, la plus profonde confiance en l'avenir.

Avec l'activité ardente qu'il mettait à tout, avec le désir fiévreux de parvenir qui le dévorait, notre compatriote se fit délivrer sa commission, visita ses chefs immédiats et fit ses derniers préparatifs.

Aussi impatient que lui, Méhémet-Ali avait donné des ordres pour que les formalités administratives fussent abrégées et que son protégé fût reconnu de tous comme ingénieur civil.

Celui-ci, cependant, malgré son audacieuse assurance, ne pouvait moins faire que de ressentir quelque inquiétude en songeant à l'emploi singulier dont il était revêtu, emploi qu'au fond il se sentait complètement incapable de remplir ; mais l'heure des réflexions et des étonnements était passée. En Orient, on ne s'arrête pas à de si minces détails ; le moment d'agir était venu, il partit.

Ce fut donc par une belle soirée du mois de juillet de cette année 1819, si pleine pour lui de péripéties et d'angoisses, que le colonel Anthelme Sève, ingénieur du gouvernement, s'embarqua sur la cange[1] que l'administration mettait à sa dispo-

[1] « Les barques qui naviguent sur le Nil varient de forme, de grandeur, et de nom. Les plus grandes sont les djerms dont on ne se sert guère que durant l'inondi-

sition. Si la navigation était favorable, si le vent du nord, qui règne à cette époque, était propice, huit jours lui suffisaient pour gagner Siout, grande et belle ville, capitale de la Haute-Égypte, où il comptait prendre quelque repos. Un bey l'accompagnait. C'était pour lui faire honneur et lui aplanir les difficultés de la route, disait le gouvernement ; c'était en réalité pour le voir à l'œuvre et apprécier sa capacité. Le souverain était trop prudent et trop habile pour accorder à première vue sa confiance à un étranger, malgré les apparences, les recommandations et le désir qu'on avait de lui confier bientôt de plus hautes missions. Sans se préoccuper de l'emploi que pouvait avoir auprès de lui son compagnon, Sève l'accepta de la meilleure grâce du monde et, de son côté, il se promit d'en tirer parti pour étudier et connaître les hommes et les choses de ce singulier pays.

Quand la cange eut ouvert ses deux longues voiles, pareilles aux grandes ailes d'un oiseau de mer, commença le plus beau, le plus merveilleux voyage qu'il soit donné à l'homme de faire en ce monde [1].

tion, ou pour les voyages d'Alexandrie aux ports de la Méditerranée. Elles jaugent depuis 800 jusqu'à 2.000 ardebs et plus. (L'ardeb, mesure de capacité pour les graines a, d'après Bescherelle et Bouillet, la valeur de 182.000 litres). Elles ont deux mâts et de grandes voiles latines, comme la généralité des barques du Nil. Le Mâdil, appelé aussi kiyâs, ne diffère de la djerm que par ses moindres dimensions. Les barques le plus habituellement usitées pour les voyages du Nil sont le maasch ou rahlèh, le dahabièh et la cange. Elles ne diffèrent que de grandeur. La cange est la plus petite des trois; le dahabièh, qui tient le milieu, est le plus communément employé. » Isambert, *Itinéraire de l'Orient.*

1 « Nilus, Neïlos est le nom le plus ancien du cours inférieur du Nil ; il ne commençait à lui être donné, dit Pline, qu'au-dessous de l'embouchure de l'Astaboras. Hérodote, et tous les Grecs avec lui, apprirent ce nom en Égypte ; cependant un grand nombre d'autres appellations ont été données au grand fleuve égyptien.

« Plusieurs noms employés dans la Bible pour désigner le Nil, nous donnent l'origine d'autres appellations qui en ont été dérivées ; les principaux sont Gihon, Nehr, Nehhl, Syhur.

« De *Nehhl* ou *Nekhl*, dans le livre des *Rois* et dans *Josué*, vient probablement

Sève n'était qu'un soldat. Depuis son enfance, son éducation était restée fort négligée; sur l'océan, comme en Italie, comme en Allemagne, comme en Russie, tout son souci avait été de se battre les jours de guerre, de courir au plaisir les jours de paix. Mais il avait une rare intelligence, un sens droit, un jugement prompt et sain. La vue des magiques monuments de l'Égypte, les souvenirs de sa prodigieuse antiquité ne pouvaient le laisser calme et indifférent. Il n'est campagnard assez arriéré pour pouvoir parcourir les galeries de Windsor, du Louvre ou de Versailles, voir les merveilles éblouissantes de Londres ou de Paris, les ruines de Rome ou d'Athènes, sans être frappé, troublé, ému ; il n'est pas être assez blasé pour ne sentir son cœur battre en présence des hautes montagnes ou de la mer. Le beau, le grand, le magnifique, ne manquent jamais de produire un violent effet sur l'esprit de l'homme. Il est donc inutile de nous appesantir sur ce que dut éprouver notre voyageur, en se voyant sur le vaste fleuve que son cours puissant et ses évolutions régulières avaient fait jadis diviniser, et en passant, dès le début de sa course, devant les Pyramides aux gigantesques lignes, toujours jeunes, toujours inébranlables, devant le grand Sphinx, gardien du désert, et près de ces débris que le sable recouvre et qui furent la grande, la savante cité de Memphis.

D'ailleurs, depuis le commencement du siècle, depuis que la Commission d'Egypte avait explore l'empire des Pharaons, depuis que les armes françaises étaient remontées jusqu'aux cataractes qui divisent l'Egypte et la Nubie, l'attention universelle s'était portée sur cette contrée d'où était sortie la civilisation du genre humain. Des voyageurs, des érudits, des littérateurs,

le nom de Nil; Neilos, Nuchul, dans Pomponius-Méla, car Nehhl désigne, en hébreu, une étroite vallée à travers laquelle coule un courant d'eau. Diodore de Sicile fait dériver ce nom d'un ancien roi, appelé Nilus, qui cependant ne se trouve pas dans la généalogie des rois egyptiens de Manethon. » RITTER, *Etude de la terre*, t. II, p. 248.

des savants, même avant Champollion, avaient popularisé les richesses archéologiques de la vallée du Nil. En 1787, Volney avait publié son *Voyage en Egypte et en Syrie* qui avait eu un grand retentissement, et, en 1791, les *Ruines* qui troublèrent tant d'esprits. En 1790, avait paru la traduction du *Voyage* de Bruce *à la recherche des sources du Nil ;* Burckardt, mort au Caire en 1816, après avoir découvert les temples d'Ibsamboul, avait laissé à ses amis les notes précieuses qui, publiées en 1819 et en 1822, ont assuré sa réputation. Belzoni, le danseur, devenu archéologue en Egypte par la seule force des choses et l'influence du milieu dans lequel il vivait, avait de son côté obtenu du pacha l'autorisation de faire ouvrir les pyramides de Ghizeh et nombre de tombeaux à Thèbes et, s'emparant du buste célèbre de Jupiter-Ammon, l'avait fait descendre à Alexandrie. Surtout il avait eu le mérite sérieux de faire déblayer, à Ibsamboul, les temples découverts par Burckardt : ce service rendu à l'archéologie et à l'histoire suffirait seul à sauver son nom de l'oubli. Les fellahs commençaient à comprendre ce que valait ce mot mystérieux *antiquités!* et ils le répétaient aux voyageurs en leur offrant les trouvailles faites dans les temples et les hypogées. Le Gouvernement, voyant accourir les archéologues et les artistes, appréciait le mouvement d'argent occasionné par leur passage et il favorisait la passion ardente qui enrichissait le pays ; enfin, l'Egypte entière apprenait les noms modernisés de ses vieilles cités et l'on ne pouvait plus désormais passer devant une ruine sans entendre les Arabes prononcer un nom célèbre, ni sans s'exposer aux développements d'un cours d'histoire locale professé, à grand renfort de gestes, par un Bédouin sauvage, armé comme un brigand, ou un ânier mutin à moitié nu.

Si les Anglais se faisaient remarquer parmi les plus intrépides explorateurs de l'Afrique, les Français ne le cédaient que de

peu en activité et en dévouement à ces sempiternels et infatigables rivaux. En ce moment, il n'était bruit que de la découverte que venait de faire Cailliaud, de Nantes, de mines d'émeraudes, dans les montagnes arides qui séparent la mer Rouge de la Haute Égypte (1816). Ce succès avait réveillé, avec l'attention du Gouvernement, toutes les ambitions des chercheurs, industriels ou érudits, et la chasse à l'inconnu commençait à se faire avec ardeur et sur une grande échelle, des monts alpestres de l'Abyssinie aux riches plaines du Delta.

Malgré son manque de préparation, Sève se trouva donc initié à son insu et, presque malgré lui, aux merveilles que renfermaieqt, sur son passage, Benisouef et sa montagne d'albâtre, Samaloud et son minaret si élancé et si coquet, Tehneh et ses grottes tumulaires, Minieh et sa mosquée supportée par des colonnes romaines, Beni-Hassan et ses hypogées aussi curieuses que celles de Thèbes ; Antinoé et son arc de triomphe, dont, hélas! on n'avait pas encore fait de la chaux à bâtir; Tel-el-Amarna et ses tombes aux célèbres peintures; Manfalout, chef-lieu d'une province, et Syout, grande cité, capitale de toute la Haute Égypte, avec quinze mosquées, des bazars, des bains et de vastes et beaux jardins, si frais, si séduisants que Ibrahim Pacha ne put s'empêcher, presqu'à la même époque, d'y faire construire un merveilleux palais.

A part ces souvenirs si appréciés des voyageurs, ces débris d'une civilisation qui vous reporte aux siècles primitifs de l'humanité, rien n'était beau en ce moment comme la navigation du Nil, depuis le Caire jusqu'à Siout. L'immense fleuve, le second ou le troisième de l'univers par la longueur de son parcours, et qui, dans son lit, présente une largeur moyenne de douze cents mètres, ressemble, à l'époque de l'inondation, à une mer semée d'îles. La vue, au levant et au couchant, s'arrête au

loin sur deux chaînes de montagnes et, de tous les côtés, sur des barques à grandes voiles, chargées des productions de l'Égypte. De partout, surgissent des palmiers et des minarets, de blanches mosquées et des ruines, et cent villages, vivant du fleuve, sans cesse occupés de son plus ou moins de hauteur et pronostiquant sur son niveau, la richesse de la récolte. Ainsi est l'Égypte de juin à novembre; puis l'eau se retire, la campagne est revêtue de son gras limon ; les fellahs couvrent les champs, labourent et sèment, et bientôt la plus riche végétation fleurit aux lieux où naguère glissaient les barques.

Pour les érudits, le voyage de Syout à Syène est encore plus merveilleux. A Syout, l'antique Lycopolis, commence cette série de temples, de pylones, de cavernes funéraires qui se continue jusqu'au centre de la Nubie et rappelle la plus prodigieuse antiquité. La vallée du Nil est un musée splendide dont les galeries ont une longueur de plusieurs centaines de kilomètres et dont la salle principale, résumant toutes les beautés, toutes les richesses conservées sous ce ciel si pur, s'appelle Thèbes, la Thèbes aux cent portes, chantée par Homère, citée par les livres saints, célébrée par les écrivains de la Grèce et de Rome, la ville des rois, qui présente encore, dans ses statues gigantesques, ses colonnades immenses, ses monolithes, ses allées de Sphinx, ses hypogées, des spécimens d'un art que notre civilisation étiolée ne saurait égaler.

Ce fut à travers Menchyèh, Girgèh, Abydos [1], Denderah, Kené, que Sève et son compagnon arrivèrent à Thèbes. C'est après avoir contemplé Esnèh, Edfou, et son temple si miraculeusement conservé, les carrières immenses de grès calcaire de

[1] Abydos, un des sites les plus intéressants de l'Égypte, est, au pied de la chaîne lybique, à quatre heures de Girgèh.

Silsiléh faisant transition entre les calcaires de l'Égypte inférieure et les granits de Syène, Ombos et son temple renommé, curiosité des artistes et des savants, et enfin l'île d'Éléphantine, à la végétation luxuriante, l'île fleurie, comme disaient les anciens, qu'ils arrivèrent à Syène et Assouan, terme de leur voyage. Syène et Moscou, la civilisation du nord et la sauvagerie du midi; la guerre, l'incendie, la Bérésina, la retraite de Russie, l'Égypte, Thèbes, Assouan, et cela en si peu d'années! La misère à Paris, la détresse à Lyon, Ney fusillé, l'empereur vaincu, puis le pacha civilisateur, la chaleur torride sous le tropique; après les fourrures de Vilna et la neige qui couvrit nos légions, les peuplades nues de la Nubie, couleur de bronze et belles de formes comme des statues de l'antiquité, voilà ce qui éblouissait l'esprit de Sève et le troublait jusqu'à rêver aux bords du Nil.

Certes! plus rêveur que lui et plus malheureux jadis, dans cette ville reculée, avait été un poète célèbre que la jalousie et la haine y avaient exilé. Juvénal était âgé, c'était un vieillard souffrant quand il avait été arraché aux splendeurs de Rome, enlevé à ses amis, à ses affections, à sa gloire, pour venir, amère dérision, commander une légion sous ce ciel brûlant. Il y mourut; c'est ce que le génie a de mieux à faire quand il se voit méconnu et persécuté.

Sève avait trop d'énergie pour succomber sous les coups de l'adversité, il l'avait bien prouvé; ce n'était ni un poète ni un rêveur, race débile, qui fléchit au moindre vent, comme le roseau; qui s'anéantit, comme la fleur au premier orage. C'était un chêne hardi, robuste, capable de faire tête à la tourmente, et d'ailleurs, à Syène, il n'était point persécuté: loin de là. Il arrivait chargé d'une mission de confiance et il était homme à la remplir si cela eût été possible. Mais, par malheur, on l'avait chargé de découvrir des gisements de charbon dans les

montagnes granitiques d'Assouan, et il n'y en avait pas. Comment le tout-puissant Pacha recevrait-il la nouvelle que l'ingénieur français avait échoué dès ses premiers pas? C'était l'unique difficulté qui se drsssât devant lui, le seul point noir qui vînt obscurcir son horizon. A défaut du charbon absent, Sève du moins voulut faire preuve d'intelligence, de zèle et de dévouement. Il avait une bataille à gagner contre l'inconnu; il engagea l'affaire avec énergie et intrépidité.

Assouan est situé à l'extrémité de l'Égypte, au pied de la première cataracte du Nil, barrière naturelle entre l'Égypte et la Nubie[1]. Les Romains y avaient une garnison destinée à protéger leur colonie contre les agressions des Éthiopiens; les chrétiens, plus tard, y érigèrent un évêché; mais à cette époque déjà la ville n'avait plus la splendeur du temps des Pharaons, alors que, deux mille ans avant notre ère, une armée d'ouvriers exploitait les magnifiques carrières de granit rose dont les fragments se voient encore dans toute la vallée du Nil. Obélisques gigantesques, statues immenses, colonnades soutenant le plafond des temples, monolithes dont la grandeur est pour nous un sujet d'éternelle surprise, étaient détachés de leurs couches primitives, amenés par des procédés ingénieux, jusqu'au Nil et descendus à Thèbes ou à Memphis. Bâtie primitivement dans la plaine, elle s'était retirée peu à peu sur les hauteurs, surtout à l'époque où, pendant une peste, sous les Romains, elle avait perdu 20,000 habitants. Éloignée dès lors du fleuve qui faisait

[1] On compte de Boulak ou du Caire

à Abou Girgèh.	189	kilomètres.
d'Abou Girgèh à Siout.	191	—
de Siout à Girgèh.	163	—
de Girgèh à Keneh.	105	—
de Kéneh à Thèbes.	78	—
de Thèbes à Assouan.	208	—
Total.	934	kilomètres.

sa fortune et sa grandeur, sur le passage de tous les ennemis de l'Égypte, attaquée et ravagée à toutes les époques de l'histoire, elle n'a plus aujourd'hui qu'une population de 5 à 6,000 habitants qui vivent d'un modeste commerce de dattes et de séné qu'ils expédient au Caire ; mais sa situation sous le Tropique[1] ; son assiette si pittoresque en amphithéâtre, qui la distingue des autres villes d'Égypte construites en plat pays ; sa ceinture de remparts, dont les découpures se détachent sur la montagne; ses carrières qu'on croirait abandonnées d'hier tant le climat a respecté les moindres détails de leur exploitation ; la proximité des îles d'Éléphantine et de Philæ[2], terme du pèlerinage des touristes ; sa position surtout de ville frontière, lui donnent une des premières places dans l'histoire de l'Égypte comme dans les soins du gouvernement, aussi bien que dans la mémoire et les récits des voyageurs.

Sève, sans se laisser détourner par les souvenirs de cette ville curieuse, s'occupa sans retard de sa difficile et délicate mission. L'ambition le guidant, le courage le soutenant, accompagné d'un domestique, d'un interprète et d'un guide, il s'avança d'abord au couchant, du côté de la Grande-Oasis. Mais à peine eut-il franchi les pentes sablonneuses de la chaîne lybique et contemplé l'immensité du désert, grand comme la miséricorde

[1] « Un autre genre de célébrité lui vint plus tard de l'opinion où furent les astronomes d'Alexandrie, au temps des Ptolémées, que Syène, était située précisément sous le Tropique d'après la remarque que l'on avait faite que, le jour du solstice d'été, un puits s'y trouvait éclairé verticalement jusqu'au fond, d'où l'on concluait que le soleil était au zenith même de la ville. Ce fut de cette observation combinée avec la détermination astronomique d'Alexandrie et la distance d'Alexandrie à Syène, qu'Ératosthène, 230 ans avant notre ère, déduisit ce qu'on a nommé sa mesure de la terre. La véritable position d'Assouan, connue par les observations modernes, permet de rectifier celle que lui attribuaient les anciens astronomes. » ISAMBERT. *Itinéraire de l'Orient.*

[2] Philæ passe pour contenir le tombeau d'Osiris. Les Égyptiens s'y rendaient en pèlerinage... « Par Osiris qui repose à Philæ, » était pour les Égyptiens un serment inviolable. RITTER, *loc. cit.*, t. II, p. 401.

de Dieu, disait son guide, qu'il s'aperçut qu'il faisait fausse route. Il n'était pas nécessaire, en effet, d'être un profond géologue pour deviner que le pays de la soif n'est pas sur le chemin de la fortune[1]. Il se hâta de revenir sur ses pas.

Rentré dans la vallée, il remonta les cataractes et s'enfonça hardiment dans la région pierreuse qui sépare l'Égypte de la Nubie.

La frontière imaginaire, le fil imperceptible qui, de la mer Rouge au désert lybique, passe entre les deux pays, les divise plus profondément que ne le feraient de larges océans. De Syène à Péluse il n'y a qu'un gouvernement, qu'un peuple, qu'une culture, qu'une civilisation. De Syène à Deïr, capitale de la Basse-Nubie, ville presque voisine, c'est un autre peuple, un autre monde. Mœurs, races, végétation, culture, tout est différent[2]. La population se divise en noirs ou Nubiens primitifs, Arabes; plus loin en nègres, groupés par tribus, provinces ou petits royaumes, non seulement indépendants mais ennemis. La guerre, une guerre implacable règne habituellement entre ces races diverses. On se bat par haine, animosité, jalousie, et aussi par intérêt, car les marchands d'esclaves sont toujours prêts à acheter les prisonniers. Sur les bords du fleuve croissent presque naturellement, tant la culture est légère,

[1] ... « L'or est très abondant en beaucoup d'endroits (de l'Afrique méridionale)... enfin on a trouvé que le sol compris entre la Colonie anglaise du Cap et la rivière Rovuma, c'est-à-dire sur un espace de plus de 800 milles, contient de la houille de première qualité. » LÉON CLUGNET, *Note sur Livingstone. Salut Public*, 9 avril 1874.

[2] Il est à remarquer que la rive orientale du Nil est partout mieux cultivée que la rive occidentale, et lorsque la vallée atteint quelque largeur, elle est toujours couverte du sol le plus fertile. Sur la rive occidentale le même sol, mais il est continuellement recouvert par les sables du désert, qui s'avancent jusqu'au Nil; les vents du nord-ouest qui soufflent pendant le printemps et l'hiver, sèment sur toutes les contrées les sables destructeurs. La rive orientale est aujourd'hui beaucoup plus peuplée que la rive occidentale, mais tous les monuments importants, tous les temples antiques ne se trouvent que sur la rive occidentale. *Étude de la terre*, par KARL RITTER, t. II, p. 342.

les pois, les lupins, le chanvre, la canne à sucre, l'orge, le blé et le doura, qui donnent ou pourraient donner trois ou quatre moissons. Les campagnes sont couvertes de cotonniers, de tamaris au léger feuillage, d'acacias, de mimosas dans les branches desquels se cachent les caméléons, et de palmiers ou plutôt de *doums* dont les gousses rougeâtres offrent un fruit délicieux. Le flanc des montagnes porte les ruines de petites chapelles, d'églises et de vieux couvents qui rappellent que jusqu'au quatorzième siècle toute cette contrée était encore chrétienne; plus bas, dans la plaine, surgissent partout des débris de temples antiques, des pylones, des monolythes, des sphinx, souvenirs immortels de cette époque où les rois égyptiens chassés de leur pays par les Arabes conquérants, transplantèrent dans ces contrées sauvages les arts et la science de Thèbes et de Memphis.

Au milieu de cette nature splendide et sauvage, errent les pâtres nubiens, noirs, mais non pas nègres, beaux comme l'Hercule; presque sans vêtements, mais orgueilleux comme des guerriers, tous armés d'une lance et d'un bouclier, un poignard attaché au bras, et souvent un arc en bois de fer à la main.

Courageux, loyaux et fidèles, mais amis de l'indépendance et de la liberté, les Nubiens redoutent par-dessus tout cette civilisation égyptienne qui tend à se répandre, comme un torrent, hors des états du vice-roi, et qui, en leur apportant d'autres besoins et d'autres mœurs, les obligerait à un travail uniforme et suivi. Les femmes, belles, aux traits fiers et réguliers, ont des vêtements aussi légers que capricieux et bizarres. On peut remarquer surtout leur coiffure pittoresque formée de mille petites tresses ou nattes qu'elles enduisent abondamment de corps gras et que malheureusement elles ne défont pas tous les jours. Les villages se composent habituellement de quinze à vingt petites

cabanes de forme assez régulièrement cubique, en terre et en branchages, dont le toit plat est couvert de feuilles de palmiers. Ces villages, très rapprochés entre eux, suivent les bords sinueux du fleuve. Là est la culture et les pâturages, là est la terre arrosable et la fertilité. Dès qu'on s'éloigne du Nil commencent le sable et le désert.

Sève franchit les premiers villages habités par les Kénous, race primitive et autochtone qui parle le kensi, dialecte assez différent de l'arabe. Malgré l'inquiétude des guerriers et des pasteurs, il marcha rapidement vers le midi, comptant parvenir sans trop d'inconvénients jusqu'aux montagnes désolées qui, à la hauteur de Kobban, passent pour contenir de l'or, ou même jusqu'à Korosko où aboutit le chemin des caravanes qui viennent du Sennaar, et où il espérait trouver des renseignements précieux pour ses recherches; mais dès qu'il se fut ouvert sur ses intentions, dès que les habitants de la contrée eurent connaissance de ses dangereux desseins, l'émotion fut à son comble : les craintes que suscitait l'ambition égyptienne éclatèrent et les menaces les plus violentes furent proférées contre l'aventureux et imprudent voyageur.

Plus rapidement que lui, le bruit de sa mission remonta le Nil et parvint jusqu'à Déïr. Aussitôt, le Kaschef lui fit non pas signifier mais conseiller de s'arrêter. Son titre d'officier du Pacha était un sujet de plus de terreur pour la population. Si l'on voyait sans inquiétude les artistes et les savants parcourir la Vallée des lions ou creuser les sables des temples d'Ibsamboul, il n'en était pas de même quand un ingénieur annonçait lui-même l'intention de fouiller les montagnes pour y trouver des trésors. Il était facile de prévoir, en effet, que s'il découvrait des mines d'or, de cuivre ou de charbon, le Pacha, pour les posséder, reculerait jusque-là ses frontières.

Ainsi, sans faire de menaces, le Kaschef déclarait que, devant

la réprobation générale, il ne répondait nullement de la vie de l'imprudent qui venait sans escorte au milieu des vallées perdues, presque inhabitées, où toute surveillance est impossible et où un crime serait d'autant plus facilement commis que le meurtrier serait plus sûr de l'impunité.

Sève comprit l'inutilité d'une lutte. Il revint; mais, en reprenant le chemin de la frontière égyptienne, il s'efforça encore de lever le voile de l'inconnu et d'apprendre ce qu'il désirait tant savoir.

S'arrêtant à chaque village, il interrogeait les vieillards, les chefs, les guides des caravanes et les marchands d'esclaves. Ce fut en vain : la Nubie était muette comme l'Égypte, et personne ne pouvait dire sur son passage s'il existait dans les montagnes une pierre noirâtre qui brûlait comme le tronc des tamaris et des palmiers.

Des mariniers en avaient vu au Caire, mais, disaient-ils, il n'en existait pas dans les chaînes qui bordent le Nil.

Ainsi, les mines de houille fuyaient toujours. Irrité d'être vaincu, mais non découragé, Sève se tourna du seul côté qu'il eût encore à explorer. Revenu à Assouan, il s'entendit avec quelques Arabes Ababdeh et, sous leur conduite, explora les montagnes qui courent entre le Nil et la mer Rouge, aride contrée que leur puissante et belliqueuse tribu habite depuis des temps inconnus. Ces Arabes, avec qui les gouverneurs de l'Egypte ont toujours eu à compter, sont en assez mauvaise réputation auprès des fellahs. Ils ont peu de richesse, ne sont soumis qu'autant qu'ils veulent bien accepter le joug, et grâce à d'excellents chevaux, grâce surtout à une petite race de dromadaires d'une grande vitesse, fuient tout ennemi supérieur en forces, sans qu'on puisse complètement les vaincre et les dompter.

Avec sa faible escorte, Sève parcourut toutes les vallées à

l'orient du Nil et descendit jusqu'à Kosséïr. Mais, arrivé à ce petit port de mer, éprouvé par la fatigue et le climat, usé par les terribles émotions de ces dernières années, il fut saisi d'une fièvre et se crut arrivé au terme de ses voyages, de ses fatigues et de ses ennuis.

Heureusement pour l'Égypte, il n'en fut pas ainsi. Grâce à de grands soins et à sa robuste constitution, il put, après quelques jours de souffrance inquiète, reprendre un peu d'espoir dans sa fortune et son avenir. Dès que ses forces furent suffisamment revenues, dès qu'il put supporter les balancements pénibles de son dromadaire, il remonta la vallée profonde qui longe la mer Rouge et va de Kosséïr à Bérénice. Sans plus de succès que par le passé, il interrogea les Arabes sous la tente ou sous le gourbi ; passa près des mines d'émeraudes et, sans s'arrêter à Bérénice, jadis port actif, aujourd'hui faible village, il voulut revenir à Edfou par l'ancienne route des Ptolémées, mais, à moitié chémin, il changea d'avis et de direction et se résolut à rentrer à Assouan.

Décidément, les mines de houille étaient absentes et ce n'était pas sans une sensation pénible qu'il songeait au rapport qu'il présenterait au vice-roi. En attendant et comme corollaire, il se demandait si raisonnablement il devait poursuivre encore ses inutiles recherches, s'il devait revenir au Caire ou attendre qu'un ordre mît un terme à ses stériles pérégrinations ?

Quant au bey qui l'avait suivi, calme et insoucieux, il attendait que les mines de houille vinssent d'elles-mêmes s'offrir à lui et, laissant à son compagnon les peines, les fatigues et les dangers, il se contentait de combattre la chaleur torride par le repos et les sorbets, l'ennui par les danseuses d'Égypte ou de Nubie, et par la longue pipe évasée suspendue éternellement à ses lèvres. D'ailleurs, disait-il, l'Égypte a vécu jusqu'ici sans charbon. A quoi bon se créer des besoins et des

soucis nouveaux ? Si Dieu avait voulu qu'on brûlât de la houille, il l'aurait rendue aussi abondante que le sable du désert. Il laissait d'ailleurs à Sève toute liberté d'action et s'il le surveillait, c'était de la façon la plus discrète et la plus commode. Sève ne sut jamais s'il avait eu pour son voyage un compagnon, un espion ou un ami.

Peu lui importait du reste. Sa conduite loyale était de celles qui ne donnent prise à aucun commentaire, à aucun soupçon. Aux hommes comme lui, les esprits les plus inquiets, les gouvernements les plus jaloux ne peuvent refuser l'estime et la confiance. Même en Orient, où la politique et la circonspection règnent en maîtresses, la franchise et la loyauté sont les meilleurs moyens de parvenir.

Pendant que Sève poursuivait la chimère qu'il ne pouvait atteindre, l'armée égyptienne revenait dans sa patrie. Les villes saintes rendues au culte des pèlerins, le vainqueur de l'Hedjaz voulait enfin donner à ses soldats le repos que trois années de combats incessants et de souffrances cruelles avaient rendu nécessaire. Laissant donc son artillerie à Djedda[1], faisant suivre à une partie de son armée les rives de la mer Rouge, le long du Téhama, il s'embarquait avec l'autre partie pour Kosséïr, traversait rapidement le désert, et, arrivé à Kénèh, descendait le Nil, escorté des cris et de l'admiration de la foule qui voyait en lui le rival des plus grands héros. Une flottille escortait la djerm splendidement ornée qui portait le fils bien-aimé du Pacha; beys, gouverneurs, officiers accouraient se joindre à l'escorte et descendaient au Caire, où des fêtes magnifiques étaient, disait-

[1] Djedda, joli port sur la mer Rouge, lieu ordinaire de débarquement des pèlerins de la Mecque. Djedda est célèbre et vénérée non seulement pour sa situation sur le territoire sacré, mais parce qu'on va vénérer, au nord de la ville, et à peu de distance, la tombe de la première des femmes, Ève, la mère du genre humain.

on, préparées. Le jeune conquérant de l'Arabie touchait Gizeh le 9 décembre; le 11 il était reçu par son père à Choubrah.

L'armée, l'administration, les grands de la Cour, la foule immense firent à Ibrahim-Pacha une réception qui le toucha moins que les tendres et joyeuses caresses de son père. Ce ne fut moins en souverain qu'en père que Méhémet-Ali ouvrit ses bras. Cet homme si habile dans son administration, si audacieux dans le danger, si terrible à ses ennemis, avait pour sa famille des adorations infinies, et de tous ses enfants, le plus digne de lui et aussi le plus chéri était certainement celui qui, malgré le nuage qui couvrait sa naissance, était proclamé son premier né, et, dès ce jour surtout, semblait devoir être son successeur.

La superbe du triomphe dura sept jours entiers. Ibrahim-Pacha, entouré des plus grands personnages de l'Égypte, fit son entrée au Caire par la porte de la Victoire, nom heureux, présage flatteur que le peuple ne pouvait laisser que de signaler; douze de ces magnifiques et si rares chevaux de l'antique et pure race du Nedjed, couverts de housses brodées d'or et conduits par des esclaves, le précédaient comme signe et symbole de sa conquête. Les trois queues, marques de sa dignité, étaient portées devant lui ; les salves de l'artillerie couvraient à peine les cris des femmes et les acclamations du peuple affolé. L'immense cortège traversa la ville pavoisée, gravit le Mokattam et se rendit à la citadelle où les grands du royaume vinrent présenter leurs hommages et offrir leurs présents au fils de leur souverain. La joie était immense et se répandait bruyante du quartier des Grecs au Vieux-Caire, de l'Esbékyéh au Karameïdan. Le Mouski n'était pas assez large pour les flots de peuple qui roulaient entre les maisons enguirlandées, aux fenêtres ornées de drapeaux. Pendant sept jours, la ville fut illuminée au point de faire croire aux caravanes qui traversaient le désert, qu'un vaste incendie la dévorait.

Le trait le plus saillant de ces fêtes c'est que le vice-roi n'y parut pas. Il voulut que son fils eût seul part à l'enthousiasme de la nation, et par une inouïe délicatesse, digne du cœur d'une mère, il demeura caché, suivant, d'une fenêtre de la mosquée du Sultan El-Ghury, le long défilé des aghas, des notables, du peuple et de l'armée, levant les mains au ciel, priant pour celui qui lui donnait en ce jour tant de bonheur.

Le bruit de ces fêtes et de ce triomphe se répandit comme une traînée de poudre. Tous les ports de la Méditerranée en retentirent, et du Darfour au Taurus, ce fut bientôt l'unique sujet du récit des voyageurs.

Sève revenait en toute hâte à Assouan, heureux d'une découverte qu'il avait faite, ou qu'il espérait faire, non d'une mine de houille, pas même d'une humble tourbière — dans la détresse on se contente de peu — mais d'une fontaine d'huile de pétrole que de pauvres Arabes lui avaient indiquée dans une montagne sauvage qui porte encore le nom typique de Djebel-el-Zeit[1]. La découverte pouvait avoir son importance et d'ailleurs, bienfait inestimable, elle lui permettait de se présenter devant le vice-roi, non plus les mains vides et la face consternée, mais avec un beau et bon rapport sur la supériorité du pétrole sur tous les autres systèmes d'éclairage et sur les avantages que pouvait présenter l'exploitation de cette source, dont le gouvernement d'ailleurs ne pouvait que s'emparer. Il pressait donc la marche de son mahari et dévorait l'espace, lorsqu'on lui apprit la nouvelle du jour qui ne laissa pas que de l'étonner.

Arrivé à Assouan, ce fut bien pis encore. Les autorités étaient parties et la ville s'administrait par de simples employés. Tous les notables avaient couru adorer le soleil levant.

[1] Djebel el-Zeit, montagne d'huile.

Le bey qui avait accompagné Sève était parti le premier, sans laisser le moindre avis à son compagnon.

Devant cette fuite générale, Sève crut ne pouvoir faire mieux que d'agir comme tout le monde et, deux jours après, il partait pour le Caire, en se demandant quel intérêt allait naître pour lui du bouleversement qui agitait si profondément les esprits ?

CHAPITRE V

LA NOUVELLE ARMÉE

Quand Sève rentra au Caire, après trois mois d'absence, il n'était plus l'obscur aventurier qui ne se hasarde dans le monde que timidement et pas à pas. Le climat brûlant d'Assouan avait donné à son visage la couleur des fils du soleil. L'habitude de commander à des fellahs tremblants avait encore affermi ses gestes et sa voix. Grâce à sa prodigieuse aptitude à comprendre ou à deviner le génie des langues, il parlait l'arabe avec autant d'élégance et de pureté que l'italien, et sauf son costume qui gardait encore l'accent européen et sa fougue si éloignée de la dignité orientale, on l'aurait pris pour un Osmanli récemment arrivé d'Europe ou d'Asie. Superbe, l'œil assuré, la moustache au vent, la courbache à la main, il marchait, en effet, comme un homme qui se respecte et qui sent que la terre lui appartient.

C'est ainsi, du reste, que se montraient les émirs, les beys et les agas qui entouraient le Pacha, tous gens de haute naissance dont l'orgueil éclatant n'avait rien à envier à celui même qu'on prêtait aux Mameluks, ces vieux dominateurs de l'Égypte, que leur despotique importance avaient fait exiler et retenait encore dans les hautes régions de la vallée du Nil.

Mais si Sève avait pris confiance dans l'avenir, s'il regardait sa position comme désormais assurée, l'habile souverain de l'Égypte sentait aussi de son côté combien son trône s'était affermi par le retour de son fils et la présence d'une armée victorieuse. Le parti militaire triomphait dans les conseils et le public; la politique inaugurée avec tant de dangers et de périls l'emportait sur tous les mauvais vouloirs; on pouvait en juger par l'affluence des visiteurs qui couvraient la route du Caire à Choubrah et qui, soumis et empressés, assiégaient les portes du palais. Les adhésions les plus humbles, les protestations les plus vives de fidélité et de dévouement arrivaient de tous les points du désert. La gloire attirait les scheicks les plus indépendants et les plus rebelles, et, comme autrefois Louis XIV à Versailles, Méhémet-Ali voyait tous les grands noms, toutes les autorités, tous les pouvoirs se grouper autour de son trône L'unité de l'Égypte était faite, toutes les oppositions avaient fui, et l'heureux souverain pouvait désormais, sans appréhensions, laisser tomber à ses pieds son vêtement de renard pour couvrir ses larges épaules du manteau de lion qu'il était digne de porter.

Aussi l'accueil qui fut fait à Sève fut-il franc et ouvert. L'ingénieur fut oublié; mines de charbon et fontaines de pétrole furent également passées sous silence. Méhémet Ali présenta ouvertement l'officier français à Ibrahim-Pacha, comme étant à même de servir les intérêts qui lui seraient confiés et de réaliser enfin ces projets de réorganisation militaire depuis si longtemps caressés Ibrahim, de son côté, fut attiré par l'audace familière de ce nouveau favori, sa crânerie brusque et franche, sa confiance dans les événements et cet orgueil serein complètement incompatible avec la duplicité. Évidemment, on pouvait confier sa vie à cette âme loyale, ses intimes secrets à ce cœur qui ne savait mentir. Habitué, comme son père, à étudier les hommes, Ibrahim devina celui-ci. Il comprit qu'il avait dans

sa main l'officier qui manquait à l'Égypte et, sans hésiter, il s'ouvrit entièrement à lui de ses vastes projets d'avenir.

Sève admis dès lors dans l'intimité du prince lui fit bientôt voir qu'il était digne de cette haute faveur; son esprit lucide et précis ne se laissait égarer ni par les illusions ni par les difficultés. Pratique avant tout, doué d'un génie organisateur de premier ordre, il donnait un corps aux intentions du jeune héros et dégageait promptement ce qui pouvait être admis de ce qui devait être modifié ou rejeté. Tous deux, marchant ainsi résolûment au même but, combinèrent les plans d'où devait sortir une nouvelle armée, vaillante, disciplinée, confiante en elle-même et cependant soumise à ses chefs; capable, en un mot, de repousser les ennemis du dehors comme de protéger le trône contre les ennemis du dedans. Ces projets débattus et approuvés, et l'heure jugée propice, on s'occupa aussitôt de leur exécution.

Sève fut nommé aga et reconnu officiellement comme instructeur de l'armée. C'était l'exposer à des inimitiés fanatiques : les partisans nombreux et redoutables de l'ancienne organisation ne laisseraient certainement pas s'accomplir des faits aussi graves, sans se mutiner, et sans chercher à s'en prendre au chrétien qui venait ainsi troubler les coutumes du pays. Mais Sève passa outre. Protégé par le souverain, il n'était d'ailleurs pas homme à se laisser intimider par le péril. Une aventure presque ridicule fit voir si, à l'occasion, il se fut abandonné à de vaines terreurs.

Un jour, en effet, qu'il se rendait du Vieux-Caire, sa résidence, à la Citadelle où son service l'appelait et que, monté sur un de ces ânes si élégants et si fins que toute l'Égypte emploie, il suivait la grande et fraîche allée de tamariniers, il fit la rencontre d'un khawas[1] du Pacha, grand escogriffe, insolent

[1] Espece de sergent de police.

et brutal dont un long yatagan frappait les jambes, tandis que deux pistolets sortant de sa ceinture laissaient miroiter leurs crosses aux feux du soleil.

Ce khawas le reconnaissant pour chrétien, croisa sa route, lui barra carrément le passage, et, aux ricanements des passants qu'amusait l'aventure, le somma de mettre pied à terre et de lui céder sa monture.

Sève devint pâle de fureur.

— Descends, descends, lui dit le khawas, en tourmentant un pistolet dont le ressort craqua comme si on l'armait, il ferait beau voir un chien d'infidèle cheminer ainsi à son aise, quand un bon musulman marche à pied!

— On descend, murmura Sève d'une voix sourde, et il quitta lentement la selle, en toisant son adversaire de la tête aux pieds.

Le khawas promena un regard triomphant autour de lui, enfourcha sa monture, et la tête haute, il s'apprêtait à se mettre en route, quand une main violente le saisit à la gorge.

De sa main libre, Sève fait voler au loin le yatagan et les pistolets, puis, prenant le khawas par la jambe, il l'enlève de la selle comme un enfant et l'envoie rouler dans la poussière.

Le bandit se relève et se précipite sur son ennemi; mais celui-ci le saisit à bras-le-corps, le terrasse, le renverse de nouveau et, le rouant de coups, ne l'abandonne que pantelant, la figure ensanglantée, et à moitié évanoui.

Sève reprit son âne et continua paisiblement son chemin, sans qu'aucun des passants osât intervenir.

Le Pacha s'amusa beaucoup de l'aventure; on en rit au Caire comme à Choubrah, mais Sève et le soldat devaient se retrouver.

Deux ans plus tard, en effet, le brillant colonel du 3e régiment d'infanterie égyptienne, Soliman-Bey, venait d'arriver au Caire, fraîchement débarqué d'Assouan.

Le Pacha lui envoya un ordre par un khawas qui, parvenu devant l'officier voyageur, respectueusement s'inclina et tendit humblement le pli de son maître.

En se relevant, le malheureux envoyé porta ses regards sur le redoutable officier qui l'observait en tordant sa moustache ; et il pâlit, car ce bey qui tenait sa courbache à la main et qui, à défaut d'une correction prime-sautière et improvisée qui paraissait imminente, pouvait le dénoncer et le faire châtier d'importance, n'était autre que le chrétien du Vieux-Caire ; les deux combattants s'étaient reconnus.

— Ah! Monseigneur, s'écria subitement le khawas avec une présence d'esprit pleine de finesse, Dieu est grand! et vous étiez prédestiné! Je ne suis pas étonné du chemin que vous avez fait. Dieu voulait faire de vous un vrai croyant et vous en étiez digne. Jamais Franc ne m'aurait battu comme vous l'avez fait, moi, musulman, sans la protection toute particulière de Dieu. Il est grand, son nom soit loué !...

« Si Dieu ne pardonnait pas, son paradis serait vide », dit un proverbe arabe.

Sève ne put retenir un sourire à cette flatterie adroite, où l'orgueil musulman se révélait; ce sourire était un pardon.

Les premiers exercices militaires eurent lieu au pied de la citadelle, sur la vaste place de Roumeïleh, en présence du souverain, des autorités et devant une foule moins curieuse de contempler un spectacle si nouveau, qu'avide de voir par elle-même le degré d'opposition systématique et latente qu'opposerait la troupe aux leçons de l'instructeur français. Changer le système de l'armée, toucher aux vieilles mœurs, aux coutumes antiques et consacrées, était une profanation, car l'armée, victorieuse des Wahabites, ne se croyait inférieure aux armées d'aucune nation du monde. Mais la question était bien plus grave encore. C'était toute une révolution qui allait s'opérer.

Depuis longues années, les Égyptiens ne portaient plus les armes. Exclusivement agriculteurs, ils n'avaient à s'occuper que des soins de la terre. On avait éteint en eux tout esprit militaire, et les souverains qui, depuis des siècles, avaient régné sur l'Égypte, étrangers pour la plupart au pays, Grecs, Romains ou Arabes, ne les regardaient que comme un peuple doux, docile et soumis, et qui, fermier d'un sol qui ne lui appartenait pas, n'était bon qu'à payer l'impôt.

Depuis que Joseph, fils de Jacob, habile premier ministre d'un Pharaon Hycsos, s'était montré si peu tendre pour le peuple conquis et l'avait dépouillé du droit sacré de posséder, le roi avait été seul propriétaire de la riche vallée du Nil. C'était pour lui qu'on labourait, qu'on semait, qu'on moissonnait. Il distribuait les domaines, les reprenait, les donnait à nouveau, sans que le malheureux fellah eût le droit de se plaindre ou de murmurer ; mais comme à tout peuple il faut une caste dirigeante, religieuse, militaire ou civile, les Ptolémées, comme les califes, comme les gouverneurs de toutes les époques et de tous les temps, s'étaient entourés d'une aristocratie étrangère au pays, qui vivait aux dépens de la nation, mais était, par compensation, chargée de l'administrer et de la défendre. Sous la domination de la Porte Ottomane, tous les pouvoirs étaient entre les mains des Turcs. Quant à l'armée, sa force principale était dans cette cavalerie célèbre qui, sous le nom de Mameluks, avait rempli l'Europe du bruit de son énergique défense contre les troupes françaises du général Bonaparte.

Aux Mameluks avaient succédé les Albanais. C'est grâce aux Albanais que le vice roi avait pu briser les Mameluks dont la puissance était si redoutable qu'à défaut d'une révolte heureuse, il leur suffisait d'une demande, pour que la Porte leur accordât aussitôt la disgrâce d'un Pacha ou d'un Gouverneur.

Mais à leur tour, comme les strélitz de Russie, les janissaires

de Constantinople ou les prétoriens de Rome, ces Albanais d'Égypte étaient devenus orgueilleux, mutins et insoumis. Le vice-roi ne voyait donc pas sans inquiétude que le nom seul était changé et que l'aristocratie militaire était aussi redoutable pour lui que par le passé. Les débris des Mamelouks, réfugiés dans les vallées de l'Éthiopie, n'avaient pas perdu l'espoir de se réorganiser et de ressaisir le pouvoir. Puisque les Albanais tenaient à leur tour en échec le gouvernement, Méhémet-Ali, s'élevant au-dessus des idées de son siècle et de sa nation, se résolut à dissoudre ces milices étrangères et à reconstituer ses armées à l'aide seul de l'élément égyptien si méprisé et tombé si bas.

N'étaient-ce pas des Égyptiens qui avaient suivi Ramsès, Aménophis, Toutmosis, tous les grands conquérants des siècles passés, jusqu'aux extrémités de l'Afrique méridionale, jusqu'au centre de l'Asie, jusqu'à ces terres nouvelles, naguère couvertes par un océan méditerranéen, dernières venues livrées à l'occupation de l'homme et dont les plaines s'étendent de la mer Noire jusqu'à l'Océan glacial?

N'étaient-ce pas des Égyptiens qui, énervés par une longue paix, une civilisation trop avancée, et l'étude trop exclusive de la science et de la philosophie, avaient été vaincus et conquis par les Hycsos ; mais, retrempés par le malheur et l'exil, redevenus guerriers et chasseurs par leurs luttes incessantes contre les animaux féroces de l'Éthiopie et les peuples barbares qui leur disputaient le terrain, étaient redescendus, transfigurés, le long de la vallée du Nil, avaient battu les Arabes usurpateurs et reconquis, après des luttes sanglantes, le foyer de leurs pères? Ce que les peuples autochtones ont fait jadis, pourquoi ne le referaient-ils pas encore aujourd'hui? On les dit humbles et doux, il faut leur inspirer la confiance et l'audace ; ils sont timides et craintifs, surtout devant leurs dominateurs ; il faut leur donner des armes et leur apprendre à ne trembler devant

personne. Sobres et patients, avec de bons cadres et de bons officiers, ils feront d'excellents soldats et n'est-ce pas un proverbe oriental, connu de toute antiquité, qu'une armée de cerfs conduite par un lion est plus redoutable qu'une armée de lions conduite par un cerf?

En ce moment, les lions ne manquaient pas à l'Égypte. Sans compter Méhémet-Ali, lui-même, qui pouvait être classé parmi les plus braves et les plus audacieux, on avait Ibrahim Pacha, un héros; Ismaïl Pacha, son frère; Mohamed-Achmet-Bey, gendre du vice-roi, époux de la célèbre princesse Naslé Hanen; les généraux qui revenaient de l'Arabie et cette pléiade d'officiers européens dont la bravoure était la principale fortune, troupe d'élite qui s'enorgueillissait de compter dans ses rangs Cérizy, Besson, Vaissière, Sève et tant d'autres qui depuis se sont fait un nom.

Mais Albanais, Kouloughis, Arnautes, tous ces aventuriers musulmans dont la profession des armes était jusqu'alors le privilège et l'apanage, se sentaient trop menacés pour laisser accomplir tranquillement une telle révolution. Par de sourdes manœuvres, par des railleries dans les lieux publics, par des propos provocateurs, par leur attitude hostile, ils intimidaient les recrues qui, en sortant des mains de Sève et des autres officiers instructeurs, ne trouvaient plus nulle part ni sécurité ni repos. Les ulémas, les mollahs, les effendis, jusqu'aux naïbs et aux imans faisaient de cette rénovation militaire une question religieuse; les savants, les tolbas donnaient solennellement leur avis et, contre l'usage, abondaient dans le sens des soldats et des guerriers.

Ceux-là mêmes qui devaient profiter des bonnes intentions du Pacha, les fellahs qu'on voulait émanciper et relever, les femmes, les mères qui craignaient de voir s'éloigner leurs enfants, toute la population voyait de mauvais œil ces exer-

cices nouveaux dans lesquels, tristes pressentiments d'avenir, les coutumes musulmanes allaient s'effacer devant l'élément chrétien.

Après quelques semaines d'essai, il fut facile de voir que l'opposition seule faisait des progrès.

Pour combattre cette mauvaise influence et l'annihiler, Méhémet-Ali assistait régulièrement aux manœuvres, distribuant en connaisseur les louanges et le blâme ; Ibrahim-Pacha fit plus encore. Voulant payer de sa personne et donner un exemple que nul ne pourrait blâmer, il prit un jour un mousquet, se mit dans les rangs et, l'œil fixé sur l'instructeur, il attendit le commandement pour l'exécuter.

Ce jour là encore, Sève sembla prendre à tâche de démontrer que, s'il était un audacieux officier et un incomparable instructeur, il était un déplorable courtisan. Vivement, il se rapprocha de l'illustre recrue qui s'était placée en tête de la colonne, et l'apostrophant :

— Que faites-vous là ? lui dit-il; si vous voulez rester dans les rangs, mettez-vous à votre place.

Et tirant le héros par le bras, il le fit redescendre à l'extrémité de la ligne, vers les soldats de sa taille. Ibrahim faillit laisser éclater sa colère; mais on le regardait; il se contint et pour donner l'exemple jusqu'au bout, il obéit ponctuellement, se comporta de son mieux et ne quitta ses camarades improvisés que quand l'exercice fut fini.

On prétend cependant, mais nous n'affirmons rien, qu'il en garda rancune assez longtemps à notre compatriote et qu'il fallut toute l'estime qui régnait entre eux pour que le violent Pacha ne laissât pas éclater à la longue, son assez juste ressentiment.

Enfin, il fallut ouvrir les yeux. L'hostilité contre les projets nouveaux était flagrante; la révolte passait dans l'air. Un

souverain faible et irrésolu aurait cédé. Le vice-roi sentit grandir sa volonté.

Après un conseil tenu entre les partisans les plus décidés de la réorganisation de l'armée, seuls appelés, un plan fut combiné et des ordres graves furent donnés.

Le Pacha ne renonçait point à ses projets, bien au contraire, mais convaincu que, dans une grande ville, une jeune armée se laisse facilement imprégner de toutes les idées malsaines qui ont cours dans les lieux de plaisir et les réunions de mutins, voulant maintenir la discipline, arracher ses conscrits aux conseils et aux avis pernicieux des politiqueurs de la rue, il créa un camp d'instruction à Assouan et en nomma Soliman-Aga commandant. Là, éloigné de neuf cents kilomètres du Caire, muni de pouvoirs suffisants, notre compatriote était chargé de créer une armée telle que le Pacha la rêvait. Sève ne trouva point le fardeau trop pesant ; il retrempa ses résolutions et sa volonté, fit ses préparatifs et, malgré les avis de quelques timides, il partit.

Le voilà donc de nouveau relégué à l'extrémité de l'Égypte, sous un ciel de feu et environné de jalousies, de malveillances et d'hostilités, mais non plus à présent voyageur obscur, ingénieur apocryphe, sans autorité et sans position. Il est aujourd'hui revêtu d'un pouvoir presque illimité. Il a sous ses ordres une armée et il ne doit compte de sa conduite qu'à sa conscience, le Pacha étant trop éloigné pour contrôler ses actions.

Le noyau de cette armée fut, d'abord, peu considérable. Pour avoir ses soldats dans sa main, Sève demandait à les connaître et à pouvoir leur insuffler sa volonté. Il voulait, avant tout, élargir leur intelligence, les pénétrer de leur propre estime. Après avoir fait des hommes, il espérait avoir une armée. La Morée, Acre, Homs, Beylam, Konieh, qui mettra Ibrahim-Pacha aux portes de Constantinople, enfin Nézib, la grande

bataille qui jettera l'empire Ottoman dans le trouble et le péril, anéantira sa dernière armée, et, bizarrerie du sort, fera tomber entre les mains des Égyptiens ou plutôt du Français, leur chef, la tente, les papiers et les bagages du célèbre baron prussien de Moltke, échappé lui-même à grande peine. Nézib et mille autres combats diront bientôt à l'Europe étonnée si les vues de notre compatriote étaient droites, saines, pratiques et si son plan d'éducation a réussi.

Ce noyau se composa d'abord d'un corps de trois ou quatre cents jeunes Mamelouks, propriété particulière du Pacha. Ces jeunes gens venus, suivant l'usage, de la Circassie, la Géorgie, la Mingrelie, l'Anatolie, achetés dans leur enfance à des parents chrétiens, circoncis, puis élevés avec le plus grand soin dans la religion musulmane, étaient d'une rare beauté corporelle, d'une souplesse de fauves, d'un courage de lion et d'un orgueil qui ne le cédait pas même à leur bravoure. Ils connaissaient la volonté du Pacha ; ils savaient que l'obéissance et la réussite les conduiraient aux honneurs et aux dignités; que la révolte ou l'insuccès les mènerait droit au châtiment et peut-être au supplice. Malgré cette perspective rigoureuse et fatale, l'esprit de corps, l'orgueil de race, la fatalité, les faisaient tenir sur la défensiveet la réserve. Patient au besoin, Sève employa toute son habileté à les circonvenir, à les apprivoiser, et à se les attacher.

Aux exercices militaires qu'il variait et dans lesquels il piquait leur orgueil et leur émulation, il mêlait les récits, peut-être un peu embellis, des grandes guerres de Napoléon. A ces esprits naïfs et passionnés, il montrait les héros de l'épopée impériale et persuadait à ses auditeurs et se persuadait aussi à lui-même qu'il avait été leur compagnon et leur ami. De là, il vantait Masséna, l'enfant chéri de la victoire ; le prince Eugène ramenant de Russie la grande armée ; Ney, dont il était l'officier favori et surtout l'Empereur, le Bouonaberdi des Arabes, le con-

quérant, le législateur, la main de Dieu sur la terre, le grand, le puissant, le magnanime qui, assurait-il, l'honorait de son intime amitié. Appuyé sur les souvenirs de cette époque immortelle, s'enveloppant dans le manteau qui avait couvert ces demi-dieux, faisant rejaillir sur son front la gloire dont ils étaient environnés, Sève se présentait à ses jeunes soldats comme le continuateur de ces grands capitaines, comme le dépositaire de leurs traditions, et ces jeunes mamelouks, moitié barbares, moitié civilisés, et autant révoltés que soumis, hésitaient entre la répulsion que leur faisait éprouver le chrétien, le Roumi infidèle, et l'admiration que faisait naître en eux l'ami de tant de héros, héros lui-même, par l'audace et l'intrépidité. Car il était leur maître dans tous les exercices du corps, dans ceux de la tactique militaire turque : l'équitation, le maniement du sabre, le djéridd, aussi bien que les manœuvres européennes, le maniement du fusil, de l'épée et l'école de bataillon.

Entouré de partisans et d'ennemis, Sève apprit un jour que quelques-uns de ses sauvages élèves avaient formé le projet de l'assassiner. Cette pensée le révolta. Sur le champ de manœuvres, il leur reprocha en face cette mauvaise action comme une lâcheté et il leur déclara qu'en Europe l'assassinat entraînait après lui la honte et le déshonneur.

— En France, leur dit-il, quand on hait un homme, quand on a soif de son sang, on le provoque, on l'appelle sur le terrain du combat, on joue hardiment sa vie contre la sienne. C'est la conduite des braves et des guerriers. Que celui qui m'en veut vienne à moi, qu'il prenne un sabre et un cheval. Dieu en décidera.

Les mamelouks se turent et aucun n'osa sortir des rangs.

La *Revue Britannique*, de novembre 1825, rapporte qu'il leur proposa de se battre successivement au sabre avec chacun

d'eux. C'était plus sublime encore; nous ne contredirons pas l'écrivain.

— Que ceux qui disent que le lion est un âne aillent lui mettre un licou, dit un proverbe arabe; c'était le cas. Nous devons déclarer que personne ne se présenta.

Les haines cependant n'étaient pas éteintes : la fiévreuse révolte couvait toujours. Ici se place l'événement qui, le premier, fit retentir au loin le nom de Sève et le porta aux plus lointains échos du monde civilisé.

Le bataillon faisait un jour l'exercice à feu, sur les bords du Nil, et Sève, jouissant de son œuvre, admirait la fermeté et la précision vraiment étonnante des mouvements. Emporté par l'amour de son art, tout à sa création, il pique son cheval, s'éloigne de manière à pouvoir embrasser l'ensemble des manœuvres et, placé en face des rangs, il prononce les divers commandements.

Au mot : feu ! son cheval tressaille, Sève, s'étonne, les balles ont sifflé autour de lui. Les mamelouks, cette fois, ont bien réellement voulu l'assassiner.

Il se dresse sur ses étriers, enlève son cheval et se précipite sur son bataillon. Là il entre dans les rangs qu'il bouscule, frappe à droite et à gauche, d'une cravache vigoureusement manœuvrée ; la flexible lanière cingle les épaules et les visages ; les coups pleuvent comme grêle; les mamelouks reculent; le chef accompagne ses coups d'injures sanglantes :

— Triples canailles, pourceaux maudits, fils de chiens, c'est à cette distance-là que vous manquez encore un homme? Recommencez.

Et faisant voler le sable sous les pieds de son cheval, il retourne audacieusement se camper en face du bataillon.

— Chargez!

A cet ordre, qui est un défi, le bataillon frémit de stupeur, il obéit cependant.

— Une, deux; doucement donc, ânes bâtés! ne vous pressez pas. Bien.

Attention! — Portez armes! apprêtez armes!

Les cœurs battaient à tout rompre; les yeux dévoraient le chef.

— En joue, feu!

A ce trait d'héroïque folie, à ce commandement donné d'une voix si vibrante, une clameur s'éleva dans les airs; les rangs se rompirent, les fusils tombèrent et le bataillon accourant tout entier, entoura son commandant avec des cris de repentir. Les uns baisaient les étriers, d'autres les vêtements, chacun touchait avec amour le chef adoré qui sentait lui couler des larmes. La transformation était complète. Toutes les voix juraient obéissance passive et à toute épreuve, invincible et inviolable attachement.

Jamais serment ne fut plus fidèlement tenu.

Plus heureux que les rois qui prennent des provinces, Sève venait de conquérir des cœurs. Son triomphe était de ceux qui grandissent l'humanité. Dès ce jour, les mamelouks domptés étaient à lui, tout à lui. Le bruit de cet incroyable événement descendit le Nil et couvrit l'Égypte. La nouvelle s'en répandit à toutes les oreilles et fit à son auteur une profonde, une indicible popularité. De l'Égypte elle passa rapidement en Europe; les journaux la donnèrent à l'envi, et dès lors le vaillant Lyonnais devenu héros légendaire fut connu dans les salons du monde civilisé, comme au foyer des caravanes et sous la tente du bédouin dans le désert.

Mais malgré l'admiration et l'amour de ses jeunes soldats, un abîme était creusé entre eux et lui. Soliman, indifférent aux choses religieuses plutôt que libre-penseur, n'en était pas moins pour eux un chrétien, et de bons musulmans, de vrais croyants avaient une vive répugnance, si bien dissimulée fût-elle, à se courber devant un infidèle, un insoumis.

Un ancien Kyahya-bey du vice-roi, Méhémet-Bey, inspecteur en chef de l'armée, s'était pris d'une tendresse toute paternelle pour l'officier français. Il entreprit de faire disparaître toute cause de méfiance et de froideur, et, l'entourant des sollicitations les plus pressantes, il le supplia d'abjurer.

Sève fut fort surpris de voir cette question religieuse surgir dans sa vie. En France, comme dans ses guerres, il ne s'était jamais demandé à quel culte il appartenait. Il était encore enfant quand il avait quitté la maison paternelle, et la Révolution, qui avait fermé les églises, n'avait pas été une école de mysticisme et de piété. Il résista cependant. Sa loyauté s'alarmait de ce marché qui lui offrait la fortune et la grandeur, ou seulement la popularité, contre des principes qu'il connaissait à peine et que même il ne suivait pas. Puis entraîné par une pression supérieure, ne voyant peut-être là qu'un acte purement civil dont l'importance lui échappait, il consentit à ce qu'on attendait de lui. L'Égypte était désormais sa patrie, et là était son avenir ; il abjura[1].

L'exemple était d'ailleurs contagieux et fatal.

De tous les serviteurs du gouvernement, de tous ces Européens qui demandaient à l'Égypte une position ou la fortune que leur patrie leur refusait, le célèbre docteur dauphinois Clot-Bey, médecin du vice-roi, a peut-être seul, plus tard, su résister aux sollicitations et aux tentatives d'abjuration. Aussi, voyageant en Italie et visitant Rome en costume officiel égyptien, avait-il pu fièrement répondre à de vives remontrances qu'on lui adressait un peu à la légère, qu'en prenant le costume ottoman il avait gardé sa foi chrétienne.

Moins instruit, moins esclave des idées morales, plus dépendant

[1] Parmi les témoins de la cérémonie figurait un nommé Mustapha, sur qui nous n'avons aucune donnée, sinon qu'il était de Grenoble et vivait encore en 1850.

de la main qui tenait les rènes du pouvoir et dans une position bien autrement périlleuse et difficile, Sève avait accepté la religion avec le costume, et quand, lors de son voyage à Lyon, quelques années plus tard, il se rendit à l'église de Fourvière et qu'avec sa famille il entendit la messe qu'on disait pour le repos de l'âme de sa mère bien-aimée, nul n'aurait su, nul n'aurait pu dire quelle était la foi religieuse du glorieux général, si pieusement agenouillé au pied des autels.

Musulman, du moins en apparence et quant aux signes extérieurs, imitateur forcé de cette multitude française, allemande, grecque, italienne qui couvrait l'Égypte, Soliman-Aga devint l'idole de l'armée, et ses leçons désormais écoutées, ponctuellement suivies, firent bientôt de ses soldats une troupe ferme, solide, admirablement disciplinée, et que le vice-roi pouvait également présenter, comme Crillon, à ses amis et à ses ennemis.

Pendant qu'il créait ce noyau d'une armée qui devait opérer de si grandes choses, petite graine d'un arbre qui devait être si vaste, si robuste et si puissant, le vice-roi songeait à porter la guerre dans la Haute-Nubie où il devait détruire les restes des Mamelouks, trouver de l'or, lier des relations commerciales, conquérir des provinces et recruter, pour son armée, ces beaux Nubiens si admirables de formes, de souplesse, de valeur et d'intrépidité.

Peut-être aussi cette guerre lointaine avait-elle pour but de débarrasser l'Égypte de ces orgueilleux Albanais dont il sentait qu'il avait tout à redouter; vainqueurs ou vaincus, ils seraient affaiblis et à leur retour ils se trouveraient sans doute en présence d'une armée nouvelle, brave et soumise, avec laquelle ils pourraient bien avoir à compter.

Pour n'avoir pas l'air d'attaquer sans prétexte des populations qui n'avaient jamais eu aucun démêlé avec lui, ou de poursuivre des exilés qui consentaient à vivre tranquilles loin de la patrie,

Méhémet-Ali chercha, par-dessous main, à nouer des négociations avec ceux qu'il avait jadis si vivement persécutés.

Réduits à un demi millier tout au plus, les Mamelouks, paraissant oublier le massacre de 1811, accueillirent ces ouvertures, et, désireux de sonder les intentions vraies du dangereux Pacha, ils envoyèrent à leur tour un des leurs pour traiter de leur soumission. Les conditions du vice-roi furent terribles. Après avoir bien accueilli l'envoyé et lui avoir fait de riches cadeaux, à la mode orientale, il lui remit un firman contenant ses volontés. A sa lecture, les Mamelouks poussèrent des cris de fureur.

Voici ce que le firman contenait :

« Les Mamelouks ne pourront sortir du pays qu'ils habitent en ce moment, sans en prévenir le Pacha, qui enverra un officier pour les guider.

« Une fois sur la terre égyptienne, ils ne prendront rien de leur autorité privée (et le firman ajoute : *pas même une poule*). L'officier chargé de les accompagner les défrayera de toutes leurs dépenses.

« Ils resteront groupés et habiteront ensemble. Au Caire, où leur résidence est fixée, on leur fournira des logements et le Gouvernement leur accordera une pension convenable.

« Ceux qui ont des soldats sous leurs ordres prendront du service dans l'armée du vice-roi ; il ne sera rien exigé de ceux qui seront âgés ou malades.

« Les Mamelouks renoncent à toutes leurs prérogatives passées comme à tous les biens qui leur ont appartenu. »

Proposer pareilles conditions à cinq ou six cents cavaliers libres, orgueilleux, indépendants, et qui se croyaient à l'abri de la colère du Pacha, c'était chercher un refus. Les Mamelouks l'accentuèrent avec des menaces qui furent trop fidèlement répétées. Aussitôt leurs paroles connues et leur réponse ap-

portée au Caire, le sort de la Nubie et des imprudents qu'elle abritait, fut décidé.

Dès le mois de juin 1820, au commencement de l'inondation, une armée fut réunie aux environs du Vieux-Caire et mise sous le commandement d'Ismaïl, le troisième fils du vice-roi.

Ismaïl n'avait pas été favorisé des dons de la nature. Son extérieur ne prévenait pas en sa faveur et son caractère ne répondait que trop à la laideur de son visage. Brave cependant comme ses frères, et jaloux de la gloire qu'ils avaient acquise en Arabie, il brûlait de se faire aussi un nom et d'accomplir sa part des projets paternels. Tout lui faisait d'ailleurs espérer un succès complet : l'ennemi qu'il allait combattre n'était plus ce peuple arabe, ardent, né pour la guerre, défendant sa foi religieuse, dont les ancêtres avaient conquis l'Asie, l'Afrique, l'Espagne entière, encore si belliqueux lui-même dans ses montagnes et ses déserts et qu'Ibrahim avait eu tant de peine à dompter; c'était une nation primitive, sauvage, dont les guerriers étaient braves mais mal armés. Leurs cavaliers nombreux étaient montés sur des chevaux de race aussi rapides que les coureurs arabes, mais les chefs seuls avaient quelques mauvais fusils, et la nation entière, demi-nue, ne possédait que la lance qui ne quitte jamais le soldat nubien, le sabre à lame droite et le bouclier de peau d'hippopotame. Des troupes aguerries, bien armées, bien équipées, accompagnées d'obusiers et de canons, devaient promptement les anéantir.

Pour combattre ces peuplades si peu en état de lui résister, Ismaïl avait sous ses ordres trois mille quatre cents hommes d'infanterie, quinze cents chevaux, douze bouches à feu, et pour auxiliaires cinq cents Arabes ababdéh, qu'on s'attacha surtout en leur promettant de l'or, de l'ivoire et des esclaves et en désignant d'avance leur commandant Abdyn-Kâchef, comme gouverneur du Dongolah. Des barques nombreuses furent

mises à la disposition de l'infanterie et des bagages. La cavalerie remonta le Nil jusqu'à Syène où était le quartier général. Mohamed-Bey, gendre du vice-roi, prit le commandement de l'avant-garde et remonta les cataractes. Ismaïl ne partit du Caire que le 20 juillet, avec les personnes de sa suite et quelques intrépides voyageurs européens qui voulaient partager les fatigues et les périls de l'armée. Parmi ces derniers, on remarquait le breton Cailliaud qui, déjà connu par ses découvertes, se promettait de se trouver partout où l'appellerait l'intérêt de la science et qui rapporta en effet, de cette dangereuse expédition, les précieux matériaux de son *Voyage en Nubie*[1].

Nous n'avons pu retrouver quelles furent, alors que les troupes se massaient à Assouan, les relations entre l'ancienne et la nouvelle armée. Y eut il inimitié, rixes, ou fraternité et bon accord? Les exercices à l'européenne furent-ils continués autour de la ville, en présence de l'armée campée aux bords du Nil? Les rangs même se mêlèrent-ils ou chaque troupe se tint-elle à l'écart? Ce qui s'était passé au Caire, l'opposition fanatique et ardente que les projets du vice-roi avaient rencontrée, dûrent jeter de l'inquiétude dans l'esprit des chefs. Tout nous fait supposer que des précautions sévères furent prises et que l'esprit pratique de Sève sut maintenir l'ordre et la tranquillité.

Enfin, Ismaïl arriva. Les troupes aussitôt franchirent les frontières de l'Égypte, remontèrent les cataractes et s'enfon-

[1] « Suivant l'exemple des Anglais, un certain nombre de Français entreprirent, à la même époque que Bankes, Buckingham, Beachey, Slowman, Bailie, un voyage dans la Haute-Egypte et la Nubie. Cailliaud, eleve de Haüy en mineralogie, fit plusieurs découvertes importantes, tant dans la partie orientale que dans la partie occidentale de l'Égypte. Nous lui devons, entre autres choses, la decouverte des mines d'emeraudes des anciens. Les Turcs (Égyptiens) ayant detruit en 1820 l'etat des Mamelucks dans la Haute-Nubie, Cailliaud penetra, au mois de janvier 1821, avec l'armée victorieuse, jusqu'à Dongolah, l'ancienne capitale de la Nubie, qu'au un européen n'avait visitee depuis Poncet (1700). » — RITTER, *loc. cit*., t. II, p. 275.

cèrent dans le pays nubien. Le defterdar Mohamed-Bey, gendre du vice-roi, avait déjà depuis longtemps gagné Dongolah suivi de cinq cents cavaliers, jetant la terreur dans le pays, et le traitant sans ménagement ni pitié. Les Mamelouks n'avaient pas attendu son approche, et ils s'étaient retirés précipitamment à Chendy. Vingt-cinq d'entre eux, dans cette extrémité, vinrent encore une fois traiter de leur soumission. Ismaïl les envoya au Caire où on les reçut avec une inflexible dureté. Sans ressources et sans espoir, ils revinrent à Chendy apporter à leurs compagnons ces désastreuses nouvelles.

L'illusion n'était plus possible; c'était bien la fin, non seulement de leurs rêves d'avenir, mais de leur sécurité dans le présent, de leur position incertaine et précaire. Aujourd'hui, les Égyptiens les poursuivent comme corps, comme caste, et le Melek de Chendy refusait de leur donner plus longtemps l'hospitalité. Vaincus par la fortune, ces dominateurs de l'Égypte obligés de fuir, dispersés, errants au milieu de tribus hostiles, envieuses de leurs armes et des débris de leurs richesses, disparurent un à un dans les déserts ou les montagnes, frappés par la misère et la fatigue ou morts sous les coups de voleurs obscurs, d'assassins cruels et avides. Malgré leur indomptable courage, ils ne laissèrent pas de regrets : le peuple leur reprochait leurs rapines; les grands, leur orgueil. Le vice-roi, que tout favorisait, respira plus librement et ne cacha point sa joie quand il sut la fin si malheureuse de ceux qui avaient été ses plus dangereux ennemis.

Les Mamelouks disparus, les Nubiens crurent que tout prétexte à la guerre avait cessé. Il n'en était rien. Un seul vœu du vice-roi était accompli. Deux autres restaient à poursuivre dans leur rigoureuse exécution.

Depuis qu'ils étaient menacés par les armes égyptiennes, les Nubiens, au lieu de lever la nation entière, d'organiser une

énergique défense, de masser tous les guerriers sous un drapeau et de les lancer comme une trombe contre l'ennemi, les Nubiens avaient senti se réveiller avec plus d'ardeur que jamais toutes leurs haines intérieures. Les inimitiés de tribus à tribus, les antagonismes de races s'étaient ranimés plus ardents et plus implacables. Chacune d'elles espérait que l'ouragan qui s'approchait détruirait les peuplades rivales, sans penser, les malheureux! que cet orage pourrait ensuite les atteindre à leur tour. Les Chakyès, les premiers exposés, se virent donc presque abandonnés des nations voisines et obligés à supporter seuls le choc des Égyptiens. Devant le péril, la brave tribu ne faiblit pas. Venue d'Arabie depuis un temps immémorial, fière de descendre des Ouled-Abbas dont elle conservait les souvenirs et les traditions, dominant par sa vaillance les peuples qui l'entouraient, puissante surtout par une cavalerie nombreuse et bien montée, la grande tribu des Chakyès envoya quelques milliers de cavaliers défendre l'étroite vallée du Nil, vers la deuxième cataracte, non loin des temples merveilleux d'Ibsamboul. Nul poste, mieux que ces nouvelles Thermopyles, ne pouvait arrêter les envahisseurs. Si l'armée nubienne, plus tôt préparée, eût campé dans ces défilés sauvages, l'invasion était arrêtée dès sa naissance et l'indépendance de la Nubie était sauvée. Ismaïl comprit le danger et il se hâta d'attaquer. Les huit cents Égyptiens qu'il commandait à l'avant-garde, électrisés par son audace, se jetèrent sur les Chakyès et après un combat sanglant les refoulèrent. Sans s'arrêter à Deir, les Égyptiens marchèrent avec rapidité sur Dongolah et sommèrent la ville de les recevoir.

La ville était sans défenseurs. Tous les hommes en état de porter les armes s'étaient repliés plus haut, dans le Midi. En présence des dangers de la patrie, quelques alliés étaient venus se ranger sous les ordres du Melek; mais c'était plus loin que

s'organisait la défense. Entré dans la ville sans coup férir, Ismaïl se hâta d'organiser un gouvernement au nom du sultan de Stamboul, dont le vice-roi n'était que l'humble représentant. Ces soins pris, l'armée égyptienne poursuivit l'œuvre de sa conquête.

A deux journées de là, dans une vaste plaine, Ismaïl rencontra l'armée tumultueuse des Nubiens.

Fourmilière immense, trente mille hommes attendaient les envahisseurs. A l'approche des huit mille Égyptiens marchant serrés et en ordre, les Nubiens, enivrés par le bruit des fifres, des cymbales et par leurs propres clameurs, s'ébranlèrent et s'étendirent pour les envelopper. Les chefs, bien montés, donnaient l'exemple du plus intrépide courage, et sur leurs pas entraînaient la foule des combattants. Assise, triomphante et parée, sur un mahari de race pure, une jeune fille des Chakyès, choisie parmi les plus belles, excitait les guerriers, suivant la coutume, par ses gloussements et ses cris. Mais en vain les Nubiens firent-ils preuve de la plus héroïque valeur, en vain le chef Chaouich lança-t-il avec fureur sa cavalerie sur la gauche des Égyptiens, tandis que l'infanterie, se précipitant sur la droite, cherchait à s'emparer des canons, la petite troupe égyptienne resta inébranlable et son artillerie, ouvrant son feu sur ces masses profondes, les refoula, les maintint à distance et finit par faire pencher le sort, non peut-être du côté de la justice, mais du côté de la discipline et des armes de la civilisation.

Une charge énergique et brillante de la cavalerie des Ababdeh acheva la défaite et dispersa les derniers groupes des guerriers.

Le soir, les Nubiens étaient en fuite. Désormais l'Égypte avait conquis la Nubie; l'esclave n'avait plus qu'à obéir.

Le triomphe des vainqueurs fut cruel. Non content d'envoyer les soldats prisonniers à Assouan, pour grossir les rangs de la

nouvelle armée égyptienne, et les chefs au Caire, où la plupart acceptèrent des grades et des emplois, Ismaïl entassa plusieurs milliers d'oreilles dans des sacs et les expédia comme trophée de ses victoires. Nous passons sous silence les villages brûlés, les récoltes détruites et les populations anéanties. Les Albanais surtout se conduisirent avec la plus révoltante férocité.

La Nubie vaincue, la chasse à l'homme commença. Actif, ardent et bien secondé, Ismaïl s'empara facilement de Berber[1] où il fit une entrée triomphante ; de Chendy[2] où commence l'ébène, le bois de fer et le gommier, et de toute cette contrée qui fut jadis le royaume ou l'île de Méroë. A Chendy, Chaouich qui avait trouvé un refuge chez le Mélek, fit sa soumission[3], et moitié de force, moitié par désir de porter la guerre et la dévastation chez les nations voisines qui s'étaient réjoui de sa défaite, prit du service, avec ses cavaliers, dans l'armée des Égyptiens. Fortifié de ce puissant allié, Ismaïl remonta au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc, et après avoir jeté, dans la plus admirable position, les fondations de la grande cité de Karthoum, il envahit le royaume de Sennaar[4], détrôna l'infortuné Bâdy[5], dernier représentant d'une antique dynastie, mais là, maître de sa capitale, habitant son palais, il s'arrêta forcé de donner du repos à son armée que la maladie décimait.

[1] 8 mars 1821. Berber et Chendy étaient la résidence des Arabes Djéalin.

[2] 9 mai 1821.

[3] 15 mai, même année.

[4] Sortant d'un lit de rochers escarpés, le Nil entre dans la vaste plaine du Sennaar, et forme près de la ville du même nom une vallée des plus fertiles, couverte de riches campagnes, qu'il parcourt en nombreux méandres. RITTER, *Étude de la terre*, t. II, p. 183.

[5] Badeh ou Bady, suivant l'orthographe et la prononciation des divers écrivains, était le septième roi de ce nom.

L'un des deux mobiles de ses conquêtes, l'amour de l'or restait toujours inassouvi : même dans les montagnes les plus renommées, les cours d'eau les plus vantés, les fameuses pépites d'or s'obstinaient à ne pas se montrer : les sables aurifères, eux-mêmes, envoyés au vice-roi, n'étaient pas capables de payer les frais de l'expédition ni de satisfaire l'ambition du souverain. Il n'en était pas de même de l'envoi des hommes destinés à grossir et à renouveler l'armée ; de ce côté, le succès dépassa les espérances. Sur toute sa route, les populations étaient enlevées, les villes et les campagnes dépeuplées. Tout homme valide qui n'avait pas été prompt à fuir était saisi, incorporé dans les troupes égyptiennes et envoyé, la corde au cou, à Assouan où Soliman-Aga était chargé de l'armer, de l'instruire et d'en faire un héros. Dès la première année, les envois furent si nombreux que notre vaillant instructeur se trouva débordé par l'immensité de sa tâche et qu'on fut obligé de lui adjoindre un compatriote, le lieutenant-colonel Mary, puis plus tard M. Cadeau, également Français. Aidé de ces deux officiers et les cadres primitifs, formés des Mamelouks, de jour en jour élargis, Sève organisait une armée dont personne, même en Égypte, ne soupçonnait alors l'importance et à qui nous verrons bientôt accomplir, de l'autre côté de la Méditerranée, les plus héroïques exploits.

En parlant du but atteint, nous ne fermons point les yeux sur les crimes ou les malheurs qui le précédèrent. L'éloge que nous faisons des solides régiments égyptiens, si braves devant les Grecs de Colocotroni et de Botzaris, ne nous empêchera pas d'avouer que bien des prisonniers périrent de fatigues et de misères entre le village d'où ils avaient été arrachés, et les murs d'Assouan et que beaucoup, après avoir été enrégimentés, moururent de nostalgie et de désespoir. Malgré les soins habiles du docteur Dussap, élève du baron Larrey, un plus grand

nombre encore mourut de la petite vérole qui moissonna plus de malheureux que les combats les plus meurtriers.

Si la mort moissonnait ainsi les infortunés envoyés à Assouan, elle n'était pas moins rigoureuse pour l'armée naguère triomphante d'Ismaïl. Ces combats, la fatigue, le climat, la bile noire, la dyssenterie, la fièvre, le manque de nourriture et la nostalgie décimaient les Albanais découragés. En voyant leurs rangs si cruellement éclaircis, et les soldats valides réduits à un nombre si inquiétant pour sa sécurité, le général égyptien, non seulement se vit forcé de renoncer à son projet d'attaquer le Kordofan ou le Fazoglou, mais presque prisonnier à Sennaar, il se résolut à y attendre les secours qu'il avait instamment demandés. Si, en ce moment, les Nubiens s'étaient levés, si les chefs avaient donné le signal de la révolte, c'en était fait à jamais des envahisseurs.

Au lieu des convois de blé attendus et des hommes dont il avait le plus pressant besoin, ce fut Ibrahim-Pacha en personne qui, escorté seulement de trente mamelouks, se présenta, une belle nuit, aux yeux d'Ismaïl étonné. La joie des deux frères en se retrouvant fut immense, l'enthousiasme de l'armée ne fut pas moindre, et, résultat heureux, lui rendit presque aussitôt la santé. Ibrahim annonçait qu'il ne précédait que de quelques jours les troupes de renfort attardées dans le désert, ainsi que les barques chargées dont les difficultés de la navigation avaient éloigné l'arrivée. Ces nouvelles que confirmaient les salves de l'artillerie firent plus que le savoir des médecins de l'armée et que les soins prodigués par Ibrahim sous les tentes. Aussi, lorsque, peu de jours après, des voiles furent au loin signalées sur le fleuve ; quand vingt sept cangues furent amarrées devant la ville, les ambulances étaient-elles déjà presque vides de leurs malades. On sentait que la fortune était changée. En voyant le blé s'amonceler sur le rivage et paraître les muni-

tions, la joie se peignit sur les visages amaigris; la belle mosquée de Sennaar retentit des actions de grâces de la foule, et l'énergie reprit de suite sa place dans tous les cœurs.

Bientôt après, les troupes annoncées arrivèrent. Toutes les souffrances furent oubliées, et les soldats eux-mêmes demandèrent à marcher en avant.

Les généraux n'hésitèrent pas à profiter de cet enthousiasme qui répondait à leur ardeur. Une forte garnison fut laissée dans la ville pour en garantir la fidélité. Le surplus fut divisé en deux corps, destinés à marcher séparément. L'un, sous les ordres d'Ismaïl, devait poursuivre la conquête du Fazoglou, l'autre, sous la conduite d'Ibrahim, devait traverser le Kordofan [1], le Darfour [2] et, dans les rêves ambitieux du jeune conquérant, revenir par Tripoli. Le 5 décembre 1821, les deux frères se séparèrent. Tous leurs désirs ne devaient pas se réaliser.

Pendant qu'Ismaïl remontant le Nil Bleu, se jetait sur le pays des nègres Chankollas et Burouns; traquait les populations, imposait aux peuples vaincus de lourds tributs d'or, et envoyait en Égypte ses prisonniers, Ibrahim s'avançait vers le Nil Blanc et combattait, avec énergie et succès, les Soukrias, les Halangas, les Bichari et d'autres tribus guerrières. Mais vaincu lui-même par une maladie cruelle, il ne put dépasser le Dinka et revint dans le Sennaar avec huit cents nègres, premier contingent des quarante mille esclaves qu'il avait

[1] Le Kordofan est une véritable oasis entourée de tous côtés de grands déserts de six journées de marche, excepté du côté de Schillouk, ville située sur le Nil Blanc et qui n'en est séparée que par un désert de quatre journées. Ritter, t. II, p. 184. Les Arabes Cababisch, les Bakara et d'autres encore, occupent le Kordofan; là, dans les montagnes, s'étaient aussi réfugiés les Nouba à qui la Nubie doit son nom.

[2] Les habitants du Darfour étaient primitivement un peuple nègre. Les étrangers qui s'y établirent et devinrent par la suite les maîtres du pays après y avoir introduit le commerce actuel, proviennent du gradin moyen du Nil et parlent la langue Berbère. Ritter, t. III, p. 327.

promis d'envoyer au pacha et que celui-ci attendait. Souffrant aussi comme son frère, Ismaïl, après avoir conquis le Fazoglou, poussé jusqu'aux montagnes de l'Abyssinie, et imposé aux Rifah et aux nègres du haut pays trente-sept kilogrammes d'or et deux mille esclaves aptes à porter les armes par les montagnes [1], éprouva le besoin de se rapprocher du Caire dont cinq cents lieues le séparaient. Le 22 février 1822, un courrier partit pour l'Égypte, portant au vice-roi un mémoire sur les opérations de l'armée, sur ses conquêtes et, en outre, la demande formelle de revenir vers un climat moins meurtrier.

Certes, le repos était bien dû à cette armée qui depuis deux ans supportait des fatigues surhumaines, à ces deux jeunes généraux qui avaient montré tant de courage, et d'activité. Grâce à eux, grâce à leurs prisonniers expédiés chaque jour, un vaste camp s'étendait aux alentours d'Assouan, et une armée nombreuse de nègres, de fellahs, d'Arabes et d'Égyptiens était enfin créée sur le modèle et l'organisation des armées de la France. Il était bien temps sans doute de jouir du succès obtenu.

Le retour d'Ibrahim et d'Ismaïl aurait donc coïncidé ainsi avec la présentation au Caire de ces régiments que la voix publique proclamait si bien disciplinés et si beaux. Entouré de ses fils et de ses nouveaux soldats, le souverain devait se croire à l'abri désormais de tous les coups de la fortune.

Contre toute prévision, le Pacha ne fut point satisfait de la demande de ses fils. Changeait-elle quelque chose à ses projets? Ne trouvait-il pas le moment opportun? Nous l'ignorons. Cependant, il ne rejeta point complètement leur demande; il leur

[1] Les Rifah, d'origine arabe, sont établis dans le Fazoglou. Les races nègres de l'île de Sennaar se réfugierent, les unes sur les bords du Fleuve Blanc, les autres dans les regions escarpees qui separent le Fazoglou de l'Abyssinie. CHARLES DIDIER. *Cinq cents lieues sur le Nil*, p. 3.

permit même de se rapprocher, mais après avoir organisé leurs conquêtes et assuré définitivement et sans retour à l'Égypte les vastes provinces qu'ils venaient de parcourir. Malgré son amour pour ses enfants, malgré le désir de les arracher à des dangers trop connus, les exigences sévères du souverain parlaient plus haut que les inquiétudes du père.

La permission du retour ne parvint à Sennaar qu'au mois d'octobre. Ibrahim avait déjà quitté la contrée et envoyé ses huit cents prisonniers à Assouan, où une caserne immense s'élevait pour les recrues que Sève ne savait plus depuis longtemps où loger. Ismaïl en rentrant à Sennaar, après le départ de son frère, avait eu la sagesse d'y faire reposer ses soldats affaiblis et décimés, mais l'autorisation survenue et les nouvelles inquiétantes qu'il recevait du bas pays lui firent hâter ses préparatifs de départ. Imitant son frère, il expédia en caravanes les malheureux que la fortune de la guerre avaient fait tomber entre ses mains, y ajoutant deux quintaux des sables aurifères de Kamâmil, et pendant que son envoi traversait le désert en droite ligne, lui-même, courant à sa perte, suivait les contours du fleuve et parvenait rapidement à Chendy, où la sédition avait son plus ardent foyer, la révolte, son principal appui.

Sève, tout à l'installation des captifs, de ces malheureux prisonniers mourant de fatigue et de faim que les deux conquérants de la Nubie lui envoyaient chaque jour, tout entier, en même temps, à l'organisation de son armée de noirs et de fellahs, Sève qui correspondait activement avec le bouillant Pacha, et voyait s'approcher le jour heureux où il lui présenterait vingt mille hommes de troupes, bien vêtues, bien armées, rompues à la manœuvre et à la discipline, Sève reçut un coup terrible en apprenant un des premiers le drame affreux de Chendy, drame qui allait briser le cœur du vice-roi, lui enlever

ses dernières conquêtes et jeter l'Égypte dans l'abattement et la terreur.

Était-ce un rêve, un cauchemar, une fausse nouvelle, une manœuvre politique ou une horrible réalité? Il se refusa d'abord à croire aux premiers récits qui lui parvinrent et qui, passés de bouche en bouche, pouvaient être faux ou exagérés; mais quand la voix publique et des courriers furent venu confirmer ces sinistres rumeurs; quand les soldats échappés au massacre disaient tous, effrayés : « J'y étais, j'ai vu ! », il fallut bien admettre la vérité du bruit qui traversait le pays.

Toussoun, le vainqueur de l'Arabie, tout jeune encore, était mort d'un mal inconnu après une nuit d'orgie, et l'Égypte en avait été consternée. L'étoile de Méhémet-Ali allait-elle pâlir? Plus malheureux que Toussoun, Ismaïl, le vainqueur de la Nubie, avait été brûlé vif à Chendy, au milieu d'une fête, brûlé vif, à vingt ans, avec ses principaux officiers, quand il revenait au Caire, rêvant les félicitations, le triomphe, la gloire et la célébrité.

L'armée égyptienne était en fuite, et les Nubiens révoltés en poursuivaient les débris.

Comment ce crime avait-il été commis? Comment la victoire s'était-elle changée en défaite? Comment l'armée conquérante se trouvait-elle anéantie?

Voici ce que Sève apprit; voici le triste abrégé des nouvelles qui, suivant le cours du Nil, descendaient avec la rapidité de la foudre, de la haute Nubie à Korosko, Assouan, Siout, le Caire et aux villes des bords de la mer.

Ismaïl à Sennaar avait su que les Nubiens se soulevaient, que ses convois étaient enlevés, les estafettes arrêtés et les Égyptiens isolés assassinés. Les fauteurs de la révolte, les organisateurs de la rébellion étaient Naïr, mélek de Chendy et le mélek Mussaât, qui, campés à Métamma, de l'autre côté du

Nil, répandaient les bruits les plus désastreux sur la situation de l'armée égyptienne. Ismaïl, irrité, avait traversé rapidement les provinces soulevées, était arrivé subitement à Chendy et avait reproché violemment à Naïr sa trahison. Dans son emportement, Ismaïl avait frappé de sa pipe la joue de Naïr; celui-ci, pâle sous l'outrage, s'était courbé devant l'Égyptien et avait cessé toute discussion. Pour qui connaissait le mélek, son silence était la plus terrible des menaces.

Trompé par son attitude passive et par quelques mots balbutiés à voix basse, Ismaïl avait déclaré que tout était oublié moyennant deux mille esclaves et vingt mille piastres d'Espagne, environ cent dix mille francs, qu'on aurait à livrer dans cinq jours. Naïr avait réclamé sur l'énormité de la somme et surtout sur le délai; Ismaïl, pressé de repartir, avait été inflexible.

Naïr avait dès lors tout accepté et, pour célébrer sa rentrée en grâce, avait prié le jeune Pacha et ses officiers à une fête splendide offerte dans son propre palais. Les imprudents Égyptiens avaient accepté, mais pendant qu'ils se livraient à l'enivrement de la débauche et du plaisir, la foule était accourue sans bruit autour du fragile palais et l'avait enveloppé de tous côtés d'un épais rempart de paille, de fagots légers, de joncs secs et de dourah. Au milieu de la nuit, les Nubiens étaient sortis, avaient mis le feu en vingt endroits à la fois et bientôt un brasier ardent s'était élevé. Surpris, fous d'étonnement et de fureur, les Égyptiens s'étaient élancés l'épée à la main, mais partout ils avaient rencontré une forêt de lances qui les avait rejetés dans les flammes. La population hurlait de joie et couvrait les imprécations des victimes. Pendant que les chefs périssaient d'un supplice horrible, les campements étaient attaqués et les Albanais égorgés. Quand le jour se leva, le soleil éclaira une scène affreuse de meurtre et d'incendie. Quelques pauvres soldats fuyaient, mais tous les invités du mélek avaient péri.

Tels étaient les bruits, telles aussi les nouvelles parvenues à Sève et à l'armée d'Assouan. On ajoutait comme détail qu'un Grec, médecin d'Ismaïl, dont la dureté pour les esclaves était connue, avait subi le supplice qu'il avait infligé à ses victimes. Il avait eu toutes les dents cassées, puis avait subi le supplice du pal. Les récits de ce genre étaient nombreux.

Si la révolte avait été terrible, elle fut surpassée par la sévérité de la vengeance. Prévenu bientôt, le defterdâr Mohamet-Bey, gendre du vice-roi, et connu par une cruauté qui lui a laissé un nom célèbre, accourut du Kordofan, dont il faisait la conquête. Avec trois mille Égyptiens et cinq cents Arabes, il se jeta sur la Nubie, promettant vingt mille têtes aux mânes de ses compatriotes égorgés ; il tint plus que son serment : trente mille Nubiens périrent; les villages furent détruits, les campagnes ravagées. Quand, par ordre du vice-roi, on voulut proclamer l'aman et accorder le pardon, il n'y avait plus personne pour en profiter.

Aujourd'hui, le même pays est en feu, les mêmes combattants sont en présence. Le Soudan est en armes, la Nubie se sépare de l'Égypte, les villages vont être encore détruits, les terres sans doute, ravagées ; mais les Égyptiens et les Anglais, leurs alliés ou leurs maitres, ne sont plus du côté des armes civilisées, de la tactique et de la victoire. Ils ont devant eux le fanatisme religieux, des canons d'acier, des remingtons et des braves. Ce n'est plus Naïr qui fomente la révolte, c'est le Madhi ; ce n'est plus un simple chef, c'est un prophète. La haine est la même que jadis, l'exaspération est au comble ; que les Anglais soient prudents et que Gordon-Pacha évite avec soin le palais de Chendy.[1]

L'auteur de la révolte, Naïr, après avoir vainement fait la

[1] Écrit en 1883.

guerre de partisans contre le defterdâr, avait pu échapper à sa poursuite et, avec une poignée de combattants, s'était réfugié dans le Darfour. Le sabre des conquérants ne put l'y atteindre. On ne sait ce qu'il devint, ni combien de temps il put survivre à la ruine de son pays.

Mais si la Nubie était anéantie l'Égypte couvait une agitation dangereuse; le malheureux pacha, si fier de ses fils, n'eut le temps ni de pleurer Ismaïl, ni de gémir sur la perte de son armée. La même tendresse qu'il avait montrée à la mort de Toussoun ne put se faire jour à celle d'Ismaïl. On lui apporta les restes à moitié consumés du jeune conquérant, mais quelle que fût sa douleur, d'autres soins vinrent aussitôt éveiller sa vigilance et faire appel à cette politique énergique et intrépide qui devait sauver son trône, en même temps que préserver sa vie et celle des siens.

Au moment où le désastre frappait sa famille et son armée, la révolte qui veillait avec soin, saisissait l'occasion et se levait contre lui de toutes parts. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est dit qu'un malheur ne vient jamais seul; la prospérité peut seule protéger les souverains et affermir les trônes; dès que l'adversité s'approche, on voit disparaître la foule des courtisans, des flatteurs et des dévoués. Aussitôt qu'on sut l'échec de Chendy, les fellahs déclarèrent qu'ils ne voulaient pas être soldats et que, simples agriculteurs depuis tant de siècles, ils ne demandaient qu'une chose, rester agriculteurs.

De tous côtés, en effet, dans la haute et la basse Égypte, les villages se soulevèrent au départ de la jeunesse; les femmes et les mères se jetèrent sur les soldats, dispersèrent les recruteurs, tuèrent même ces malheureux et forcèrent les jeunes gens à rentrer dans leurs cabanes d'où, disaient-elles, nul ne pourrait plus désormais les faire sortir.

Naturellement, à la tête des mutins étaient les Albanais qui

prétendaient que la présence de tant d'officiers, d'ingénieurs, de médecins européens, signifiait que le vice-roi voulait vendre l'Égypte aux Roumis.

Mais au moment du plus fort bouillonnement des esprits, quand les timides et les timorés croyaient déjà entendre craquer l'édifice construit à si grand'peine par le Pacha, quand on n'attendait plus qu'une explosion qui devait couvrir le pays de ruines, on vit arriver à Kanka, à quatre lieues du Caire, vingt-cinq mille hommes armés à l'européenne, commandés par des Mamelouks et des officiers européens, parmi lesquels tous les yeux cherchaient le vaillant Soliman-Aga, l'heureux organisateur de cette armée, et dont tant de traits d'audace et d'énergie avaient consacré la popularité. Méhémet-Ali alla aussitôt à leur rencontre et ne put se refuser à croire que cette fois son trône était solidement établi.

Quelques jours après, les six magnifiques régiments firent leur entrée solennelle au Caire, séduisant l'esprit mobile des habitants, rassurant l'industrie et le commerce, chatouillant l'orgueil national, et ne jetant la consternation que parmi les incorrigibles ennemis du gouvernement. Ce fut là une fète immense, car on sentait que c'était la force et la virilité de l'Égypte qui s'affirmait à l'ombre de ces jeunes drapeaux. Sève fut nommé Bey au milieu des félicitations de la cour entière ; le Pacha lui accorda des terres et des richesses, le nomma colonel du 6e régiment d'infanterie et, trésor plus heureux, lui donna publiquement les témoignages sincères d'une vive et sérieuse amitié.

Sève était dans l'opulence. Le grade de colonel ou mir-allays donnait droit à une solde de quarante mille francs par an.

Profitant de ses avantages, le Pacha, fidèle à ses résolutions, songea aussitôt à ses ennemis et s'empressa de dissoudre les corps albanais. Il offrit aux chefs soit d'entrer dans les nouveaux régiments, soit d'avoir à quitter l'Égypte. Les soldats

licenciés étaient libres de reprendre ou non du service. L'esprit public était pour le souverain ; il avait dans sa main la force, loi suprême des Orientaux : l'heure des révoltes était passée ; jusqu'aux plus mutins, tout se soumit.

Quant à Sève, il était au comble de ses vœux. Riche, honoré, déjà célèbre, aimé de l'éminent souverain, courtisé par les grands, acclamé par la foule, il contemplait avec stupéfaction la route qu'en trois années il avait parcourue. De pauvre officier, il était devenu bey opulent, d'obscur aventurier, organisateur d'une puissante armée. Tenu désormais à la représentation, il acheta, au Vieux-Caire, non loin du Nil, une riche habitation, digne de son rang et de sa nouvelle position, y plia le confort européen aux exigences des mœurs orientales, et, pensant n'avoir plus rien à désirer, crut s'y préparer une vie désormais douce et tranquille. Mais si la Fortune est femme, elle n'est pas toujours aveugle. Elle avait fait de lui son favori ; elle voulut l'élever au niveau des plus illustres et des plus grands. La capricieuse divinité, après l'avoir tiré de l'obscurité et de la misère, n'était point satisfaite. La politique aidant, elle fut servie à souhait.

CHAPITRE VI

EN GRÈCE

Jamais armée ne s'était trouvée plus à propos entre les mains d'un souverain ; jamais talisman n'avait été remis plus à temps, par quelque génie attentif et bienfaisant, à un héros dans l'embarras, que ces six régiments amenés par Sève, au Pacha, juste à l'instant où l'Égypte avait à traverser une crise terrible. Sans Soliman Bey pas d'armée, et sans armée plus d'Égypte et plus de Pacha, car la fortune du héros égyptien était dans une passe où elle menaçait singulièrement de sombrer.

Avec ces régiments, tout était changé comme avec la baguette d'une fée. L'étoile de Méhémet-Ali resplendissait d'un éclat inouï ; son trône était inébranlablement assis, ses ennemis vaincus, les séditions étouffées, et l'œil du souverain pouvait se promener avec assurance sur les nuages lointains qui pour lui désormais ne recélaient plus d'orage.

C'était en effet du dehors que le danger aurait pu venir pour l'Égypte, et aussi redoutable que tous les périls du dedans. La Grèce, depuis quatre ans, était en insurrection, et les hardis corsaires qui infestaient l'Archipel, en coupant le commerce

d'Alexandrie, menaçaient de tarir une des principales sources de son revenu.

Les mains liées par le mécontentement des Albanais et la sédition des fellahs, Méhémet-Ali devait apporter tous ses soins, tourner toute son attention sur ce péril intérieur et se contenter tout simplement de vivre, sans se préoccuper outre mesure des victoires de la Croix sur le Croissant.

Tranquille pour sa couronne, n'ayant autour de lui que des sujets fidèles et des généraux dévoués, il pouvait dès lors suivre avec tout l'intérêt qu'elle méritait, cette guerre si nouvelle, cette insurrection si effrayante dans laquelle, dès les premiers jours, les surprises de nuit, les villages incendiés, les populations inoffensives égorgées avaient joué un bien plus grand rôle que les batailles de soldats à soldats [1].

Le premier souci qu'il eut à effacer de son cœur, fut peut-être le plus grand ; il lui venait des Albanais.

Cette milice turbulente et séditieuse comprit aussitôt que son règne était passé. Quelques chefs, dont la conscience était moins pure, se hâtèrent de s'éloigner et de disparaître avant même que l'ordre ne leur en eût été intimé. Les autres désunis

[1] Voici ce que dans ses *Mémoires* (Paris, 1875, in-12), M. Odilon Barrot, dit des Grecs et de leur bravoure; il cite l'opinion de Méhémet-Ali, qui l'avait reçu à Choubrah, lors de son voyage en Égypte, à la fin de 1846 :

« Une autre fois, nous parlions de la guerre de la Grèce dans laquelle son fils Ibrahim et les troupes égyptiennes avaient joué un rôle principal et je me permettais de vanter le courage des Grecs et leur patriotisme (comme devait le faire un libéral de la Restauration), il m'interrompit : « Ce ne sont pas des hommes, me dit-il ; ils sont plus forts en vanterie qu'en action ; je leur ai fait dire un jour d'avoir à se souvenir que j'étais de la race et du pays de Pyrrhus et d'Alexandre et que je les traiterais comme l'avaient fait mes ancêtres ». T. I, p. 431.

D'ailleurs lui-même ne les avait pas flattés, quand parlant de son passage à Athènes, il fait cet aveu naïf. « J'assistai à une séance de la Chambre des députés et me fis désigner tous les hommes qui avaient joué un rôle dans la guerre de l'Indépendance ; ils conservaient, même sous l'habit du législateur, le caractère et les allures de *chefs de bandes!* » P. 417-418.

et n'ayant plus confiance, au premier commandement du redoutable Pacha se fondirent dans les nouvelles troupes ou quittèrent l'Égypte. La discipline sévère qui régnait dans le *Nizam-djedyd* répondait de l'obéissance et de la soumission de ceux qui étaient restés. On pouvait compter que désormais ce ne serait pas de ce côté-là que l'ordre allait être troublé.

Cet exemple de soumission aux lois ou plutôt au Gouvernement, fut suivi dans toutes les provinces. En Orient, on obéit volontiers à un pouvoir énergique ; la nouvelle que l'ancienne armée n'existait plus et que les Albanais étaient dispersés, se répandit jusque dans les villages les plus éloignés et, comme par enchantement, les fellahs ne résistèrent plus à la loi qui les appelait sous les drapeaux ; les malheureux qui se privaient d'un œil ou d'un doigt pour s'exempter du service militaire diminuèrent de nombre, et après tant d'années de trouble on put voir fonctionner avec régularité et harmonie tous les rouages du gouvernement.

Le génie organisateur du Pacha se tourna dès lors avec une activité prodigieuse vers les travaux d'irrigation et de circulation qu'il ne chercha plus qu'à augmenter ou à compléter. Les canaux fertilisateurs furent l'objet d'ordres tout particuliers ; les digues et les chemins furent perfectionnés ; des raffineries de sucre et de salpêtre, des chantiers, des manufactures, des ateliers furent créés ; la police ne fut plus un vain mot : les Bédouins, repoussés et châtiés sévèrement, perdirent cette habitude invétérée de venir de loin enlever de vive force les troupeaux des pauvres cultivateurs ; de nouvelles rues furent percées dans les grandes cités[1], des écoles furent ouvertes, des hôpitaux créés. Partout on sentit l'influence régénératrice du

[1] *Constantinople et l'Egypte*, par CESAR VIMERCATI. Septieme édition, Paris, 1859, p. 283. *L'Egypte au XIXe siecle*, par EDOUARD GOUIN. Paris, 1847, p. 376,

Pacha ; partout, on comprit que le souverain était aussi habile administrateur que rusé politique et audacieux guerrier.

Ce fut sous ces auspices de paix et de tranquillité que l'année 1824 s'ouvrait quand, le 16 janvier, une nouvelle imprévue vint éclater à Choubrah comme une bombe et jeta le trouble dans l'esprit du Pacha.

Le sultan vaincu appelait Méhémet-Ali à son secours. Khurschyd-Pacha, l'ancien rival, l'ennemi personnel du vice-roi, avait laissé détruire les belles armées ottomanes par une poignée de bandits grecs ; honteux de ses défaites, il s'était fait justice et donné la mort. Trois flottes couvraient de leurs débris incendiés les mers de l'archipel ; les portes de Constantinople étaient ouvertes aux chrétiens. Le sultan chargeait le vice-roi de venger le drapeau des Osmanlis ; il le comblait d'éloges, vantait son administration civile, exaltait son organisation militaire, le nommait, dans sa tendresse, l'*exterminateur des rebelles*, et en lui ordonnant de conquérir et de soumettre la Morée, lui en conférait solennellement le Pachalik.

La position était grave. Accepter, c'était se lancer dans les hasards d'une guerre périlleuse ; refuser, c'était donner raison à la calomnie qui proclamait que le Pacha ne s'entourait de chrétiens italiens et français que pour se rendre indépendant, sous la protection des rois européens. Un jour lui suffit pour prendre un parti ; le lendemain, le grand divan du Caire était convoqué.

— Que me conseillez-vous, demanda le Pacha ?

Yusouf Boghos, un de ses ministres, arménien de naissance et homme habile, qui devinait peut-être le secret de son maître, s'écria en élevant les mains vers le ciel :

— « Que le Très-Haut dépose toutes les couronnes de la terre sur ton front ! tu en es digne ; tu es le Bonaparte de l'Afrique ! Marche en avant, nous te suivrons. »

L'avis de Boghos entraina le conseil. Le vice-roi s'inclina en signe d'acquiescement : la guerre fut votée par acclamation, et les ordres furent immédiatement donnés en conséquence.

Mais dans un pays remué par les volcans et sujet aux tremblements de terre, le calme et la tranquillité ne naissent pas tout à coup. Les secousses s'éloignent et s'affaiblissent, mais encore de loin en loin se font-elles parfois sentir. Il en est de même des troubles politiques. Ce n'est jamais sans quelque retour qu'ils sont éteints et ce fut peu de jours après la résolution du Divan qu'un dernier ébranlement eut lieu qui faillit tout compromettre.

Les mauvaises volontés couvaient encore dans le Saïd. C'est là que le recrutement avait toujours été le plus difficile. Un jour, un cheik maugrébin, marabout de Déraveh, revenant de la Mecque, mit pied à terre à Koçéir, environné de nombreux ballots de marchandises. Dans son pèlerinage, il avait retrempé son fanatisme au contact des Wahabites, et il en rapportait une haine violente contre le Pacha dont les armes victorieuses avaient noyé les doctrines d'Abdel Wahab dans le sang de ses coreligionnaires.

Ce fut cet homme dangereux et mal disposé que la douane, parfois si facile, choisit pour lui demander un tribut exorbitant.

Le marabout, frappé dans sa fortune, se révolta.

Ses plaintes attirèrent l'attention de la foule. Son haïk blanc, sa taille plus élevée que celle des Égyptiens, son air farouche firent sensation. Se voyant appuyé, il s'exalta. Bientôt de ses récriminations particulières, il passa aux questions religieuses et s'étendit sur les persécutions que les réformateurs de l'Islam avaient à souffrir. C'était un vendredi ; acclamé par le peuple, il se rendit à la mosquée et, au milieu de la prière, donna cours à une violente prédication.

Son succès fut complet, la foule était pour lui : enivré de son

triomphe et suivi d'une troupe de combattants, il marcha de suite sur Kéneh.

Dans cette ville, riche entrepôt des caravanes, il souleva de même la population et, sûr de l'adhésion de la Haute-Égypte, son armée grossissant toujours, il se rendit à Esnèh où la cité l'acclama plus vivement encore et se déclara entièrement pour lui.

Par une fatalité qui pouvait avoir les plus graves conséquences, des troupes envoyées dans le Sennaar et qui étaient mécontentes de la garnison qu'on leur assignait, se rencontrèrent à Esnèh avec l'insurrection. Trop faibles pour les combattre, séduits par les avances et les caresses de la foule, charmés de voir leur voyage interrompu, les soldats se joignirent aux mutins et déclarèrent faire cause commune avec eux.

Le cheik wahabite avait dès lors sous ses ordres vingt mille combattants ; c'était tout une armée que rendait redoutable le fanatisme et l'exaltation. Il se crut maître de la situation et ne mit plus de bornes à ses désirs.

Au lieu de remonter encore le Nil, de soulever le Saïd entier et de faire appel aux Nubiens et à tous les peuples récemment conquis, il voulut marcher immédiatement sur le Caire, renverser le gouvernement et venger sur l'Égypte les maux qu'Ibrahim Pacha venait de causer à l'Arabie. Son projet fut acclamé et le torrent, grossissant toujours, descendit vers le nord, prêt à se heurter aux forces nouvelles dont disposait le tout-puissant Pacha.

Sans redouter outre mesure cette attaque, Méhémet-Ali et ses généraux se demandaient quelle conduite tiendrait la nouvelle armée, en présence de ces compatriotes et coreligionnaires mutinés? Attaquerait-elle ou se laisserait-elle séduire ? De là dépendait le sort de l'Égypte. On mit le sixième régiment en avant.

C'était l'audace de Sève qui devait trancher ce nœud terrible. Le régiment et son colonel sur qui l'Égypte avait les yeux furent à la hauteur de cette mission si difficile. Suivis de quelques troupes nouvelles que leur exemple entraîna, ils s'élancèrent à la rencontre des rebelles, les chargèrent avec impétuosité et après les avoir taillés en pièces, malgré leur fanatisme et leur nombre, les dispersèrent aux quatre coins de l'horizon et les rejetèrent dans le désert où leurs bandes s'évanouirent sans même essayer de se réorganiser.

La voix de Dieu avait parlé; toute lutte devenait impie.

Les soldats du Nizam[1] avaient abordé les révoltés avec ardeur; ils avaient montré au feu la solidité et la discipline de vieilles troupes. L'épreuve était décisive. Les corps créés par l'officier français étaient les émules de ces régiments fameux qui, sous Bonaparte, avaient battu les mamelouks et montré si haut la supériorité de la tactique et de l'organisation sur l'aveugle courage. Le souverain témoigna hautement sa satisfaction aux chefs et aux soldats et les récompenses largement distribuées apprirent une fois de plus à l'Égypte que le souverain était aussi généreux appréciateur du mérite que sévère protecteur de l'ordre du pays.

Cependant, l'heure du repos n'était pas venue et un autre ennemi autrement redoutable était signalé vers d'autres horizons.

L'insurrection grecque prenait tous les jours de nouveaux développements.

Mais avant de poursuivre ce récit, quelques mots d'explication sont nécessaires.

Quand un crime est commis, le juge s'informe à qui ce crime a profité? et c'est de ce côté là aussitôt qu'il tourne ses investi-

[1] *Nizam*, troupes mahometanes, armées et habillees à l'européenne, par opposition au *Rédif*, troupes mahometanes, armees et habillees à la turque.

gations. Dans le soulèvement des Hellènes, l'Europe ne vit que les effets ; son dernier souci fut de s'occuper du moteur, de la cause.

Ici, impartial historien, nous allons juger les événements à un bien autre point de vue que nos devanciers. Nous pardonnera-t-on d'émettre un avis opposé à celui des savants écrivains qui nous ont précédés ? Qu'importe ? Aujourd'hui la postérité doit parler.

Depuis des siècles, la Russie convoitait l'héritage des sultans ; posséder Constantinople, les riches provinces qui sont au nord du Bosphore, avoir à soi la mer Noire et tenir dans sa main la clé des Dardanelles qui fermerait son empire, c'était décupler sa puissance, c'était obtenir le sceptre du monde. C'est à ce but qu'elle a toujours visé; le testament de Pierre le Grand, apocryphe ou vrai, contient toutes les aspirations de son peuple.

Mais la Russie était trop jeune, la Turquie trop puissante, les gouvernements européens trop intéressés dans la question, pour que ces projets pussent d'emblée s'accomplir. Patiente et rusée, sous Pierre le Grand comme sous Catherine, la Russie s'est approchée peu à peu, sans éclat, sans violence. Un jour elle a démoli une pierre, un autre jour pris un buisson ou franchi un ruisseau. C'était moins que rien ; c'était si peu de chose qu'il ne valait pas la peine d'en inquiéter l'Europe, et tout le monde trouvait à la Turquie un bien mauvais caractère d'avoir toujours à se fâcher ou à gémir.

Un fabuliste raconte que, pour se défaire d'un puissant lion, terreur de la contrée, on lui offrit une belle fille en mariage ; mais pour qu'il ne la blessât pas dans ses caresses, on obtint de lui qu'il se laisserait couper les ongles et les dents. Dès qu'il fut privé de ses armes terribles, on lâcha contre lui quelques molosses qui en eurent facilement raison.

La Bulgarie, la Valachie, la Moldavie, la Servie, les bords de la mer Noire, la Crimée fournissaient à la Turquie une cava-

lerie nombreuse et redoutable : sous le prétexte que la plupart de ces provinces étaient chrétiennes, on les a détachées de l'empire ottoman ; c'était un bien, sans doute : l'Europe n'a eu que des applaudissements pour cette opération, mais la Turquie n'a plus eu de cavalerie.

La Grèce, avec ses îles peuplées de pirates et de pêcheurs, ne produit que des marins. Ne lui demandez, ni agriculteurs, ni industriels, ni ouvriers ; ses fils ne connaissent que la mer. Ses trente mille matelots faisaient l'unique force des belles flottes de la Turquie, mais la Grèce est chrétienne et il fallait à tout prix la détacher de la suzeraine qui l'opprimait. Avec une habileté inouïe, avec une persévérance que rien n'a lassé, la Russie a fait miroiter la liberté aux yeux du peuple grec

S'emparer de l'Hellade eût peut-être été à sa convenance, mais la chose n'était pas immédiatement nécessaire. L'Europe, alors encore puissante, aurait pris les armes ; on s'est contenté de demander ou plutôt de consentir à son affranchissement. Aujourd'hui le lion n'a plus ni dents, ni ongles ; à l'heure que l'on voudra, il tombera entre les mains de son ennemi.

« Au nom de Pierre le Grand, l'Hellade aperçut d'autres cieux et un nouvel horizon », dit M. de Pouqueville dans un livre jadis vanté, uniquement consacré à célébrer la gloire et la vertu des Hellènes [1]. Pour que M. de Pouqueville l'avoue, il faut que non seulement le fait soit vrai, mais encore qu'il le trouve à l'avantage du peuple à qui il élève le plus pur de son encens.

« Porter une armée formidable sur le Danube, faire *révolter les Grecs*, menacer Constantinople par mer, afin d'obtenir la cession de la Crimée, tel était le secret de Catherine II, » dit encore M. de Pouqueville avec une crudité qui fait frémir [2]. Ici,

[1] *Histoire de la Régénération de la Grèce*, t. I, p. 4.
[2] Pouqueville, *loc. cit.*, t. I, p. 42.

l'écrivain philhellène n'a pas un mot de blâme pour sa chère Russie qui pousse la Grèce à un soulèvement terrible et ruineux, si ce soulèvement peut lui valoir à elle la possession de la Crimée.

« Les émissaires de Catherine ne cessaient pas de parcourir la Grèce, » dit encore le même écrivain [1], voilà tout le secret de l'émancipation des Grecs ; elle fut moins le fait de l'oppression de la Turquie que le résultat des intrigues de la Russie qui devait seule en profiter.

Cependant, tout en mûrissant ses projets, le XVIII[e] siècle avait passé sans que le colosse du Nord eût mis la main sur l'objet de sa convoitise. Il était inutile *de faire révolter les Grecs* malgré les invites de ce peuple turbulent.

« Au mois d'avril 1770, la flotte russe jeta l'ancre dans la baie d'Ætylos, dit M. de Pouqueville ; ses commandants furent reçus avec transport par les évêques de Lacédémone et de Chariopolis, suivis d'une foule de montagnards qui ne demandaient qu'à s'enrôler sous les drapeaux de leurs prétendus libérateurs [2]. » Mais le temps n'était pas venu, la Russie était trop forte pour ne pas être patiente ; elle voulait le bénéfice sans danger, bien certaine que personne au monde ne lui disputerait sa proie. Plus tard, les guerres de la république et du premier empire attirèrent son attention, la campagne de Moscou occupa ses armées, mais chaque heure écoulée ne l'en rapprochait pas moins du moment qu'elle attendait.

Enfin la minute sonna : Grèce, Turquie, Russie, tout le monde était au point voulu.

« M. Blaquière a été mal informé quand il prétend que l'insurrection des Grecs ne devait s'opérer qu'en 1825, dit encore M. de

[1] POUQUEVILLE, *loc. cit.*, t. I, p. 67.
[2] ID., *loc. cit.*, t. I, p. 47.

Pouqueville, que nous nous plaisons à citer, car il a consciencieusement étudié cette guerre. Elle aurait éclaté en 1815, sans l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe qui fit changer de direction à la politique russe. Milosk la fit manquer en 1817, lorsqu'il assassina Czerni Georges. Ce fut alors que les Grecs résolurent de mettre Ali-Pacha en avant et de le faire proscrire par le Sultan, afin d'être en mesure d'agir[1]. » Ici encore les historiens ne sont pas d'accord, mais il ne s'agit que d'un mince détail.

Sont-ce les Grecs qui, comme l'avance M. de Pouqueville, poussèrent Ali-Tébélen à la révolte ? ou est-ce le terrible pacha de Janina qui fit soulever les Grecs pour occuper et détourner les Turcs qui le serraient de près, entouraient sa ville et le mettaient aux abois ?

N'en déplaise à l'historien des Grecs, c'est pour ce dernier avis que nous pencherions. La Porte, depuis longtemps, convoitait les immenses trésors du Pacha ; depuis longtemps, se croyant inattaquable dans son ilé et sa forterèsse, le Pacha résistait à tous les ordres et restait sourd aux intimidations et aux promesses. Musulman avec les musulmans, Grec avec les Grecs, jouant tous les jeux, gardant des amis partout, il ne s'adressa aux chrétiens que lorsqu'il vit les armées turques l'assiéger sérieusement. Dès que le danger lui parut pressant, il répandit ses émissaires et son or dans toute l'Albanie. Les Souliotes les premiers répondirent à son appel[2].

[1] *Loc. cit.*, t. III, p. 265.

Aly Tébeleny, pacha de Janina, « fut, en tous cas, un des hommes les plus remarquables que la Turquie ait produits... On a beaucoup plus insisté qu'il ne fallait sur la rudesse de ses procédes ; ceux-ci furent tels qu'ils devaient l'être dans son pays et dans son temps... Le caractere de sa vie était austère et il ne souffrait pas autour de lui de mauvaises mœurs...

« La plupart des capitaines roumeliotes, membres de l'heterie, estimaient qu'il ne se pouvait trouver un meilleur chef pour la conduite de la grande entreprise... Ils voulaient faire de lui... leur souverain futur et le souverain de l'Hellade... Aly pacha eût-il renoncé à l'ambition de gouverner l'empire avec le Grand Vizirat

« Les Sphakiotes en Crète, les Souliotes en Epire, les Maniotes en Laconie, dit l'amiral Jurien de la Gravière, étaient des sujets du Sultan, mais des sujets comme autant de vers rongeurs au cœur de ses provinces. » L'éminent amiral a voulu dire que ces populations étaient une honte et une désolation pour le pays. Toujours prêts, en effet, pour le pillage, l'attaque et la dévastation, ces montagnards, Klephtes pour la plupart, c'est-à-dire voleurs et assassins, se hâtèrent de courir à un pillage dans lequel ils devaient trouver richesse et impunité. Les Turcs furent surpris et attaqués sans déclaration de guerre, les fermes brulées, les cultivateurs assassinés. Dans ce soulèvement furieux, les femmes turques et les enfants périrent misérablement. M. de Pouqueville lui-même, l'ami fanatique des Grecs, reconnaît sans les blâmer, ces épouvantables cruautés.

« Quelques soulèvements indiquèrent l'approche de la crise, dès la fin du mois de mars 1821, dit M. Jurien de la Gravière; le 2 avril, le soulèvement était général. Les propriétaires timariotes (soldats turcs auxquels le Sultan avait fait des concessions de terres) se virent subitement attaqués et cernés sur tous les points à la fois. Ils furent frappés sans merci, depouillés sans remords. En moins d'un mois, une population de 20.000 âmes dispersée dans les campagnes de la Grèce, avait disparu. L'extermination, assure-t-on, fut préméditée; elle entrait dans les plans et dans les calculs de l'hétairie. Hommes, femmes, enfants, l'éruption du volcan n'avait rien épargné. Trois mille fermes, au moins, étaient réduites en cendres [1]. » On comprend quelle

pour devenir, comme ces conjurés le souhaitaient, et sous un titre quelconque, le législateur nouveau de la Roumelie? C'est une question assez douteuse. En tous cas, l'Europe... ne l'eût pu comprendre et y eût difficilement consenti ». COMTE DE GOBINEAU. *Le royaume des Hellènes*. (*Correspondant*, 10 juillet 1878.)

[1] Les missions extérieures de la marine. La station du Levant. *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1873, p. 933.

épouvante et quelle irritation ces massacres jetèrent dans toute la Turquie.

« Le 25 avril 1821, ajoute M. Jurien de la Gravière, toute la population chrétienne de la Grèce orientale avait pris les armes. Du cap Sunium à la vallée du Sperchius, dans des centaines de villages, les familles musulmanes furent entièrement détruites. » Certes, on ne peut parler de ces épouvantables hécatombes avec plus d'impartialité et de modération.

De son côté, M. de Pouqueville ne les nie pas.

« En longeant le rivage de l'Étolie, dit-il avec complaisance, l'officier anglais avait aperçu les feux de joie des Grecs qui célébraient leurs victoires en brûlant les maisons de campagne des agas de Lépante[1]. »

Il va plus loin. Les Grecs attèlent de malheureuses femmes turques à la charrue et les obligent à labourer; ils mettent des hommes sous le joug et les frappent. Pouqueville, sans pousser un cri d'indignation, raconte le fait avec calme et aiguise son récit d'une fine pointe de sarcasme : « Il était plus que cruel pour les beys eux mêmes, longtemps seigneurs de cette contrée, de la savoir labourée par les Turcs livrés au bras séculier des femmes de Sainte-Vénérande, qui les attelaient au joug et les excitaient avec les aiguillons qu'on emploie pour les bœufs, à tracer des sillons que *les sueurs de leurs tyrans fertilisaient ainsi pour la première fois*[2]. »

Cet atroce récit ne justifie-t-il pas d'avance, ou du moins n'explique-t-il pas les cruautés et les vengeances que les Turcs exercèrent lorsqu'ils revinrent en force, cruautés qui ne furent que des représailles ?

Cependant les Grecs ne se contentaient pas de tuer et de piller

[1] *Loc. cit.*, t. III, p. 428.
[2] *Loc. cit.*, t. III, p. 428.

leurs ennemis ; à l'occasion, ils ne dédaignaient pas de mettre aussi un peu la main sur la fortune de leurs frères. M. de Pouqueville nous le raconte ainsi : « Les bandes de ces montagnards (de la Morée) composées en grande partie des pirates de Nézapos et des Cacovouniotes, se laissèrent bientôt battre par les Turcs, à qui il suffisait de faire sortir cinquante hommes pour les mettre en fuite. Elles prirent alors le parti de se payer elles-mêmes des frais de leur expédition. *Afin*, disaient-elles, *de ne pas laisser aux infidèles les biens de leurs frères, il était naturel qu'ils se les appropriassent.* Ainsi les Maniotes, venus pour combattre les Turcs, firent main basse sur le quartier grec d'où ils emportèrent meubles, fenêtres, portes, planches, et jusqu'aux tuiles des maisons. Ils chargèrent plusieurs barques de ces dépouilles[1]. »

Voilà les exploits qui jetèrent dans l'admiration les peuples : négociants, bourgeois, ouvriers, poètes, peintres et prosateurs de l'Europe et surtout de la France.

Lord Byron ne put y tenir et il vint cueillir des lauriers à côté des Colocotroni et des Ypsilanti. Lui qui avait dédaigné de hautes places parmi les lords anglais, élite de sa nation, il vint fraterniser avec des bandits du dernier ordre. Casimir Delavigne, Victor Hugo les chantèrent ; tous les faiseurs de tableaux se hâtèrent de peindre leur *jeune Grec mourant ;* les chansonniers mirent en vers les klephtes de la montagne et les pirates de l'archipel ; les incendiaires furent à la mode et il n'y eut piètre café de France ou d'Italie, fréquenté par des Voltairiens et des libres penseurs de toute force, qui après avoir répété les gaudrioles de Béranger et des autres faiseurs du temps, ne retentît des vœux les plus bruyants en faveur de l'étendard de la Croix.

[1] *Loc. cit.*, t. II, p. 560.

Or, nous n'en avons pas fini avec ces héros de la Croix.

« Le 24 avril 1821 [1], huit bricks spezziotes enlevaient, à Milo, une corvette ottomane de trente-six canons et un brick de seize qui attendaient dans ce port le complément de leur équipage. En vain les primats de Milo... et le consul de France... essayèrent-ils de sauver les prisonniers turcs. Cette guerre effroyable ne connaissait pas la pitié ; les Spezziotes firent main basse sur tous leurs captifs. Les *équipages des navires marchands* qu'ils avaient ramassés sur leur route, furent massacrés avec ceux qui montaient le brick et la corvette enlevés dans le port de Milo. Spezzia eut donc l'honneur d'arborer la première le drapeau de l'indépendance, mais elle fut aussi la première à souiller par d'odieux excès ce glorieux emblème de la liberté hellénique. Une riche amazone, veuve du capitaine Boboli, mis à mort à Constantinople... avait attisé l'incendie... Pendant que la Bobolina, vêtue à la macédonienne, aussi ardente au pillage, aussi impitoyable au massacre que le plus farouche des Skipetars, allait s'établir en croisière avec quatre navires armés à ses frais devant Monembasia... d'autres bâtiments spezziotes apportaient des nouvelles décisives..., la mer se couvrit de bricks et de goélettes grecs... les capitaines d'Hydra ne tardèrent pas à se fermer par les plus sanglantes violences tout retour. »

C'est ainsi que l'amiral Jurien de la Gravière, témoin des faits, nous parle de la magnanimité des Grecs. Voici maintenant comment cet historien vante leur courage :

« Les descendants des Spartiates se débandaient dès qu'ils apercevaient un turban et les Turcs qui voulaient se procurer

[1] C'était un an auparavant, le 25 mai 1820, que M. le comte de Marcellus, en mission dans le Levant, avait acheté, dans cette même île, pour la France, la plus belle statue que nous eût légué l'art antique, la *Vénus de Milo*. Conduite en France, elle fut présentée au roi Louis XVIII, le 1er mars 1821 et accueillie par des cris d'enthousiasme par tous les artistes d'alors.

la satisfaction d'en prendre quelques-uns attachèrent dans les vignes une vache qui faisant entendre ses mugissements, attira, dès que la nuit fut venue, les Maniotes de ce côté. Ceux-ci aussi intrépides à voler que les plus illustres héros de Lacédémone, s'étant avancés pour s'emparer de la proie qu'ils convoitaient, les Turcs embusqués dans une chapelle voisine parvinrent à en saisir une trentaine[1]. »

Comment donc tant de succès, qui amenèrent à la fin l'indépendance de la Grèce?

L'amiral Jurien de la Gravière va nous en donner la clé.

Toutes les victoires des Grecs furent maritimes et les brûlots de Canaris peuvent en réclamer la moitié.

« En 1821, dit l'amiral, le matériel de la flotte ottomane se composait de dix-sept vaisseaux réunis à Constantinople, quatre trois-ponts et treize vaisseaux de 74 ; sept frégates, cinq corvettes et quelques bricks... la difficulté était de trouver des équipages. Les Turcs ne sont pas un peuple marin... Les musulmans à bord de la flotte ottomane, pointaient et manœuvraient les canons, aidaient à lever les ancres... Aucun d'eux ne s'aventurait dans l'espace pour aller, suspendre entre le ciel et l'eau, plier en marin la toile avec les ongles, prendre le bas ris aux huniers, déferler ou serrer les voiles ; ce travail périlleux était exclusivement l'affaire des raïs, des esclaves ou des mercenaires chrétiens... Depuis l'époque où se livrait la bataille de Lépante, les Grecs n'avaient pas cessé d'être l'âme de tout vaisseau turc. On avait vu dans cette célèbre journée plus de 25.000 Grecs embarqués sur la flotte ottomane. »

Tous les marins grecs ayant déserté à la fois, la flotte turque n'ayant plus de matelots, se trouva dans la même situation que la flotte française, lorsqu'au moment de la Révolution, l'émigra-

[1] POUQUEVILLE, *loc. cit.* t. II, p. 572.

tion et l'échafaud lui eurent enlevé tous ses officiers. Les hommes de mer ne s'improvisent pas ; on a eu beau exalter jadis les bataillons de la Moselle en sabots, on en est revenu et on sait qu'en penser ; mais si des écrivains de mauvaise foi, en déversant leur fiel et leurs railleries sur les armées permanentes fortement disciplinées, ont prétendu que les vieux généraux de vingt ans se révélaient dans l'émeute ou la bataille, ils n'ont jamais eu l'impudeur de dire que les amiraux se formaient à Asnières et pouvaient conduire une escadre à travers les dangers de l'Océan.

Les flottes turques sans marins furent donc battues, et cela devait être ; les équipages attaqués fuyaient, cela se conçoit, ils n'avaient pas confiance. Esclaves, enrôlés de force, désintéressés dans cette guerre, à bord de navires mal commandés et sans discipline, étonnés du gros temps, comprenant à peine la langue des marins et le commandement des chefs, ils n'avaient qu'un but, s'épargner de la fatigue et de la peine, qu'une pensée, sauver leur vie à tous les dangers. Les goëlettes de Myaulis, fines marcheuses, les bricks de vingt canons montés par de hardis corsaires, eurent donc raison des belles frégates et des gros vaisseaux. Ce fut toute une autre affaire quand la marine égyptienne se présenta.

Mais, malgré les exploits des Grecs si chaudement chantés par les écrivains français, tout n'allait pas au mieux dans les affaires de l'Hellade. Les chefs de bandits voulaient bien commander, ils ne voulaient pas obéir ; le pillage des villages turcs ne profitait qu'aux commandants, les soldats mouraient de faim et de misère. Les écrivains philhellènes nous font de tristes tableaux des hommes et des choses de ce temps.

« Panorias de Salone arriva au camp des Hellènes, dit M. de Pouqueville, dans son livre tout à la gloire des Grecs, t. III, p. 350.

« Ce vieux soldat, ayant été admis au Conseil, parut aussi surpris qu'indigné du luxe insensé des capitaines grecs qui s'étaient enrichis à la prise de Tripolitza ; il leur reprocha amèrement d'imiter les barbares qu'ils avaient vaincus et il ne balança pas à leur dévoiler les malheurs dont la patrie était menacée. »

Plus explicite encore dans un autre passage, voici ce que nous trouvons dans le même volume III, du même auteur :

« Depuis le commencement de l'insurrection, disent les députés d'Hydra, la marine grecque a seule soutenu le poids de la guerre ; son sang a coulé dans vingt rencontres ; elle a dépensé les économies de ses armateurs et, obligé d'acheter jusqu'au biscuit pour nourrir les matelots, jamais les commandants de terre ne sont venus à son secours. Nous accusons ici la cupidité de Colocotroni, des Déli-Ianéï et de ceux qui se sont emparés des dépouilles et des propriétés immobilières des Turcs ; ils sont gorgés de richesses, ils récoltent, ils vendangent, ils possèdent des chevaux et des troupeaux, sans rendre aucun compte ; ils se sont substitués aux pachas et aux agas, tandis que, privées de commerce, nos banques sont vides et que nos marins, vieux de fatigues, expirent de besoin. Est-ce là cette régénération dont nous nous étions flattés... [1] »

[1] Cette manière d'administrer n'a pas changé. Voici ce qui se passait à Athènes en 1875 :

Un fait assez original vient de se produire en Grèce : le ministère, que dirigeai M. Bulgaris, a été mis en accusation par la Chambre des députés : voilà, en partie, le texte de cet acte d'accusation :

« La Chambre des représentants accuse les anciens ministre : D. Bulgaris, président du conseil, ministre de l'intérieur ; B. Nicolopoulo, ministre de la justice et par intérim des finances ; D. Grivas, ministre de la guerre ; Jean Balassopoulo, ministre des cultes et de l'instruction publique ; D. Tringhetta, ministre de la marine et Jean Delyanni, ministre des affaires étrangères, que, le 30 novembre 1875, les 19, 20, 21, 22, 23, 24, 27 et 28 mars 1874, s'étant, en leur qualité de ministres de l'État, assemblés dans la salle des séances de la Chambre avec d'autres députés dont le nombre, les ministres compris, n'a jamais dépassé 92 et s'est, la plupart

« Colocotroni allait répliquer, quand l'archevêque Germanos, prenant la parole, lui reprocha son insatiable avidité, en le sommant, ainsi que les autres capitaines, de se justifier de leurs malversations. — *Prêtre*, s'écria Colocotroni en fureur, *retourne à l'autel*, et mettant la main sur ses armes, *ou crains ma colère!* — *Soldat, chasseurs d'hommes, tremble toi même*, réplique Germanos, car si une goutte du sang des ministres du Seigneur était répandue par les mains de tes pareils, il en coulerait bien d'autres. »

A ces aveux arrachés à un ami fanatique des Grecs, oserons-

de ces jours-là, élevé à peine à 80, ils ont *usurpé* le pouvoir législatif qu'il ne leur était pas permis de prendre, dans le but de tromper l'État et le roi, et d'obtenir un gain illicite; qu'ils ont promulgué, au nom de la Chambre, et comme si elle les avait elle-même promulgués, les actes législatifs dont suit la liste, comme lois de l'État; qu'ayant provoqué, comme ministres constitutionnels et responsables, la sanction des susdites fausses lois comme lois de l'État et comme si elles avaient été promulguées par les deux partis qui composent le pouvoir exécutif, ils ont officiellement affirmé, en connaissance de cause, comme vraies, des choses qu'ils savaient être fausses; qu'enfin ils les ont *exécutées* comme lois en percevant des impôts, dépensant les recettes publiques, disposant des biens de la nation, annulant et modifiant des lois antérieures et des conventions de l'État, conférant des grades dans l'armée de terre et de mer, créant, dans l'intérêt d'autrui et au détriment de l'État, des droits et prétentions.

Cet acte d'accusation est du 12 novembre: le lendemain, un mandat d'arrêt a été décerné spécialement contre deux des anciens ministres pour des faits qui n'ont rien de politique — en apparence du moins.

Considérant que Jean Balassopoulo, domicilié à Sparte et demeurant provisoirement à Athènes, et Basile Nicolopoulo domicilié à Athènes, tous deux anciens ministres, sont accusés d'avoir, de concert, dans un intérêt commun, et dans un but de gain illicite, demandé et obtenu différentes sommes d'argent, des bijoux et des objets en argent, dans la question de la nomination des archevêques de Patras, d'Argolide, de Céphallénie et de Messénie, principalement Jean Balassopoulo, en sa qualité de ministre de l'instruction publique et des cultes, pour négliger leur devoir sur le droit de choix des candidats proposés par le synode; d'avoir, en outre, fait violence aux prélats déjà nommés et sacrés: Kallinnikos Terzopoulo, à l'archevêché de l'Argolide; Averkio Lambiri, à l'archevêché de Patras et d'Elide; Etienne Argyropoulos, à l'archevêché de Messénie, et Spiridon Compotiecra, à l'archevêché de Céphallénie, et de les avoir ainsi forcés de donner aux accusés de l'argent et des objets d'une valeur de cent cinquante mille drachmes pour être nommés de préférence aux susdits archevêchés;

Avons ordonné leur arrestation, etc.

(*Figaro*, 25 novembre 1875).

nous ajouter les charges accablantes d'un homme haut placé, indépendant, écrivant longtemps après les événements écoulés, en dehors donc des passions bouillonnantes de l'époque? L'amiral Jurien de la Gravière, lui aussi, arrache les masques de patriotisme et de grandeur dont les folliculaires de la Restauration se plurent à couvrir des hommes indignes de la gloire.

« Au mois de mars 1822, les Albanais étaient sans gouvernement. La Morée, la Grèce continentale, l'Archipel tendaient à se constituer en corps de nation... Coron, Modon, Nauplie, les châteaux de Patras, d'Athènes, résistaient encore... on voulait établir l'unité dans le gouvernement politique, mais cette unité ne présidait pas même à la direction des opérations militaires. L'armée grecque n'avait plus de commandant en chef. Colocotroni, déjà célèbre par l'atrocité de ses brigandages, s'était porté avec un corps de Moréotes, vers Patras. D'autres corps opéraient sous les ordres du chef des Maniotes et des commandants des différents blocus. Le prince Démétrius se tenait isolé à Zeitouni. »

Les autres chefs, aussi glorifiés que Colocotroni, par tous les historiens de l'Indépendance, le valaient en effet, sous tous les rapports. Voici comment M. de Pouqueville peint un de ses compagnons d'armes :

« Christos Tzavellos qui les tenait bloqués (les Turcs) voulait en faire un exemple. Assisté des paysans, il entourait déjà la palanque de facines auxquelles il se proposait de mettre le feu et de chauffer à blanc les murs d'enceinte, de manière à brûler vifs ceux qui y étaient renfermés. Les piles du bûcher s'amoncelaient, et les Turcs demandaient inutilement à capituler quand douze chefs des plus âgés franchissant un tas de branchages, vinrent tomber aux pieds des Souliotes ; ils s'offraient en victimes expiatoires pour leurs palicares ; ils invoquaient la mort sans

pouvoir l'obtenir... » (Cependant, on leur pardonna. Dieu merci !)

« L'Acropole d'Athènes ne se rendit aux Grecs que lorsque l'eau des citernes se trouva complètement épuisée.

« La garnison capitula le 21 juin 1822 ; il y avait alors onze cent cinquante personnes dans l'Acropole ; cent quatre-vingts seulement étaient en état de porter les armes. Malgré les efforts des consuls de France et d'Autriche, MM. Fauvel et Gropius, la plupart des prisonniers furent massacrés [1]. »

Nous avons parlé de Tripolitza, dont le pillage enrichit les capitaines grecs ; voici comment M. de Pouqueville lui-même le décrit :

« Le lecteur peut choisir, à son gré, la relation la plus horrible que les historiens nous aient transmise du sac des villes, dans les siècles bibliques, où l'on égorgeait jusqu'aux animaux, et il aura le tableau fidèle de la prise de Tripolitza.

« Pour nous, fatigué de retracer des scènes de carnage, nous nous contenterons de dire, en frissonnant d'horreur, que huit mille Turcs portant les armes furent passés au fil de l'épée, et qu'un nombre plus considérable de femmes... Nous n'avons pas le courage d'achever [2]. »

Ce fut pour cueillir de pareils lauriers que la jeunesse libérale de l'Europe accourut au secours des Grecs. A côté de lord Byron, le plus illustre, une foule de jeunes hommes épris de liberté, vinrent, enthousiastes, s'enrôler sous l'étendard de la Croix. Que de dithyrambes en leur honneur, dans les journaux, les romans et les poésies ! Nous ne pouvons résister au désir de faire leur portrait :

« Les défenseurs de la liberté qui avaient jusqu'alors abordé

[1] JURIEN DE LA GRAVIÈRE. *Revue des Deux-Mondes*. 15 mars 1873.
[2] POUQUEVILLE. III, 206.

aux terres de l'Hellade, étaient en grande partie des gens de qualité, chamarrés de cordons, suivis de domestiques, portant des titres de comtes, de barons et de chevaliers. Beaucoup se flattaient d'être pourvus d'emplois supérieurs ; ils prétendaient être au moins généraux, colonels ! et il y en avait très peu qui n'aspirassent à faire une grande fortune[1]. »

On reste confondu à la lecture des écrivains de la Restauration. D'où venait ce mirage, ce fanatisme, cette folie ! l'or de la Russie était-il là-dessous ? Y a-t-il des moments où les peuples, poussés par une invincible fatalité, sont dans une démence inconsciente ? assassinent nécessairement des otages, et brûlent irrésistiblement les palais ? Si la surexcitation terrible d'un siège de six mois, a pu faire comprendre le délire furieux de la population parisienne, la population grecque n'a pas la même excuse. C'est tout naturellement et de sang-froid, par une douce pente qu'elle agit.

Voici, pour varier, une anecdote naïve et charmante :

« Un voyageur anglais, ayant obtenu l'hospitalité dans la demeure d'un Maniote, se servit pour souper d'un nécessaire qui renfermait quelques couverts en argent. A la vue de ces objets, une vieille Spartiate se prit à pleurer ; sur quoi l'étranger l'ayant conjurée de lui dire le sujet de ses larmes, elle lui répondit *naïvement :* « Hélas, seigneur, je pleure de ce que mon fils n'est pas ici pour voler d'aussi belles choses[2]. »

Aujourd'hui, la paix règne en Grèce ; le royaume est organisé, le joug des Turcs ne pèse plus sur ce peuple intéressant. Sans doute que la patrie d'Alcibiade et de Périclès, comme on disait

[1] POUQUEVILLE, t. III, 162.
[2] POUQUEVILLE, t. II, p. 574.

en 1824, va nous offrir l'exemple des plus aimables et des plus douces vertus.

Nous ne citerons pas Edmond About.

Un écrivain enthousiaste de la Grèce, M. Eugène Yéméniz, consul de Grèce à Lyon, dans les éloges passionnés qu'il fait de son beau pays, avouait quelques ombres au tableau, mais c'était bien peu de chose.

« Je partis d'Athènes pour la Laconie, dit-il, sans tenir compte des remontrances par lesquelles quelques amis s'efforçaient de me retenir. Ce voyage, en effet, n'était pas exempt alors de tout péril. Le brigandage, endémique dans le Magne et dans les régions qui avoisinent le Taygète, y faisait ouvertement explosion au moment même de mon départ[1]. »

« Certaines régions de la Laconie ont échappé à toutes les conquêtes ; il en est où le Musulman n'a pas osé mettre le pied. A Sparte donc rien n'est resté debout que la liberté, mais une liberté farouche, hostile à toute innovation, et rebelle au progrès[2]. »

Le clergé grec est ignorant et superstitieux, disent Madame de Gasparin, MM. Yéméniz, de Marcellus, Vimercati, Mouriez, Isambert et tous les écrivains que nous avons consultés ; le culte de la Panagia, quelques images et des amulettes suffisent à tous les besoins de l'âme et du cœur.

Dans son ouvrage consacré à exalter l'aspect de la nature et les mœurs de son pays, on ne peut regarder un enfant, dit M. Yéméniz, ou le toucher sans que vous ne lui jetiez un sort qui menace de lui coûter la vie ; la mère, effrayée alors s'enfuit : étranger, vous êtes consterné ; une seule ressource vous reste, courir après l'enfant et lui cracher dessus. La mère ravie re-

[1] Eugène Yéméniz. *Paysages grecs*. Mémoires de l'Académie de Lyon, 1874, p. 385.

[2] Eugène Yéméniz, *loco citato*.

vient aussitôt et peut dès lors vous le confier avec bonheur ; si vous jetez sur l'enfant un morceau de coton, symbole des cheveux blancs que vous lui souhaitez un jour, la mère folle de joie ne saura comment vous remercier.

Mais voici le bouquet, c'est la main d'un ami qui l'a cueilli :

« De Parga à Souli, dit notre écrivain, dans son étude intitulée : *Les Anglais et la Grèce*, la route est longue et mauvaise, quoique ce soit la plus courte et la meilleure. Elle passe par des rochers et par des bois, derrière lesquels un homme et une carabine se cachent aisément, et si un soir, au fond de quelque ravin ou dans les broussailles d'une forêt, vous recevez du plomb dans la tète, vous vous repentirez de n'avoir pas tenu compte de mon avis. Quant à celui qui aura fait parler la poudre contre vous, il reviendra en se frottant les mains. Rentré chez lui, il imprimera sur la muraille de sa chambre une marque rouge à la suite de plusieurs autres, en comptant : une, deux, trois, quatre... ou plus ou moins, suivant ce que sa bonne chance lui aura permis de faire. — Encore un ! que le diable ait son âme, dira-t-il ensuite, et il rechargera son fusil. Pareille chose est arrivée, il n'y a pas longtemps, à un jeune lord. Et soyez sûr que le meurtrier n'était pas un voleur ; il ne toucha pas à la dépouille de sa victime, qui fut dérobée quelques heures plus tard, par des maraudeurs albanais[1]. »

Rien ne manque à ce tableau d'une si naïve férocité, et ce qui nous garantit sa fidélité, c'est le nom du peintre qui le trace.

Ce jeune tigre qui assassine les voyageurs par amour de l'art, sans passion, sans cupidité, et qui fait une marque suivant sa bonne ou sa mauvaise chance, (c'est l'expression du consul grec), ne ressemble-t-il pas à la prostituée de l'Écriture . je n'ai point fait de mal, dit-elle : *Non operui malum.* Si de pareils

[1] Eugène Yéméniz, *Mémoires de l'Académie de Lyon*, t. XV, 1874, p. 124, 125.

faits se passent de nos jours, qu'était-ce au moment où toutes ces bêtes féroces étaient déchaînées.

Nous avons voulu faire connaître la Grèce et les héros de l'Indépendance avant d'amener les Égyptiens sur le théâtre de la guerre. Assez de cris de fureur ont retenti en France et en Italie quand Ibrahim Pacha parut dans l'Archipel ; assez d'insultes violentes accueillirent la nouvelle de ses victoires ; assez souvent le nom de boucher et de bourreau fut-il prodigué à Méhémet Ali et à son fils : l'histoire est sévère, elle doit être impartiale ; nous avons déblayé le terrain, dressons nos tentes ; nous avons montré les agneaux grecs ; appelez bouchers ceux qui sont venus les combattre et les vaincre.

CHAPITRE VII

EN MORÉE

Quand le soulèvement de l'Hellade eut lieu, trois millions de Grecs étaient répandus dans toute l'étendue de l'empire ottoman. Deux millions habitaient les provinces européennes en y comprenant la Crète et les Cyclades. La Grèce continentale et la Morée ne comptaient guère qu'un million d'habitants; ce fut cette portion infime qui supporta le poids de la guerre; le reste, tout en faisant des vœux au fond de son cœur, garda la plus complète neutralité.

« La fidélité des îles catholiques, dit M. Jurien de la Gravière, Tine, Syra, Naxos, Santorin, n'avait pas été ébranlée par l'insurrection du Péloponèse. Les catholiques étaient trop disposés à rendre à César ce qui lui était dû. »

Nous voyons à ce calme deux causes : les populations catholiques moins turbulentes avaient eu moins à se plaindre de la loi rigoureuse des Turcs; elles avaient moins de désir de faire partie des provinces russes, de s'allier à la grande nation et de se laisser absorber par elle. L'or de la Russie fut moins prodigué dans leur sein, peut-être parce qu'il fut plus dédaigné.

Mais en mettant le pied sur cette terre fameuse, mère de la civilisation latine, nous sommes arrêté dès le premier pas. Comment nommer ces villes, ces fleuves, ces montagnes que nous apprirent à connaître la fable, la poésie, et les récits gracieux de l'antiquité ?

Est-ce à Cérigo que naquit Vénus? nous n'avons jamais connu que Cythère. Est-ce à Dili ou à Délos que fut le berceau de Diane et d'Apollon ? Jamais Minos ni le grand Idoménée ne régnèrent à Candie ; ce n'est point non plus dans cette île obscure que les corybantes élevèrent le jeune Jupiter ; c'est en Crète que régna la sagesse et que s'écoulèrent les cycles fabuleux de l'âge d'or ; le cap Colonne ne dit rien à mon esprit et ne réveille nullement dans ma pensée les enseignements du divin Platon.

Comme nous, l'amiral Jurien de la Gravière, obligé de parler de la guerre de l'Indépendance, fut embarrassé. Comment, dans un récit moderne, conserver les noms anciens? Comment oublier les noms anciens en face du Péloponèse, en présence d'une terre toute palpitante de si poétiques souvenirs ?

« Il m'arrivera souvent, dit-il, de désigner les villes, les territoires, les iles, les provinces, tantôt sous leur nom antique, tantôt sous leur nom moderne ; ainsi Lesbos, Mételin, Mytilène sont une seule et même île.

« La Crète et Candie, l'Eubée et Négrepont, Cos et Stancho, Naxos et Naxie, Boudroun et Halycarnasse, Napoli de Malvoisie et Monembasia, l'Épire et l'Albanie, la Morée et le Péloponèse, la Roumélie et la Macédoine sont des équivalents...

« Le golfe de Coron deviendra tour à tour le golfe de Calamata ou le golfe de Messénie. Viendront ensuite les golfes de Nauplie ou d'Argos, d'Égine ou d'Athènes, de Lépante ou de Corinthe, quoique Égine et Athènes, Corinthe et Lépante puis-

sent être employées à désigner, suivant leur position géographique, des parties différentes du même golfe[1]. »

Ce ne furent point de pareilles délicatesses qui préoccupaient les populations musulmanes, en face du soulèvement des chrétiens. A la nouvelle des incendies et des massacres qui souillaient la Morée, un cri de vengeance courait, depuis trois ans, le long des côtes de la Méditerranée. A l'ordre si vivement attendu du Sultan, à l'annonce que le Pacha d'Égypte armait une flotte comme jamais Alexandrie n'en avait vu dans son sein, les régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli se hâtèrent d'envoyer leurs escadrilles au secours de leurs frères. Bientôt les vastes ports d'Alexandrie regorgèrent de navires de guerre ou de transport, de course ou de combat, depuis les vaisseaux de ligne du plus haut rang jusqu'aux avisos qui devaient éclairer la marche de la flotte ou les bateaux de charge qui devaient la nourrir.

Dans toute l'Égypte régnait une immense ardeur. Le Pacha lui-même présidait aux armements et communiquait aux travailleurs son activité. Bientôt la flotte fut en partance ; aussitôt, elle reçut l'élite de l'armée ; le 10 juillet, elle appareilla.

Jamais spectacle plus imposant n'avait frappé les yeux de cette foule assemblée sur le rivage. Soixante-trois navires de guerre, et plus de cent transports étaient sous voile et gagnaient la haute mer.

Le pavillon d'Ibrahim-Pacha se développait au grand mât. Ismaïl-Agha-Gebelakdar commandait la flotte ; le fils du souverain, l'expédition. Depuis longtemps, les échos ne répétaient plus les saluts du départ, que tous les yeux étaient encore fixés sur cette immense quantité de navires qui courait grand largue et s'éloignait de la côte d'Afrique, remontant à toute vitesse dans le Nord, où elle espérait trouver le danger et la gloire. Elle

[1] Jurien de la Gravière. *Les Missions extérieures de la marine.*

emportait dix-sept mille soldats : les 3e, 4e, 5e et 6e régiments d'infanterie régulière, quatre compagnies de sapeurs, sept cents chevaux sous les ordres de Hassan-Bey, une artillerie de siège et une artillerie de campagne. Ibrahim avait mis le cap sur Rhodes, où il comptait faire sa jonction avec le capitan-pacha.

Plus que tous au monde, le vice-roi avait suivi le départ de cette expédition qui lançait l'Égypte dans un si dangereux inconnu. Sa belle flotte, sa belle armée, triompheraient-elles des bandes maïnotes et des insaisissables corsaires de Miaulis ? Son fils Ibrahim, l'appui de son trône, l'enfant chéri de ses entrailles, lui reviendrait-il vainqueur, applaudi et couronné ? L'Europe alors, cette diplomatie aux secrets redoutables, ces rois, alliés à Vérone par l'intérêt des trônes, lui permettraient-ils à lui-même de couronner ses triomphes par l'indépendance de l'Égypte ? Graves problèmes qui agitaient ses jours et inquiétaient ses nuits. En ce moment, du moins, tout lui disait de concevoir espérance. Sa vie, depuis son enfance, n'avait été qu'une lutte qui, de succès en succès, l'avait conduit au trône. Pourquoi la fortune lui serait-elle contraire, au point élevé où il était parvenu ? Pourquoi cesserait-elle d'être propice, après avoir tant fait pour lui ?

Comme son père et plus encore, Ibrahim-Pacha était plein d'espérance, de confiance et d'ardeur. Si l'audacieux Miaulis avait triomphé des escadres du Sultan, oserait il se mesurer avec les beaux navires si bien gréés, si bien commandés de la flotte égyptienne ? Des bricks de vingt canons, des goëlettes fragiles pourraient-ils tenir contre la puissante artillerie des Africains ? Le carré des officiers témoignait de la même sécurité et sur toute la flotte ne régnait qu'une seule inquiétude, celle que l'ennemi ne parût pas.

Parmi les plus heureux de cette armée superbe était certai-

nement Soliman Bey dont les souvenirs maritimes étaient ravivés par le spectacle enchanteur qu'il avait sous les yeux et dont l'audace expansive et bruyante semblait promettre les plus héroïques exploits. C'est à ce diapason élevé qu'étaient d'ailleurs montés tous les esprits. Les premières nouvelles qui arrivèrent de la flotte turque vinrent tempérer cette belliqueuse effervescence. Miaulis avait encore passé par là.

L'ennemi n'avait pas fui, au contraire ; il avait paru la torche à la main.

Le 15 août, en effet, pendant que les Égyptiens croisaient dans les eaux de Rhodes, Rhodes, *la rose* de l'Archipel, qui porte une rose dans ses armoiries, Rhodes, la mère heureuse de Naples et de Marseille, si gracieusement assise entre l'Europe et l'Asie, tenant à l'une par le climat comme à l'autre par ses souvenirs ; pendant que les Africains donc attendaient avec impatience les Ottomans qui ne venaient pas, ceux-ci se laissaient surprendre, dans le canal de Samos, par l'amiral grec qui commandait une cinquantaine de navires de faible tonnage. Le capitan Pacha, sortant de son apathie, voyait avec effroi les brûlots grecs incendier deux frégates, l'une de trente-deux, l'autre de cinquante-quatre canons, une corvette de vingt-quatre et les corsaires emmener une vingtaine de trausports. Fuyant alors avec le reste de ses vaisseaux, il s'était réfugié dans le golfe d'Halicarnasse où, d'après les ordres les plus pressants, les Égyptiens se hâtèrent de le rallier.

Le 26 août, les deux flottes firent leur jonction.

Jamais, depuis le commencement de la guerre, pareille force navale n'avait paru dans les eaux bleues de l'Archipel. Les Turcs, enfin rassurés, ne pouvaient se lasser d'admirer la beauté des navires égyptiens, leur élégance, leur armement, la perfection de leur manœuvre et la supériorité de leur marche. La sécurité et la confiance avaient repris dans tous les cœurs ; il

était même déjà question d'aller à la recherche de l'ennemi, quand celui-ci se présenta.

Sans calculer la témérité de son entreprise, sans considérer la supériorité du nombre, le 5 septembre, Miaulis s'approchait avec ses cinquante voiles. Les brûlots de Canaris marchaient en avant. A la vue de ces faibles navires, les Égyptiens se proposaient déjà de les amariner. Les Turcs, reconnaissant les terribles machines incendiaires, prirent la fuite ou s'empressèrent d'aller s'échouer à la côte. Canaris, sans se laisser détourner de son implacable mission, engagea le beaupré de son premier brûlot dans les sabords de la grande et belle frégate qui portait le pavillon amiral et ne se retira dans son canot que lorsque la flamme eût épouvanté les regards des Ottomans. Bientôt, l'incendie s'élança et se répandit dans le puissant navire, tandis que ses marins affolés se précipitaient dans les chaloupes ou dans les flots. Les quatre autres brûlots s'attachèrent, avec le même sang froid et le même succès, aux plus superbes vaisseaux des Osmanlis. A ces flammes pas de résistance. Le capitan Pacha éperdu se dégagea en toute hâte, donna le signal de la retraite et, entraînant les débris de sa flotte, s'enfuit vers le détroit des Dardanelles, sans se soucier davantage des Égyptiens qu'il laissait aux prises avec ses implacables ennemis.

Plus ferme et plus habile, Ibrahim-Pacha ne céda pas aussi facilement. Il écarta les plus hardis avec sa puissante artillerie, maintint les audacieux, passa vigoureusement à travers ces hardis frêlons qui le harcelaient avec acharnement et, quittant cette rade inhospitalière, mit le cap sur la Morée, mais sans pouvoir, malgré l'excellence de sa marche, se débarrasser des bricks fins voiliers et des goëlettes insaisissables qui l'escortaient.

A la hauteur de Candie, Miaulis lui enleva sa plus belle frégate et cinq grands transports chargés de deux mille hommes

de débarquement. L'exaspération des Égyptiens était à son comble et on n'avait aucun moyen d'atteindre et de châtier ces insolents petits voiliers qui fuyaient ou revenaient plus rapides que les vents. C'étaient eux, les maîtres de la mer, qui acceptaient ou refusaient le combat, suivant leur convenance. Voltigeant autour des frégates égyptiennes, ils ressemblaient à ces guêpes vénimeuses qui, dans les prairies, fatiguent les troupeaux, et qui, par leur petitesse et leur vol rapide, échappent, en bourdonnant, aux coups de cornes les plus exaspérés des grands taureaux.

La colère des Égyptiens grandissait toujours. Avec cette nuée de petits ennemis, le débarquement en Morée était impraticable. Ibrahim-Pacha irrité rallia ses navires dans la rade de Boutros et revint à Rhodes, où il fit reposer ses équipages. Pour protéger cette ville, il y laissa Soliman-Bey et ses soldats, puis reprit la mer et revint à Candie. Pendant ces promenades sans but et sans motif, un temps précieux s'écoulait, la guerre déchirait toujours le Péloponèse et les Égyptiens ne pouvaient aller porter secours aux villes qui les attendaient avec ardeur.

Heureusement, l'insubordination et la mutinerie régnaient à bord de la flotte grecque avec autant d'intensité que dans l'armée de terre et le gouvernement. Pendant que les avocats, les banquiers et les généraux se disputaient les places, les honneurs et le pouvoir, et empêchaient l'organisation régulière d'une administration centrale, et que les chefs de corps, jaloux les uns des autres, contrecarraient leurs opérations mutuelles, afin d'empêcher un avantage dont les rivaux détestés auraient pu profiter, les marins se souvinrent que, depuis longtemps, ils n'avaient pas été payés, et ils déclarèrent unanimement à l'amiral qu'ils ne tiendraient plus la mer à moins de recevoir leur solde intégrale.

Miaulis, indigné, leur parla vainement de patriotisme et de la pénurie du trésor ; il leur montra en vain l'ennemi aux portes

de la Morée, rien n'y fit. La mort dans l'âme, il ramena son escadre insubordonnée à Nauplie, afin de trouver de l'argent et de satisfaire ses matelots. Ce qu'il avait prévu arriva. Ibrahim averti rappela immédiatement de Rhodes Soliman-Bey avec le 6e régiment, et, s'élançant de la Canée avec ses vaisseaux, jeta l'ancre dans le port de Modon, resté, ainsi que Coron, entre les mains des Turcs. Il se hâta aussitôt de débarquer ainsi que toute son armée. Le sort de la Grèce était changé [1].

Modon, l'antique Pédasus, a des fortifications importantes. En voyant défiler ses troupes sur la belle place bâtie par les Vénitiens, Ibrahim oublia les attaques de Miaulis et, consolé, il se promit de ne pas différer l'accomplissement de ses vengeances. Sans laisser à ses soldats le temps de se reposer des fatigues de la mer, pendant que ses officiers organisaient les campements et les magasins, il prit lui-même une poignée de fantassins et de cavaliers, alla reconnaître les approches de Navarin et ne rentra dans Modon qu'en ramenant à son armée de nombreux troupeaux enlevés aux pasteurs grecs.

Le 2 mars, à la tête d'un corps choisi, et nous pouvons croire que le 6e régiment ne fut pas oublié, Ibrahim franchit les montagnes qui séparent Modon de Coron. Les poétiques vallées de Messénie, l'Ithôme chanté par les poètes, durent frémir au passage des troupes musulmanes. Le corps d'armée descendit bientôt les contre-forts noirs et sévères du mont Hagios-Dimitrios, puis, les yeux brillants d'enthousiasme, aperçut à l'extrémité d'un promontoire rocheux, entouré de vastes fortifications crénelées, Coron qu'assiégeaient les Péloponésiens.

Sans hésiter, les Égyptiens se jetèrent sur les Grecs, enlevèrent tous les obstacles et, le troisième jour, purent communiquer avec la forteresse, à travers le camp des vaincus. Pour prévenir tout

[1] 26 février 1825.

retour, ils campèrent, pendant huit jours, en avant des remparts que des partisans essayaient encore de venir insulter. Puis, la place largement ravitaillée, la garnison augmentée, Ibrahim reprit le chemin de son quartier général.

On voit encore aujourd'hui, à une heure de Modon, sur un plateau qui domine la mer Ionienne, un blockhaus que les pâtres grecs appellent : *Redoute d'Ibrahim.*

Les jours suivants se passèrent en courses de ravitaillement dans les vallées de la Messénie ; le 23 mars, Ibrahim envoya le 3e, le 4e régiment et l'équipage de siège attaquer Navarin. Un corps de Grecs voulut vainement secourir cette place importante qui gênait les mouvements du Pacha ; deux bataillons égyptiens le défit, et la garnison, qui avait voulu tenter une sortie, fut ramenée précipitamment derrière ses remparts.

Le 25, Ibrahim sortit de Modon avec toute son armée et prit en personne la direction du siège. 3,500 Grecs, sous la conduite d'Yagni, vinrent au secours de la place insultée. Ibrahim les repoussa et fit leur chef prisonnier. Malgré cet échec, la garnison de Navarin répondit vaillamment aux attaques et ne se lassa pas de faire des sorties que soutenaient les Grecs du dehors, ainsi que la flotte venue de Napoli, sous les ordres de Tsamados.

Le 1er du mois de Ramadan, 19 avril, les Égyptiens apprirent qu'une armée de 9,000 Grecs s'avançait rapidement sur eux et qu'elle n'était plus qu'à 12 kilomètres du camp.

C'était une levée brillante, l'élite des Moréotes, la fleur du Magne ; il ne s'agissait pour eux que de jeter les Égyptiens à la mer.

Sans abandonner les travaux du siège, Ibrahim courut à leur rencontre : il les aperçut descendant la montagne. En s'approchant de l'ennemi, les jeunes Grecs chantaient l'air national des Klephtes :

« Faites moi une tombe large et haute, que je puisse m'y tenir debout, charger mon fusil et combattre.

« Ouvrez-y aussi une fenêtre à la droite, que les hirondelles m'y viennent annoncer le printemps, et que les rossignols viennent m'y chanter le mois fleuri. »

Dédaigneux de ces couplets frivoles et serrés les uns contre les autres, dès le premier feu, les Égytiens chargèrent à la baïonnette et, sans pousser un cri, comme de vieux soldats. Le choc fut terrible, la mêlée sanglante mais courte. Étonnés de cette discipline qui leur était inconnue, renversés par cet élan irrésistible qui rappelait l'enseignement de la France, les Grecs se replièrent, se débandèrent et s'enfuirent. Bientôt, les fustanelles blanches eurent disparu dans le lointain, emportant avec elles dans leurs plis la honte de la défaite, l'orgueil humilié, et la crainte d'affreux et prochains désastres. Les villes de l'Hellade furent atterrées et l'Europe attentive et étonnée crut devoir, au premier moment, se refuser à admettre les nouvelles que la renommée lui apportait. Dès cette première bataille, les Philhellènes apprenaient que les descendants dégénérés de Thémistocle et d'Alcibiade ne pourraient pas tenir devant les Africains, et que la première rencontre avait été désastreuse pour eux.

Le champ de bataille, en effet, était jonché de blessés et de morts. Les Égyptiens ramassèrent les armes jetées, les canons abandonnés, les munitions, les provisions et les bagages, et quand Ibrahim se fit amener les prisonniers, il reconnut parmi eux Vasili-Hakaramoviti, commandant de la Morée, Nikolaos, en qui les soldats avaient tant d'espoir, et le capitaine roméliote Svango.

Les capitaines grecs Xidis et Raphael étaient restés sur le champ de bataille ; Ibrahim leur fit donner la sépulture. Kosta Botzaris, frère du fameux Marco Botzaris, blessé et renversé de cheval, n'avait dû son salut qu'au dévouement de ses Souliotes qui l'avaient ramassé et emporté sur leurs bras.

L'Égypte victorieuse pouvait donc être dès aujourd'hui fière de son Nizam ; le vice-roi de son idée ; Soliman de son œuvre, car c'était lui et bien lui qui avait créé, avec des fellahs, des nègres et des Nubiens, ces troupes si solides sous le feu, si ardentes à l'attaque, si sûres d'elles à la baïonnette et dont les Grecs ne pouvaient supporter l'élan.

Un autre triomphe était réservé à notre brillant colonel, triomphe qui devait le mettre à l'ordre du jour de l'armée, et accroître encore sa réputation maintenant établie d'audacieuse bravoure.

La rade de Navarin est protégée contre les vents d'ouest par une île étroite, longue, sauvage dont les batteries complètent le système de défense de la ville. L'île de Sphactérie a, de tout temps, joué un rôle important dans l'histoire de la Grèce ; les guerres de la Messénie, les guerres de Lacédémone et d'Athènes rappellent son nom avec éclat. A l'entrée de la rade, au midi, est le nouveau Navarin, sur un promontoire rocheux. La citadelle, construite par les Vénitiens, a une réputation incontestable de force et de solidité. C'est entre les batteries du fort et celles de l'île de Sphactérie qu'il faut passer pour entrer dans la rade ; l'autre goulet, au nord, n'a que deux cents mètres de largeur, et son peu de profondeur ne livre passage qu'aux embarcations légères d'un faible tirant d'eau.

C'est au nord, au fond de la rade, à une lieue du nouveau Navarin qu'on trouve le vieux Navarin, Palæo-Avarinos, fondé, au VIe siècle de notre ère, par une colonie d'Avares qui lui donna son nom. Avant les Avares, les Athéniens avaient construit une citadelle sur d'autres ruines encore plus fameuses que les voyageurs ne manquent jamais de visiter. C'est là qu'avait fleuri jadis la célèbre Pylos, la ville du vieux Nestor. A la vue de ces débris sacrés, les vers magiques de l'Iliade et de l'Odyssée reviennent en foule à l'esprit. C'est là, sur ce rocher, que régna

le plus sage des Grecs ; c'est là qu'au sortir d'Ithaque, à la recherche de son père, le jeune Télémaque aborda.

Dans les rochers de Sphactérie, se trouve, en face de l'écueil blanc de Koulonisi, une grotte connue sous le nom de *Grotte du roi Nestor*.

Le sommet du rocher où était bâtie Pylos supporte encore des débris helléniques et cyclopéens. La mer Ionienne, aux flots bleus et doux, caresse au couchant cette plage ; une baie circulaire et un étang la protègent au nord et au levant.

Les Grecs du moyen âge quittèrent cette position et vinrent s'établir au Néo-Avarinos que fortifièrent les Croisés français, et que conservèrent pendant trois cents ans les Vénitiens ; deux événements, le siège par Ibrahim et trois ans plus tard une brillante et malheureuse bataille navale, ont donné à cette forteresse une immortelle célébrité.

Reconnaissant la difficulté de son entreprise, Ibrahim, dont l'expérience militaire était appuyée par des conseils éclairés, se résolut à enlever le vieux Navarin pour tourner et affaiblir la position des Grecs ; il envoya donc, par terre, de l'autre côté de la rade, un bataillon du 4e régiment, un du 3e et sa cavalerie, avec mission de presser l'attaque avec vivacité ; on était aux premiers jours du mai.

A la vue du danger qui les menaçait, les Grecs se hâtèrent de porter du secours au vieux château ; des troupes y furent jetées, des marins de la flotte y accoururent et des batteries formidables furent établies sur l'ilot de Sphactérie qui devint le passage facile et sûr entre les deux forts.

L'ile de Sphactérie se trouvait donc désormais le nœud de la solution ; c'est de la possession de cet écueil que dépendait le sort des deux cités. Mais sa prise était sinon impossible du moins de la plus haute difficulté, protégé qu'il était par des redoutes bien armées, par les deux citadelles du nord et du midi, et par la flotte

embossée dans la rade; un seul homme était capable d'un coup de main pareil, l'armée entière le nomma.

Aux acclamations des troupes égyptiennes, Sève Soliman-Bey fut chargé d'aller, avec deux bataillons de son beau régiment, enlever l'île fortifiée. Il fallait bien de la témérité pour affronter ce péril. Soliman-Bey courut au danger; des navires de Modon furent mis à sa disposition. Les bataillons électrisés par leur chef jurèrent que l'îlot leur appartiendrait.

A la vue des voiles égyptiennes, les Grecs réunirent leurs efforts. L'élite des assiégés descendit sur l'île : Mavrokordatos, Anagnostaras, Tsokris, Sahinis, Stavros s'y rendirent avec quatre cents hommes résolus. L'amiral Tsomados, payant de sa personne, choisit lui-même deux cents marins de son escadre et vint se ranger à leur côté. Un jeune comte piémontais, Santa-Rosa, dont le nom commençait à être connu dans les lettres italiennes et que l'air de la liberté enivrait, se faisait remarquer en première ligne par sa bonne mine et son audace. Tous avaient fait le sacrifice de leur vie pour la patrie hellénique, et l'indépendance du pays grec.

Les voiles égyptiennes se rapprochèrent sous le feu de l'ennemi. Embossés devant l'île et répondant avec vivacité à l'artillerie des Hellènes, les élégants navires égyptiens mirent leurs embarcations à la mer. A onze heures, Soliman-Bey posa le pied sur le rivage que protégeait le feu croisé des forteresses.

A la vue des assaillants, à leur marche sur les récifs du rivage, les canons du vieux et du nouveau Navarin firent retentir les échos de la rade du plus étourdissant orage. Du nord et du midi, un ouragan de fer s'éleva, couvrant la mer et les rochers, labourant le sol, et enveloppant les Africains de ses menaces et de ses fureurs. Sur la crête des collines, les Grecs solidement retranchés, tiraient avec sûreté et précision. Les deux armées attendaient un dénouement qui ne paraissait pas douteux. Tout

était réuni en effet contre les deux bataillons qui marchaient à découvert et que rien ne paraissait devoir sauver d'un complet anéantissement. Mais les soldats du Nizam avaient un chef intrépide, et ils avaient confiance en lui.

L'audacieux colonel, entraînant sur ses pas ses bataillons, marcha droit aux redoutes. La fusillade crépita dans les batteries, au milieu desquelles les baïonnettes égyptiennes s'engouffrèrent. La mêlée fut alors sanglante et affreuse. Du sein de l'épaisse fumée, des cris terribles s'élevaient, les canons des redoutes se turent ; la lutte corps à corps était engagée, et la fusillade à bout portant se faisait seule entendre. Puis, peu à peu, les cris diminuèrent, un silence de mort se fit. Du sein de la fumée, on vit quelques Grecs se jeter à la mer et gagner à la nage les navires. Quand le vent eut dissipé ces nuages, le drapeau égyptien parut victorieux au-dessus des batteries inondées de sang.

Les fortifications de l'île n'avaient plus de défenseurs.

L'intrépide Tsomados, malgré les prières de son fils, n'avait pas voulu se réfugier à bord de son brick ; il fut trouvé au nombre des morts. A côté de lui gisaient, privés de vie, le jeune comte Santa-Rosa et le vaillant Tsokris. Anagnostaras s'était réfugié dans la grotte de Nestor ; il y fut massacré. Stavros et Sahinis coururent à une chapelle où on avait entassé des munitions. Ils firent sauter la chapelle et périrent sous les décombres. Le reste des Grecs était étendu sur le champ de bataille. Mais, nombre d'Égyptiens avaient aussi péri ; le 6e régiment avait payé sa gloire avec des flots de sang. Le plus audacieux de tous, celui à qui on devait la victoire, Soliman-Bey, salué des acclamations de ses soldats, était blessé. Un coup de sabre lui avait percé la cuisse et, souffrant cruellement, ne pouvant plus ni se mouvoir ni se tenir debout, il se vit, dès le commencement de la campagne, contraint à l'inaction et au repos. Malgré son désespoir, on le transporta loin du camp, loin de ses soldats et de ses

amis, à Modon, où les chirurgiens européens lui donnèrent les soins les plus dévoués. Pour un homme ardent comme lui, l'ambulance était plus redoutable, plus terrible encore que la bataille.

L'îlot était au pouvoir des Égyptiens et les deux Navarins étaient pris à revers. Les huit vaisseaux de l'escadre, privée de son chef, voulurent prendre le large et coupèrent leurs amarres. Six, à la faveur de la nuit, réussirent à s'échapper. Les deux autres tombèrent entre les mains des Égyptiens et furent conduits à Modon avec tous les blessés.

L'affaire avait été si audacieuse et si belle, elle avait été si vigoureusement enlevée qu'elle valut les plus chaleureux éloges au 6e régiment tout entier, mais surtout à son organisateur, à son chef dont la témérité avait décidé de la journée.

L'histoire ne doit oublier aucun détail. Un tombeau a été élevé plus tard au comte de Santa-Rosa dans la grotte même du roi Nestor, hommage bien dû à la mémoire de celui qui donna si vaillamment sa vie pour une patrie qui n'était pas la sienne [1].

La prise de Sphactérie ne resta pas sans vengeance. Miaulis se chargea de faire expier aux Égyptiens la mort de l'amiral grec et de ses vaillants compagnons. Le 17 mai, il parut devant Modon avec ses brûlots. Là il vit que la moitié de la flotte était dans le port, l'autre moitié mouillée dans la rade. A la nuit, six brûlots s'approchèrent et se clouèrent au flanc des navires qui se balançaient insouciants sur la lame. Bientôt la flamme jaillit et se répandit terrible sur les malheureux bâtiments. Une belle frégate, deux corvettes, une bagarre et deux bricks devinrent la proie de l'incendie. Pour sauver les équipages, les officiers firent

[1] Plus heureux qu'un vaillant officier français mort, quelques années plus tard, sur le même îlot, pendant la campagne de Morée, le comte de Santa-Rosa repose encore en paix dans la grotte de Nestor. Le capitaine Mallet a vu son tombeau profané par les Grecs qui ont ouvert son monument et descellé les pierres qui couvraient ses os pour arracher le peu de plomb destiné à en consolider les assises.

couper les amarres et voulurent se rapprocher de terre. Le vent alors jeta les navires incendiés vers le reste de l'escadre et si malheureusement qu'un grand vaisseau, une frégate et treize bricks prirent feu et sautèrent. La ville était épouvantée. Ce fut pis encore quand des flammèches portées par le vent d'ouest se furent abattues sur des maisons qui aussitôt s'enflammèrent. Bientôt le fléau, malgré des efforts inouïs, gagna les magasins de poudre qui éclatèrent, une partie des maisons s'écroula et un pan des vieilles fortifications fut renversé. La foule poussait des cris de détresse, les femmes fuyaient. C'était à croire que l'infortunée cité était arrivée à sa dernière nuit.

Ces désastres ne purent sauver Navarin. Pendant que Modon brûlait, trois mille Grecs qui, dans les ténèbres, étaient venus attaquer les lignes égyptiennes, ne purent tromper la vigilance des Africains et furent taillés en pièces. Une sortie des assiégés fut vivement repoussée et, au matin, la cavalerie se mit à la poursuite des fuyards qu'elle eut bientôt rejoints dans la plaine ; elle sabra une partie de ceux qu'elle atteignit et ramena le reste.

Les prises furent importantes. Parmi les prisonniers, on reconnut l'archevêque de Modon dont la parole ardente avait soulevé les Grecs et à qui on reprochait des actes de vengeance incompatibles avec son caractère, deux ecclésiastiques d'un rang supérieur, le capitaine Hadji-Christo, Georges Mavromicolis, fils de Petro-Bey [1], et le jeune Papoglio, fils de l'officier commandant les défilés de Tripolitza. La fortune militaire revenait aux Égyptiens. Ibrahim, à qui les pamphlétaires ont

[1] Petro-Bey fut une des figures les plus marquantes de cette guerre.

« La famille la plus puissante et la plus illustre du Magne était celle des Mavromichalis qui, avant la guerre de l'insurrection, avait ses *pyrgos* (maisons fortes, châteaux) à Limeni. Pietro Mavromichalis, alors chef de cette famille, avait reçu de la Porte le titre de Bey comme une espèce d'investiture. C'était à peu près le seul acte par lequel le Sultan avait pu lui faire reconnaître son autorité.

Cette famille des Mavromichalis a joué un grand rôle dans la guerre de l'in-

tant reproché sa cruauté, sauva la vie à ceux que ses soldats menaçaient. Le 13, les assiégés du vieux Navarin désespérant d'être secourus, implorèrent sa clémence. Le 16 la garnison du nouveau Navarin en fit autant. Le prince accéda à leur demande. Il leur laissa la vie, la liberté et leurs bagages, ne gardant que les armes et les munitions. La prise de Navarin compensait au delà les désastres de Modon. Le bruit de cette conquête se répandit au loin; elle flatta l'Égypte, consterna les Grecs et jeta le trouble dans les comités de France, d'Italie, de Suisse et d'Angleterre qui soudoyaient les insurgés, à l'instigation secrète et peut-être inavouée de la grande puissance du Nord.

En ce moment, les affaires de l'Hellade étaient dans le plus déplorable état. Les dissensions entre les chefs avaient redoublé d'intensité. Malgré les efforts de Conduriotis, investi du pouvoir exécutif, l'administration ne pouvait fonctionner. Le pillage des finances et les abus avaient redoublé. Malgré son nom et sa réputation de bravoure, Colocotroni avait dû être jeté dans une prison comme un malfaiteur. Privés de leur chef, les Klephtes refusaient de se battre. Et pour comble de mauvaises nouvelles, tandis que Navarin tombait au midi, on annonçait qu'une armée turque, sous les ordres de Reschid-Pacha, s'avançait au nord par la Thessalie, la Livadie et l'Arcananie pour prendre les Grecs entre deux feux, et se portait déjà sur Missolonghi.

Ce fut alors, et pour raviver l'élan national qui s'éteignait, que deux Klephtes fameux, Zaïmis et Londos, vinrent devant le

dépendance. Quarante-six de ses membres ont péri sur les champs de bataille ou de mort violente. Il lui était réservé une renommée moins honorable par l'assassinat du comte Jean Capo d'Istria.

« Après les Mavromichalis venaient les Murzinos, les Janetaki : ensuite d'autres capitaines moins puissants. Tous ces chefs rivaux d'influence se réunissaient cependant dans un danger commun et pouvaient, au besoin, rallier sept ou huit mille hommes armés pour défendre les défilés de leurs montagnes. » *La Grèce et les Capo d'Istria pendant l'occupation française de 1828 à 1834*, par le Général de division PELLION. Paris, 1885, in-8, p. 29

président Conduriotis réclamer leur chef. La position était si désespérée que la justice dut céder et qu'on rendit Colocotroni à la liberté. Mais la réputation du vieux partisan était déjà usée. Son appel fut à peine entendu, et tandis que les Égyptiens parcouraient la Messénie, du Taygète à la mer, les Grecs, retirés dans leurs montagnes inaccessibles, reprenaient leur guerre de surprise et d'embuscade, sans plus oser se mesurer en bataille rangée avec leurs vainqueurs.

Marchant vers le nord, Ibrahim s'empara des villes qui longeaient la côte ou gardaient les passages. Il venait d'occuper Arkadia que sa riche campagne et sa situation pittoresque, au flanc d'une montagne, à deux kilomètres de la mer, rendent si intéressante pour l'artiste et le voyageur et il se rapprochait d'Olympie dont les échos allaient s'éveiller au bruit des pas de la cavalerie égyptienne, quand il apprit que le prince du Magne, Piétro-Bey, uni à quelques autres chefs, avait rassemblé quatre ou cinq mille Grecs à Kalamata, dont il relevait les murailles.

Un mois à peine s'était écoulé depuis la prise de Navarin, quand Soliman-Bey, faible et mal guéri encore de sa blessure, mais que le repos exaspérait, vint se présenter à Ibrahim et rejoindre ses soldats. L'armée l'accueillit avec transport, et fière de son concours, se porta rapidement sur Kalamata que la valeur des Maïnotes et le désespoir de l'héroïque Piétro-Bey ne purent défendre.

Kitrie, résidence du vieux chef, paya chèrement la résistance de son souverain.

Les châteaux [1] du district étant détruits et leurs garnisons

[1] Les principales capitaineries du Magne se subdivisaient en une infinité d'autres commandées par des chefs secondaires, occupant dans chaque village des tours crenelées nommées pyrgos. Ces chefs se faisaient entre eux une guerre continuelle comme les seigneurs féodaux du moyen âge. Les moines grecs prenaient quelquefois part aux démêlés des capitaines. « Il n'était pas rare non plus de voir des popes ou curés avec leurs longues barbes, se montrer en public, le yatagan et les

dispersées ou anéanties, l'armée égyptienne se résolut à franchir le Taygète, pénétrer dans la grande et sauvage vallée de la Laconie, et à porter un grand coup en s'emparant de Tripolitza, capitale de toute la Péninsule. Le siége du gouvernement tombé au pouvoir des Égyptiens, le soulèvement était vaincu, la Morée soumise, et il n'y aurait plus eu à réduire que les bandes vagabondes retranchées sur les hauts sommets, bandes que jamais aucun pouvoir n'avait pu dompter ni contenir.

Pour franchir la chaîne célèbre qui sépare la Messénie et la Laconie, pour passer ses cols que traversèrent tant de fois les armées de Sparte et d'Athènes, Ibrahim divisa son armée. Une colonne prit sa route par l'Arcadie, l'autre par Léondari. Le 6e régiment resta auprès du prince et Soliman-Bey, quoique souffrant, put prendre sa part des fatigues occasionnées par les embuscades journalières et l'ascension des hauts sommets qu'on avait à gravir. Colocotroni et Petracco, qui voulurent barrer les passages du Turchikhora avec une troupe nombreuse d'Armatoles, furent dispersés. Petracco et cinq cents Hellènes payèrent de leur vie leur audace. Le 23 juin, Ibrahim et son armée entière qui l'avait rejoint, firent leur entrée dans Tripolitza, que ses habitants avaient abandonnée, et que ses défenseurs, avant de fuir, avaient livrée aux flammes.

Cette ville située dans la partie la plus élevée de la plaine, à

pistolets à la ceinture, et déposer ces armes sur l'autel pour célébrer le service divin.

« Quant aux *pyrgos* ce sont ordinairement des édifices carrés à trois étages. On met dans le rez-de-chaussée les troupeaux et les provisions ; au premier et au second étage se tient la famille ; au troisième sont les hommes armés. Chaque étage est percé de meurtrières ; la porte est à la hauteur du premier étage ; on ne peut y arriver qu'au moyen d'une planche que l'on pose sur un escalier en pierre placé au dehors, à six pieds environ des murs du pyrgos. Cette espèce de pont-levis se retire à volonté, ce qui prévient toute surprise. La Morée, la Roumélie, l'Albanie, le Magne sont couverts de ces *pyrgos*. »

La Grèce et les Capo d'Istria pendant l'occupation française, par le Général de division Pellion, p. 27.

659 mètres au-dessus de la mer, rappelle le souvenir des trois villes antiques, Tégée, Pallantium et Mantinée, dont les débris ont servi à sa construction. Elle est moderne, riche et commerçante. On trouve à peine aujourd'hui quelques ruines sur l'emplacement des trois célèbres cités qui s'élevaient jadis dans son voisinage.

Le prince égyptien, au centre du pays ennemi, voulut organiser sa conquête et d'abord se consolider dans la place que le gouvernement grec en se retirant venait de lui céder. Le 25 juin, il déboucha dans la plaine d'Argos, et fondit sur le poste des moulins de Napoli que gardaient trois cents palikares sous les ordres d'Ipsilanti. Puis, les jours suivants, dans toute la belle vallée, dont les habitants n'avaient pas encore eu le temps d'enlever les moissons, il fit couper les récoltes et amena dans les greniers de Tripolitza d'immenses approvisionnements qui devaient lui permettre de passer l'hiver en toute sécurité.

Le 7 juillet, continuant ses courses dans toute la riche et sévère vallée de la Laconie, Ibrahim, qui avait avec lui Sève et le 6e régiment, quelques troupes et un peu de cavalerie, rencontra huit mille Grecs qui se disposaient à lui disputer le passage. Divisés en quatre corps sur quatre petites collines qui se soutenaient les unes les autres, ils attendaient, pleins de confiance, l'approche de l'ennemi et, par le nombre comme par la position, se croyaient sûrs de l'avantage : leur attente ne fut pas de longue durée. Ibrahim forma sa troupe en colonnes : Soliman-Bey, enfin guéri de sa blessure et audacieux comme à l'ordinaire, prit la tête de son régiment, et montrant l'ennemi, cria de sa voix vibrante ce : « En avant ! » que ses soldats connaissaient si bien.

Ce fut comme un ouragan qui traversa la vallée.

Le vaillant 6e escalada les pentes, aborda les Grecs, et chargeant à la baïonnette, eût bientôt résolu le problème de la

discipline contre le nombre. Les Grecs s'enfuirent laissant trois cent quatre-vingt-sept morts sur le champ de bataille. Au moment où ils se dispersaient, un renfort débouchait par le bourg de Valla. Témoin du désastre des siens, il s'arrêta. Ibrahim lança contre lui un détachement d'infanterie et trente cavaliers. La journée était perdue. Le renfort suivit la fortune de ses compatriotes et se dispersa.

Était-ce là sur ce même champ de bataille que jadis Épaminondas, avait gagné ce célèbre combat de Mantinée dont le nom a traversé les siècles? Était-ce sur un de ces mamelons occupés par les Égyptiens qu'il mourut? Étions-nous plutôt sur l'emplacement du palais d'Évandre? Toute cette petite contrée que la mer entoure et qui ne formerait pas deux départements de la France, est pleine de noms fameux, de villes sans habitants, de fleuves sans eau, de montagnes arides et desséchées dont les souvenirs effacent tous autres souvenirs. En présence de ces lieux que couvre depuis tant de siècles une gloire immortelle, un mot amer du sage Louis XII revient involontairement à la pensée : « Les Grecs, disait-il, n'ont fait que des choses médiocres, mais ils les ont merveilleusement écrites; les Romains ont fait de grandes choses et ils les ont dignement racontées. Les Français en ont fait d'aussi grandes, mais ils n'ont eu personne pour les dire à la postérité. »

Il y a du vrai dans ces tristes paroles.

En lisant Homère « on croirait que les hommes ont douze pieds », mais en faisant la part de la poésie et de la fable, de l'exagération et des embellissements du narrateur, nous protestons contre cette idée que les Grecs antiques n'ont fait que des choses médiocres. Leurs luttes contre l'empire colossal des Perses sont un des faits les plus prodigieux dont puisse s'enorgueillir l'humanité.

En France, au lieu de chanter nos héros, nous ne savons

qu'insulter nos chefs, railler nos hommes d'État, verser le blâme et le dédain sur nos généraux, bafouer nos institutions, nos lois et nos mœurs. L'amour de la gloire est du chauvinisme, et personne ne nous méprise autant que nous.

Et puis, nous n'avons pas eu Homère.

Pendant qu'Ibrahim soumettait la Morée, la flotte grecque exécutait une action d'audace, telle qu'il en existe peu dans l'histoire. Chaque jour, le vice-roi expédiait à son fils des troupes et des munitions avec une abondance qui ne comptait pas. L'amiral grec, Emmanuel Tombazis, voulut tarir la source de ces secours à son point de départ. Avec vingt-trois voiles, dont une frégate, *la Hellas*, il parut devant Alexandrie. Canaris, Vokos et Voutis montaient les brûlots. Au milieu de la nuit, *le Tigrane* qui gardait le Port vieux fut embrasé, mais le vice-roi était au milieu des siens et sa vigilance ne dormait pas ; au premier danger, il accourut, se jeta dans sa yole, et donnant des ordres avec autant d'audace que de promptitude, il fit tirer les canons du fort Cafarelli et du fort Marabout, jeta un bataillon sur la Pointe des Figuiers, et faisant avancer quatre corvettes et trois bricks armés, il montra que le vieux renard égyptien n'était pas de ceux qu'on enfume dans leur tanière.

Le coup était manqué, l'escadre grecque prit le large et disparut, laissant sinon des traces de sa vengeance, du moins le souvenir de la plus inconcevable audace et de la plus vigoureuse intrépidité.

Ibrahim possédait Modon, Coron, Navarin, Tripolitza et Patras ; les Grecs fuyaient à l'approche des troupes égyptiennes et n'attendaient plus le combat.

Colocotroni et Piétro-Bey se contentaient, avec toutes les forces dont ils pouvaient disposer, de couvrir Nauplie. Au midi sur le même golfe, Malvoisie aux vins célèbres, aujourd'hui Monemvasia, sur l'ancien promontoire de Minoa dont des tra-

vaux de fortification ont fait une île, un pont de 150 mètres, défendu par une vieille tour vénitienne, relie la ville à la terre. Voilà tout ce qui restait aux Grecs de villes fortes dans cette partie du Péloponèse ; Argos n'existait plus ; Corinthe était presque abandonnée, mais les bandes armatoles battaient la campagne et faisaient la guerre des partisans, prêtes à rentrer dans leurs montagnes dès qu'un ennemi supérieur paraissait, les détachements égyptiens ne pouvant se montrer qu'en nombre dans l'intérieur de la Péninsule. Ibrahim voulant rester maître du pays, demanda des renforts. Son père lui envoya aussitôt les 7e et 8e régiments du Nizam, des bataillons albanais tirés de Candie, une artillerie nombreuse. Huit mille hommes de bonnes troupes étaient venus renforcer les Égyptiens. Ibrahim croyait pouvoir désormais soumettre et pacifier la Morée. Des ordres qu'il reçut en ce moment vinrent déranger et modifier ses projets.

Reschid-Pacha, commandant en chef les forces ottomanes, assiégeait vainement, depuis plusieurs semaines, Missolonghi, à l'entrée du golfe de Lépante, et malgré ses efforts, les travaux n'avançaient pas. Des bas fonds vaseux protégeaient la place du côté de la mer. Du côté de la terre, un sol marécageux s'étendait au loin, protégé par des fortifications régulières, élevées par des officiers européens. Les noms que portaient les batteries indiquaient l'esprit qui animait ses défenseurs. C'étaient *Guillaume Tell*, *Kosciuzko*, *Franklin*, *Skander-Bey*, *Thigas*, *Botsaris*, *Byron*. Quatre mille hommes étaient enfermés dans ses murs commandés par Noti Botsaris, frère de Marco, Stournaris, Nacris, Tsongas, Tiocatos. Des Polonais, des Italiens, des aventuriers de tous les pays, prêtaient à la vaillante cité le secours de leur intelligence et de leurs bras. Des ingénieurs habiles détruisaient à mesure qu'ils s'élevaient, tous les travaux des assiégeants, et Miaulis, dont les légers navires ne se repo-

saient jamais, maintenait les communications ouvertes avec les îles Ioniennes, apportant l'or et les encouragements de l'Europe, des munitions ou des défenseurs. Le siège menaçait de ne jamais finir.

Irrité, soucieux, voyant les orages grandir autour de lui, Mahmoud écrivit à son général en chef, ces paroles terribles dans leur laconisme : « Missolonghi ou ta tête ! »

Reschid-Pacha se sentit perdu.

Une seule ressource lui restait. Un seul homme pouvait venir à son aide; il envoya une lettre pressante à Ibrahim.

Il était tellement certain que le prince égyptien pouvait seul mener à bien cette entreprise et sauver la situation périlleuse de Reschid-Pacha, que la pensée en était venue en même temps à bien d'autres esprits. Presque à la même heure que la lettre du vizir, Ibrahim recevait encore un ordre du Sultan qui lui enjoignait d'avoir à se rendre devant Missolonghi, et le nommait en même temps pour ses exploits vizir de la Morée. Ibrahim obéit. Comme à l'ordinaire prompt à se décider, il ne laissa dans Coron, Modon, Navarin et Patras que les hommes strictement nécessaires à leur sûreté, et avec le surplus, dix mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, il s'embarqua, franchit le golfe de Lépante et débarqua au petit port de Krionéris. Il était d'ailleurs rassuré sur le sort de la Morée, il avait laissé à Tripolitza deux mille hommes d'élite sous le commandement de Soliman-Bey. Le nom de ce chef, sa réputation de bravoure, son talent d'organisateur et d'administrateur, la vaillance et la fidélité du 6e régiment, répondaient à toutes les craintes et garantissaient au Pacha comme à l'Égypte que la Morée serait bien gardée.

CHAPITRE VIII

L'INDÉPENDANCE

On était au commencement de 1826 ; depuis le mois d'avril, Missolonghi était vainement assiégé. Dès l'arrivée du général égyptien, la fortune parut moins contraire. Ibrahim fit investir complètement la ville, ce à quoi le général turc n'avait pas songé ; avec des alternatives de revers et de succès, pendant lesquels l'audacieux Miaulis jeta encore dans la place des vivres pour deux mois, et incendia une corvette égyptienne qui périt avec tout son équipage, quatre îlots fortifiés qui commandaient les approches du côté de la mer, furent emportés à l'aide d'une flottille de bateaux plats créés par Ibrahim. Ce fut la fin de l'espérance des Grecs. En vain leur flotte fit-elle des efforts inouis pour forcer ce blocus ; en vain les assiégés redoublèrent-ils d'audace et d'héroïsme ; la faim se fit sentir, et le plus audacieux des Grecs, celui dont la figure se détache avec le plus de relief et d'ampleur au milieu de celles de ses compatriotes, Miaulis, s'avouant vaincu, prit les habits de deuil qu'il ne devait plus quitter et retourna, comme dans une solitude où ne devaient

plus lui parvenir les bruits de la terre, à Hydra. C'est là qu'au mois d'avril, après un an de souffrances et des flots de sang répandus, lui parvint l'annonce de la chute de Missolonghi.

Ce fut un moment de stupeur pour toute l'Europe, un jour d'angoisse et de déchirement pour tous les esprits. Les détails affreux, sanglants, héroïques, furent répandus par la presse et commentés avec passion, accablement ou fureur. Nous avons jeté un voile sur cet engloutissement qui est étranger à notre récit. Nous devons, en toute hâte, retourner à Tripolitza où nous trouverons maître et chef tout-puissant, directeur incontesté de la Morée, c'est-à-dire en même temps juge, gouverneur et général, Soliman-Bey, l'aventurier français, naguère pauvre, faible, inconnu, aujourd'hui célèbre. Puissions-nous ne voir autour de lui que des tableaux calmes, tranquilles et honnêtes, afin de rasséréner et reposer un peu nos esprits.

Donc ! comme peu d'hommes l'ont jamais été, administrateur consommé, maître des ressources les plus variées, esprit supérieur, animé d'un grand amour de justice, intègre, probe et en même temps fier et indépendant, l'illustre Lyonnais crut que parmi les devoirs de sa charge lui incombait celui de calmer les agitations, d'apaiser les haines et de soulager le sort des agriculteurs, des pauvres gens et de tous les innocents que ruinaient les désastres de la guerre. Il inaugura cette grande mission en établissant au milieu de ses soldats une discipline sévère, et voulut qu'on respectât tout d'abord le bien d'autrui.

Puis, il offrit la sécurité à tous ceux qui voudraient s'abriter sous le drapeau égyptien : une pareil le conduite devait porter ses fruits.

Peu à peu, les gens de la campagne se rapprochèrent : les petits marchands étalèrent leurs marchandises ; l'intérêt combattit le patriotisme aveugle ; les marchés furent fournis de provisions

qui étaient loyalement payées, et les bazars eurent des marchandises que tout le monde put acheter.

Cette nouveauté était si prodigieuse qu'on ne voulait pas y croire, et qu'au loin on traitait de contes tous les écrits qu'on en faisait. Cette conduite de Soliman ne s'est pas depuis démentie et quand maître, en Égypte, des domaines immenses dont la générosité du Pacha l'enrichit, il eut de pauvres fellahs sous sa domination, ces pauvres gens étonnés de n'être ni pillés, ni battus, firent valoir avec tant d'ardeur les terrains qui leur étaient confiés, que ceux-ci rapportèrent jusqu'au double des terres du voisinage, et que les beys puissants, jaloux de tant de prospérité, demandèrent aussitôt à échanger ou acheter ces terres d'une si prodigieuse fertilité.

Mais, revers de la médaille, les fellahs prévenus menacèrent d'incendier les récoltes et de s'enfuir si le maître qu'ils adoraient se séparait d'eux.

Malgré toutes les offres et au risque de se faire des ennemis, Sève, alors Soliman-Pacha, se le tint pour dit et garda les mêmes terres et les mêmes fellahs. Il avait fait une expérience décisive. Nous sommes étonné que les autres propriétaires de l'Égypte n'aient jamais eu la pensée de l'imiter.

Pourquoi, dans ce monde, est-on si peu empressé à faire ce qu'on reconnaît être le bien? Pourquoi la perfectibilité humaine menace-t-elle de n'être jamais qu'un mot sans application et sans réalité?

Si la conduite des Turcs et des Égyptiens avait été celle de la garnison de Tripolitza, la guerre eût promptement cessé. Les Grecs, divisés entre eux, avaient plus de haine contre leurs compatriotes puissants que contre les étrangers. Ils eussent accepté le joug de toute main, pourvu qu'il eût été léger. Les amis de la Turquie ne le comprirent pas, et l'atrocité de leur conduite, en révoltant l'Europe, changea la sympathie des

gouvernements en répulsion, la consternation passagère des Grecs en vengeance fanatique et implacable; l'indépendance définitive de la Grèce en naquit.

La chute de Missolonghi avait entraîné celle des autres villes de la Grèce. L'Hellade ne résistait plus. Athènes avait fait sa soumission. Ibrahim voulut revenir dans la Morée dont il se regardait désormais comme souverain.

Rude et naturellement cruel, il s'était adouci au contact des Européens, consuls, hommes d'État, marins, savants dont il avait reconnu la supériorité! Les amertumes du siège de Missolonghi le rendirent aux premiers instincts de son caractère. Sa fortune avait failli échouer devant la malheureuse cité. Vingt mille Turcs avaient péri, huit mille Égyptiens étaient restés dans ces marais fiévreux, dans ces fossés que labourait le canon, dans ces mines qui jetaient en l'air un régiment, dans ces combats où à côté des Grecs, les Africains rencontraient la tactique et la bravoure savante de l'Europe. Exaspéré, il ne pouvait plus supporter ni contrariété, ni opposition. Revenu dans la Péninsule, il ne put souffrir d'être harcelé par ces nuées de klephtes qui embarrassaient sa marche et lui enlevaient ses traîneurs. La violence de ses passions éclata, et des ordres sauvages furent donnés.

L'armée ne marcha plus qu'au milieu des désolations et des ruines; les habitants désarmés furent massacrés, les villages détruits, les oliviers arrachés, les récoltes incendiées; la stupéfaction et la colère des nations européennes s'éveillèrent au récit qui en fut fait et les communications qui furent présentées au Pacha par les puissances ajoutèrent à sa fureur.

Cette fureur terrible était loin de se calmer, quand, arrivé à Tripolitza, il eût vu les ménagements gardés par son lieutenant

vis-à-vis des vaincus, les Grecs en repos, les paysans tranquilles, les marchands à leurs comptoirs, et il se répandit en invectives contre Soliman, qui n'était pas homme à courber la tête :

« Personne ne me délivrera donc de ce misérable infidèle ? » s'écria-t-il un jour, dans une réunion de beys, d'officiers et de généraux.

En tout autre temps et surtout concernant tout autre personnage, le mot eût été une sentence de mort. S'adressant à l'idole de l'armée, il tomba misérablement à terre ; le silence se fit autour du Pacha et la tête du colonel resta sur ses épaules.

L'Égypte, plus tard, eut lieu de s'en réjouir.

Soliman n'en était pas moins tombé en disgrâce ; on jugea qu'il avait manqué à la confiance dont il était investi, et la froideur prudente de ses compagnons d'armes lui démontra quelle chute il avait faite. Son énergie et sa conscience le soutinrent, mais il se tint pour averti.

De son côté, impatient, mécontent et ne pouvant contenir son activité, Ibrahim quitta Tripolitza et, se tournant vers le midi, descendit la vallée de l'Eurotas. Cette superbe et sauvage vallée, terrible dans sa beauté, rappelle par ses aspects quel peuple elle a jadis nourri. Les lois cruelles de Lycurgue, appuyées sur le communisme et l'esclavage, méprisant également les droits et les devoirs de l'humanité, créèrent un peuple féroce dont nul sentiment ne modérait les instincts cruels. Le Lacédémonien ressemblait au taureau sauvage dont rien n'arrête les appétits et la fureur ; il avait le courage aveugle, rien de plus. Les colonies égyptiennes florissantes dans l'Attique avaient apporté aux peuples qui erraient le long de l'Ilissus les idées et les mœurs d'une civilisation avancée ; aussi Athènes, malgré sa législation si défectueuse et son peuple si turbulent, eut-elle des artistes, des philosophes et des poètes qui manquèrent complètement au

peuple brutal de Sparte. « A Sparte, dit M. Chicot, dans ses *Études sociales*[1], le vol, pourvu qu'il fût commis avec adresse, la délation quand elle servait la politique ombrageuse des gouvernants, la fourberie, l'espionnage, les mauvais traitements infligés aux ilotes et aux esclaves, l'oisiveté, le mépris de tout travail sérieux et productif étaient autant de vertus proposées à l'admiration et à l'exemple de la jeunesse.

« L'adultère n'était pas seulement autorisé, mais provoqué, encouragé, dans le cas où des amours illégitimes pouvaient servir au perfectionnement de la race des guerriers, et, s'il arrivait que l'accroissement imprévu de la population déroutât les calculs du législateur et fit craindre la disette, de prévoyants magistrats, dignes précurseurs de Malthus et de son école, ordonnaient froidement le meurtre des nouveau-nés et le massacre général ou partiel des malheureux voués à l'ilotisme et à l'esclavage. »

Ces lois ont-elles étendu leur influence à travers les siècles jusque sur la population actuelle de la vallée et des montagnes? Tandis que dans le reste de la Grèce, la population primitive se modifiait par l'envahissement des Albanais, des Thessaliens, des Valaques et des Turcs de toutes provenances, les formidables escarpements du Taygète, les sombres abîmes qui les séparent ont-ils maintenu dans sa pureté la race fourbe et sanguinaire qui fleurissait à Sparte? Cela doit être. Nulle part, comme de Vourlia au cap Matapan, on ne trouve une population plus sauvage et plus barbare, plus digne d'être mise au ban de la civilisation.

Si les Maniotes[2] ne précipitent plus les enfants contrefaits du haut du rocher des Apothètes, ni leurs prisonniers au fond du Céadas, ils aiment encore à surprendre les voyageurs inoffensifs.

[1] *Revue de la Société littéraire de l'Ain*. Septembre 1874, p. 285.

[2] Les habitants du Magne et de Mania, chef-lieu du pays, s'appellent indifféremment Maïnotes ou, plus euphoniquement, Maniotes.

à courir sus aux naufragés et même, dit-on, à faciliter des naufrages sur leurs côtes tourmentées, pour s'enrichir par le pillage, à défaut des récoltes qu'il faudrait acheter par trop de sueurs.

C'est contre ces bandits indignes de pitié, dont la turbulence encourageait les soulèvements dans toute la Morée, et dont les refuges inaccessibles attiraient tous les chefs de bandes vaincus et poursuivis, qu'Ibrahim voulut tourner l'effort de ses armes. Audacieux et irrité, il saccagea Vourlia, assise dans un col d'où la vue embrasse la vallée et Mistra perchée sur un contre-fort du Taygète, puis il ravagea les villages et les moissons. Mais la valeur des deux régiments qu'il commandait ne put le faire pénétrer dans les massifs de la montagne ; repoussé par les Maniotes, rejeté dans le bas pays, découragé, enfin, il quitta encore une fois la Laconie, et, dans le courant de novembre, revint à Modon où il créa un service de santé et organisa de vastes hôpitaux.

Il s'occupa aussi, dès ce moment, de ses quartiers d'hiver, établit les 5e, 7e et 8e régiments à Modon, les 3e, 4e et 6e à Coron ; il avait ainsi des forces considérables sous la main, et ses communications avec l'Égypte étaient assurées. Soliman-Bey, en prenant possession de son poste à Coron, se félicita de n'être pas sous les regards immédiats de l'irascible et violent Pacha.

Deux grands événements s'étaient passés depuis quelques mois qui pouvaient avoir une importance plus ou moins directe pour la Grèce. Le 25 décembre 1825, Alexandre, czar de Russie, était mort inopinément et avait été remplacé par l'empereur Nicolas ; le 15 juin 1826, le sultan Mahmoud, imitant l'exemple de son vassal d'Égypte, avait fait massacrer les Janissaires. Cette redoutable infanterie, si vaillante et si forte dans les batailles, mais si turbulente et si mutine en garnison, n'existait plus ; l'armée turque pouvait en être affaiblie, danger grave dans la

position précaire de l'empire ottoman; Mahmoud la remplaçait en ce moment par une garde impériale, exercée et instruite par des officiers européens. La population avait vu ce massacre sans mécontentement et sans effroi; les félicitations de toutes sortes arrivèrent même au souverain de tous les points de l'empire. La force du trône n'avait point été ébranlée, cela parut suffisant à la conscience intime du public.

Le 24 avril, à Épidaure, au moment où Missolonghi s'écroulait, un congrès des chefs grecs, renonçant à toute idée d'indépendance, avait émis le vœu qu'on s'adressât au gouvernement anglais pour négocier un arrangement avec le Sultan. Ce projet ayant échoué, on eut une seconde assemblée à Astros. Là, comme à Épidaure, « l'esprit grec put se repaître à son aise d'intrigues et de séditions » suivant la pittoresque expression de M. de Pouqueville; chaque chef, jaloux de ses rivaux, chercha moins à émettre une opinion favorable au pays qu'à se mettre soi-même en évidence et à saper les opinions de ses compétiteurs.

« Le chevalier de Viella qui commandait la frégate la *Fleur de Lis*, fut témoin, dit M. Jurien de la Gravière, du découragement qui parut atteindre quelques-uns des chefs de l'insurrection. C'était moins la force des escadres ottomanes que la mutinerie de leurs propres équipages qui les faisait désespérer d'une cause que, dans la première ferveur de leur enthousiasme, ils avaient appelée immortelle et sainte. On peut se résigner à bien des sacrifices quand il s'agit d'affranchir sa patrie. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de triompher du dégoût qu'inspire à tout cœur bien né l'aspect irritant du désordre [1]. »

L'armée égyptienne n'avait ni de ces défaillances, ni de ces hésitations. Ibrahim, informé, au commencement de 1827, que Patras était menacé, leva trois bataillons de chacun de ses

[1] Jurien de la Gravière. *Revue des deux Mondes* 15 mars 1873, p. 293.

régiments et marcha rapidement, à travers la Messénie et l'Arcadie, en suivant les côtes. Toute la contrée porta des marques de son ressentiment. Tchifout-kalesi fut rasé, la garnison passée au fil de l'épée. Pendant son absence, une attaque eut lieu contre Coron, mais la vigilance des Égyptiens ne se laissa pas surprendre; les Grecs furent repoussés. A son retour, Ibrahim trouva la contrée terrifiée, mais soumise.

Ce fut en ce moment, quand la fortune des Égyptiens paraissait au plus haut point, qu'un revirement se fit dans l'esprit des gouvernants européens, et que les plateaux de la balance penchèrent dans un autre sens.

Au commencement de l'insurrection, les atrocités des Grecs avaient soulevé l'indignation de tous les hommes que la passion n'animait pas ; officiers des diverses marines, agents des divers consulats, autorités de tous grades, négociants, banquiers, écrivaient leurs fâcheuses impressions et disposaient les puissances à faire cause commune avec les Turcs ; les vengeances d'Ibrahim et de Reschid-Pacha, le sang qui coulait si abondamment, les campagnes ravagées sans nécessité et avec tant d'aveugle fureur firent comprendre la nécessité d'une prompte intervention, dût-on arracher aux Turcs et aux Égyptiens leur malheureuse proie et reconnaître une indépendance que les esprits les plus sages regardaient comme un danger.

Une troisième assemblée des Grecs fut convoquée et, grâce à leurs intrigues implacables et à leurs jalousies sans merci, le pouvoir ne fut délivré à aucun des nationaux qui devaient y avoir des droits. Miaulis fut écarté, comme Karaïskakis et Colocotroni, comme Botsaris, Mavrocordato et Coletti, comme Mavromichalis et Ipsilanti. La présidence fut dévolue au comte Jean Capo d'Istria, d'une famille dalmate établie à Corfou, mais agent avéré ou secret de la Russie. Lord Cochrane fut nommé commandant en chef des forces navales, le général Church

commandant des troupes de terre. Cette fois, la jalousie de ceux qui avaient versé leur sang dans tant de combats eut lieu à bon droit de s'exercer, car ce n'était pas le talent des hommes choisis qui pouvait faire pardonner l'élévation de leur position.

Le 6 juin 1827, devant le port de Munychie, les deux héros anglais essuyèrent une défaite comme il est rarement donné d'en éprouver. Souliotes, Crétois, Rouméliotes, Péloponésiens furent massacrés. A la suite de cet affreux revers, Athènes retomba entre les mains des Turcs et lord Cochrane, montant la frégate *Hellas*, alla se réfugier dans le golfe de Patras. Prévenu de sa présence, Ibrahim apostropha deux capitaines de corvettes, l'un Turc, l'autre Tunisien : « Si vous êtes des lâches, leur dit-il, restez en rade, mon artillerie vous protégera. Si vous êtes de hardis marins et des braves, partez, attaquez cette frégate et amenez-la. Mais souvenez-vous que si vous reculez d'une brasse je vous ferai fusiller. »

Les deux corvettes appareillèrent et donnèrent la chasse à la frégate : celle-ci lâcha quelques bordées et, faisant de la toile, s'échappa. Lord Cochrane, quelques jours après, était dans le port de Nauplie où, au milieu d'une vingtaine de navires de guerre, il se vit en sûreté. Ce fut le dernier succès des Ottomans.

Reschid-Pacha, ivre de sa victoire, l'avait souillée par des atrocités. L'Europe voulut mettre fin à tant de crimes. Le 6 juillet, une convention fut signée entre la Russie, la France et l'Angleterre. Le 25 septembre, un armistice fut demandé à Ibrahim. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait prendre aucune détermination sans une dépêche et un firman du vice-roi et du Sultan, les deux seuls maîtres qu'il eût. La Porte refusa de reconnaitre les prétentions des puissances alliées et enjoignit au général égyptien de reprendre les hostilités. En apprenant ces nouvelles, le vice-roi d'Égypte s'inclina :

« — Eh bien, dit-il, mon fils se battra donc tant qu'une planche lui restera sous les pieds. »

En effet, Ibrahim se disposa résolûment à lutter contre les colosses qui devaient l'écraser; les flottes ottomanes et égyptiennes lui avaient été envoyées ; il les fit embosser dans la rade de Navarin.

Cette grande bataille qui livra sans miséricorde et sans merci la Turquie à son ennemie la Russie, semble être à plusieurs siècles de nous. Quoique ce malheureux événement soit étranger à la vie de notre compatriote, nous croyons devoir le rappeler, tant le sort de l'Égypte y fut lié.

Soliman était retourné à Tripolitza, avec son vaillant régiment. Comme tant d'autres Français, il n'avait pas voulu servir contre la France. Est-ce par égard pour ce sentiment de patriotisme et d'honneur qu'il fut renvoyé dans la capitale de la Morée? Fût-ce simplement dans l'intérêt du service? quoi qu'il en soit, il ne fut pas témoin de cette lutte fratricide dans laquelle, comme le dit quelques jours plus tard le vice-roi, la France, en combattant l'Égypte, avait tiré sur ses propres vaisseaux.

Quand le mal fut fait, quand nous eûmes vu quel rôle de dupe on avait joué, on se repentit, mais, comme il arrive souvent, il était trop tard.

Tout nous fait supposer qu'en revenant à Tripolitza où il avait tant ménagé la population, Soliman fut reçu avec des bénédictions. Au milieu de ces guerres terribles où les fortunes et les existences sont anéanties, si des haines et des vengeances éclatent, que d'actes de reconnaissance sont prodigués, que de dévouements se font jour, que de liens d'amitié se forment pour la vie!

La Turquie et surtout l'Égypte s'épuisèrent pour lutter honorablement contre les trois grandes puissances alliées. Méhémet-

Ali envoya quatre-vingt-douze voiles, quatre mille hommes et de l'argent pour payer les troupes. La flotte musulmane, embossée en demi-cercle dans la rade de Navarin, rappelait, à trois siècles de distance, l'ordre de la bataille de Lépante : trois vaisseaux de ligne, vingt frégates de cinquante et de soixante canons, un certain nombre de corvettes, de goëlettes et quarante et un transports, le tout portant deux mille deux cents canons, servis par dix-neuf mille hommes d'équipage, étaient rangés sur deux lignes, les plus forts bâtiments en avant, les autres endentés derrière les premiers. Cette double ligne s'appuyait d'un côté sur la forteresse de Navarin, de l'autre sur les batteries de l'île de Sphactérie ; six brûlots étaient immobiles à l'entrée du port ; tout ce que pouvait dicter l'entente la plus profonde de la guerre avait été fait : il n'y avait plus qu'à attendre le sort des combats.

La flotte combinée se composait de l'escadre anglaise, amiral Codrington : trois vaisseaux, quatre frégates, une corvette et quatre bâtiments légers ; de l'escadre française, amiral de Rigny : trois vaisseaux, deux frégates, deux avisos ; de l'escadre russe enfin, qui, arrivée la dernière, prit place péniblement à la gauche des deux autres, amiral Heyden : quatre vaisseaux et quatre frégates ; le nombre des bouches à feu était notablement moindre que celui de la flotte ottomane. La compensation était établie par la puissance des bâtiments, la marine adoptant le principe qu'un vaisseau de quatre-vingts canons est plus fort que deux frégates de quarante.

On était au 20 octobre. L'*Asia*, vaisseau amiral anglais, entre le premier dans la rade et s'embosse entre le vaisseau de quatre-vingt quatre canons portant pavillon d'amiral turc, et la grande frégate de soixante canons, portant pavillon d'amiral égyptien ; les vaisseaux anglais le *Genoa* et l'*Albion* s'établissent en arrière de leur amiral. La *Sirène*, belle frégate qui portait

l'amiral de Rigny, se présente à son tour et, par une manœuvre aussi audacieuse qu'habile, se glisse entre les deux lignes ennemies, vergue à vergue avec la frégate l'*Isania*. Les autres navires prennent leur rang de combat, d'après les ordres et les signaux.

On dit qu'en ce moment même les alliés ne voulaient pas la guerre, et l'amiral français hêlant le commandant de l'*Isania* lui déclara que si les Turcs ne tiraient pas les premiers, les Francs ne tireraient point. En effet, pendant demi-heure, les flottes manœuvrèrent en silence et sans apparence d'hostilité; mais un aspirant de la marine britannique, montant un petit canot, ayant voulu faire éloigner un brûlot qui s'approchait et n'étant pas écouté, fit une menace à laquelle on répondit par un coup de feu qui le renversa. Aussitôt, la frégate anglaise à laquelle appartenait le canot, riposta par une vive fusillade; l'*Isania* y répondit par un coup de canon qui frappa la *Sirène*; c'en fut fait de la paix. La *Sirène* lâcha toute sa bordée, et un combat, comme ces mers n'en avaient pas vu depuis des siècles, s'engagea dans toute la circonvallation du port.

Les flottes musulmanes se battirent avec énergie et courage; les batteries de l'île et les canons des forts les soutinrent avec intrépidité, mais la tactique européenne l'emporta sur le nombre. Après quatre heures de lutte, les bâtiments égyptiens et turcs furent anéantis. Aucun d'eux ne tomba au pouvoir des alliés; ceux qui ne sombrèrent pas furent brûlés par leurs propres équipages ou sautèrent, banderolles déployées; six mille Musulmans périrent, un matériel immense fut perdu.

Trois vaisseaux de ligne, dix-neuf frégates, vingt-six corvettes, douze bricks de guerre et cinq brûlots voilà ce que l'Égypte et la Turquie eurent à regretter; cette dernière ne devait pas se relever.

Après la victoire, les vainqueurs Anglais et Français furent

consternés; les Russes goûtèrent une joie sans mélange ; leurs éternels rivaux venaient de leur assurer le triomphe et la supériorité pour l'avenir.

Encore une fois et avec une habileté qui fait honneur à leur politique, ces Russes, à demi barbares, disait-on, fils de cosaques, arriérés plus qu'aucun peuple européen, avaient joué les fortes têtes de la chambre des députés, de la chambre des pairs, du parlement et de la chambre des lords. Les gouvernements virent l'abîme et se repentirent. Les journaux qui disent : *Périsse la France plutôt que mon principe*, les étudiants qui se mêlent des affaires du pays, les profonds raisonneurs d'estaminet, les boutiquiers, les petits bourgeois, les couches qui s'agitent dans les bas fonds de la société furent dans le ravissement.

Ibrahim parcourait la Morée quand la fatale nouvelle lui parvint. Irrité, il accourut, se présenta aux amiraux et leur fit les plus sanglants reproches. Aucune déclaration de guerre n'avait été faite. Navarin était un guet-apens. Les amiraux répondirent que : « *Cette bataille était le résultat d'une simple méprise, et qu'ils n'en restaient pas moins bons amis des Turcs.* » (textuel). — « Oui, répondit un vieux Pacha, on nous casse la tête et on dit que c'est pour nous saluer. »

On craignait que, dans son exaspération, Ibrahim ne se portât à de cruelles extrémités vis-à-vis des quelques prisonniers français qu'il avait faits, ou contre les Grecs qu'il tenait en son pouvoir. Généreux cette fois, il défendit qu'on les molestât, et fit proclamer la peine de mort contre quiconque les insulterait.

La Morée était perdue, mais Ibrahim devait-il se retirer ? Mahmoud, indomptable dans ce revers, lui signifia de rester. Il s'occupa dès lors de renvoyer en Égypte les débris de sa flotte. Le 20 décembre, un vaisseau de ligne, six frégates, dix corvettes et trente-cinq transports prirent le large, s'éloignèrent de cette

rive fatale et firent voile pour l'Égypte. Ils emportaient cinq mille soldats tant malades que blessés et six mille Grecs.

Pour lutter encore, il dut concentrer son armée dans cette langue de terre qui porte Coron, Modon et Navarin; il établit des camps qu'il fit protéger par des redoutes. On était au mois de février 1828. Il fit ensemencer quelques terres par ses soldats, pour aider aux ressources que l'Égypte ne lui envoyait plus qu'avec peine et irrégularité; mais qu'était-ce pour conjurer la famine?

Soliman qui gardait Tripolitza et qui se maintenait avec succès au milieu des populations soulevées, eut l'ordre de détruire les fortifications de sa ville et de se replier sur le quartier général. Cet ordre était précis; le vaillant colonel le fit exécuter avec rigueur, et quand il n'eut pas laissé pierre sur pierre des remparts, emmenant ses bagages et ses munitions, respecté autant que craint, il traversa une dernière fois le Taygète, et vint partager les dangers et les travaux de son généralissime bloqué dans un étroit espace.

Capo d'Istria triomphait; il eut même l'imprudence de dire qu'il avait « *joué les niais de Londres et de Paris* », et, dans des conversations intimes, d'ajouter que « *vers le Nord devaient se tourner tous les regards de la Grèce; que là étaient ses seuls et véritables amis* ». Il vantait à tout propos *le jeune homme*, c'est par ce terme ambigu et détourné qu'il désignait l'empereur Nicolas; mais son orgueil et sa hauteur, son insolence vis-à-vis des chefs de la Grèce, de ceux qui s'étaient fait un nom en prodiguant leur sang dans les combats, particulièrement à Missolonghi, ou en dirigeant les affaires du pays, lui éloignèrent les sympathies, blessèrent les amours-propres, irritèrent les esprits, et préparèrent la catastrophe finale dans laquelle il perdit le pouvoir et la vie. L'histoire de la Grèce ne fut plus qu'une suite de révoltes, de mutineries, de séditions et de crimes.

jusqu'au 9 octobre 1831, où il fut assassiné misérablement à Nauplie, à l'entrée de la porte de l'église de Saint-Spiridion.

On sait quelle main tint ou aiguisa le poignard.

Ce qui surtout maintint le trouble et l'irritation dans les esprits, c'est que le nouveau chef du pouvoir, pour mettre un terme à la guerre civile aussi dangereuse que la guerre étrangère, appuyé sur les puissances alliées, exigea la soumission de tous ces commandants de troupes improvisés généraux, de ces gouverneurs de places par surprise, de ces administrateurs de province sans mission qui couvraient le pays. L'étonnement de tous ces chefs orgueilleux et indépendants fut à son comble. Aucun de ces hommes n'avait pris les armes et chassé les Turcs pour l'établissement et l'organisation d'un pouvoir régulier. La Grèce, le pays, la patrie étaient des mots vides de sens. La haine des Turcs d'abord, puis l'espérance de se tailler une principauté dans le manteau déchiré de l'Hellade, la perspective de régner sans maître dans leurs vallons ou leurs montagnes, leur avaient mis les armes à la main ; ils ne comprenaient pas par quel revirement ils allaient se retrouver vassaux et soumis, comme autrefois et plus qu'autrefois.

Ce n'était pas la peine d'avoir tant combattu.

Et même, disait-on, les Turcs n'avaient pas la prétention de regarder si près dans leurs affaires ! Auraient-ils encore la liberté de guerroyer entre eux comme jadis ? d'écumer la mer en pirates, et d'enlever comme autrefois les troupeaux du plat pays ? Décidément, l'avenir se présentait sombre, et la plupart se demandèrent s'ils n'avaient pas été dupes et victimes des événements ?

Cependant, la position d'Ibrahim devenait difficile, et on pouvait prévoir le jour où, entouré de tant d'ennemis grecs, anglais, russes, français, accablé par les maladies, et atteint par la famine, il se trouverait dans une situation critique et déses-

pérée. Jusque là, son énergie l'avait soutenu. L'héroïque patience de son armée, sa soumission, sa discipline, avaient tout surmonté ; mais ses huit mille hommes avaient faim, et, dernier coup porté à tant de valeur, on annonçait une armée française sous les ordres du général Maison.

De ce fait, il ne fallait plus douter, les voiles françaises étaient en vue !

Partis de Toulon le 17 août 1828, quatorze mille hommes et quinze cents chevaux furent jetés, le 29 et le 30, sur la plage de Pétolidi ; en même temps, une convention arrêtée entre le vice-roi d'Égypte et les trois puissances fut présentée au généralissime égyptien, appuyée par la présence de l'escadre anglaise. Ibrahim en discuta les termes, déploya sur ce terrain nouveau, avec l'énergie qu'il avait sur les champs de bataille, une haute connaissance de la politique européenne. Enfin, après quelques discussions de détail, respectueux pour la signature de son père, il accepta les clauses et signa.

Singulière guerre ! Singuliers événements ! Les trois grandes puissances représentant à son plus haut point la civilisation du monde, détruisaient les flottes turques et égyptiennes sans déclaration de guerre, et, pour rétablir la paix, traitaient avec le vassal sans le consentement du suzerain ! Quand, plus tard, on voulut obliger le vice-roi à se soumettre à son souverain, le Pacha n'avait-il pas le droit de rappeler à l'Europe qu'il avait signé la paix de 1828 sans l'autorisation de la Porte ? et cet acte si important n'était-il pas déjà une reconnaissance de souveraineté et d'indépendance de la part des grands États, qui prétendaient former le concert européen ?

Voilà les clauses auxquelles Ibrahim avait pris l'engagement de se soumettre :

1° Le pacha d'Égypte s'engage à rendre toutes les personnes faites esclaves par ses troupes et envoyées dans ses états après

la bataille de Navarin. Il promet d'employer toute son influence, d'accord avec les consuls des nations alliées, pour obtenir des habitants la délivrance des esclaves grecs vendus avant cette bataille.

2° L'amiral Codrington s'engage à faire restituer tous les captifs égyptiens et deux corvettes prises dans les eaux de Modon.

3° Les troupes égyptiennes sortiront de la Morée le plus tôt possible et le pacha d'Égypte enverra des bâtiments à Navarin pour les ramener dans Alexandrie.

4° Les navires de transport, en allant et en venant, seront escortés par des vaisseaux de guerre français et anglais.

5° Aucun sujet grec, n'importe sa condition ou son sexe, ne sera contraint de quitter l'Égypte pour retourner en Grèce, à moins qu'il n'en manifeste le désir.

6° Ibrahim-Pacha pourra laisser en Morée douze cents hommes, choisis dans les réserves égyptiennes, pour y composer, avec les troupes albanaises qui s'y trouvent déjà, les garnisons de Modon, de Navarin, de Coron, de Patras et de Castel-Tornèze. Les Égyptiens évacueront tous les autres points de la Grèce.

Pendant l'échange des prisonniers, pendant les formalités qui suivirent le traité, Soliman-Bey, qui connaissait les bruits infâmes que les journaux européens répandaient, chaque jour, sur les Égyptiens et les Turcs, pria M. Leblanc, capitaine de frégate, commandant *le Cuirassier*, d'assister à une intéressante et touchante cérémonie : chaque prisonnier grec recevrait indistinctement une couverture, un tapis de laine, une chemise de toile et un caleçon.

— « C'est par ordre de S. A., le fils du vice-roi, que nous procédons ainsi, dit le colonel du 6e régiment égyptien à son compatriote. Concluez de là si les diatribes de vos journaux contre nous portent juste. »

Et maintenant, ce n'est point par prolixité que nous avons enregistré religieusement toutes les clauses du traité entre les puissances et les Égyptiens.

Nous avions intérêt à les faire connaître. Il en est une dont Soliman profita, et cette clause décida du sort de sa vie entière. Ce fut à Modon, qu'il trouva cette femme si belle dont il fit désormais la compagne de sa vie, sa femme devant la loi, cette Sidi Maria qui fut la mère de ses enfants.

Jamais, malgré les mœurs faciles de l'Orient, il n'eut d'autre épouse dans son harem. Sans exagérer la rigidité de ses mœurs, sans lui prêter une vertu que la légèreté de ses propos et de ses discours démentirait, nous pouvons déclarer que jamais Soliman ne donna de rivale dans son intérieur à celle qu'il enlevait, de son consentement, au doux ciel de la Grèce, pour l'amener sur les bords brûlants du Nil.

Son foyer fut pur de ce côté. Il ne fut pas le seul d'ailleurs qui, appuyé sur le traité, s'empressa d'emmener en Afrique le gracieux et charmant produit de ses conquêtes. Nombre d'officiers égyptiens, de tout grade et de tout rang, avaient noué des relations sur le sol de la Morée ; presque toutes les jeunes Grecques, libres ou captives, déclarèrent aux commissaires des trois puissances préposés aux embarquements qu'elles partaient volontairement. On ne put s'opposer à leur départ; on ne retint, même malgré eux, que les enfants au-dessous de quatorze ans ; les autres, belles comme les antiques divinités de leur patrie, et le cœur non moins sensible, abandonnèrent la Grèce délivrée pour suivre au loin leurs jeunes et heureux vainqueurs.

L'histoire raconte le fait suivant. Les mœurs musulmanes l'excusent, nous l'offrons dans sa simplicité et sa crudité à nos lecteurs.

Dans une des rues de Modon, se remarquait la boutique élégante et fréquentée, non d'un cordonnier, ce mot entraîne en

Europe une idée d'infériorité relative, d'état bas et abject, mais de fabricant de chaussures. Dans un pays où les babouches sont brodées d'or, cette profession est aristocratique autant que celles de bijoutier, marchand d'étoffes de soie, de parfums ou de châles venant de Cachemire.

Ce marchand venait d'épouser une jeune fille de la plus ravissante beauté.

Comment la jeune femme vit-elle le brillant colonel du 6e régiment? comment Soliman put-il la voir et lui parler? Nous l'ignorons[1] : Sidi, et ce mot : *Madame*, ne s'applique qu'aux personnes du monde, qu'aux femmes d'un rang élevé, Sidi-Maria, au départ de la flotte, déclara qu'elle suivrait son nouvel ami dans sa patrie. Soliman avait trop de ressources pour être embarrassé. Ravi de sa conquête, il la conduisit à bord d'un navire, et l'enlèvement fut consommé, comme jadis ceux que se permirent Thésée, Persée et Jupiter.

Quand la flotte fut partie, le Grec outragé s'embarqua précipitamment à son tour. Arrivé à Alexandrie, il courut au Caire; là, il invoqua les lois, réclama sa femme comme chrétienne, implora les consuls qui écoutèrent et appuyèrent vivement sa réclamation. Devant les tribunaux, la jeune femme déclara qu'elle avait abjuré, qu'elle était musulmane et voulait rester musulmane; qu'elle demandait le divorce avec son premier mari et qu'elle voulait vivre désormais avec le second.

La loi musulmane est formelle, Sidi-Maria était dans son droit. Les juges, qui étaient tenus d'obéir au texte sacré, ne purent donner raison au mari chrétien. Le Grec repartit, maudissant l'idée qu'il avait eue de prendre une femme si belle. On apprit sa mort peu d'années après.

[1] Une note, que nous trouvons un peu romanesque, prétend qu'il l'avait protégée dans une émeute, au moment où elle était insultée par des soldats.

Mais Sidi-Maria ne fut pas la seule conquête que Soliman eût ramenée de la Morée. Dans un vieux papier jauni, maculé, usé, que nous a communiqué sa famille, nous trouvons cette note mystérieuse dont nous n'avons pas encore le clé :

« Doudon est le nom de cette enfant qu'il sauva de l'eau, à Modon, et qu'il éleva. Il l'a mariée à un Italien nommé Hassan, qui remplissait chez lui les fonctions d'intendant. »

Et voilà tout, ou presque tout; rien ou presque rien dans les vieux papiers, rien dans la correspondance qui ait pu nous éclairer. C'était une petite fille, une enfant. Il la sauva de l'eau, quand? comment? à quel propos? était-ce dans un naufrage? un accident? exposa-t-il sa vie? Les parents de cette infortunée avaient donc péri, puisque Soliman ne la rendit pas à leurs alarmes et à leur tendresse? Nous ne voyons plus là maintenant qu'un acte de sacrifice et de dévouement. Après avoir sauvé cette enfant, il ne voulut pas la laisser périr ; il l'adopta, l'éleva, lui tint lieu de père, et, quand elle fut en âge d'être mariée, il voulut jouer son rôle jusqu'au bout, il la fit épouser à son intendant. Nous avons dit que nous n'avions presque rien découvert dans les vieux papiers ; dans une autre misérable feuille jaunie, nous avons encore trouvé cette indication :

« N'a-t-il pas donné une dot de 30.000 francs à l'enfant qu'il sauva de l'eau ? » Mais de qui cette ligne? de qui cette note isolée sans authenticité? et cependant nous y ajoutons foi.

Quand on a, comme nous, sous les yeux la correspondance du général égyptien, qu'on voit sa générosité, les trésors de tendresse de son cœur, les sommes que, chaque année, il faisait passer à sa famille pour répandre à Lyon, au milieu des siens, un peu de cette aisance dont il jouissait dans son palais du Vieux-Caire, on peut sans se tromper avancer qu'à cette occasion, et comme toujours, il eut la main généreuse.

« Si tu as beaucoup, donne de ton bien ; si tu as peu, donne de ton cœur, » disent les Arabes.

Qu'il eût peu ou beaucoup, Soliman a toujours donné de son bien et de son cœur.

Nous sommes donc assuré, nous sommes certain qu'il a doté cette malheureuse enfant, comme l'indique la vieille page jaunie.

CHAPITRE IX

EN SYRIE

La flotte égyptienne et l'armée étaient rentrées à Alexandrie, vaincues mais glorieuses; mutilées, décimées, presque anéanties, mais héroïques et dignes d'une autre fortune. Dieu l'avait voulu! eh! qui eût pu lutter en ce monde contre la France et l'Angleterre alliées, unies, même sans le secours de la Russie? Et quoi d'étonnant que la Turquie, dont les marins avaient déserté, que l'Égypte, dont les matelots connaissaient à peine leurs officiers et dont ils n'étaient pas connus, que l'Égypte dont la marine était toute nouvelle eussent succombé devant les flottes aguerries et si énergiquement commandées des deux premières nations maritimes du globe? Ne sait-on pas qu'un navire qui a navigué six mois, vaut dix fois plus que le navire nouvellement armé qui, pour la première fois, prend la mer? Ne sait-on pas qu'il vaut cent fois plus après un an, quand tout s'est tassé à bord, s'est classé, organisé, que les équipages ont vu leurs chefs à l'œuvre, que les matelots, comme disent les soldats, se sont sentis coude à coude dans le danger et ont montré leurs qualités de race, d'instruction, d'audace et d'obéissance? Les marins

ne s'improvisent pas. Si la France a eu des revers, comme à Trafalgar ou Aboukir, c'est qu'entre l'état-major et l'équipage, il n'y avait pas eu cette cohésion que le temps donne seul et que le plus héroïque courage, fût-ce celui du *Vengeur*, ne remplace pas.

Désormais, la flotte égyptienne avait reçu le baptême de feu. Elle avaït fait ses preuves, elle connaissait ses chefs. Les cadres étaient prêts ; qu'on lui rendît d'autres navires, qu'on mît au complet ses équipages et on pouvait être tranquille sur son sort. De même pour l'armée. Ses régiments s'étaient senti les coudes en abordant l'ennemi, la baïonnette en avant, manœuvre favorite, qu'elle tenait du génie de la France. Qu'on réparât ses pertes immenses ; qu'on remplît les vides avec de nouveaux venus ; les vieux soldats qui avaient mangé la poudre se chargaient de les maintenir et d'en faire des héros.

En voyant ses nobles et magnifiques débris, l'Égypte, irritée plus qu'effrayée, avait repris courage. Quel navire n'a eu ses jours de tempête? Quelle nation n'a eu ses temps d'orage, utiles parfois pour retremper les caractères et relever les cœurs?

Le vice-roi déclara que la partie n'était pas perdue, loin de là : il fallait réparer tous les désastres et se confier dans l'avenir ; il se mit à l'œuvre avec plus de persévérance et d'audace que jamais.

Il avait vu les Français dans la marine, dans l'armée, dans l'administration ; il eut de nouveau recours à eux. M. de Cérisy eut la tâche d'organiser une flotte. M. Besson instruisit les équipages. Depuis deux ans, un médecin du Dauphiné, le Dr Clot, créait des hôpitaux, sous le nom de Clot-Bey, et comme Cérizy-Bey et Besson-Bey trouvait la fortune avec la célébrité.

A son armée, et pour la compléter, le vice-roi ajouta des

régiments de chasseurs, de dragons, de lanciers et jusqu'à des cuirassiers. Désormais, l'Égypte était armée à l'européenne. A voir ces magnifiques régiments manœuvrer sur l'Esbékyèh ou au pied de la citadelle, sur le Rouméileh et le Caraméïdan transformé, suivre le Mouski ou la route ombragée de Boulak, on eût pris l'Égypte pour le pays le plus fortuné de la terre, hélas! n'en était rien! Pour sa flotte et pour son armée, le pacha pressurait l'Égypte; les campagnes étaient appauvries, les agriculteurs arrachés à la charrue. L'Égypte avait la gloire, elle n'avait pas le bonheur. Les fellahs découragés se prirent à déserter.

Ce fut le commencement d'une nouvelle complication pour la politique égytienne.

Pendant que cette armée qui ruinait l'Égypte, grandissait, se fortifiait, engouffrait et engloutissait tout, celui qui l'avait créée, Soliman-Bey, son habile organisateur, était délaissé, dédaigné, tombé en disgrâce. Ibrahim n'avait pas oublié la leçon de Tripolitza, les Grecs ménagés, les hommes de la campagne attirés sur le marché comme les marchands dans les bazars, tandis que lui se chargeait des malédictions de la contrée en détruisant les oliviers[1]. Cette conduite si différente était un blâme qu'il n'avait pu pardonner. Malgré les services qu'il avait rendus, malgré ceux qu'il pouvait rendre encore, Soliman était oublié; il s'en consolait philosophiquement auprès de Sidi Maria, sa belle compagne, en lui créant un nid où les mœurs de l'Orient trouvaient tout le confort européen. Cet oubli ne pouvait être éternel. L'habile souverain s'était fait rendre compte des événements, il avait tout appris. La voix unanime de l'armée était là pour glorifier

1 L'histoire a partout signalé la belle conduite de Soliman. « Soliman-Bey, disent MM. de Cadalvene et Barrault dans leur ouvrage: *Deux années de l'histoire d'Orient*. Paris, 1840, p. 177, Soliman-Bey, dans la campagne de Morée, ne se distingua pas moins par son humanité que par ses talents et son courage. » Nous aimons à trouver de pareils témoignages. Ils répondent aux attaques des pamphlétaires du temps.

celui à qui elle devait l'existence, et il n'était qu'une voix pour louer l'audace, la bravoure, le talent d'organisation, la grandeur d'âme du colonel. Après avoir laissé au courroux de son fils le temps de s'apaiser, il amena peu à peu une réconciliation dont il comprenait la nécessité; l'âme loyale d'Ibrahim ne pouvait se refuser aux instances de son père et aux conseils de la raison. D'après *la Contemporaine*, cette disgrâce qui n'existait plus au mois d'août 1829, durait encore au mois de juillet de la même année; voici comment elle touche à ce fait, dans ses *Mémoires*, et en même temps, comment elle montre Soliman-Bey dans l'intimité; il était en ce moment campé à El Smoughères, au bord du Nil, avec son régiment :

« Seuliman me fit, ainsi qu'à Léopold, dit-elle, page 315, un accueil qui ne pouvait laisser de doute sur l'extrême plaisir que lui faisait notre visite; on n'exerce pas avec plus de cordialité l'hospitalité la plus étendue. Seuliman voulut nous forcer, pour ainsi dire, d'aller occuper une de ses maisons au Vieux-Caire et ce ne fut qu'avec peine qu'il consentit à nous laisser partir le soir; nous fîmes le dîner le plus joyeux. Seuliman, en sachant se faire respecter, a su en même temps se faire aimer de ses officiers comme de ses soldats; il y avait deux des premiers à dîner avec nous. On chanta, on conta des histoires, et, sans parler tous la même langue, on se comprit à merveille dans la mutuelle intention de se rendre agréable les uns aux autres.

« Nous quittâmes le camp vers le soir, avec promesse d'y passer plusieurs jours au retour du Caire, où Seuliman se proposait de venir nous chercher. Il était, à cette époque, dans une sorte de disgrâce auprès d'Ibrahim-Pacha, à la bravoure duquel Seuliman rendait une éclatante justice, mais de vils intrigants avaient su envenimer un mot échappé peut-être à sa vivacité et rendre suspect l'homme le plus dévoué de tous les sujets de Mohammed-Ali, que Seuliman m'a dit chérir comme un père

C'est par lui que j'ai su tous les traits qui font honneur au caractère et aux talents du vice-roi. Proscrit et malheureux, Seuliman trouva dans ce prince non pas un maître, mais un bienfaiteur et un père. »

On voit que Soliman, dans la fierté de son caractère, ne rougissait pas d'avouer qu'il avait connu l'adversité.

Le mois suivant, Soliman vit enfin cesser sa disgrâce, et fut nommé général. M. Mimant, consul de France, avec lequel il était lié d'amitié et qui avait été informé l'un des premiers, par le Pacha, de cette nomination, en ayant fait communication immédiate à Mme Ida Saint-Elme, celle-ci se hâta de lui faire parvenir cette heureuse nouvelle. Il était loin du Caire. Voici sa réponse pleine de simplicité et de grandeur.

« Seuliman à son amie, la très aimable et très célèbre Contemporaine.

« 14 de la lune deveri e lenelle.

« Je n'ai encore aucune nouvelle de ce que vous m'annoncez dans votre aimable lettre, mais je suis bien reconnaissant de l'intérêt que vous me témoignez.

« Je ne tiens ni aux grandeurs ni à la faveur, mais tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, elle sera au service de son Altesse le vice-roi, *ne varietur*. Il fera ensuite de moi tout ce qu'il voudra. » SOLIMAN.

Ce calme, cette dignité en apprenant cette haute faveur, montrent combien il en était digne. Son âme avait l'élévation nécessaire pour ne pas être troublée par les caresses de la fortune; il avait lutté contre la misère avec énergie, contre le danger avec audace, il pouvait supporter la prospérité sans faiblir.

Une occasion faillit naître, qui aurait pu mettre son épée et son génie militaire au service de la France. Le Dey d'Alger avait insulté notre envoyé, et la France avait résolu d'en tirer vengeance. La piraterie était une honte pour la civilisation et

un danger pour le commerce de la Méditerranée ; le gouvernement voulait la détruire, mais en même temps, des propositions secrètes étaient faites par la Russie, et le ministère français, dont le soin était de relever les finances de l'État, tout en acceptant le principe et en se préparant à une double guerre, cherchait les moyens de soutenir l'honneur du drapeau sans pressurer le pays. La Russie offrait à la France une sincère et loyale alliance, resserrée par des liens de famille. Les deux nations ainsi unies devaient faire la loi et triompher de la jalousie des nations voisines. Leur but était de se garantir la sécurité de leurs trônes et en même temps de s'emparer immédiatement de l'objet de leurs convoitises réciproques. Dans son lot, la Russie aurait pris Constantinople, la France, ses frontières du Rhin.

L'Autriche et la Prusse n'auraient pu que murmurer sans agir ; l'Angleterre exaspérée aurait lancé toutes ses flottes à travers les Océans ; elle aurait bombardé des ports de mer et capturé des navires : les deux grandes nations alliées avaient la confiance intime qu'elles finiraient par en triompher.

Mais la conquête d'Alger détournait une partie des forces de la France. Le prince de Polignac offrit au vice-roi d'Égypte de s'unir à nous, moyennant de larges concessions à travers les États barbaresques. Méhémet-Ali séduit accepta : mais ce projet aussitôt ébruité parvint aux oreilles de l'Angleterre. De suite, elle envoya prévenir le vice-roi, que si ses flottes sortaient d'Alexandrie, elle les détruirait et, avec l'aide de la Turquie, le renverserait lui même de son trône. Cette menace parut sérieuse ; le gouvernement égyptien se retira.

Quelques mois après, Alger, malgré les colères de l'Angleterre, appartenait à la France, mais le trône des Bourbons s'écroulait. Il n'y avait pas encore eu d'alliance avec la Russie ; la frontière du Rhin nous échappa, et la Russie, préoccupée par

l'insurrection de la Pologne, laissa Mahmoud tranquille sur son trône vermoulu.

Si notre éminent compatriote perdit l'occasion de combattre en Algérie à côté de ses anciens compagnons d'armes, il n'en trouva pas moins le moyen de s'illustrer, peu après, sur un autre point de la Méditerranée, devant une ville fameuse, et dans une contrée dont les souvenirs historiques égalent ceux de Sparte et d'Athènes. C'étaient Saint-Jean-d'Acre, Jérusalem, Tripoli, Damas, Alep, toute cette contrée que couvre le Liban, toute cette Asie mineure que les chrétiens ont arrosée de leur sang, que l'antiquité a illustrée, que l'histoire a couverte des rayons les plus glorieux, qui allait à son tour être témoin de ces batailles dont le souvenir rendrait le nom de Soliman-Pacha immortel.

Fuyant les impôts écrasants et les exactions qui les réduisaient à la misère, les fellahs quittaient l'Égypte, par familles et par villages, laissant les campages désertes et leurs pauvres masures inoccupées. Leur abandon prenait des proportions d'autant plus graves qu'ils trouvaient un refuge assuré et des facilités d'établissement, avec un gouvernement plus doux, sous la protection d'Abdallah, pacha de Syrie, dont la capitale était Acre, que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient appelé Saint-Jean-d'Acre, et dont les remparts formidables avaient arrêté naguère la fortune de Bonaparte et des Français.

Irrité de ces facilités coupables, le vice-roi écrivit au Pacha qu'il venait de recevoir six mille déserteurs et qu'il les réclamait.

Abdallah, se croyant invincible derrière sa forteresse, brava la colère du monarque égyptien, et répondit qu'il n'y pouvait que faire; que d'ailleurs les fellahs étant sujets de la Porte, qu'ils habitassent l'Égypte ou la Syrie, ils ne pouvaient être regardés comme déserteurs.

Méhémet-Ali lui fit dire qu'il allait lui-même se mettre en route, et qu'il se faisait fort de ramener les six mille fellahs *plus un*.

Le souverain d'Égypte avait d'autant plus lieu de crier à l'ingratitude qu'en 1822, Abdallah ayant voulu prendre Damas pour arrondir son pachalik, avait été battu et n'avait pu détourner la colère de la Porte qu'en présentant des excuses appuyées par le vice-roi, et en payant une amende de 60.000 bourses dont il devait encore une partie à son puissant médiateur. Connaissant la promptitude de résolution de son ennemi, Abdallah mit Acre en état de défense, appela les Arabes du Liban à son aide, et prévint la Porte du danger qui le menaçait.

Ce danger était terrible, mais un secours inattendu, plus terrible encore que l'armée égyptienne, étendit sur lui sa protection : le choléra éclata, couvrant l'Arabie, la Syrie, la Turquie et bientôt l'Europe de cadavres En trente quatre jours des mois d'août et de septembre 1831, l'Égypte perdit cent cinquante mille habitants. Sur quatre-vingts Géorgiennes ou Nubiennes que le vice-roi possédait dans son harem, trente succombèrent ; l'armée fut décimée, la consternation était universelle ; on ne pouvait rêver de conquête quand la mort frappait incessamment de tous côtés.

Le fléau s'arrêta enfin ; l'Égypte respira ; aussitôt le vindicatif Rouméliote reprit ses projets de vengeance et de victoire ; l'armée fut mise sur pied. Six régiments d'infanterie, quatre de cavalerie, quarante pièces de campagne, un plus grand nombre de pièces de siège, force immense à laquelle rien ne pouvait résister, se concentrèrent à El-Arich. Pendant que cette armée, suivie d'un nombre immense de chameaux et de transports, se dirigeait à travers le désert et suivait, pas à pas, la même route que, trente-deux ans auparavant, l'armée française, l'escadre appareillait d'Alexandrie avec le général en chef et un nombreux

état-major, au milieu duquel on remarquait l'élite des généraux de l'Égypte : Abbas-Pacha, petit-fils du vice-roi, et qui devait régner lui-même un jour, Ibrahim-Pacha, neveu du vice-roi, Soliman-Bey, l'espoir de l'Égypte, l'Achille de cette armée, Selym-Bey, Ahmed-Bey-Menikly et tant d'autres qui devaient rencontrer une mort glorieuse ou la fortune.

Quelle était donc cette contrée dont la possession tenait si fort au cœur du Pacha ?

Plus belle que la Suisse, aussi ravissante par ses sites et ses aspects que les hauts plateaux de l'Arabie, la Syrie l'emporte éminemment sur ces deux contrées par la magie des souvenirs. Le Liban pittoresque, fier et hardi comme les Alpes, presque aussi splendide et lumineux que le Djebel-Chomer, domine et couvre de son ombre Alep et Babylone, Palmyre, Tyr et Sidon, Balbek et Damas, Antioche, Acre et Jaffa, Nazareth, Hébron et Jérusalem, tout ce que notre enfance et notre jeunesse, tout ce que nos mères et les livres saints nous ont appris à vénérer. Les Arabes disent comme proverbe : « A tout homme, la patrie semble la Syrie. » On ne peut faire un éloge avec plus de délicatesse et de vérité.

« Le prophète, puisse Dieu lui prodiguer ses bénédictions ! avait le projet d'entrer dans la capitale de la Syrie, et il descendait de son chameau, près la porte Méridionale ; au moment où l'un de ses pieds bénis toucha la terre, et où l'autre allait le suivre, l'ange Gabriel apparut pour lui apprendre qu'Allah lui laissait le choix entre le paradis de cette terre et celui de l'éternité. Là-dessus, le Prophète abandonna son dessein, préférant les joies intarissables de l'autre vie aux bosquets de Damas et aux eaux de la Barada. Il remonta en selle et retourna en Arabie. Cependant la trace de son pied qui s'était déjà posé sur le sol rocheux y demeura ineffaçablement imprimée et j'eus le bonheur de la contempler dans la jolie petite mosquée commémorative

de la vision, près de la porte de la ville, sur la route d'Hauran.[1] »

Voilà pour l'imagination et les yeux, mais que de richesses dans les vallées, que d'opulence dans les cités ; quel commerce dans les ports, quelle industrie partout, et comme les quatre millions d'habitants de ce pays fourniraient de bons et solides soldats à l'Égypte !

Abdallah ne chercha point à s'opposer au torrent. Il laissa enlever sans résistance toutes ses villes, les plus grandes et les plus belles : Ghazah, Jaffa, Kaïffa, Jérusalem, Naplouse.

Bientôt, à l'extrémité de la rade où s'élève Saint-Jean-d'Acre, Ibrahim, imitant le général Bonaparte, installa son quartier général à Kaïffa, au pied du mont Carmel ; là, il concentra ses munitions, sa réserve, ses navires. Cinq vaisseaux de ligne, plusieurs frégates, un nombre infini de bâtiments légers devaient cerner la ville, la bloquer et la bombarder ; trente mille hommes l'investissaient du côté de cette langue de terre si étroite, dont l'approche est si difficile. Le 26 novembre, les travaux du siège commencèrent. Abdallah n'en fut que médiocrement soucieux.

Une courtine flanquée de trois grosses tours carrées, à la manière du moyen âge, des ouvrages importants dus à Djezzar-Pacha, Ahmet surnommé le Boucher, une muraille bastionnée qui fait le tour de la ville, une seconde enceinte du côté de l'isthme, la mer de tous les côtés semblaient la protéger suffisamment. Quoique sa garnison n'atteignît pas trois mille hommes, ses immenses approvisionements et l'assiette redoutable d'une ville qui avait fait ses preuves lui donnaient l'espoir de braver, pendant plus d'un an, tous les assauts. D'ici là, il espérait bien que la Porte ou l'Angleterre viendrait le débloquer. Cet espoir n'avait rien de présomptueux.

[1] PALGRAVE. *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, 1862 1863.

En effet, l'armée égyptienne, privée d'ingénieurs, ne put que canonner, bombarder, essayer une brèche, tenter des assauts qui furent repoussés. Les vaisseaux qui voulurent s'embosser trop près furent maltraités. Abdallah avait une artillerie bien servie. Sa garnison était pleine d'ardeur; le siège ne paraissait pas devoir prendre fin de sitôt.

Sur ces entrefaites, le sultan irrité envoya au vice-roi deux commissaires pour lui signifier d'avoir à cesser les hostilités, menaçant d'intervenir. Mohamet connaissait trop les embarras de la Porte pour s'effrayer : la Turquie, décimée par le choléra, minée par des divisions et des émeutes, était encore serrée de près par la Russie, dont les armées couvraient les Balkans. Il promit, employa des moyens dilatoires, écrivit au divan et, pressant ses préparatifs et ses envois, il enjoignit à son fils d'avoir à s'emparer d'Acre à tout prix.

La chose n'était pas si facile que le Rouméliote se l'imaginait. Soliman-Bey avait pris la direction de l'artillerie. Quatre batteries de vingt pièces de 36 anglais et de dix mortiers de 16 pouces faisaient un feu incessant, mais le foudroiement d'une muraille ne suffit pas pour emporter une citadelle. L'approche, l'investissement, le tracé des lignes, la conduite des tranchées sont l'objet d'une science spéciale que rien ne peut remplacer. Les Égyptiens avaient l'audace, il leur manquait le savoir.

Les Arabes du Liban témoignaient d'autant moins de sympathie à Ibrahim qu'ils lui voyaient plus d'embarras. Leur mauvaise volonté se dessina en plein dès qu'ils surent que du secours arrivait à la place assiégée et qu'Osman, le pacha d'Alep, marchait avec vingt mille hommes contre les Égyptiens.

Tripoli, en leur pouvoir, avait résisté, mais Osman, laissant cette place sur ses derrières, marchait vers le midi, attirant à lui les garnisons des villes et les Arabes du désert. L'orage était menaçant. Soliman fut d'avis qu'il fallait abandonner le siège,

maintenir en respect, avec des camps volants, les mauvaises volontés des Druses, des Maronites et des Arabes et, avec un corps d'élite, marcher à l'ennemi. Le généralissime approuva ce plan hardi et, en se réservant le commandement suprême, il laissa les détails à Soliman.

Celui-ci prit six mille hommes de ses meilleures troupes, une puissante artillerie, s'élança sur la route de Damas, à travers une coupure du Liban, gagna la Cœlo-Syrie, vaste et splendide vallée entre les pentes du Liban et les côtes abruptes et austères de l'Anti-Liban ; là, suivant le cours de l'Oronte, l'Axius des Anciens, il marcha rapidement vers le nord.

Ce qu'on avait prévu arriva. Dès que l'armée égyptienne eut été ainsi affaiblie, Abdallah fit des sorties furieuses, détruisit les ouvrages avancés, repoussa les Égyptiens et eut le bonheur de s'emparer d'une partie de leur artillerie qu'il fit entrer dans la place et qu'il tourna contre les assiégeants.

A son tour, Ibrahim prévenu s'en inquiéta peu : il avait confiance dans la fortune de son lieutenant ; il continua hardiment sa marche en avant.

Homs est une ville de vingt mille âmes, l'ancienne Émèse, la patrie du philosophe Longin. Son temple du Soleil avait une immense célébrité. C'est sous les murailles de cette ville que Zénobie avait été vaincue. Elle est située non loin de l'Oronte ; une grande forteresse protège la ville et domine au loin la plaine. L'aspect de ces belles fortifications est imposant. Des ruines, colonnes, pierres de taille, inscriptions sont répandues au loin. C'est là que les Égyptiens rencontrèrent Osman et son armée ; ce fut en avant de la ville, dans la plaine de Zérad, que la bataille s'engagea.

Les troupes immenses de cavalerie bédouine tourbillonnèrent autour des régiments égyptiens massés en bon ordre. Il semblait que cette poignée d'hommes allait être engloutie sous les flots de

combattants qui l'entouraient. Les Turcs et leur chef ne pouvaient douter de la victoire. Au moment où ils chargeaient avec confiance et impétuosité, les rangs égyptiens s'ouvrirent, découvrant leur puissante artillerie. Les canons de Soliman tonnèrent et jetèrent la confusion et l'effroi dans ces masses qui reculèrent. Les batteries balayèrent la plaine et renversèrent ces Turcs si présomptueux, cette infanterie si superbe, ces cavaliers si ardents. Dès que les boulets eurent rompu cette agglomération, les généraux égyptiens levèrent leurs sabres au soleil et s'avancèrent. A cette vue, au commandement attendu, les régiments s'ébranlèrent, les baïonnettes s'abaissèrent, les Africains exaltés coururent à l'ennemi et le chargèrent. Les pachas, les beys, les officiers, ne pouvant résister à cette avalanche, s'enfuirent sur les pas de leur chef. Osman courut vers les remparts d'Hamah. Les Turcs, poursuivis l'épée dans les reins, les suivirent pour ne s'arrêter que sur les bords de l'Oronte. La bataille était finie : Soliman venait de remporter sa première victoire. Cette journée est connue sous le nom de combat de Zérad.

Ibrahim avait assez de gloire pour ne pas la lui disputer.

Ce succès rallia tous les Arabes à la fortune d'Ibrahim. Celui-ci marcha sur Balbeck et menaça de sa colère tous ceux qui ne se soumettraient pas. A cheval sur toutes les routes, appuyé sur le Liban et l'Anti-Liban, il attendit un retour des Turcs ; mais ceux-ci consternés ne quittèrent pas les remparts de Hamah et, à l'abri de cette grande cité, ils implorèrent du sultan des secours qu'il se hâta de promettre, mais ne put assez tôt envoyer.

Ibrahim avait reparu devant Acre et les travaux avaient été repris. L'émir Béchir, descendu des flancs du Liban, vint faire sa soumission.

Cette fois, non seulement l'armée assiégeante se ressentait de l'enivrement d'une victoire, mais les Arabes, devenus amis et alliés, fournissaient aux besoins des assiégeants; ceux-ci comptaient dans

leurs rangs un ingénieur habile, un officier napolitain, qui donna une direction savante aux opérations. Le siège prit dès lors une face nouvelle. Aux attaques bruyantes et de haute lutte succédèrent les sapes et les tranchées, les parallèles et les lignes de circonvallation. La montre à la main, on put calculer dans combien de temps Acre l'imprenable serait prise.

Le 27 mai 1832, après six mois d'efforts, après avoir jeté dans la place cinquante mille bombes ou obus et cent quatre-vingt mille boulets, trois larges brèches s'ouvrirent à l'armée assaillante. Les régiments s'y précipitèrent. Deux brèches furent couronnées. Sur la troisième, les Égyptiens hésitaient. Ibrahim accourut et, faisant avancer une réserve, s'élança dans la muraille et s'y retrancha. La garnison opposa une résistance désespérée jusqu'au soir, mais les défenseurs manquaient : trop d'entre eux avaient péri. Le peu qui restait demanda grâce et offrit de déposer les armes. Devant leur héroïsme, on s'inclina. La garnison obtint tous les honneurs de la guerre. Quant au malheureux Abdallah, il fut envoyé en Égypte où le vice-roi, sans lui montrer de rancune, lui fit le meilleur accueil.

On compara cette victoire à l'échec essuyé par le général Bonaparte et on exalta Ibrahim au-dessus du héros français. Ce fut un tort : Ibrahim avait trente mille hommes, une artillerie de siège nombreuse et bien servie, une flotte et devant lui une garnison de trois mille hommes tout au plus. Avec tous ces moyens, il mit dix mois à s'emparer de la célèbre cité. Bonaparte n'avait avec lui que treize mille hommes, pas de canons ; et non seulement Djézzar-Pacha disposait d'une artillerie nombreuse, d'artilleurs, d'ingénieurs et de marins anglais, mais la flotte de Sidney-Smith le protégeait déjà. Sa garnison équivalait à l'armée de Bonaparte, au moment où un renfort de douze mille hommes se présentait. Bonaparte, en brusquant l'attaque crut prévenir un débarquement, qui

devait lui ôter tout espoir. La fortune de l'Angleterre le prévint et quand, le 10 mai, les Français donnèrent un dernier assaut, du haut des remparts qu'ils occupaient, ils aperçurent non pas une garnison, mais toute une armée; force fut bien de se retirer.

La prise de Saint-Jean-d'Acre, annoncée au Pacha par des relais de dromadaires, lui parvint rapidement ; elle exalta son audace, enivra l'armée, et Ibrahim, dans la joie du triomphe, promit d'aller aussi loin que l'idiome arabe se parlait.

L'astuce du vieux Pacha se révéla jusque dans l'étourdissement de la nouvelle de sa conquête ; en apprenant que les remparts d'Acre étaient tombés, il s'écria, en levant les yeux au ciel : « Pourvu que sa majesté le Sultan daigne me pardonner ! »

Le Sultan ne pardonna pas ; mais les moyens de se venger lui manquèrent.

L'Égypte fut plusieurs jours en fête et en joie; les villes illuminèrent, les vivres et les gratifications furent prodiguées aux soldats et l'Europe s'inquiéta de tant de réjouissances qui avaient l'air d'une excitation pour l'avenir, bien plus qu'une satisfaction du passé.

Le Sultan, plus personnellement intéressé, voulut relever le défi. Malgré ses embarras immenses, il leva soixante mille soldats, choisit comme généralissime Hussein-Pacha, le célèbre exterminateur des Janissaires. Pour le grandir encore, il le nomma Serdari-Ekrem, feld-maréchal, titre nouveau, inconnu dans l'armée turque, lui traça de sa main le plan de ses opérations, enfin le décora du titre dangereux de Pacha d'Égypte, de Candie et du Sennaar ; il ne devait jamais entrer en possession de ce pachalik.

Malgré tant de puissance et d'honneurs, Hussein ne marcha qu'avec lenteur. Au commencement de juillet, il était à peine arrivé dans les défilés du Taurus et, comme par une prévision des dangers qu'il allait courir en Syrie, pendant

que le jeune Méhémet, Pacha d'Alep, qui commandait l'avant-garde, se concentrait à Homs, Hussein hésitait à s'éloigner d'Antioche et à s'avancer sur le terrain brûlant qui s'étendait devant lui. Plus hardi, plus résolu, Ibrahim se garda bien de laisser échapper cette occasion de battre les Turcs séparément : il enleva Damas que son gouverneur abandonna lâchement, y laissa une garnison et continua sa marche rapide.

Le 9 juillet, avec trente mille hommes, il se présenta inopinément devant l'armée ottomane qui ne l'attendait pas, et lui offrit la bataille.

Méhémet fit la faute de l'accepter : une armée qui attaque a toujours un immense avantage sur celle qui est attaquée : le plus souvent, la première choisit sa position et son terrain. Soliman connaissait le pays. Dans ce premier combat de Zérad, il l'avait étudié. Ibrahim, qui reconnaissait son génie militaire et qui depuis longtemps lui avait rendu son amitié, le laissa libre de prendre ses mesures. Soliman fit voir, ainsi que devait le dire plus tard Marmont, qu'il était né pour faire la grande guerre ; il s'empara d'une position que Méhémet avait négligée ; appuya sa gauche sur un petit lac, sa droite sur le désert ; mit sa cavalerie aux ailes, trois batteries en première ligne, quatre en réserve, s'avança sur trois lignes, les bagages entre la seconde et la troisième et, sûr de ses soldats, commença le feu.

L'ordre de bataille des Turcs était aussi défectueux qu'on eût pu le désirer.

Avec autant de troupes que les Égyptiens, mais n'ayant aucune défense naturelle pour s'appuyer, Méhémet n'accepta que deux lignes de profondeur, et non seulement développa son front de manière à déborder l'ennemi, mais dissémina son artillerie de telle sorte qu'il n'en put tirer aucun profit. Par ses ordres, chaque bataillon fut alterné d'un canon isolé et pour mettre le comble à son chef-d'œuvre, il enferma toute son aile droite

dans une espèce d'île formée par une route, des fossés et un canal. Il jugeait que là elle était inexpugnable ; elle le fut si bien que lorsqu'il en eut besoin, il ne put l'en faire sortir.

Soliman voyant ces dispositions et sûr que sa gauche protégée par le lac ne serait pas attaquée, concentra toutes ses forces sur la gauche de l'ennemi que, par un mouvement oblique, il prit en flanc, l'écrasa de toute son artillerie et faisant donner en même temps sa cavalerie et sa réserve, mit le centre et la gauche en déroute, tandis que la droite restait paralysée dans son canal.

Les Turcs essayèrent vainement un changement de front ; la panique s'en mêlait. Après une lutte inégale et malheureuse, ils se débandèrent et prirent précipitamment la fuite, laissant sur le champ de bataille deux mille morts, trois mille prisonniers, douze pièces de canons et leurs bagages. Méhémet, dans sa précipitation, oublia sa correspondance et ses papiers. Les Turcs en se repliant, semaient sur les routes leurs canons, leurs armes et leurs bagages. Heureux de cette aubaine, les Arabes, jusque là indifférents, sortirent de leur neutralité et se mirent à la poursuite des fuyards ; le mal qu'ils firent aux Turcs égala celui que leur avaient fait les Égyptiens.

Sans s'arrêter à Hamah, sans même s'en approcher, les Pachas qui commandaient l'armée s'enfuirent vers Alep. Hussein, qui campait non loin de la ville, voulut aussitôt se réfugier dans ses murs ; mais les habitants effrayés lui en fermèrent les portes. Hussein courut alors vers les défilés du Taurus et ayant cru reconnaître une forte position près du joli village de Baïlan, il s'y retrancha, ainsi que les débris de son armée et la réserve qui n'avait pas combattu.

Baïlan, qui allait bientôt retrouver une nouvelle et une éclatante célébrité, n'a point un nom inconnu dans l'histoire. Il est situé dans une position délicieuse, près de la gorge de l'A-

manus, unique passage pour pénétrer d'Arménie en Syrie. C'est par ce défilé profond, que les anciens appelaient *Pylæ Syriæ*, portes de la Syrie, que passèrent les armées d'Alexandre le Grand, et plus tard, à l'époque de la première Croisade, les troupes qui avaient pris la voie de Constantinople. La situation y est saine et le paysage riant dans sa grandeur.

Pendant que Hussein y élevait ses redoutes, la Syrie et l'Égypte acclamaient la fortune et les talents militaires de Soliman et le grade de major général de l'armée vint le récompenser de ses succès.

Le 17 juillet, l'armée égyptienne s'empara d'Alep. Cette ville somptueuse qui avait eu plus de deux cent mille âmes, comptait à peine alors quatre-vingt mille habitants. Elle relevait douloureusement les ruines amoncelées par le tremblement de terre affreux de 1822. En ce moment, une recrudescence de choléra la décimait. Ibrahim y laissa une partie de ses bagages et, à la recherche de son ennemi, après avoir lancé des reconnaissances, s'enfonça dans les défilés du Taurus.

Hussein l'attendait au milieu de fortifications redoutables; des ouvrages, précipitamment élevés, couronnaient les hauteurs et battaient la route. Le 29 juillet, à trois heures de l'après-midi, l'armée des Égyptiens se présenta.

Il n'était pas humainement possible d'aborder de front ces menaçantes batteries, ces épaulements si habilement élevés sur les escarpements de la montagne, ces retranchements si bien garnis de troupes et si largement munis de canons, dont le feu plongeant devait balayer la vallée. Du haut de leurs abris, les plus timides se sentaient rassurés et, en voyant déboucher par la route d'Alep, les colonnes africaines lassées et couvertes de poussière, Hussein et son armée se réjouirent et se flattèrent d'effacer leurs précédentes défaites par une revanche éclatante.

Les officiers africains vinrent eux-mêmes reconnaître l'armée ottomane et à sa vue leur parti fut aussitôt pris.

Toutes les positions des Turcs étaient dominées par des hauteurs qu'on pouvait facilement escalader. Sans donner à leurs troupes fatiguées le temps de prendre le plus court repos, sans permettre aux Ottomans de reconnaître leur folie, les deux généraux égyptiens tournèrent les redoutes, s'élevèrent au-dessus des batteries dirigées contre les profondeurs du vallon et, pendant que la fusillade les prenait de haut en bas, des bataillons, coupant leur retraite au nord, se massaient sur la route et, se couvrant avec des abatis, arrêtaient et refoulaient les fuyards.

Éperdus, les Turcs descendirent précipitamment dans la vallée, abandonnant vingt-cinq pièces de canon et deux mille prisonniers; ils se réfugièrent vers les marécages et autour de la ville d'Alexandrette, espérant y trouver la grande flotte turque qui naguère avait paru dans le golfe, mais qui venait de s'éloigner. Sans espoir de ce côté, ils envahirent la petite cité. Le lendemain, les Égyptiens profitant de leur panique, les y poursuivirent. Quatorze autres pièces de canon, des approvisionnements et des prisonniers devinrent encore la proie des vainqueurs.

Atteint d'une ophthalmie, dégoûté à jamais de la guerre et de ses périls et n'étant pas certain qu'on lui laisserait sa tête sur les épaules, l'infortuné Hussein, le feld-maréchal caressé de son souverain, le Pacha nommé de l'Égypte et du Sennaar, s'enfuit, s'égara dans les défilés de la montagne et disparut.

Les uns disent qu'ayant emporté sa fortune et une partie du trésor de l'armée, il nolisa un petit bâtiment grec pour lui et sa suite, mais que le patron, séduit par les millions détournés, s'en empara après avoir jeté sur un ilot le général et ses compagnons; d'autres disent qu'il alla cacher sa honte dans une

petite ville de la Bithynie, à Bursah, où il tâcha de se faire oublier et où il vécut dans l'obscurité et l'abandon.

Cette version nous paraît plus naturelle, plus vraie, et nous nous y tenons.

Ibrahim avait franchi les limites de la Syrie, traversé les gorges du Taurus et pénétré dans le pachalik d'Adana, mais jugeant prudent d'organiser derrière lui les provinces qu'il avait conquises, après avoir reçu la soumission d'Antioche, de Tarsous et d'Adana, il s'arrêta dans cette dernière ville et fit ses préparatifs pour y séjourner, attendre des renforts et y donner un repos mérité à ses soldats.

L'armée égyptienne y resta jusqu'au 13 octobre. Ce jour-là, elle leva ses campements. L'ennemi s'avançait sur elle et son habitude n'était pas de se laisser attaquer.

C'était une nouvelle, une dernière armée que la Turquie avait mise sur pied. Albanais, Bosniens, Kurdes, recrues de toute espèce et de tout pays avaient été réunis en grande hâte et le Sultan ému, frappé au cœur, leur avait confié l'intégrité de l'empire ottoman. En ce moment, l'empire serré d'un côté par les Russes, de l'autre par les Égyptiens, semblait pencher vers sa ruine et on se demandait si une main d'homme pourrait le soutenir ?

Reschid Pacha fut cette fois l'homme sur qui se concentrèrent toutes les espérances. Séraskier de Roumélie, ancien compagnon d'armes d'Ibrahim dans la guerre du Péloponèse, son rival devant Missolonghi, Reschid était brave, intelligent et il venait de battre un rebelle, Mustapha, Pacha de Scodra[1], qui s'était mutiné. Sa réputation et son orgueil s'en étaient accrus; il fut jugé le seul homme de guerre capable de tenir tête aux

[1] Scodra, Scutari d'Albanie, qu'il ne faut pas confondre avec le Scutari du Bosphore.

deux généraux égyptiens. Outre les levées de Bosniens et d'Albanais, on lui confia six régiments d'infanterie, une forte cavalerie et ce qu'on put trouver d'artillerie. La vue de ces troupes réveilla l'enthousiasme à Constantinople. Il y eut une manifestation en leur faveur. Le Sultan les combla de présents et de promesses. Le jour du départ, sa Hautesse daigna se transporter au camp dressé près de Scutari et là, trahissant malgré lui l'angoisse de son cœur et l'amertume de ses pensées : « Sauve l'empire, dit-il à Reschid et ma reconnaissance n'aura pas de bornes. »

Reschid avec son armée, se dirigea vers ces montagnes d'où l'ennemi menaçait si audacieusement la capitale. L'avant-garde ottomane avait déjà traversé l'Anatolie, que l'arrière-garde s'était à peine ébranlée. Ibrahim trouvant Konieh à sa convenance, y assit son camp, promena ses éclaireurs, étudia soigneusement le terrain et, faisant manœuvrer ses troupes comme si l'ennemi était devant lui, habitua ses régiments à la bataille qui allait se livrer.

Le 18 décembre, l'avant garde impériale, commandée par Réouf Pacha, s'avança, non sans hésitation, au-devant de ces terribles Égyptiens contre lesquels d'avance elle savait ne pouvoir pas tenir. Ibrahim qui reconnut les irréguliers, les tâta doucement et se contenta de leur enlever quelques pièces de canon faiblement disputées; le 19, de petits succès partiels lui valurent encore de l'artillerie, des munitions et des prisonniers. Réouf, en l'absence de son chef, n'osait compromettre ses troupes par une résistance à outrance ; enfin le 20, on apprit que le grand visir s'approchait; cette fois, le sort de la Turquie allait se décider.

Reschid se déploya en bon ordre avec soixante mille hommes marchant sur quatre lignes. Sa cavalerie, nombreuse et bien montée, couvrait les derrières et les flancs. De bonnes disposi-

tions paraissaient avoir été prises, une seule exceptée. Renouvelant la faute que Hussein avait faite à Homs, Reschid dissémina son artillerie et, au lieu de lui donner une cohésion nécessaire, la dispersa, deux pièces par bataillon. La même faute devait amener les mêmes résultats.

Ibrahim n'avait que trente mille hommes à opposer à cette formidable armée, mais la confiance régnait dans tous les cœurs et les dispositions savantes de Soliman connues de ses soldats ne laissaient pas de doute sur la victoire.

C'était en effet Soliman qui avait choisi l'ordre de bataille, préparé le terrain, disposé les troupes et, par sa mâle assurance, annoncé encore un succès.

Un brouillard épais s'étendait sur les deux armées ; les Égyptiens, convenablement protégés par leur position, gardaient le silence et attendaient. Arrivés à cinq cents mètres, voyant à peine l'ennemi, les Ottomans ouvrirent leur feu, et enhardis par la timidité des Égyptiens, se portèrent aussitôt en avant.

Le feu des batteries ottomanes révéla leur ordre de bataille. Dans la marche, une grande lacune s'était ouverte entre la gauche de leur cavalerie et l'infanterie. Les Égyptiens lancés par Soliman s'y précipitèrent ; l'artillerie rassemblée foudroya les masses interdites ; la cavalerie africaine, chargeant avec impétuosité, culbuta la cavalerie turque et la sabra. Reschid, s'apercevant du désordre, accourut pour la ramener, mais égaré par le brouillard, il tomba dans un gros de Bédouins qui le firent prisonnier, et le conduisirent en toute hâte à Ibrahim. A la nouvelle effrayante de la prise de leur chef, les Ottomans cessèrent de combattre et se dispersèrent comme par enchantement ; on eût dit qu'ils n'attendaient qu'un signal pour opérer cette nouvelle manœuvre. L'infanterie coupée et prise en flanc mit bas les armes. Jamais les Égyptiens n'avaient remporté pareille victoire. Quatre-vingt-douze canons, trois mille

morts, dix mille prisonniers en étaient le fruit; mais aussi, de l'avis de tous, jamais les ordres de Soliman n'avaient été plus clairs, plus rapides, plus enlevants; jamais ils n'avaient été exécutés avec pareille audace et pareille précision.

La gloire de Soliman était désormais éclatante et assurée. L'armée le sacrait homme de guerre et mettait son nom à côté des plus grands noms. Ibrahim, qui avait montré une grande bravoure, et les autres généraux qui avaient pareillement payé de leur personne étaient acclamés à leur tour, et tous les soldats demandaient à grands cris à marcher sur Constantinople. De l'avis de l'armée, l'empire ottoman était à son dernier jour.

C'était aussi la fatale prévision des soldats qui en Grèce avaient servi sous les ordres de Reschid et avaient traversé le Bosphore avec lui :

« — Reschid, nous pleurons, lui disaient-ils en marchant à ses côtés; tu arrives trop tard. C'est fini de nous. »

« — Il n'est jamais trop tard, avait répondu Reschid qui voulait relever les courages. Tant qu'il y a du sang dans les veines, rien n'est désespéré. »

En arrivant à Konieh, un vieux Mollah, blanchi dans la prière, un vieux prêtre musulman, le chapelet à la main et les larmes dans les yeux, s'approcha en tremblant de son cheval :

« — Reschid, lui dit-il, quand les plantes révélèrent à Lockman leurs propriétés médicinales, aucune ne lui annonça qu'elle avait la vertu de ressusciter les morts. O Reschid, tu es sage comme Lockman, mais notre empire est un cadavre. »

Avec de telles prévisions, la victoire était difficile; la défaite était trop bien prévue pour n'avoir pas lieu. Ibrahim reçut l'infortuné Reschid comme un ami, comme un frère; il le consola de sa défaite et lui prodigua les caresses. Une conduite si noble grandissait le vainqueur, mais ne calmait pas les blessures du vaincu. Tomber d'une si haute gloire dans un si pro-

fond abîme est bien capable de courber les plus fiers courages, de briser les plus énergiques volontés. L'orgueilleux vainqueur de Missolonghi était anéanti, et l'empire entier ne valait pas mieux.

M. d'Angeville prétend qu'après la bataille, il se passa un fait inouï :

« Ibrahim, dit il, pour conserver les formes de fidélité au sultan, se mit sous les ordres du grand vizir qu'il avait pris, et ce dernier fut contraint d'ordonner le lendemain qu'on poursuivît les débris de sa propre armée battue la veille[1]. »

Voilà un fait qui nous semble, à nous Européens, dépasser les bornes du possible, le général turc eût il été un lâche, et le général égyptien un insensé.

Mais dans l'Orient, dans le pays des *Mille et une Nuits*, la contrée des rêves, des visions, des rares aventures, rien ne se fait comme en Occident. L'historien est donc tenu parfois d'enregistrer des incidents qui sembleraient plutôt être du domaine fantaisiste des romanciers.

L'élan d'expansion des Égyptiens était si grand que, le 28 février 1833, un nommé Méhémet-Aga, se disant agent d'Ibrahim et suivi de quatre hommes seulement, pénétra dans Smyrne et en prit possession ouvertement, au nom du gouvernement égyptien. Il chassa les autorités turques et les remplaça. Ce fait eut un immense retentissement, et irrita la Russie peut être autant que la Turquie. La population était calme et obéissait. Plusieurs semaines après, Méhémet-Aga fut expulsé à son tour. Méhémet-Ali et Ibrahim, pour ne pas compliquer la position, se hâtèrent de renier cet ami trop zélé ; heureux

[1] *La Vérité sur la question d'Orient et sur M. Thiers*, par le comte d'Angeville, ancien officier de marine, député de l'Ain. Paris, mai 1841, in-8°, p. 14.

encore, ce héros aventurier, de n'avoir pas payé de sa vie le cadeau superbe qu'il avait fait à son souverain.

Fatale coïncidence !

Pendant que Soliman remportait une victoire qui devait immortaliser son nom, la mort entrait dans sa famille et frappait, à Lyon, son malheureux père. Le jour même de la bataille de Konieh, le vieux manufacturier tombait dans l'escalier de sa modeste demeure, et peu après expirait sans avoir eu le temps d'apprendre de quelle auréole son nom était désormais couronné. Aimant sa famille comme il l'aimait, Soliman dut recevoir avec une profonde douleur le coup qui l'atteignait dans le plus intime de son être, et qui lui faisait si cruellement sentir que la gloire la plus brillante ne met pas l'homme à l'abri des larmes.

CHAPITRE X

EN PALESTINE

En un an que de conquêtes, que de pays attachés à l'Egypte, que de batailles et que de gloire! Comme ces régiments égyptiens étaient solides, disciplinés, sûrs d'eux et de leurs chefs! comme on les sentait dans sa main et comme, à leur tête, on se trouvait disposé à poursuivre la fortune!

Ibrahim cependant s'arrêta. Les ordres de son père étaient formels. Le vice-roi avait-il prévu que son fils toucherait un jour au Bosphore prêt à s'élancer sur Stamboul? Devinait-il que les Turcs, si indifférents à la chute et à l'élévation de leurs souverains, ne souffriraient pas du moins qu'un étranger à la famille impériale montât sur ce trône sacré? Comme Annibal devant Rome, trouva-t-il imprudent de se jeter avec une armée victorieuse, mais de médiocre importance comme nombre, sur une ville immense dont les maisons s'écrouleraient d'elles-mêmes sur ses soldats? Surtout, eut-il peur de la diplomatie? tout se présume. La crainte des cabinets européens, particulièrement, suffisait pour arrêter son bras levé. Une des premières qualités d'Ibra-

him était son respect pour son père, une confiance absolue dans l'étendue et la justesse de ses lumières et une abnégation qui dans le cours de sa vie ne s'est jamais démentie. Malgré sa force, malgré les entraînements du sang et de l'orgueil, malgré les conseils, il sut se vaincre et c'est par là peut-être que l'histoire le jugera le plus grand. Il se contenta de s'approcher de l'Europe. Maître de Magnésia, retranché à Kutayeh, rayonnant à des distances immenses, recevant les hommages et les présents des villes et des provinces, sentant frémir Constantinople, Smyrne et Tiflis, pendant un mois il domina l'Archipel, le Bosphore et la mer Noire, sans sortir de son superbe repos, sans quitter sa magnifique et solide position.

Enfin, la diplomatie effrayée parla ; la Russie prononça son *veto*, les autres grandes puissances l'appuyèrent, et le vice-roi, menacé par l'Europe entière, courba la tête et se soumit.

Mahmoud conserva son trône ; un hatty-schérif du 2 mai 1833, céda les pachaliks de Crète, de Syrie et d'Adana au vice-roi, reconnu à tout jamais Pacha d'Égypte. Cette paix, solennellement jurée, prit le nom de *Paix de Kutayeh*, du nom de la ville où Ibrahim s'était arrêté[1].

Quant à celui-ci, le même acte lui concéda le titre vénéré de *Chef du temple de la Mekke* qui lui donnait un caractère sacré.

Jamais l'Égypte n'avait été plus grande, jamais la famille de

[1] « La France crut devoir continuer à s'interposer entre le sultan et le vice-roi et, le 29 mars, M. de Varennes partit de Constantinople pour le camp d'Ibrahim avec de pleins pouvoirs pour traiter de la paix. Le 8 avril, cette négociation se termina par l'adoption de l'ultimatum du vice-roi et Ibrahim commença immédiatement son mouvement de retraite qu'il suspendit bientôt à cause de quelques difficultés survenues à l'occasion d'Adana. Le 6 mai, ces difficultés furent décidément aplanies ; la Porte publia un firman d'amnistie pour les personnes qui s'étaient compromises dans l'Asie mineure et Ibrahim repassa la chaîne du Taurus ».

La vérité sur la question d'Orient, par le comte d'ANGEVILLE, député de l'Ain. Paris, Delloye, mai 1841, in-8°, p. 17. — *Hist. de Méhémet-Ali*, par PAUL MOURIEZ. Paris, 1857, t. III, p. 232. Pièces officielles.

l'aventurier Rouméliote n'avait atteint à un plus haut point de faveur. La gloire le couvrait, lui et ses enfants et les flatteurs du trône, d'autant plus rampants que le souverain est plus haut, comparaient son règne à celui du magnanime et sage Salomon.

Ibrahim repassa le Taurus, voyant toutes les têtes se courber devant lui. Puis remplaçant le guerrier par l'administrateur, il s'appliqua, du sein du Liban, à lier des amitiés, à propager des alliances, à soumettre les indécisions et, en fortifiant les places qu'il avait conquises, spécialement Acre et Homs dont la possession était majeure pour l'Égypte, il tâcha d'enfoncer de profondes racines dans le pays : il savait ou il devinait que c'est en se préparant à la guerre qu'on asseoit et qu'on affirme la paix. Sa prudence, lui disait secrètement qu'il ne devait pas s'endormir.

Inspiré par Soliman, dont il appréciait le génie militaire, mais dont il reconnaissait chaque jour davantage et sans jalousie l'immense pouvoir d'organisation, il voulut rendre à cette Syrie si belle et si appauvrie, un peu de son antique richesse et gagner les populations, en les faisant jouir des douceurs de la paix. Avait-il reconnu que le système employé par Soliman lorsqu'il gouvernait la Morée, de favoriser le commerce et l'agriculture, valait mieux que d'incendier les villages et de couper les oliviers? Regardant la contrée comme sienne, voulut-il simplement augmenter ses revenus, comme le propriétaire qui prodigue ses soins à ses domaines pour en tirer un plus gros fermage? Quoi qu'il en soit, il donna des ordres qui jetèrent dans l'étonnement Égyptiens et Syriens, mais qui n'en furent pas moins fidèlement exécutés.

Alep, qui eut autrefois plus de deux cent mille âmes et qui, avec les soixante-dix mille qui lui restent, est encore la deuxième ville de la Syrie et la quatrième de l'empire ottoman, est heureusement assise dans une vaste plaine, bornée à ses deux

extrémités par l'Euphrate et l'Oronte et arrosée par le Kouaïk, jolie rivière qui descend des montagnes et va se perdre dans les sables, à six lieues de la grande cité. Des jardins délicieux entourent la ville et, pour la beauté et la fertilité, pour l'abondance des fruits et des fleurs, ne peuvent être comparés qu'à ceux de Damas qui ne le cèdent qu'à ceux du Paradis! dit le proverbe, Les faubourgs sont immenses et rayonnent aussi loin que s'étend l'oasis; le climat est sain et, avec un bon gouvernement, l'agriculture et le commerce, c'est-à-dire l'opulence et la grandeur, devaient renaître facilement. Soliman le pensa. Le sol est gras et fertile : il donne du froment, de l'orge et du coton. Les pistachiers et les abricotiers sont abondants ; sur les bords de la mer, de riches coteaux produisent un tabac estimé ; les mûriers, les oliviers, les figuiers couvrent le flanc des montagnes : mais les bras manquent, avec la confiance et la sécurité. Ibrahim annonça une diminution d'impôts qui fut acclamée avec autant d'étonnement que de joie. Des terres étaient incultes, il les fit d'autorité ensemencer. Cent mille pieds de mûriers furent plantés dans la vallée de Bekâa ; les environs d'Antioche furent couverts d'oliviers ; des plantations de caféiers furent essayées et, pour en vendre sans doute aux infidèless, puisque les croyants n'en boivent pas, il voulut que le vin ruisselât sur les côteaux si bien exposés qui entourent Beyrouth[1]; des ceps furent plantés et de vastes commandes des meilleurs plans furent faites à des négociants de Bordeaux qui se hâtèrent. Cette sollicitude pour le pays conquis fit bénir le nom d'Ibrahim et lui assura la fidélité des Syriens plus que ne l'eussent fait la crainte et la terreur. Mais si on était reconnaissant de la conduite insolite du héros égyptien, nul n'hésitait à nommer le Mentor aux sages idées qui l'aidait de ses conseils, lui

1 Cadalvène et Barrault. *Loc. cit.* t. I, p. 10.

inspirait des actions si profondément en désaccord avec son caractère.

Sous l'influence des idées nouvelles, — nous ne voulons pas insinuer qu'il les devait toutes à Soliman, — le vice-roi ne restait pas dépourvu non plus du génie administratif. Le commerce avec l'intérieur qui expirait, se réveilla, au premier signal, sur tout le littoral de la Méditerranée. Les navires européens, trouvant facilitées leurs relations, apportèrent les produits les plus divers aux bazars de l'Orient et chargèrent au retour tout ce qu'apportaient les caravanes lointaines. Damas, la ville de l'intolérance et du fanatisme, vit abonder les chrétiens et, tout en frémissant de leur contact, accepta leur or et leurs marchandises. Beyrouth, la ville du littoral la plus rapprochée et qui lui sert de port, faisait pour quatre millions d'exportation par an; dès cette première année, elle en fit pour six millions; les importations, qui étaient de cinq à six millions, montèrent à onze. Alexandrette et Latakieh, les deux ports d'Alep, importaient ensemble pour trois millions de francs et n'exportaient que pour la moitié de cet humble chiffre: il fut doublé. C'était vraiment à croire que la domination égyptienne portait bonheur, et à bénir le ciel d'avoir délivré le pays du joug lourd et abrutissant des Turcs.

Que serait-il advenu si Soliman, investi d'un pouvoir sans contrôle, était devenu, de par la volonté du vice-roi, gouverneur général de la Syrie? Maître de la contrée dont il aurait tenu les populations dans sa main, sujet loyal et fidèle, car il avait un profond sentiment de l'honneur et il ne marchandait pas le dévouement au souverain qui avait fait sa fortune; ayant horreur des injustices et des trahisons, il eût laissé respirer la Syrie, il eût porté sa prospérité à un degré inouï et, sentinelle vigilante, il eût couvert le Nil contre toute agression. La puissance du vice-roi, inattaquable, eût été dès lors indiscu-

table; les puissances de l'Europe auraient modifié leurs intérêts et respecté le fait accompli. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi.

La Syrie était une trop riche province pour l'abandonner. Il fallait la reconquérir. Le district d'Adana surtout tenait au cœur du sultan : cette clé du Taurus était entre les mains de son ennemi; on devait la lui arracher. Le traité de Kutayeh était une honte, il fallait le déchirer. Mahmoud en avait été trop profondément humilié pour que son cœur implacable n'en demandât pas vengeance; mais étouffé par le voisinage de la Russie qui pesait sur lui de tout son poids, trop faible en ce moment pour employer la force, il se servit de la seule arme qui lui restât et s'appliqua dès lors à fomenter des troubles dans ce pays nouvellement conquis. Des émissaires, prodigues d'or et de promesses, visitèrent les Arabes, les Maronites, les Druses, les Turcomans et les Bédouins, tous ceux que le besoin de mouvement agitait, tous ceux que le repos et la tranquillité fatiguaient. Ici, une vallée refusait l'impôt; là, un chef militaire oubliait d'envoyer son contingent. C'était peu de chose et la présence d'Ibrahim ou de ses officiers suffisait pour calmer les esprits. Mais l'attention était toujours tenue en émoi et il n'était pas difficile de deviner de quel côté soufflait ce vent qui attisait tant de mauvaises volontés.

Peu de montagnes nourrissent une population plus turbulente, plus guerrière, plus divisée de race et de mœurs que le Liban. Chrétiens, musulmans, idolâtres, indifférents vivent côte à côte dans des retraites inaccessibles, où de tout temps ils ont su maintenir leur indépendance. Leur soumission à la Porte était plus nominale que réelle et ils ne payaient leur modique impôt qu'autant que cela convenait à leur intérêt.

Les pachas des villes et de la plaine jouissaient aussi, vis-à-vis du sultan, d'une liberté assez grande pour pouvoir guerroyer entre

eux, s'unir, se liguer contre le souverain ou les populations voisines, se rendre indépendants pour un temps, comme Abdallah, être renversés de leur trône par leurs soldats et remplacés, comme celui de Damas. La conquête par les Égyptiens n'était donc qu'un accident de leur vie et peut-être y voyaient-ils un bien, surtout avec les promesses solennelles que leur avait faites Ibrahim de diminuer leurs impôts et de les exempter complètement ou à peu près du service militaire.

En effet, la Porte ne retirait de la Syrie désunie et affaiblie que quinze cent mille francs à peu près d'impôts (six millions de piastres). Ibrahim ne préleva qu'une partie de cette somme et, au lieu du régiment que lui demandait chaque année la Porte, il n'y prit pas un soldat.

L'enthousiasme et la reconnaissance étaient donc à l'ordre du jour d'Alep à Gaza, et le vieil émir Beschir, de l'ancienne famille des Chehab, qui depuis quarante ans régnait sur le Liban, écrivait à Ibrahim que, malgré les émissaires du sultan, malgré les intrigues de lady Stanhope qui répandait l'or autour d'elle, il répondait de la tranquillité et de la soumission du pays.

C'était en effet cette femme célèbre, que la Porte pouvait regarder comme son instrument le plus docile, les Égyptiens comme leur ennemie la plus acharnée. Vivant dans la montagne, au milieu d'hommes armés, et, comme au moyen âge, habitant une forteresse bien gardée, lady Stanhope avait attiré l'attention de l'Europe par son esprit, son caractère et surtout par ses innombrables excentricités. Aujourd'hui cependant elle serait oubliée si Lamartine ne l'avait visitée précisément à cette époque, et si, dans son style magique, il n'eût décrit son entrevue ; tant il est vrai que les poètes plutôt que les grandes actions donnent l'immortalité.

Mais, comme le disait l'émir Beschir, en ce moment l'or de la châtelaine du Liban était sans valeur, et ses intrigues sans

influence ; ce temps heureux fut de peu de durée. Aveuglé par sa fortune, sûr de maîtriser la destinée, le vice-roi crut pouvoir semer le vent ; le malheureux eut bientôt récolté la tempête qui allait mettre un temps d'arrêt à sa prestigieuse prospérité.

Sachant combien la Syrie devenait prospère, connaissant le nombre et la bravoure de ses soldats, voyant ses coffres-forts vides et l'Égypte épuisée, dans les premiers mois de 1834, il lança ce fatal décret qu'au prix d'une main coupée, il lui eût été plus avantageux de ne pas signer :

Ordre d'établir un monopole sur toutes les soies de la Syrie ;

De mettre une capitation sur tous les habitants indistinctement, à quelque religion qu'ils appartinssent ;

D'organiser une levée d'hommes, surtout dans les districts méridionaux ;

Et afin de pousser la faute jusqu'au bout, sous prétexte de maintenir la tranquillité dans un pays jusque-là soumis et dévoué, ordre de désarmer toute la population.

Oter leur fusil, leur inséparable compagnon, aux Druses, aux Maronites, aux Kurdes, aux Bédouins, c'était vouloir l'incendie ; c'était allumer une mèche sous un tonneau de poudre. L'effet devait en être terrible ; il ne se fit pas attendre et l'explosion en ébranla si bien le trône du vice-roi, que sa solidité s'en ressentit à tout jamais.

Ibrahim reçut cet ordre fatal et il n'en comprit pas toute l'importance. Au lieu de faire des représentations, habitué à obéir en aveugle à son père, oubliant ses promesses aux Syriens et les engagements qu'il avait pris avec eux, sans voir les périls dans lesquels il allait lancer l'Égypte, il n'envisagea qu'une chose : que son père avait parlé et qu'il n'était que l'exécuteur des ordres paternels.

Ibrahim était d'ailleurs dans une situation d'esprit qui ne lui permettait plus de voir, avec sa lucidité d'autrefois, les dangers

qui l'entouraient. Rassasié de gloire et de flatteries, adulé, proclamé grand, il avait abusé de tous les plaisirs. Les excès avaient épaissi son corps et abaissé sa haute intelligence. Adonné à la boisson, il avait de ces inégalités de caractère et de ces emportements qui faisaient frémir ceux qui l'approchaient. Admirablement secondé, il avait assisté à des victoires, dont il avait eu les avantages sans en avoir les mérites. Son armée était incomparable ; ses officiers avaient le génie de la guerre, mais son intelligence n'avait plus que des intermittences et désormais l'Égypte ne devait plus compter sur lui.

Heureusement pour le succès des armes égyptiennes, un homme était prêt à le remplacer. L'armée apprit avec enthousiasme que Soliman, à propos des fêtes du Baïram, venait d'être créé Pacha ; le vice-roi récompensait ainsi celui à qui tant de victoires étaient dues et pour faire face à tous les périls qui allaient surgir, bientôt après Soliman était nommé major général de l'armée. De riches dotations, des domaines considérables étaient ajoutés à la possession de son grade et lui permettaient d'en soutenir l'éclat. Soliman-Pacha, au comble des honneurs, sentit grandir sa reconnaissance et, magnifique résultat d'un caractère droit et fortement trempé, après avoir mangé son pain dans les larmes, après avoir connu tous les désespoirs de la pauvreté et de la misère, devenu un des puissants du monde, un des premiers de l'empire Ottoman, comblé d'honneurs et de richesses, il demeura simple comme autrefois, humain comme toujours, actif et vaillant comme jamais.

Pendant que la fortune le comblait ainsi, le bonheur habitait sa maison du vieux Caire, où Sidi Maria, la belle Grecque, son épouse adorée, lui élevait dans la retraite orientale, mais avec des idées françaises, trois délicieux petits enfants, espoir et orgueil de ses vieux jours : Zohra, en arabe Étoile du matin, sa fille aînée, charmante blonde qui paraissait unir l'intelligence

de son père à la beauté de sa mère et devait plus tard épouser Murat-Bey, colonel d'artillerie ; Mazlé, en arabe Fleur précieuse et délicate, piquante petite brune, pleine de feu et de vivacité, future épouse de Schérif-Pacha, ministre des affaires étrangères, et enfin Skander-Bey, le plus ravissant enfant qu'on puisse voir, dit M. Goupil[1], Skander-Alexandre, qui plus tard, élevé à Paris, devait servir avec distinction dans l'artillerie égyptienne. Charmé de la grâce et de la beauté de ces trois enfants, Horace Vernet, le 4 janvier 1840, à Saïda, lors de son voyage en Syrie, en fit un tableau charmant dans lequel il les représente assis à l'orientale, côte à côte sur un tapis rayé, se tenant par la main et adossés tous trois contre un épais coussin de velours rouge. La blonde Zohra, les cheveux tombant sur ses épaules, a une petite coiffure amaranthe, une veste rouge avec de grandes manches ouvertes, un petit gilet bleu, boutonné sur la poitrine, une ceinture rayée jaune et marron, une chemise blanche dont le haut est boutonné sous le menton et un vaste pantalon bleu de ciel. Son beau front, développé à l'européenne, semble réfléchi et pensif ; ses yeux bleus pétillent d'intelligence, sa petite bouche est gracieuse et bonne ; la figure pleine et calme respire la dignité et la raison, la bienveillance et la grâce ; tout annonce que dans un salon européen elle eût attiré tous les regards et les cœurs.

Pétulante, vive, égayée par la pensée qu'elle pose devant un peintre français et regardant son immobilité comme un jeu, la brune Mazlé frémit de plaisir ; son abondante chevelure noire s'éparpille autour d'elle et tombe sur sa poitrine en laissant sa petite oreille découverte ; un turban vert couvre sa tête ; sa chemise blanche est ouverte ; elle a une veste bleue d'où s'échappe une manche blanche brodée ; un gilet rayé rose et blanc

[1] *Voyage d'Horace Vernet en Orient*, rédigé par M. Goupil-Fesquet, Paris. Challamel. S. D. (1841 ?), in-4°, fig. planches coloriées.

une vaste ceinture rayée verte et blanche, des pantalons roses ; ses yeux noirs, ses sourcils noirs, écartés, minces et bien dessinés, son nez droit et bien fait, sa bouche mutine annoncent l'adorable femme qu'elle doit être plus tard.

A côté de Mazlé, plus jeune, plus enfant, la figure plus orientale, la tête ronde et les joues pleines comme un baby de six ans, Alexandre sourit plein de satisfaction et de joie. Sur un takié, petit bonnet de coton blanc piqué, un fez de velours rouge qui le couvre est enveloppé lui-même d'un turban de mousseline jaune rayée; une riche veste en velours amaranthe se complète par des manches de soie jaune rayée marron ; un gilet en velours amaranthe boutonné laisse apercevoir une cravate bleue qu'il recouvre ; une ceinture bleu de ciel, un vaste pantalon blanc achèvent son costume. Son pied étendu laisse voir une petite botte souple à revers ; ce n'est encore qu'un enfant gracieux dont la peau blanche et l'éclat du teint laisse deviner des cheveux blonds soigneusement cachés.

Dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1849, Sidi Maria devait donner encore à son époux un quatrième et dernier enfant, une fillette, Hasma la benjamine de son père. Ainsi, chez lui comme au dehors, Soliman avait tous les bonheurs : il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour être compté parmi les plus grands guerriers du siècle. Mais les événements le poussaient à ce but et les Turcs se préparaient à lui fournir l'occasion dont il avait besoin pour gravir ce dernier échelon, pour obtenir ce couronnement suprême de sa vie. Cependant bien des coups de fusils devaient encore être tirés d'ici, de là, et bien des soldats obscurs devaient rester sans vie au fond des ravins du Liban et sur les rochers arides de la Judée.

Les ordres du vice-roi étaient précis et Ibrahim qui était à Jaffa, avec son état-major, les fit promulguer avec son énergie accoutumée. La stupeur des Syriens fut d'abord immense ; le dé-

sarmement surtout en atteignant leur sécurité frappait leur orgueil. Sous l'organisation puissante de l'Egypte, les routes étaient devenues sûres, il est vrai ; les maraudeurs avaient disparu ; les Arabes pillards, les brigands disséminés dans les cols et les passages, avaient payé de leur tête leurs déprédations ou avaient porté ailleurs leur fatale industrie, mais les châteaux forts devaient-ils être réduits à l'état d'humbles et simples demeures ? Les scheiks habitués à marcher avec une imposante escorte, marque de leur puissance ; les guerriers accoutumés à ne sortir qu'avec une panoplie complète, indice de leur valeur ; les marchands, les pâtres, les laboureurs qui ne se séparaient jamais de leur fusil fidèle, allaient-ils, comme des moines ou des derviches, se promener désormais avec un bâton blanc à la main ? Bientôt, les murmures éclatèrent, puis les résistances et les menaces ; un vent de révolte souffla sur toute la contrée et les Égyptiens reconnurent qu'ils n'étaient plus entourés de tous côtés que d'ennemis.

Le signal du soulèvement partit de la mer Morte. Les tribus belliqueuses et turbulentes qui habitent autour du lac salé et le long du cours du Jourdain déclarèrent que n'ayant jamais obéi à la Porte, elles se soumettraient bien moins encore au Pacha d'Égypte son vassal, dont elles déniaient d'ailleurs hautement l'autorité. En même temps, des émissaires furent lancés dans toutes les directions pour appeler des alliés, organiser les résistances et généraliser le mouvement.

A ces nouvelles, Ibrahim quitta promptement Jaffa[1]. Sa cavalerie, franchit la plaine de Saron dont les roses furent si célèbres, traversa Ramleh dont elle emmena la garnison et s'engagea dans les défilés des montagnes que les Arabes surpris ne songèrent pas à lui disputer. Le soir, ses premiers esca-

[1] Avril 1834.

drons étaient en vue de Jérusalem où l'annonce de son arrivée jeta la stupeur ; le lendemain, l'armée campait sous les murs de la célèbre cité, sur l'emplacement qu'occupèrent jadis les croisés commandés par Godefroy de Bouillon et le comte de Flandre, entre la vallée de Josaphat à sa gauche, et celle du Tyropéon à sa droite, presque à la sortie de la porte de Damas.

Dès son arrivée, il convoqua le gouverneur, les autorités, les scheiks des tribus environnantes et prévint les consuls européens.

La décision du Pacha avait été si prompte, sa marche si rapide qu'on n'avait connu son départ que par sa présence. Hélas ! qu'annonçait-elle à la malheureuse Judée? On connaissait le caractère implacable du vainqueur de la Morée et les villages de la vallée du Jourdain pouvaient demander au Péloponèse, comment le fils du vice-roi savait dompter les soulèvements. Un souffle de terreur couvrit cette contrée si souvent ravagée qu'elle ne rappelle plus que par des souvenirs, des ruines et des noms immortels, la fertilité qui la rendait si belle au temps de Josué, ou la prospérité qui la faisait si grande et si puissante à l'époque de David et de Salomon. La ville sainte, par elle-même, s'occupait peu du changement des empires; qu'importait à Sion le nom du souverain depuis qu'il n'était plus de la race de David? La faible et pauvre population qui a remplacé le peuple déïcide, ces Turcs, ces Juifs, ces Chrétiens, qui vivent côte à côte dans l'espoir de la mort et de l'avenir, sont habitués à courber la tête, à gémir et à payer ; mais quelle serait la dureté du nouveau maître ? Et quelle responsabilité ferait il encourir à la ville, des révoltes écloses dans la campagne? Le passé n'était-il pas un enseignement sur ce qui allait surgir? Sur le chemin de toutes les invasions, isthme étroit entre la Méditerranée et le désert, il est peu de pays qui ait vu plus couler de sang que cette bande de terre qui va de Tripoli à Gaza ; quelle dévasta

tion allait encore surgir? Mais si la ruine allait frapper les basses terres de tout temps vouées au massacre, atteindrait-elle ces cimes couvertes de neige que les Égyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes et les Francs n'avaient jamais pu souiller? Les scheiks voulurent connaître par eux-mêmes l'étendue du danger qui les menaçait; la plupart se rendirent à l'appel de l'Égyptien et vinrent camper sous les murs de la ville sainte, autour de cette Sion qui n'avait jamais mieux mérité l'épithète de triste et de désolée depuis que les prophètes lui avaient prédit ses malheurs[1].

Ibrahim reçut ces grands personnages avec solennité et hauteur; il leur exposa les volontés du vice-roi et leur demanda s'ils étaient disposés à obéir?

Les scheiks se gardèrent bien de lui résister; il avait le pouvoir et savait s'en servir; or les Arabes disent qu'il faut baiser la main qu'on ne peut couper; ils s'empressèrent de baiser la main de l'Égyptien et tâchèrent de discuter les conditions.

Ils n'osèrent pas s'opposer au monopole de la soie; la plupart étaient d'ailleurs étrangers à ce commerce qui était plutôt le fait des négociants. Ils luttèrent contre la conscription et plusieurs, plutôt que de voir enlever leurs jeunes gens, proposèrent une

[1] « Ville autrefois pleine de peuple, aujourd'hui si solitaire, ville accablée d'amertume, dont les vierges sont tristes et abattues et les prêtres gémissants ».

... « Toute la beauté de la fille de Sion s'est évanouie, ses princes sont devenus comme des troupeaux sans pâturages...

« Sion a tendu les mains, et il ne s'est trouvé personne pour la consoler... le Seigneur m'a remplie d'amertume et m'a enivrée d'absinthe... et cependant le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui, il est bon à l'âme qui le cherche... mais il a répandu sa colère et son indignation, et il a allumé dans Sion un feu qui l'a dévorée jusqu'aux fondements... à cause des péchés de ses prophetes et des iniquités de ses prêtres qui ont versé au milieu de la ville le sang des justes... Seigneur, voyez notre opprobre : des esclaves sont devenus nos maîtres; notre héritage et nos maisons ont passé aux mains étrangères ; la joie de notre cœur est éteinte... nos chants ne sont plus que des chants de deuil. La montagne de Sion a péri... Vous seul, Seigneur, demeurerez éternellement, et votre trône dominera les générations. » JÉRÉMIE, *Lamentations*.

augmentation de l'impôt, en offrant même de laisser leurs fils en otages comme garantie de leur fidélité. Ibrahim rejeta leurs offres et maintint la levée des soldats.

Le désarmement fut l'objet de pourparlers encore plus délicats, encore plus difficiles. Aucune des parties ne voulut faire de concession. Tout ce que la ruse arabe put mettre en avant d'éloquence, de détours, de faux fuyants échoua devant l'inébranlable fermeté du général qui, n'étant qu'un intermédiaire, n'avait qu'une mission, qu'un devoir : communiquer des ordres et les faire exécuter.

Les scheiks alors montrèrent toute la subtilité de leur race; ils protestèrent de leur bonne volonté, accordèrent tout ce qu'on leur demandait, mais ils déclarèrent qu'ils devaient en référer avec ceux qui les avaient envoyés et prièrent le Pacha de ne pas les rendre responsables, si par malheur ils échouaient dans la négociation qu'ils allaient entreprendre en sa faveur.

Ibrahim, dupe ou non, les laissa partir, car un autre ennemi se présentait, ennemi qu'aucune vaillance ne pouvait combattre et devant lequel on ne pouvait que fuir. L'arrivée des pèlerins en terre sainte avait amené la peste; ses ravages, sérieux dans la ville, menaçaient de s'étendre au dehors; les scheiks s'éloignèrent, troublés, mais la vengeance au cœur; Ibrahim leva son camp et redescendit à Jaffa où il était à portée des nouvelles et des secours de l'Égypte. Aucun symptôme de maladies n'y avait paru[1].

1 « Les jardins de Jaffa sont célebres en Orient par l'abondance et la qualite de leurs fruits. Les oranges, les bananes, les figues, les pêches et les raisins y sont exquis : les pasteques et les melons qu'on y recueille sont les plus beaux et les plus estimes de l'Asie. On en envoie tous les ans au Grand Seigneur, et l'on exagere tellement leur grosseur, qu'un seul melon, sur chaque côté de son bât, suffit à la charge d'un âne. Je ne suis même ici qu'un historien infidele; car pour rapporter le récit *tel qu'il me fut fait*, je devrais dire : un chameau ! »

De Marcellus, *Souvenirs de l'Orient* (1820), troisieme édition, Paris, Garnier freres, 1861, in-12, p. 361.

La peste qui avait dispersé les Arabes n'était pas la seule raison qui leur eût fait rompre leur conférence. Un bruit était parvenu jusqu'à eux, trop grave pour qu'on le dédaignât; trop important pour qu'on ne se hâtât d'en connaître la véracité et l'étendue. Dans ce pays dépourvu de journaux, de télégraphes, de dépêches, souvent même de voies de communication, les nouvelles se propagent cependant avec une incroyable rapidité, mais souvent exagérées ou obscures : avant de se lancer dans l'inconnu, il est bon d'en avoir la confirmation. Celle-ci ne se fit pas attendre et avec des détails certains. On sut bientôt dans toute la Judée que le Sultan envoyait des troupes sur les hauts plateaux de l'Asie-Mineure, qu'elles se concentraient à Sivas et que Reschid-Méhémet, le grand visir vaincu à Konieh, en prenait le commandement. Ce déploiement de forces quand rien ne le faisait prévoir, ce choix d'un général habile que l'impétuosité de son courage avait trahi et qui demandait une revanche, étaient les indices qu'un orage prochain et terrible allait éclater contre l'Égypte. La Syrie, toute à ses nouveaux maîtres quand ils lui avaient promis solennellement immunité d'impôts et de conscription, revenait à la Turquie quand, avec ses illusions perdues, elle se voyait sous le coup d'un désarmement général. Les mutineries des Arabes autour de la mer Morte éclatèrent de nouveau ; mais, chose plus grave, elles prirent le corps d'un soulèvement et d'une révolte au milieu des montagnes de la Judée, dans la partie du royaume de Samarie dont jamais ni Romains, ni Turcs n'avaient pu obtenir soumission ou fidélité.

Naplouse était alors sous le gouvernement d'une famille illustre par son ancienneté, son pouvoir et son habileté dans la guerre. Le scheik Cassim[1] avait trois fils, et Ibrahim, pour s'attacher cette

[1] Voir sur cé chef de bandits : le comte de Marcellus, *Souvenirs de l'Orient*. 1820, troisième édition, Paris, Garnier, 1861, in-12, p. 269.

maison redoutable, l'avait comblée d'honneur et avait nommé le fils aîné gouverneur d'Hébron. Ce fut cependant le vieux Cassim qui leva le premier l'étendard de la révolte et donna le signal aux montagnards qui s'empressèrent de répondre à son appel. Une autre famille aussi puissante, qui régnait dans les vallées profondes entre Jérusalem et Jaffa, les Abou-Gosh, prit en même temps les armes et se jeta sur les Égyptiens surpris. Les fils Abou-Gosh avaient une vengeance particulière à exercer : leur père [1] était prisonnier à Saint-Jean-d'Acre pour des exactions commises sur des pèlerins, malgré l'ordre d'Ibrahim de laisser libres les passages. Les postes égyptiens disséminés au levant de Jérusalem sont massacrés ; un général, laissé à Jérusalem avec des forces insuffisantes, voulut se replier sur Jaffa, mais les mille ou douze cents hommes qu'il ramenait, loin d'intimider les Abou-Gosh, furent l'objet d'une attaque furieuse qui se termina par la dispersion de la troupe et le massacre d'une cinquantaine de soldats. Éperdu, le malheureux général revint à

[1] « A minuit, nous étions à Kariet Eleneb-Gafar, résidence du cheik Abou-Gosh. C'est là que ce chef d'une tribu de quinze mille Arabes exerce sur les pèlerins de toute secte le droit de passage. Les lettres du pacha de Ptolémaïde m'exemptèrent de cette redevance et me valurent quelques politesses d'Abou-Gosh. A mon approche, il vint lui-même sur le bord de la route. J'étais averti de cette rencontre ; mais elle causa autant de surprise que de frayeur au frère Thomas « Nous sommes « perdus, me disait-il. C'est donc ici comme dans les marais Pontins ? Faut-il qu'après « avoir échappé à tous les brigands de *Sonnino* je vienne périr à quelques pas de « Jérusalem ? »

« Abou-Gosh fit allumer du feu. Il n'y avait en effet rien de rassurant dans ce cercle d'une trentaine d'Arabes accoutumés à la violence et au pillage, entourant deux ou trois pèlerins. La lueur de la flamme nous laissait apercevoir les grands manteaux blancs, la figure noire, les membres velus et la longue barbe de ces Bédouins accroupis près de nous. Abou-Gosh me parut le plus bel homme de la troupe. Il ne voulut me retenir que le temps de fumer une pipe ; et à l'hospitalité arabe, il ajouta des prévenances de tous les pays, en me donnant un guide pour me tirer des défilés de la vallée et en n'exigeant de ma suite aucune sorte de rétribution, pas même du derviche européen : c'est ainsi qu'il désignait dom Thomasso. »

Le comte de Marcellus, *Souvenirs de l'Orient*, 1820. Troisième édition. Paris, Garnier frères, 1861, in-12, p. 269.

Jérusalem, fit entrer dans la citadelle ce qu'il put retrouver de ses soldats et, fuyant au milieu de la nuit, disparut sans retour.

A ces nouvelles, Ibrahim lança un régiment pour débloquer Jérusalem Attaqué par les terribles Abou-Gosh, le régiment perdit son colonel tué à la tête de ses soldats, une trentaine d'hommes, et terrifié par la mort de son chef, revint à Jaffa en déclarant que les passages étaient fermés, que la montagne était en feu, la Judée soulevée, la garnison de Jérusalem bloquée ou massacrée et que bientôt toute la Syrie serait en armes.

Cassim, en effet, envoyait des émissaires dans toutes les directions et donnait Naplouse[1] comme le lieu de rendez-vous de tous les combattants. Lui-même s'érigeait en directeur du mouvement, et fier de tenir tous les fils de la révolte, de commander aux scheiks et d'être comme le souverain de cette guerre, il se donnait une importance dont Ibrahim et Soliman surent aussitôt profiter. Ils n'eurent qu'à réveiller la méfiance et la jalousie des autres princes de la montagne, pour qu'aussitôt les renforts cessassent de lui arriver.

Par les soins des chefs de l'armée, des secours arrivèrent d'Égypte et de Syrie et bientôt les Égyptiens purent reprendre l'offensive. Le 4 juin[2] six mille hommes sous les ordres d'Ibrahim et de Soliman reprirent la route de Ramleh et se rapprochèrent des montagnes. Les flancs de la Wadi-Aly étaient couverts d'Arabes et le village de Saint-Jérémie, appelé par les Arabes

[1] « Incendiée pendant les croisades. Naplouse fut rebâtie en 1283. Sa population de neuf mille âmes, toute composée de zélés musulmans, ne souffre pas le mélange des chretiens. Ce pays, situé au cœur des montagnes et loin des pachas avanistes, est plus prospère que ne l'est ordinairement un pays turk ou arabe. Les Naplousiens sont répartis dans des villages populeux, dont le sol produit du blé, du coton, des olives et de la soie. Ils ont passé de tout temps pour le peuple le plus indépendant et le plus riche de la Syrie. »

LAORTY-HADJI. *La Syrie. la Palestine et la Judée*. Vingt-neuvième édition. Paris. Bolle-Lasalle 1854. in-12, p. 283.

[2] 1834.

Kariet el Enab, le *village aux raisins*, et depuis Abou-Gosh du nom de ses possesseurs, soigneusement fortifié, paraissait devoir être vigoureusement disputé aux assaillants. Mais les Égyptiens étaient en nombre et ils avaient à leur tête des chefs dont ils connaissaient l'énergie et l'habileté. L'attaque fut donc aussi impétueuse que la défense était désespérée, le combat meurtrier de part et d'autre; la lutte acharnée et sans merci. Mais peu à peu les Égyptiens gagnèrent du terrain, enlevèrent les positions, et le troisième jour, la vallée de Térébinthe occupée, et tous les passages forcés, les Égyptiens reparurent devant Jérusalem.

La terreur fut grande alors dans le quartier Ottoman. La ville partage ses vingt mille habitants en quatre groupes profondément séparés par les mœurs, les croyances, les nationalités, et l'on pourrait dire : surtout par les inimitiés. A l'est, sur le Bezetha et autour de la mosquée d'Omar, les Turcs aussi fanatiques et aussi intolérants qu'à Damas; au sud, au mont Acra les juifs; au couchant, à Sion et au Golgotha, les Grecs et les Arméniens qui reçoivent et tolèrent l'infime population catholique et protestante autour de la citadelle de David et de la porte de Jaffa. Être supportés par les dissidents, voilà tout ce qui reste aux catholiques des propriétés et des privilèges que les rois de France et les Sultans leur avaient garantis. Quant aux protestants, ils prennent pied peu à peu, soutenus qu'ils sont par la Prusse et par l'Angleterre.

A ce soulèvement si rapide de la Judée, à la nouvelle que l'empire ottoman jetait des troupes sur le Taurus et garnissait les passages qui conduisent en Syrie, les Turcs de Jérusalem s'étaient levés pleins d'espoir et de joie et avaient pris part avec énergie aux combats livrés par les Arabes aux Égyptiens. Au retour de ceux-ci, les plus compromis s'étaient enfuis, mais il importait de faire un exemple. Ibrahim fit mettre au pillage

la partie de la ville qui leur appartenait ; leurs richesses passèrent entre les mains des soldats qui se ruèrent dans les maisons avec avidité; les denrées, les vivres, les provisions de toute espèce furent seuls réservés, livrés à l'Intendance et distribués à l'armée qui en manquait ; nous avons lieu de croire que le quartier juif eut à souffrir de sa proximité des Ottomans, les Égyptiens, dans l'ardeur qui les animait, n'ayant pas toujours compris où se trouvaient exactement les limites des deux nations.

Mais, pour être maître de Jérusalem, Ibrahim ne voyait pas sa position plus avancée. Cerné de toutes parts, entouré d'insaisissables ennemis , sans communications avec Jaffa dont les Abou-Gosh coupaient la route, attaqué par les Naplousiens et les Arabes de la mer Morte, il aurait pu se croire sérieusement compromis si des courriers ne lui avaient annoncé que son père lui-même lui amenait des secours par Jaffa et par le désert.

Rationnant alors son armée, évitant des luttes inutiles et ménageant les fatigues à ses soldats, il attendit, certain que les Arabes voyant la discipline de ses troupes, leur tactique, leur vigilance et surtout en apprenant l'arrivée des renforts, se lasseraient les premiers. La contenance des Égyptiens les effraya en effet autant qu'une bataille et leur acharnement autour de Jérusalem se relâcha peu à peu. La diplomatie égyptienne vint alors achever de les jeter dans le désarroi.

A tous ces chefs de tribus, jaloux les uns des autres et rivaux, qui réunis, auraient pu écraser leur ennemi, le général égyptien fit par dessous mains des offres et des propositions ; ces relations ne purent être tellement secrètes que le bruit ne s'en répandit de tous côtés, semant la méfiance et la jalousie chez tous ces princes craignant une trahison. Leur chef surtout, le vieux Cassim, fut l'objet des avances les plus pressantes et des sollicitations les plus vives de la part d'Ibrahim : offres et promesses furent prodiguées, jusqu'à faire miroiter aux yeux des Naplousiens

ce qui leur avait fait prendre les armes, l'exemption du service militaire. Captivé et séduit, Cassim n'hésita pas à venir lui-même au camp d'Ibrahim, pour traiter cette si importante question.

Mais pendant que le prince de Naplouse parlementait avec le pacha, Soliman avait remporté une victoire qui rendait toute la bonne volonté de Cassim inutile. Traitant avec les fils d'Abou-Gosh, il leur avait promis, en échange du passage dans les défilés des montagnes, la délivrance de leur père, l'oubli du passé, l'amitié des Égyptiens et des récompenses en proportion des services qu'ils leur rendraient. Ceux-ci acceptèrent et leurs seize mille sujets, faisant près de cinq cents fusils, redoutables sur leurs cimes et dans leurs ravins, d'ennemis acharnés étant devenus tout à coup amis fidèles, Ibrahim rompit lui-même la conférence, et redescendit à Jaffa faire sa jonction avec son père [1].

Dire la fureur de Cassim et des Naplousiens en se voyant ainsi joués serait chose fort difficile. Le vieux chef se hâta de retourner dans sa ville dont il augmenta les fortifications; il fit appel à ses amis et à ses alliés et déclara qu'il ferait désormais à l'Égypte une guerre à outrance. Pour répondre à ses fureurs, le vice-roi somma l'émir Beschir de venir le rejoindre à Jaffa, pendant que ses troupes prendraient les Naplousiens à revers. Beschir, trop prudent pour se livrer, envoya un de ses fils assurer le vice-roi que les Druses allaient obéir. Satisfait de cette bonne volonté, le souverain de l'Égypte chargea le belliqueux émir de réduire en passant les habitants de Safed qui, fiers d'une position qu'ils croyaient inattaquable, se livraient à des déprédations inouïes; l'émir fit répondre qu'il marchait contre eux.

Safed, petite ville de quatre ou cinq mille âmes, au nord de Nazareth, est située sur une roche escarpée au-dessus d'une vallée

[1] 30 juin 1834.

fertile dont les eaux se versent au sud-est dans les eaux bleues et riantes du lac de Tibériade. Rien n'était superbe, fort et imposant comme la citadelle arabe qui la domine [1]. Aujourd'hui ce n'est qu'une ruine, mais ce ne sont pas les hommes qui l'ont anéantie ; un tremblement de terre, en 1837, la détruisit de fond en comble, en même temps que les maisons de la malheureuse cité s'amoncelaient les unes sur les autres, glissant sur les flancs de la montagne et broyant, sous leurs décombres, les habitants épouvantés. En ce moment, Safed était florissante et sa forteresse une des plus puissantes de la Judée ; ses habitants étaient turbulents et belliqueux ; à les entendre, ils ne redoutaient aucune attaque. Cependant, à la vue des Druses, un immense apaisement se fit dans leur esprit. Eurent ils crainte des forces qui s'avançaient ? Beschir leur fit-il des promesses ? Quoi qu'il en soit, à la première sommation, ils mirent bas les armes, et sans demander l'avis du vice-roi, sans se soucier de son approbation ou de sa colère, l'émir prit trente-deux de ses habitants qu'il envoya dans les prisons de Saint-Jean-d'Acre.

L'approche des Druses par le nord, tandis que les Égyptiens

[1] « La ville de Saphet a été la capitale de la Galilée du temps de l'émir Fakr-ed-Dyn ; elle a continué de l'être jusqu'à ce que Saint-Jean-d'Acre fût devenu l'entrepôt du commerce européen.

« Son industrie est très peu considérable. Les principales branches de ses productions consistent en filatures de coton, teintureries d'indigo et fabrique de toiles d'une blancheur éblouissante. L'habileté des tisserands turcs de cette ville est réputée dans toute la Syrie. Autrefois on y fabriquait des étoffes de soie. Tous les vendredis, il y a un grand bazar bien fourni de marchandises. Ce bazar, d'une longueur d'un demi-mille, s'étend jusqu'aux fossés de la citadelle au-dessous d'un bois d'oliviers fort remarquable et par l'alignement des arbres et par leur grosseur. C'est là et à Gethsémani qu'on trouve les oliviers les plus beaux de tout l'Orient. A environ deux heures de la ville de Saphet, en allant à Tibériade, on rencontre un karavanseraï appelé Djob-Youssef, ou le khan du puits de Joseph. C'est dans l'enceinte de ce khan que se trouve la citerne où Joseph fut jeté par ses frères, avant d'être vendu par eux aux marchands qui l'emmenèrent en Égypte. Cette citerne a environ quatre pieds de diamètre et trente de profondeur. Le fond est taillé dans le roc ; les parois sont alignées et artistement maçonnées ; ses eaux ne

s'avançaient par le midi, la vue des deux armées qui l'enserraient, ne purent faire fléchir le farouche Cassim. En révolte ouverte, à toutes les époques, contre les pachas d'Acre et de Damas, ses chefs immédiats, il était digne de ce peuple et ce peuple était digne de ses ancêtres que l'histoire juive nous peint toujours avec horreur.

C'étaient eux, les Chissémites, qui avaient violé Dinah, la fille de Jacob, massacré les soixante et dix fils ou petits-fils de Gédéon, adoré les faux dieux des nations et s'étaient séparés du royaume de Judas. C'étaient eux que les Juifs avaient repoussé avec indignation et mépris, quand, au retour de la captivité, ceux-ci s'étaient offerts à coopérer à la reconstruction des murs de Jérusalem ; c'étaient eux qui, par haine contre les Juifs, avaient élevé au sommet du mont Garizim un temple qu'ils voulaient rendre égal à celui de Jérusalem.

Jésus lui-même, l'homme-Dieu, le divin Sauveur, obéissant comme homme aux instincts de sa nation, hésite et fait un effort, avant de braver le scandale public de causer avec une Samaritaine aux portes de Sichem et cette femme troublée s'étonne qu'il daigne s'entretenir avec elle. Enfin, dans une parabole célèbre, s'il veut flétrir l'indifférence et l'orgueil des juifs, c'est pour faire une opposition sévère avec la conduite du prêtre et du pharisien qu'il fait soigner le voyageur blessé par un Samaritain, un passant appartenant à la race maudite et détestée.

Les Naplousiens d'aujourd'hui n'avaient pas dégénéré de leur antique réputation et ils étaient aussi fiers et aussi féroces que leurs ancêtres. Les Français, conduits par Junot, n'avaient pu s'emparer de leur belle et riche cité, et ce souvenir augmentait leur audace. Cassim, d'ailleurs, méritait d'être leur chef, et ce

tarissent jamais. Elle est couronnée par un petit dôme élégant que soutiennent quatre colonnes de marbre. » LAORTY-HADJI. *La Syrie, la Palestine et la Judée*. Paris, 1854, in-12, p. 413.

qui excitait surtout sa fureur c'était la trahison d'Abou-Gosh, son rival, son allié, sinon son ami, qui avait passé aux Égyptiens et que le vice-roi avait magnifiquement récompensé. Approuvant la politique habile de Soliman, de diviser le faisceau de ses ennemis, le souverain de l'Égypte avait tiré de prison le vieux Scheik, lui avait pardonné et lui avait offert un châle de cachemire de grand prix. Le fils aîné avait été réintégré et maintenu dans les domaines paternels et reconnu maître de sa nation ; son plus jeune frère avait été nommé gouverneur de Jérusalem à la seule condition d'approvisionner la ville et la garnison, et d'ennemie, qu'elle était, cette famille puissante et redoutée s'était inféodée aux intérêts de l'Égypte qu'elle servait avec le zèle des nouveaux convertis.

Cette perfidie, ces récompenses avaient exaspéré Cassim. Jurant d'exterminer les Égyptiens ou de succomber à la tâche, il vole à la recherche d'Ibrahim. Les deux armées se rencontrent dans le village de Zeita, au milieu des montagnes, mais la fortune trahit Cassim et il se retire laissant une centaine de morts sur le champ de bataille. Il se replie sur Déïr, se fortifie sur une colline et attend le choc des Égyptiens. Vaincu encore une fois, blessé ainsi qu'un de ses fils, Cassim abandonne à Ibrahim Naplouse et se réfugie à grand'peine à Hébron, dans les murs duquel il jure de s'ensevelir.

Ibrahim, après avoir pris Naplouse et avoir châtié la riche et turbulente cité, fit, le 1er août[1], une courte apparition à Jérusalem et de là marcha sur Hébron avec toute son armée.

Hébron, la ville d'Abraham, est aussi grande que Jérusalem[2].

[1] 1834.

[2] Hebron a toujours été, avec Gaza, la ville convoitée par les conquérants orientaux, Perses, Mèdes, Assyriens, Arabes, car ces deux cités de la Palestine étaient les portes de l'Egypte qui permettaient à l'envahisseur de se porter en quelques journées sur Peluse et Arsinoé, villes ouvertes, cités opulentes, dont les richesses tentaient toutes les avidités.

C'est une des villes les plus célèbres de la Judée ; elle est aussi honorée des Turcs que des Chrétiens ; tous y vénèrent les tombeaux d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Jacob dont les corps reposent à côté de Lia et de Rebecca. C'est là que David fut sacré roi et résida sept ans ; là qu'Absalon établit son quartier général lors de sa révolte ; c'est sous le chêne d'Hébron, chêne célèbre, aussi ancien que le monde et objet d'une commune vénération, que les Romains amenèrent des milliers d'Hébreux et qu'ils les vendirent comme esclaves. La tradition prétend que ce fut avec la terre rouge d'Hébron que le corps d'Adam fut créé ; que ce fut non loin dans la vallée qu'Abel fut tué par Caïn ; ce fut le vallon qui entoure la ville qui produisait ces grappes de raisin, étonnement de Josué et des fils d'Israel ; une pieuse croyance montre non loin de la cité le tombeau de Jessé, père de David, et celui d'Abner, le vaillant général de Saül ; tout, croyance populaire, histoire et superstition, se réunit ainsi pour faire d'Hébron une des villes les plus intéressantes du monde.

Cassim, qui connaissait le fanatisme de ses habitants, vint s'y enfermer avec les débris de ses soldats. L'armée d'Ibrahim ne tarda pas à l'y suivre.

L'attaque fut terrible, et la résistance désespérée. Hebron n'a pas de fortifications régulières, mais l'immensité de son enceinte et les jardins qui l'entourent opposent à un ennemi des obstacles suffisants. Le 14 août, l'assaut fut donné à la ville qui succomba, mais les Égyptiens, outre les soldats, perdirent un grand nombre d'officiers. Cette victoire soumit le pays.

Ibrahim pardonna cette fois à la ville entraînée, mais il jura que Cassim qui avait pris la fuite n'obtiendrait ni quartier ni merci. Lui même se mit sur les traces des Naplousiens et les poursuivit avec ardeur. Soliman fut laissé dans la ville frémissante et fut chargé de maintenir l'ordre avec une forte garnison.

L'histoire de cette époque nous laisse toujours sans détails sur l'homme qui nous intéresse. C'est par hasard que son nom surgit dans les péripéties de la lutte, et que nous retrouvons, de loin en loin, un souvenir de lui. Sève, chargé du gouvernement d'Hébron, dut apporter dans ces délicates fonctions son énergie, sa prudence et son habileté; mais l'histoire ne vit pas de conjectures, et tout en écrivant sa vie, nous sommes obligé de continuer notre récit, en laissant notre héros isolé au milieu de la population fanatique et frémissante qu'il devait maintenir.

Cassim avait gagné Karak, bourg fortifié au sud de la mer Morte; un château bâti sur un roc escarpé le domine et le protège. Les Naplousiens croyaient trouver dans ces montagnes un refuge assuré, mais Ibrahim avait juré que sa proie ne lui échapperait pas et il s'attache à leurs traces. Ses soldats succombent sous un soleil implacable et ardent ; ils s'égarent dans le désert, rien n'arrête leur chef ; ils se rapprochent de la mer Morte et, rendus fous par la soif, se précipitent vers ces eaux maudites qu'ils boivent avidement [1]. Trois cents succombent ; Ibrahim ne se laisse pas arrêter. Il arrive à Gor, petit village où il trouve un peu d'eau ; là il est forcé d'accorder deux jours de repos à ses soldats exténués, puis il reprend sa marche et se trouve en présence de la citadelle qui protège les Naplousiens.

Sans attendre son artillerie restée en arrière, il lance ses soldats, mais la fureur l'avait aveuglé et il s'aperçoit qu'on ne force pas les citadelles avec de la cavalerie. Un colonel qui marche à la tête de ses troupes est frappé au front et tombe au milieu de ses soldats. Ceux-ci hésitent ; le lieutenant colonel

1 « C'est un labyrinthe sans bornes de montagnes de toutes formes, avec des ravins sans fond ; pas un arbre, pas une herbe, pas un oiseau. Notre petite caravane ondule sur le dos de ces vagues pétrifiées, sous un ciel d'un bleu intense que brûle un soleil implacable. De temps en temps et lorsque nous arrivons au

prend le commandement et veut ramener les Égyptiens ; il est frappé à son tour ; les hommes sont décimés, trois commandants succombent. Après les plus héroïques efforts, la plupart des officiers sont mis hors de combat. Ibrahim donne le signal de la retraite et se décide à attendre son artillerie qui ne tarde pas à se montrer.

Mais Cassim, quoique victorieux dans cette première journée, n'avait pas l'espoir de résister contre une artillerie bien servie et des soldats bien commandés ; il se dérobe pendant la nuit et gagne le désert. Le lendemain, quand les batteries ouvrirent le feu, les Égyptiens furent surpris du silence de la citadelle. Dès que les murailles eurent été ébranlées, dès qu'une brèche eut été faite, les soldats s'élancèrent à l'assaut, mais la citadelle était vide. Pas un défenseur n'était resté.

Les Égyptiens trouvèrent avec joie des vivres et des munitions ; dès qu'ils eurent réparé leurs forces, Ibrahim reprit sa course et atteignit les fuyards à Salt où Cassim avait essayé de se retrancher. Mais cette fois, les Naplousiens étaient acculés. Terrifiés par cette poursuite acharnée, les habitants du village refusèrent de prendre part à la lutte. Épouvantés eux-mêmes, les Naplousiens mirent bas les armes ; leurs chefs seuls manquaient. Les Cassim et les scheiks leurs alliés, abandonnant leurs soldats, avaient, grâce à la vitesse de leurs chevaux, fait le tour de la mer Morte et s'étaient réfugiés chez les Arabes Anezès, où cette fois ils se croyaient certains de trouver un inviolable abri.

Mais la colère d'Ibrahim avait parlé trop haut pour n'avoir pas jeté partout la terreur. Craignant une vengeance implacable,

sommet d'une de ces montagnes, une odeur fétide de sel et de soufre qui nous prend à la gorge, et une ligne bleue qui se dessine à l'horizon, nous annoncent que nous approchons de la mer Morte. » JEAN SIGAUX. *Voyage à la mer Morte. Journal de Villefranche*, 15 décembre. 1874.

les Anezès se saisirent de Cassim et de ses fils dont un seul put s'échapper; ils les garrottèrent avec les scheiks qui les accompagnaient et les livrèrent à Ibrahim. Celui-ci, cédant à la cruauté de son caractère, fit promener ses victimes à travers la Judée, montra aux montagnards que rien ne résistait à la vengeance égyptienne et quand il eut suffisamment terrifié le pays, fit décapiter ses prisonniers, trois à Jérusalem, deux à Saint-Jean-d'Acre, un à Damas. Ce fut à Saint-Jean d'Acre que périt le vieux Cassim.

Si la Palestine fut épouvantée, l'Égypte ne fut pas satisfaite. Ces six têtes, quelque haut placées qu'elles fussent, quelque importance qu'on leur attribuât, ne valaient pas le plus pur sang de l'armée. Les meilleurs officiers étaient restés sur les bords affreux et désolés de la mer Morte; les soldats, les serviteurs, les guides morts de fatigue, de soif et d'insolation à la poursuite d'un ennemi qui fuyait, gisaient sans sépulture dans le désert; les chevaux eux-mêmes avaient succombé et l'artillerie, entraînée dans cette course rapide sans raison et sans frein, ayant plus particulièrement souffert, avait besoin d'une remonte et d'une réorganisation générale. Soliman ne put retenir les éclats d'une violente colère en voyant des régiments créés avec tant de peine et de soins, sacrifiés à une vengeance si futile; le vice-roi fut sombre et mécontent et l'armée, murmurant, reconnut que son chef, jadis si habile et si renommé, n'était plus que l'ombre de lui-même et que, dans ce soldat brutal, livré à la fureur des plus violentes passions, il n'était plus possible de retrouver le brillant général qui avait soumis l'Arabie, vaincu les Grecs et les Ottomans et dont naguère l'Europe avait fait tant de bruit, en lui attribuant toute la gloire que l'Égypte avait recueillie.

CHAPITRE XI

LE RETOUR EN ÉGYPTE

La Palestine était vaincue; Ibrahim voulut profiter de sa victoire et il l'étreignit avec sa violence native. Fidèle exécuteur des ordres de son père, cédant aux penchants cruels qui faisaient le fond de son caractère et que son frottement avec des peuples civilisés avait un instant adoucis, poursuivant ses avantages sans s'arrêter aux considérations de sa parole donnée ou aux exigences de l'humanité, il sévit sur les malheureuses populations comme si elle n'appartenaient pas à l'Égypte. Le désarmement fut exigé avec rigueur, au désespoir de tous ces hommes naguère si volontiers ralliés à leurs nouveaux maîtres. La Palestine, le Liban, toute la Syrie apportèrent leurs armes aux Égyptiens. L'ordre régnant, comme à Varsovie, on exigea la capitation.

La somme demandée n'était pas sans doute exorbitante et les Turcs s'étaient montrés maintes fois plus exigeants; mais au lieu de faire peser l'impôt uniquement sur les chrétiens et les juifs; au lieu de frapper ensuite isolément un Pacha, un émir ou un notable pour leur faire restituer au trésor les sommes qu'ils avaient arrachées peu à peu à leurs administrés, on établit un

maximum de 125 francs et un minimum de 3 francs 25, qui pesèrent également sur toutes les têtes. Or, comme chaque province devait produire une somme estimée d'avance et que le maximum ne permettait pas d'exiger des riches plus des 125 francs auxquels ils avaient été taxés, on fut obligé, pour combler les déficits, de demander la différence aux petites bourses sans distinction de croyance, c'est-à-dire 10, 15 ou 20 francs, à des artisans, des agriculteurs, des bergers, que leur pauvreté, et surtout leur religion, avaient jusque-là exempté de tout impôt.

Cette capitation régulière qui pesait sur tous valait-elle mieux que les avanies et les exactions qui ne reposaient que sur la volonté ou le caprice du maître ? A nos yeux prévenus, elle parait préférable. Les musulmans n'en jugèrent pas ainsi et leur orgueil blessé plus que leur avarice, en fit des ennemis irréconciliables du fisc, c'est-à-dire du gouvernement égyptien.

Ce qui combla la mesure, ce fut la conscription.

La Porte ne demandait jadis aux populations guerrières du Liban que des volontaires et chaque année un millier d'hommes s'enrôlait volontiers sous les drapeaux du Sultan ; le surplus de la jeunesse usait son énergie et son courage dans des luttes de famille à famille, des guerres de province à province, des brigandages sur les passants. Druses et Maronites, Métoualis et Ansariehs, Bédouins, Kurdes et Turcomans avaient toujours quelques droits à faire valoir ou quelque vengeance à exercer. La main de fer du vice-roi mit fin à ces luttes et, levant toute cette jeunesse pour combler le déficit de ses armées, il arracha dix-huit mille hommes à leurs vallées et les incorpora dans ses régiments.

A la sévérité de cette mesure, les Égyptiens ajoutèrent la violence et la cruauté et, pour employer un mot célèbre, ce fut plus qu'un crime, ce fut une faute. Au lieu de procéder peu à peu et

progressivement, d'habituer les Syriens au joug, en le faisant d'abord doux et léger, de créer une loi égale pour tous, qui eût été respectée et obéie, procédant comme dans la Nubie ou le Sennaar, ils pénétraient dans les maisons, même les demeures musulmanes, violaient le secret des harems, emmenaient les jeunes gens et trop souvent faisaient main basse sur les bijoux, les parures, les étoffes ou les parties du mobilier qui étaient à leur convenance. Les plaintes que ces exactions arrachèrent retentirent jusqu'au sein du parlement anglais, et si l'intérêt de l'Angleterre sut en tirer parti, leur véracité malheureusement ne fut pas niée.

« Lorsque le prince de Joinville, dit un historien, parcourait, en 1836, les montagnes de la Syrie, les cavaliers égyptiens de son escorte se détachaient au galop pour capturer les hommes qu'ils apercevaient dans les campagnes : ils les saisissaient, et les conduisaient au régiment le plus voisin où ils étaient immédiatement incorporés. Ces malheureux ne pouvaient même pas rentrer chez eux pour prévenir leur famille [1]. »

Ce fut ainsi que les vainqueurs comprirent l'annexion et que, par une conséquence fatale, ils firent naître une révolte que des flots de sang ne purent éteindre,

Cependant, de toutes les provinces où le désarmement fut poursuivi, nulle n'obéit plus promptement que la portion du Liban habitée par les Druses. L'émir Beschir s'était-il rallié d'affection à la cause du vice-roi? se rappelait-il que, vaincu et fugitif, il avait jadis trouvé au Caire protection et appui? Crut-il la fortune de l'Égypte au-dessus des échecs et des revers? trahit-il son peuple ou se joua-t-il d'Ibrahim? l'histoire n'a pas encore prononcé. On remarqua seulement son

1 Paul Mouriez. *Histoire de Méhémet-Ali*. Paris, Chappe, 1857, t. III, p. 293.

zèle à faire descendre de la montagne les armes et les munitions arrachées aux villes, aux villages, aux forteresses et même aux simples particuliers. Chaque jour, des convois amenaient à Beyrout ou à Saïda, des canons, des fusils, des sabres et des munitions, preuves du dévouement d'un allié aussi fidèle que puissant.

Aussi les félicitations et les louanges lui furent-elles prodiguées et il en avait besoin, car les témoignages de satisfaction et de joie de ses nouveaux amis furent bientôt balancés et couverts par les cris et les clameurs qui s'élevèrent contre lui dans les hautes vallées. Les Druses ne prononçaient son nom qu'avec imprécations et fureurs; on proférait des menaces contre son autorité et sa vie dans toute la contrée, et il lui fallut l'appui énergique des Égyptiens pour qu'il pût conserver ce pouvoir, qu'à travers tant de périls, il exerçait depuis quarante ans avec autant de vigueur que de souplesse, de ruse que d'habileté.

Devant cet orage qui, du reste, pouvait n'être que passager, l'émir usa de prudence et courba la tête. Au lieu de lutter contre ce déchaînement, il se confina de plus en plus et s'enferma dans sa forteresse de Beit-ed-Din, qui lui servait de palais [1]. Cette célèbre résidence, où l'art arabe avait prodigué ses élégances et ses richesses, s'élevait sur un rocher escarpé, dans un des sites les plus sauvages de la montagne. De bonnes fortifications, de hautes tours crénelées d'un aspect pittoresque et saisissant, des terrasses couvertes d'épais ombrages et qui, en supportant de frais jardins, n'en constituaient pas moins de formidables remparts, des chevaux de race, des sentinelles vigilantes, une garde

[1] « C'est là que vivait naguère l'émir Beschir, beau vieillard à l'œil vif et fin, au teint frais, à la barbe grise et ondoyante. Quand un Européen de distinction, venait visiter ses domaines, c'est là qu'il était reçu, au milieu d'une cour de secrétaires avec leurs robes longues et leur écritoire d'argent, de mulâtres esclaves, de nègres, d'officiers égyptiens, que distinguaient leurs vestes demi-européennes et le bonnet grec à la houppe bleue. » Laorty-Hadji, *loc. cit.*, p. 49.

nombreuse et des approvisionnements comme dans une place de guerre [1] assuraient sa sécurité. Des cloîtres mystérieux, des galeries superposées, soutenues par des colonnettes où se reconnaissait ce même génie voluptueux qui créa Grenade et Cordoue, des arcades sous lesquelles fuyaient de petits ruisseaux frémissants, de vastes salles au pavé de marbre, ornées avec le goût oriental et le confort européen ; l'air adouci de la montagne et dans le lointain la vue magique de la mer, lui procuraient, au milieu d'une famille nombreuse, toutes les délices de la vie.

De l'autre côté d'un ravin profond, s'étendait, à l'abri des roches immenses qui la surplombaient, la jolie et industrieuse petite ville de Déïr el-Kamar dont les huit ou neuf mille habitants s'enrichissaient par la fabrication des étoffes de soie, surtout de ces robes brodées d'or dont les chefs de la montagne aiment à se parer. Des jardins fertiles soutenus par des terrasses, couvrant la côte comme des échelons, montrent ce que peuvent la ténacité et l'industrie des habitants. Chrétien comme eux [2], l'émir

[1] « Lorsque l'émir habitait son palais de Beit-ed-din, sa garde affidée se composait de ces guerriers druses dont le costume frappe l'œil par sa richesse et son éclat. C'est d'abord un turban immense sur lequel s'enroulent des châles aux vives couleurs ; puis une espèce de tunique courte et rouge, tissue, suivant le grade, de coton et d'or, ou de soie et de coton, avec des enroulements bizarres sur les reins et la poitrine. Sous d'immenses pantalons à mille plis, paraissent des bottines en maroquin rouge, s'emboîtant elles-mêmes dans des babouches de maroquin jaune. Une veste fourrée, assez semblable au dolman hongrois, flotte sur les épaules du cavalier, tandis que sa large ceinture blanche soutient un arsenal d'armes. On y voit les manches de deux ou trois candjars ou de yatagans et les poignées de deux pistolets incrustés d'or ou d'argent. Outre ces armes, qui ne les quittent pas, les guerriers druses ou arabes portent à cheval une lance d'un bois mince, souple et dur, semblable à un long roseau. Quand ils cheminent, ils tiennent cette lance, ornée de houppes flottantes, la pointe en l'air perpendiculairement, ce qui donne à leur escadron groupé dans le désert l'aspect d'une de ces phalanges de Saladin qui parcouraient les plaines d'Ascalon. »

Laorty-Hadji. *La Syrie, la Palestine et la Judée*, vingt-neuvième édition. Paris, Bolle-Lassalle, 1854, in-12, p. 51

[2] « Il existait en lui d'incroyables ressources de courage, d'astuce, de sagacité. Dans un pays de fanatisme, il s'est montré tolérant, musulman pour les musulmans, chrétien pour les chrétiens, druse pour les druses. Si l'on en croit quelques

comptait sur leur fidélité pour contrebalancer le mauvais vouloir des Druses dont la turbulence et surtout les croyances religieuses enveloppées de mystères faisaient, malgré leurs dénégations, des alliés fort peu sûrs et des sujets fort peu soumis.

Des routes tortueuses et faciles à défendre, conduisaient en quelques heures soit à Beyrout, soit à Saïda et, dans un temps moins long, au bord de la mer, au lieu même où le Nahr-ed-Damour, l'ancien Tamyros, se précipite en écumant dans les flots bleus de la Méditerranée. C'est sur ce poétique et gracieux rivage que, suivant la tradition, le prophète Jonas fut rejeté du sein de la baleine qui l'avait englouti et, désormais soumis et repentant, reprit, à la voix de Dieu, le chemin de Damas.

Bientôt, malgré l'influence de Beschir, l'insubordination naturelle aux montagnards, surexcitée d'ailleurs par les rigueurs de la politique égyptienne, fit éclore dans chaque village des résistances qui devinrent enfin une révolte générale. Les insurgés nommèrent des chefs et organisèrent une guerre sérieuse contre les Égyptiens. Ceux-ci, qui se plaignaient de ne recevoir de la montagne que des fusils usés et sans valeur, des pistolets hors de service, des sabres et des yatagans rouillés, sans fourreaux ou sans poignées, revirent entre les mains de leurs ennemis les longs fusils bronzés incrustés de nacre et les fines lames forgées à Damas. Sur toutes les pentes du Liban, retentit le cri si connu : « A la guerre ! à la guerre ! montez à cheval, nobles cheiks ! armez-vous, fidèles ! zèle de Dieu, zèle des combats ! » cri patriotique auquel le montagnard ne sait pas résister. A cet appel, toute la population se leva et la montagne parut en armes, comme si jamais le désarmement n'avait eu lieu.

voyageurs, la religion réelle, la religion du cœur de l'émir, était le catholicisme ; mais il avait dans son palais, voisines l'une de l'autre, une mosquée et une église. » Laorty-Hadji. *La Syrie, la Palestine et la Judée*, *loc. cit.*, p. 49.

Ibrahim aussitôt s'en prit à l'émir et l'accusa de trahison. Celui-ci rejetant ces reproches, maudit la perfidie et la mauvaise foi de ses sujets ; il jura qu'il allait lever des troupes et que, dès qu'il aurait des forces suffisantes, il sortirait de sa forteresse pour aller châtier les insurgés. Sans attendre l'effet de ses promesses, Ibrahim, appelé à d'autres soins, laissa le vieil émir et courut où le danger pressait : c'était partout. Toute la montagne était en feu.

Dès que le mouvement fut bien dessiné, les audacieux émissaires de la Turquie se firent voir, attisèrent la révolte et affichèrent leur prétention de faire rentrer la Syrie sous la domination de la Porte. La turbulente reine de Palmyre à leur tête, ils prodiguèrent aux Syriens l'or, les armes et les munitions. Des convois arrivaient par Alep, Damas et le désert : de légers navires jetaient des caisses suspectes dans tous les ports et sur tous les rivages. Animés par de fragiles succès, les amis des Turcs proclamaient tout haut que le bien-aimé sultan allait reprendre possession de sa terre de Cham. A ces périls, à ces défis, les généraux égyptiens opposèrent un redoublement de vigilance, d'énergie et aussi de sévérité.

Dès les premiers bruits, Soliman rappelé avait quitté Hébron. Son talent d'instructeur eut aussitôt à s'exercer sur les recrues envoyées d'Égypte et sur les nouveaux régiments à qui son audace savait si bien souffler la confiance et le courage. Quant aux conscrits enlevés à la montagne, on les faisait passer en Égypte, le plus souvent par mer et les fers aux pieds comme des malfaiteurs. On les incorporait ensuite dans les garnisons du haut Nil jusqu'à Sienne, ou en Nubie d'où on faisait descendre, dès qu'elles étaient dégrossies, les recrues dont l'armée de Syrie avait un si pressant besoin. Soliman veillait à l'achèvement de leur instruction militaire et, non content de les rompre au rude métier de soldat, investi des pouvoirs du vice-roi, surveillait les

divers services, inspectait les vivres et l'équipement, avait l'œil sur les ambulances et organisait la victoire, plus utile dans ces multiples fonctions auxquelles se pliait si bien son génie, qu'en conduisant lui-même les troupes au combat.

Ibrahim d'ailleurs avait repris son activité ; ses ordres qui lançaient les soldats contre l'ennemi, s'abaissant à des soins plus modestes, jetaient en même temps des nuées de pionniers et de travailleurs sur les routes et confiaient à des ingénieurs le devoir important de rétablir les ponts, réorganiser les passages, et ouvrir de nouvelles voies. Grâce à lui, la cavalerie, objet d'une particulière attention, depuis qu'en Morée il avait vu manœuvrer les armées européennes, put se transporter rapidement tout le long du littoral et l'artillerie apporter son puissant secours et se faire entendre sur des points où certainement on ne l'attendait pas ; tant d'énergie relevait les lâches, encourageait les timides et maintenait intact le prestige du drapeau. Enfin, grave mesure, il interdit à tout bâtiment turc de s'approcher des côtes de Syrie et si cette rigueur apporta quelque trouble dans le commerce des ports de mer, si Constantinople surtout fut profondément irritée, ce n'en fut pas moins un coup sérieux porté à l'insurrection.

Dans sa colère, ne voulant négliger aucun moyen, le Sultan essaya de la corruption, arme terrible dont il avait obtenu souvent les meilleurs effets. Précisément, le moment ne pouvait être mieux choisi. M. de Cérisy, qui avait doté l'Égypte d'une si belle flotte, Cérisy-Bey qui avait réparé les désartres de Navarin, et qui, avec une activité inouïe, venait de remettre en quelques jours les navires du vice-roi à même de donner la chasse à la flotte du Capitan-Pacha, dégoûté des amertumes dont on l'abreuvait, las de ses discussions avec M. Besson, un compatriote cependant et homme du plus haut mérite, venait de quitter le service du vice-roi et de rentrer en France. Plu-

sieurs professeurs des Écoles, nées, sans préparation, sous le souffle unique d'une volonté, Écoles des ponts et chaussées, École polytechnique, École d'agriculture, École d'artillerie, École vétérinaire, Haras, Facultés de diverses sortes, étaient rentrés pareillement ; il semblait que l'œuvre gigantesque de la régénération de l'Égypte allait sombrer.

Si la main des Ottomans n'y était pour rien, il n'en fut pas de même de la défection du grand amiral Osman-Pacha. Cet homme, né pour ainsi dire dans la domesticité du vice-roi, élevé par lui, sa créature, avait été successivement directeur de l'École militaire et gouverneur de province. Nommé grand amiral avec le titre de pacha, comblé d'honneurs et de richesses, il avait montré une grande mollesse, plus peut-être que de l'incapacité, en suivant sans l'atteindre la flotte turque qu'il devait combattre et qu'il avait toujours laissée échapper. Sachant combien sa conduite avait mécontenté son souverain, devinant une prochaine et éclatante disgrâce, apprenant enfin que les traités qu'il avait passés avec les Candiotes n'avaient pas été ratifiés et que les chefs à qui il avait accordé la vie sauve étaient mis à mort ; découragé, froissé dans son honneur, Osman venait de fuir l'Égypte et s'était rendu à Constantinople où le meilleur accueil lui avait été fait par le sultan.

Le départ de Cérisy-Bey pour l'Europe, l'arrivée d'Osman-Pacha au sérail furent pour la Porte une révélation et lui donnèrent l'espoir qu'avec un peu d'habileté, de l'or et des promesses, on pourrait détacher bien d'autres des grands personnages qui servaient le vice-roi. Un des premiers qu'on entoura de séductions fut Soliman-Pacha, le plus redoutable de tous ; mais le fier général n'était pas de ceux qui vendent leur honneur. Sans forfanterie, sans bruit, mais avec un mépris très apparent, il repoussa toutes les offres et menaça les entremetteurs d'un châtiment certain.

Les amis de la Turquie se le tinrent d'abord pour dit, quoique sans perdre courage, car bientôt ils osèrent reprendre leurs négociations avec des offres si brillantes que l'Europe en fut éblouie [1].

Par maladresse ou à dessein, la Porte laissa transpirer quelque chose de sa honteuse entreprise. Si, quoique repoussée, elle pouvait jeter le trouble dans l'entourage du vice-roi, faire naître des jalousies ou exciter des méfiances, il est certain qu'elle n'aurait pas perdu son temps.

On vint, en effet, prévenir le Rouméliote que des offres étaient faites à l'illustre Lyonnais et qu'il était à craindre que celui-ci ne les acceptât. Le vieux pacha bondit et l'histoire a conservé ses propres paroles :

— « Soliman? s'écria-t-il, vous rêvez! Osman a pu me trahir; ce n'était qu'un esclave que ma main avait élevé. Soliman, lui, est sorti de mes entrailles; c'est un de mes fils; s'il quitte l'Égypte, ce sera quand Méhémet-Ali la quittera lui-même. »

Pour qui connait l'Orient, pour qui a étudié le caractère soupçonneux et rusé du vice-roi, cette réponse si ferme, si confiante, si absolue était le plus beau brevet qu'on pût accorder à la fidélité et à l'honneur.

Le vieux pacha ne s'en tint pas aux paroles. L'organisation des Écoles était ébranlée; ces admirables créations qui devaient donner à l'Égypte des ingénieurs, des officiers, des marins, des savants, menaçaient de se dissoudre.

Les jaloux les décriaient; la vieille routine égyptienne les méprisait; le fanatisme musulman s'irritait de les voir entre les

[1] Un million de francs, le titre de prince, le gouvernement de l'île de Chypre, un grade éminent dans l'armée impériale, ne purent vaincre la probité du pauvre aventurier qui, dix ans auparavant, mourait de faim dans les rues de Paris. Le vice-roi lui avait ouvert ses bras et son cœur comme à un fils. Ce n'était pas par la trahison et l'infidélité qu'il devait payer sa dette de reconnaissance.

mains des Chrétiens. Constantinople les redoutait comme devant lui créer des ennemis et leur suscitait par-dessous main des obstacles, ou les imprégnait d'un dissolvant qui, dans sa pensée, devait promptement les anéantir.

A tous ces périls, le vice-roi opposa un remède héroïque et souverain; il en confia la surveillance et la direction à Soliman-Pacha et, sous la main puissante du général, ces établissements, espoir de l'Égypte, qui avaient coûté tant de millions, et qui menaçaient de disparaître, reprirent bientôt une nouvelle vie et purent rendre au pays les services que le souverain en attendait.

Rappelé au Caire, et laissant à Ibrahim la direction de cette guerre de montagne qui lassait l'armée mais la fortifiait, l'aguerrissait et lui donnait la leçon de la poudre, Soliman-Pacha vint apporter son coup d'œil investigateur dans les parties les plus humbles et les plus minimes de l'administration de chacune de ces écoles. Il montra au vice-roi que, contrairement à la pensée des vieux Turcs, les Musulmans n'étaient pas, en ce moment, capables de diriger ces machines compliquées et que les Arabes, excellents adjoints, ne pouvaient pas encore être, suivant leur ambition, directeurs ou administrateurs en chef. Il encouragea les Européens à poursuivre leur tâche ardue, combattit les malveillances, renversa les oppositions, et sûr de la bienveillance et de l'appui de l'autorité, ne craignit pas de briser les mutineries et les mauvais vouloirs quand ils résistaient aux sages conseils et aux bienveillants avis.

Après avoir pourvu aux services de l'administration et avoir rendu la prospérité aux établissements qui lui étaient confiés, Soliman s'occupa d'organiser cette vaste fortune que le gouvernement lui avait généreusement allouée, et régla les rapports que les fellahs devaient avoir avec lui. Sa probité, sa justice, éclatèrent dès l'abord, d'autant plus qu'on crut qu'il allait les exercer

à ses dépens. On s'empressa donc de le blâmer et de lui prédire la pauvreté, on lui annonça la ruine ; il n'en fut rien. Plus il fut juste, plus il fut opulent, et sa bonté pour les fellahs lui procura une richesse que la plus rigoureuse dureté n'aurait jamais pu lui obtenir. Pourquoi donc les pachas, ses collègues, les autres autorités et le vice-roi lui-même ne profitèrent-ils pas de son exemple? L'expérience était faite ; elle réussissait. Combien l'Égypte eût été prospère, si on eût imité le vaillant Lyonnais.

Depuis que Joseph, l'habile, disons le trop habile fils de Jacob, ce terrible premier ministre d'un roi hycsos, avait nourri le peuple égyptien, pendant sept ans, et l'avait empêché de mourir de faim, en échange de son bétail, de ses terres, de sa fortune et de sa liberté ; depuis que le souverain des bords du Nil, dès lors, avait pu dire : l'*État c'est moi*, les malheureux agriculteurs n'avaient plus été que les fermiers du sol dont l'État était propriétaire. Grecs ou Romains, chrétiens ou arabes, les maîtres avaient toujours profité avec rigueur de la loi établie et, au lieu d'émanciper leurs sujets, au lieu de les faire marcher dans la voie de la civilisation et du progrès, les avaient maintenus dans cet esclavage abrutissant pour lequel on est allé jusqu'à dire que le noble et antique peuple égyptien était né [1]. Le vice-roi, en montant sur le trône, s'était bien gardé de changer une position si avantageuse pour lui et consacrée par les siècles. Il l'avait aggravée au contraire, et de sa main de fer il avait pressuré la population, jusqu'à la réduire à la misère. Après avoir rendu chaque village solidaire des revenus que les fellahs en parti-

[1] « Platon et Aristote, venant à examiner la forme du gouvernement égyptien, et la tyrannie qui pesait sur le peuple dans ce pays, en trouvèrent la raison dans la mollesse des mœurs et la pusillanimité des esprits. — Ce qui était plutôt l'expression d'un effet que celui d'une cause. » PAUL MOURIEZ. *Hist de Méhémet-Ali.* Paris, Chappe, 185˜, t. III, p. 2.

culier ne pouvaient payer, il avait déclaré les provinces solidaires de l'impôt des villages, puis fait labourer à son compte les terres abandonnées par les agriculteurs. Enfin, entraîné par une logique inflexible, il avait vendu lui-même aux fellahs les denrées et les substances dont ils avaient besoin, et pour utiliser les produits dont il n'avait pas l'écoulement, fait, par des hommes à lui, moudre les grains, pressurer les colzas, tisser les cotons qui encombraient ses entrepôts, sans voir, ou plutôt sans vouloir se rendre compte que ces procédés étaient ruineux pour le pays et pour le trésor.

A son exemple, les pachas, les généraux, les employés de l'Administration qu'il gratifiait de grands domaines, accablaient les agriculteurs de corvées, d'impôts, de redevances, si bien appelés en Orient *avanies* et dont le nom est devenu dans notre langue synonyme de vexation et d'outrage. A ce régime, les fellahs répondaient par le découragement, le sombre désespoir et le *far niente* qui ne les rendait ni plus ni moins pauvres que le travail.

Soliman agit autrement. Ferme, énergique et en ayant donné des preuves, il était d'une justice et d'une probité qui eussent été rares même en Occident. Exigeant ce qui lui était dû, mais content du nécessaire, il laissait au fellah de quoi payer son labeur, c'est-à-dire de quoi vivre, après avoir ensemencé. Ce procédé insolite étonna même les intéressés, mais porta ses fruits. Sûrs d'avoir plus, s'ils produisaient davantage, certains que le maître ne prendrait pas tout si la récolte était abondante, les malheureux prodiguaient leurs peines et bientôt les terres produisirent le double de ce qu'elles rendaient autrefois, c'est-à-dire deux ou trois fois plus que les domaines environnants, dont quelques-uns même étaient en friche faute de bras.

C'était de ce principe que partait le sage Sully quand il regardait l'agriculture comme la première richesse et l'unique force

des nations. Émanciper le laboureur, lui donner la terre, c'est rendre l'État inébranlable, c'est mettre le pays à l'abri des conquêtes et des révolutions. Si notre chère France a pu traverser une crise terrible sans sombrer, c'est que le peuple des campagnes possédait ; c'est que l'aisance était dans les petites bourses du village, et que, malgré l'ébullition des grandes villes, malgré le chômage de l'industrie, l'anéantissement du commerce et des affaires, le paysan, Jean Guêtré, que le roi Guillaume ne connaissait pas, s'est avancé à l'appel du pays et a payé sans sourciller les milliards que le vainqueur savait bien ne pas être dans les coffres de la noblesse et des bourgeois.

Le vice-roi, si grand dans ses conceptions, si énergique dans la poursuite du but qu'il voulait atteindre, créer un État puissant, s'était complétement mépris sur les moyens à employer. Écrasant les agriculteurs, il accordait toutes ses faveurs à l'industrie, sans penser à la corruption, aux chômages et à la misère qui en sont la conséquence. Il voyait grandir les villes, pompes aspirantes qui attirent et épuisent les populations, briller les grands qui font ruisseler l'or aux dépens de l'épargne et de l'économie, se multiplier les fêtes et les plaisirs qui créent l'oisiveté et tuent le travail. A ce bruit, à cet éclat, il croyait l'Égypte prospère : erreur profonde qui fut celle de plus d'un malheureux souverain.

Soliman ne s'y était pas trompé ; justice à part, et sans tenir compte des droits que peut avoir l'humanité, il fit l'aisance de ses fellahs, et ceux-ci firent son opulence. Alors un fait bizarre se produisit : des pachas, des gouverneurs, des hommes puissants lui proposèrent d'échanger contre de plus vastes domaines ou de les lui acheter ces terres si bien tenues et d'un si bon rapport. Pour d'autres, le marché eût été superbe et l'échange tentant, mais à chaque bruit qui en vint aux fellahs, ceux ci déclarèrent qu'ils s'enfuiraient si leur maître les aban-

donnait ; quelques-uns ne craignirent pas de proférer de sourdes menaces et de faire de sinistres prédictions. Devant cet attachement intéressé, Sève dut céder et garder les terribles amis que sa conduite loyale lui avaient faits et les domaines fertiles qui ne rapportaient que parce qu'ils étaient entre ses mains. Ici encore, il nous semble voir un trait qui honore l'humanité et Soliman administrateur nous semble aussi grand que Soliman capitaine et guerrier.

CHAPITRE XII

LE LIBAN

Pendant que Soliman était entouré de caresses, de flatteries et d'honneurs, qu'il jouissait de la haute position qu'il s'était conquise et que, dans son palais du Vieux-Caire, il recevait avec une cordialité charmante les étrangers qui affluaient en Égypte, Ibrahim luttait, en Syrie, contre des difficultés qui grandissaient tous les jours. Son ancien ennemi de Konieh, le grand visir Reschid–Pacha que Soliman avait fait prisonnier dans la bataille et qui brûlait d'effacer la honte de sa défaite, avait concentré un corps de troupes considérable à Sivas, d'où il menaçait les passages du Taurus. Appuyé ainsi sur une ville importante, l'ancienne Sébaste, dont la citadelle et les remparts pouvaient lui être de quelque utilité, Reschid avait assis son camp, près d'une petite rivière tributaire du Kizil-Irmak.

La fertilité de la plaine lui assurait des ressources abondantes ; la salubrité de l'air, la douceur du climat, la beauté du pays donnaient un avantage immense à sa situation, mais bien plus important pour lui, était ce réseau de routes qui, passant par les coupures des montagnes, lui permettait de descendre le Tigre

ou l'Euphrate, et de se porter, suivant son droit, sur Mossoul ou Bagdad, ou plutôt, même sans agir, de menacer la Syrie et de peser de tout le poids de son influence sur les populations guerrières du Liban, si bien disposées à se mutiner. Qui l'avait amené à Sivas ? Quel danger l'avait porté à réunir une armée sur la frontière de la Caramanie et du Kurdistan ? L'Arménie était tranquille ; les Kurdes payaient tribut ; la Mésopotamie et la Babylonie, jusqu'au golfe Persique, étaient soumises ; il n'avait donc en vue, disait-on, que de ressaisir ce fertile pays de Cham que les hasards de la guerre avaient arrachés au redoutable et bien-aimé sultan, et que d'autres hasards pouvaient lui rendre, s'il plaisait à Dieu.

Cette pensée était si transparente, la menace était si vive que les populations syriaques redoublèrent de mutinerie et d'insoumission.

Mais les Égyptiens n'étaient pas endormis, et Ibrahim était résolu à faire face au danger. Pour couvrir la province qui lui était confiée, il mit de fortes garnisons à Rakka, sur l'Euphrate, la ville aimée du calife Haroun al-Raschid, et à Orfa, l'antique et célèbre Callirhoé, si connue au moyen âge sous le nom d'Édesse, et qui offre encore aux archéologues et aux artistes, des spécimens précieux de ses immenses fortifications byzantines ; puis, tantôt visitant Alep, dont il relevait les remparts, tantôt habitant Antioche qu'il regardait comme une des clés de sa domination, il lança des colonnes mobiles dans tout le pays pour maintenir l'ordre et la tranquillité, faire rentrer les impôts, et opérer la levée des hommes dont l'armée égyptienne avait un si grand besoin.

L'état sanitaire d'Alep toujours exposée à la peste, la mauvaise qualité des eaux, l'esprit des habitants et je ne sais quelles autres considérations vulgaires lui faisaient préférer à cette grande cité plus centrale et plus rapprochée de l'ennemi, l'antique et

malheureuse Antioche, jadis la rivale de Rome, aujourd'hui couverte de débris et de ruines et qui, sous son nouveau nom d'Antakieh, semble si profondément oubliée du monde entier.

Mais Antioche presque anéantie est toujours sur les bords fertiles et riants de l'Oronte ; elle jouit toujours d'un climat doux et pur, elle est toujours environnée de jardins qui produisent en abondance les fruits les plus exquis, et ainsi qu'une reine déchue qui porte encore ses haillons avec fierté, elle montre avec orgueil, à l'étranger qui la visite, ses temples, ses colonnes et ses fontaines, ses catacombes, ses aqueducs, ses hautes tours et cette immense enceinte de remparts et de murailles qui entourait et protégeait jadis une population de six cent mille habitants.

Quand les croisés voulurent faire la conquête de la Syrie et de la Palestine, et assurer leur domination dans ces contrées, ils s'emparèrent d'Antioche et d'Édesse, et malgré l'empressement de leurs soldats, ils s'arrêtèrent pour y ériger et y organiser deux principautés. Édesse et Antioche étaient les deux sentinelles avancées de Jérusalem et, dans l'esprit de ces hommes de guerre si habiles aux batailles, c'est elles qui devaient recevoir le choc des armées ennemies, si jamais les empereurs de Constantinople, se ravisant, avaient un jour la tentation de reprendre aux soldats de la Croix le fruit de leurs travaux et de leurs conquêtes.

A cette époque, Antioche n'avait déjà plus ses oracles célèbres, ses jeux olympiques et son bois de Daphné consacré aux amours d'Apollon, mais le sang des martyrs en avait fait une des premières églises de la chrétienté. Elle avait eu saint Pierre pour premier évêque ; elle étendait sa domination sur vingt évêchés. et ses écoles rivalisaient avec celles d'Alexandrie et de Rome pour éclairer le monde. Son opulence et ses richesses avaient attiré les armées de Chosroès qui l'avaient prise et détruite. Justinien avait relevé ses murailles, et depuis lors, les ingénieurs

byzantins l'avaient toujours tenue sur un pied redoutable de défense.

Mais depuis le moyen âge, depuis tant d'assauts et de batailles, son enceinte était trop vaste ; sa population égorgée ou mise en fuite n'avait plus été assez nombreuse pour occuper et remplir ses antiques limites. Ses quatre collines avaient été rendues à la culture, moins un modeste emplacement au nord-ouest, sur les bords du fleuve, où les quinze à vingt mille habitants de la ville moderne trouvaient amplement à se loger.

Malgré sa ruine, malgré ses malheurs, Ibrahim l'aimait, il s'y plaisait ; pourquoi donc faut-il que cette affection ait été plus fatale à la malheureuse cité que la haine et la vengeance ?

Lors de la conquête de la Syrie, Antioche avait encore son système de défense entier et intact. La citadelle s'élevait imprenable sur son rocher, autour duquel gravitaient de hautes murailles. Des tours solides, en pierres de taille avec des cordons de briques espacés régulièrement de loin en loin, des courtines épaisses, parfois consolidées par des arcades, des poternes nombreuses qui permettaient des sorties contre l'ennemi en même temps qu'elles s'ouvraient aux secours, aucune armée n'étant assez nombreuse pour permettre un investissement complet ; tout cet ensemble, impuissant peut-être contre l'art de la guerre moderne, offrait un coup d'œil enchanteur à l'artiste, à l'archéologue, au voyageur, et rappelait un passé plein d'opulence et de grandeur. Ibrahim voulut faire de la ville son quartier général ; il y assembla une partie de son armée et, pour y loger ses soldats, fit bâtir d'immenses casernes dont il surveilla lui-même l'exécution.

Ce fut un coup terrible pour la vieille cité.

Comme des matériaux neufs eussent coûté trop cher, comme le transport à lui seul eût été trop dispendieux, Ibrahim fit démolir ces magnifiques murailles, ces robustes tours, ces débris

augustes que le temps avait respectés ; il fit ce que les barbares n'avaient jamais osé faire, et aujourd'hui les voyageurs ne contemplent qu'avec stupéfaction et douleur ces brèches énormes dans les vieilles fortifications, ces lacunes dans les murailles, les courtines éventrées, les tours arasées ou décapitées, et, dans les flancs de ces casernes neuves, des fûts de colonnes, des montants de portes ouvragés, des débris d'arcs d'ogives et des inscriptions de tous les âges.

La civilisation avait eu beau faire, elle n'avait pu toucher l'Égyptien; Ibrahim était resté Turc et, malgré notre amour pour l'Égypte, nous l'avouons à notre honte, c'est en Turc et en barbare qu'il avait agi.

Mais en vain Antioche eut-elle dans ses murs un corps d'armée, en vain Édesse, Alep et les autres villes de la frontière avaient-elles de fortes garnisons, le point noir de Sivas grandissait toujours. Un vaste camp y recevait des recrues de tout l'empire ; Reschid préparait sa vengeance et, symptôme inquiétant, on disait que des officiers prussiens, MM. de Mulbach, de Moltke, Fisher, de Winke, exerçaient avec le plus grand soin les soldats turcs aux exercices à l'européenne. On disait que, parmi ces officiers, un surtout était capable d'anéantir les Égyptiens. Si ceux-ci avaient Soliman, le baron de Moltke, capitaine d'artillerie était, comme stratégiste, l'espoir de la Turquie et tous les fidèles sujets de l'empire ne doutaient pas qu'il ne fît bientôt changer la fortune en leur faveur.

D'autres bruits inquiétants circulaient, soit à propos de Constantinople, soit au sujet des puissances européennes, dont la politique ombrageuse n'avait pas un but bien défini. La Russie guettait la Turquie comme une proie ; l'Autriche, inquiète et jalouse, ne pouvait laisser prendre l'embouchure du Danube ; la Prusse, naguère bienveillante pour la France, laissait voir des germes de refroidissement ; l'Angleterre voulait l'intégrité de la

Turquie : quant à la France, déchirée par les partis, elle errait comme un navire sans boussole et sans gouvernail. Elle avait perdu le fil de ses traditions, rompu ses alliances, et ses hommes d'État sans expérience et sans passé, uniquement occupés à renverser les ministères pour arriver à leur tour au pouvoir, n'agissaient plus que sous l'influence de la Chambre qui, elle-même inexpérimentée, obéissait, non aux conseils des hommes prudents, non aux avis des véritables amis du pays, mais à la pression des cercles et des cafés, à des camaraderies intéressées, et surtout à l'influence des journalistes qui se disaient représenter à eux seuls l'opinion de la France. Quant à l'intérêt de la malheureuse patrie, nul ne s'en préoccupait.

Nos hommes d'État connaissaient si peu la politique extérieure ; tout ce qui était en dehors de leurs petites intrigues était si bien pour eux comme non avenu qu'en 1833, en pleine crise orientale, nous n'avions point d'ambassadeur à Constantinople.

A quoi bon ? La Turquie était un pays barbare, pourquoi s'en occuper ?

« La meilleure alliance, disait alors M. de Metternich, est celle du cheval et du cavalier ; mais autant que possible, il faut être l'homme, non le cheval.

La France et l'Angleterre étaient aussi en ce moment alliées; mais dans cette union, l'Angleterre était le cavalier et Dieu sait comme elle usait et abusait des forces et du courage de sa victime; comme elle la lançait en avant, comme elle l'excitait tout bas, en criant tout haut à l'Europe qu'elle était emportée par sa monture !

Et comment la France aurait-elle pu se défendre et résister dans cette association inégale ?

Que pouvaient ces ministres de passage imposés au roi par les bascules de la Chambre et qui n'avaient la confiance ni du roi ni du pays ?

La politique ou l'art de conduire un État n'est pas un art d'inspiration comme la poésie; on ne s'improvise pas homme d'État sans études préalables, tact exquis, prudence, finesse, entente des affaires et des hommes et surtout longue tradition. Il faut avoir administré longtemps avant d'avoir en administration un prélude de connaissances. Que penser donc de ces avocats, de ces journalistes, de ces poètes qui se jetaient sur les portefeuilles avec le même aveuglement et la même audace qu'un écolier étourdi qui s'empare des rênes d'un équipage et fouette vivement les chevaux!

Aux conseils des nations qui entouraient la France, présidaient les Palmerston, les Nesselrode, les Metternich, les Werther, vieux diplomates rompus aux affaires, connaissant les hommes et les choses et jouissant d'une confiance longuement acquise, surtout agissant avec calme, modération, prudence, et en cachant autant que possible les ressorts qui faisaient mouvoir leurs États; tandis que nos orateurs, avides de bruit et de renommée, parlant pour les tribunes et les journaux, proclamaient incessamment leur intention de soutenir en tous pays les insurrections et les révoltes, ne rêvaient qu'indépendance des peuples, applaudissaient aux prises d'armes des Grecs, des Belges, des Polonais, des Italiens et protégeaient de leur influence le comité allemand siégeant à Paris et qui, organisé solidement comme une institution, avait pour but de soulever les populations du nord contre leurs souverains. A ces défis, portés à la tranquillité européenne, les gouvernements répondaient par des mesures peu bienveillantes et laissaient la France dans un isolement aussi dangereux que contraire à ses intérêts.

Seule l'Angleterre, ostensiblement notre alliée, mais en secret méfiante et jalouse, semblait nous prêter son service et son appui, mais c'était pour avoir à sa disposition notre flotte et notre armée, bien résolue au fond à ne pas partager nos aventures, à nous

laisser dans tous les embarras et les périls où notre inexpérience et nos étourderies nous jetteraient et à nous entraver dans toutes les entreprises qui, par hasard, auraient pu tourner à bien pour notre avantage ou notre honneur.

Le vieux souverain de l'Égypte était trop fin pour ne pas deviner cette position fausse et fatale de la France, son alliée, son amie, celle dont la politique avait toujours été mêlée à toutes les crises qui avaient éclaté en Orient. S'il rompait ouvertement avec son souverain, s'il proclamait l'indépendance de l'Égypte, s'il déclarait vouloir garder à tout jamais et à titre héréditaire la Syrie, sa conquête, pouvait-il compter sur l'appui énergique de la France? La France, fière en paroles, aurait-elle, au dernier moment, des entraves et des empêchements? Pour s'en assurer, il fit appel à toute sa prudence consommée, à toute sa pénétration si connue, et il mit ses émissaires en campagne pour étudier avec soin les dangers qui le menaçaient.

Dans la prévision d'une rupture prochaine, il négligeait d'envoyer à Constantinople son tribut annuel, estimant une sottise et une faute de donner son argent pour soudoyer les armées qu'on lancerait contre lui; puis, obligé de s'exécuter et de faire son envoi, il s'excusait sur sa pénurie et sa misère pour n'envoyer que des acomptes et des versements partiels; averti du mariage d Halil-Pacha avec la princesse Salihé, une des filles du sultan, il n'offrait qu'avec hésitation et de mauvaise grâce les cadeaux obligés, cadeaux qui n'étaient reçus qu'avec hauteur et dédain, enfin, prenant une grande détermination, il s'ouvrit aux consuls généraux d'Autriche, de France et d'Angleterre sur les éventualités de l'avenir, ayant l'air de leur demander conseil et les priant d'aviser leurs souverains des dangers que la Russie allait faire courir à l'équilibre européen si on ne prenait des mesures énergiques pour l'arrêter dans ses projets.

Mais au lieu de s'adresser au représentant de cette France sympathique en qui jadis il avait mis sa confiance et son espérance, sachant le rang qu'elle occupait désormais, il s'adressa en premier lieu au représentant de l'Angleterre, à M. Campbell et ce ne fut qu'à l'invitation de celui-ci qu'il déroula ses plans à M. de Prokesch et à M. Mimant.

Le vieux pacha n'eut pas de peine à démontrer aux trois consuls que la Russie, après avoir émancipé la Grèce et détruit la flotte ottomane, avait fait un grand pas vers Constantinople, objet de sa convoitise ; il leur montra le géant moscovite, maître unique de la mer Noire et des Dardanelles, pesant sur la Perse et s'ouvrant une route vers les Indes; à MM. de Prokesch et Mimant il fit voir l'orthodoxie grecque maîtresse de la Palestine et de la Méditerranée et le catholicisme traqué comme une simple hérésie ; à tous, il montra le commerce du monde entre les mains de la Russie dont les flottes n'auraient de rivales sur aucune mer.

Pour parer à ces dangers, le pacha offrait de créer une ligue des États européens, de la Turquie et de l'Égypte contre la Russie, ligue dans laquelle, outre sa flotte et son armée, il ferait entrer son influence reconnue sur les populations musulmanes que son drapeau rassurerait certainement sur les projets des alliés.

De cette union ressortirait la sécurité de la Turquie et des États chrétiens ; quant à lui, auteur du plan, et plus exposé qu'aucun autre, il ne demandait que l'indépendance et la souveraineté héréditaire sur les États qu'il possédait : l'Égypte, l'Arabie et la Syrie.

Les trois consuls étonnés et profondément émus de cette communication inattendue, promirent d'en parler à leurs gouvernements respectifs, mais le pacha était loin de s'attendre à l'effet qu'il avait produit.

L'Autriche blâma le pacha d'avoir cru à l'ambition de la Russie et déclara qu'il n'y avait point de précautions à prendre contre un danger qui n'existait pas. L'Angleterre se plaignit avec amertume qu'on osât soupçonner son allié le czar et engagea fortement le malencontreux vassal à mettre à néant ses idées d'indépendance qui ne seraient d'ailleurs appuyées de personne ; quant à la France, irritée qu'on eût parlé à l'Angleterre avant de l'avoir consultée, émue à bon droit qu'on voulût ajouter des complications extérieures à ses embarras intérieurs et ne demandant que la paix à tout prix, non seulement dans un intérêt dynastique, mais simplement aussi pour pouvoir vivre, elle fit une réponse aussi sévère que verbeuse dont nous croyons devoir extraire les passages suivants, certain que la lecture de la pièce entière fatiguerait l'attention comme le bon goût du lecteur :

Dépêche du Ministère français au Consul général de France.

« Monsieur,

« Lord Granville m'a donné lecture du rapport de votre collègue. J'ai dû y remarquer que c'était uniquement sur les représentations de M. Campbell que M. Boghos (le premier ministre égyptien) s'était décidé à vous passer la note que vous m'avez transmise. Nous voyons par là ce qu'il faut penser de ces protestations de confiance dont le pacha est prodigue envers nous. Au surplus, lorsque vous en ferez l'observation à M. Boghos, vous aurez soin qu'il ne se méprenne pas sur la valeur que nous y attachons. Nous n'entendons nullement réclamer contre une préférence; nous voulons seulement montrer au pacha que nous ne sommes ni dupes, ni aveugles. .

« M. Boghos, dans sa communication, s'étend sur l'ascendant de la Russie à Constantinople et c'est pour détruire cet ascendant,

pour imposer à cette puissance des limites capables d'assurer désormais l'indépendance de la Porte, et même celle de la Perse, que Méhémet-Ali nous propose un plan qui doit infailliblement commencer par le bouleversement de l'empire ottoman, puisque, dans les considérants de ce projet, il s'attaque, pour le moins, autant à la Porte qu'à la Russie. Rappelez à Méhémet-Ali, Monsieur, que s'il n'eût pas envahi la Syrie, s'il n'eût pas ensuite, en dépit de nos instances, je pourrais ajouter de ses promesses, franchi le Taurus, la Porte ne se serait point jetée dans les bras de la Russie, et n'aurait pas eu à subir ou à solliciter le traité du 8 juillet. Rappelez-lui que, si les cours de Paris et de Londres ont protesté contre ce traité, c'est surtout parce qu'elles n'ont pas pu reconnaître au cabinet de Saint-Pétersbourg le droit exclusif de protéger la Porte, et non pas, certes, pour laisser le champ libre aux entreprises d'un vassal du sultan, lorsque ces entreprises seraient de nature à provoquer le retour des Russes à Constantinople. Dites enfin au pacha qu'on sait assez que penser en Europe de ses moyens pour réaliser de si vastes projets; qu'exploiter un pays n'est pas le régénérer et que la puissance presque uniquement organisée pour détruire ne saurait être celle qui offre des garanties bien réelles, soit pour fonder, soit pour consolider ses œuvres *(textuel)*.

« M. Boghos accuse la Russie d'avoir excité la Porte à entretenir et à exploiter les troubles de la Syrie, dans le but de se venger du pacha et de recouvrer la possession de cette province. Il faut, Monsieur, que les nombreux agents de Méhémet Ali à Constantinople l'aient bien mal servi dans ces derniers temps pour lui avoir laissé ignorer une circonstance aussi remarquable, aussi décisive même que celle de la déclaration remise à la Porte par le chargé d'affaires de Russie, déclaration dont j'ai déjà fait mention dans ma dépêche n°... Je dois penser qu'en effet, il ne la connaissait point lorsque M. Boghos rédigeait sa note, car

autrement la sagacité du pacha eût attendu sans doute une occasion plus favorable pour proposer aux trois cours contre la Russie une espèce de plan de croisade.

« Je passe aux griefs articulés par Méhémet-Ali contre la Porte. Je n'entends pas dire qu'envisagés sous un certain point de vue ces griefs n'aient pas quelque chose de plausible; mais, de son côté, la Porte ne pourrait-elle pas justifier aisément, sinon sa conduite politique, assurément fort peu habile, au moins ses sentiments et ses méfiances à l'égard du pacha? Longtemps, il est vrai, Méhémet-Ali a conservé envers elle les dehors de la soumission; il a eu l'art de choisir ses positions de telle sorte qu'il parut faire, uniquement pour venir en aide à Sa Hautesse, des sacrifices qu'il faisait en réalité pour sa propre grandeur. Mais devait-on s'y méprendre, à Constantinople? N'y devait-on pas remarquer qu'en définitive les revers de l'empire profitaient presque toujours au développement et à l'extension de la puissance égyptienne? Chaque demande de secours au pacha n'était-elle pas l'objet d'une négociation dont l'issue était habituellement marquée par quelque sacrifice imposé à la Porte? Lorsqu'a eu lieu l'expédition de Syrie, pouvait-on exiger du sultan qu'il n'y vit qu'une simple querelle entre deux vassaux? Car, à cette époque, il faut le remarquer, M. Boghos n'écrivait pas encore que, dans la pensée du pacha, l'expédition faisait partie d'un plan destiné à protéger contre l'influence russe l'indépendance de Sa Hautesse. Enfin, Monsieur, un monarque est-il obligé de croire aux protestations pacifiques d'un puissant vassal qu'il sait avoir médité sa perte et avoir sollicité au dehors des encouragements pour le renverser du trône? La Porte a été malhabile, impolitique; il eût été plus sage de temporiser; il eût été plus digne d'elle, peut-être, d'abandonner, sans coup férir, à Méhémet-Ali une province de plus que de se mettre dans le cas d'invoquer le protectorat d'une puissance étrangère; mais appartient-il au

pacha de le lui reprocher ? Assurément non, et je ne crains pas d'affirmer que cette opinion est celle de l'Europe entière.

« Je ne m'arrêterai pas, Monsieur, sur l'énumération des forces militaires que M. Boghos met à la disposition de son maitre pour appeler la confiance des trois cours auxquelles il s'adresse dans l'efficacité de la coopération du pacha à l'exécution du plan qu'il leur propose *(textuel)*. Ce plan étant repoussé, toute discussion sur les moyens de l'accomplir serait parfaitement oiseuse. Je dirai seulement que, dans les rapports qui nous sont parvenus de Syrie, nous n'avons pas pu ne pas remarquer que le pacha y avait ordonné une levée de dix huit mille hommes ; nous doutons beaucoup que cette mesure ait été prise dans un but purement défensif. Après une démarche aussi grave que celle de M. Boghos, Méhémet-Ali ne s'étonnera plus que tous ses actes, tous ses mouvements soient plus que jamais, en Europe, l'objet de la plus sévère attention *(textuel)*. C'est avec un très vif regret que nous nous trouvons dans la nécessité de lui faire tenir pareil langage et de lui adresser de semblables avertissements ; mais n'eussions-nous eu à consulter que ses vrais intérêts, nous n'aurions pas hésité à condamner une attitude, à repousser une démarche qui accuse bien plus en lui l'enivrement du succès et des sentiments mal déguisés de haine et de vengeance qu'une ambition éclairée et prévoyante.

« En résumé, l'Europe veut en Orient le maintien du *statu quo*, l'intégralité de l'empire ottoman, sa tranquillité intérieure ; elle demande à la Porte de ne pas rompre la paix de Kutayeh, de ne pas prendre l'initiative d'une agression contre Méhémet-Ali, de renoncer même, dans le voisinage de la Syrie, à toute concentration de forces qui ne serait pas justifiée par les préparatifs militaires d'Ibrahim dans cette province. Elle demande à Méhémet-Ali de se replacer franchement dans les relations d'un vassal envers Sa Hautesse ; d'évacuer immédiatement les districts

d'Orfa et de Rakka ; d'acquitter les tributs arriérés qu'il doit à la Porte pour l'Égypte, pour l'île de Candie, pour la Syrie depuis le jour qu'il en a reçu l'investiture ; enfin de renoncer à cette attitude qui, exagérant beaucoup les nécessités de la plus simple défense, a tous les caractères de la provocation et même de la révolte.

« Vous pourrez lire à M. Boghos la présente dépèche. Vous aurez particulièrement soin, Monsieur, dans vos entretiens avec lui et avec le vice-roi, de vous attacher à les convaincre que, vu les dispositions des puissances, déjà toutes d'accord sur le but et beaucoup moins éloignées de s'entendre sur les moyens qu'on ne le suppose à Alexandrie, Méhémet-Ali manquerait aux premières notions de la sagesse politique s'il s'engageait dans les voies où nous le voyons tenté aujourd'hui de se précipiter. »

Ainsi, voilà où en était tombée la correspondance diplomatique de la France! Qu'était devenu le style simple, clair et nerveux de ses anciennes chancelleries ? A quel secrétaire de troisième ordre avait-on confié cette correspondance si importante, devenue sous sa plume malhabile une amplification de rhétorique ? Des reproches hautains, des aveux naïfs, des hors-d'œuvre complètement étrangers au sujet, un style commun, des phrases délayées dans des proportions démesurées, un manque complet de dignité et de grandeur, voilà ce qu'on trouve avec tristesse dans cette pièce officielle qui devait devenir de l'histoire et qui avait été écrite pour la postérité.

Comment un ministre français l'avait-il signée sans la lire ? Comment, s'il l'avait lue, l'avait-il laissé partir ? Et nous avons abrégé par respect.

Bien moins bravaches, mais bien plus prudentes, plus dignes et plus concises étaient les réponses de l'Autriche et de l'Angleterre qui n'avaient pas de si grands intérêts engagés dans la fortune et la prospérité de l'Égypte et du vice-roi.

Cette correspondance, pour être diplomatique, c'est-à-dire confidentielle et destinée à ceux-là seuls qu'elle concernait, n'en tomba pas moins bientôt dans le domaine public. La Turquie fut bien vite au courant des projets du vice-roi, de ses ouvertures aux cours européennes et des réponses qui le livraient seul et sans appui à sa colère et à sa vengeance. Aussitôt, les intrigues et les missions secrètes redoublèrent dans la Palestine et le Liban ; le camp de Sivas fut augmenté de forces nouvelles, et l'orage parut plus terrible et plus menaçant pour la tête du vice-roi abandonné.

Mais alors son génie s'éleva à la hauteur de sa position. Il redoubla d'efforts et d'activité et se mit en mesure de jouer son va-tout ; n'avait-il pas été heureux jusque là? Par ses ordres, au commencement de 1836, sa belle-fille, la veuve d'Ismaïl-Pacha, l'adroite et charmante princesse Zehra, connue en Égypte et dans tout l'Orient, sous le nom de Guelin-Khanoum, *Madame la belle-fille*, partit pour Constantinople, et, sous prétexte de voir son père Arif-Bey, grand juge d'Asie, se glissa dans toutes les intrigues et les racontars du sérail. Mais en vain elle entoura le sultan de ses gracieuses séductions, elle échoua auprès de l'inflexible Mahmoud dont la haine contre son vassal et son désir de vengeance contre l'Égypte entière n'avaient plus de bornes ; elle revint au Caire, honorée des présents et des politesses du padischah, mais sans avoir rien pu obtenir en faveur de Méhémet-Ali.

Pressé cependant par l'ambassadeur de France, Mahmoud chargea son capitan-pacha Akhmet, de reprendre les négociations et d'offrir à son ennemi, l'Égypte à titre de propriété héréditaire; puis, changeant d'avis, et sans penser quelle inimitié il allait soulever en faisant pareil affront à son grand amiral, il donna cette honorable mais délicate mission à Sarim-Effendi, vice-chancelier aux affaires étrangères qui partit avec des pré-

sents. Prévenu, par Akhmet irrité, d'avoir à se tenir sur ses gardes, le souverain de l'Égypte accueillit avec le plus grand empressement et l'apparence de la plus gracieuse bonhomie l'envoyé du sultan et, en l'assurant de son respect et de son obéissance aux désirs de Sa Hautesse, il lui déclara qu'il était content du *statu quo* et qu'il s'y tenait. Sarim alors l'engagea naïvement à venir lui-même à Stamboul s'entendre avec le glorieux sultan, puis voyant ce piège éventé, il lui offrit d'abord à perpétuité l'Égypte et l'Arabie, auxquelles il ajouta les gouvernements de Saïda et de Tripoli, et enfin il lui accorda toutes ses demandes, c'est-à-dire la Syrie entière, le Taurus devant être désormais la limite des deux États.

A cet accord, Méhémet-Ali, transporté de joie, répondit qu'il ne voulait pas être en reste de générosité, et il déclara qu'il s'en rapportait entièrement au gracieux sultan sur le taux du tribut annuel qu'il devrait payer.

On était en janvier 1837. Tous les arrangements convenus, Sarim repartit pour Stamboul, mais l'envoyé avait-il outrepassé ses pouvoirs? A son retour, n'avait-il pas osé indiquer l'étendue de ses concessions? un terrible désenchantement arriva au vieux pacha, car les lettres qu'il reçut ne lui assuraient que l'Égypte, l'Arabie et les gouvernements de Saïda et de Tripoli, c'est-à-dire qu'on laissait en Syrie une porte ouverte par laquelle, à un moment donné, le sultan jetterait une armée dans les États du vice-roi ou de son successeur, sans que le souverain de l'Égypte eût alors les moyens de se défendre et de résister.

Outré d'avoir été dupé, le vieux Rouméliote déclara qu'il ne voulait plus entendre parler d'arrangements avec son souverain; que les choses resteraient en l'état où elles se trouvaient, qu'il avait conquis la Syrie jusqu'au Taurus et qu'il la garderait ; qu'il avait les clefs des passages de la montagne, et qu'on n'en franchirait pas les défilés sans sa permission : puis, rompant toute

mesure, et bravant la colère de Constantinople comme les menaces des cours européennes, il déclara aux consuls réunis qu'il avait l'intention de proclamer son indépendance, et que puisqu'on lui refusait l'hérédité, il en appelait à la force pour décider entre Mahmoud et lui. Dans tous les cas, ajoutait-il, ma résolution est de ne plus payer à l'avenir un para[1] de tribut au sultan, et qu'il vienne, s'il veut, le faire payer, les armes à la main.

Cette déclaration jeta le désarroi chez les consuls qui en prévinrent leurs gouvernements. Aussitôt les notes les plus sévères, les menaces les plus sérieuses furent adressées au pacha, et le cabinet de Saint-James le prévint que : « Si par malheur, il essayait de mettre à exécution les projets annoncés, et si, à la suite de ces tentatives coupables, les hostilités commençaient entre le sultan et le pacha, Méhémet-Ali devait s'attendre à voir la Grande-Bretagne prendre parti pour le sultan, afin de l'aider à obtenir le redressement des torts qui lui seraient faits et à punir Méhémet-Ali de vouloir démembrer l'empire ottoman. Le pacha tomberait dans une erreur fatale, s'il se flattait que les jalousies qui s'élevaient entre les puissances de l'Europe empêcheraient ces puissances de soutenir le sultan en toute circonstance, et de lui prêter l'appui nécessaire pour défendre et venger la légitimité de ses droits

Ces paroles étaient dures ; les autres cabinets en adressèrent d'identiques et les hommes d'État se demandaient déjà quelle réponse le vice-roi ferait à ces menaces, quand on apprit avec stupéfaction que, sans plus s'inquiéter de la Porte et des cabinets européens que s'il était en paix avec eux, il partait pour le Fazoglou à la recherche des éternelles et introuvables mines d'or.

Cette nouvelle fut un coup de théâtre pour la politique euro-

[1] Le para est la quarantième partie d'une piastre, c'est-à-dire moins d'un centime.

péenne. Quoi! sous la menace d'une guerre avec son souverain, en présence des flottes de l'Occident qui armaient pour venir à toutes voiles brûler Alexandrie et toutes les villes du littoral, ce vieillard de soixante et dix ans quittait sa capitale et la direction de ses affaires pour aller à six cents lieues, dans un pays à peine soumis et sous un climat meurtrier, à la recherche de mines problématiques? Était-ce folie? était-ce défi? ou était-ce l'assurance d'une âme ferme qui ne se laisse émouvoir par aucun danger, l'audace d'un héros que rien n'épouvante et qui est sûr de garder sa situation? Le mobile était douteux, le fait était certain. Bientôt on apprit à Londres, à Vienne et à Paris, que le pacha remontait le Nil, sans se soucier davantage des menaces de l'Europe. Le 15 octobre, en effet, entouré d'une brillante escorte et laissant la direction des affaires à son fidèle Boghos-Bey, calme et plein de confiance dans sa fortune, il était parti.

— « Que je trouve de l'or, disait-il à ses affidés, et je n'aurai besoin ni de médiation, ni de flotte, ni d'armée pour m'arranger avec la Porte. »

C'était audacieusement compter sur la vénalité et la corruption des Ottomans. Mais l'expérience lui faisait croire qu'il n'avait pas tort.

Cependant, après tant de déceptions dans les recherches faites au Midi, le Pacha pouvait-il avoir quelque chance ou quelque espoir de découvrir ces terrains aurifères qu'il poursuivait?

Cette question de l'or en Éthiopie et en Nubie est une de celles qui ont le plus préoccupé les esprits. [1] On sait que jadis l'Égypte employait ce métal non seulement pour les payements, et les

[1] On lit dans la *Genèse*: « Pharaon dit encore à Joseph : Je t'ai établi sur toute l'Égypte. Alors Pharaon ôta son anneau de sa main et le mit en celle de Joseph ; et il le fit revêtir d'une robe de lin et il lui mit un collier d'or au cou ». *Genèse*, XLI. 41 : 42.

échanges, mais à une foule d'usages qui prouvaient son inconcevable abondance. On en faisait des vases de toutes grandeurs, des statues pour les dieux et les hommes, des ornements de toutes sortes et de toutes valeurs ; des anneaux et des colliers qu'on offrait volontiers et que les grands distribuaient avec prodigalité[1]; on en ornait les meubles et les armes, les fenêtres, les portes, les chars, les pylones, les tombeaux, les temples et les palais, et maintenant, après tant de siècles, les fouilles mettent encore à jour des trésors qui prouvent la véracité des historiens, lorsqu'ils nous disent, dans des récits dignes des contes de fées, la richesse inouie de l'ancienne Égypte, la pompe et l'éclat des fêtes données à Thèbes ou à Memphis, la magnificence des grands, la prodigalité des rois et nous font croire même à ce qu'avance naïvement Hérodote, quand il nous montre les pauvres esclaves de l'Éthiopie amenés au Pharaon liés avec des chaines d'or[2].

Les mines d'où venait cet or étaient-elles épuisées? les ter-

[1] L'investiture du collier d'or est représentée sur plusieurs monuments égyptiens comme la marque de distinction la plus importante qu'un Pharaon pût accorder à un grand personnage.

On la retrouve dans la nécropole de Thèbes, où on voit Séti I[er] accorder cette récompense au prince Pesar, qui était premier prophète, toparque (gouverneur de province) et flabellifère.

[2] Voir : *Histoire de l'art égyptien d'après les monuments*, par Prisse d'Avennes. Atlas. *Paris*, Arthus Bertrand, 1858-1863, in-fol. planches coloriées.

Dans une inscription conservée au Louvre, un prince, nommé Ah-mès, qui vivait sous le règne de Thoutmès II, vers le quinzième siècle avant notre ère, se glorifie des récompenses qu'il a obtenues de différents rois : « Je reçus, dit-il, du roi Aménophis I[er] une paire de bracelets d'or, quatre colliers, un poignard à manche d'or, une couronne incrustée de lapis-lazuli ; je reçus du roi Thoutmès I[er] une paire de bracelets d'or, quatre colliers, un poignard, des lions (les lions d'or, sorte de décoration, se portaient suspendus à un collier) et deux haches d'armes en or; je reçus du roi Thoutmès II une paire de bracelets d'or, six colliers, trois poignards ornés de lapis-lazuli, deux haches d'armes en argent, etc.

Un plateau d'or qui est au Louvre offre une légende portant qu'il a été donné au prince Téti, par le roi Thoutmès III, de la dix-huitième dynastie, pour avoir rempli le trésor royal de lapis-lazuli, d'argent et d'or. *Magasin pittoresque*, février 1859.

rains, les sables, les torrents étaient-ils devenus improductifs? avait-on perdu la trace des anciens travaux et ne pouvait-on la retrouver? C'est ce dont le vice-roi voulait s'assurer.

Déjà des documents nouvellement découverts pouvaient mettre sur la voie.

Dans le temple de Radesieh, au milieu des stériles montagnes qui séparent le Nil de la mer Rouge, des inscriptions rappelaient que Séti Ier avait fait venir des eaux abondantes pour l'usage des pauvres mineurs qui mouraient de soif, et d'un autre côté une stèle trouvée à Kouban, dans la Nubie, célébrait la magnificence et le grand cœur de Ramsès II qui, par ses ingénieurs royaux, avait fait creuser des citernes au pays d'Akita où l'or était fréquent, mais où les convoyeurs mouraient, eux et leurs bêtes de somme.

Cette dernière stèle si précieuse, appartient aujourd'hui à M. de Saint-Ferriol et se trouve en ce moment dans le musée archéologique du château d'Uriage dont elle est un des joyaux le plus appréciés.

Toutes ces inscriptions parlent avec solennité des *Intendants du pays de l'or*, comme étant de grands personnages, des officiers importants, chers au souverain et dont l'emploi envié n'était confié qu'à des hommes d'élite, probes, intelligents et sûrs.

Mais c'était plus loin que la Haute-Égypte, plus loin que la Nubie que le vice-roi remontait plein d'espoir. C'était aux montagnes du Fazoglou qu'il allait demander la fortune et la puissance, sauf à n'en rapporter encore une fois que le désenchantement et les désillusions.

Ceux qu'il avait envoyés avant lui étaient revenus découragés; serait-il plus heureux?

La chose était douteuse.

Puis, ne pouvait-il pas perdre son trône en allant au loin chercher cet or qui devait le consolider?

C'est ce que les événements se disposaient à lui apprendre ; un orage se préparait qui, tout terrible qu'il fût, n'était que le prélude de la tempête qui allait mettre le sort de l'Égypte en question, et sa tête à lui, à deux doigts de sa perte.

En effet, à peine le vice-roi avait-il passé les dernières cataractes, et atteint le Dongolah, que les Syriens, jugeant le moment venu, arborèrent le drapeau de la révolte et, attaquant tous les postes égyptiens avec fureur, massacrèrent les Africains qui dispersés et surpris n'étaient pas à même de résister.

Cette audace des Syriens, cette révolte des montagnards qu'on croyait désunis et non armés, contre des troupes disciplinées et aguerries auraient pu surprendre l'Europe et donner des craintes aux amis des Ottomans, si on n'avait su bientôt quelles mains trempaient dans le complot, quel or le soudoyait. Lord Ponsonby, l'ambassadeur de l'Angleterre, avait voué, depuis qu'il occupait son poste, à Constantinople, une haine implacable au vice-roi, et son ambition la plus vive était de travailler à l'anéantissement de l'Égypte, dont la puissance était une menace pour l'empire Ottoman, une cause d'affaiblissement vis-à-vis l'ennemi héréditaire, la Russie. Son or et ses promesses, largement répandus dans le Liban, avaient rattaché les chefs à sa cause et à ses projets. Des armes envoyées par de légers navires anglais avaient été délivrées aux montagnards qui, sous un chef habile et fanatisé, se crurent cette fois capables de briser la servitude de leurs vainqueurs, et se jetèrent à corps perdu dans les aventures et les périls.

Ce chef qui les appelait à la guerre et les guidait n'était point le vieil émir Beschir, toujours enfermé dans sa forteresse de Beit-ed-din, aux portes de Deïr-el-Kamar, et qui protestait à haute voix de sa fidélité à l'Égypte ; c'était un inconnu, fils d'un paysan, qui n'avait jamais que gardé ses troupeaux et cultivé ses champs, mais qui, dans un petit corps maigre et

chétif, avait l'âme d'un capitaine et d'un héros. Chebil-el Arian, c'était le nom de ce montagnard, avait vu les chefs de naissance hésiter à suivre le peuple; aussitôt, il s'était mis à la tête des révoltés, et par son audace, son intrépidité et une rare bonne fortune, avait bientôt fait connaître son autorité à tous ceux qui dans la montagne avaient un cheval ou un fusil.

Ses attaques étaient brusques et imprévues, ses retraites promptes et habiles; jamais il ne faisait de quartier; tous les Égyptiens qui tombaient entre ses mains périssaient; et il fut bientôt la terreur de toute la contrée, depuis Antioche jusqu'à Gazza. Ibrahim effrayé appela de suite Soliman à son aide et demanda des secours dont son armée avait le plus pressant besoin.

L'armée turque, en effet, se tenait encore immobile à Sivas, mais sous prétexte de châtier les Kurdes, elle envoyait des régiments du côté d'Arabkir et de Malatia; ce n'était pas encore une rupture, mais c'était une marche vers la frontière, et cette menace au nord d'Alep coïncidait singulièrement avec les soulèvements du midi.

Boghos-Bey répondit à cet appel et les navires égyptiens eurent bientôt jeté, sur la côte de Syrie, des troupes fraiches, des officiers éprouvés et entre tous Soliman qu'Ibrahim appelait de tous ses vœux.

Sûr désormais d'être appuyé, ce dernier concentra ses troupes dans les grandes villes, augmenta les garnisons d'Antioche, d'Alep et d'Orfa (Edesse) et, accourant au centre de l'insurrection, vint faire sa jonction avec son ami.

Le péril pressait; Ansariehs, Druses et Maronites avaient pris les armes: lady Stanhope, exaspérée de n'être plus la maitresse du Liban, répandait partout ses émissaires et ses affidés: l'Angleterre, par-dessous main, ne discontinuait pas ses envois d'armes et d'argent, et la Turquie, la plus vivement intéressée.

poussait à la bataille, en annonçant que ses armées allaient bientôt franchir le Taurus.

La France, entraînée par l'habitude, conservait sa vieille sympathie pour l'Égypte, mais elle avait les mains liées. L'amiral Roussin, son ambassadeur, prêchait la paix ; il invoquait de lord Palmerston et de son âme damnée lord Ponsonby, des démarches pour arriver à un arrangement. L'amiral était berné dans sa franchise et dans sa loyauté, et le gouvernement français, qui croyait aux protestations de son alliée, dupe lui-même, se contentait de vagues promesses qui n'empêchaient point l'Angleterre d'agir avec autant d'énergie que de mystère et de duplicité.

Quand Ibrahim et Soliman eurent uni leurs armées, l'insurrection s'étendait jusqu'aux portes de Damas. Les deux généraux marchèrent droit à l'ennemi et s'enfoncèrent dans les profondes vallées du Liban.

Il n'est pas de pays au monde plus favorable à la guerre de partisans que cette belle contrée ; d'immenses coupures partagent les montagnes ; des torrents impétueux coupent les vallons et interceptent les passages ; des villages habilement fortifiés sont perchés comme des nids d'aigles sur toutes les aspérités des rochers ; dans le pays des Maronites, des couvents aux grosses tours, aux épaisses murailles, parfois précédés d'immenses terrasses, ressemblent à des forteresses formidables et au besoin en tiennent lieu. Pour être chrétiens, catholiques et profondément religieux, les Maronites n'en sont pas moins éminemment guerriers et il faudrait avoir de grandes ailes comme les aigles et les vautours pour les atteindre dans leurs inaccessibles retraites à l'attaque desquelles la cavalerie et l'artillerie des peuples civilisés ne peuvent être d'aucun secours.

C'est dans le Liban méridional, dans le pays des Druses, que le danger était le plus grand ; c'est là qu'Ibrahim et Soliman

voulurent atteindre l'insurrection et, bravement, ils escaladèrent les plateaux. Toujours poursuivant les montagnards, toujours franchissant les ravins et les défilés, sur les pas des insurgés, les Égyptiens s'enfonçaient dans la montagne et déjà ils croyaient venir facilement à bout de leur entreprise, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils n'avaient plus en face d'eux les bandes des Mavrocordato et des Colocotroni. En levant les yeux du fond des vallées ils virent les hauteurs couvertes d'ennemis et, pendant que les rochers, les sapins, les cèdres roulaient de pente en pente jusque dans les rangs, une fusillade bien nourrie, des balles sorties de fusils invisibles venaient frapper les officiers et décimer les soldats.

La consternation et la fureur furent au comble quand on vit que l'armée qui se croyait victorieuse était fatalement enfermée dans un cercle de feu.

Car il n'en fallait plus douter, l'étoile de l'Égypte avait pâli; les Égyptiens étaient tombés dans un piège. Toutes les hauteurs étaient gardées, de tous les points, des feux plongeants frappaient les malheureux prisonniers dans la vallée et ni bravoure, ni discipline, ni audace ne pouvaient les arracher au sort désastreux qui les attendait.

Ibrahim proférait des menaces et des imprécations qui ne remédiaient à rien. Soliman parcourait les rangs et s'exposait avec audace, soutenant le moral des soldats et cherchant un moyen de sauver l'armée, mais il le comprenait lui-même, il y avait peu de chances de salut.

Le cœur de Soliman ne tremblait pas dans le péril; il avait vu trop souvent la mort de près dans les batailles, il l'avait trop souvent bravée pour en avoir peur; mais voir tomber à ses côtés les braves soldats qu'il avait formés, les officiers dont il savait les noms et dont il connaissait la bravoure, voir éclaircir d'instants en instants et se fondre ces bataillons si fiers sous la

poudre, si audacieux, si pleins d'élan dans l'attaque et qu'il avait conduits si souvent au triomphe; entendre les cris des blessés et ne pouvoir ni se défendre ni se venger; attendre l'arme au pied qu'un ennemi invisible vous frappe; être pris pour cible par des tireurs embusqués derrière des bois et des buissons à qui on ne peut rendre balle pour balle était un supplice au-dessus de sa force et de toute force humaine. Soudain il prend un parti, vole auprès d'Ibrahim, combine avec lui les moyens de se dérober au cercle de feu qui les entoure, et tous deux donnent des ordres à leurs malheureux soldats.

La retraite est ordonnée; il faut se replier, sinon fuir.

Ibrahim, à la tête des troupes d'élite, revient sur ses pas et s'ouvre violemment un passage à travers les obstacles accumulés derrière lui. L'armée le suit; à l'arrière-garde, Soliman soutient le choc des insurgés.

Attaquer des retranchements, courir à l'ennemi, se jeter dans la mêlée est facile: on a l'élan, le courage et l'espoir; mais se retirer pas à pas avec des régiments en déroute, couvrir une retraite et laisser derrière soi des blessés qui vous implorent, supporter le choc de l'ennemi, fuir et revenir en ramenant des soldats à moitié découragés, ce n'est le fait que d'un capitaine éprouvé, en qui la ténacité, l'énergie, le froid courage sont égaux à l'intelligence et au génie.

Empêcher une déroute est l'acte le plus difficile de la guerre.

Et pendant que l'armée revenait sur ses pas, que les morts couvraient la vallée, que les armes tombaient d'ici, de là, et que les canons qui n'avaient plus de chevaux encombraient les chemins, la fusillade crépitait dans les arbres et on entendait les cris de Chebil, le chef vainqueur, excitant ses montagnards, les poussant à l'ennemi et défendant de faire quartier.

Cet ordre était trop bien compris.

Quand l'armée égyptienne décimée eut gagné la plaine, quand

la discipline et le savoir eurent retrouvé leur ascendant sur la barbarie turbulente, les généraux reprirent l'offensive et voulurent chasser la nuée d'ennemis qui les suivait. Emporté par sa valeur et par l'esprit de vengeance, un général de division, Menykli Pacha, précipita son cheval sur un gros d'ennemis. Mais devançant les siens, il fut entouré, saisi, blessé grièvement d'une balle qui lui fracassa la main droite, et il aurait infailliblement péri si une poignée de cavaliers et un groupe de fantassins qui le suivaient au pas de course ne l'eussent délivré au moment où il était entraîné par ses adversaires et ne l'eussent ramené au milieu des siens, ivre de vengeance et à moitié fou de fureur.

Quand, revenue dans la plaine et en sûreté, l'armée voulut connaître ses pertes, les généraux furent consternés. Les blessés encombraient les ambulances; les vivres et les secours manquaient; le quatrième régiment d'infanterie de ligne était anéanti; deux corps d'Albanais venus récemment de Candie et qui allaient au feu pour la première fois, n'existaient plus; la moitié des bagages et de l'artillerie avait disparu ; presque tous les chevaux avaient péri et plusieurs milliers de braves soldats, assassinés comme un vil gibier, dormaient leur dernier sommeil dans les ravins du Liban où ils devaient rester sans sépulture.

Il fallut réorganiser ces débris, attendre des secours et renforcer l'armée avant de songer à reprendre l'offensive.

Enfin on fut prêt; on tint conseil, et il fut décidé qu'en premier lieu on s'emparerait de Chebil à tout prix. On créa des bandes légères qu'on lança dans la montagne et qui se mirent à sa poursuite. On savait que, suivant leur coutume, après toute expédition, les montagnards s'étaient dispersés, qu'ils étaient retournés chez eux où ils attendaient un nouvel appel et que Chebil n'avait autour de lui que quelques centaines d'hommes pour garder la montagne. Des espions attachés à ses pas tenaient les

Égyptiens au courant de ses moindres actions. Bientôt on apprit que le chef devait passer la nuit dans un village isolé, suspendu à l'extrémité d'un rocher escarpé, au bas duquel courait un torrent furieux; la position était à souhait pour le faire prisonnier. A la nuit, les troupes égyptiennes l'enserrent, surprennent et égorgent les sentinelles et se rapprochent du village d'où leur proie ne pouvait leur échapper.

Mais le chef vigilant avait entendu des bruits insolites; il se glisse dans les ténèbres, s'aperçoit du danger et prend aussitôt son parti.

Des cordes sont attachées au-dessus du précipice; Chebil et ses compagnons descendent dans l'abîme, traversent le torrent, se dispersent, courent aux plus prochains villages et, revenus avec des renforts avant le point du jour, attaquent les Égyptiens dans les ténèbres et les dispersent. Quand le jour parut, trois cents hommes avaient péri dans ce combat nocturne; quant à Chebil et à ses compagnons ils avaient disparu.

Les hasards de la guerre semblaient tourner contre les Égyptiens; Chebil insaisissable dans sa montagne tenait en échec deux des meilleurs généraux de l'Orient et des troupes habituées à vaincre. Soliman se souvint comment il avait triomphé de Cassim et des Naplousiens en tournant contre eux leurs alliés les Abou Gosh; il jugea convenable, pour dompter les Druses, d'employer les mêmes procédés, et il s'en ouvrit à Ibrahim.

Celui-ci approuva et des émissaires se mirent aussitôt en campagne.

Il était temps de prendre un parti, car la position était critique et périlleuse.

C'était une vengeance contre le désarmement, la levée d'hommes et la capitation, plutôt que la haine des étrangers, qui avait fait prendre les armes aux Maronites, aux Druses, aux Ansariehs et qui faisait en ce moment combattre côte à côte des nations si

profondément ennemies. Par les conseils de Soliman, les Égyptiens firent offrir aux Maronites toutes les concessions qu'ils demandaient et surtout de leur rendre leurs armes s'ils voulaient se détacher de la ligue; on fit valoir auprès des Maronites que la France les avait toujours aimés, que la France protégeait l'Égypte et que c'était un général français qui leur offrait la paix. Soliman leur fit voir, ils le savaient, que l'or de l'Angleterre avait soudoyé les rebelles ; on leur promit l'amitié de l'Égypte et les plus avantageuses concessions.

Il y avait trop de haines accumulées entre les Druses et les Maronites ; trop de rivalités, de jalousies pour que les Maronites n'acceptassent pas avec empressement ces conditions. Des armes et de l'argent leur furent prodigués; on leur rendit de suite les jeunes gens qui se trouvaient en Syrie et on donna ordre de faire revenir les éloignés. A la première exécution de ces promesses, tout le Kesroan fut dans une joie qui tenait du délire et les Druses apprirent avec stupeur que les Égyptiens étaient maîtres des postes les plus importants du Liban.

Leur terreur fut bien plus grande encore quand ils virent les guerriers Maronites, connaissant la montagne et sachant faire la guerre de partisans, guider les généraux égyptiens à travers leurs défilés, et, le long des crêtes, prendre leurs positions à revers. Les Druses coururent aux armes et avec l'énergie du désespoir attendirent le choc de leurs ennemis.

Tous les sentiments de haine, de rage et de vengeance qui peuvent agiter le cœur des hommes animaient ces combattants si voisins par le sol, si profondément séparés par la religion et les mœurs. Pris entre deux feux, les Druses combattirent avec leur énergie sauvage. Pendant qu'une partie de leurs guerriers luttaient contre les Égyptiens et les Maronites venus par les hauteurs, une autre partie défendait la montagne contre Ibrahim qui gravissait les pentes avec ses réguliers auxquels

un millier d'Arnaoutes, récemment arrivés, s'étaient joints. La bataille ou plutôt la série de combats qui ensanglantait sur tous les points le territoire des Druses, fut terrible, longue et implacable, mais la partie n'était plus égale; les Druses furent anéantis, sans pitié.

Les Égyptiens vengèrent ainsi les mânes de leurs camarades que Chebil avait fait égorger; mais les représailles furent horribles et si l'histoire aime à décrire les guerres justes, les hauts faits pour la défense de la patrie, les grandes actions des héros, elle a honte d'enregistrer les crimes qui parfois suivent la guerre et elle flétrit les actes qui font rougir l'humanité.

On sait que ces blâmes ne peuvent s'adresser à Soliman; il n'y avait eu qu'une voix, en Morée, pour célébrer sa modération et son humanité ; sa conduite fut une, tout le temps de sa vie, et son mérite est d'autant plus grand qu'il avait de plus tristes exemples sous les yeux.

La victoire des Égyptiens, le massacre des Druses, la soumission du Liban redoublèrent les intrigues des Anglais et la colère des Ottomans. Ce n'était plus Reschid qui commandait les armées du Taurus. Le malheureux vaincu de Konieh était mort dans son lit, d'une fièvre cérébrale, sans avoir pu mettre à exécution ses projets de vengeance et sans avoir pu relever la gloire de ses lauriers. Il avait été remplacé par Hafiz-Pacha, né dans le Caucase comme lui, appelé comme lui au pouvoir après avoir châtié des pachas rebelles et étouffé des séditions. Hafiz plus calme, plus prudent, n'avait pas comme Reschid le don d'enlever une armée; moins brillant, il était peut-être plus dangereux. Dès qu'on eut appris à Constantinople le succès des Égyptiens, on lui intima l'ordre de se porter en avant et de se rapprocher du Taurus. Hafiz obéit; ses avant-postes menacèrent la frontière syrienne et on put dès lors prévoir quel choc allait avoir lieu. Ibrahim avait fortifié les passages de l'Amanus, on

ne pouvait l'attaquer par Adana ; Kulek-Boghaz, le célèbre défilé, armé de grosse artillerie, ressemblait à une citadelle inviolable. C'était donc du côté de Diarbékir et d'Orfa que devait se porter sa vigilance. Sur les conseils de Soliman, il massa ses troupes autour d'Alep, tandis que les Ottomans dispersaient autant de corps d'armée qu'ils avaient de généraux pour les commander. Malgré l'avis de leur état-major prussien, les Ottomans commençaient donc leur marche agressive par une faute ; leur intention n'en était pas moins une menace, leur approche un danger ; c'était le sort des deux nations qui se jouait, c'était la tête du vice-roi qui était mise dans la balance en regard du trône du sultan. C'est donc avec justesse que Soliman put dire à Ibrahim qui le consultait : « Prince, cette fois, nous irons jusqu'à Constantinople ou ils viendront au Caire. »

Qu'allait-il arriver? c'était le secret de Dieu.

CHAPITRE XIII

NÉZIB

Le 15 mars, le vice-roi revint au Caire, désenchanté de son voyage, sachant par lui-même à quoi s'en tenir sur ces mines d'or de la Nubie et du Fazoglou, dont les produits ne pouvaient plus couvrir les frais d'exploitation, et trouvant les affaires de l'Égypte un peu plus embrouillées qu'à son départ. Mais s'il avait d'amers désenchantements, s'il avait perdu ses chères illusions au sujet des trésors qu'il ne rapportait pas, si la Turquie faisait marcher ses troupes pour envahir la Syrie, l'intrépide vieillard avait remporté deux avantages précieux : il avait d'abord organisé l'administration de la Nubie et rattaché étroitement ce beau pays au padischa ; puis, après avoir annoncé trop haut qu'il allait proclamer son indépendance, il pouvait montrer aux puissances européennes que ce n'était pas lui qui troublait la paix du monde, et qu'il était bien obligé de se défendre, étant attaqué.

On put soupçonner alors qu'embarrassé de sa conduite, le rusé Rouméliote, après ses menaces, n'avait pas voulu les mettre à exécution, et qu'il s'était absenté de sa capitale pour n'avoir à

répondre à personne, se débarrasser des consuls et laisser à la Porte la situation délicate et difficile de chercher querelle à un voisin innocent qui ne lui disait rien.

Dès son retour, les intrigues recommencèrent au palais de Choubrah ; les subtilités de la politique européenne ne laissèrent plus de trêve au vieux pacha. On épilogua ses paroles et ses actions ; il fut caressé ou menacé suivant le tempérament et le caractère de chacun des consuls qui l'entouraient, et surtout du gouvernement au nom de qui on lui parlait ; mais, malgré les ennuis et les fatigues de cette position, l'habile souverain était à même de répondre à tous, en continuant invariablement sa route et, tout en se soumettant à toutes les observations, en approuvant tous les avis, en protestant de son désir de la paix que voulait aussi l'Europe, il n'en donnait pas moins avec activité des ordres et des instructions à Ibrahim, à qui chaque jour il expédiait les renforts et les secours qu'exigeait sa position.

Bientôt l'armée égyptienne, forte, bien tenue et massée au nord de la Syrie, fut prête à tout événement, sous la direction apparente d'Ibrahim, toujours entouré de tous les honneurs, mais sous les ordres directs de Soliman, qui fut créé major général et chargé de la direction de la guerre. Les Turcs et les Prussiens apprirent bientôt quel homme ils avaient devant eux.

L'armée d'Hafiz avait cruellement souffert, pendant l'hiver. Les soldats accoutumés à un climat brûlant et vêtus de légers vêtements de toile, n'avaient pas supporté sans de graves maladies et des morts nombreuses le voisinage des neiges du Taurus. L'intendance, de son côté, n'avait pu livrer les approvisionnements envoyés, suivant l'usage, par l'Euphrate, sur des bateaux et surtout sur ces petits radeaux portés sur des outres, en usage dans le pays. Les glaces avaient retenu les convois, et l'armée subissait les plus dures privations. Aussi, les soldats qui de Malatia, l'ancienne Mélitène, étaient descendus jusqu'à Bir,

la Biledjik des Turcs, la Birtha des anciens, avaient-ils dû rétrograder et se disperser sur un espace immense pour subsister. Mais au printemps, dès que la navigation fut libre et que les passages du Taurus furent ouverts, Hafiz se hâta de les réunir à nouveau, et, sous la conduite de son état-major prussien, de se porter sur Samosate, Samsott, tandis qu'une brigade, commandée par Ismaïl-Pacha, et qui était à Bir, traversant le fleuve, se rapprocha des Égyptiens.

Le 23 avril, Ibrahim apprit cette grave nouvelle. Trois régiments sur la rive droite de l'Euphrate, à une demi-journée de la frontière, c'était la guerre; il n'y avait plus à s'y méprendre et à temporiser. Ibrahim envoya courriers sur courriers, à son père d'abord, pour le prévenir et lui demander des ordres ; aux chefs de l'armée ensuite, pour les appeler à Alep, d'où ils devaient se porter en avant. Puis, convoquant les notables de la ville, il leur fit part des événements qui se préparaient, leur annonça que les troupes impériales s'approchaient, réclama leur amitié et leur concours et demanda leurs prières pour que Dieu et le Prophète favorisassent ses armes, dans la bataille qui allait se livrer.

Les Alepins, répondant à son appel, déclarèrent qu'ils étaient à lui, eux et leurs biens, et qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour sa cause. Sûr de leur attachement, tant qu'il serait le plus fort, Ibrahim se mit en mesure de faire tête à l'ennemi ; et, pour connaître la position d'Ismaïl de ce côté de l'Euphrate, il envoya comme éclaireurs cinq cents Arabes Hanadès, sur la fidélité desquels il pouvait compter, avec ordre de lui rendre compte, instants par instants, des mouvements de l'ennemi.

A la nouvelle de la marche des Turcs, le vice-roi avait répondu par une levée d'hommes et d'argent et l'envoi à l'armée de son ministre de la guerre, Akhmet-Menykli Pacha, dont la bravoure et l'énergie étaient connues. A l'annonce de ce départ,

le consul français au Caire, M. Cochelet, se rendit en toute hâte auprès du souverain et le supplia d'arrêter l'envoi d'un personnage si important, dont la présenee à l'armée ne pouvait être interprétée par les puissances que comme un désir de pousser les choses à l'extrême. Le vice-roi parut surpris.

— Votre Altesse, lui dit le consul avec vivacité, sera responsable de la guerre si Akhmet s'éloigne pour rejoindre Ibrahim. Je réponds du désir du sultan de conclure la paix, et c'est la volonté de la France.

— Non seulement, répliqua le vice-roi, je retiendrai Akhmet au Caire, mais je rappellerai immédiatement Ibrahim et son armée, si vous pouvez me garantir que les Turcs ne feront pas un pas de plus vers ma frontière.

Alors le consul triomphant présenta au vice-roi une dépêche. C'était une lettre de l'amiral Roussin, qui annonçait qu'au nom de la France, il avait obtenu du sultan une promesse de paix : « La France a parlé, disait la lettre en finissant, elle a été écoutée. Veuillez donner la plus grande publicité à ma dépêche. » Le consul ne doutait pas qu'après de telles paroles, tout ne fût définitivement terminé.

Méhémet-Ali réfléchit un instant :

— Vos lettres, dit-il au consul d'Autriche, qui était présent, vous donnent-elles pareille assurance et, comme votre collègue, pouvez-vous me garantir la paix ?

Sur la réponse négative du consul autrichien, le vice-roi leva la séance, en disant qu'il savait très bien ce qui se passait à Constantinople et que la plus simple prudence lui ordonnait d'agir.

L'instant d'après, le ministre de la guerre partait pour Alep où il arrivait en neuf jours ; la paix n'avait plus de chance pour elle La parole était désormais au canon.

Mais cette pression incessante des consuls sur les actes et les

pensées du vice-roi n'était pas le seul souci qui vînt l'assiéger ; le prince prévoyant n'était pas sans pressentir d'autres dangers et sans apercevoir d'autres points noirs dans son horizon ; c'est ce qu'il exprimait avec énergie, quand il répondait à ses intimes, qui redoutaient quelques complications venues de l'Occident :

— Les puissances de l'Europe ? je les tiens dans ma tabatière. Ce sont ces maudits Syriens qui me tourmentent ; ils seront la cause de tous mes malheurs.

Et il avait raison ; car les Syriens formaient une partie de son armée, et de ces soldats désaffectionnés on pouvait facilement redouter lâcheté ou trahison.

Quel pays que celui où deux peuples allaient se faire la guerre ! Mésopotamie, Assyrie ou Chaldée, il le dispute en célébrité à l'Égypte, à la Grèce et à l'Italie, et il l'emporte sur elles en antiquité. C'est là que fut le berceau des hommes ; là que, selon la croyance générale, fut cet Eden où naquirent nos premiers parents ; là que les premiers besoins des hommes firent éclore la science : l'astronomie, l'astrologie, la divination, l'écriture, les mathématiques, l'architecture, et, à la suite de cette dernière, tous les arts de la civilisation. Les rochers des environs de Koufa sont couverts encore de ces sigles ou caractères mystérieux, premier essai des hommes pour fixer et perpétuer leur pensée. Au-dessus d'Orfa, l'antique Édesse, on voit sur une montagne élevée les ruines du palais de Nemrod ; près d'Hillah, sur la rive de l'Euphrate, les débris de la tour de Babel, et non loin de là les immenses vestiges de ce qui fut Babylone, la plus vaste cité du monde. Près de Mossoul, sur les bords du Tigre, des ingénieurs européens déblayent et découvrent aujourd'hui les ruines de Ninive, et leur admiration est grande à l'aspect des sculptures gigantesques, des ornements gracieux qui ornent les palais, de la puissance des assises, de la perfection de la coupe

des pierres et de l'assemblage, qui défient l'habileté des ouvriers civilisés.

A quelles écoles avaient puisé leur savoir ces artistes qui représentaient avec tant de vérité et de puissance les chevaux fougueux, les grands taureaux immobiles, les lions acharnés à leur proie, les cerfs fuyant au loin, et ces scènes de plaisir ou de guerre qui nous initient aux mœurs d'un peuple inconnu? Quelles études avaient faites ces ingénieurs, ces architectes, qui lançaient des ponts et des aqueducs, endiguaient les rivières, élevaient des palais et des tours que le temps a respectés? Qui avait fouillé ces bijoux, forgé ces couronnes, peint ces émaux, qui revoient le jour après des milliers d'années et qui révèlent tant de luxe, de bien-être, et une si prodigieuse civilisation?

A trois journées de marche au sud-est d'Orfa, on trouve Horran, ville déjà célèbre du temps d'Abraham, et qui offre les ruines d'un temple des Sabéens. C'est là que les adorateurs des astres venaient rendre hommage à la divinité sous l'emblème du feu, culte régularisé plus tard par Zoroastre, quand il s'était déjà éloigné de sa pensée première.

Au centre de ces cités, qui connurent les grands noms bibliques et virent passer toutes les célébrités de l'histoire, depuis Abraham et Jacob jusqu'à Nabuchodonosor, Alexandre et Adrien, il est une contrée charmante, qui réalise tout ce que les poètes ont rêvé de plus suave et de plus gracieux.

De vastes pâturages arrosés de petits ruisseaux, des collines couvertes d'épais ombrages et de fleurs, un doux climat, de gras troupeaux, une population heureuse, voilà ce qu'on trouvait dans ce pays favorisé du ciel, que les anciens appelèrent Mygdonia, et que les Grecs, ravis, baptisèrent du doux nom d'*Anthemusia*, la fleurie! C'était en effet, le pays des fleurs et des jardins, et, particularité charmante, autour de l'heureux village, toutes les roses étaient blanches. Un jour, cette contrée séduisit

les conquérants, et, pour la garder, ils y bâtirent une citadelle redoutable. Dès lors, les pâturages furent foulés par les armées, les jardins ensanglantés par les combats ; Grecs et Romains, Arabes et Syriens s'y égorgèrent, et l'armée des Parthes, arrêtée devant les murs de Nisibis qu'elle ne pouvait emporter, ravagea la contrée et mit le pays dans la désolation.

Puis la paix revint, la citadelle inutile s'écroula, les roses blanches refleurirent, les gras pâturages reprirent leur tranquillité, et les Juifs, chassés de Jérusalem par Titus, dispersés dans tout l'univers, mais vivaces, accoururent créer dans ce doux pays des écoles célèbres, mères et précurseurs de celles d'Arabie et d'Espagne[1]. Cependant, comme tout passe, les écoles, après quelques siècles, se fermèrent, le goût des lettres s'effaça, la barbarie et l'indifférence reprirent le dessus, et le nom de Nisibis fut complétement oublié jusqu'au moment où il reconquit un si magique éclat, grâce au génie de Soliman. Aujourd'hui c'est Nézib.

C'était vers Nézib que convergeaient toutes les forces des Ottomans. Les dernières troupes avaient quitté les doux ombrages de Malatia, ses magnifiques jardins et les bords fertiles de l'Euphrate. Elles retrouvèrent le beau fleuve à Samosate; là, elles se concentrèrent, se massèrent, et, appelant les forces d'Orfa et des autres villes, toutes ensemble elles marchèrent sur Bir, d'où, traversant le fleuve, elles s'établirent et se fortifièrent sur les hauteurs de Nézib.

Là elles avaient une position à souhait.

En avant de la petite cité, s'étendait, courant du nord au sud,

[1] Dès le commencement du Bas-Empire, et peu d'années après la dispersion du peuple juif, les rabbins créèrent à Lydda, Bekiin et Nisibis, des écoles qui devinrent fameuses dans tout l'Orient. On y enseignait l'unité et l'immatérialité de Dieu, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre. *Voir* Schleiden, *les Juifs et la science au moyen âge*. Paris, Baer, 1877; in-12.

une colline escarpée dont la base, au couchant, était baignée, dans tout son parcours, par une rivière, le Karsim.

Un autre cours d'eau, le Mezzar, venu du nord-ouest, passait devant le village de ce nom, à dix kilomètres au couchant de Nézib, baignait le pied de la montagne de Béiazan, et roulant dès lors en droite ligne, du couchant au levant, allait rejoindre le Karsim, à l'extrémité de la colline de Nézib.

A deux kilomètres de là, les deux rivières réunies passaient sous le beau pont d'Horgoun, d'où, continuant leur cours à l'est, elles allaient rejoindre l'Euphrate, dans les flots duquel elles se précipitaient.

A mesure que les troupes traversaient péniblement le fleuve grossi par la fonte des neiges, elles s'avançaient au couchant ; mais les grossiers bateaux plats qui servaient au transport, de douze réduits à cinq par les divers accidents de la navigation, ne faisaient qu'un service lent et pénible. Si, en ce moment, Ibrahim eût marché résolument sur Nézib, eût anéanti le camp, et, courant à l'Euphrate, eût culbuté les troupes qui avaient passé, c'en était fait de l'armée du sultan et la guerre eût été finie. Mais c'eût été une agression, et les ordres formels du vice-roi étaient de se tenir sur la défensive. Les consuls allaient continuellement du Caire à Choubrah, porteurs d'ordres et d'intimidations. Il semblait que toute l'Europe dût prendre les armes et se porter sur le Nil, si le vice-roi ne se laissait pas bénévolement égorger. Pour échapper à ce supplice consulaire, Méhémet-Ali quitta le Caire et descendit faire une promenade dans le Delta ; mais, afin de calmer l'effervescence des consuls désappointés, il écrivit à Boghos-Bey une lettre que celui-ci s'empressa de leur communiquer :

« De Chibinn, Basse Égypte, 16 sefer 1255 (29 avril 1839).

« Son Altesse le généralissime vient de faire connaitre, par

une lettre particulière, que les forces du Sultan ont dépassé Biledjik, appelé actuellement Bir, et y ont fait quelques fortifications. S. A. le généralissime, après avoir donné ordre à nos régiments cantonnés en Syrie de marcher vers Alep, allait se rendre en personne dans cette ville. »

Le vieux pacha voulait ici tromper la diplomatie, car Ibrahim était déjà depuis longtemps à Alep, où il concentrait ses soldats.

« S. A. le vice-roi ayant jugé que cette conduite de la Porte devait avoir pour but de faire tomber la faute sur nous, a écrit à S. A. le généralissime de ne faire aucun mouvement avant que d'être sûr de l'avancement des troupes du sultan, de se confier en Dieu, et d'agir en conséquence si l'avancement des troupes se constatait d'une manière positive.

« S. A. le vice-roi charge Votre Excellence de communiquer de suite à MM. les consuls généraux ce que j'ai l'honneur de lui écrire ci-dessus.

« *Signé :* Artin Bey,

« Premier drogman de S. A le vice-roi d'Égypte. »

Cette lettre ne calma personne, et les consuls poursuivirent le vice-roi dans son voyage. Pendant qu'il se reposait à Damiette, M. de Médem, consul général de Russie, parut devant lui, courroucé, ayant à la main une lettre entièrement écrite de la main de M. de Nesselrode, qui lui signifiait d'avoir à se soumettre immédiatement, de rappeler ses troupes et de rentrer dans son devoir de vassalité.

Le vice-roi, en cachant son irritation, répondit encore une fois qu'il était prêt à se soumettre, et, le 16 mai, il écrivit une lettre qui fut remise à chacun des consuls :

« Le vice-roi a déclaré à M. le consul général de... qu'il s'engage, dans le cas où les troupes du sultan qui ont franchi

l'Euphrate près de Bir se retireraient de l'autre côté du fleuve, à faire faire un mouvement rétrograde à son armée et à rappeler son fils Ibrahim à Damas; que, dans le cas où cette démonstration pacifique serait à son tour suivie d'un mouvement rétrograde de l'armée de Hafiz-Pacha au delà de Malatia, S. A. rappellera le généralissime en Égypte. De plus, S. A. le vice-roi a ajouté, de son propre mouvement, que, si les quatre grandes puissances consentaient à lui garantir la paix et à s'intéresser à lui obtenir l'hérédité du pouvoir dans sa famille, il retirerait une partie de ses troupes de la Syrie et serait prêt à s'entendre sur un arrangement définitif, propre à garantir sa sécurité et adapté aux besoins du pays. »

Mais, pendant que le vice-roi protestait ainsi de son désir de la paix, il savait que l'orage grandissait en Syrie. Hafiz avait suspendu toute relation entre la Turquie et la Syrie; la marche des caravanes avait été arrêtée et tout commerce suspendu. Pour répondre à cette agression, Ibrahim avait interdit toute communication de la Syrie et des États du vice-roi avec les sujets de la Porte, et Soliman-Pacha, chargé des affaires européennes dans l'armée égyptienne, par une circulaire du 29 avril, avait notifié cette interdiction aux consuls d'Alep.

CIRCULAIRE ADRESSÉE AUX CONSULS EUROPÉENS A ALEP PAR SOLIMAN-PACHA.

« 16, Sefer 1255.

« Depuis quelque temps, les caravanes n'arrivent plus de la Turquie, et le commerce de ces côtés-là se trouve entièrement suspendu. Nous avons dû prendre patience pour ne pas aggraver encore les préjudices que souffre le commerce; mais depuis qu'une colonne turque a passé l'Euphrate, il paraît qu'on a redoublé encore de sévérité, puisque rien n'arrive plus, ni marchandises, ni caravanes.

« Vu les circonstances présentes et malgré tout le déplaisir que j'éprouve à vous communiquer une pareille mesure, qui peut nuire aux intérêts commerciaux en général, j'ai l'honneur de vous prévenir qu'il est défendu à toute espèce de caravane de se diriger sur la frontière. Pendant quatre jours, à compter de la date de ma lettre, les caravanes et les marchandises quelconques seront arrêtées et renvoyées au point de départ ; mais, après cette époque, elles seront confisquées.

« Aussitôt que, du côté de l'armée turque, on rétablira la libre circulation, des ordres seront donnés pour qu'elle soit immédiatement rétablie ici. Il a été donné connaissance de cet arrêté aux rayas et aux autres habitants, et j'ai l'honneur de vous prévenir de cette mesure, pour que vos commerçants et nationaux ne soient pas dans le cas d'éprouver des pertes par ignorance ou par malentendu.

« Je regrette qu'une pareille détermination prise par l'armée turque sans qu'il nous en ait été donné aucune communication, nous force à user de représailles. Même dans le cas très possible d'hostilités (ce que Dieu veuille éloigner pour la prospérité du pays !), la guerre paraît assez désastreuse par elle-même pour ne pas y joindre encore, sans motif, des mesures désolantes pour le commerce et les populations en général. »

Nous ne pouvons trop, nous semble-t-il, admirer le ton calme, les idées sages de cette lettre. Vu sous un nouveau jour, l'ancien colonel Sève, si fougueux sur le champ de bataille, savait donc plier l'énergie de son caractère aux exigences de la diplomatie et, tout homme d'action qu'il était, parler des droits de l'humanité et des maux qu'entraîne la guerre comme un philosophe et un penseur.

Prêt à repousser la force par la force, il se plaint qu'on soit obligé d'en venir aux moyens violents et il déclare qu'il re-

prendra les procédés pacifiques aussitôt que l'armée ennemie cessera ses agressions. Il parle avec amertume des mesures désolantes qui vont frapper les populations et, dans toute cette pièce, laisse deviner au lecteur que, sous son enveloppe d'homme de guerre, bat un cœur loyal et généreux.

Mais il semblait que, dans cette lutte, les Turcs voulussent mettre toutes les agressions et tous les torts de leur côté, tandis que les Égyptiens se tenaient sur la stricte défensive et se donnaient le mérite de gens brutalement attaqués.

Hafiz, héritier de la vengeance de Reschid, brûlait en effet de se mesurer avec ses ennemis, et, pour assurer son succès, il cherchait à troubler la Syrie, fomentait les mécontentements et faisait des offres et des promesses qui n'étaient pas toujours dédaignées; il faisait valoir la flotte formidable qui allait venir croiser sur les côtes de Syrie, tandis que des nuées d'Arabes attaqueraient par l'Orient; il concluait en affirmant que jamais les Égyptiens ne résisteraient aux cent cinquante mille hommes qui se disposaient à les écraser. Puis, ouvrant les hostilités sans déclaration de guerre, il faisait enlever les chevaux et les mulets de l'armée égyptienne, capturait les troupeaux et les bergers, attaquait les villages et occupait Ouroul et Mezzar, sur la frontière; enfin, bientôt après, quatorze autres villages autour d'Aïntab.

A ces provocations, Ibrahim ne répondait que par des lettres au général turc pour se plaindre de sa conduite, et à son père pour le tenir au courant de sa position difficile; il n'en restait pas moins immobile et tranquille à Alep, autour de laquelle Soliman faisait faire de grandes manœuvres pour rompre les soldats au commandement, les mettre dans la main de leurs chefs et les habituer à la bataille qui allait se livrer. On savait en Égypte ce que valaient les soldats exercés par Soliman.

Ces exercices étaient suivis avec tant d'exactitude et de pré-

cision, qu'un colonel étant arrivé trop tard sur le champ de manœuvre fut aussitôt condamné, en expiation de sa faute, à offrir un grand dîner aux généraux et à boire avec eux aux prochains succès des drapeaux égyptiens. Si la faute n'était pas énorme, la punition n'était pas non plus exorbitante, et le colonel la subit joyeusement.

Cependant, malgré les ordres du vice-roi et l'obéissance d'Ibrahim, la patience des Égyptiens ne pouvait être éternelle. Hafiz ayant attaqué Aïntab, où Ibrahim avait laissé un bataillon, non pour défendre la ville, mais pour observer l'ennemi, cette insulte fut la dernière qui dût rester impunie ; le généralissime égyptien écrivit à son père une dernière fois, et, le 29 mai, il partait d'Alep avec sept régiments de cavalerie et douze batteries d'artillerie légère. Il ne craignait pas un soulèvement en Syrie; le dernier chef des insurgés du Liban, ce Chebil-el-Arian, que son audace et son intrépidité avaient rendu si redoutable, satisfait désormais des concessions accordées à son pays, avait rejoint l'armée avec un corps de deux cents Druses irréguliers, tandis que le prince de la montagne, le fidèle émir Beschir, gardait les environs de Damas avec six cents Arnaoutes et huit mille Maronites, et que la grande tribu arabe des Anezès lui répondait que la frontière serait respectée des tribus bédouines du désert, avec lesquelles, depuis un temps immémorial, elle était en guerre. Quant à la flotte du sultan, Ibrahim savait bien que la flotte égyptienne en aurait facilement raison si elle osait sortir de l'Archipel.

Sûr donc de n'avoir des ennemis que devant lui, le général égyptien se porta en avant avec rapidité, en donnant ordre à Soliman de se tenir prêt à le suivre avec le reste de l'armée.

Mais à peine s'est-il avancé qu'il apprend une nouvelle violation de la frontière et une attaque de la part de l'ennemi. D'après la convention de Kutayeh, le Sadjour, qui passe près

d'Aïntab et va se jeter dans l'Euphrate, était la limite reconnue de la Syrie. Sur la rive droite, dans le petit village de Tel-Bascher, autrefois ville importante du temps des croisés, cinq cents Arabes Hanadès, sous le commandement de Méhémed-Bey, avaient été surpris et attaqués par cinq escadrons de cavalerie turque, soutenus par un corps de fantassins, qui les avaient dispersés. Les Arabes écrasés par le nombre avaient battu en retraite, en laissant des morts sur le champ de bataille et en abandonnant soixante-dix prisonniers entre les mains de l'ennemi, qui, non content de sa facile victoire, avait occupé militairement Tel Bascher et quelques autres villages syriens.

Aussitôt, Ibrahim vole à la rencontre des Turcs, en donnant ordre immédiatement à Soliman d'avoir à le rejoindre avec le reste de l'armée. Celui-ci se précipite sur les pas du généralissime, en lui amenant treize régiments d'infanterie et quinze batteries d'artillerie à pied. Il ne restait plus qu'une seule pièce de canon dans la citadelle d'Alep. Soliman n'y avait pas laissé un soldat.

Le 3 juin, Ibrahim, avec sa cavalerie, parut devant Tel-Bascher, que les Turcs lui abandonnèrent sans combat, ainsi que les autres villages syriens ; mais satisfait d'avoir chassé l'ennemi et couvert Alep, il ne poursuivit pas son avantage et resta sur le territoire égyptien.

Cependant son approche fut signalée au camp de Nézib, et Hafiz, voulant se renseigner sur l'état de l'armée qu'il avait devant lui, fit venir en sa présence un des chefs des Hanadès, faits prisonniers à Tel-Bascher, et l'interrogea sur Ibrahim, Soliman, les généraux et les soldats.

Ferdjan, le vaillant Hanadès, était un type magnifique du guerrier arabe, fier, grave, intelligent et dédaigneux.

« — Que me demandes-tu? répondit il au séraskier : tu as

ma tête; ma langue ne peut être son ennemie. Si ma langue parle, ma tête tombera.

« — Je jure de ne pas toucher un poil de ta barbe, dit Hafiz; parle, et dis la vérité. »

Ferdjan ne se contenta pas d'une promesse.

« — Jure sur le Koran, répliqua-t-il, jure de me laisser aller sain et sauf, et je te dirai ce que tu veux savoir. »

Hafiz jura.

Alors Ferdjan se mit à sourire.

« — Tu veux que je te dise ce que je pense du camp d'Ibrahim et de ton camp? lui dit-il. Tu veux savoir l'avenir? Qui le connaît? Le camp d'Ibrahim est un camp de soldats, et le tien n'est qu'un camp de pèlerins.

« — Que veux-tu dire?

« — Écoute. Dans l'armée d'Ibrahim, ce que j'ai vu, ce sont des armes en faisceau, et près de ces fusils, des fantassins; des canons, et près de ces canons, des artilleurs; des chevaux attachés à leurs piquets, et près de ces piquets, des cavaliers. Chacun est à son poste, et il n'y a là que des soldats et des armes. Dans ton camp, je n'ai pas vu le même ordre, mais j'ai aperçu des juifs, des marchands, des tolbas, des imans, des ulémas, les uns qui vendent et qui trafiquent, les autres qui prient et qui bénissent. Voilà pourquoi je dis que ton camp ressemble à un camp de pèlerins. Tu me demandes, maintenant, de quel côté sera la victoire? Le puis-je savoir? Allah seul le sait. Allah seul est le seigneur de la force, le maître de la victoire, le juge des armées. J'ai dit. »

Hafiz sentit ses idées s'assombrir. Cependant il tint sa promesse. Les Hanadès furent envoyés à Constantinople comme trophées de la victoire; un seul manqua.

Ferdjan s'était évadé pendant la nuit, et on ne put le retrouver. Il avait heureusement rejoint le camp d'Ibrahim.

Aïntab, située près du Sadjour, qui fertilise sa campagne, est une belle et riche cité dans une des plus heureuses contrées. Sur une colline, chaînon détaché du Taurus, elle compte plus de vingt mille habitants. Elle est industrieuse, fabrique des étoffes de laine, des cotonnades et des cuirs maroquinés.

Elle fait un commerce fructueux de son tabac, de son miel et de son grain. Elle est chef-lieu d'un livah, a une citadelle environnée de fossés et est revêtue de bons murs en pierre de taille. Avant la conquête de la Syrie, elle jouissait d'une sorte d'indépendance et n'avait subi qu'à contre-cœur le joug égyptien.

En apprenant qu'elle était retombée au pouvoir des Turcs, Méhémet-Ali écrivit à son fils qu'il n'avait plus de ménagements à garder et qu'il pouvait attaquer l'ennemi.

Ce n'est plus le souverain cauteleux qui se joue de la diplomatie ; c'est le vice-roi irrité qui, d'une main ferme et d'un cœur vaillant, dit à son fils jusqu'où il doit aller et où il doit s'arrêter :

« Alexandrie, 28 rebi ul ewel (9 juin 1839).

« J'ai reçu votre dépêche du 23 du courant, par laquelle vous m'annoncez que les ennemis étendent de plus en plus leur invasion : qu'ils ont occupé soixante villages situés au delà d'Aïntab, et ceux de Kizil-Hissar à Killis, en deçà des villages d'Aïntab ; qu'ils ont armé les populations, emmené de leur côté les notables d'Aïntab; qu'outre qu'ils ont précédemment et dernièrement insurgé le territoire de Payas, la montagne de Kurd-Dagh et celle de Ghiaour-Dagh, ils ont excité les rebelles à attaquer Akhard, dépendance de Tripoli, et à assassiner et dépouiller le gouverneur de l'endroit. Vous dites aussi qu'il ne serait pas prudent de laisser les Turcs continuer de la sorte, et vous désirez savoir comment vous devez vous conduire.

« L'agression de nos adversaires a dépassé les bornes. Avec plus de patience nous ne pourrions plus les arrêter ; car, peu à peu, ils sèmeront partout le désordre. Plus nous avons été patients et circonspects pour ne pas agir contre le gré des grandes puissances, plus nos adversaires se sont avancés et ont porté les choses au point où elles en sont, de manière qu'il n'y a plus de remède et qu'en différant davantage nous perdrions du temps, ce qui ne convient pas à notre position. Donc nous n'avons d'autre ressource que de marcher sur eux et de les attaquer. Comme l'agression vient de leur part, l'état évident des choses démontre, qu'après tout, les grandes puissances nous excuseront et nous donneront raison.

« En conclusion, à l'arrivée de la présente dépêche, vous attaquerez les troupes de nos adversaires qui sont entrées sur notre territoire, et, après les en avoir chassées, vous marcherez sur leur grande armée, à laquelle vous livrerez bataille. Si, par l'aide de Dieu, la fortune se déclare pour nous, sans passer le défilé de Kulck-Boghaz, vous marcherez droit sur Malatia, Karpout, Orfa et Diarbékir. »

Muni de ce précieux firman et sachant clairement ce qu'il avait à faire, Ibrahim marcha en avant.

Soliman s'était arrêté à huit lieues d'Alep et faisait reposer ses troupes, une partie à Baouarta, l'autre à Douébek. Ibrahim l'appelle ; cette fois Soliman, parti le 18 juin, le rejoint sur les bords du grand Sadjour, et, le 20 juin, toute l'armée marche sur cinq colonnes d'infanterie et deux de cavalerie, vers Mezzar, vis-à-vis Nézib à l'autre extrémité de la plaine, au pied des montagnes et à deux heures seulement du camp impérial. Une nuée d'Hanadès formait l'avant-garde, soutenue par la cavalerie régulière et l'artillerie légère qui les suivait de près.

Mezzar était occupé par deux régiments de cavalerie ottomane, quelques bandes indisciplinées de bachi-bozouks et trois

pièces d'artillerie. Il était facile à ces troupes, commandées par un général de division, de disputer le passage d'une gorge étroite qui conduit au village et du pont jeté sur la rivière en face des habitations. La vue des Égyptiens qui descendaient les collines suffit pour les intimider, et, brusquement, ils quittèrent la position pour se replier en toute hâte sur Nézib, laissant derrière eux, à la merci du vainqueur qui s'en empara, tentes, bagages, munitions, et jusqu'à la caisse militaire. A six heures du soir, Ibrahim et Soliman étaient maîtres, sans combat, du riche village, et l'armée s'établit, au nord, à cheval sur la route d'Alep à Bir, entre Mezzar et Ouroul. La petite rivière de Mezzar coulait en avant des tentes et les protégeait.

Le lendemain, dans sa fougue accoutumée, Ibrahim voulut faire sortir l'armée et la mener à l'ennemi. Soliman aussitôt protesta, déclara qu'il répondait de l'armée sur sa tête et qu'il voulait faire une reconnaissance pour juger de la position de l'ennemi avant de l'aborder. Ibrahim résistait; mais l'avis était si sage et Soliman si résolu, qu'il se rendit, et que, prenant seulement quinze cents Arabes, quatre régiments de cavalerie et deux batteries d'artillerie à cheval, il s'avança dans la plaine avec Soliman, pour reconnaître le camp et tâter ceux qui l'habitaient. Les Turcs, à cette approche hardie, ripostèrent en jetant sur les Égyptiens des masses nombreuses de bachi-bozouks, de la cavalerie et de l'artillerie légère, qui lança quelques boulets. Un d'eux, tiré sur les audacieux généraux qui reconnaissaient par eux-mêmes les fortifications du camp, tua le cheval de Mohamed-Bey, un des aides de camp de Soliman, à côté du major général, mais rien n'empêcha les deux généraux de voir à quelle formidable position ils avaient affaire. Quand ils se retirèrent, ils savaient que Nézib ne pouvait pas être attaqué. Le baron de Moltke, M. de Mulbach et les autres Prussiens

avaient mis la main à ces terribles retranchements, et il ne fallait pas songer à les emporter d'assaut.

La colline de Nézib était couverte et protégée dans toute sa longueur par le Karsim, qui, ainsi que nous l'avons dit, coule du nord au sud et, faisant ensuite un coude, va se jeter dans l'Euphrate, après avoir reçu la rivière de Mezzar. A droite du camp, au nord et en avant de la petite ville de Nézib, quatre batteries d'artillerie armées de pièces de gros calibre battaient la plaine, et plus loin encore, au couchant, une redoute placée sur un mamelon prenait les assaillants en écharpe et balayait tout ce qui aurait tenté d'avancer.

A gauche, au midi, une autre redoute contenait un régiment d'infanterie et, avec sa grosse artillerie, commandait ce côté de la plaine et le confluent des deux rivières. Il était impossible à quarante mille hommes, si résolus fussent-ils, d'enlever un camp de soixante mille hommes si habilement défendu, surtout quand on sait avec quelle ténacité le soldat turc résiste, quand il est abrité derrière un rempart.

Ce fut un beau moment, sans doute, quand le baron de Moltke, l'organisateur de cette défense savante, Hafiz, le puissant séraskier, les généraux turcs et les officiers prussiens, virent les Égyptiens se retirer à pas lents et gagner leur camp de Mezzar. Sans avoir combattu, les Ottomans se jugeaient vainqueurs. Il n'y avait plus pour l'ennemi qu'à avouer sa défaite, mettre bas les armes et laisser le drapeau du sultan se promener à travers la Syrie, la Palestine et l'Égypte jusqu'au Caire, où on aurait réglé avec le vice-roi.

Cet espoir n'avait rien de vain, et l'armée turque n'eût pas été embarrassée sur sa marche et ses évolutions, car Hafiz avait des instructions pour tous les cas qui allaient se présenter et qu'on avait prévus.

Après avoir vaincu les Égyptiens à Nézib, grâce à son artil-

lerie puissante si habilement disposée, il devait enlever Alep, Damas et Acre, sans perdre son temps devant les autres villes et marcher droit sur l'Égypte, dont l'occupation devait être accomplie en quelques mois.

Les Druses, les Métualis et les autres insurgés devaient être récompensés ; on devait donner des grades aux chefs arabes : « Et ceux qui intrigueront dans l'armée égyptienne pour faire révolter soldats, officiers ou colonels, disait le précieux document, obtiendront chez nous des grades supérieurs. » Il y avait même un article qui concernait Soliman-Pacha.

« Art. V. — Selon les notions que nous avons, Soliman-Pacha n'est pas content de sa position. Il est nécessaire qu'un homme si important soit éloigné du camp ; il faut donc envoyer un officier pour tâcher, par tous les moyens, de le faire venir dans notre quartier. Soliman-Pacha étant Européen, il faut envoyer auprès de lui un de nos officiers français, pour tâcher de le faire passer chez nous ! »

Gracieuse commission pour un officier français !

On comptait sur la corruption, mais on n'eut pas le temps d'en essayer : l'officier européen ne fut pas envoyé ; car, le 22, l'armée égyptienne levait ses tentes et reprenait le chemin par lequel elle était venue.

Ce fut une joie délirante et bruyante dans le camp turc ; officiers et soldats n'en croyaient pas leurs yeux. Les bachi-bozouks, lancés en reconnaissance, vinrent confirmer la nouvelle : les Égyptiens se retiraient !

Où allaient ils ? Leur retraite était-elle une ruse pour faire sortir les Ottomans de leurs retranchements et les attaquer ensuite en rase campagne ? Si les Africains se retiraient réellement, fallait il les laisser rentrer tranquillement en Syrie sans les poursuivre ? Les conseils les plus divers étaient déjà donnés, lorsqu'on vit un événement prodigieux.

Les Égyptiens avaient quitté leur camp au poiut du jour, traversé de nouveau le village de Mezzar, du levant au couchant, tourné la montagne de Béïazar, et maintenant ils revenaient vers l'armée ottomane, du couchant au levant, en appuyant vers le midi et se dirigeant sur le village de Kardikala, où ils ne semblaient pas vouloir s'arrêter.

Quelle était donc cette manœuvre inouïe d'une armée qui tourne autour d'un camp retranché, marche tout le long du jour, en prêtant le flanc à l'ennemi, et en offrant une occasion unique de se faire couper et anéantir ?

C'était une idée de Soliman, trait de génie si elle réussissait, œuvre de folie si elle échouait ; mais Soliman était sûr de lui et il communiquait à toute l'armée une confiance et un entrain qui se faisaient sentir du généralissime au dernier soldat.

En voyant les positions imprenables des Turcs, Soliman avait dit :

« — Tournons leur camp. La colline est fortifiée du côte où ils nous attendent. Passons de l'autre côté.

« — Mais, s'ils nous attaquent dans notre marche de flanc ? disaient les généraux surpris.

« — Nous prendrons nos précautions, répondait gaiement Soliman; mais je les connais, ils ne sortiront pas de leurs retranchements. »

Et confiants dans la parole du chef, dont ils admiraient la bravoure et dont ils avaient vu le génie militaire à Homs, à Beylan, à Konieh, les soldats marchaient joyeux, impatients de se mesurer avec ces Turcs, si graves, si ponctuels et si méticuleux, qui les laissaient tranquillement se promener ainsi, et se promettant bien de se jeter sur eux à la baïonnette, s'ils pouvaient une fois les aborder.

L'habile et pénétrant de Moltke eut bientôt lu dans le jeu de Soliman, et aussitôt il proposa au séraskier de se retirer à

marches précipitées sur Bir, où le camp retranché, appuyé sur l'Euphrate, ne pouvait être tourné. Cet avis fut rejeté avec hauteur.

« — Que dira de moi l'histoire ? répondit le malheureux Hafiz. Jamais les Ottomans n'ont fui.

« — Une retraite n'est pas une fuite, répliquaient les officiers prussiens. A Bir, vous déjouez les projets des Égyptiens, et vous attendez le moment de reprendre l'avantage.

« — Notre espoir est en Dieu, reprenait Hafiz. Il est le maître des armées et l'arbitre des combats. »

Tel était aussi l'avis des ulémas qui l'entouraient, et qui lui faisaient un péché d'abandonner un camp si péniblement fortifié pour choisir une position moins capable de résister à l'ennemi.

« — Du moins, attaquez cette armée en marche, disaient avec énergie les officiers prussiens. En ce moment elle est à nous.

« — Plus tard ! répondait Hafiz.

« — Eh bien ! acceptez notre démission, exclamèrent ensemble avec indignation les officiers prussiens, que cet aveuglement exaspérait. Acceptez notre démission ; vous n'avez plus besoin de nous. Nous nous retirons.

« — On ne se retire pas la veille d'une bataille », reprit avec beaucoup de sens le séraskier.

Consterné, l'état-major prussien resta et consentit à suivre les péripéties de la lutte mortelle qui allait s'engager.

A la tête de deux régiments de cavalerie, de quatre batteries à cheval et de ses fidèles Hanadès, Ibrahim, précédant l'armée, se dirigea rapidement vers le pont d'Horgoun, jeté sur le Karsim, après sa jonction avec le Mezzar. Il le croyait détruit et s'apprêtait à le rétablir pour le passage de l'armée. On peut juger de sa joie en voyant que les Turcs avaient né-

gligé de le couper. En l'apercevant intact, il lance ses cavaliers, s'en empare et ne s'arrête que quand il l'a franchi et mis à l'abri derrière lui.

Quelques escadrons turcs, en voyant les Égyptiens marcher si rapidement sur le pont, voulurent alors le leur disputer, et ils se lancèrent au galop de ce côté ; mais la distance était trop grande pour qu'ils pussent arriver à temps. Les Égyptiens avaient franchi le passage quand ils s'approchèrent. En les voyant si près, Ibrahim sentit bouillonner son courage, et il ne put se retenir de les braver :

« — Plantez vos lances en terre, dit-il à ses cavaliers, et quand ils verront vos flammes, ils resteront en repos. Qu'on me donne un tapis ! »

Et, se couchant à terre en présence des Turcs étonnés, il s'arrangea pour dormir. L'ennemi intimidé de cette témérité et de la contenance de l'avant-garde, se retira pas à pas, sans oser troubler un si héroïque sommeil.

Pendant cette marche périlleuse autour d'un camp si fortement assis et occupé par une armée nombreuse et résolue, Soliman, le bonnet rouge plus rejeté en arrière qu'à l'ordinaire, l'œil plus ardent, sa large figure colorée où se reflétaient l'audace et la joie, plus animée que de coutume, commandait le gros de l'armée, surveillait la marche des bataillons et volait de l'avant à l'arrière, donnant des ordres brefs et clairs et semblant déjà tenir la victoire dans sa main. Les soldats, avides des moindres indices et des plus petits présages, essayaient de lire dans ses yeux bleu clair l'apparence d'un souci, et, naïfs comme des enfants, admiraient son splendide uniforme écarlate brodé d'or, qu'il portait avec une joie si primitive et une aisance si fanfaronne, ses armes brillantes et son magnifique alezan de Syrie, orgueil des haras du Liban.

Derrière lui, on contemplait ses aides de camp, son état-major

brillant et le peloton de cavalerie qui le gardait, tandis qu'à distance suivaient, brillamment vêtus, deux cawas, prêts à deviner ses volontés. L'un, Syrien de naissance, Cader-Aga, était un type des plus accusés de ces guerriers intrépides du Liban, qu'il avait eu tant de peine à dompter ; l'autre, un nègre de haute taille, farouche, le couvrait d'un regard amoureux et jaloux : tous deux prêts à se jeter au-devant de tout danger qui aurait menacé sa vie. Pour eux, Soliman était un fétiche, une idole, un dieu.

A la vue du chef, les officiers, qui regardaient la manœuvre de l'armée comme téméraire et compromettante, s'imprégnaient d'audace et, tout en jetant à la dérobée un regard sur les formidables batteries des Ottomans, poursuivaient leur marche, le cœur ferme et tranquille ; quant aux soldats, allègres et riants, ils allaient, sans souci, d'un pas léger, échangeant quelques lazzi avec les cawas du général, assurés que c'était à la victoire qu'on les menait.

Cependant les Égyptiens passaient à travers un pays couvert, difficile, et des défilés longs et dangereux. A la hauteur de Kardikala, en face de Nézib, l'armée turque essaya d'entraver sa marche, et quelques bataillons d'infanterie, appuyés par de l'artillerie, franchirent le Karsim pour lui disputer le passage. Soliman, qui prévoyait un mouvement, se tenait sur ses gardes ; il aperçoit un mamelon à sa droite, le fait occuper par deux batteries et par deux régiments d'infanterie, et du côté de l'ennemi, à sa gauche, il fait avancer un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie, non loin du confluent des rivières. Cette prompte manœuvre, faite avec énergie et précision, intimida les Ottomans, qui s'arrêtèrent et laissèrent l'armée égyptienne poursuivre sa marche aventureuse jusqu'au pont d'Horgoun.

Soliman n'atteignit l'avant-garde, campée sur la rive gauche

du Karsim, qu'à dix heures du soir. Quoique l'armée fût harassée, il lui fit franchir le pont et l'établit de l'autre côté du cours d'eau. Si, pendant qu'elle passait, Hafiz l'eût attaquée, sans doute que ses troupes fraîches et reposées auraient rejeté dans la rivière les Égyptiens fatigués et mourant de sommeil. Il n'eut pas cette inspiration, et là encore les Africains purent se dire qu'ils avaient échappé à un sérieux danger. Pour se défendre d'une surprise nocturne, Soliman fit disposer l'artillerie en éventail sur le front du camp; mais grâce à la patience des Turcs, cette précaution fut inutile, et rien ne vint troubler le repos des Égyptiens.

Hafiz n'était cependant pas resté inactif. Par les soins et sous la direction de M. de Moltke, il avait fait faire un changement de front à son armée ; les batteries qui couvraient l'ouest étaient devenues inutiles. Les redoutes furent abandonnées, et on se hâta de faire quelques travaux du côté de l'est. A ces changements, la gauche, était devenue la droite ; celle-ci était devenue la gauche. Des soldats européens s'y seraient de suite habitués ; mais ce Nizam si laborieusement installé du côté de l'ouest, à qui on avait persuadé que sur ce front il était inexpugnable, fut troublé en voyant son ordre de bataille si profondément changé; les travaux qu'il avait vu élever devant lui, auxquels il était habitué et sur lesquels il comptait, lui manquaient subitement. Sa confiance en fut ébranlée et son courage en ressentit un profond contre-coup. Quant aux Égyptiens, ils se préparaient avec joie à la bataille, et leur gaieté, que remarquaient les chefs, était d'un heureux présage pour le lendemain.

Ce jour-là même, s'éteignait sous le toit délabré de son palais de Djihoun, dans le Liban, une existence singulière : la petite-fille de Chatam, la nièce de Pitt, lady Stanhope, la reine de Palmyre, à qui la destinée épargnait un chagrin cruel.

Si, agonisant quelques jours de plus, la reine de Palmyre avait appris, dans la demeure ruinée où elle attendait le roi qui devait l'épouser, le triomphe de ces Égyptiens qu'elle détestait, et la fuite de ces Ottomans qu'elle avait protégés de son or, de ses intrigues et de son influence, elle ne fût pas morte de la phtisie qui la minait ; elle eût succombé à une crise foudroyante de colère et de désespoir.

Du moins, ces derniers moments furent-ils exempts de ce terrible chagrin.

La nuit du 23 au 24, qui aurait dû apporter quelque repos à nos belligérants, ne leur procura que de l'agitation et du danger.

Hafiz, si calme jusque-là, voulut montrer qu'il connaissait ses devoirs de général, et, vers minuit, envoyant quelques escadrons à la gauche des Égyptiens, avec quatre batteries d'obusiers, soutenues par la brigade d'Ismayl, au milieu du plus grand silence, il fit ouvrir un feu terrible sur les tente des Africains. L'armée se réveilla émue et terrifiée, croyant à une attaque générale, et courut aux armes à la voix de ses chefs.

On s'aperçut bientôt que l'armée turque ne prenait point part à l'action, mais que les obus enflammés tombaient exclusivement sur les tentes d'Ibrahim et de Soliman, dont les Syriens avaient indiqué la position. Le major général était surtout le but que cherchait l'artillerie ottomane, et son quartier fut promptement en feu. Mohamet Bey, son énergique aide de camp, son homme de confiance, qui, le 21, avait eu déjà son cheval tué devant Nézib, aux côtés de Soliman, eut cette nuit là, fatale coïncidence, son cheval grièvement blessé d'un éclat d'obus. Mohamet Bey fut sauvé ; mais ce n'était pas au hasard que les obus pleuvaient, et c'était bien à Soliman qu'ils étaient particulièrement adressés.

Celui-ci ne les avait pas attendus, et il était d'un autre côté. Au premier éveil, surpris, mais non déconcerté, il avait couru aux batteries, et, sa présence dirigeant ceux qui servaient ses pièces, il avait répondu par la grande voix des canons égyptiens aux aboiements des obusiers ottomans. Ceux-ci n'étant pas de force se turent bientôt et la brigade d'Ismayl se retira sans avoir fait grand mal à l'ennemi.

Mais une idée frappa Soliman. Pourquoi cette attaque avortée ? Pourquoi tant de bruit sans résultat ? il crut avoir deviné et ordonna de suite une inspection des troupes. Il reconnut alors qu'une centaine de Syriens avaient déserté ; mais, chose plus grave, deux bataillons du 3me régiment de la garde avaient disparu. Ils étaient aussi composés de Syriens. Sans perdre un instant, Soliman lança les Hanadès à la découverte, et lui-même, avec quelques officiers, se mit à la poursuite des fuyards. On les trouva dans un pli du terrain, se dirigeant du côté de l'ennemi. On les cerna et on les ramena aux tentes avec la sévérité que la discipline exigeait. Ils assurèrent qu'ils s'étaient égarés dans l'action et qu'ils cherchaient à rentrer au camp. On n'en crut rien ; on changea leurs officiers, et on les désigna pour aller le lendemain au feu dans l'endroit le plus périlleux.

Le projet d'Hafiz avait été ainsi déjoué ; car c'était bien à la suite d'un complot entre les Syriens et lui que cette attaque avait été simulée, pour permettre à tous les mécontents de quitter les Africains et de se ranger sous les drapeaux ottomans. Cette désertion, à la veille de la bataille, était d'autant plus dangereuse, que les Syriens, levés malgré eux, étaient nombreux, et que leur fuite eût, dans des proportions considérables, dégarni les rangs des Égyptiens. Le reste de la nuit se passa sans sommeil ; enfin le soleil du 24 se leva, prêt à éclairer la lutte qui devait décider du sort des deux nations.

L'armée égyptienne, moins nombreuse, était plus homogène.

Malgré le grand nombre de Syriens qu'elle renfermait, malgré la quantité de fellahs et de nègres qu'elle comptait dans ses rangs, elle ne faisait qu'un tout, façonné par la main habile de ses officiers. Elle avait fait la guerre et avait une confiance absolue dans ses chefs. Elle avait bravé la rigueur de divers climats, savait se passer de tentes pour coucher à la belle étoile; mais surtout elle n'avait que des officiers éprouvés, parvenus à leur grade par leur mérite et non par la faveur; elle avait toujours triomphé dans ses rencontres avec les Turcs, et elle comptait bien les vaincre encore une fois.

Bien autre était la position des Ottomans. Leur armée, composée de Turcs, de Kurdes et d'Arabes, de réguliers et d'irréguliers, de Nizam[1] et de Rédifs[2], manquait de nerf, de confiance et de solidité; les soldats ne connaissaient pas leurs chefs, et ils ne se connaissaient pas entre eux. L'intrigue et la faveur avaient contribué à la nomination de quantité d'officiers et de généraux, et nul d'entre ces officiers ne pouvait avoir une foi aveugle dans le génie de ses camarades, une confiance illimitée dans leur talent et leur bravoure, pas même en ceux du général en chef.

Quand l'armée égyptienne se mit en marche, au point du jour, Soliman tira sa montre, salua ses officiers et, leur montrant le camp ennemi :

« — Messieurs, leur dit il, rendez-vous à trois heures précises dans la tente du général en chef. » Le hourra qui lui répondit monta dans les airs, et l'enthousiasme, courant de rang en rang, pénétra jusqu'au cœur du dernier soldat.

L'armée reprit sa marche oblique autour du terrible camp retranché, manœuvrant avec une précision qui frappait même les

[1] Nizam, troupes ottomanes armées à l'européenne.
[2] Rédif, troupes ottomanes armées à la turque; réserves.

officiers ennemis, offrant tantôt le flanc, tantôt le front, invitant les Ottomans à descendre de leur colline, et continuant à s'avancer en bon ordre pour arriver à leur hauteur.

C'était Soliman qui avait donné l'ordre de marche et disposé les régiments de manière à pouvoir se soutenir en cas d'attaque, sans se gêner dans leurs évolutions sous les yeux de l'ennemi. Les papiers militaires nous ont transmis ce souvenir, que nous devons aussi conserver pour la gloire du major général :

« Dès la pointe du jour, disent ces papiers, l'armée reprit son mouvement de flanc, disposée sur trois lignes d'infanterie en colonnes, chacune de douze bataillons, à intervalles de déploiement, couvertes sur leurs flancs par l'artillerie, en tête et en queue par un régiment d'infanterie ; six régiments de cavalerie en tête, sur la direction de la troisième colonne, avec quatre batteries ; deux autres régiments de cavalerie et quatre batteries à l'arrière-garde. Cet ordre de marche, dû aux savantes dispositions du major général, prévenait toute surprise de la part de l'ennemi ; et, au cas où il se fût déterminé à attaquer l'une ou l'autre extrémité, permettait aux lignes de se développer sous la protection de la cavalerie et de l'artillerie. C'était la continuation de la téméraire manœuvre que l'armée égyptienne tentait de réaliser depuis trois jours. »

Ces dispositions étaient si bonnes, que l'armée ottomane ne jugea pas à propos de les troubler.

Tout à coup, au bout de la plaine, Soliman aperçut un mamelon isolé, qui vis-à-vis Nézib, commandait à tous les environs.

Il juge que là est le nœud de l'action : les Turcs ne s'en sont pas emparés ; il donne des ordres hâtifs et, à la tête de la cavalerie, s'élance dans la direction du mamelon. L'artillerie légère galope sur ses pas.

A cette manœuvre, à cet élan, les Turcs ouvrent les yeux

et voient la faute qu'ils ont commise. Leur cavalerie se précipite, mais encore une fois elle arrive trop tard. Quand elle s'approcha du monticule, la cavalerie égyptienne en couronnait le plateau, l'artillerie en gravissait les pentes ; on ne pouvait le leur disputer. Les Ottomans tournèrent bride, en comprenant qu'ils étaient vaincus.

Qu'y faire, si c'était écrit ?

Ashed la ilah illa Allah ! Mohammed rasoul Allah !

J'atteste qu'il n'y a de divinité que Dieu ! Mohammed est l'envoyé de Dieu !

Cela répondait à tout.

CHAPITRE XIV

LA VICTOIRE

Continuant à s'avancer au nord avec la tranquillité et la correction qu'elle eût montrées sous les yeux du vice-roi, quand elle paradait, un jour de revue, sur la place de l'Esbekieh, l'armée s'étendit vis-à-vis la colline des Ottomans et prit ses positions. Son aile droite, conduite par Ibrahim, passa devant le mamelon de Soliman et, traversant la route qui, de l'ouest à l'est, allait d'Alep à Bir et à l'Euphrate, dépassa la petite ville de Nézib comme si elle eût voulu l'envelopper.

Deux mille Hanadès, éparpillés sur sa ligne extrême, voltigeaient de toute la vitesse de leurs chevaux sur les flancs de l'infanterie ottomane que leur manœuvre rapide inquiétait, pendant que l'infanterie égyptienne la menaçait de front. Mais, malgré ces sollicitations, les Turcs demeuraient immobiles, et, de ces deux peuples en présence, aucun n'osait engager l'action.

Ce fut Ibrahim qui, le premier, sortit du repos.

Rendant la main à son célèbre étalon arabe [1], qu'il montait

[1] Ce magnifique cheval a eu sa légende; il s'appelait Durzi. « L'illustre Durzi est un des plus beaux produits de cette race (du Nedjid). Monté par Ibrahim Pacha

le jour de la grande bataille, comme pour prouver que lui-même ne se ménagerait pas, il passe, le sabre à la main et suivi de son état-major, devant le front de l'armée qui l'admire et bondit de toute la vitesse de son incomparable monture, jusqu'à l'extrémité de l'aile droite. Là, levant le bras et poussant les cris du commandement, il donne le signal de l'attaque.

Dans sa fougue impétueuse et irrésistible, il enlève ses soldats, entraîne dans le tourbillon que son cheval soulève quatre régiments de cavalerie, deux d'infanterie légère, et, sous le canon de Soliman, court, comme une avalanche, à l'aile gauche ottomane couverte par un bois d'oliviers.

C'était le seul côté accessible.

Le centre turc était protégé par des redoutes faites en toute hâte par les officiers prussiens ; la droite, par des ravins abrupts que la cavalerie égyptienne ne pouvait escalader. Avec une audace inouïe, le corps d'attaque traverse la plaine et, sur les pas d'Ibrahim, aborde la colline, qu'il se met à gravir.

Mais à peine est-il à portée, que la crête du mamelon s'enflamme. Les Turcs sortent de leur repos et s'avancent. Les troupes légères se rapprochent ; les batteries tonnent et jettent leurs boulets dans les rangs égyptiens ; la fusillade crépite sur toute l'étendue de l'armée ; mais rien n'arrête l'attaque, et les deux peuples rivaux, enfin à portée, s'égorgent et se massacrent avec toute la fureur qui depuis si longtemps couvait dans leur sein.

Car cette haine si vive ne datait pas d'hier. Dans leur élan furieux, les Égyptiens sentaient renaître cette immense animosité que leurs pères des premières dynasties avaient ressentie

pendant la bataille de Nézib, les Égyptiens rapportent qu'il parcourait quarante lieues au grand galop sans s'arrêter une seconde pour reprendre haleine, et que, tombé au pouvoir des Turcs, il avait été racheté par son maître au prix de douze cents chameaux. » Goupil, *Voyage en Orient*, p. 127.

contre les races maudites de la Mésopotamie, de l'Assyrie, de la Perse, dont ils avaient renversé les royaumes. C'est toujours le sang de Cham contre celui de Sem. Sous Thotmès Ier, Thotmès II, Séti Ier, Ramsès II, les armées égyptiennes avaient pénétré jusqu'à la frontière des Indes. Puis, la fortune changeant, Nabuchodonosor, le héros chaldéen, avait reconquis la Syrie, humilié l'Égypte et, cent ans plus tard, Cambyse avait du puissant royaume du Nil fait une province de son empire. Ces guerres, ces conquêtes, ces défaites, ces désastres, avaient laissé dans le sang égyptien un ferment de vengeance et de fureur qui semblait avoir éclaté au bruit du canon de Nézib. Aujourd'hui tout se retrouve, se rachète et se paye, et, dans leurs hypogées des bords du Nil, nul doute que les morts anciens ne tressaillent satisfaits.

Le terrain était mauvais pour les Africains. Cependant ils avancent. Au loin, sous les rayons du soleil, on aperçoit le croissant de cuivre doré des cuirassiers syriens resplendir au milieu des carrés turcs, qui, effrayés, s'ouvrent et s'écartent, impuissants à résister au choc de ces grands chevaux et aux coups de lattes mortels que prodiguent ces hommes couverts de fer. A droite, les habits rouges de l'artillerie attirent les regards, tandis que les petits fantassins, habillés de toile grise, s'élancent par masses immenses, les rangs serrés, la baïonnette en avant, sur les pentes escarpées, soutenus par les sons aigus du fifre qui domine les batteries du tambour et le crépitement de la fusillade. De tous côtés le flot monte et bientôt il va déborder.

Hafiz a vu le danger; c'est au nord, vers Nézib qu'est le plus grand péril. Le temps presse; il dégarnit son centre, appelle son aile droite et dirige toutes ses forces sur sa gauche qui plie; il sait que la gauche égyptienne, en face d'obstacles naturels, attaque mollement et se réserve; il compte sur les difficultés du ravin pour l'arrêter et il se jette en face d'Ibrahim avec tous les

régiments qu'il a sous la main. Deux lignes d'infanterie couvraient son front; la cavalerie s'étendait sur une seule ligne en arrière; il fait masser toutes ces forces et les oppose à Ibrahim; les canons de ses trois redoutes convergent leur tir vers le point de l'attaque, et les Égyptiens, à qui on résiste pour la première fois, s'arrêtent étonnés en présence de cette muraille vivante qu'ils ne peuvent franchir.

Soudain, dans leurs rangs, quelques bataillons syriens s'écrient qu'ils n'ont plus de cartouches. L'artillerie légère elle-même faiblit. Le feu s'éteint, la terreur gagne, et les Syriens, prenant la fuite, entraînent dans leur panique les Égyptiens et leur bouillant général.

Celui-ci résiste et appelle. Trois hommes lui restent fidèles : le colonel Mohamed-Bey, son porte-drapeau et un conscrit druse, le jeune Youssef, qui crie avec désespoir à ses camarades, Druses comme lui : « Lâches! lâches! qui abandonnez votre général ! » A eux quatre ils font un faisceau, une digue, et cherchent à retenir les fuyards.

Mais Soliman a vu la débandade affreuse et il en devine la cause. Furieux, à mesure que les bataillons se replient et courent au monticule, qu'ils tourneront pour disparaître à jamais, il fait pointer sur eux sa formidable artillerie et les couvre d'un ouragan de mitraille et de fer. Les Syriens éperdus s'arrêtent et voient avec effroi qu'ils sont pris entre la fusillade ottomane et les terribles canons égyptiens; ils hésitent, mais aussitôt Soliman, quittant son monticule, se précipite au milieu d'eux avec tout son état-major et sa réserve. Des munitions arrivent de toutes parts et sont prodiguées. La vue du héros, qu'après tout ils aiment, du vaillant capitaine avec lequel ils ont toujours vaincu, change leurs irrésolutions; les fuyards se retournent et se rallient; le sabre de Soliman leur montre la colline où toute l'armée se précipite comme un tourbillon. Cette fois l'élan est

irrésistible. L'avalanche renverse et entraîne tout. Ibrahim et Soliman, le sabre à la main, gravissent les pentes au milieu de leurs soldats enivrés; le flot gagne; il touche les crêtes; le centre et la gauche gravissent de leur côté. En voyant la journée perdue, les Kurdes et les bachi-bozouks lâchent pied, les Turcomans les suivent. Les Turcs jettent leurs armes; chacun s'enfuit et cherche à se mettre en sûreté.

Khaled-Pacha, un des meilleurs généraux ottomans, tombe frappé d'une balle. Un jeune colonel, Ibrahim-Bey, qui avait fait son éducation militaire à Paris, ne peut résister à son désespoir: — « Voyez si les musulmans élevés en Europe savent se battre et ont de l'honneur! », crie-t-il à ses soldats débandés; et, se jetant dans la mêlée, il trouve bientôt la mort qu'il cherchait.

Le baron de Moltke, surpris, pique son cheval et le précipite du côté des montagnes. Il n'a pas le temps de rentrer sous sa tente, et il fuit en y laissant ses papiers, sa correspondance, ses effets, ses armes, tout ce qui lui appartient. Malheureusement, aucune balle égyptienne ne vint le frapper dans sa course et arrêter sa fortune militaire. Si le Français qui commandait l'armée égyptienne eût pu lire dans l'avenir, et que de son yatagan il l'eût abattu à ses pieds, la France n'aurait pas eu 1870, et la vaillante nation n'eût pas été honteusement vaincue par les combinaisons du stratégiste qui organisa sa ruine du fond de son cabinet.

Qui sait si le transfuge danois n'a pas songé parfois au héros lyonnais, à Sève et à la bataille de Nézib, quand il poussait son souverain à nous faire la guerre, et qu'il préparait les plans qui devaient nous écraser un jour sous le nombre plutôt que sous la valeur?

Hélas! la fuite le sauva. « Nous fûmes réduits à continuer notre route avec nos chevaux fatigués », dit-il dans ses *Lettres sur*

l'Orient, sorte de mémoires où il raconte avec beaucoup de prudence et de diplomatie le rôle joué par lui dans cette affaire. « Nous poursuivîmes notre marche le lendemain, sans nourriture pour nous, sans avoine pour nos montures, et, vers le soir, nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau, à quatre lieues de Marach, où l'on trouvait au moins de l'eau et de l'herbe. »

Les autres officiers prussiens avaient disparu en même temps que le célèbre baron ; ils avaient fui vers les gorges du Djaour-daghi, un contre-fort du Taurus, et, comme le reste de l'armée, ils cherchaient dans les défilés de la montagne un refuge et un abri, pendant que la première et la seconde brigade d'infanterie égyptienne les poursuivaient et que la cavalerie sabrait dans toutes les directions les fuyards qu'elle atteignait.

La journée était brûlante; tous les fronts ruisselaient; mais les soldats égyptiens ne pouvaient songer à leurs fatigues; ils avaient la victoire, le triomphe, et, — avantage qu'ils savouraient plus que les vaines fumées de la gloire, — le camp était mis à leur entière disposition : Ibrahim leur abandonnait toutes les richesses des Ottomans.

L'enivrement de tous fut au comble. Nègres et fellahs, Arabes et Syriens, se ruèrent sur les immenses dépouilles qui tombaient sous leur main: les Hanadés chargèrent leurs chevaux pour enrichir leur tribu. Tous acclamaient la générosité égyptienne, le grand cœur et la bravoure de leurs chefs. Les noms inséparables de Soliman et d'Ibrahim étaient mis au-dessus de ceux des plus grands héros.

Cependant on ordonna mieux le pillage; on réserva les munitions, les provisions et les effets de campement. Le camp ottoman était dans la même disposition, aussi intact que si on l'eût quitté pour la parade. Les vêtements, les tapis, les armes, les objets précieux, jusqu'aux humbles ustensiles militaires et aux pipes, étaient à leur place; ils furent laissés aux vainqueurs.

Les tentes furent attribuées au gouvernement, et les Égyptiens, accoutumés à coucher sur la dure, les occupèrent. Jamais ils n'avaient été si somptueusement logés.

Vaste comme un palais, ornée comme le salon d'un empereur, la tente d'Hafiz s'élevait, majestueuse, au centre du camp [1]. Elle était surmontée du drapeau impérial et des insignes du commandement. Sa toile, d'un tissu serré, d'un vert clair, était décorée d'ornements rouges découpés et brodés. Doué personnellement d'une immense fortune et riche des emplois qu'il occupait, Hafiz l'avait ornée avec tout le soin, l'élégance et le goût de la civilisation orientale. Au centre était le divan, sorte de rotonde formée par un tissu circulaire qui laissait entre lui et la paroi extérieure un corridor richement orné pour les besoins du service, et dans lequel des outres pleines d'eau, suspendues, maintenaient en tout temps une douce fraîcheur. Derrière le grand salon, une tente plus petite servait d'habitation aux femmes et à la domesticité. Un autre compartiment spécial était consacré aux usages domestiques et aux dégagements.

Dans la grande pièce d'entrée, ornée de panoplies et de drapeaux, d'épais tapis amortissent le bruit des pas. Des siéges élégants, des coussins moelleux, un demi-jour discret, invitent au repos. Des châles des Indes, des cachemires de Perse, des armes de luxe, des ornements, des bijoux, mille objets futiles, sont disséminés çà et là, mais rien n'est gardé. Les sentinelles se sont enfuies comme les femmes et la domesticité. Tout est à la discrétion des passants. Sur un guéridon, Hafiz a oublié sa correspondance et ses décorations.

Ibrahim se présente, l'œil ardent, le visage ruisselant de

[1] Les plus petits détails de notre récit sont scrupuleusement vrais, jusqu'à la description des meubles et des armes, jusqu'à la couleur des chevaux. A plus forte raison pouvons-nous garantir l'exactitude des paroles que nous rapportons.

sueur, les habits couverts de poussière. Il entre brusquement et s'arrête, étonné d'une demeure si éloignée de l'austérité militaire et si différente de l'humble abri qui le reçoit dans ses campagnes.

Il se retourne, donne des ordres à ses officiers et attend ses compagnons.

Les voici. Ibrahim fait un pas au-devant d'eux.

A l'heure dite, à cette heure indiquée par Soliman pour prendre le café dans la tente d'Hafiz, les généraux égyptiens se présentent, émus, les vêtements en désordre, mais le visage triomphant ; ce sont les héros du jour, les vainqueurs, ceux dont l'histoire a enregistré les noms : le ministre de la guerre Achmet-Menykli, dont les charges hardies, à la tête de la cavalerie de la garde, ont fait l'admiration de tous ; Selym-Pacha, général d'infanterie de la garde ; Achmet-Pacha, autre général ; Achmet-Bey, général d'artillerie, dont le tir a été si précis ; Amry-Bey, Oualy-Bey, Moustapha Bey, généraux d'infanterie ; Aly-Bey, Khalil-Bey, généraux de cavalerie, et, à quatre pas en avant, Soliman, radieux.

Ibrahim court à lui.

« — Messieurs dit-il aux généraux, je vous reçois dans la tente de Soliman. Tout ce qui est ici est à lui ; il l'a bien mérité. »

Puis, se jetant au cou de son ami étonné, il le serre sur son cœur, l'embrasse au front et sur la bouche, en disant avec émotion et les larmes aux yeux :

« — Aujourd'hui, j'embrasse un soldat. »

Les généraux applaudissent et félicitent les deux vaillants chefs.

« — Mais, dit le prince en se ravisant et en regardant Soliman avec un malin sourire, si nous eussions été vaincus, nous aurions tous été noyés dans l'Euphrate.

« — Ma foi, Altesse, je n'en aurais rien su, lui répondit Soliman, car je me serais fait tuer avant la défaite. »

On prétend, à propos de l'Euphrate, que les mêmes journalistes européens qui avaient dit qu'avant la bataille de Nézib Ibrahim avait relevé les remparts d'Alep et augmenté ses immenses fortifications, crurent bon d'annoncer que la plupart des soldats d'Hafiz avaient péri dans le fleuve, en essayant de le traverser. Ils ne savaient pas, sans doute, qu'entre Nézib et l'Euphrate se trouvait l'armée égyptienne, et que ce n'était pas à travers ses rangs que les vaincus avaient fui.

Ibrahim aussitôt lança des courriers dans toutes les directions, et d'abord il prévint son père de cette victoire si brillante, qui sauvait l'Égypte et ébranlait si profondément le trône du sultan; il exaltait la gloire de Soliman, à qui on la devait; il en détaillait les avantages inespérés : cent soixante-dix-neuf bouches à feu, en y comprenant les canons des redoutes de Nézib et de celles de Bïr qu'on se hâta d'aller capturer ; douze à quinze mille prisonniers, quinze à dix-huit mille fusils, le camp tout entier avec ses approvisionnements : jamais triomphe n'avait été plus complet. Le règne de Méhémet-Ali était inscrit désormais parmi les plus glorieux de l'Égypte, et lui-même, le souverain qui avait organisé le pays, l'administrateur, le législateur, serait maintenant appelé *le Conquérant* et *le Victorieux*.

Les conquêtes morales n'étaient pas moins grandes que les avantages matériels. La sécurité de l'Égypte était désormais complète. Appuyée sur le Taurus, dont elle tenait les passages, ayant une frontière tracée par la nature et qu'aucune armée ne pouvait forcer, elle avait sous sa domination l'Arabie, l'Aldjezireh ou Mésopotamie, et cette Syrie objet jusque-là de tant d'inquietude ; elle prenait rang parmi les grands royaumes, et nul ne serait assez hardi pour insulter désormais une puissance qui n'avait jamais demandé l'indépendance, qui n'avait jamais

secoué le joug du sultan, mais qu'on n'attaquerait plus impunément et qui avait, dans son armée et sa marine, les moyens suffisants pour se faire respecter.

La perte des Turcs fut de quatre mille hommes mis hors de combat. Celle des Égyptiens était un peu moindre; cependant les hauteurs de la colline avaient été si vivement disputées, les deux peuples s'étaient rués l'un sur l'autre avec tant d'acharnement, que la balance était presque égale.

Mais les suites furent désastreuses.

« La retraite nous coûta les cinq sixièmes du corps tout entier, dit le baron de Moltke dans ses *Lettres sur l'Orient* (p. 304), et, en outre, tout le matériel de l'artillerie.

« La brigade de Mahmoud-Pacha est composée aujourd'hui de soixante-quinze hommes ; celle de Békir-Pacha, qui comptait cinq mille huit cents hommes, en réunit trois cent cinquante et un. La cavalerie seule, composée de spahis, est en grande partie intacte. »

Elle avait fui plus rapidement.

Mais pouvait-on compter les morts, quand une joie étourdissante enivrait les cœurs? Il n'y avait plus de tièdes, plus d'insoumis, plus de mutins. Il n'y avait plus que des enthousiasmes qui éclataient partout. Les Syriens ne pouvaient retenir les manifestations de leur dévouement ; il en fut de même de toutes les populations du voisinage.

Ibrahim écrivit au gouverneur d'Alep : « Je vous annonce que j'ai attaqué Nézib ; *en moins de deux heures*, j'ai pris l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche. L'armée est toute soumise. Quant à moi, je ne m'arrêterai qu'à Konieh. Pour vous, réjouissez-vous pendant sept jours et envoyez cette heureuse nouvelle sur tous les points. »

Les Alépins aussitôt ne purent contenir les explosions de leur allégresse ; les cris retentirent, des feux furent allumés, la

poudre parla, et l'unique canon laissé par Soliman, dans la citadelle fut tellement chargé par ses joyeux servants, qu'il éclata au bout de quelques salves retentissantes, mais heureusement sans blesser personne.

A Nézib, les fêtes du triomphe furent courtes, mais brillantes. Ibrahim, avant de courir au Taurus pour assurer les fruits de sa victoire, fut généreux et prodigue autant qu'il était satisfait; il réjouit l'armée par une immense diffa; il combla ses officiers. Déjà, la veille de la bataille, il avait élevé au rang de général de division et de pacha Osman-Bey, général de brigade, homme de tête et d'action. Quand la victoire eut ajouté tant d'éclat à son nom, il voulut partager son bonheur avec ceux qui avaient contribué à sa gloire; il distribua des récompenses de toutes sortes aux généraux et aux soldats, et tous les beaux faits d'armes, mis à l'ordre du jour, furent hautement glorifiés.

Hafiz, dont les historiens nous ont laissé un portrait avantageux et flatteur, était, disent MM. de Cadalvène et Barrault [1], que nous aimons à citer, de taille moyenne et svelte de corps. « L'ardeur contenue de son âme s'annonçait par une complexion sèche et par le caractère de sa figure amaigrie, longue et brune. Les yeux étaient noirs, pleins de feu et de douceur; le nez aquilin; la barbe courte, noire et déjà atteinte des blancs sillons de ses quarante-cinq années. La physionomie, le maintien, le geste, avaient ce calme extérieur dont l'Orient investit ses personnages comme du signe même du pouvoir; mais dans ses traits ressortaient la dignité native, l'expression d'une intelligence droite, fine, exercée, et la grâce d'une affabilité vraie. Général de la réforme, il en portait le costume quasi-européen, le fez rouge sur la tête et la décoration en diamants sur la poitrine. »

[1] *Deux Années de l'histoire d'Orient*. Paris, 1840, in-8°, t. I, p. 134.

Après avoir lu le Coran une partie de la matinée et s'être entretenu pieusement avec les ulémas, dont il aimait à suivre les conseils, le séraskier s'était réveillé à l'odeur de la poudre et avait repris ses devoirs de général en chef. Il s'était porté aux points les plus dangereux et avait déployé, avec une véritable énergie, du talent, du courage et de l'activité. Après avoir fait de vains efforts pour maintenir ses soldats et payé avec audace de sa personne, se voyant abandonné, vaincu, et ne trouvant pas la mort, il avait fui du côté d'Aïntab, traversé la ville et gagné Marach, honteux, le désespoir au cœur, et sans avoir reçu le titre glorieux de général en chef de l'armée d'Orient, qu'un messager lui apportait au moment de la bataille, de la part du glorieux sultan.

Cet envoi du sultan était le dernier acte de sa vie. Atteint d'un *delirium tremens* suivant les uns, d'une phtisie tuberculeuse suivant les autres, ne vivant, depuis quelques jours, que par artifice, Mahmoud s'éteignit, plutôt qu'il ne mourut, dans son palais de Tchamlidja, le 1er juillet, à sept heures du matin. Il achevait la cinquante-quatrième année de sa vie et la trente et unième d'un règne qui fut diversement apprécié ; il ne sut rien de la bataille de Nézib.

« La fin du sultan, rapprochée des convulsions de son empire, dit Louis Blanc, avait je ne sais quelle signification austère et profonde. Ce fut avec une sorte de religieuse inquiétude que les habitants de Constantinople regardèrent passer, enveloppé de ses châles funèbres, leur terrible maître abattu. »

Le trône ottoman appartenait dès lors à un enfant, à un jeune homme de dix-sept ans, qui devait trouver tant d'épines à sa couronne. Le premier soin d'Abd-ul-Medjid, le nouveau sultan, fut de réintégrer le vieux Khosrew-Pacha dans le grade de grand vizir, et tout aussitôt il annonça son avènement aux légations européennes dans les termes accoutumés :

« Sa Hautesse sultan Mahmoud-Khan, empereur des Ottomans, ayant passé à l'autre vie ce matin, lundi, par un effet de la prédestination divine, et Sa Hautesse le prince son fils, le très magnifique, très formidable, très puissant sultan Abd-ul-Medjid-Khan, étant monté heureusement sur le trône impérial par droit d'héritage et de mérite, tous les vizirs, ulémas, chefs militaires, grands dignitaires de l'empire et fonctionnaires publics, se sont réunis, selon l'ancien usage, afin de rendre hommage au nouveau souverain. Cet événement est annoncé à toutes les légations des cours amies, et la présente note officielle a pour but d'en informer l'ambassade de..

« Le 19 Rebi-ul-Akhr 1225 (1er juillet 1839) »

Si l'arrivée au pouvoir d'un jeune homme inexpérimenté dut satisfaire le vice-roi, sa joie fut cruellement tempérée par la nouvelle trop certaine que son ennemi Kosrew-Pacha était nommé grand vizir. C'était l'annonce d'une guerre sans merci, envenimée par des souvenirs personnels. Mais, d'ailleurs, dans sa victoire, Méhémet-Ali avait-il bien le loisir de savourer son triomphe? Arrivé au comble du pouvoir, il sentait son trône, si brillant en apparence, plus chancelant que jamais. Nézib lui avait donné la gloire; mais la grande bataille lui mettait toute la diplomatie sur les bras.

La Russie voulait protéger la Turquie, seule, sans contrôle, et contre tous; l'Autriche, que tout ébranlement fatiguait, en voulait à ce vassal dont les canons réveillaient si mal à propos cette question d'Orient que les diplomates avaient eu tant de peine à endormir.

« Pour ce qui est de l'Angleterre, dit Louis Blanc, [1] elle portait à Méhémet-Ali une haine systématique et implacable.

[1] *Histoire de dix ans*, t. V, p. 408.

Elle avait juré sa perte, parce qu'il résistait au despotisme des marchands de Londres ; parce qu'il avait sous la main l'Euphrate et la mer Rouge, grandes routes de l'Inde; parce qu'on ne pouvait aller de la Tamise au Gange, en traversant la Méditerranée, sans le rencontrer et le subir; parce qu'il aimait la France. »

L'Angleterre, dans sa haine, avait pour instrument lord Ponsonby, son ambassadeur à Constantinople, gentilhomme élégant, diplomate retors, ennemi de l'Égypte et de la France, âme damnée de lord Palmerston, qui avait l'air de le blâmer et de le désapprouver quand, au fond, ses roueries, inspirées souvent par le premier ministre lui-même, tournaient après mille détours au plus grand avantage de l'Angleterre.

Au milieu de tant d'ennemis, restait la France.

Mais cette France si aimée, cette nation jadis alliée, aussi puissante que fidèle, quel serait son rôle aujourd'hui?

Suivrait-elle ses traditions antiques de générosité et de chevalerie? Soutiendrait-elle l'Égypte, où tant d'intérêts étaient français? Prudemment, plutôt, se mettrait-elle à la remorque de l'Angleterre? Si le vice-roi avait eu quelque illusion sur nous, il devait être bien vite et profondément détrompé.

La France, elle, soumise à toutes les oscillations de la Chambre des députés, vivait au jour le jour et au hasard, suivant l'entraînement de ses orateurs ou les menées de quelques ambitieux, toujours à l'assaut du pouvoir. Les ministères se succédaient rapidement, et les nouveaux arrivés, aussi préoccupés de leurs intrigues parlementaires que leurs prédécesseurs tombés, aussi étrangers aux intérêts du pays, aussi neufs, aussi ignorants des traditions, agissaient d'inspiration, suivant l'esprit du moment et le souffle des coteries et des salons, se préoccupant surtout de leur popularité, des journaux, de la Chambre, de leurs électeurs et de l'intérêt de la dynastie qui n'aspirait

qu'à se maintenir; toujours dupes, toujours victimes des difficultés du dedans ou du dehors, et vivotant ainsi jusqu'à ce qu'une nouvelle intrigue les eût renversés comme leurs prédécesseurs.

Vivre était l'unique but; les émeutes descendaient chaque jour dans la rue; l'opposition attaquait violemment à la tribune. Au milieu de tant d'embarras, où aurait-on pris le temps d'administrer?

Il y avait des réveils, cependant. Après avoir laissé courir le chef de l'État à l'aventure, comme on disait alors, le premier venu, en apercevant le précipice, saisissait les rênes et tirait brusquement à droite ou à gauche, au risque de faire cabrer un attelage qu'il ne connaissait pas. C'est ce qui arriva au maréchal Soult, ministre depuis le 12 mai 1839 et président du Conseil : au milieu des cris des partis et des luttes oratoires, il s'aperçut qu'il y avait une question d'Orient.

Le roi voulait la paix ; l'Angleterre, l'Autriche, le sultan, tout le monde voulait la paix ; le maréchal Soult, sans s'informer si l'Angleterre préparait ses vaisseaux et si lord Ponsonby poussait par-dessous main à la guerre, déclara aussi qu'il fallait la paix, et pressé d'agir, il envoya de suite deux de ses aides de camp, MM. Caillé et Foltz, près des armées en présence, pour les arrêter dans leur choc.

M. Caillé devait se rendre auprès d'Ibrahim, en passant par Alexandrie, pour prévenir le vice-roi des intentions de la France ; M. Foltz auprès d'Hafiz, après avoir traversé Constantinople et s'être assuré des intentions pacifiques du sultan. Le 28 mai, les deux officiers partirent; le 13 juin, M. Caillé était à Alexandrie; le lendemain matin, M. Foltz touchait à Constantinople.

Mais, au moment où ce dernier arrivait à la Corne-d'Or, un vapeur en sortait, se dirigeant vers les côtes d'Asie, et de là ga-

gnait, en toute hâte, la mer Noire ; il cinglait vers Samsoun, où un envoyé du Grand-Seigneur devait débarquer, chargé par le sultan lui-même de remettre à Hafiz, avec trois millions de francs pour les troupes, l'ordre précis de commencer les hostilités.

Ainsi, pendant que l'amiral Roussin, notre ambassadeur auprès de la Porte, croyait à la paix, dont le sultan lui donnait l'assurance, les intrigues de lord Ponsonby poussaient à la guerre et jetaient la Turquie dans les hasards les plus dangereux ; la France était jouée et la mission de son envoyé échouait complètement.

Plus heureux que M. Foltz, M. Caillé avait été admis de suite en présence de Méhémet-Ali.

Le vice-roi avait été d'abord surpris que la France vînt s'interposer entre le sultan et lui. Il résista aux demandes qui lui étaient faites d'arrêter la marche d'Ibrahim ; puis, vaincu par les sollicitations de l'envoyé français, regardant que cette immixtion de la France dans sa victoire était comme un engagement de le soutenir dans les revers, il lui donna une lettre pour son fils, contenant ordre de ne pas offrir la bataille s'il en était temps encore, ou de s'arrêter et de ne pas franchir le Taurus, si la bataille attendue était livrée et s'il était victorieux.

Muni de cette lettre précieuse, M. Caillé partit pour Alexandrette, à bord du vapeur *le Boulak*.

Mais, quand il parvint à Alep, il apprit la victoire des Égyptiens, et quand il fut à Nézib, Ibrahim n'y était plus ; il poursuivait ses ennemis.

Ibrahim avait trouvé dans la tente d'Hafiz tous les plans de cette guerre et les projets du sultan contre l'Égypte et contre le vice-roi. Guidé par ces papiers et irrité des ordres donnés par la Sublime Porte au séraskier, sans s'arrêter aux instructions de son père qui lui avait défendu de franchir le Taurus, il

avait donné ordre à ses trois principaux ministres, Osman, Akhmet-Menykli et Soliman, d'envahir l'Asie-Mineure par Malatia et Konieh. Quant à lui, après avoir saisi le camp retranché de Biledjik, sur l'Euphrate, et avoir envoyé un corps de troupe à Orfa, il avait couru à la ville rebelle d'Aïntab, dont il voulait châtier les habitants.

A son arrivée, les chefs s'étaient enfuis, et, la ville ayant demandé grâce, il avait pardonné.

Le 29, comme il dressait ses tentes à Indjésou, aux portes de Kaisarieh, l'antique Césarée de Cappadoce, il fut rejoint par l'envoyé français, fort embarrassé de son message.

Il n'était pas facile, en effet, de dire à un vainqueur de s'arrêter au milieu de ses victoires ; à un général qui brise les résistances qu'on lui oppose, d'épargner et de pardonner; à un conquérant de laisser fuir les ennemis qu'il a devant lui, et de permettre aux troupes qui s'échappent d'emporter leurs armes, leurs munitions et leurs bagages, pour leur faciliter les moyens de recommencer la guerre. En face de sa tâche, M. Caillé hésita, et le premier jour se passa tout entier en félicitations sur les triomphes des Égyptiens et en vœux pour leurs succès futurs.

Mais, le lendemain, il fallut aborder la fatale question, présenter la lettre du vice-roi et déclarer de quelle mission pénible on était malheureusement chargé.

A ces ouvertures, Ibrahim entra dans la plus étrange fureur.

Dans le premier éclat de sa colère, il ne ménagea ni son père, ni la France, ni l'envoyé. Celui-ci se contint à son tour, et, avec une énergie mitigée par une extrême prudence, il fit valoir les raisons qui portaient l'Europe à vouloir, à exiger la paix. Un pas en avant, l'Asie-Mineure envahie, Constantinople menacée, c'était la flotte russe dans le Bosphore et les Cosaques autour du sérail.

Pour conserver l'équilibre européen et maintenir debout le

colosse ottoman si prodigieusement affaibli, il fallait aussitôt les armées autrichiennes sur le Danube et la flotte anglo-française dans les Dardanelles, c'est-à-dire allumer dans toute l'Europe une conflagration générale, qui ne s'éteindrait qu'après la ruine des nations, ou du moins les plus effroyables malheurs.

A ces tableaux, Ibrahim gardait un effrayant silence ; la menace expirait sur sa bouche, ses yeux lançaient des éclairs ; il ne reprit la parole que quand il crut être maître de sa fureur.

« — Avez-vous lu l'histoire, dit-il à M. Caillé? Où avez-vous vu qu'un général victorieux pût s'arrêter dans sa marche ? »

M. Caillé fit valoir les raisons d'État.

« — Eh bien ! prenez le commandement de mes troupes, s'écria-t-il ; nourrissez-les et conservez la Syrie ; je ne demande rien de plus. »

Ce jour-là, M. Caillé n'obtint qu'une promesse ; c'est qu'Ibrahim ne marcherait pas sur Konieh. Quant à Malatia, quoiqu'elle fût au delà du Taurus, le général égyptien la voulait à tout prix.

Le lendemain, l'envoyé français fut si pressant, si énergique et si persuasif, qu'Ibrahim consentit à ne pas marcher sur le Taurus, et donna ordre aux colonnes avancées de revenir sur leurs pas ; mais il campa ses troupes dans les villes turques de Marach et d'Orfa, et les contrées environnantes eurent la charge ruineuse de nourrir l'armée.

Ainsi M. Caillé avait réussi dans sa dangereuse mission ; mais en agissant ainsi, en retenant Ibrahim, en arrêtant la marche victorieuse des Égyptiens, l'envoyé du maréchal Soult n'avait-il pas engagé définitivement la France?

Le vice-roi avait bien écrit à son fils : « Si, par l'aide de Dieu, la fortune se déclare pour nous, sans passer le défilé de Kulek-

Boghaz, vous marcherez droit sur Malatia, Karpout, Orfa et Diarbékir. » Son intention avait bien paru être qu'il fallait se fortifier au pied du Taurus et, en gardant les passages, assurer la sécurité de l'armée, et non pas marcher sur la capitale des Osmanlis; mais prévoyait-il, en donnant ces ordres, que son fils remporterait une victoire si importante et si complète? Ibrahim n'avait-il pas eu l'intention, après Nézib, d'outrepasser les ordres du vice-roi et de marcher vers le Bosphore?

Dans ce cas, en s'arrêtant, en ne poursuivant pas ses avantages et en perdant le bénéfice de sa victoire, n'était-il pas autorisé à penser qu'il avait gagné en échange l'appui généreux et puissant de la France? S'il eût deviné qu'on ne ferait rien pour lui, eût-il remis si facilement son épée dans le fourreau?

On a discuté sur ces questions; on a cherché à endormir la conscience du pays; mais les passions passent, les intrigues s'oublient, les hommes s'effacent, et l'histoire vient ensuite demander un compte sévère des faiblesses, comme des lâchetés et des trahisons.

Le jour même de la bataille de Nézib, le 24 juin, le maréchal Soult, surpris par les événements, avait demandé à la Chambre, par l'organe de M. Jouffroy, une somme de dix millions, jugée urgente pour combler le vide de nos arsenaux et mettre notre marine en état de faire respecter l'opinion de la France. A cette demande, qui indiquait que de grands événements allaient se passer en Orient, la faconde de nos orateurs s'épanouit, et dix-huit des plus prompts à parler occupèrent pendant trois jours la tribune. Tous les avis les plus contradictoires furent donnés, tous les plus incroyables projets furent mis en avant; rien n'en sortit que cette terrible menace que le ministre pouvait bien agir, mais que la Chambre se réservait de le critiquer, quels

que fussent les événements, et de le renverser si sa politique subissait le moindre échec.

Pendant que les orateurs de la France discutaient, les diplomates de l'Angleterre et de l'Autriche agissaient. Aux lettres de lord Palmerston demandant quelles étaient les intentions de la France, le maréchal Soult répondait qu'à son avis il fallait laisser l'Égypte à Méhémet-Ali à titre héréditaire et la Syrie en viager. Palmerston approuvait avec empressement et ajoutait : « Nous nous entendons sur tout. Notre accord sera complet : principe, but, moyen d'exécution, tout est plein de raison, de simplicité, de clairvoyance. On dirait que cette communication a lieu, non de gouvernement à gouvernement, mais entre membres d'un même cabinet. » On ne pouvait se moquer plus complètement d'un grand et noble pays ; car le chef du cabinet anglais donnait l'ordre en même temps à l'amiral Stopford d'agir avec la plus extrême vigueur pour arrêter la marche des Égyptiens et les faire rentrer dans les limites de la Syrie, s'ils s'avisaient de passer les frontières et de menacer l'empire turc. Puis, par toutes ses influences, il poussait l'Autriche et la Turquie à exiger du vice-roi la rétrocession immédiate de la Syrie et de l'Arabie, ne laissant au vainqueur que l'Égypte, comme s'il n'eût jamais été victorieux.

Mais, pendant que les intrigues se croisaient, les événements se pressaient avec une vertigineuse rapidité. L'Europe voulait à tout prix éviter une collision entre le sultan et son vassal, et les flottes de France et d'Angleterre avaient reçu ordre d'interdire le passage aux flottes égyptienne et turque, au cas où les navires de ces deux États eussent cherché à se rencontrer. Cependant, on apprit avec stupéfaction que la flotte turque était sortie des Dardanelles et qu'elle cinglait vers le midi, à la recherche des Égyptiens. Pour comble d'étonnement, on sut que l'amiral Lalande, qui n'avait que deux vaisseaux, et l'amiral

anglais qu'un seul, tous les autres ayant été éloignés, avaient laissé passer sans protester cette flotte superbe qui devait anéantir les vaisseaux du pacha. Comment, malgré des instructions précises, les deux marinés de France et d'Angleterre avaient-elles livré le passage? Comment, à un moment donné, les navires gardiens de l'Archipel s'étaient-ils trouvés tellement dispersés qu'ils n'eussent pu opposer la moindre résistance aux intentions des Turcs?

N'aurait-on pas cru qu'une influence secrète faisait agir tant d'officiers, en opposition aux ordres ostensibles qu'ils avaient reçus?

Mais l'Europe n'était pas arrivée à la dernière de ses surprises, et le coup de théâtre qui devait suivre allait, même dans un pays comme l'Orient, surpasser tout ce qui s'était vu jusqu'à ce jour.

On apprit, en même temps que le départ de la flotte turque, la mort du sultan Mahmoud, ce grand réformateur de la Turquie, cet homme énergique et de haute valeur que la débauche et l'ivrognerie avaient tué honteusement dans un âge peu avancé.

Cette mort allait-elle causer quelques troubles dans l'équilibre européen? L'enfant qui lui succédait, le jeune Abd-ul-Medjid, aurait-il la main assez forte pour tenir convenablement le sceptre si pesant du sultan? Pendant que la diplomatie agitait ces questions, la flotte turque arrivait en vue d'Alexandrie; mais, au lieu d'attaquer les vaisseaux du pacha, l'amiral turc, Akhmet-Pacha, le favori de Mahmoud, offrait à Méhémet-Ali, suffoqué d'étonnement, la magnifique flotte du sultan qu'il lui livrait, personnel et matériel. Jamais trahison plus complète n'avait eu lieu dans l'histoire; jamais fait pareil n'avait été consigné dans les chroniques du passé. C'était une augmentation immense de la marine égyptienne; c'était un hommage à la fortune du vice-roi.

Méhémet-Ali, transporté de joie, accepta aussitôt le don du capitan-pacha. Il fit entrer la flotte dans le port d'Alexandrie avec tous les apparats d'une fête, et donna immédiatement audience aux officiers.

L'entrée des marins turcs dans le divan du pacha révolté avait quelque chose de si insolite, le tumulte de leurs pensées était si grand, leur colère ou leur inquiétude était si visible, qu'il fallut au vice-roi autant de ruse que de génie pour sauver la situation et calmer les orages. En entrant, les marins avaient voulu déposer leurs épées, le vice-roi s'y opposa; il les fit placer devant lui et, en présence des résidents européens, leur adressa ces paroles, modèle d'habileté et de diplomatie :

« Mes enfants, nous sommes tous une seule et même nation. Désormais, personne ne doit dire : moi je suis Égyptien, moi je suis Constantinopolitain. Nous n'avons tous qu'une même croyance et qu'un seul souverain. Il faut de l'union pour rendre à l'empire sa force et sa grandeur. Il n'est pas florissant aujourd'hui; notre union seule pourra le relever et lui rendre son ancienne solidité. C'est à ce but que doivent tendre tous nos efforts. Je n'ai jamais eu d'autre désir que de coopérer à l'affranchissement du trône et à la prospérité de la nation, et je suis dévoué de corps et d'âme à notre très haut et très puissant souverain (que Dieu lui accorde mille ans de vie!) Notre sultan est un beau diamant sans tache; si de mauvais souffles le ternissent, ce ne sera pas par nous. Vous comprenez que je veux parler de Khosrew-Pacha, dont les conseils ont été déjà si pernicieux à l'empire; car, s'il restait à la tête des affaires, il en consommerait la ruine. Il faut le mettre dans l'impuissance de continuer à nuire. C'est un devoir pour tous. »

Ce discours adroit, qui ne parlait ni de vainqueurs ni de

vaincus, mais réunissait tous les soldats sous le drapeau sacré de l'Islam, et ne sacrifiait que Khosrew-Pacha, l'ennemi implacable du vice-roi, apaisa toutes les terreurs et suscita un élan de reconnaissance, d'admiration et d'enthousiasme.

La plupart des officiers turcs portaient le nouveau costume de la réforme. D'un commun accord, tous demandèrent l'uniforme égyptien, qui était resté celui des anciens Osmanlis et semblait rappeler une foi plus pure, un attachement plus grand aux préceptes du Prophète. Le vice-roi, en accédant à leur demande, éprouva une joie nouvelle. C'était une reconnaissance tacite de sa foi religieuse et une approbation des faits accomplis ; c'était un triomphe moral ajouté à tous ses triomphes. Il en récompensa le capitan-pacha en le comblant de caresses et d'honneurs.

L'Europe fut plus sévère, et elle flétrit énergiquement l'auteur de tous ces grands événements. Akhmet, cependant, n'avait pas agi par ambition, non plus que par amour de la trahison, comme tant de traîtres vulgaires ; trahir avait été une nécessité. Ennemi personnel du grand vizir ; à la mort du sultan, privé du protecteur qui préservait sa tête, il s'était vu dans l'obligation fatale de fuir Constantinople s'il voulait sauver ses jours. Mahmoud lui avait donné l'ordre d'appareiller ; sous voile, Khosrew-Pacha, devenu seul maître sous le nom d'un jeune et nouveau souverain, lui avait intimé l'ordre à son tour de revenir ; mais l'obéissance entraînait rigoureusement la mort. Akhmet, effrayé de sa position, ne vit de ressource que dans la livraison au vice-roi de la flotte superbe qu'il commandait. Il n'hésita pas et, dans son péril, s'empressa d'amener à l'heureux Méhémet-Ali huit grands vaisseaux, douze frégates, une belle corvette et deux bricks, don magnifique dont l'ambitieux pacha eut l'âme réjouie, mais qui aussitôt fit déborder toute la colère que la diplomatie avait contre lui.

L'Angleterre, surtout, ne mit pas de bornes à ses récriminations et à ses menaces. Tandis que la France, entraînée par les démarches de son envoyé à Nézib, couvrait d'un reste de protection et de sympathie le vice-roi, le gouvernement de la reine mettait l'alliance anglaise à de nouvelles et plus dures conditions, à l'attaque et sans doute à la destruction, dans le port d'Alexandrie, des deux flottes qui s'y étaient réfugiées, pour montrer, disait l'inflexible Palmerston, que l'escadre française n'avait pas favorisé la trahison d'Akhmet que l'amiral Lalande avait certainement connue d'avance.

Si Alexandrie eût été incendiée pendant l'attaque des deux flottes et qu'elle eût à jamais péri, c'est un malheur dont Albion se fût bien vite consolée.

Cette alliance anglaise, tant enviée, préconisée et si onéreuse, tenait tellement au cœur du roi des Français, qu'il eût peut-être tout sacrifié pour la maintenir; mais le maréchal Soult, sans en méconnaître les dangereux avantages et sans l'abandonner, se rejeta sur les conventions prises entre les cinq grandes puissances, et il déclara que rien ne se ferait sans leur unanime consentement.

Cette politique loyale triompha bientôt; car, le 27 juillet, un courrier de cabinet, parti de Vienne, apporta de nouvelles propositions à Constantinople, et le même jour les ambassadeurs des cinq grandes puissances, après en avoir pris connaissance, signèrent une déclaration qui fut remise au sultan.

Cette déclaration était ainsi conçue :

« Les soussignés ont reçu ce matin de leurs gouvernements respectifs des instructions en vertu desquelles ils ont l'honneur d'informer la Sublime Porte que l'accord sur la question d'Orient est assuré entre les cinq grandes puissances, et de l'engager à

suspendre toute détermination définitive sans leur concours, en attendant l'effet de l'intérêt qu'elles lui portent.

« Constantinople, 27 juillet 1839.

« Signé : PONSONBY, ambassadeur d'Angleterre ; baron ROUSSIN, ambassadeur de France ; baron DE STURMER, internonce d'Autriche ; A. BOUTTENIEF, ministre de Russie ; comte DE KŒNIGSMARCK, ministre de Prusse. »

Cette note inattendue tomba comme un coup de foudre sur le Divan. Elle en produisit tous les effets ; c'était l'anéantissement de l'empire turc qu'elle annonçait, la destruction de la liberté du sultan, la fin de son pouvoir souverain. La Turquie n'était plus désormais qu'une vassale humble et soumise des grandes puissances de l'Europe ; aucun firman ne pouvait plus émaner du padischah sans le contrôle et l'approbation des chrétiens, cette secte ennemie et abhorrée qui avait si souvent tremblé devant le cimeterre des Ottomans.

Le coup ne fut pas moins désastreux pour l'Égypte ; car le jour même où elle était présentée au jeune empereur, celui-ci avait signé des arrangements directs avec le vice-roi et terminé leurs différends par l'acceptation de la plupart des demandes du pacha. On ne sait pas au juste en quoi consistaient ces concessions ; mais, à part les districts d'Adana, de Diarbékir et d'Orfa, l'administration par la Porte des villes saintes de Damas, de Jérusalem, de la Mecque, de Médine et le payement d'un tribut, on croit que toutes les demandes du vieux pacha avaient été consenties.

On a dit que cette note avait été l'œuvre exclusive de la France ; c'est une erreur. Si la France y a pris une part active, il n'en faut pas moins avouer que M. de Metternich y avait le

plus contribué, et que c'est à lui qu'on doit d'avoir ainsi paralysé les mauvais vouloirs de la Russie et de l'Angleterre.

Par une coïncidence fatale, ce fut un Français, le capitaine d'état-major Anselme, aide de camp de l'amiral Roussin, qui fut chargé des dépêches des cinq ambassadeurs pour leurs consuls généraux à Alexandrie, et qui eut la délicate mission de notifier au vice-roi la détermination des grandes puissances à régler à elles seules l'interminable question d'Orient.

C'était dire au vice roi qu'il devait perdre tout espoir.

Le coup fut rude et le procédé mortifiant ; mais le vieux pacha ne succomba point sous le choc, et il se mit en mesure de résister à l'affreux orage qui le menaçait.

Pour sauver la Syrie et la préserver contre toute attaque du dedans et du dehors, il donna ordre à Ibrahim de concentrer ses garnisons et de ne pas éparpiller son armée. Il ajouta que toute rébellion devait être sévèrement punie. Cette recommandation malheureuse ne pouvait venir plus mal à propos. L'armée égyptienne était, en effet, souverainement irritée de n'avoir pas poursuivi ses avantages, et n'était que trop disposée à sévir contre les populations turques aux dépens de qui elle vivait.

Aussi, quand elle se vit autorisée par son souverain, redoubla t-elle de rigueur, et partout où la mutinerie osa se faire voir, partout où la rébellion eut l'audace de relever la tête, eut-elle recours à la répression la plus prompte, la plus terrible. Dans la ville d'Aïntab seule, où Soliman-Pacha commandait, la population qui avait conservé les plus vives sympathies pour les Turcs, s'étant à l'instigation de quelques meneurs soulevée contre les Égyptiens, quarante habitants furent aussitôt passés par les armes, malgré la magnanimité bien connue du vainqueur de Nézib.

CHAPITRE XV

L'EUROPE ET L'ÉGYPTE

Mais le danger n'était pas seulement dans le soulèvement des provinces nouvellement conquises ; il était aussi dans les troubles sans cesse renouvelés du Liban et dans l'attaque probable et prochaine des côtes de la Syrie par l'Angleterre. Pour couvrir les villes syriennes dont la fidélité était si douteuse et dont les fortifications si souvent insultées avaient besoin d'urgentes réparations, le vice-roi rappela Soliman d'Aïntab et lui confia l'inspection de toutes les fortifications de la côte, d'Alexandrette à Gaza, lui intima l'ordre de les mettre en état de défense et lui donna la charge, aussi délicate que difficile, de maintenir la tranquillité dans la montagne où tant de passions bouillonnaient.

Soliman dont l'activité se trouvait mal de la vie langoureuse des garnisons, accourait avec empressement prendre ses nouvelles fonctions.

Il aimait cette Syrie si belle qui lui rappelait Homs, Hamah et Baylan, premiers combats, premières victoires qui devaient le conduire à Konieh et à Nézib.

Il quitta donc sans regrets cette Mésopotamie si célèbre où il avait conquis le plus beau diamant de sa couronne guerrière et se choisit au pied du Liban, à égale distance des points extrêmes qu'il devait surveiller, un poste agréable et sûr, d'où il pût dominer tous les dangers, sans se priver néanmoins des douceurs de la vie de famille dont il avait été si longtemps sevré et dont son cœur avait un si impérieux besoin.

Au flanc d'une colline qui s'avance comme un promontoire dans la mer, s'étale, dans une position ravissante, Saïda dont les maisons gracieuses échelonnées en éventail sont dominées au midi par une haute et forte tour attribuée au roi saint Louis. Au nord, la ville était jadis défendue par une redoutable forteresse dont les ruines jettent les reflets les plus pittoresques sur les flots. Un pont de sept arches la reliait à la cité protégée du côté de la terre par un vieux mur soutenu par des tours. Deux ports, dont un aujourd'hui comblé, s'ouvraient alors aux navires accourus de tous les points de la Méditerranée et six khans vastes et bien tenus recevaient les marchandises que lui amenait un commerce plein d'activité.

Le plus considérable de ces khans, s'élevant comme une citadelle au-dessus de tous les édifices d'alentour, contient encore aujourd'hui, dans le quartier franc, un couvent, une église, une école des frères, des galeries, des écuries, une vaste cour, des jardins et une jolie fontaine. La pauvre ville, si souvent ruinée, porte noblement son deuil et ses débris attestent quelle fut autrefois son admirable splendeur.

La Saïda des Turcs n'est autre en effet que l'antique Sidon qui, d'après Josèphe, devait son nom au fils aîné de Chanaan; Sidon l'opulente, dont les flottes couvraient les mers; Sidon citée par Isaïe [1], louée par Homère [2], visitée par l'Homme-Dieu, et

[1] Isaïe, XXIII, 4.

[2] « Les Sidoniens habiles en toutes choses. »

habitée par l'apôtre saint Paul qui y fit entendre ses prédications. Partout dans ses débris se retrouvent les souvenirs des Phéniciens, des Hébreux, de Salmanazar, d'Artaxercès-Ochus et d'Alexandre le conquérant. Les Croisés s'en emparèrent, les Musulmans la reprirent et, après avoir été grande et prospère, elle était menacée de disparaître quand, au XVII[e] siècle, un chef des Druses Fakr-ed-Din la releva, rebâtit ses murailles et lui donna une nouvelle prospérité. Aujourd'hui, ville de cinq mille âmes, dépouillée de son commerce par la guerre, de ses relations avec Damas dont elle était le port, par les envahissements de Beyrout, elle n'a conservé que son admirable position, son beau ciel, son air pur, sa mer bleue et ses jardins célèbres merveilles de la Syrie, où croissent à l'envi les orangers, les palmiers, les grenadiers, les bananiers, les pêchers, les figuiers dont les fruits surpassent en saveur et en beauté ceux des autres contrées ; les légumes les plus savoureux, les plantes les plus utiles et où mûrissent les plus beaux fruits comme s'y épanouissent à foison les roses, les tulipes, les anémones c'est-à-dire les plus belles fleurs.

En dehors de la ville et dominant la mer s'abrite sous d'épais feuillages une habitation, sorte de manoir qui vit, assure-t-on, de hauts personnages et rappelle de vifs souvenirs. Elle reçut, jadis, le général Bonaparte, dans ses salons, et tous les héros de l'épopée égyptienne. Outre la tradition, la preuve qu'on en donne c'est que la salle d'apparat, le divan, est ornée encore d'une tenture de papier peint où les N du général sont entremêlés à des attributs militaires. Deux bibliothèques, dont les rayons portèrent les livres du futur empereur, ornent chaque côté de la pièce. Deux grands vases chinois les surmontent, respectés comme les témoins de poétiques et magiques événements.

Le général français a pu occuper cette belle résidence, mais,

malgré la tradition, il ne nous est pas permis de croire que ces décors et cet ameublement remontent à la campagne d'Égypte.

Général républicain, Bonaparte eût mis des B sur la tenture de son appartement. Les N n'ont été adoptés que pendant l'ère impériale.

Quoi qu'il en soit, Soliman-Pacha fit choix de cette élégante et gracieuse résidence, sur les murs de laquelle son nom désormais pouvait hautement s'inscrire à côté de ceux que les échos avaient si fièrement répétés quarante ans auparavant.

Son premier soin fut d'y organiser un harem, avec tout le luxe et le goût gracieux de la contrée et il se hâta d'y faire venir Sidi-Maria, sa femme bien aimée et ses trois enfants dont l'amour lui avait manqué depuis si longtemps.

Il est facile de comprendre les épanchements de cette famille qui se retrouvait après tant de dangers, l'épouse toujours aussi belle et aussi tendre, les enfants grandis, embellis et le chef, le père, brillant d'une gloire qui devait mettre son nom à côté des plus beaux noms.

Mais Soliman ne pouvait s'oublier dans le repos. Malgré la tendresse de sa compagne et de ses enfants, il reprit bientôt les soucis du général et jeta autour de lui le coup d'œil vigilant du chef chargé d'une mission périlleuse et d'un grand devoir.

Dans la montagne qui dominait la mer, s'agitaient des Bédouins pillards, des Métualis déguenillés et avides, surtout des Druses turbulents et cruels, tous habituellement soulevés contre tout gouvernement et en ce moment travaillés par les émissaires qu'y répandait la main ennemie de l'Angleterre.

En vain aux plaintes du pacha et aux récits des voyageurs et des journaux, lord Palmerston et lord Ponsonby répondaient-ils par des dénégations énergiques ; il était trop certain que c'était l'or anglais qui était jeté à profusion dans le Liban

par des Juifs, des Grecs, des chrétiens érigés en trésoriers secrets, habiles fileurs d'intrigues qu'on pouvait renier et abandonner, au besoin. Leurs menées avaient beau être ténébreuses, l'effet s'en faisait sentir trop rapidement pour que la cause ne fût bien vite connue et dévoilée.

Mais l'Égypte n'était pas assez riche pour combattre ses ennemis par les mêmes moyens. Elle n'avait que le fer à opposer à l'or et les ordres du vice-roi le firent employer avec une rigueur telle que l'humanité eut trop souvent à déplorer de cruels malheurs, que bien des larmes coulèrent dans les villages et que Soliman, forcé d'obéir, fut souvent révolté lui-même des instructions qu'il était obligé de donner, comme de la manière dont ses commandements étaient compris [1].

Cette pénurie d'argent vint surtout entraver notre vigilant major général quand, après avoir envoyé des colonnes égyptiennes pour soumettre les turbulents et maintenir la tranquillité dans la montagne, il voulut visiter la côte et inspecter les fortifications. Partout il trouva des ruines ; partout les forteresses étaient hors d'état de résister. Des moyens de défense nuls, des munitions insuffisantes, des murailles qui n'avaient pas été relevées et un ennemi qui connaissait la faiblesse de la position, voilà ce qu'il vit partout. Il en prévint le vice-roi et, sans attendre des instructions plus précises, réunissant toutes les ressources qu'il avait sous la main, il s'appliqua du moins à fortifier les deux points les plus importants de la Syrie, les deux clefs du Liban, Saint-Jean-d'Acre et Beyrouth. Des batteries élevées en toute hâte du côté de la mer, les positions les plus dangereuses mises à l'abri, ce fut tout ce qu'il put obtenir en

1 A Nazareth sont les plus belles femmes de la Syrie, la ville a 2000 musulmans, 12,000 chrétiens et quelques juifs. Tous vivent en paix et s'accordent pour maudire les Turcs et regretter les Égyptiens qui, avec Ibrahim-Pacha, leur donnaient la sécurité. LORTET. *La Syrie d'aujourd'hui.* Paris. 1884. in-4°.

faveur de ces deux importantes cités dont la possession était indispensable à l'Égypte.

Un appui allait venir d'ailleurs, qui devait mettre la côte de Syrie en sûreté pendant quelques mois. Les orages sont si fréquents de l'automne au printemps, la mer si belle en été est si redoutable pendant l'hiver que Soliman pouvait compter sans crainte qu'aucune flotte ne viendrait insulter en ce moment les villes maritimes dont la sécurité lui était confiée. Mais qui pouvait prévoir ce que serait ensuite l'avenir ?

Nul mieux que le marin et le soldat ne sait mettre à profit un jour de calme entre deux jours d'orage ou de combat ; le vainqueur de Nézib, que le danger n'avait jamais effrayé, revint donc à Saïda jouir d'un peu de répit, en attendant les périls que l'Angleterre amoncelait à l'horizon. L'œil ouvert sur la mer et la montagne, jouissant de la gloire qu'il s'était acquise, heureux de la renommée qu'il devait à ses talents militaires et à son énergique valeur, heureux surtout des caresses de ses enfants, il jouissait d'une accalmie qui devait être de peu de durée quand soudainement il reçut, le 3 janvier 1840, au commencement de cette année qui devait être si terrible pour l'Égypte, une de ces visites qui sont un événement et qui font époque dans la vie.

Horace Vernet, le célèbre peintre de batailles, l'intrépide voyageur, dans tout l'éclat du succès et de la réputation, visitait alors la Palestine et la Syrie, accompagné d'un officier du génie, M. Burton, son neveu, et d'un ami, M. Goupil, le dessinateur. Comme Lamartine et Chateaubriand, il avait tenu à recevoir à Jérusalem l'ordre du Saint Sépulcre, ne croyant pas convenable de quitter la ville sainte sans se donner la distraction de ceindre la grande épée et de chausser les éperons de cuivre du pieux Godefroy de Bouillon. Après avoir dessiné les costumes de la Judée et photographié les principaux sites de la grande désolée, visité Jéricho, le couvent de Saint Saba et les rives de la mer

Morte, Naplouse, le lac de Tibériade, le Thabor, Nazareth, Saint-Jean d'Acre, et malgré les Mètualis qui infestent les environs, Tyr, la reine de la Méditerranée, la caravane était arrivée sans encombre à Saïda, précédée de la grande réputation du peintre des scènes arabes et avide elle-même de contempler la gloire du plus grand capitaine des Égyptiens.

Le peintre et le général étaient deux fils de la France. Le général fut flatté de l'illustre visite qui lui était faite et touché des louanges que lui donna Horace Vernet, de l'opinion que Paris et la France avaient de sa dernière bataille et de l'immortalité qui, lui disait-on, était désormais attachée à son nom. Le peintre fut ravi de la bonhomie et de la rondeur du vainqueur des Ottomans, de sa conversation instructive, de ses anecdotes fines ou colorées, gauloises parfois ; après les premiers épanchements, les deux étrangers se trouvèrent amis ; après les premières heures, c'étaient deux frères qui ne pouvaient s'arracher aux étreintes de leur mutuelle affection, ni rompre les liens qui devaient les enserrer pour la vie.

Comme tous les Européens, Horace Vernet avait accepté l'hospitalité des Franciscains, dans leur couvent si connu des voyageurs : mais bientôt il ne put plus quitter l'élégante habitation du général au sein de laquelle il retrouvait la patrie. Tous les aides de camp de Soliman, excepté Aly-Bey, petit-fils de Méhemet-Ali, qui commençait à parler gentiment notre langue, étaient Français, ainsi que son médecin, en même temps son secrétaire, l'excellent docteur Gaillardot, Sélim Effendi et M. Laurent, un ancien camarade de régiment attaché à sa personne. Un autre commensal, Mahmoud Bey, gouverneur de Beyrouth, en ce moment à Saïda, aimait la France qu'il avait habitée quand il faisait partie de la mission égyptienne ; tous représentaient donc aux yeux des voyageurs ravis la patrie absente et il semblait que le divan dont les fenêtres donnaient sur la Méditerrannée bleue,

par son ameublement et sa société appartenait encore à la grande ville dont tous avaient conservé le souvenir.

Dès le lendemain de son arrivée, Horace Vernet enthousiasmé de l'énergique et loyale figure de Soliman, du pinceau qui peignait les rois, improvisa un portrait devenu célèbre. Soliman était émerveillé de la promptitude et de l'habileté de cette main sans rivale qui, en un jour, savait créer un chef d'œuvre. Pendant que le maître jetait ses couleurs, Goupil dessinait les charmantes figures des trois enfants du général et on ne pouvait savoir qui avait plus de joie, ou les artistes éminents qui dessinaient de si admirables types, ou les personnages qui se voyaient ainsi reproduits pour la postérité.

A peine les portraits achevés, qu'un grand personnage se présenta, Hassan-Capitan, Turc de vieille race, qui venait offrir humblement ses hommages au pacha. Vif comme un Français, celui-ci prit la balle au bond et sans laisser au cérémonieux Osmanli le temps de se remettre, il lui annonça qu'il daignerait, ce même jour, lui demander à dîner, lui, ses aides de camp et sa suite, ainsi que MM. Vernet, Burton et Goupil, ses illustres et nouveaux amis. Stupéfait, interdit de tant de promptitude, mais se remettant bientôt, et ravi de tant d'honneur, le bon Turc s'éclipsa en toute hâte pour aller préparer le festin et recevoir dignement tant et de si éminents personnages.

En attendant l'heure du dîner, Soliman, pour amuser ses hôtes, leur fit voir la tente splendide et les trophées d'armes, richesses enlevées, à Nézib, à l'infortuné Hafiz-Pacha. L'immense tente était dressée sur une vaste esplanade comme pendant la campagne et les artistes français, si fins connaisseurs, ne pouvaient se lasser d'en admirer l'élégance, le confortable et la beauté.

Les belles écuries du général eurent leur tour. Des mulets magnifiques, d'une race choisie, furent promenés par leurs

palefreniers et enlevèrent tous les suffrages. Mais l'admiration éclata quand on vit paraître les chevaux de guerre si connus dans l'armée, choisis entre tous et qui pouvaient rivaliser avec ceux du sultan, le splendide alezan que Soliman montait à Nézib, et les filles du désert, les cavales de la Syrie et du Nedjid, les buveuses d'air à l'œil si fier et si doux, incomparables pour la rapidité de la course, la vigueur, la souplesse, la sûreté du pied et la beauté parfaite des formes, dont les poëtes disent que les gazelles elles-mêmes sont jalouses.

Ces montures précieuses, bénies par le Prophète, sont si rares et gardées avec tant de soin par les tribus que les souverains eux-mêmes ne sont pas sûrs d'en posséder.

Aussi bon cavalier que bon peintre, aussi passionné pour les beaux chevaux que pour les belles toiles, Horace Vernet ne pouvait rassasier ses yeux de ces trésors. Jamais races si pures et si antiques, jamais produits des hauts plateaux du Djebel-Shomer ou du haras de Riad, aux pâturages parfumés, n'avaient ainsi paradé devant lui. Son enthousiasme devint une profonde confusion quand Soliman, avec une gaieté et une franchise qui n'admettaient pas de refus, lui offrit un étalon superbe, que le grand peintre ne put accepter qu'avec la plus vive émotion et en promettant, le cœur oppressé, qu'il ne s'en séparerait jamais [1].

Bientôt on vit nos deux illustres compatriotes se livrer avec frénésie à ce qu'on eût appelé en Europe des enfantillages et qu'on décore en Orient du nom de *fantasia*. Tous deux luttèrent, à l'admiration de la foule étonnée, mesurèrent leur force et leur adresse, dans les jeux et les exercices de l'Europe et de l'Orient, coururent à cheval et finirent par lancer le djerid comme les enfants du désert. Soliman déployait avec

[1] Guérin. *Voyage en Orient*

une certaine coquetterie sa force herculéenne si connue dans l'armée, mais son rival le serrait de près, grâce à son adresse parisienne, si souple et si nerveuse, développée dans cet atelier connu du monde entier où, tout en faisant de la peinture, car on y faisait de tout, même de l'esprit et de l'art, maîtres, élèves et amateurs se livraient aux exercices du corps les plus difficiles et où la gymnastique, la boxe et l'escrime étaient regardées, sinon comme l'occupation principale, du moins comme un délassement nécessaire et un repos obligé.

Ce fut le moment du dîner qui amena la fin des jeux. Ici M. Goupil entre dans des détails que nous serions bien fâché de supprimer, car ils peignent *de visu* des mœurs qui nous sont étrangères et surtout la vie intime et le caractère en déshabillé de celui que nous avons toujours montré comme un héros dans le péril ou le devoir.

« Nous rencontrons, dit M. Goupil, chemin faisant, au bord de la mer, M. Catafago, fils du consul d'Autriche, un des plus riches propriétaires de ce pays ; il monte un magnifique cheval blanc, qu'il se plaît à faire caracoler coquettement. Il se joint à nous pour dîner chez Hassan et si le recrutement des convives continue, il n'y a pas de raison pour que tous les habitants de Saïda ne viennent remplir la maison de notre amphytrion. Les orangers et les grenadiers en fleurs, les lauriers roses et les tamarins embaument les chemins qu'ils couvrent de leurs ombrages ; partout des jardins délicieux embellis encore par les rayons d'un soleil longtemps attendu.

« Nous voici à la porte d'Hassan Capitan ; des esclaves se chargent de nos montures, les babouches sont laissées à l'entrée ; on prend place au festin, qui est déjà servi sur plusieurs grands plateaux de fer blanc. On s'accroupit autour d'eux : le général Sève prend la première part, le maître du logis reste debout derrière lui pour le servir, lui et les autres convives. Il ne doit

toucher aux mets qu'après que tout le monde en a goûté. Une quarantaine de plats assaisonnés alternativement, les uns de sucre, les autres de sel, apparaissent successivement; on ne fait guère que prendre une bouchée de chacun. Il y a des fourchettes pour ceux qui les aiment et d'excellent vin. Le général y fait honneur ainsi que tout le reste de la bande. Hassan-Capitan, malgré ses scrupules religieux, cède à la tentation d'en boire et se grise si bien qu'il tombe sous la table. Cet incident allume la verve du pacha qui entonne alors une kyrielle de ces bonnes vieilles chansons de troupier qui ont toujours l'attrait de leur gaîeté nationale ; celle du *forgeron* est une des plus originales ; son accompagnement se fait en frappant un verre avec la lame d'un couteau, imitant ainsi le battage du marteau sur l'enclume ; le dernier couplet est plus vif et se termine par la *rupture de la lame* (*sic*) au moyen d'un coup sec donné à propos. Le repas finit par des toasts consécutifs et très variés; nous regagnons joyeusement nos pénates, faisant retentir les bosquets et les plages du *Chant du départ*, de la *Marseillaise* et d'une infinité d'autres réminiscences patriotiques [1] ».

L'histoire n'a pas dédaigné de nous montrer un des plus grands hommes de l'antiquité [2] jouant aux noix avec des enfants ; il nous semble tout aussi bien permis de montrer Soliman, à table, chantant des chansons françaises et prouvant ainsi combien, même au milieu de la gloire, le souvenir de la mère patrie lui était doux et cher.

L'illustre peintre commensal des Tuileries, reçu dans les cours les plus hautaines, accueilli par tous les souverains, ne trouva, pour son compte, rien de trop vulgaire dans la réception qui lui était faite : car au lieu de repartir de suite et de n'accorder qu'un

[1] GOUPIL. *Voyage en Orient*, p. 207 et 208.
[2] Ésope.

jour ou deux aux curiosités de Saïda, il ne put se décider à quitter si promptement le célèbre pacha qui lui faisait si bon accueil et, retenu par le cœur, il se décida gaiement à consacrer quelques jours encore aux merveilles que Soliman lui promettait.

Tous deux en effet, suivis d'une escorte d'honneur, car Soliman ne craignait aucune insulte ni des Druses ni des Métualis, visitèrent, avec leurs amis, la côte si fertile en souvenirs, tantôt traversant sur un pont de bois l'impétueux Dhamour, que la mythologie grecque a fait connaître sous le nom de Thamyris, tantôt explorant les mystères de cette montagne ronde qui renferme les sépultures des anciens chefs sidoniens et dont on voit encore les sarcophages en marbre blanc avec des caractères tracés en couleurs dont les siècles ont respecté la vivacité tout en faisant perdre le sens que pouvaient avoir ces caractères inconnus. D'autres fois, les voyageurs s'arrêtaient, aux portes de Saïda, devant une petite chapelle isolée au milieu de jardins gracieux et Soliman rappelant la légende des chrétiens d'Orient apprenait à son hôte que ce petit monument avait été élevé en mémoire de Marie, sœur ou fille de Lazare, qui avait là sa maison et où elle est morte[1] ; puis ils poussaient jusqu'à une élégante mosquée à cinq dômes, bâtie par les mulsumans sur le point de la côte où la tradition prétend que Jonas fut rejeté par la baleine. Cette tradition vivante à Saïda est également respectée par les musulmans, les juifs et les chrétiens.

Mais ce qui attirait surtout Horace Vernet, ce qui excitait son admiration et animait ses pinceaux, c'était dans l'intérieur de la ville même, l'ancien palais gothique dont l'architecture est si fine et si élégante dans sa richesse, le pont hardi et pittoresque, trait d'union entre la ville et la forteresse et cette citadelle elle-

[1] Si c'était Marie, sœur de Lazare, que devient la légende de Marseille? Mais Lazare eut-il une fille? l'Écriture sainte ne le dit pas.

même, château mauresque dont les hautes tours semblaient devoir braver le temps et qui devaient si prochainement s'écrouler sous les boulets haineux de l'Angleterre.

Décidément, sous l'influence de Soliman, l'illustre peintre ne pouvait se décider à partir. Pour lui Saïda était Capoue. Il refusa cependant avec énergie et triomphalement une course au château de Edjoun qui n'était pas éloigné. Le célèbre séjour de lady Stanhope était cependant un but de pèlerinage bien fait pour tenter un artiste, par son site sauvage et par ses souvenirs. Mais l'excentrique reine de Palmyre n'existait plus.

Les ruines se faisaient déjà dans l'aristocratique demeure où, deux ans auparavant, tout respirait un luxe oriental, où la nièce de Pitt, l'amie de l'émir Beschir et du pacha d'Acre, attendait le Messie qui devait régénérer le monde et, par haine de l'Égypte, soufflait la guerre dans le Liban. Malgré l'attrait d'un pareil voyage, malgré les compagnons de route qui s'offraient, malgré son goût, Vernet fut inflexible. Soliman alors changea ses batteries, et ce fut par un moyen plus vulgaire, par la simple perspective d'un second repas que le général triomphant séduisit le peintre et lui fit perdre encore un jour.

« Le général, à force d'instances et d'amabilité, dit encore M. Goupil[1], nous retient, et parvient à nous mener dîner chez un turc Yousouf Aga, où nous apprécions véritablement la cuisine orientale dans toute la pureté de son raffinement ; il donne des soufflets au domestique, qui paraît charmé de les recevoir et qui connaît sans doute le dire populaire : « Il faut baiser la main qu'on ne peut couper ». Les anecdotes de caserne se succèdent avec une incroyable rapidité. Horace Vernet y riposte par un répertoire non moins abondant. L'esprit et la gaieté se dépensent à foison de part et d'autre. On en vient à parler coups de sabres

[1] *Loc. cit.*, p. 209, 210.

et lames d'épée et nous apprenons de la bouche même de Soliman qu'Ibrahim-Pacha, d'un seul coup de son damas, abat la tête et les pieds de devant d'un jeune buffle. Godefroy de Bouillon, devant les émirs de Samarie, fit sauter d'un coup de son épée la tête d'un chameau pour leur montrer sa force et son adresse.

« Les plus belles lames doivent être larges, dit Soliman, et leur longueur de la poignée à la pointe, se mesure sur la distance du bout de l'oreille au poing, le bras demeurant près du corps sur la hanche.

« Les meilleures trempes sont celles de Damas et du Khorassan. Si en pinçant la pointe avec l'ongle l'acier rend un son cristallin, on est assuré de sa bonne qualité.

« Le fil qu'on parvient à donner aux armes tranchantes est souvent tel que les Turcs s'amusent à pourfendre des oreillers de plume qu'on leur jette ou des fichus de soie[1] ...L'usage du yatagan est différent, ainsi que celui du flissa d'Afrique et du kandjar syrien.

« Les armes sont un sujet de conversation aussi fréquent parmi les Orientaux que les bijoux et les modes pour les dames levantines. Les Turcs ont un talent particulier pour amener leurs discours sur ce point qui stimule puissamment leur vanité. Souvent, vous les voyez sortir du fourreau leurs sabres au milieu d'un repas et se les passer mutuellement à travers la table. Ils déploient une grâce extrême dans la manière de présenter cette arme à l'examen d'un amateur ; ils font pivoter la poignée dans la main de manière à ramener la lame sous le bras en n'offrant que la poignée au curieux ; ils courbent alors la tête et saluent de la main, exprimant par là l'entier sacrifice de leur personne. Leur tête vous appartient. »

On peut juger si ces discours de Soliman plaisaient aux

[1] Voir WALTER SCOTT, *Richard en Palestine*.

voyageurs français et si leur attention était éveillée par ces récits d'une autre civilisation et d'autres mœurs.

Mais tout passe, même le temps, et les dîners les plus singuliers n'avaient plus le pouvoir de retenir les pèlerins. Le 8, les adieux commencèrent. Sidi-Maria, en remerciement du beau portrait de son mari, envoya au peintre une élégante giberne de velours cramoisi qu'elle-même avait brodée d'or et de perles. Soliman y joignit une petite lame de sabre de l'acier le plus fin. Horace Vernet les reçut avec d'autant plus d'attendrissement qu'ils étaient destinés à son petit-fils.

Le 9, enfin, la caravane se mit en route pour Damas. Soliman avait offert des caisses de vin et de biscuits que portaient ses meilleurs mulets avec les bagages. Il les fit accompagner par ses deux cawas fidèles, Cader-Aga, ce Syrien qui l'avait suivi à Nézib et ce nègre herculéen qui l'avait si souvent protégé de son corps. Lui-même, ému à la pensée des événements qui se préparaient, événements que la présence de ce nouvel ami lui avait fait perdre un instant de vue, voulut les accompagner avec sa suite jusqu'au pied de la montagne. Là, le peintre et le général s'embrassèrent profondément, se jurèrent une amitié de celles qui ne doivent pas finir et tandis que les uns s'enfonçaient dans la vallée pour aller coucher à La Bâtie, sur la route de l'Anti-Liban, les autres redescendirent à Saïda, l'œil fixé sur les noirs nuages qui semblaient s'accumuler à l'horizon.

Le premier symptôme de l'orage qui se préparait fut la nouvelle que le vice-roi avait, le 4 janvier, renvoyé à la Mecque, Mohamed-Ibn-Aoun, le grand chérif captif au Caire depuis quatre ans et qu'il lui rendait l'administration des villes saintes.

C'était abdiquer le protectorat de la Casbah, c'était ouvrir la porte aux guerres civiles et peut-être appeler le triomphe des Wahabites exaspérés ; mais c'était retrouver un puissant corps d'armée immobilisé en Arabie et qui pouvait être plus utilement

occupé en Syrie : c'était surtout, quand les finances de l'Égypte étaient si compromises, économiser les millions qui se fondaient rapidement au soleil de l'Hedjaz et du Nedjid.

Sans tenir compte de la victoire que Sélim-Pacha venait de remporter sur les Bédouins de Djïudeïda, entre la Mecque et Médine, il rappela ce vaillant général et ses troupes que des combats continuels avaient aguerries ; mit sous les armes toute la population civile, créa une garde nationale, à Alexandrie, un camp au centre du Delta et vint chaque jour, sur les navires, inspecter par lui-même si les deux flottes étaient sur un pied de guerre convenable. Enfin, pour répondre aux demandes répétées de Soliman, il lui expédia cent pièces de canon de gros calibre, venues d'Angleterre et destinées à Saint-Jean d'Acre : Soliman se hâta de mettre en place ce précieux renfort et les munitions qui l'accompagnaient.

Les habitants du Caire pris tout à coup d'une fièvre belliqueuse ne voulurent pas se montrer en retard ; ils sollicitèrent l'autorisation, promptement accordée, de former une douzaine de régiments que les Ulémas voulurent avoir l'honneur de commander : le plus zélé d'entre eux fut créé pacha. La garde nationale du Caire organisée, le vice roi put envoyer aussitôt à Soliman de nouvelles troupes. D'un autre côté, la flotte turque avait changé de face et d'aspect : les équipages s'étaient formés à la manœuvre, les officiers avaient appris à lire ; soldats et matelots avaient pris le costume égyptien. Méhémet-Ali leur disait qu'il n'y avait qu'un drapeau, celui de l'Islam ; qu'un souverain, le sultan. A ces troupes de terre et de mer, il soufflait la haine des chrétiens et les poussait à la guerre sainte. Il disait à son entourage qu'il aimait mieux être brisé sous les efforts de l'Angleterre que de plier comme un faible roseau. A un mot de cession du territoire que prononça M. Cochelet, il répondit, en ouvrant la main : « Pas une palme ». Après un entretien avec le nouvel agent diplomatique

anglais, le colonel Hodges qui avait remplacé M. Campbell moins cassant, sortant de toutes les limites, il s'écria : « On veut me pousser à bout, j'accepte le défi ; on veut la guerre, je la ferai. On m'oblige à tirer le canon, que le canon décide. » Ce n'était plus un renard cauteleux que l'Angleterre avait devant elle, c'était un vieux lion fort et vigoureux encore, qui bravait l'ennemi et qui s'affermissait dans la résolution de mourir plutôt que de céder.

Pour que le vieux pacha jetât ainsi le masque, il fallait qu'il se crût bien menacé. Ses prévisions, en effet, ne le trompaient pas et il allait voir éclater sous peu la plus terrible des tempêtes.

Ce ne fut pas l'Angleterre qui lui porta le coup qu'il redoutait, ce ne fut pas la Syrie, ce ne fut pas la Porte, ce fut la France son amie et son alliée.

Il était dit que le plus beau pays du monde ne pourrait jamais avoir ni gouvernement, ni stabilité.

Confiance dans l'avenir, travail fécond, suite dans les vues et boussole pour les guider, il avait perdu tout cela.

Le 2 février 1839, la Chambre avait été dissoute.

De nouvelles élections eurent lieu, le 2 mars.

A la suite, naturellement, le ministère présidé par M. Molé, tomba.

M. Molé était un honnête homme et un caractère : il fut bien vite usé. Il pouvait rendre des services à la France ; on n'en voulut plus.

Le 31 mars, on nomma un ministère dit *provisoire*.

Dans ces cas-là, on prenait les premiers ambitieux venus, on leur confiait des portefeuilles : ils partaient avant d'avoir agi, mais sur leurs cartes, ils avaient le droit d'écrire : *ancien ministre*.

C'était quelque chose pour leur amour-propre et c'était un moyen pour revenir.

Le 4 avril, ce ministère dit provisoire ouvrit les Chambres : puis, à la suite d'une émeute sanglante, il fut remplacé par le ministère dit du 12 mai. Ce cabinet présidé par le maréchal Soult comptait parmi ses membres : MM. Duchâtel, Teste, Passy, Schneider, Duperré, Villemain, Cunin-Gridaine et M. Dufaure pour qui on créa le ministère des travaux publics.

Ses efforts tendaient à maintenir la France dans le rang modeste qu'elle occupait parmi les nations européennes : elle s'était alliée à l'Angleterre, faute de mieux, mais elle protégeait l'Égypte, et soit avec la Prusse, soit avec l'Autriche, essayait de lutter contre le torrent qui menaçait d'emporter le vice-roi. Elle n'avait ni force, ni autorité, mais elle avait un nom ; elle avait des obligations qu'elle s'efforçait de remplir, des devoirs vis-à-vis la civilisation qu'elle essayait de faire respecter et, quoique mal vue des cours aristocratiques du Nord, restait, pour être plus forte, dans le concert européen où, à défaut de sympathie, quelques intérêts la protégeaient [1].

Si le ministère du 12 mai eût duré, l'Angleterre eût été maintenue par ce cabinet honnête qui, les mains liées, s'efforçait de faire le bien : elle n'eût pas été maitresse de la Méditerranée, en face de l'opinion publique irritée de son ambition ; elle eût fait des concessions et le vice-roi eût conservé, suivant les opinions

[1] « Tristes effets de plusieurs crises ministérielles successives ! non seulement la première impulsion n'était plus donnée à notre politique extérieure par les vétérans de notre diplomatie, par ceux qui connaissaient le fort et le faible des États étrangers, les secrets penchants des cours et tout ce dessous des cartes qui est d'une si grande importance dans les affaires diplomatiques, et que nous avons cherché à révéler à nos lecteurs, mais la conduite même des plus délicates transactions était ouvertement passée des mains des dépositaires du pouvoir dans celles des membres influents de nos assemblées délibérantes. Par une inconcevable interversion de rôles, les ministres, responsables aux termes de la constitution et seuls en état de connaître la véritable situation, cédaient, en si grave occasion, l'initiative à une Commission de la Chambre des députés. D'Haussonville. *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français*, 1830-1848. Paris, Michel Lévy, 1850, in-8. t. I, page 149.

de la France et de l'Autriche, avec l'Égypte et à perpétuité, au moins la moitié de la Syrie.

Mais la France, parmi les ambitieux qu'elle nourrissait du plus pur de son sang, comptait un homme qui, sans préjugés comme Voltaire, avocat, journaliste, historien, frondeur du pouvoir et encenseur du succès, avide d'or et de jouissances, exempt de la moralité qui maintient, étranger aux idées de patriotisme qui jetèrent Curtius dans un gouffre pour sauver son pays, ne cherchait que le trouble pour s'emparer d'un ministère en attendant, si possible, qu'il pût monter plus haut.

Ce fut lui qui organisa la ligue de tous les partis pour renverser le cabinet; à l'aide d'une presse parfaitement disciplinée, il fit un siège en règle autour de la place, poussa ses lignes, ses approches et ses contrevallations et un jour enfin emporta le pouvoir d'assaut.

Le Voltaire de la politique n'avait rien de ce qui fait les Colbert et les Sully. Habile à manier la sape qui renverse, il était inapte à manier la truelle qui consolide ou construit. Incomparable pour miner un gouvernement, il n'avait pas la probité qui fait respecter l'homme, les vues larges qui ne voient que le bien public, le dévouement et l'abnégation qui vous font servir pour rien la patrie.

L'auteur d'une *Histoire du Consulat et de l'Empire* ne s'imaginait pas qu'après lui naîtraient des historiens, qui un jour, dévoileraient l'amère vérité et que la postérité demanderait sévèrement compte à l'homme du système immoral qui lui avait fait faire de l'opposition un moyen d'acquérir de la renommée, du pouvoir une voie pour s'enrichir.

Les Égyptiens jugeaient les morts; jugeons l'homme qui, parti pauvre de Marseille, a laissé de si nombreux millions à son décès.

M. Thiers, dit un de ses flatteurs [1] « amoureux de la vie mondaine, fréquentait volontiers (dans sa jeunesse) les salons les plus aristocratiques de la vieille cité », Aix, où il étudiait le droit. Mais sa naissance et sa fortune lui interdisaient à Paris de hautes relations. Il fit donc volte face et se jeta dans l'opposition, espérant arriver par la mine et la sape et on sait s'il a réussi. « M. Thiers ne reculait devant rien, ajoute son panégyriste; il allait jusqu'à l'insurrection! En même temps, il critiquait sans relâche tous les actes du gouvernement. Sa tactique principale était de chercher à isoler M. de Polignac de ses collègues. M. de Polignac penchait pour l'alliance de l'Angleterre; M. Thiers s'écriait : « Le monde est las de tous les despotismes. Des sommets de Gibraltar, de Malte, du cap de Bonne-Espérance, une tyrannie immense s'étend sur les mers; il faut la faire cesser. » Le ministère s'occupait d'interdire la Méditerranée aux Russes et de la laisser à l'Angleterre. M. Thiers citait ce mot de Bonaparte : « La Méditerranée doit être un lac français. » Le ministère disait : « La légalité nous tue! » M. Thiers disait : « Nous vous tuerons par la légalité. »

Ainsi déjà, dès ses débuts, M. Thiers sapait toujours, sapait partout. Il voulait le pouvoir, il était avide du commandement et des jouissances qu'il entraine, mais M. Thiers *tout court* se trouvait en présence des Polignac, Bourmont, Peyronnet, Montbel; il fallait donc que la noblesse tombât. « Partout où il pouvait poursuivre son ennemi, dit M. Franck, partout où il pouvait se prendre corps à corps avec lui, le jeune publiciste ne lui laissa ni trêve ni répit. Il combattit surtout, de toutes les forces de sa plume, l'expédition d'Alger. Ce que M. Thiers dépensa de vigueur et d'esprit au cours de cette campagne, est véritablement incroyable. »

[1] FRANCIS FRANCK, *Vie de M. Thiers*, Paris, 1875, in-8.

Le succès fut au bout; la royauté tomba, la noblesse fut effacée et la bourgeoisie, les avocats, les médecins, les journalistes vinrent au pouvoir.

M. Thiers ne tarda pas à saisir un portefeuille, mais alors les rôles changèrent du tout au tout.

Les nouveaux ministres ne tinrent pas à être tués par la légalité.

L'insurrection n'était permise que quand elle profitait à l'avocat de Marseille ; aussitôt arrivé, il réprima vigoureusement toutes les velléités d'opposition et brisa tous les obstacles, même avec le secours de Deutz dont le nom restera éternellement flétri.

« Nous sommes au 11 octobre 1832, ajoute M. Francis Franck, toujours plus admirateur de son héros. Des mesures énergiques suivent de près la formation de ce ministère ; les départements de l'Ouest sont l'objet d'une surveillance attentive. La devise du cabinet est de « *sévir sévèrement* ».

« Il faut savoir vouloir » disait M. Thiers à cette époque et il entra résolument dans le système de répression qu'il avait annoncé. Deux événements signalent son entrée aux affaires : la prise de la citadelle d'Anvers par le maréchal Gérard, et l'arrestation de la duchesse de Berry.

« A Lyon, le 9 avril 1834, on jugeait cinq ou six mutuellistes, coupables du délit de coalition. Les faubourgs se soulèvent, le tribunal est dispersé. Le drapeau noir est arboré ; les insurgés emportent d'abord quelques succès; au bout de cinq jours, *ils sont écrasés*. Mille morts en tout. »

M. Franck trouve-t-il que ce n'était pas assez ?

« A peine en a-t-on fini avec l'insurrection de Lyon, que Paris se soulève. MM. de Broglie et Barthe venaient de quitter le cabinet, Thiers redouble d'énergie et de vigueur. Les barricades élevées sont vite abattues ; le fort du combat est dans la

rue Transnonain. *On mitraille la rue Transnonain.* Grâce à M. Thiers, l'émeute est vaincue encore une fois.

« Quelques mouvements partiels à Grenoble, à Marseille et à Lunéville furent promptement comprimés ; le 14 avril suivant, M. Thiers pouvait annoncer à la Chambre que *la tranquillité était partout rétablie* ».

Qu'aurait donc fait un ministère anti libéral ?

Mais cette tranquillité à laquelle M. Thiers tenait tant depuis qu'il était ministre, pouvait être ébranlée par des turbulents ; M. Thiers y pourvut en édictant les lois de septembre.

La première était relative aux cours d'assises, la seconde au jury.

« La troisième, relative à la presse, était la plus dure. Nestor Roqueplan, qui après avoir combattu avec M. Thiers, s'était séparé de lui, assure que M. Thiers avait étudié spécialement ce projet de loi qui excita tant d'attaques violentes contre lui. « Donnez-moi tout cela, aurait dit alors M. Thiers à M. Persil qui avait minuté les principaux articles de la loi, *j'ai appris dans l'opposition ce qu'on peut faire avec les journaux, je vais vous les tuer d'un coup* ».

Cette loi punissait toute attaque, non suivie d'effet, contre le principe du gouvernement et la personne du roi, de la détention et d'une amende énorme. Le simple fait de faire remonter au roi le blâme ou la responsabilité des actes de son gouvernement était puni d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 500 à 5000 fr. *Prendre la qualité de républicain*, faire l'apologie des actes qualifiés crimes et délits par la loi pénale, faire des souscriptions pour le paiement des amendes, tout cela était interdit sous les peines les plus sévères : on voit que M. Thiers ne badinait pas.

A propos de la question d'Espagne, M. Thiers se retira.

Descendu du pouvoir où l'avaient remplacé MM. Molé et

Guizot, il devint l'adversaire déterminé de ses successeurs. Il fut l'un des chefs de la coalition devant laquelle M. Molé devait succomber au bout d'un an [1] ».

« Un cabinet Soult succédait au cabinet Molé ; il devait succomber, *comme le précédent*, sous les attaques de M. Thiers. En effet, le 1er mars 1840, M. Thiers revenait au pouvoir et prenait la présidence du Conseil avec le ministère des affaires étrangères ! Son court passage aux affaires fut marqué par d'importants événements. C'est alors, en effet, que M. Thiers renouvela le monopole de la Banque de France ; qu'il maintint les lois fiscales sur le tabac et le sel. Aux embarras intérieurs que lui causait la question de la réforme, vinrent s'ajouter les embarras extérieurs. La question d'Orient renaissait grâce aux dissentiments de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, avec le sultan. M. Thiers soutint Méhémet-Ali contre la Turquie ; il voulait assurer au vice-roi la possession définitive et immédiate de l'Égypte et, reprenant en partie les projets de Napoléon Ier, créer sur les bords du Nil une puissance indépendante, sous la protection de la France. Un traité conclu le 15 juillet, entre la Russie, l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche et la Turquie, traité qui excluait la France du concert européen et qui tendait à affaiblir la puissance égyptienne, vint lui prouver *qu'il s'était laissé jouer* par la diplomatie étrangère [2] ».

Terrible aveu dans la bouche d'un dispensateur d'encens et qui prouve quel malheur c'était pour la France de tomber en pareilles mains.

« Ce fut un déchaînement contre lui » et ce cri de la France retentira au loin dans la postérité. « On alla jusqu'à l'accuser, en pleine Chambre, d'avoir tenu cachées des dépêches télégra-

[1] FRANCIS FRANCK. *Vie de M. Thiers*, p. 62.
[2] *Id.* p. 63.

phiques qui lui annonçaient, le 15 juillet, la déchéance de Méhémet-Ali et le bombardement de Beyrouth ».

Nous rougissons en voyant un panégyriste faire de pareils aveux.

« Cela dans un but de spéculation de Bourse »!

« Bruits calomnieux » ajoute-t-il avec une incroyable légèreté et comme si on ne devait pas s'arrêter sur une pareille imputation, trop délicate pour être approfondie ; et, en effet, sans transition et sans songer à défendre davantage son héros, il passe aux armements de M. Thiers; nous n'avons pas à dire : de la France.

« Il fit bruyamment des préparatifs de guerre; il rappela des réserves, fit ouvrir des crédits pour l'armée et la marine, déclara utiles et d'urgence les fortifications de Paris ». Mais cette ardeur s'éteignit bientôt et M. Thiers eut bien vite rappelé la comédie de Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien.*

Ce ne fut pas sans avoir compromis la France, l'avoir humiliée et avoir perdu, avec ses alliés devenus ses ennemis, nos protégés devenus nos victimes.

CHAPITRE XVI

LE CABINET DU 1ER MARS

Dès que M. Thiers se vit revenu au pouvoir, il se fit nommer président du Conseil des Ministres et s'adjugea en même temps le portefeuille des affaires étrangères comme le plus honorable et le plus flatteur [1]. Absolument convaincu qu'il était à la hauteur de toutes les positions et que sa souple intelligence lui tiendrait lieu d'expérience, d'étude et de savoir, il jeta un coup d'œil sur ce qui s'était fait avant lui et jugea immédiatement qu'il fallait tout changer.

Il trouva que les lenteurs de la diplomatie, la marche pru-

1 « Le cabinet du 1er mars était ainsi composé : M. Thiers, président du Conseil, AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES ! MM. Vivien, Rémusat, Jaubert, Cubières, Roussin, Cousin, Pelet de la Lozère et Gouin aux autres ministères ; tous pris et choisis dans toutes les nuances de l'opposition, non pour leur capacité mais comme gages et comme récompense de leur lutte et de leurs efforts.

« M. Thiers, qui prétendait être bien au courant des affaires d'Orient, confondait le système européen qui voulait la double annulation du protectorat exclusif de la Russie et de la convention de Kutayeh, avec le *statu quo* qui était basé sur ces deux actes. Et c'est au moment où l'Angleterre préparait les gargousses de ses canons que cet orateur nous disait que tout le monde, en Europe, était, d'une manière bien ferme et bien décidée, pour la paix ! » D'ANGEVILLE. *La Vérité sur la question d'Orient*. Paris, Delloye, 1841, in-8o, p. 84.

dente des ambassadeurs, les égards pour les cours étrangères, le tact et les précautions des attachés, la fidélité à la parole donnée ou aux traités écrits étaient choses inutiles ou surannées. Qui oserait le blâmer, lui qui avait toute sa vie donné des leçons au pouvoir ? Qui oserait trouver mal ce qu'il ferait, lui, le journaliste habitué à redresser la politique européenne? Agissant donc comme si lui seul eût eu voix consultative en Europe, comme s lui seul eût dirigé les intérêts ou les sympathies des États, il se débarrassa de tous liens gênants, de tous scrupules malencontreux : il donna des ordres aux représentants de la France, sans prévenir les hauts personnages accrédités à la cour du roi, et crut obtenir le titre d'homme habile en se jouant des grandes puissances et en dupant plus particulièrement notre unique alliée, l'Angleterre.

Celle-ci sut bientôt que le Gouvernement français ne comptait plus sur son appui et qu'il prétendait traiter directement et sans elle, avec le sultan et le vice-roi, des affaires conduites jusque là ensemble, concernant la Turquie, l'Égypte et la Syrie. Elle sut que M. Eugène Périer avait été envoyé en mission secrète à Alexandrie[1] pour traiter, en tête-à-tête avec le vice-roi, de la reddition de la flotte turque et de l'acceptation par lui de la Syrie en viager, sauf à voir plus tard ce qu'on ferait de cette province, quand, après quelques années d'administration et d'absorption égyptienne, on serait en présence d'un fait accompli. Elle sut que l'influence française avait hâté l'embarquement de quinze mille hommes, envoyés du 22 au 30 juin à Soliman Pacha pour réprimer les soulèvements qu'elle même attisait avec tant de soin dans le Liban ; elle sut que la France avait promis la coopération

[1] « Le 3 ou le 4 juillet, mais pas avant le 3, M. Eugène Perier a été envoyé en mission extraordinaire à Alexandrie. La Commission de la Chambre a demandé inutilement la copie des instructions remises à M. Perier ; on n'a trouvé aucune trace aux affaires étrangères de cette mission. » *Id.*, p. 109.

de ses flottes et de ses armées et qu'une entente secrète et intime faisait de cette puissance une alliée et une protectrice de l'Égypte, en dehors du concert européen et de l'alliance anglaise caressée jusque-là [1].

Aussitôt, l'indignation de l'Angleterre éclata. Le ministre anglais voulait bien jouer la France, mais il ne voulait pas être joué par elle. Il avait pour lui, cette fois, l'entente des affaires, l'intelligence, la force et le bon droit. Aux roueries imprudentes de l'homme d'État français il répondit par ce fatal traité du 15 juillet qui nous fit tant de mal.

Le 15 juillet, en effet, jour de la fermeture des Chambres françaises, un traité en cinq articles fut signé, à Londres, entre le vicomte Palmerston pour l'Angleterre, le baron de Neumann pour l'Autriche, le baron de Bulow pour la Prusse, le baron de Brunow pour la Russie et par Chekib-Pacha pour la Turquie.

Il était fait sans la France et autant contre la France que

[1] M. Thiers était convaincu que l'Angleterre avait besoin de nous et que nulle conduite de notre part, nuls procédés ne pourraient la détacher de notre alliance. Aussi dans son outrecuidance et son aveuglement personnel s'écriait-il avec conviction, en janvier 1840 : « L'Angleterre veut identiquement ce que nous voulons, sauf des différences qui sont plus apparentes que réelles... » « Tout le monde sent que notre véritable grandeur est sur le continent, eh bien ! savez-vous ce que cela décide? Cela décide cette grande question, que nous sommes à l'égard des Anglais, non seulement *des alliés de principe*, mais aussi DES ALLIÉS D'INTÉRÊT ! Ces traités de 1815 que l'Angleterre a signés le jour où la lutte finissait et où elle ressentait encore les dernières ardeurs de la haine, je suis convaincu qu'aujourd'hui elle les voudrait autrement, parce qu'elle a besoin de notre grandeur, et que notre grandeur ne lui est pas hostile ».

Voilà comment celui qui allait être notre premier ministre connaissait cette alliée qu'il allait rendre notre ennemie.

Quant à l'arrangement *direct* qu'il voulait faire en dehors des autres puissances et surtout de l'Angleterre, voilà ce que, le 30 juin, il écrivait à M. Guizot :

« Je viens de recevoir d'Égypte une dépêche m'annonçant qu'on vient d'apprendre à Alexandrie que Khosrew, ministre dirigeant de la Porte, a été destitué et que, le 16 juin, le vice-roi a envoyé à Constantinople Samy-Bey pour proposer au sultan de lui rendre la flotte turque et d'entrer en arrangement direct. »

« N° 53. *Il importe*, disait M. Thiers à son ambassadeur, *de ne pas faire connaître à Londres cette dépêche, pour que les Anglais n'aillent pas* EMPÊCHER UN ARRANGEMENT DIRECT. »

contre l'Égypte [1]. La question de l'Orient était résolue en dehors de notre gré et contre notre gré. Nous soutenions le pacha. L'article 1er stipulait la résolution des quatre grandes puissances de faire rentrer Méhémet-Ali dans le devoir. Nos flottes étaient dans l'archipel : L'article 2, dicté par l'Angleterre, autorisait cette puissance à bloquer les ports de la Syrie, de concert avec l'Autriche, et à faire soulever les Syriens. Car c'est ainsi qu'on doit comprendre cette phrase aussi ambiguë que perfide :

« ... Leurs dites Majestés promettent, en outre, que les commandants de leurs escadres, selon les moyens dont ils disposent, donneront, au nom de l'alliance, *tout l'appui et toute l'assistance en leur pouvoir, à ceux des sujets du sultan qui manifesteront leur fidélité et obéissance à leur souverain.* »

Nous avions parlé du Taurus : L'article 3 admettait les vaisseaux de la Russie dans le Bosphore et les Dardanelles, conjointement avec ceux de l'Autriche et de l'Angleterre, si les armées égyptiennes menaçaient la capitale du sultan. Cette clause flattait la Russie dont l'ardent désir était toujours de voir et le plus souvent possible son pavillon flotter sous les fenêtres du sérail.

Nos vaisseaux auraient pu vouloir se rapprocher de Gallipoli : L'article 4 maintenait la fermeture des Détroits tant que la Porte se trouverait en paix et n'aurait rien à redouter de son remuant vassal.

L'article 5 est court : « La présente convention sera ratifiée et les ratifications en seront échangées à Londres, dans l'espace de deux mois, ou plus tôt si faire se peut. »

Tous ces actes furent arrêtés à l'insu de la France, car à la lettre que le chef de notre cabinet écrivait, le 30 juin, à

[1] « La forme, en cette occasion, fut, s'il est possible, aussi blessante que le fond. » D'HAUSSONVILLE. *Histoire de la politique extérieure de la France*, 1830-1848. Paris, Michel Lévy, 1850, in-8°, t. I, p. 166.

M. Guizot, notre ambassadeur à Londres : « Différez de vous expliquer, il faut encore voir venir » ;

M. Guizot répondait le 11 juillet, quatre jours avant la signature de la Convention, *qu'on ne ferait rien sans lui.*

Et pour ajouter à l'affront qu'on faisait à notre premier ministre, on attendait, pour signer le traité de Londres, que M. Thiers eût arrangé avec le royaume de Naples l'affaire de la *Solfatara*[1]. L'Angleterre, grâce à nous, tirée du pas ridicule de faire la guerre à un petit roi, énergique mais impuissant à se défendre, pouvait dès lors librement retirer son escadre des eaux de la Sicile et la diriger sur Beyrouth contre nos navires, si nous osions nous y montrer.

M. Thiers avoua lui même plus tard le rôle de dupe qu'il avait joué, en disant à la tribune, avec une naïveté poussée jusqu'au sublime : « A cette époque, dans mes correspondances avec M. Guizot, chacune de mes dépêches était, à la suite des affaires d'Orient, remplie de la question de notre médiation avec Naples. » Puis pour couronner son aveu, il ajoutait piteusement : « C'est le 8 juillet que j'arrivai, *après des efforts inouïs*,

[1] « Cet emploi de moyens si violents contre un État si faible, cette facilité à se faire justice dans sa propre querelle, inspiraient de sérieuses réflexions aux cabinets qui s'étaient d'abord montrés les plus disposés à admettre le bon droit des réclamations anglaises. Enfin, cette collision presque puérile tant qu'elle se bornait à lancer de gros bâtiments à vapeur anglais contre de frêles barques napolitaines, qui serait devenue odieuse si elle eût été poussée aux dernières extrémités, ne laissait pas que d'occuper une portion des bâtiments que l'Angleterre entretenait dans le Levant, et qui, dans la pensée de son ministre dirigeant, étaient réservés à une toute autre destination. En s'interposant entre des adversaires de forces si inégales, en offrant sa médiation à l'Angleterre, en la faisant, non sans peine, agréer par le cabinet napolitain, la France ne remplissait pas seulement un rôle généreux, d'humanité, elle rendait, on le comprend, service à l'Angleterre. Devait-elle, dès lors, prévoir qu'elle travaillait contre elle-même? Ces bâtiments anglais rendus libres par ses soins, devait-elle s'attendre à les retrouver, si peu de temps après, employés à canonner les murailles de Beyrouth? » D'Haussonville. *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français.* 1830-1848. Paris. Michel Lévy, 1850, in-8°, t. I, p. 163-164.

à la conclusion de ce différend. *On a laissé terminer le conclusum* et le *lendemain* on a signé le traité de Londres. »

Mais au moment où ces nouvelles désastreuses arrivèrent, il y eut, à Paris, une explosion de l'indignation publique [1]. On s'en prenait au système, au roi, au ministère. Celui-ci, composé d'éléments hétérogènes, pris dans toutes les nuances de l'opposition, sans cohésion et sans but, se replia derrière son chef et le mit en demeure de faire tête à l'orage. Aux attaques de la presse, M. Thiers répondit plus énergiquement et plus haut. [2] Il ne dit pas que c'était son incroyable orgueil et son inhabileté qui étaient en jeu ; il ne dit pas que c'était lui qui, personnellement, avait irrité l'Europe et obligé les puissances à prévenir cette médiation orientale qui allait être signée sans elles : il mit la nation devant lui comme un plastron, et, pour venger cette France qu'il avait si imprudemment compromise, et qui n'en pouvait mais, il ordonna des levées d'hommes, mit l'armée sur pied de guerre, fit appareiller les vaisseaux et déclara fièrement qu'il allait mettre l'Europe à la raison [3].

Pendant ce temps, la France était troublée, le ministère

[1] « Le ressentiment que causa à Paris l'annonce des mesures coercitives adoptées par les Cours étrangères fut légitime : l'expression en fut amère et peut-être excessive. » D'HAUSSONVILLE, *loc. cit.*, p. 171.

[2] « A partir du 11 août, l'ancienne presse de l'opposition *qui soutenait le ministère*, suivit la même ligne (se plaindre de l'Angleterre et défendre la politique du ministre des affaires étrangères) avec des nuances différentes, selon la nature et le tempérament politique de ses abonnés. Elle fut admirablement disciplinée par M. Thiers et ce ministre *employait une partie de son temps à la diriger*. Les deux *Moniteurs* et le *Messager* étant la propriété du gouvernement, furent plus réservés, dans leurs publications : mais le *Constitutionnel*, le *Temps*, le *Courrier français*, le *Siècle* et le *National* ne gardèrent bientôt plus de mesure. » D'ANGEVILLE, *loc. cit.*, p. 133.

[3] Le ministre de la guerre se refusait d'abord à signer la création de douze nouveaux régiments d'infanterie et quatre de cavalerie, mais il dut céder devant la volonté de M. Thiers. Nos finances en souffrirent, mais le ministre des affaires étrangères en nommant 1232 officiers trouva une occasion unique de se faire, avant la rentrée des Chambres, 1232 amis.

alarmé, la Chambre et l'entourage du roi émus ou exaspérés, le commerce et l'industrie étaient arrêtés.

Ce furent bien un autre scandale et d'autres cris quand on sut que, dès le 19 juillet, le cabinet français avait été averti qu'un traité avait été signé le 15 et que le pays n'en avait été prévenu seulement que le 25 au soir. Une baisse épouvantable avait eu lieu dans les fonds publics; le cinq pour cent, qui était à 119,25, était tombé à 113,75, puis à 100,45, perdant ainsi 18 francs 20 dans la panique générale. Pendant huit jours, les meneurs s'étaient livrés à des spéculations effrénées; pendant huit jours, la Bourse avait été témoin de scandales inouis. Mais à qui en faire remonter la responsabilité ?

L'esprit public ne s'y trompa pas, et le premier ministre fut désigné ; la foule parla, mais les journaux et la Chambre n'osèrent élever la voix. Il fallut que six mois passassent sur cette honte, il fallut que le premier ministre fût tombé pour qu'on osât prendre à partie le redoutable homme d'État, mais alors le scandale fut complet. Disons de suite la moralité de ceux qui conduisaient la France. Cela nous évitera d'y revenir plus tard.

Ce fut seulement le 4 décembre 1840, à une séance de la Chambre, que poussé par la force de l'opinion, M. Desmousseaux de Givré, attaquant M. Thiers au nom de la morale publique, revint sur ces faits déshonorants et osa lui dire en face: « Que presque toutes les nouvelles importantes venues d'Orient avaient été *connues et escomptées à la Bourse*, plusieurs jours avant que le Gouvernement ne les eût fait connaître au public; il en concluait que les secrets de l'État avaient *transpiré autour du ministère* et qu'il y avait des explications à donner à la Chambre à ce sujet. »

Déjà vers le milieu du mois d'août, M. Vivien avait cru devoir intervenir, mais le premier ministre était tout puissant et l'affaire avait été étouffée ; à cette nouvelle attaque, alors qu'il

était tombé, à ces accusations directes et outrageantes, appuyées sur des faits ostensiblement connus, à ces interpellations au milieu du trouble de l'assemblée, pas de réponse à faire; l'ancien ministre ne pouvait nier. Faute de mieux, il s'emporta, s'exaspéra, ébranla, frappa son banc, menaça ses adversaires et se livra, malgré les rappels à l'ordre, à des cris de fureur si violents que le président, pour l'honneur de l'assemblée et de la France, lui ôta la parole, se couvrit et leva la séance.

Mais au moment où nous sommes, à l'effroi de tous, M. Thiers, à lui seul, conduisait les destinées du pays. Les révélations éclataient partout, la ville était en ébullition, la cour dans l'effroi et notre considération en Europe, déjà si ébranlée, n'en recevait aucune augmentation.

Tout autre eût succombé ; M. Thiers ne céda pas. Il redoubla d'audace et fit tête à la tempête ; il lança ses journaux contre ses accusateurs[1], releva les attaques et les défis, jeta en avant le cercueil de Napoléon afin de distraire l'attention ; il posa l'immense

[1] Le cabinet du 12 mai n'avait pas voulu subventionner la presse. Il tomba. Dès qu'il fut au pouvoir, M. Thiers *acheta le Nouvelliste* et le *Messager*. Acheter n'est pas corrompre A la fin d'avril, le cabinet *possédait* trois des quatre journaux du soir.

Mais on ne pouvait acheter tous les journaux. *Le Pays* faisait une vive opposition à M. Thiers ; M. Capo de Feuillide en était le rédacteur en chef. Le 16 avril, ce journal disait : « *Le ministre actuel représente la doctrine de l'abaissement du pouvoir royal.* » Le 18, il ne parut pas ; le 19, il reparut avec le titre de *Journal de Paris*, èt ce numéros (n° 138) annonçait : « A partir de ce jour, M. Capo de Feuillide, directeur politique, rédacteur en chef du journal *Le Pays*, se retire ; *il emporte avec lui le titre par lequel il avait marqué sa ligne politique;* notre journal reprend le titre de JOURNAL DE PARIS. »

Quelques jours apres, M. Capo de Feuillide prenait passage sur un bâtiment de l'Etat et partait pour les colonies *avec une mission.*

La Presse était non moins hostile à M. Thiers. Son meilleur rédacteur, M. Granier de Cassagnac, fut nommé délégué de la Guadeloupe, aux appointements de vingt mille francs.

Voir les séances de la Chambre des députés du 16 mai 1840, 6 et 19 mars 1841, èt lire la lettre de M. Granier de Cassagnac à un membre du conseil colonial de la Guadeloupe. — Journal *le Commerce* du 7 mars 1841.

question des fortifications de Paris, qui lui servit comme le lambeau de pourpre que le toréador présente à l'animal pour détourner sa fureur et finit par faire oublier la Bourse, les scandales et les tripots. L'opinion prit le change et, le ministre en se frottant les mains, put se féliciter de n'avoir laissé dans l'arène que sa dignité et sa considération.

Il faut l'avouer cependant, s'il avait caché le traité à la Chambre, à Paris et à la France; s'il avait trempé dans les hontes qu'on lui reprochait, politiquement il n'en avait pas moins agi avec célérité et, dès le 21 juillet, envoyé de Toulon le vapeur l'*Etna* pour avertir le vice-roi de l'orage, et lui donner les moyens de sauver ses deux flottes, si par hasard elles se promenaient dans la Méditerranée.

Puis poursuivant son idée première et continuant à se conduire avec la même inconséquence et la même légèreté, il eut l'imprudence d'envoyer M. Walewski en Égypte, pour porter des instructions secrètes au pacha.

L'effet fut prompt, et c'est de France que le coup partit. Aussitôt, en effet, le journal la *Presse* prit la parole :

« A la diplomatie officielle, avouée et connue de l'Europe, s'écria-t-elle dans son numéro du 7 septembre 1840, M. Thiers substitue nous ne savons quelle diplomatie tirée de sa camaraderie. Qu'est-ce que M. Walewski, par exemple? Quels sont ses titres? M. Walewski avait acheté *le Messager* pour servir l'ambition de M. Thiers au temps de la coalition, et il s'en est fait rembourser les frais sur les fonds secrets, dès que M. Thiers a été ministre. »

Mais quelle mission, en effet, avait donc M. Walewski? quel secret brûlant devait-il, en dehors de la diplomatie française, déposer dans l'oreille du vice-roi? Tous les documents ont disparu des cartons du Ministère des affaires étrangères, et M. Thiers s'est arrangé pour qu'il n'en restât pas de traces. Les

uns ont prétendu que M. Thiers avait conseillé une soumission immédiate et complète, ce qui est peu probable. D'autres, et ce sont les plus autorisés, qu'il fallait franchir le Taurus et marcher sur Constantinople où l'épée de la France se trouverait à côté de celle de l'Égypte. Quoi qu'il en soit, quand les événements se furent dessinés, M. Thiers, sûr de n'être pas démenti, déclara, le 25 novembre, à la Chambre, qu'il n'avait donné à M. Walewski que cette mission verbale :

« Dites au pacha : Ne passez pas le Taurus ; conservez la défensive en Syrie ; couvrez bien Saint-Jean d'Acre et Alexandrie ; demandez la médiation de la France, et, si vous faites durer la guerre jusqu'au printemps, la France, *à la tête de toutes ses forces*, négociera pour vous, et obtiendra probablement la modification du traité [1]. »

Et c'est pour un si vulgaire message qu'on a envoyé un messager secret ? Pourquoi un mystère inutile ? Pourquoi ne pas se servir du consul général de France, qui avait la confiance du pays ?

Walewski, Périer ? Dans la pièce qui se jouait, pourquoi employer des comparses quand on avait les premiers sujets ?

La conscience publique, du moins, fut unanime pour flétrir les intrigues qui avaient mis la fortune de notre pays à la merci d'un ambitieux, dont l'orgueil aveugle ne supportait ni contrôle ni conseils.

Les Anglais prétendent que ce sont les menées de ce diplomate qui empêchèrent le vice-roi d'accepter l'investiture héréditaire de l'Égypte et la possession viagère de la Syrie, mais, qui le sait ?

[1] On connait toute la partialité de M. d'Haussonville pour M. Thiers. Voici cependant l'aveu imprudent qui lui échappe : « Était-il vrai, comme le ministre anglais l'a supposé pendant longtemps que, depuis la signature du traité, nous eussions poussé le pacha à la résistance, au lieu de lui conseiller le calme et la résignation ? » D'HAUSSONVILLE. *Loco citato*, p. 169.

Le pousser et l'abandonner, voilà ce que n'eût fait aucun diplomate habile et honnête.

Dans cette histoire, où l'on voit en présence l'Orient et l'Occident, le progrès et l'immobilité, la ruse, la sottise et la mauvaise foi, l'entêtement extrême et la légèreté sans contre-poids, il est difficile de découvrir et de faire ressortir la justice et la vérité, d'affirmer ce qu'on devine et de donner comme certitude ce qui, au fond, est une conviction.

Mais si le cabinet français trompait la diplomatie, on en faisait tout autant de l'autre côté du détroit.

Malgré les dénégations énergiques du cabinet anglais, des journaux et des orateurs de la Chambre, il était certain que M. Hodges, l'ambassadeur anglais en Égypte, favorisait la désertion des matelots et des officiers de la flotte ottomane réfugiée à Alexandrie ; plus certain encore que lord Ponsonby semait l'or à pleines mains dans le Liban pour le soulèvement des montagnards. Dans la séance du Parlement du 6 août, lord Palmerston déclarait qu'il était étranger à toute menée contre le vice-roi :

« Quelles que soient, dit-il, les causes de la révolte, les Syriens n'ont été soulevés ni à l'instigation des autorités anglaises, ni par des officiers anglais. »

La déclaration était formelle et précise.

On vit bientôt quel cas il fallait faire de cette parole tombée de si haut.

Les faits lui donnèrent le plus outrageant démenti [1].

Dès le 29 mai, une insurrection avait éclaté dans le Liban et s'était répandue comme un incendie de Beyrouth à Damas.

[1] Voici d'ailleurs une dépêche de lord Ponsonby à lord Palmerston, du 23 avril 1840 : « Si Ibrahim avance, il sera facile de soulever tous les Syriens contre son gouvernement. *Je puis répondre des habitants du Liban, de l'émir Béchir et de tous*, pourvu que l'Angleterre veuille agir et les aider. Je pense que la seule apparition d'une escadre anglaise, quelque faible qu'elle soit, accompagnée d'une frégate ottomane portant le pavillon du sultan, suffira pour soulever le pays tout entier. Le sultan est disposé à envoyer la frégate et à donner tout l'appui qui sera en son pouvoir. » *Accounts and papers*, 1841.

On voit quelle était la bonne foi de lord Palmerston vis-a-vis de la France.

Pressé d'argent, le vice-roi avait ordonné une levée d'impôts anticipée, et la misère régnait partout.

Il avait demandé des soldats pour son armée et les jeunes hommes s'étaient enfuis dans la montagne.

Sûr d'être approuvé et jugeant le moment opportun, lord Ponsonby avait promis le secours des puissances européennes et les montagnards avaient refusé à l'Égypte hommes et argent [1].

Quelques vaisseaux sous pavillon anglais parurent se rapprochant des côtes ; ce fut le signal [2].

Le masque était jeté.

Les Druses parurent en armes et l'émir Beschir, jusque-là si fidèle, voyant la fortune tourner, l'imita. Sans attaquer lui-même les Égyptiens, il ne fit rien pour arrêter les bandes qui les assaillaient. Son consentement tacite suffit à ses vassaux et bientôt tout le Liban méridional fut en feu.

Les Ansariehs accoururent au pillage et leur avide cruauté se maintint, dès leur première attaque, à la hauteur de son antique réputation.

[1] Dépêche de lord Ponsonby à lord Palmerston, 29 juin 1840 : « J'ai cru de mon devoir d'envoyer en Syrie mon drogman, M. Wood, *qui a des relations personnelles* avec la plupart des chefs du Liban. M. Wood est parti sur le *Cyclope*. »

[2] Dépêche de M. Wood à lord Ponsonby, ambassadeur de sa Majesté britannique à Constantinople : « 22 juillet 1840.... Il n'y a jamais eu peut être un moment plus favorable pour séparer la Syrie de l'Égypte et pour accomplir les vues politiques de lord Palmerston par rapport à Méhemet-Ali, sans de grands sacrifices de notre part.

« *J'explique aux Syriens les désirs et la politique de la Grande-Bretagne* et le succès qui doit nécessairement suivre s'ils nous assistent en demeurant fermes et unis entre eux. Tout cela, ils le comprennent parfaitement, mais ils demandent toujours un appui de notre part ; autrement, ils disent qu'ils seront accablés....... Ai-je besoin d'ajouter, Mylord, que je n'épargnerai aucun effort *pour remplir les vues de Votre Seigneurie*, malgré les difficultés dont je suis environné, et celles qui dérivent de ma position personnelle ! car les arguments que j'emploie à l'égard des Syriens peuvent être excellents, mais les Syriens voudraient les voir suivis d'effets. Je brûle d'apprendre quel genre de secours la Porte doit leur donner, et encore plus *de connaître les intentions du gouvernement de sa Majesté*. » *Accounts and papers*, 1842.

Restaient les Maronites, sur la neutralité desquels, à tout le moins, on aurait pu compter. Mais le vice-roi qui les avait armés pour combattre les Druses, leur avait repris leurs armes quand l'orage avait paru se former. Douze mille fusils leur avaient été retirés avec une sévérité qui n'avait pas connu de ménagements. Humiliés, irrités de se voir, après les services qu'ils avaient rendus, traités avec une pareille méfiance, désarmés avec une telle rigueur, ils acceptèrent l'or et les armes des Anglais et vinrent, à côté des Druses, leurs mortels ennemis, combattre l'oppresseur de la commune patrie.

Soliman répondit à l'insurrection par les grands moyens.

Chargé du gouvernement de la Syrie et répondant de sa sécurité, il prit les mesures les plus énergiques pour étouffer l'insurrection et il était dans son droit rigoureux ; car, depuis la convention de Kutayeh, l'administration légale du vice-roi avait été reconnue par la Porte et, à plus forte raison, par les puissances européennes. Agissant donc comme délégué du souverain légitime et légal, il lança Osman-Pacha dans la plaine de Boccar avec un corps de onze mille hommes ; Abbas-Pacha contre les Maronites avec une armée pareille, balaya tout le rivage et rejeta les insurgés dans la montagne, où il donna ordre de les cerner.

Dès les premières alarmes, il avait quitté Saïda, renvoyé sa famille au Caire, et, redevenu soldat, tout à ses devoirs de gouverneur et de général, il s'était établi à Beyrouth.

Cette ville, bâtie sur un promontoire de rochers qui s'avance de quatre kilomètres dans la mer, a, au sud, des grèves sablonneuses et sauvages ; au nord, des roches violemment découpées, constamment battues par les vagues d'une mer profonde. Le port n'est pas sûr, les fortifications sont insuffisantes, mais son commerce en fait une des villes les plus importantes de l'Orient. Les environs, couverts de jolies villas et de maisons à l'euro-

péenne, sont délicieux. Une belle plantation de pins, due au célèbre émir Fakhr-ed-Din, protège la ville contre l'invasion des sables qui la menace. Au fond de la baie, près du Nahr-Beyrouth, petit fleuve qui tombe en droite ligne de la montagne, le mouillage est assez bon. Lamartine aimait cette cité dont il fait le plus poétique éloge ; moins rêveur et plus homme d'action, Soliman s'y établit avec son état major, et en fit son quartier général.

Les habitants de Naplouse si belliqueux, les turbulents de la Palestine et les hordes indisciplinées qui erraient au sud de Damas avaient promis de faire cause commune avec les montagnards. Effrayés de la répression sévère qui les menaçait, ils avaient été les premiers à mettre bas les armes et à reprendre leurs travaux. Suivant les ordres du pacha, on ferma les yeux sur leur défection commencée et aucun de ceux qui avaient essayé de se soulever ne fut inquiété.

Mais les vaisseaux égyptiens et turcs qui avaient amené des renforts à Soliman couraient un danger qu'ils ne connaissaient pas. Aucune déclaration de guerre n'avait été faite et ils se croyaient en sûreté dans les eaux syriennes, lorsque, le 4 juillet, le vapeur français le *Laroisier* vint avertir le général en chef que le commodore Napier sous toutes voiles cinglait vers Beyrouth, et que certainement l'intention des Anglais était de reprendre la flotte du sultan et de détruire les navires égyptiens. Aussitôt des ordres furent donnés à l'amiral ; il appareilla au plus vite et, depuis deux jours, le dernier navire avait disparu de l'horizon quand l'escadre du commodore Napier se présenta.

L'officier anglais qui, grâce à la supériorité de ses équipages, comptait faire une capture importante, entra dans une exaspération furieuse quand il vit sa proie échappée. Un vaisseau, douze belles frégates, un certain nombre de corvettes finement gréées et plusieurs petits bâtiments de faible tonnage s'étaient

évanouis sans laisser de trace. Il voulut, du moins, déverser sur quelqu'un le trop plein de sa colère et se tournant d'un autre côté, en présence des remparts incomplets de la ville et d'une artillerie qu'au premier feu il espérait faire taire, comme le loup de la fable, il se hâta d'intenter la plus injuste des querelles à l'agneau égyptien.

Le 14 juillet, Soliman reçut la lettre suivante :

« *A Soliman Pacha, commandant l'armée égyptienne*,

« A bord du vaisseau le *Powerful*, Beyrouth, le 14 juillet 1840,

« Monsieur,

« Je vois avec peine et avec regret qu'une conflagration générale a commencé dans les montagnes. Sans entrer ici en rien dans la question de savoir si les habitants du Liban ont tort ou raison en se soulevant en faveur du sultan, je ne crois pas que les généraux égyptiens puissent être justifiables en faisant de la guerre barbare comme je la vois faire.

« Je m'adresse à vous, Monsieur, comme à l'officier du grade le plus élevé à Beyrouth, pour vous prier de faire part immédiatement au gouverneur Abbas-Pacha de l'horreur que j'éprouve à la vue de pareils actes de barbarie inutile qui entraînent la destruction de milliers d'hommes et d'enfants qui n'ont pris aucune part à l'insurrection.

« CHARLES NAPIER, commodore. »

Le premier pas était fait ; l'Angleterre s'était interposée dans une querelle qu'elle avait suscitée, mais qui n'existait qu'entre souverains et sujets, les uns et les autres en dehors de son autorité.

Soliman, indigné de cet abus de la force, répondit aussitôt que les insurgés eux-mêmes, dans leur fuite, détruisaient les récoltes

et incendiaient les villages pour gagner la montagne et ne rien laisser aux vainqueurs ; il ajouta :

« La cavalerie de Kabal étant composée, comme la nôtre, de troupes régulières, connait très bien les lois de la guerre ; ainsi tous ceux qui s'insurgent doivent s'attendre à être tués et exterminés, attendu qu'ils ne sont pas des enfants.

« Cependant, on leur fait quartier, parce qu'ils ont été égarés. Ceux-mêmes qui sont trouvés blessés après la bataille, sont épargnés. Mais si votre Excellence prétend faire aucune observation quant au mouvement des troupes et du camp, alors, il ne nous appartient pas de vous répondre. Nous ne pouvons suivre que les instructions de notre maître, S. A. le vice-roi. En conséquence, les réponses de cette sorte ne peuvent être données que par S. A. le vice-roi, et les consuls généraux résidant à Alexandrie qui sont seuls compétents en cette matière.

« Voilà ce que j'ai à dire à Votre Excellence.

« Soliman Pacha. »

A cette lettre, le commodore Napier n'avait pas à répondre; il eut bientôt une autre cause de déplaisir, en apprenant la fin des troubles du Liban. Soliman venait d'en donner avis au vice-roi. Le commodore, voyant sa mission terminée leva l'ancre et regagna rapidement la haute mer.

Le même jour, 15 juillet, au milieu de ses angoisses, Méhémet-Ali éprouva donc un double bonheur : d'un côté, il vit rentrer dans le port d'Alexandrie et se mettre à l'abri des forts de la côte cette flotte précieuse qui avait échappé si à propos à la poursuite des Anglais, et de l'autre, il reçut les dépêches lui annonçant le triomphe de ses armes en Syrie. Aussitôt, il en fit part aux consuls européens, mais cette nouvelle si heureuse pour lui ne fut accueillie avec joie que par M. Cochelet, le sym-

pathique représentant de la France. Si les autres consuls ne firent pas éclater leur mécontentement, leur contrariété n'en fut pas moins profonde et ce ne fut qu'avec effort qu'ils la refoulèrent dans leur cœur.

Il semblait que ce jour-là rien ne dût manquer à la satisfaction du vice-roi. Un envoyé particulier de M. Thiers se présenta et lui demanda audience. M. Cochelet assista, joyeux lui-même, à cette conférence où de graves nouvelles furent transmises, mais dont rien ne transpira au dehors. L'entourage du souverain remarqua seulement le vif contentement qui éclatait sur le visage du pacha et du consul. Il y avait certainement un bonheur en l'air. L'épée de la France allait-elle être tirée? L'Europe avait-elle consenti aux demandes du pacha? Hélas! c'était un leurre, un mirage! Le bonheur n'existait pas; la joie du vice-roi était la dernière; la France ne devait pas soutenir son allié et le destin, décidément contraire, faisait le même jour signer à Londres le traité qui devait lui porter le coup mortel!

Les nouvelles arrivèrent dès lors successives, rapides, mais toujours mauvaises. L'escadre anglaise n'attendit pas l'accomplissement des formalités diplomatiques pour agir. Le 2 août, on avait connu à Constantinople le fatal traité de Londres. Dès le 14, le commodore Napier, sans préambule, enleva les bâtiments de commerce égyptiens, et revenu sur les côtes de Syrie somma les troupes égyptiennes d'avoir à évacuer Beyrouth, Saint-Jean-d'Acre, toute la Syrie, et répandit les proclamations les plus ardentes dans le Liban pour annoncer la déchéance du vice-roi et soulever à nouveau les populations encore frémissantes de terreur [1].

[1] « Satisfait du zèle de son agent, lord Ponsonby s'empressa de lui envoyer le traité du 15 juillet pour qu'il le communiquât aux Syriens et ajouta: « *Je vous* « *ordonne* de déclarer hautement en mon nom, à quiconque voudra vous entendre, « que je suis autorisé à faire connaître aux Syriens que le gouvernement anglais,

Le vice-roi enfin prévenu laissa éclater son indignation ; il convoqua les consuls et les prévint qu'il punirait, quels qu'ils fussent, les individus qui troubleraient l'ordre en Syrie. Les consuls lui montrèrent le paragraphe du traité qui déclarait que la Syrie, moins le pachalik d'Acre, devait rentrer sous la domination immédiate du sultan et, qu'en conséquence, ils étaient appelés à encourager les Syriens qui se déclarèrent pour le sultan.

C'était un abus flagrant de la force, car la Syrie était sous la domination exclusive de l'Égypte, du moins jusqu'au 16 août, jour où le traité qui annulait la convention de Kutayeh avait été officiellement signifié au vice-roi.

Mais la passion s'en mêlait et l'Égypte n'avait aucune justice à attendre de l'Europe.

Le 17 août, les consuls d'Angleterre, de Russie, d'Autriche et de Prusse vinrent, au nom du cabinet qu'ils représentaient, offrir au vice-roi l'hérédité de l'Égypte et le pachalik d'Acre, viagèrement ; ils lui donnèrent dix jours pour y réfléchir. Le vice-roi leur demanda une proposition par écrit : elle lui fut remise le 19.

On fit plus ; on lui fit comprendre qu'il n'eût pas à compter sur l'appui de la France, les quatre puissances étant dans l'intention d'anéantir toute résistance qui se dresserait devant leur immuable volonté.

Était il bien vrai qu'il n'eût plus à compter sur la France? Mais alors, que lui avait donc confié l'envoyé de M. Thiers ?

Le 26 août, époque où expirait le délai des dix jours, les consuls se rendirent auprès du vice-roi, qui les reçut avec une froide hauteur et refusa leurs propositions en ajoutant : « Dieu donne la terre et il la reprend ; je me confie à la Providence. »

« de concert avec les gouvernements d'Autriche, de Prusse et de Russie, *protégera* ceux qui voudront rentrer dans l'obéissance du sultan : que la flotte an-« glaise viendra au secours des Syriens... » D'HAUSSONVILLE, *loc. cit.* p. 297.

Le lendemain ils revinrent, mais ce jour-là, il s'emporta et répondit à l'envoyé de la Porte qui accompagnait les consuls qu'il pouvait se retirer, puis se tournant vers ceux-ci : « — Ne me ferez-vous pas le plaisir de partir avec lui ? » ajouta-t-il avec fureur. — « Nous n'avons pas d'instructions pour quitter l'Égypte», répondirent les consuls.

— « Mais moi, je n'ai plus confiance en vous, répliqua le vice-roi. Les usages exigent l'éloignement des agents de nos ennemis ; avoir la guerre et vous avoir ici ne me convient pas. »

Les consuls se retirèrent, en lui signifiant qu'il avait un nouveau délai de dix jours, pour délibérer, mais que désormais, il n'était plus question que de l'Égypte, comme possession héréditaire.

Le vice-roi jura qu'il ne céderait pas.

L'envoyé turc repartit. Les vingt jours donnés par le traité pour l'acceptation ou le rejet de la proposition, s'étant écoulés sans réponse, le 11 septembre, des conférences furent ouvertes à Constantinople entre le grand vizir et les quatre ambassadeurs, et la déchéance de Méhémet-Ali, non plus de la Syrie, mais de l'Égypte fut solennellement prononcée.

Restait l'exécution.

Le 22 septembre, un vapeur autrichien apporta en Égypte la fatale nouvelle. Le 23, les consuls des quatre puissances abattirent leurs pavillons et s'éloignèrent. Le vice-roi restait seul en présence de ce grand maître des peuples et des rois : le canon.

Dans cette lutte contre les quatre plus grandes puissances du monde, la faible Égypte aurait-elle du moins l'appui promis de la France, de sa flotte, de son armée et de ses finances ? La France laisserait-elle périr cette alliée fidèle sans brûler une amorce en sa faveur ? M. Thiers, engagé par sa parole et appuyé sur l'opposition toute entière, se prononça fièrement pour l'intervention ; il prenait l'Égypte sous sa protection et, pour répondre aux préparatifs de l'Angleterre, il

publia, dans le *Moniteur* du 1er août, deux ordonnances signées du 29 juillet, qui montraient combien son rôle était sérieux. La première appelait à l'activité de service la seconde partie du contingent de la classe de 1836, et la deuxième tous les jeunes soldats disponibles de la classe de 1839. Le même journal annonçait qu'une autre ordonnance du roi ouvrait à la marine un crédit nécessaire pour augmenter immédiatement l'effectif de dix mille matelots, de cinq vaisseaux de ligne, de treize frégates et de neuf bâtiments à vapeur. La presse, admirablement dirigée par M. Thiers, chanta les louanges du chef du cabinet, vanta son énergie et déclara l'Égypte inviolable à l'ombre du drapeau français. Comme il s'agissait d'une guerre maritime, l'amiral Lalande, qui commandait la flotte de la Méditerranée, reçut ordre de se tenir prêt à tout événement.

L'amiral Lalande connaissait l'Orient : il avait la confiance des soldats et des officiers ; sous ses ordres, il n'était pas douteux que nos vaisseaux ne soutinssent l'honneur du pavillon. L'Europe était attentive, la France palpitait à cette odeur de poudre si connue, à ces sons de trompettes si vibrants, à ces commandements de branle-bas si solennels. Tout à coup, ce feu s'éteignit.

Au moment décisif, comme par un coup de théâtre, on vit un revirement inouï. Les tambours cessèrent de battre, les trompettes de sonner, les journaux d'appeler aux armes, les canons de rouler et les chants de guerre de retentir.

Le chef du cabinet avait découvert ou il venait d'apprendre que nos régiments n'étaient pas équipés, qu'ils n'étaient pas au complet, que le matériel de guerre faisait défaut, que nos arsenaux étaient au dépourvu et que si nos flottes étaient sur un pied respectable pour la paix, elles étaient tout à fait incapables de

faire une guerre longue et sérieuse, surtout à l'Angleterre[1]. Celle-ci savait à quoi s'en tenir.

A ces révélations inattendues, M. Thiers fut consterné. Son humeur belliqueuse se refroidit subitement ; il n'osa pas aller plus avant et la flotte de la Méditerranée qui brûlait de se mesurer avec les navires anglais, cette flotte, dont la tenue et la beauté faisaient l'admiration du monde, fut envoyée, dès les premiers jours du mois d'août, dans le golfe de Salamine, à deux cents lieues des événements.

Puis, comme on craignit que les canons de l'énergique et brave amiral ne partissent tout seuls ; comme on savait qu'il déplaisait aux Anglais qui n'auraient pas aimé à le trouver sur leur passage, il fut rappelé. Le 30 août, l'amiral Hugon, qui le remplaçait, arborait son pavillon à bord du *Triton*.

Mais on avait eu beau donner les ordres les plus pacifiques au nouveau commandant; on craignit encore. Les Anglais, qui ravageaient la Syrie, étaient inquiets de sentir cette force si près d'eux ; M. Thiers signa, le 9 octobre, l'ordre de rappeler la flotte ; elle arriva en France en même temps que la nouvelle de la prise de Saint-Jean-d'Acre. L'Égypte *avait fait toute seule* et elle avait succombé.

Les quatre puissances cependant n'avaient pas pris part à cette lutte honteuse. La Prusse, n'ayant pas de marine, s'était contentée de ses vœux ; la Russie n'avait montré nul désir de se mettre à la suite de l'Angleterre et était restée chez elle. La Turquie n'avait pu et l'Autriche n'avait pas voulu

[1] « Que se passait-il dans le sein du cabinet, au moment où l'on apprit la nouvelle des premières hostilités de Beyrouth ? M. Thiers aurait bien voulu faire la guerre, mais suivant son expression, « *on était dans l'impossibilité absolue,* « *non seulement de la soutenir, mais même de la commencer ;* on manquait « de cavalerie et il fallait jusqu'au printemps pour être en mesure. » Le comte d'ANGEVILLE, *La vérité sur la question d'Orient.* Paris, 1841, in-8°, p. 153.

dégarnir ses forteresses et ses ports ; un faible contingent avait été envoyé par les deux puissances, appui moral plutôt que matériel dans la lutte qui allait s'ouvrir.

En apprenant la présence des agents anglais dans le Liban, dès le 27 août, Soliman avait mis la Syrie en état de siége et lui-même, s'enfermant dans Beyrouth, avait pris le commandement direct de la garnison.

Il était à croire que cette ville importante serait la première menacée et c'était là que la défense devait se concentrer.

Ibrahim, accouru avec son armée, campait sur les hauteurs.

Assis dans de bonnes positions, appuyés sur leur commune assistance, les généraux égyptiens attendirent l'ennemi.

Le 10, il se montra.

Le commandant apparent de la flotte anglaise, l'amiral Stopford, croisait devant Alexandrie avec trois gros vaisseaux de ligne, une frégate et deux vapeurs anglais, plus deux frégates et une corvette autrichiennes. Le 5 septembre, il s'éloigna des côtes égyptiennes et, le 8, rejoignit le commodore Napier, l'âme de l'entreprise, qui croisait devant Beyrouth et organisait l'attaque avec une véritable entente des lieux.

Le 10, ils furent ralliés par les transports qui leur amenaient des troupes de débarquement, une compagnie par chaque bâtiment de guerre anglais ou autrichien, quinze cents hommes d'infanterie anglaise, trois mille Turcs et quatre ou cinq mille Albanais.

Le 11, la flotte anglaise jeta dix mille hommes à trois lieues au nord de Beyrouth, à Djournie, bicoque sans importance, gardée par quelques irréguliers [1].

[1] On a donc eu tort de dire : « Quelques milliers de Turcs indisciplinés et dix-huit cents Anglais ou Autrichiens ont en effet attaqué et vaincu cette puissance » *(l'Egypte)*. Voir les journaux français et anglais de cette époque, à propos des troupes égyptiennes plutôt écrasées que vaincues.

La petite ville était, comme Beyrouth, située sur un promontoire, devant une baie au fond de laquelle coulait un ruisseau. Un ravin profond la séparait du rivage. Les alliés s'en emparèrent sans opposition et, gardés de chaque côté par leurs navires mouillés au nord et au midi, abrités par le ravin à l'est, ayant la haute mer au couchant, ils se trouvèrent dans une position inexpugnable dont toutes les forces d'un état plus puissant que l'Égypte n'auraient pu les déloger.

Comment les quinze mille hommes d'Ibrahim ne firent-ils aucune tentative pour empêcher ce débarquement et cette formidable installation ? Abandonné à lui-même, Ibrahim, comme la presse européenne le crut, n'était-il plus capable d'initiative et d'audace ? Était-il vrai, comme on le répéta, que son esprit s'était alourdi, et que sans Soliman il n'aurait pas gagné les batailles qui lui avaient fait une si haute réputation militaire ? Les généraux égyptiens manquèrent-ils d'habileté et les soldats de courage, comme on le dit en France, à la Chambre des députés ? ou plutôt les ordres du vice-roi, si ponctuellement obéis, étaient-ils qu'on n'opposât aucune résistance à l'invasion anglaise, et qu'on n'irritât pas l'Angleterre en lui infligeant le moindre échec ? Nous y reviendrons plus tard et ce n'est pas ici que Soliman montra le moins de savoir militaire et de génie.

Quoi qu'il en soit, à l'étonnement général, les Égyptiens restèrent l'arme au bras dans une incroyable inaction et les Anglais purent s'établir aussi tranquillement au pied du Liban qu'ils l'eussent fait sur les côtes de la brumeuse Écosse ou dans un golfe paisible de la verte Irlande.

Le 11, dans l'après-midi, au nom des amiraux anglais et autrichiens, Soliman reçut sommation, en français, d'avoir à évacuer Beyrouth et à la rendre au sultan.

Soliman, qui trouvait ses munitions mal installées, demanda

jusqu'au lendemain pour répondre : on ne lui accorda aucun délai et aussitôt le bombardement commença.

Pendant qu'on couvrait la ville de bombes, d'obus et de boulets, les Égyptiens mirent à l'abri leurs poudres, leurs munitions et s'échelonnèrent en dehors des murs, le général trouvant plus opportun de laisser abattre des pans de murailles que d'exposer ses vaillants soldats, dernier espoir de l'Egypte abandonnée.

Le bombardement dura jusqu'à la nuit et reprit, le lendemain, avant le jour. Le consulat de France était le seul qui n'eût pas amené son pavillon. La marine anglaise s'acharna contre cet emblème odieux, mais si le quartier fut anéanti, le pauvre pavillon aux trois couleurs resta debout comme une dernière protestation contre la force et la violence.

Moins heureux furent les bas quartiers où se trouvaient le commerce et l'industrie de la malheureuse cité, c'est-à-dire ses magasins, ses entrepôts, ses marchandises et toutes ses richesses. Les bombes n'agissant pas d'une manière assez efficace à leur gré, les Anglais y joignirent les fusées à la congrève et l'incendie, se propageant de maisons en maisons, eut bientôt réduit en cendres cette ville naguère si active et si prospère, ruiné, brûlé et anéanti une population inoffensive, qui ne prenait aucune part au combat et l'hôpital lui-même qui avait arboré le drapeau noir[1] jusque là respecté des nations civilisées.

Aux cris des vieillards, des malades, des femmes et des enfants impuissants à fuir et qui périssaient sous les boulets ou sous les poutres embrasées, Soliman proféra les plus violentes imprécations contre la cruelle nation qui faisait ainsi la guerre. Son armée entière partageait sa fureur, mais qu'étaient des menaces et des cris d'horreur contre une artillerie puissante entre les mains d'ennemis sans pitié ?

[1] *Constitutionnel*, 5 octobre 1840.

La force primait le droit et la justice ; les faibles et les innocents étaient écrasés : Beyrouth faisait le pendant de Copenhague et l'Angleterre ajoutait une honte de plus à son histoire.

Le torrent de feu ne s'arrêta que quand il n'eut plus rien à dévorer. Cependant, malgré sa force et sa vaillance, le commodore Napier n'osa pas jeter ses soldats au milieu de la fournaise ; il ne jugea pas à propos de s'emparer des ruines de Beyrouth et ses dix mille hommes débarqués, si bien retranchés à Djournie, restèrent immobiles témoins de l'incendie de la ville comme de la marche de l'armée égyptienne vers l'intérieur.

Mais Beyrouth ne suffisait pas à l'holocauste. Une pauvre petite ville désarmée, ouverte, Caïffa, au pied du Carmel, à l'extrémité méridionale de la rade où se trouve au nord Saint-Jean-d'Acre, Caïffa vit accourir deux frégates autrichiennes et une frégate anglaise sous les ordres de S. A. R. le prince Charles-Frédéric d'Autriche. Les trois navires s'attachèrent à cette proie, la détruisirent et ne s'éloignèrent que lorsque la petite cité, qui n'eût pas résisté à une chaloupe, eût été complètement réduite en cendres.

Entre Caïffa et Tripoli, toutes les villes du littoral, pareillement ouvertes et désarmées, furent aussi incendiées et ravagées. Une misérable bicoque, sans importance et sans nom, Djebaïl, au nord de Beyrouth, osa seule ne pas vouloir être anéantie par les deux nations civilisées. Elle comptait quelques Albanais dans ses murs ; elle résista et repoussa, dans son désespoir, les premières attaques. Mais sans artillerie et sans munitions devant les vaisseaux de guerre des deux grandes puissances, elle succomba sous les terribles moyens de destruction employés contre elle, et impuissante à combattre les effets des fusées, fut détruite comme les villes qui n'avaient pas résisté.

Énorgueillies de leurs succès, l'Autriche et l'Angleterre prome-

nèrent ainsi leurs triomphes sur toute la côte du Liban, partout avec la même humanité, partout avec la même gloire.

Inconséquence de cette question orientale si mal comprise par l'Europe et surtout par la France ! Méhémet-Ali avait arraché l'Égypte aux Mamelouks, l'avait pacifiée, civilisée et l'avait ramenée sous le joug de l'empire ottoman dont elle était complètement indépendante : il avait reconnu qu'il tenait la Syrie du sultan et offrait de lui en payer l'impôt ; il avait détruit les Wahabites en Arabie et rouvert les villes saintes aux pèlerins et aux caravanes ; bien loin de vouloir établir un royaume arabe et de se séparer de la Turquie comme il eût pu le faire au moment de l'insurrection de la Grèce, quand toutes les forces de l'empire ottoman ne pouvaient réduire les insurgés et que l'Europe encourageait et protégeait les Grecs, au premier ordre, il avait joint une belle armée et une flotte superbe à celles de son souverain ; il avait reconquis la Morée pour les Osmanlis et renversé Missolonghi ; malgré Navarin, relevé le prestige du Croissant dans l'archipel, et après les désastres occasionnés par les fautes de la politique européenne, reconstruit une flotte et réorganisé une armée plus belles que celles qui n'existaient plus. Vigilant et actif, il avait rétabli la sécurité en Égypte, en Syrie et en Arabie, les trois belles provinces qu'il gouvernait au nom du Sublime Empereur ; il avait atteint et châtié les bandits et les voleurs jusque dans les déserts les plus reculés. Les Bédouins n'osaient plus dépouiller les caravanes ; le Liban lui même était sûr pour les pèlerins, les marchands et les voyageurs qui circulaient désormais librement dans ses vallées et sur ses plus hautes cimes, et la Turquie, comme récompense, depuis l'investiture qu'elle lui avait donnée, en 1806, n'avait jamais eu qu'une pensée, qu'un but : renverser son vassal, détruire son œuvre, et l'anéantir lui-même par le crime, la trahison et l'assassinat.

Les grandes puissances avaient ravi à la Turquie les pro-

vinces les plus indispensables à son indépendance, à sa sécurité, à sa vie : la Valachie, la Moldavie, la Servie, et toutes ces contrées qui, en la couvrant au nord, lui donnaient une formidable cavalerie, force de ses armées. On lui avait enlevé la Grèce dont les marins éprouvés donnaient seuls leur valeur aux flottes ottomanes, et après l'avoir écrasée à Navarin, l'avoir appauvrie, anéantie, on venait bombarder les ports de la Syrie et ravager le Liban, sous le spécieux prétexte qu'il était indispensable à l'harmonie de l'Europe que l'empire ottoman conservât toute son intégrité.

C'était se préoccuper un peu tard de cette fameuse intégrité.

Mais quel était donc le souffle qui passait sur les esprits ? qui avait donc sombré dans les conseils de la vieille Europe ? qui avait disparu, l'intelligence ou la bonne foi ?

Cependant les amiraux anglais et autrichiens ne cueillirent pas partout ces lauriers faciles dont ils étaient si avides. A Batroun, petite ville dominée par la partie la plus pittoresque du Liban, ils échouèrent complètement et les fusées à la Congrève furent sans pouvoir et sans effet. A Tripoli, charmante ville commerçante et active arrosée par le Kadissât, non seulement la partie haute échappa aux horreurs de l'incendie, mais la marine se défendit si vaillamment que les navires alliés furent obligés de s'éloigner sans avoir accompli leur œuvre de destruction. Enfin Tortose, le point le plus extrême qui eût été exposé aux insultes des escadres, Tortose dont le vieux château, qui remonte aux Croisades, est plus un ornement dans le paysage qu'une défense, repoussa si énergiquement toutes les attaques et sut si bien employer les faibles ressources dont elle disposait que les assaillants durent se retirer avec la honte de n'avoir pu l'anéantir.

La pauvre Saïda fut moins heureuse, mais si elle succomba,

ce fut moins devant la force que devant la trahison, cette arme terrible contre laquelle il n'est pas de résistance.

Au commencement d'octobre, deux vaisseaux de ligne et quatre frégates, accompagnés d'une foule de petits navires d'un plus faible tonnage, vinrent s'embosser devant l'héroïque cité et ouvrirent le feu contre ses remparts qu'ils croyaient pouvoir facilement renverser.

A leur grand étonnement, la vieille forteresse répondit et avec une telle énergie que l'orage qui partait de la ville égalait en intensité celui qui sortait des vaisseaux et que ceux ci durent maintenir leur distance pour ne pas être coulés.

On eût dit que c'était Soliman qui commandait encore la place assiégée, tant ses défenseurs montraient d'audace et de ténacité.

Mais si ce n'était pas Soliman c'était aussi un héros, Hassan-Bey, dont l'histoire doit conserver et honorer le souvenir. C'est un devoir pour quiconque tient la plume d'offrir les grands caractères en exemple à la postérité. L'histoire et la poésie ont immortalisé des soldats qui ne valaient pas celui-ci.

Partout à la fois, partout intrépide, au milieu de la population alarmée qu'il rassurait, de ses troupes dont il enflammait les courages, dans la citadelle qu'entourait un cercle de feu, à la marine dont il défendait les approches, dans la ville dont i faisait éteindre les incendies et où il faisait panser les blessés, Hassan-Bey eût triomphé et vu fuir l'escadre ennemie, si un officier syrien, un traître, n'eût ouvert à un détachement anglais la porte qui regardait le levant.

Au bruit de la fusillade qui s'alluma soudain de ce côté, Hassan comprit le danger et voulant sauver son héroïque garnison, il la rappela de la citadelle, la concentra sur les places de la ville, dans les rues, dans les khans et, pour s'échapper, il la lança du côté de la porte qu'occupaient les Anglais.

Mais les rues étaient trop étroites pour essayer un déploiement

suffisant, l'artillerie ne pouvait jouer dans ces carrefours enchevêtrés ; les Anglais s'étaient hâtés de se retrancher dans leur position et ils tenaient avec leur fermeté habituelle, tandis que des renforts leur arrivaient, que la population courait éperdue et que, les vaisseaux rapprochés, commencaient enfin l'œuvre terrible de destruction.

Hassan-Bey se replie et se fortifie dans la caserne d'où il essaie de repousser les assaillants ; mais les troupes de débarquement se jettent à terre et emportent la caserne d'assaut. La garnison égyptienne fuit sur les toits et Hassan ne désespère point encore de la fortune. Ses canons sont pris et la grande voix de l'artillerie tonne contre le quartier qu'il occupe. Un de ses soldats arbore le drapeau blanc à une fenêtre ; Hassan se précipite, arrache le drapeau des mains du soldat et, d'un coup de pistolet, lui brûle la cervelle.

Sans laisser à ses soldats le temps de se reconnaître, il fait sonner la charge et trois fois se précipite à leur tête sur les alliés qui l'enserrent ; à la quatrième sortie, une fusillade épouvantable l'accueille, trois balles le frappent et il tombe pour ne plus se relever.

A sa chute, les Turcs se précipitent et veulent dépecer son cadavre. Les Anglais le leur arrachent, et, admirateurs d'un si sublime courage, respectueux pour un cadavre si glorieux, ils le font entourer d'une garde protectrice, et bientôt ensevelir avec les honneurs dus à son rang et à sa bravoure.

La ville était en décombres, la citadelle détruite, [1] le pont renversé, les vaisseaux à quelques encablures, les portes solidement

[1] « En 1840, les flottes alliées anglaise et autrichienne, bombardèrent *brutalement* Sidon pendant six heures et détruisirent, *sans aucune nécessité*, une partie du beau château maritime élevé par saint Louis ».

La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon. *Tour du Monde*, 1881, p. 6.

gardées ; les quinze à dix-huit cents Égyptiens qui survivaient mirent bas les armes et se rendirent.

Voilà les hommes dont, en France, la presse même outragea le courage, les soldats dont l'amiral Roussin osa dire à la Chambre des députés :

« Vous parlez des forces du pacha, vous parlez de ses armées et de ses flottes; mais il n'a que des apparences d'armée et des apparences de flotte. Ses soldats tous réunis ne résisteraient pas à un régiment européen ; quant à ses vaisseaux, je ne demande qu'une frégate, une seule pour les disperser et les brûler. J'ai vu de trop près ces troupes et ces marins pour les traiter autrement que comme de vaines fantasmagories ».

Voilà où la passion avait poussé quelques esprits ; voilà ce qu'on avait de justice et de savoir à la Chambre qui gouvernait la nation.

Il est vrai que la calomnie eut parfois les apparences pour elle. Tout à coup, aux ravages des alliés, aux soulèvements suscités par l'Angleterre, les généraux égyptiens ne répondirent plus qu'en se repliant sur des points fortifiés et en évitant de se commettre avec les soldats de l'Europe. Sour elle-même, l'ancienne Tyr, défendue par quinze cents hommes et remplie d'une immense quantité de blés et de munitions, mais manquant d'artillerie, céda aux premières sommations d'une frégate anglaise, accompagnée d'une frégate turque et sa garnison sortit des murs sans opposer la moindre résistance, comme si elle n'eût attendu que le commandement de l'officier anglais pour se mettre en marche et rejoindre les autres corps qui se rapprochaient de Soliman.

Ce ne fut ni lâcheté ni impuissance.

Le vrai secret de la conduite des Égyptiens méconnue en Europe, fut dans les ordres précis donnés par le vice roi à Ibrahim et plus encore à Soliman, dont l'audace active n'aurait pas permis, sans de graves raisons, la perte successive des

conquêtes qui avaient coûté tant de labeurs et tant de sang. Abandonné par la France, après avoir été poussé à la résistance par la légèreté vantarde du premier ministre français, se voyant livré pieds et poings liés à l'Angleterre, le vice-roi, en sacrifiant tout, voulut sauver l'Égypte et assurer du moins la perpétuité de sa race sur ce trône amoindri. Pour lors, et pliant devant l'orage, changeant rapidement de politique et d'allure, il ne devait plus, en aucun cas, indisposer contre lui son irritable et puissante ennemie; en aucun cas, il ne fallait offenser son amour-propre en lui infligeant un échec qui aurait appelé les plus violentes représailles. Il avait abandonné l'Arabie et le protectorat si précieux des villes saintes; il se décida bientôt à sacrifier la Syrie, comme le marin qui, dans la tempête, jette à l'eau ses marchandises, ses munitions et jusqu'à son artillerie, pour sauver du moins le navire qui doit le conduire au port.

D'après ses instructions rigoureusement obéies, les chefs égyptiens quittèrent peu à peu le littoral et s'éloignant de cette énorme flotte lancée contre eux, mirent leurs soldats à l'abri de ces canons à longue portée auxquels leur légère artillerie de campagne ne pouvait répondre. Qu'importait le sort des malheureuses villes de la Syrie, le bombardement et l'incendie de tant de cités, la ruine d'inoffensives populations, puisque l'Égypte ne pouvait en conserver la domination et la propriété? Le but du vice-roi était de sauver désormais sa vaillante armée si éprouvée et son artillerie que les finances de son trésor n'auraient pu remplacer. Par ses ordres, toutes les troupes disséminées dans les pachaliks d'Alep, de Tripoli et d'Acre durent converger vers Balbek et Damas où elles étaient à l'abri de toute attaque et d'où, menaçantes encore, après un repos nécessaire, elles devaient, au premier signal, rentrer en Égypte, où elles n'auraient plus eu qu'à maintenir la sécurité du pays.

Ces sages mesures ne purent être prises sans contre-temps et sans échecs.

Le mois de septembre avait été plus fatal qu'avantageux aux armes égyptiennes, car si Soliman et Ibrahim se maintenaient avec le peu de forces qu'ils avaient sous la main, l'or de l'Angleterre, la proximité de sa flotte et l'alliance des quatre grandes puissances contre la fortune du vice-roi indiquaient trop aux montagnards du Liban que la Syrie allait échapper à ses maîtres. Aussi, tandis que la montagne témoignait autant de mauvais vouloir à l'Égypte qu'il était possible, les soldats syriens, si nombreux dans l'armée, se battaient-ils avec une mollesse compromettante pour les régiments et désertaient-ils avec un empressement qui prouvait, qu'en s'enfuyant, ils faisaient une bonne affaire.

Ibrahim voulut, avec ses quinze mille hommes, s'approcher du camp de Djournie, mais il trouva l'armée anglaise si bien fortifiée et les navires alliés si rapprochés de la côte qu'il abandonna sa velléité de reconnaissance. S'éloignant donc sans avoir tâté le terrain, il laissa Soliman, avec trois mille hommes, au-dessus de Beyrouth, établit solidement Osman Pacha dans un camp fortifié, à Marouba, et lui-même se rapprocha de Deïr el-Kamar pour se concerter avec le vieil émir Beschir, son ancien et fidèle allié.

Mais cette fois, l'étoile de l'Égypte avait trop visiblement pâli pour que le prince du Liban voulût encore marcher lui-même à sa clarté. Aux invitations d'Ibrahim de venir le rejoindre avec ses troupes, Beschir opposa les tergiversations et les lenteurs qui lui avaient si souvent réussi. Cette fois encore, il crut avoir à se réjouir de ne s'être pas pressé car, le 4 octobre, un corps d'Anglais, de Turcs et de Druses ayant attaqué Osman-Pacha, tous les soldats syriens, au premier feu, s'empressèrent d'abandonner leur drapeau et de passer à l'ennemi, pendant que

le reste des troupes, effrayé de cette désertion, se retira, par les routes les plus voisines, de l'autre côté des montagnes et gagna Balbek, où se massaient les garnisons d'Alep, d'Hamah et de Homs avec leur artillerie et leurs munitions.

Cette affaire, qui n'était qu'un accident de guerre, décida le vieil émir. Au lieu de répondre à l'appel d'Ibrahim, il ouvrit l'oreille aux propositions des Anglais, signa, le 5, une convention avec l'amiral Stopford et déclara ne reconnaître pour vice-roi d'Égypte et pour son suzerain, après le redouté sultan, que son altesse, le séraskier Izzet-Pacha, nommé par la sublime Porte pour remplacer Méhémet-Ali.

A ces conditions, il obtint qu'on lui conserverait le titre de Prince de la montagne, et, après avoir laissé passer quelques jours sous le spécieux prétexte que les troupes d'Ibrahim lui coupaient le chemin de la mer, il descendit de son palais, avec une escorte imposante et, le 11, se présenta au quartier général anglais, à Saïda.

Là, sa consternation fut extrême. Il apprit en même temps que l'amiral Stopford, lassé de l'attendre, avait quitté Saïda, qu'il se trouvait devant Beyrouth, enfin, coup plus terrible, que lui-même était destitué et qu'il ne pouvait plus rester en Syrie. Un capitaine anglais le prit à son bord et le conduisit à Beyrouth, où l'amiral, rejetant sa demande de l'envoyer en Italie ou en France, le fit conduire à Malte avec sa suite et une partie de sa famille. Il y aborda le 1er novembre ; il avait alors quatre-vingt-cinq ans.

Ainsi finit la fortune politique de l'intelligent et énergique vieillard qui, comme Méhémet-Ali, et Ali-Pacha de Janina, s'était élevé du rang le plus bas au rang suprême, puisqu'il gouvernait la montagne comme un roi. De sa résidence de Beit-ed-Din, il avait fait un palais et une forteresse ; de là, il dominait également sur les Druses, les Maronites, les Métualis, les

Bédouins, les Turcs et les chrétiens, dictant des lois, percevant les impôts et faisant courber les plus hautes têtes. Mais, aucune fortune n'est éternelle et après avoir été pendant quarante ans le maître presque indépendant de cette magnifique contrée, après avoir traité avec le général Bonaparte assiégeant Saint-Jean-d'Acre, et l'amiral Stopford brûlant Beyrouth, vaincu par les événements plutôt que par la vieillesse, il avait dû prendre, à quatre-vingt-cinq ans, le chemin de l'exil pour végéter quelque temps dans une possession de l'Angleterre et venir enfin mourir misérablement à Constantinople, dans le chagrin, la gêne et l'oubli.

M. Paul Mouriez, dans son *Histoire de Méhémet-Ali* [1], prétend que, pendant que la flotte des alliés croisait devant les côtes de la Syrie, de nouvelles tentatives de corruption avaient été faites sur les principaux généraux égyptiens et qu'on offrit à « Soliman Pacha le pachalik de l'île de Chypre, avec hérédité pour ses enfants ; à Méhémed-Pacha, celui de Tripoli et à Ché-rif-Pacha, le reste de la Syrie, aux mêmes conditions. » Mais que ceux-ci refusèrent. Nous croyons qu'il y a confusion dans le récit de l'historien. L'offre et le refus avaient eu lieu, mais huit ans auparavant, pendant la première guerre de Syrie et la tentative venait de la Turquie, peu scrupuleuse sur les moyens d'action, ce n'est ni le commodore Napier, ni l'amiral Stopford, ni l'Angleterre, sans doute, qui eussent voulu se souiller par un pareil acte de trahison.

Mais si l'Angleterre n'essaya point elle-même d'acheter Soliman Pacha, elle n'en continua pas moins ses projets de soulèvement dans la montagne. Trente mille fusils ayant été distribués par elle aux Syriens, les montagnards descendirent de tous côtés, en troupe ou séparément, attaquant les postes égyptiens.

[1] Paris, 1858, t. IV, p. 306.

coupant les relations et enlevant les convois. Plus la fortune se déclarait contre les Africains, plus les montagnards redoublaient d'audace et il fallut que l'Égypte eût des troupes solides et des généraux énergiques et habiles, pour qu'au milieu des privations et des souffrances qu'ils enduraient les soldats résistassent à tous les périls. Ce fut encore la ruse ou la trahison qui vint en aide aux Syriens et à leurs alliés, dans cette guerre qui fut trop souvent sans merci et sans pitié.

Pendant que Soliman, avec le peu de troupes qu'il avait sous ses ordres, gardait Beyrouth et maintenait la liberté des passages, Ibrahim, qui avait quitté la route de Deïr-el-Kamar où il n'avait plus d'allié, s'était rapproché des gorges du Liban et des routes sauvages par lesquelles il pouvait communiquer avec Balbek et Damas. Son armée occupait ces deux villes. Entouré d'ennemis comme il l'était, il avait organisé ses défenses, assis son camp dans les rochers à Calas-Meïdat, au-dessus de Beyrouth, entre la montagne et la mer et il s'y croyait en sûreté, quand, le 9 octobre, le commodore Napier vint l'y surprendre, pendant que les Druses l'attaquaient par les hauteurs sous la conduite le leur nouveau chef, l'émir El-Kasim, un des fils du vieux Beschir.

Au commandement des officiers anglais et avec l'appui des troupes de débarquement qui leur donnaient de la confiance, les Turcs abordèrent avec fureur les Égyptiens dont la présence leur inspirait naguère tant de terreur et devant lesquels ils avaient fui tant de fois. Les Égyptiens résistèrent bravement, mais pris entre deux feux et trop peu nombreux pour défendre des lignes si étendues, ils demandèrent des secours dans les vallées proches de Balbek et à Soliman qui, depuis la veille, avait quitté sa position pour revenir à Beyrouth, où, d'après les mouvements des vaisseaux anglais, il s'attendait à être attaqué.

A l'appel d'Ibrahim, deux mille hommes campés non loin de

lui dans les montagnes et qui gardaient les précieux passages, accoururent et se trouvèrent aux prises avec les Druses qui garnissaient les crêtes. Ce fut du moins une diversion dans le sérieux combat qui était engagé.

Soliman, qui n'avait que deux régiments, les 6e et 10e de ligne, pour garder la ville dont les intentions lui étaient suspectes, n'hésita pas cependant à en détacher quatre bataillons qu'il lança aussitôt du côté de la montagne, inquiet de voir les dangers qu'allait courir cette poignée de braves, mais ne pouvant résister à l'appel pressant de son ami.

Les courriers lui apprirent que les Égyptiens s'étaient battus toute la journée et qu'ils avaient résisté.

Le 10, le combat reprit, dura une partie du jour, mais, écrasés par le nombre, les Égyptiens battirent en retraite, en bon ordre d'abord, et sous la voix des chefs. Mais pressés dans les cols et les ravins, décimés du haut des pentes et des rochers, la panique les prit et ils s'enfuirent, laissant huit cents prisonniers. Des courriers ou des fuyards, des traîtres peut être, vinrent apprendre à Soliman la fatale nouvelle, et ajoutèrent que les troupes égyptiennes étaient anéanties et qu'Ibrahim était au nombre des morts ou des prisonniers.

Éperdu, et voulant à tout prix sauver Ibrahim, le délivrer, le racheter, ou faire ensevelir son cadavre, Soliman laissa dans la ville le 6e régiment, sous les ordres de son colonel Sadik-Bey et, à la tête du 10e, il courut à la montagne à la recherche du lieu où s'était livré la bataille, sans calculer s'il allait trouver l'armée anglaise devant lui [1]. C'était une de ces pensées comme

[1] Le 15 octobre 1840, à 6 heures du soir, un cynique bandit, Darmès, tira sur Louis-Philippe, non loin du pont de la Concorde. La carabine éclata et l'assassin eut plusieurs doigts de la main enlevés. Il fut immédiatement arrêté.

L'Europe suivait avec tant d'anxiété les événements du Liban, le nom de Soliman était si connu et si resplendissant, le vainqueur de Nezib passait tellement pour

son audace et son amitié n'en avaient pas. Il arrive, apprend qu'Ibrahim vit encore et qu'il se retire vers la plaine de Balbek.

Il respire, mais son régiment est attaqué à son tour. Devant un ennemi victorieux et immensément supérieur, le 10e ne peut tenir; il est cerné, lutte, succombe et se disperse. Jugeant aussitôt que Beyrouth est à peu près abandonné, la route coupée de ce côté là et que sur la plage tout est fini désormais pour les armes égyptiennes, Soliman se dégage, se précipite dans la montagne, fuit de toute la vitesse de son cheval devant les Druses qui le poursuivent, évite les coups de feu, prend les défilés avec une poignée de soldats et d'officiers qu'il a ralliés autour de lui et, remontant le Wadi-Tarchieh, loin de la route des caravanes infestée de maraudeurs, gagne, à travers les bois de pins, les sommets du Liban, d'où la troupe fugitive redescend au milieu des riches vignobles de Zahlèh ; là, épuisé de fatigues et d'ennuis, au milieu de fugitifs épouvantés, il trouve l'armée égyptienne consternée et Ibrahim sain et sauf mais à moitié fou de douleur.

Les deux généraux s'embrassèrent les larmes aux yeux. Les canons, les munitions, les armes, la moitié du corps d'armée d'Ibrahim étaient au pouvoir de l'ennemi.

A chaque instant, les fuyards arrivaient des montagnes et confirmaient les détails des désastres qu'ils avaient vus.

Cependant, le malheur n'était pas assez complet.

A la sortie de Soliman dont l'énergie maintenait la ville, les habitants de Beyrouth avaient allumé des feux et fait signe aux Anglais que les remparts n'avaient plus de défenseurs. Ceux-ci, méfiants et prudents, s'étaient rapprochés sans oser débarquer. Au jour, Sadik Bey, connaissant les mauvaises nouvelles,

être l'âme et le bon génie de l'armée égyptienne que l'assassin du roi, simple domestique frotteur, homme grossier et sans éducation, disait au sergent Duprade : « Si j'avais réussi, *Soliman eût été délivré.* »

et voyant les navires mettre les chaloupes à la mer, était sorti de la ville avec ses soldats, ne sachant ni quelle direction prendre, ni quelle route suivre pour les sauver. A peine est-il hors des remparts, qu'un messager lui annonce qu'Ibrahim est en sûreté et que Soliman revient avec son vaillant régiment. Sadik-Bey plus épouvanté encore que ravi, rentre dans la ville dont il avait la garde et qu'il n'aurait pas dû abandonner. Mais il se trouve en présence des Anglais ; Beyrouth venait d'être prise sans combat. La tête perdue, craignant les lois de son pays et la colère des siens autant que l'ennemi, le malheureux colonel met bas les armes et se livre avec tous ses soldats.

On cria en Europe que la garnison égyptienne s'était rendue lâchement, à la première sommation, sans coup férir. Quelle est donc la nation civilisée qui ne s'est pas trouvée dans un pareil cercle de fatalité et dont les soldats n'aient pas quelquefois tout perdu, *hors l'honneur ?*

La prise de Beyrouth, malheur pour l'Égypte, sauva la France. On fut effrayé à Paris de voir la nation courir les aventures, sans appui, sans allié, sans flotte, sans armée et sous la direction d'un ambitieux dont la sottise avait compromis notre dignité et notre fortune. Rien n'était préparé pour la guerre et il l'avait annoncée. Il avait défié l'Europe sans avoir consulté nos forces et nos moyens. Après avoir poussé le vice-roi à la résistance à outrance et avoir promis un million d'hommes pour le soutenir, il avait retiré ses promesses et ses secours ; il n'avait rien fait et l'Égypte se voyait démembrée. Nous avions les sympathies de la Prusse et l'alliance de l'Angleterre ; nous étions supportés par l'Autriche et la Russie, et depuis que le journaliste, chef de l'opposition, était au pouvoir, magiquement le vide s'était fait autour de nous ; les méfiances et les haines étaient écloses ; un cercle de fer nous entourait, nous, sans armées prêtes, sans approvisionnements suffisants. Comme en 1793, comme en

1815, une vaste coalition provoquée par nous, s'était formée contre nous et nous n'avions pour lui résister ni l'enthousiasme héroïque de la Révolution, ni les jeunes généraux de la République ou du Consulat, ni un roi belliqueux sur le trône.

On ouvrit les yeux, on eut peur; on eut tout à coup des plaintes et des sympathies pour le vieux souverain égyptien que notre politique fanfaronne avait trompé; on s'indigna contre les conseillers malhabiles qui l'avaient poussé à refuser des conditions honorables et brillantes; on jeta l'affront et la honte à ceux qui, après avoir voulu lancer l'armée africaine au delà du Taurus, n'avaient pas même aujourd'hui une goëlette pour aller en recueillir les débris. Un moment égaré par une presse vendue, l'esprit public réagit au nom de la morale, de l'ordre et de la tranquillité. Les grandes voix de l'agriculture, du commerce et de l'industrie s'élevèrent; l'opinion se dressa contre le cabinet aventurier qui nous menait à la ruine et lui barra résolument le chemin[1].

Devant ce déchaînement, M. Thiers tomba.

Aussitôt, une immense détente se fit dans les esprits.

Non seulement la France respira, mais l'Europe fut soulagée. Un ministère honnête fut choisi. Les puissances virent avec joie la France rentrer dans le concert européen et déclarèrent que le

[1] C'est de lui que le comte d'Alton-Shée disait dans ses *Mémoires* : « Le 1er mars 1840, le roi dut subir des ministres imposés, ayant pour président du Conseil M. Thiers. On se rappelle la bruyante inertie, les tergiversations, les fautes de celui qui avait dit en saisissant le pouvoir : « Si je *fléchis*, ce ne sera « pas mon cœur, ce ne sera pas l'énergie de ma volonté. Si je *fléchis*, ce sera mon « esprit; ce sera parce que les circonstances seront plus grandes que lui ». A l'intérieur, il avait eludé, enterré les réformes politiques; à l'extérieur, au lieu d'une marche droite, indépendante, il avait louvoyé, entreprenant de lutter de finesse avec le souverain. Ainsi joué par son royal adversaire, compromis, discrédité, ce mandataire infidèle de l'opposition tombait, le 29 octobre, à la risee des courtisans. » (*Souvenirs de 1847 et de 1848*, par le comte d'ALTON-SHÉE, Paris, Dreyfous, in-8. *Introduction* p. 3 et 4.) On ne pouvait pas parler de M. Thiers avec plus de dignité et de modération

traité du 15 mai n'avait été fait que contre les agissements du vaniteux brouillon qui avait voulu délier seul une question où l'intérêt de tous était engagé. L'Autriche se rapprocha la première des Tuileries : la Prusse la suivit, et si la Russie fut mécontente au fond du cœur de voir la France reprendre ses relations avec l'Angleterre, si elle fut contrariée que les armées égyptiennes ne lui donnassent plus le prétexte de jeter ses cosaques à travers les Balkans, ou d'envoyer ses vaisseaux à l'entrée de la Corne-d'Or, elle fut du moins assez prudente pour n'en rien laisser voir et assez habile pour s'unir de bonne grâce à tous ceux qui voulaient l'ordre et la paix [1].

Quant à l'Égypte, elle n'avait plus qu'à se courber et à implorer de l'Europe, désormais unie, un adoucissement à ses malheurs.

[1] « Il ressort de tous les points que je viens d'examiner que M. Thiers a été constamment battu par le cabinet du 15 mai. Qu'on ne pense pas, toutefois, que cet ex-ministre se tint sur la défensive : au contraire, il paraissait ne pas se douter *qu'il était sous le coup des inculpations les plus graves qui puissent peser sur un homme d'État*. Pendant le cours de cette longue discussion, il a presque toujours conservé la position offensive : tantôt il attaquait ses prédécesseurs, tantôt ses successeurs, tantôt, enfin, *il s'attaquait lui-même en critiquant amèrement la politique générale qu'il avait défendue pendant six ans*.

« Je crois que jamais la tribune n'a vu de *pareils tours de force (sic)*. L'art de dénaturer les faits et de tirer bon parti de documents qui sont contraires; l'art d'opposer des lettres de peu d'importance à des pièces officielles, l'art même de se contredire n'ont jamais été mieux exploités. M. Thiers a poussé si loin l'habileté dans cette discussion, et il embrouillait tellement toutes les dates, qu'à la séance du 27, j'en étais venu à douter de ce que j'avais lu et étudié sur les originaux des pièces qu'il citait. S'agissait-il, par exemple, des faits de juin, cet ex-ministre répondait par des pièces d'avril ou de mai : ainsi, pour prouver qu'en juin et juillet nous tenions une conduite loyale à Alexandrie, pour prouver que nous ne travaillions pas à un arrangement direct et que nous donnions des conseils de sagesse et de modération, cet orateur nous lisait des dépêches du 8 mai, de M. Guizot, qui écrivait de Londres : « Lord Palmerston m'a dit que « le colonel Hodges (consul anglais à Alexandrie), se louant beaucoup de la loyauté « de M. Cochelet et des conseils très raisonnables que notre consul donnait très « sincèrement à Mehemet-Ali. » — On peut voir cet essai de mystification, page 230 du *Moniteur*. » D'ANGEVILLE, *loc. cit.*, p. 138 et 139.

CHAPITRE XVII

EN RETRAITE

Quand Ibrahim et Soliman eurent quitté les rivages de la Syrie et abandonné la défense des côtes, il ne restait plus à l'Égypte, dans ce pays, que deux villes : Saint-Jean-d'Acre et Tripoli. En quelques mois, combien la fortune avait changé ! un concours inouï de circonstances avait aux plus brillantes victoires fait succéder les revers, mais la gloire était sauve. Combien d'énergie, d'intrépidité et de génie n'avait-il pas fallu aux généraux égyptiens pour lutter, avec une poignée de Nubiens et de fellahs, contre les flottes combinées de la Turquie, de l'Autriche et de l'Angleterre, dans un pays soulevé, au milieu de montagnards armés et avec des régiments où se trouvaient tant de Syriens, c'est-à-dire de soldats ébranlés et peu fidèles, qui rappelés par l'amour du pays ou soudoyés par l'or de l'intrigue, lâchaient pied dans les marches ou fuyaient devant le canon !

La passion et l'éloignement firent méconnaître les héros dont l'Égypte était si fière et parmi lesquels la France aurait dû reconnaître tant de ses fils. Mais si les Prières boiteuses atteignaient jadis toujours leur but, il en sera de même de l'Histoire qui

ne faillira pas à sa mission de mettre en lumière et de glorifier les vertus, les hauts faits, les sacrifices et toutes les grandes actions.

En ce moment, elle protestera contre les trop aveugles calomnies des contemporains et c'est avec fierté qu'elle gardera le souvenir d'Ibrahim, de Soliman, d'Achmet-Menykli, de Selym-Pacha, d'Achmet-Bey, de Boghos-Bey, le fidèle conseiller du vieux roi ; de Hassan Bey, le défenseur de Saïda et, entre tous d'Ioussouf-Aga, le colonel Schultz, brillant commandant du génie de l'armée égyptienne qui, du 1er au 3 novembre, sous un ouragan de fer et derrière quelques retranchements élevés par lui à la hâte, défendit Saint-Jean-d'Acre, avec quinze cents hommes et soixante et douze canons de douze, contre sept vaisseaux, quatre frégates, quatre corvettes, un brick et quatre bateaux à vapeur, offrant un total de quatre cent soixante-dix-huit canons sur un bord seulement, tous d'un calibre de trente-deux, soixante-huit et quatre-vingt, qui ne cessèrent de tonner. Le *Bellérophon* seul usa, pendant le bombardement, cent soixante barils de poudre et vingt-huit tonneaux de boulets rouges.

Et cette défense eut lieu au milieu d'une ville hostile, au centre d'une province soulevée, sans espoir de secours : elle ne finit que quand le magasin de poudre des Égyptiens eût fait explosion et que le colonel Schultz eût eu, d'un éclat de bombe, le bras cassé en quatre endroits.

Un tiers de la ville avait sauté, un régiment égyptien avait péri tout entier.

Le troisième jour, il n'y avait plus de défenseurs.

Le quart des canonniers égyptiens était mort à son poste, sur les affuts. Les blessés étaient gisants à côté de leurs pièces ; ils moururent sans avoir capitulé.

C'est avec ces hommes que Soliman avait vaincu à Homs, à

Hamah, à Beylan, à Konieh, à Nézib, et qu'il serait allé à Constantinople si, à chacun de ses élans, l'Europe n'eût entravé sa route.

Nous n'avions pas à parler de Saint-Jean-d'Acre, Soliman étant resté étranger à sa défense, mais nous n'avons pu passer sous silence, au moment de l'écroulement de la puissance de Méhémet-Ali, l'héroïsme d'un de ses plus énergiques officiers et nous empêcher de rétablir la vérité sur cette prise de ville que les journaux ont si outrageusement défigurée.

Il n'est pas un ouvrage écrit sur l'Égypte et sur la guerre de Syrie qui n'ait témoigné son étonnement sur cette sombre éclipse de la gloire égyptienne, sur la disparition de l'armée, sur l'inaction ou la lâcheté des généraux, la pusillanimité des soldats, la dissémination des munitions et de l'artillerie que la flotte anglaise n'eut, dit-on, que la peine de cueillir. Nous avons déjà fait justice d'une partie de ces accusations en montrant Saint-Jean-d'Acre, Beyrouth et Saïda; il nous reste à faire voir ce qu'était devenue cette armée que les Anglais, les Autrichiens, les Turcs, les Druses et les Bédouins avaient anéantie au point qu'il n'en restait ni un canon ni un soldat.

Les ordres du vice-roi avaient été obéis, et si, à force d'audace de la part des généraux, d'héroïsme de la part des soldats, quelques troupes éparses avaient pu lutter sur les côtes et dans les villes, contre les flottes et contre l'insurrection, l'Égypte n'en avait pas moins encore une armée nombreuse, vaillante, énergique, sa dernière ressource peut-être, mais digne en tous points de Konieh et de Nézib.

En rejoignant Ibrahim au camp de Zahlèh, Soliman rendit la joie et la confiance à tous ces régiments rappelés de tous les points et en ce moment échelonnés entre Balbek et Damas. Ils s'étaient repliés, suivant les ordres reçus, d'Orfa, d'Alep, d'Antioche, d'Hama, d'Homs, abandonnant la Syrie à l'Angleterre ou

à l'insurrection et prêts à rentrer en Égypte, dès lors seule possession du vice-roi. Ses généraux tinrent conseil et s'informèrent de quelles forces ils pouvaient disposer.

Les rapports les plus défavorables, de ceux qui sont venus jusqu'à nous, furent qu'ils avaient sous la main vingt-cinq mille hommes de troupes régulières, parfaitement équipées, trente mille irréguliers, infanterie et cavalerie, trois mille hommes de cavalerie d'élite et deux cents pièces de canon. Avec des officiers comme les siens, l'armée était encore assez imposante et on pouvait la respecter.

Comme il n'était plus question désormais de garder la Syrie et qu'il ne s'agissait que de rentrer en Égypte, à travers les montagnes insurgées ou le désert, on donna aux troupes trois semaines de repos et on se rapprocha du midi.

Ce mouvement fit soulever tout ce qui, dans le Liban, n'était pas en armes. La retraite équivalait à une défaite ; se replier sur le Jourdain et le Nil n'était-ce pas s'avouer vaincu ?

Le nouvel émir des Druses, Béchir-El-Kasim, crut pouvoir saisir cette occasion de faire connaître au monde ses talents militaires jusque-là un peu voilés, et de s'illustrer aux dépens de ceux qu'il regardait déjà comme à lui. Après avoir suivi l'armée égyptienne, enlevé les traînards et insulté les convois, sans songer aux services que le vice-roi avait rendus à son père, à l'alliance de ces deux vieillards, sans se souvenir qu'il avait été compagnon d'armes d'Ibrahim, ingrat comme un Arabe, il voulut soulever les habitants du Hauran, au sud de Damas et, avec leur secours, arrêter les Égyptiens, les anéantir et s'emparer de leurs dépouilles. Mais pour plus de sûreté, il appela les Métualis à son aide et leur offrit une part dans la gloire et le butin. Les Métualis accoururent ; tous, en nombre se portèrent en avant et s'embusquèrent dans une forte position, au pied du

petit village de Sàso, sur les bords du Djennâni. C'était par ce chemin qu'Ibrahim devait se retirer.

Celui-ci qui veillait, comme un général qui sait la guerre, irrité de cette ingratitude et de cette audace, prit avec lui cinq mille cavaliers irréguliers, un escadron de ses dragons d'élite si solides au feu et, dans la nuit du 26 au 27 novembre, par une profonde obscurité, surprit Métualis et Druses dans leur sommeil, livra les malheureux à la colère des Égyptiens qui ne pardonnaient pas une pareille perfidie, et les laissa massacrer sans faire de prisonniers.

La vengeance des Africains fut complète.

La perte des Syriens était, en effet, immense ; la consternation se répandit dans le Liban et le nouvel émir perdit l'envie de se mesurer désormais avec des troupes éprouvées et des généraux comme Ibrahim.

Cependant l'hiver sévissait, la neige couvrait les montagnes, et les familles attachées aux Égyptiens, qui craignaient de rester dans un pays où elles étaient compromises, étant venues rejoindre l'armée pour se mettre sous sa protection et rentrer en Égypte avec elle, la famine et la dyssenterie se répandirent dans cette multitude sans organisation, qui éprouvait toutes les terreurs avec toutes les privations; bientôt les soldats furent atteints comme la foule, puis les chefs, et enfin, malgré leur énergie, les deux têtes de l'armée, Ibrahim et Soliman. Ceux-ci succombant, qui aurait sauvé cette agglomération d'éléments si divers ?

Ce fut alors surtout que le danger apparut aux Africains ; seuls, éloignés de leur patrie, sans chefs pour les conduire, au milieu d'un pays soulevé et d'ennemis acharnés, ils se sentaient perdus sans retour ; heureusement, la destinée d'Ibrahim et de Soliman n'était pas finie. Les généraux, malgré leurs souffrances, ne s'abandonnèrent ni au découragement ni au désespoir. Ils se rapprochèrent de Damas, avec ce peuple entier qui les

suivait, marchands, juifs, employés d'administration, femmes, enfants, domestiques, pauvres esclaves désespérés, que la misère dévorait. Ibrahim choisit un emplacement convenable au midi de la ville, fortifia son camp qu'il jugea plus sûr contre la désertion que l'intérieur de la cité, et envoya des courriers à son père pour lui demander s'il fallait jeter une partie de ses troupes sur Saint-Jean-d'Acre ou rentrer en Égypte, malgré les mauvais temps et les mauvais chemins, comme le lui avaient signifié des ordres antérieurs ?

Avant d'avoir reçu la réponse du vice-roi, il apprit à Damas la reddition de la ville qu'il voulait sauver. D'ailleurs, la neige qui couvrait la montagne d'une manière insolite et le soulèvement des montagnards, n'auraient plus permis aux convois et à l'armée de s'engager dans les défilés du Liban. Quand les lettres du vice-roi arrivèrent, les rigueurs de l'hiver, le manque de bois, les maladies, les aspirations générales, s'accordaient trop bien avec la confirmation des ordres précédents pour qu'on hésitât. L'armée fit ses préparatifs définitifs, et vers le milieu de décembre fit ses adieux à cette Syrie qu'elle avait arrosée des flots de son sang et qu'elle ne devait plus jamais revoir.

Les dernières tentes levées, quelques cavaliers, sans doute, jetèrent encore un long regard sur ce paradis du monde, sur cet Eden qui n'a pas son égal dans l'univers. Le Barada descendu des flancs de l'Anti-Liban, accourait apporter la fertilité et la fraîcheur dans la vaste plaine devenue, grâce à lui, un splendide jardin ; Damas, El-Cham, élevait au ciel les minarets de marbre de ses trois cents mosquées et ses massifs de peupliers et de saules pleureurs, ses platanes gigantesques, ses noyers immenses, ses palais et ses bazars où sont amoncelées toutes les richesses de l'Orient. Au-dessus de la ville, s'élevait, comme un géant, la grande mosquée qui semblait vouloir tout effacer ; mais au-dessus d'elle, de même que les œuvres de la nature sont

au-dessus de celles des hommes, se dressaient à l'ouest, jusque dans les nues, les cîmes neigeuses du grand Hermon. D'un autre côté, étincelaient les sommets bleus du Djebel-Haouran et les flancs sublimes du Djebel-el-Aswad et du Djebel-Mania. D'immenses prairies adoucissaient le tableau qui pour les yeux était éblouissant d'éclat.

Y eut-il, dans l'armée, quelque officier, quelque artiste, quelque savant européen pour évoquer les souvenirs que conserve la célèbre cité? C'est probable; jamais expédition de guerre n'a eu lieu sans que la science, la religion ou l'art n'y eût envoyé quelque adepte pour étudier, voir, peindre, prier et secourir, même au milieu des plus affreux dangers. C'est à la suite des marchands d'esclaves, sous l'Équateur, que les plus importantes découvertes géographiques modernes ont été faites, et nuls noms plus que la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, le Jourdain, l'Oronte, l'Euphrate, le Thabor, le Carmel, le Taurus, le Liban, Jérusalem, Alep, Antioche ou Damas n'étaient capables d'attirer et de troubler les hommes de foi, de savoir ou de génie qui se trouvent toujours comme par enchantement, partout où le clairon appelle, où le canon résonne, où passe la caravane et où sont les soldats.

L'armée égyptienne se dirigea, sur trois colonnes, vers la Palestine jusqu'à El-Mezaraïb où elle s'arrêta. Elle marchait depuis six jours.

Arrivée à l'embranchement des chemins, elle reprit haleine et combina sa rentrée, que la foule humaine qu'elle traînait après elle rendait si difficile et si périlleuse. Après des discussions violentes qui faillirent dégénérer en rixes entre les chefs, on arrêta en fin de compte un plan qui, s'il ne fut pas le meilleur, fut du moins celui qui réunit le plus de voix.

Ibrahim prit avec lui trois régiments d'infanterie de la garde, et quelques escadrons de cuirassiers et de lanciers avec les

bachi-bouzouks pour l'éclairer. Soliman l'artillerie, c'est-à-dire près de deux cents pièces de canon, objet de la convoitise des alliés qui voyaient en frémissant ce convoi magnifique leur échapper ; Achmet-Pacha Menykli, que les revers n'abattaient pas, une partie de la cavalerie ; Sélym-Pacha, général d'infanterie de la garde, un des héros de Nézib, cinq régiments de ligne ; enfin Achmet-Pacha-Dramali, autre général de la garde, autre héros de Nézib, encore cinq régiments d'infanterie ; la foule devait suivre chaque corps selon ses sympathies, sa confiance où ses intérêts.

Les nouvelles de la Palestine, qu'on allait traverser, laissaient d'ailleurs cruellement à désirer.

Les Turcs étaient à Jaffa. Une brigade de la garde impériale avait franchi les défilés d'Abou-Gosh et s'était emparée de Jérusalem. Le commandant avait convoqué les émirs, les pachas et les scheiks et, après leur avoir communiqué le firman de déchéance de Méhémet-Ali, avait exigé d'eux, en faveur du sultan, un nouveau serment de fidélité.

Quelles forces opposerait-on au passage de l'armée égyptienne? Quelle serait l'attitude de la population ? Quels obstacles matériels aurait-on à surmonter ? Comment trouverait on des vivres ? La séparation des corps devait diminuer le danger d'affamer le pays : mais quelle retraite à travers ces montagnes sauvages, ces habitants belliqueux, ces troupes déterminées à leur disputer tous les passages ! Que l'Égypte était loin et, de tous ces vaillants soldats qui avaient échappé au canon, de ces officiers résolus, de ces généraux intrépides, combien ne devaient jamais revoir les eaux du Nil !

Achmet-Pacha-Dramali, avec son infanterie, descendit par Hesbân, Dhiban et Kerek jusqu'à Khanzireh ; là, il avait voulu franchir les montagnes, doubler l'extrémité méridionale de la mer Morte et descendre sur Gaza ; mais les redoutables défilés de

Boghaz-Khanzireh s'étaient trouvés gardés par des Bédouins pillards qui lui avaient disputé le passage. Quand il arriva aux frontières de l'Égypte, sur les bords de la mer, il y avait d'affreux vides dans ses régiments.

Ménykli l'avait suivi de loin avec sa cavalerie. Avec la même route, il avait eu la même fortune. Au bout de quelques jours, ses chevaux avaient atteint les fantassins de Dramali, mais harcelé dans sa marche par dix mille Bédouins, obligé de gagner la mer Morte par des précipices périlleux, et de suivre des corniches de rochers sur lesquelles ses chevaux fatigués glissaient et s'abattaient, il avait, encore plus que Dramali, perdu à Boghaz-Khanzireh, ses malheureux soldats ; armes et chevaux encombraient la route. A Gaza, il reconnut avec douleur qu'il n'avait plus que la moitié de son effectif Son voyage avait duré vingt-six jours.

Sélim-Pacha déroba sa marche à l'ennemi et ramena ses régiments, après des combats et des pertes de peu d'importance.

Soliman s'éloigna le plus de la ligne droite ; il prit le chemin des pèlerins dont les puits désaltérèrent ses hommes et ses chevaux, traversa l'Arabie Pétrée par Mahan, Akaba, Nachlé, le désert du Sinaï et Suez.

Sans prendre de repos, satisfait de l'état de son corps d'armée, il s'engagea dans la vallée profonde qui le séparait du but de son voyage. Bientôt les soldats saluèrent de leurs cris le Mokattam et sa citadelle fameuse, le Caire et les innombrables minarets de ses mosquées, les grands arbres de ses jardins, les monuments, les palais, les terrasses, couvertes d'habitants ; bientôt les clameurs de la foule répondirent à ces cris de bonheur ; Turcs, Arabes, Coptes, Francs, Grecs, juifs, nègres, sortant de la ville en foule immense, vinrent saluer la troupe vaillante qui avait porté si haut le nom égyptien et le chef glorieux qui après tant d'exploits et de revers ramenait toute son artillerie, espoir du pays. Aussi

grand à travers le désert aride qu'à Konieh ou à Nézib, Soliman, pendant vingt-sept jours de marches, de fatigue, et de souffrances, avait soutenu le moral des hommes confiés à ses soins, veillé au bien-être et au salut général et repoussé les attaques. Maintenant, il présentait aux arsenaux du Caire cent cinquante pièces de canon, bien montées, bien servies, des chevaux en bon état, et au gouvernement du vice-roi des soldats d'élite, des officiers instruits et éprouvés, cadres précieux pour une nouvelle armée.

A cette vue, l'Égypte oublia ses malheurs et le Caire, *el Kahira*, put se croire encore la *Victorieuse*.

L'imprudent Ibrahim, toujours bouillant, n'avait eu ni la même habileté ni le même bonheur.

Il avait voulu aller droit devant lui, au plus court et au plus dangereux, se heurtant à toutes les troupes qu'on lui opposait, à toutes les difficultés que la nature lui offrait, luttant à chaque défilé, combattant à tous les passages et n'avançant que sur des champs de bataille enlevés de haute lutte mais inondés de sang.

D'El-Mezaraïb, il se porta sur Arbela, El-Husu et Djérach, l'antique Gerasa, une des principales villes de la Décapole, dont les ruines immenses sont une si grande curiosité pour les voyageurs. Il traversa la plaine fertile qui l'entoure et parvint à Es-Salt, le Ramoth de Galaad de la Bible, où les rois Achab et Joram essuyèrent de si cruelles défaites de la part des Syriens [1]. Es-Salt, qui compte encore 3.000 habitants, ferma ses portes et confiant dans sa position sur une montagne et dans sa citadelle bâtie sur un roc élevé, osa braver la colère du fugitif qui ne put châtier tant d'orgueil et tant d'insolence.

On ravagea la campagne, mais les Bédouins avaient déjà

1 III. Rois, ix. — IV. Rois, viii.

enlevé les fourrages, les denrées et les troupeaux, l'armée eut donc grande peine à se nourrir dans cette fertile contrée.

Escorté d'une nuée d'Arabes du désert et du Liban acharnés à leur proie, Ibrahim s'éloigna de la haute montagne au sommet de laquelle reposent, dans un tombeau également vénéré des musulmans, des juifs et des chrétiens, les cendres du prophète Osée, un des douze petits prophètes. En suivant le Wadi-Chaïb, il pénétra dans la belle et riche plaine El-Ghor, à l'extrémité de laquelle, un peu au-dessus de la mer Morte, il franchit le gué du Jourdain.

Les Arabes lui disputèrent vivement ce passage et ce ne fut qu'en perdant des hommes qu'il put s'avancer vers Jéricho.

Mais là, il apprit avec exaspération qu'une armée de douze mille hommes, Turcs et Anglais, bien munis d'artillerie, lui avait coupé la route et l'attendait sous les murs d'Hébron, tandis qu'une garnison nombreuse gardait Jérusalem.

Découragé, affaibli, n'ayant plus sous ses ordres que des soldats sans élan et démoralisés qui refusaient la bataille, il revint sur ses pas et repassa le Jourdain. Sur ses bords, il laissa encore les tristes épaves de ses bataillons, et marcha vers le matin, comme s'il eût voulu gagner les ruines de la grande et célèbre ville d'Ammân, la Rabbath-Ammon des livres saints, que les Hébreux autrefois assiégèrent sous la conduite de Joab et qu'ils prirent sous le commandement énergique du roi David.

Mais dès qu'il eut retrouvé la grande route des Romains et des caravanes, cette voie douloureuse que venaient de parcourir les corps d'armée de Dramali et de Menykli et dont les cadavres dépouillés marquaient les étapes, il tourna vers le midi et descendit, toujours harcelé par des bandes immenses de pillards, le long des montagnes qui bordent la rive orientale de la mer Morte. Des débris sans forme et sans nom indiquaient trop les

souffrances et les luttes de la malheureuse armée. Tout ce qui avait quelque valeur avait été enlevé par les Bédouins. Au hameau d'Hesbân, l'Hesbon des livres saints, il dut chasser des ruines de cette antique ville royale, les infatigables Arabes qui s'y étaient réfugiés, puis, après avoir suivi les derniers contreforts du mont Nébo, du sommet duquel Moïse, près de mourir, avait contemplé les riches campagnes de cette terre promise dont l'entrée lui était interdite, l'armée se trouva en présence d'un profond ravin et d'une rivière dont l'hiver avait gonflé les eaux.

Une dévastation témoignait assez que les Égyptiens y avaient déjà rencontré des masses d'Arabes et des Bédouins.

Là encore il fallut livrer un combat sérieux pour passer avec des difficultés inouïes. Après Dhibân, le Dibon des Israélites, de nouvelles tribus, accourues de la mer Morte par les passages des montagnes, s'étaient massées, avides mais mal armées, au midi du pont étroit jeté sur le Mobjeb, cet Arnon, rivière importante pour le pays, limite fameuse si souvent citée par la Bible et les voyageurs. L'armée irritée ne put franchir le fleuve qu'après avoir dispersé, par sa fusillade régulière et la supériorité de son tir, ces Bédouins déguenillés et affamés qui avaient cru l'arrêter et lui avaient disputé avec ténacité la possession du vieux pont. Elle dédaigna de les poursuivre et marcha sur Rabba, ville ruinée, l'ancienne capitale des Moabites, et sur Kérak, ville importante, qui du haut de sa montagne gardait le passage de la mer Morte. L'armée passa au pied des hauts remparts qu'elle n'était pas en mesure d'insulter, et s'approcha de Khansireh d'où elle eût pu gagner Birss-Seba et Gaza ; mais les cadavres et les débris amoncelés la découragèrent de suivre cette voie. Les vivres manquaient. Les grands chevaux des cuirassiers et des lanciers n'avaient plus ni force ni énergie. Pour comble de découragement, on connut bien vite les désastres qui avaient

frappé Dramali et Ménykli dans les défilés de Boghaz-Khanzireh. Ibrahim refusa de faire passer sa grosse cavalerie si éprouvée, sur des corniches plus étroites et plus dangereuses que le pont du jugement dernier ; il poursuivit sa marche comme s'il eût voulu gagner Pétra.

Il s'aperçut bientôt que Soliman avait passé avant lui. A des distances immenses, les fourrages et les provisions avaient été soigneusement enlevés. Mais Soliman derrière lui n'avait laissé ni canons, ni caissons, ni blessés. Ibrahim changea encore une fois sa route et ses projets ; il poussa une pointe jusqu'à Tafelé, sur les limites du désert et, traversant une plaine sablonneuse, parvint enfin, après des souffrances inouïes, jusqu'à Ramlé, près de Gaza. Il avait fait prévenir son père de son retour et demandait au plus vite qu'on lui envoyât tous les secours dont il avait besoin. Le vice-roi, heureux dans sa détresse de recevoir le plus aimé de ses fils, lui expédia aussitôt, sur des navires, des provisions de toute espèce, des vêtements dont l'armée manquait, de l'argent pour la payer et en lui intimant l'ordre de la rapatrier, lui donna les moyens de ramener avec elle ces malheureuses troupes d'employés civils, ces femmes, ces enfants qui s'étaient mis sous la protection des drapeaux égyptiens et dont un grand nombre avaient péri en suivant les étapes si périlleuses de l'armée.

Mais Ibrahim, en recevant ces ordres et en voulant y obéir, reconnut avec honte et douleur que l'Égypte ne commandait plus en Syrie. Le commodore Napier, croisant devant Alexandrie, avait offert au vice-roi l'Égypte héréditaire contre l'abandon de la Syrie et le renvoi de la flotte ottomane. Le vice-roi, qui se voyait perdu, avait accepté. L'amiral Stopford et la Porte avaient refusé de reconnaître ces conventions, mais lord Palmerston les avait acceptées et la Russie, ayant fait sentir sa puissante influence dans ce sens, le 21 janvier 1841, le sultan avait

signé le traité accordant la paix, le pardon du passé et le maintien du Rouméliote sur le trône d'Égypte, avec le droit reconnu d'y faire monter un de ses fils après lui.

Cet acte qui rendait la paix à l'Europe, avait fait rentrer la France dans le concert européen, en renouant les relations d'amitié entre elle et l'Angleterre[1]. Mais dans l'exécution, bien des froissements devaient avoir lieu, bien des difficultés devaient naître, bien des empêchements devaient surgir. Le premier embarras humiliant vint de l'ordre intimé par le commodore Napier à Ibrahim d'avoir à laisser sur le sol syrien tous ceux de ses soldats qui, par leur naissance, appartenaient à la Syrie. Le bouillant Pacha ne vit qu'avec désespoir ses vaillants cuirassiers, ses dragons, ses lanciers, venus en grande partie du Liban et restés fidèles dans la mauvaise fortune, quitter le glorieux uniforme égyptien pour endosser le costume turc ou les vêtements civils des montagnards. Beaucoup de ces héros, plus dévoués à mesure que la liberté leur était rendue, versaient des larmes en songeant à leurs victoires, en quittant leur drapeau et en embrassant leurs chefs. Beaucoup seraient restés au corps et auraient suivi en Égypte leur général si les commissaires anglais et turcs n'eussent veillé à l'exécution rigoureuse des traités et n'eussent arraché les malheureux aux séductions irrésistibles de leur amitié pour leurs camarades et à leur sympathie pour leurs vieux et vaillants officiers.

Mais tout était consommé. L'épopée était close ; l'esprit anglais restait inflexible, et pendant que les Syriens retournaient tristement dans leurs montagnes, les Égyptiens s'embarquaient avec non moins de consternation en voyant les vides si grands que la mort et la politique avaient faits dans leurs rangs.

[1] « Le fait important, dit alors lord Palmerston à M. de Bourqueney, c'est la sanction donnée dès aujourd'hui par votre gouvernement aux actes qui constituent la rentrée de la France dans le concert européen. »

Ibrahim et ses soldats revinrent par Alexandrie. Un double courant s'y partageait les esprits. Les uns voyaient une paix qui allait soulager les charges du pays, rendre des bras à l'agriculture, faire fleurir l'industrie, activer le commerce et consolider à jamais le trône précaire du vice-roi ; les autres ne pensaient qu'avec déchirement à la puissance de l'Égypte amoindrie, à cette Arabie, à cette Syrie conquises après tant de combats et rendues au joug inobéi du sultan [1]; ils regrettaient tant de sang inutilement versé, tant de gloire devenue stérile et bonne seulement à illustrer un règne sans avantage aucun pour les peuples. Ah ! si la France était restée dans le concert européen ; si la courte vue d'un malheureux ministre n'avait pas tout compromis ; si un vain orgueil et une coupable précipitation n'avaient pas lancé la France en avant pour la faire honteusement rétrograder ensuite, l'Égypte aurait eu dans les conseils des rois de l'Europe une voix amie, sur les mers une alliée puissante, à Constantinople une protectrice dont on ne se serait pas joué ! L'Arabie aurait été perdue sans doute ; mais sa vassalité était plus honorifique,

1 Rendons justice à l'Angletrre ; dans son triomphe, elle n'oublia point les Syriens. Si lord Palmerston avait déclaré hautement que les agents anglais n'étaient pour rien dans les soulèvements sanglants du Liban contre l'Égypte, la mémoire lui revint subitement quand sa politique eût obtenu son fatal dénouement. Le 12 décembre 1840, il écrivait à lord Ponsonby ces paroles qui resteront comme une tache à sa loyauté et à son honneur :

« Je saisis cette occasion de rappeler à Son Excellence que, *comme les Syriens ont été déterminés par les autorités anglaises à prendre les armes pour le sultan et à se déclarer en sa faveur* (honteux démenti à sa correspondance et à ses discours), c'est un devoir particulier pour le gouvernement anglais de ne rien négliger pour décider la Porte à prendre à l'avenir, pour l'administration de la Syrie, des arrangements qui puissent mettre les Syriens à l'abri de l'oppression et les rendre heureux et satisfaits. »

Si la morale flétrit le mensonge et la duplicité chez le particulier, comment doit-elle traiter l'homme d'État fourbe et déloyal qui avait dit :

« Quelles que soient les causes de la révolte, les Syriens N'ONT ÉTÉ SOULEVÉS NI A L'INSTIGATION DES AUTORITÉS ANGLAISES, NI PAR DES OFFICIERS ANGLAIS. »

Discours de lord Palmerston. Séance du 6 août 1840 *(Parlem. debates)*.

plus spécieuse et plus brillante qu'avantageuse et la Syrie, à jamais unie à l'Égypte, aurait offert à celle-ci, comme dot, ses ports de guerre et de commerce, ses magnifiques forêts, sa population belliqueuse et, par ses défilés et ses déserts, aurait été une frontière que jamais une agression n'aurait pu franchir.

La vue des régiments qui rentraient, l'aspect de ses drapeaux déchirés dans les batailles et sur lesquels on aurait pu lire tant de noms glorieux, le contact de ces officiers et de ces généraux, amis de la poudre, détournèrent les noires pensées et portèrent les imaginations à rêver une revanche, quand la paix aurait pansé les blessures de la patrie et que l'Europe, s'entredéchirant elle-même, n'aurait plus le pouvoir de jeter son épée au milieu des combats d'un autre continent.

L'arrivée de l'armée égyptienne coïncida, comme par un fait exprès, avec le départ de la flotte ottomane qui, sous le commandement d'Yaveur-Pacha, sortit, le 23 janvier, des passes d'Alexandrie, avec l'aide des vapeurs du vice-roi. Le 16 mars, elle fit une entrée triomphale à Constantinople au milieu des applaudissements frénétiques de la foule qui couvrait toutes les hauteurs ; il semblait que le trône du sultan venait de remporter une immense victoire et que cette reddition de quelques vaisseaux dût compter comme un héroïque succès ! La rentrée de la flotte fut bientôt suivie de la chute de Reschid-Pacha et de la diminution d'influence de son mauvais genie, lord Ponsonby[1], dont l'Europe crut devoir etouffer le zèle par égard pour l'Égypte

[1] Nul n'a mieux connu lord Ponsonby que M. de Metternich qui disait de lui : « C'est un fou qui serait capable de faire la paix ou de declarer la guerre, malgre les ordres formels de sa cour. C'est, du reste, le meilleur homme, mais fou. Au surplus, tout ce qu'il pourra faire aujourd'hui, n'empêchera pas que l'affaire ne soit bien et dûment finie »

(Extrait d'une depêche de M. le marquis de Sainte-Aulaire à M. Guizot, du 8 avril 1841.)

Quant à l'opinion de lord Ponsonby sur Méhemet-Ali, voici ce que l'ambassadeur anglais disait le 3 mars 1835 : « Si le succès est pour vous dans la guerre contre

et pour la France. Puisque l'apaisement se faisait, pourquoi continuer d'inutiles rigueurs ?

Le nouveau grand vizir, Rifaat-Pacha, se montra sympathique aux idées de conciliation et de paix. La France, conduite par des hommes sages, reprit son influence et fit écouter sa voix. Sous ce nouveau courant d'idées, le hatti-shérif du 1er juin adoucit encore les aspérités que les premières conventions avaient offertes à l'irritabilité du vice-roi. A la clause, insultante et inacceptable, soufflée par l'ambassadeur anglais : « Lorsque le gouvernement de l'Égypte sera vacant, disait le sultan, il sera confié à celui de vos enfants *mâles que je choisirai*, et le même mode de succession s'appliquera aux enfants mâles de ce dernier et ainsi de suite ; » les amis de l'Égypte firent inscrire : « Quand le gouvernement.... sera vacant, il passera du fils aîné au fils aîné dans la ligne directe et masculine des fils et descendants de Méhémet-Ali. »

Ce vœu le plus cher du vice-roi était comblé ; cet article seul eût fait passer sur tous les autres.

L'armée d'Ibrahim et de Soliman avait trop violemment ébranlé le trône des Osmanlis pour n'être pas frappée.

Le vice-roi n'eut le droit de nommer les officiers que jusqu'au grade de colonel inclusivement.

Mais au lieu d'être proportionnel aux revenus de l'Égypte, le tribut annuel devait être d'une somme fixe, contradictoirement débattue, ce qui évitait l'immixtion des agents turcs dans les

le sultan, l'Angleterre ne vous permettra de recueillir aucun fruit de ce succès... L'Angleterre vous forcera à vous arrêter court dans votre carrière..... L'Angleterre peut à sa volonté briser et détruire jusqu'au dernier vestige votre pouvoir, et vous renvoyer nu dans le désert. »

Vis-à-vis un souverain, ce langage était plus insolent que parlementaire. Mais lord Palmerson en demandant le succès à tout prix à ses agents, ne leur imposait pas plus les formes que la loyauté.

affaires du pacha, chose aussi humiliante que difficile dans son application.

Quant au nombre de soldats fixé pour l'armée égyptienne et qui ne devait pas dépasser dix-huit mille, il était tellement insuffisant pour la sécurité du pays qu'on espérait, malgré la conservation de la clause, le voir modifié petit à petit suivant les nécessités du moment, sans que la Porte en prît ombrage.

Le pacha, si inflexible naguère, accepta tout, heureux, dans son abandon, d'être devenu le souverain reconnu et incontesté de l'Égypte, avec l'assurance de voir son trône fixé dans sa famille et, en premier lieu, laissé, après lui, à son fils aîné, objet de sa fierté et de son plus tendre amour. L'hérédité était un principe autrement fort et respecté que l'usurpation et la violence. L'Égypte héréditaire était, après tout, une magnifique possession qu'il n'eût pas espérée, quand il reçut du sultan l'investiture de son gouvernement ; surtout, qu'il n'eût jamais osé rêver quand, sortant de la Cavalle comme simple officier, il mettait le pied sur la terre du Nil, n'ayant pour toute fortune que son audace et son épée.

Et la terre égyptienne proprement dite n'était pas la seule qui fût soumise à son pouvoir. Le sultan y avait généreusement ajouté des contrées sur lesquelles il n'avait jamais eu lui même aucun droit, ou, du moins, sur lesquelles son autorité ne s'était jamais appesantie. N'en jouissant pas, il les offrit à son vassal et le vice-roi se trouva maître, par le hatti-chérif de 1841, de la Nubie, du Cordofan, du Sennaar et de toutes ces immenses contrées incessamment parcourues par les chasseurs d'esclaves, mais qui ne reconnaissaient que le pouvoir de petits chefs noirs constamment en guerre entre eux quand ils ne s'unissaient pas pour barrer la route aux Égyptiens. C'était toujours quatre ou cinq millions d'habitants à qui la main ferme du vice-roi devait imposer la paix, la justice et la civilisation.

Renonçant aux idées de conquête, attristé mais résigné, le vieux Rouméliote ne s'appliqua plus qu'à organiser les provinces qui lui étaient laissées et à continuer ses projets de réforme dans l'administration, la justice, le commerce, l'instruction publique et l'armée. Cette dernière surtout, qui avait porté si haut la gloire et la puissance de l'Égypte, fut l'objet de soins particuliers et, sans arrière-pensée, il lui laissa cette forte organisation qui l'avait rendue si redoutable à deux sultans, si fatale à tous les généraux ottomans qu'elle avait trouvés devant elle.

Les soldats furent mieux traités, mieux nourris, mieux logés; les officiers reçurent, avec de l'avancement, les plus flatteuses récompenses; les généraux, cette tête de l'armée, qui, avec de simples fellahs enlevés au sol, avaient opéré de si grands prodiges, furent enrichis et comblés d'honneurs, de titres, de précieux présents, de vastes domaines; mais par-dessus tous, et avant Menykli, Achmet, Sélym et cette brillante phalange dont les noms étaient si glorieux, un d'eux reçut les plus hautes faveurs et les plus grandes richesses. Soliman, à qui le vice-roi devait tant, Soliman, le sauveur de l'Égypte quand les armées des Osmanlis marchaient contre elle; qui, dans les revers, avait ramené, à travers les déserts de l'Arabie, cette artillerie si précieuse, que les finances épuisées du vice-roi n'auraient pu de bien des années remplacer; Soliman fut traité comme un fils par le souverain et reçut de lui, avec ce qu'il pouvait désirer de récompenses et d'honneurs, d'immenses et fertiles terres qui le rendirent, à l'approbation générale, un des plus opulents propriétaires de l'État.

Sa résidence du vieux Caire, la demeure de ses jeunes années, revue avec tant d'amour, devint dès lors un palais, modeste, si l'on veut, très digne cependant du général illustre qui l'occupait. Mais ce qui mit le comble à son bonheur, le vainqueur de Nézib,

confirmé dans son grade éminent de major général de l'armée, fut chargé de l'organisation de cette armée sur le pied de paix, de la levée et de l'instruction des recrues et de l'inspection générale des troupes. Ce n'était donc pas encore le repos, qui eût été si mal à son activité ; c'était toujours la guerre ou son souvenir, les armes, le commandement, les inspections, les revues. Il avait le pouvoir et ne voyait au-dessus de lui que Méhémet-Ali et Ibrahim.

Qui reconnaîtrait maintenant le malheureux jardinier de la plaine de Grenelle, dans ce brillant pacha dont l'état-major soulevait des flots de poussière ? Dans ce général victorieux dont les chevaux, merveilles de l'Orient, excitaient tant d'admirations et qui galopait du Caire à Choubrah au milieu des respects et des saluts des Européens, des consuls, des généraux, des officiers et de la foule qui se courbait humblement devant lui?... Dès ce moment, toujours accessible à la peine et à l'infortune, la main toujours ouverte, le cœur toujours affectueux, il commença cette série de lettres dont nous avons une si grande quantité sous les yeux, et qui, du haut de sa richesse, apportaient de si nombreux secours à sa pauvre famille, si aimée de Lyon.

Jusqu'à présent, nous avons déroulé les grandes scènes de combats, de sièges et de batailles auxquels Soliman avait pris part. Nous avons montré ce qui se passait dans les cabinets européens, pénétré auprès des ministres, et offert la série de ces haines, de ces ambitions et de ces intrigues auxquelles le sort de l'Égypte était attaché. On n'eût pas compris la campagne de Syrie, Beyrouth et Saint-Jean d'Acre après Nézib, si on n'avait pas connu Palmerston, Thiers, Mahmoud, Kosrew, Napier et Ponsonby. L'abandon de la France fit les succès de l'Angleterre ; l'incapacité de Thiers fit la fortune de Palmerston ; la coalition des flottes turque, autrichienne et anglaise, la re-

traite de Soliman et d'Ibrahim à travers des montagnes et des déserts où tant de leurs intrépides soldats dorment de leur dernier sommeil.

Nous avons montré Soliman passant par toutes les infortunes. Nous l'avons vu mousse, marin, soldat, officier, ruiné, conspirateur, aventurier, organisateur des armées, soldat de génie et général couvert de gloire. Aujourd'hui, l'Égypte se recueille; le vice-roi ne poursuit plus que faiblement ses réformes ; cependant, la civilisation européenne s'infiltre peu à peu mais irrésistiblement dans cette vieille Égypte mystérieuse dont tous les voiles se lèvent tour à tour.

Nous n'avons plus à montrer l'Europe liguée contre la terre des Pharaons ; un seul homme doit désormais nous occuper.

Nous avons déjà dit combien Soliman était adoré de ses fellahs qui avaient cultivé ses premiers domaines; juste envers eux. leur laissant de quoi vivre eux et leur famille sur leur travail, il avait créé l'aisance autour de lui et augmenté ses propres revenus, grâce à des terres plus vaillamment cultivées. Les pauvres paysans, certains qu'on leur laisserait une partie de ces fruits venus à la sueur de leur front, n'épargnaient ni leur temps, ni leur habileté, ni leur courage. C'etait pour eux-mêmes, pour leurs enfants qu'ils labouraient maintenant, qu'ils arrosaient si énergiquement. A la nouvelle que le général avait d'autres terres à cultiver, ce fut une révolution dans la caste agricole, chacun lui offrant, avec un empressement fiévreux, ses bras et son zèle et suppliant à mains jointes pour obtenir la faveur d'être au service d'un maître pour qui, chose rare en Orient, on pouvait travailler sans être ruiné et battu.

Soliman n'eut que l'embarras du choix et son cœur généreux éprouva autant de plaisir à se voir ainsi aimé des pauvres que son amour-propre à s'entendre louer par ses chefs ou ses amis, à la suite de ses victoires.

Mais pour être bon avec les faibles, généreux avec les pauvres et juste envers tous, le bouillant général, au comble de la faveur, tout riche et puissant qu'il fût, n'en était pas moins resté le soldat parvenu, à la parole vive, au geste prompt, au langage pittoresque et primitif, qui avait plus fréquenté les camps que les salons.

L'histoire est pleine de ces anecdotes d'un haut sel qui font connaitre l'homme en déshabillé et sont comme l'envers de la médaille qui doit faire connaître sa figure à la postérité.

En 1841, la famille de Méhémet Ali donnait, en vivants ou morts, les noms que voici :

IBRAHIM, né, en Turquie, d'une femme, disait-on, divorcée au moment où son père l'avait épousée. Sa naissance laissait un problème que ses ennemis faisaient valoir. Serait-il héritier de son père sur le trône d'Égypte? Malgré sa bravoure et sa réputation de bon capitaine, le fait paraissait douteux. 51 ans.

TOUSSOUM, aussi né en Turquie; mort en 1816.

ISMAÏL, id. brûlé vif à Chendy, dans le Sennaar, en 1821.

D'autres femmes libres, et de sang turc :

SAID-BEY,	né en Égypte	. . . .	18 ans.
HUSSEÏN BEY,	id.	. . . .	15 —
HALIM-BEY,	id.	. . . .	10 —
MÉHÉMET-ALI-BEY,	id.	. . . .	5 —

Petits-enfants de Méhémet-Ali :

ACHMET-BEY,	fils d'Ibrahim,	né en Égypte	. . . .	16 ans.
ISMAÏL-BEY,	id.	id.	. . . .	10 —
MUSTAPHA-BEY,	id.	id.	. . . .	10 —
ABBAS-PACHA,	fils de Toussoum.	id.	. . . .	28 —

Le chef de cette famille avait soixante et onze ans, mais une longue existence pouvait lui être encore promise, tant il avait d'énergie, de santé et de vigueur. Si son fils aîné ne montait pas sur le trône, le vice-roi avait besoin de voir se prolonger sa vieillesse pour élever des enfants si jeunes et les préserver des compétitions ambitieuses qui, dès les premiers pas, pouvaient renverser l'ordre d'hérédité.

Bon marin, manœuvrant bien un navire de guerre, intelligent et instruit, Saïd-Bey, qui était appelé à régner si son frère Ibrahim ne succédait pas à leur père, était à dix-huit ans, d'une corpulence énorme et d'une santé trop délicate pour supporter les fatigues actives de la guerre. Ses autres frères étaient des enfants, et les gens clairvoyants prévoyaient déjà toutes les chances que pouvait avoir Abbas-Pacha, quoiqu'il ne fût que le petit-fils du souverain.

Avare, avide, peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à son but, Abbas-Pacha, qui avait eu un commandement militaire en Syrie, avait montré plus de cruauté envers les vaincus que de capacité militaire dans les combats. Dans la dernière expédition, il était resté fort tranquille sur les bords de la mer, tandis que Soliman supportait tout le poids des combats dans les gorges du Liban. Depuis longtemps, il était gouverneur du Caire, et d'une partie de l'Égypte et s'occupait moins d'administrer que de vendre les produits du pays dont son père avait le monopole. On ne se louait pas de sa bonne foi dans les traités, mais on le redoutait pour sa violence, quoique le souvenir de la popularité de son père, Toussoum, le préservât de la haine que les sauvageries de son caractère auraient dû lui valoir de la part des populations.

Soliman seul bravait les fureurs de celui qui pouvait être le souverain un jour et, couvert de sa gloire et du souvenir des services qu'il avait rendus, osait lui parler d'égal à égal et, au

besoin, lui donner des leçons que tout autre eût payé de sa tête.

Autant qu'Abbas-Pacha, Deftar-Bey, d'odieuse mémoire, le ravageur de la Nubie, le prétendu vengeur d'Ismaïl, le gendre si redouté de Méhémet-Ali, jetait la crainte au cœur de tous ceux qui l'approchaient, tant sa haine était violente, tant sa vengeance était prompte et implacable. Une seule personne l'abordait avec audace, et le contre lisait sans trembler. Peu admirateur de sa cruelle campagne sur le Nil supérieur, Soliman ne se courbait pas devant lui et nulle occasion ne se présentait sans qu'il ne lui fît sentir le peu d'estime qu'il lui portait.

Comme beaucoup de princes d'Asie, Deftar aimait à laisser courir dans son palais des jaguars et des lions apprivoisés. Un jour que Soliman était allé lui rendre visite, la porte du divan s'ouvrit et une grande lionne vint en bondissant jusqu'auprès du général surpris qui, sans tirer son épée, par un mouvement involontaire, mit le fourreau entre lui et le féroce animal.

Deftar partit d'un grand éclat de rire.

— Eh ! quoi ! général ! un vieux soldat de Napoléon a peur d'une chatte pareille ? dit-il avec un accent plein de raillerie ?

Soliman se leva, et son œil irrité lança des éclairs :

— Vous êtes-vous trouvé jamais en présence de soixante bouches de canon vomissant la mort, dit-il avec colère ?

— Non, répondit Deftar, jamais.

— Eh bien, bey, ne parlez donc pas de courage ; vous ne savez ce que c'est.

Sur ces mots, il sortit, laissant le gendre du souverain moins courroucé que démonté de sa brusquerie et de son sans gêne.

Mais si Soliman gardait son rang et faisait respecter sa dignité avec ceux qui auraient pu se considérer comme ses chefs ou ses égaux, il était du commerce le plus facile et le plus doux avec

les nombreux Européens, avec les Français surtout qui venaient en Égypte poursuivant la science ou la fortune.

Quelle colonie d'aventuriers ou de savants, de négociants, de touristes ou de soldats, d'employés, d'ingénieurs, d'artistes ou de modestes ouvriers de toute espèce d'industrie s'était abattue sur la terre des Pharaons à la poursuite d'un idéal trop rarement atteint! Quiconque portait un nom s'empressait de se présenter au Vieux-Caire, où l'hospitalité la plus large attendait le voyageur. L'artiste venu pour reproduire sur la toile les scènes effrayantes et pénibles des derviches hurleurs, ou la danse de la Gargoulette, rencontrait chez Soliman le philosophe qui venait étudier le mythe d'Osiris, la légende de la création et, chez les prêtres d'Héliopolis, la croyance en un dieu unique, seul existant, créant tout et conservant tout...

Selim-Pacha y trouvait Zulfikar, l'ami de Saïd-Bey, Linant-Bey, Mongel-Bey, ingénieurs célèbres, Kœnig-Bey aux savants travaux et ce colonel Gallice, Gallice-Bey, qui devait, en 1844, fortifier Alexandrie, et avait dès lors présenté à Méhémet-Ali un projet de percement direct de l'isthme de Suez, suivant un plan proposé par Linant-Bey.

Clot-Bey, l'illustre médecin grenoblois, en revenant de l'hôpital militaire de Kasr-el-aïn, y causait avec bonheur avec son intrépide confrère, Joseph Biron, qui après avoir eu à Lyon le premier prix de thérapeutique, s'était fixé à Mansourah, d'où il ne devait pas tarder à s'établir à Khartoum comme médecin en chef de l'hôpital central, tout en conservant au Caire les plus actives relations et les plus vives amitiés. Brun-Rollet avant d'aller négocier chez les Denka, venait s'informer des découvertes de Cailliaud dans le Gebel-Kebrit[1] et tous se don-

1 Cailliaud a trouvé une mine de soufre non loin des anciennes exploitations d'émeraudes, dans le Gebel-Kebrit.

Sur la côte de la mer Rouge, environ vers le 28e degré de latitude, on rencontre

naient le malin plaisir de demander à leur hôte s'il avait trouvé du charbon à Kosséir, dans ce voyage sur les bords de la mer Rouge où il avait failli périr, première mission à lui donnée par le Pacha, première étape sur cette route qui devait conduire l'officier obscur à Beylan, à Konieh et à Nezib.

De fondation, tous les vendredis, on dînait au Vieux-Caire, à la française, avec abondance de vins de France et de certains Sauterne et Saint-Péray renommés; la gaieté la plus vive était de commande et l'abondance qu'on y trouvait ne fut pas une des moindres causes qui empêchèrent Soliman, si insouciant de la richesse de laisser de grands trésors à ses enfants.

La salle de réception, vaste et belle dans sa simplicité, avait dix mètres de longueur et de largeur. Un élégant pavé de marbre, soigneusement lavé, entretenait, avec l'aide des courants d'air habilement ménagés et grâce au voisinage du Nil, une douce et agréable fraîcheur. De trois côtés, un large divan invitait au kief et au repos. Deux bibliothèques renfermaient de bons ouvrages sur la guerre, l'Égypte, la politique et les voyages. Une table ronde, dans la partie haute de la salle, était habituellement couverte de journaux français, anglais, turcs et de brochures sur les questions du jour.

Sur les murailles, à côté de très belles gravures, se voyait un grand portrait du maréchal Ney, pour lequel Soliman avait conservé un souvenir fidèle.

C'est là que le général, dont le nom remplissait l'Égypte, goûtait un repos chèrement acheté, vivant au milieu d'amis sincères, d'enfants adorés, près d'une compagne qu'il ne cessa jamais d'aimer, et donnant comme un bon père à sa famille.

une montagne appelée Gebel-el-Ezeit, montagne de l'huile, au bas de laquelle est, en effet, une source de pétrole.

On n'a nulle part trouvé de terrain houiller.

tout le temps que ne lui prenait pas le service militaire dont il ne négligeait aucune des multiples fonctions.

Ainsi se passèrent trois années heureuses, pendant lesquelles tant de bruits d'Europe lui parvinrent, tant de souvenirs se réveillèrent dans son cœur, qu'il se trouva tout prêt à suivre Ibrahim, quand il apprit que la France toujours amie offrait au fils du vice-roi l'hospitalité.

CHAPITRE XVIII

LA FRANCE

L'âme de Méhémet-Ali était trop énergique et trop vaillante pour laisser voir du découragement ou du désespoir. Il perdait deux grandes et riches provinces, l'Arabie et la Syrie, c'est-à-dire la moitié de son empire et cependant il ne témoigna que de la joie, comme s'il eût atteint un but depuis longtemps désiré. Une circulaire signée de Boghos-Bey fut envoyée aux puissances. Elle leur apprenait que rien n'arrivait que par la volonté de Dieu ; que la guerre est un fléau qui ruine les États ; mais que, grâce à la volonté divine, la paix venait d'être signée, et que Sa Hautesse, le généreux sultan, accordait au vice-roi la souveraineté héréditaire de l'Égypte et, après lui, à ses enfants ; que le vice-roi remerciait de tant d'heureux résultats, les puissances de l'Europe, et que, libre enfin de ses volontés, il allait s'appliquer à soulager les misères du peuple, à mettre de l'ordre dans les finances et l'administration, à favoriser l'agriculture et le commerce et à faire fleurir les beaux-arts.

Ces réformes avaient bien toujours été dans les plans du Gouvernement égyptien. En parler quand tout s'écroulait, c'était

montrer qu'on avait confiance dans l'avenir, c'était surtout cacher la profonde blessure qui saignait dans le cœur du vieux pacha.

Soliman au faîte des honneurs, au comble de la gloire, heureux de voir que même la présence de l'héritier présomptif au milieu des armées qui avaient remporté tant de victoires, n'avait en rien diminué l'éclat de sa renommée et que nul, en Europe, n'ignorait quel était le vainqueur de Beylam, de Konieh et de Nézib, Soliman reprit ses fonctions d'organisateur et d'instructeur de l'armée égyptienne, tâche que son génie lui rendait facile ; il l'avait créée, elle était à lui, et encore belle malgré l'absence des Arabes et des Syriens. Au mois de mai 1841, elle était de 82,000 hommes. Et on ne pouvait plus l'appeler, comme autrefois, un mélange hétérogène de nègres et de fellahs ; c'étaient de bons et beaux soldats, rompus à la guerre, bien commandés, solides au feu et qui auraient traversé résolûment le Bosphore si l'Europe jalouse n'avait pris sous sa protection le trône du sultan et si trois ou quatre grandes nations ne s'étaient unies pour arrêter la fortune du vieux pacha.

La vue de ces beaux régiments ne pouvait calmer les inquiétudes ni de la Turquie ni de l'Angleterre. Le 9 mai, le vice-roi avait reçu de l'amiral Stopford une lettre qui lui annonçait que le hatti-schériff du 12 janvier serait modifié à son avantage. Promesse anglaise. Le firman du 1er juin lui apporta les terribles nouvelles suivantes :

« ..... Le pacha d'Égypte, disait le bien-aimé sultan, pourra nommer ses officiers de terre et de mer jusqu'au grade de colonel ; mais quant aux mirlevas (généraux de brigade) et aux ferícks (lieutenants généraux), il faudra que vous demandiez mon agrément et que vous preniez mes ordres.

« Les pachas d'Égypte ne construiront plus de vaisseaux de guerre sans avoir obtenu l'agrément de la Sublime Porte. »

C'était faire déchoir la souveraineté égyptienne au rang d'un simple gouvernement de province ; les généraux égyptiens en bondirent de colère ; Méhémet-Ali dévora ce nouvel affront avec la pensée que ce qu'il avait fait une fois, il pourrait bien le refaire encore. C'était un orage pendant lequel il n'y avait qu'à courber la tête, attendre et se résigner. Il l'avait fait trop de fois pour ne pas se soumettre et plier. Sa soumission parut plaire aux puissances européennes. Le 15 août, l'Autriche releva son drapeau sur le consulat d'Alexandrie ; le 23, l'Angleterre satisfaite releva le sien, la Russie en fit autant : ainsi la question égyptienne était bien terminée. Le Pacha offrit un magnifique cheval et une épée au colonel Barnett, consul général anglais ; les relations se rouvraient avec toutes les démonstrations de la confiance et de la joie et tout serait allé pour le mieux, sans la Syrie qui reprenait les armes. Les massacres avaient recommencé dans le Liban, et le consul d'Angleterre à Jérusalem avait été obligé de fuir et de se réfugier à Jaffa. Mais la police de la Syrie ne regardait plus le gouvernement égyptien, et si Turcs et Anglais étaient égorgés par les Druses, c'était leur affaire, et le Pacha n'avait qu'à s'en laver les mains.

C'était tellement l'avis du sultan, que la souveraine Porte éprouva le besoin de témoigner sa vive affection au Pacha d'Égypte et qu'elle lui envoya Tefilh-Bey avec mission de lui remettre un sabre d'honneur, une nouvelle décoration et un hatti-schériff des plus flatteurs. Saïd-Pacha et Samy-Pacha vinrent à la rencontre de l'envoyé de Sa Hautesse jusqu'à Alexandrie. Le 10 octobre, ils débarquèrent à Choubrah, et le 11 au matin, ils furent reçus solennellement au palais de la citadelle. Méhémet-Ali n'était pas fâché de prouver à l'officier ottoman que l'Égypte n'était pas anéantie. Un régiment d'infanterie et deux escadrons de cavalerie, ayant musique en tête, précédaient le cortège et avaient une peine inouïe à lui faire traverser les

flots de peuple amoncelés sur son passage. Quand Tefilh-Bey fut présenté au Pacha, il le trouva environné des vainqueurs de Nézib. Généraux, colonels et une foule d'officiers entouraient le pacha. Soliman, à la place d'honneur, ne retenait qu'à peine son joyeux sourire. On eût dit que l'ambassadeur apportait plutôt le tribut d'un vassal, que le don bienveillant d'un souverain et si la politique orientale n'avait pas clos la bouche de Tefilh, à son retour à Constantinople, il aurait pu dire si l'Égypte était aussi profondément vaincue que le désiraient lord Ponsonby et le sultan. La cérémonie se passa cependant avec tout le respect voulu et nul n'aurait pu lire dans les yeux du pacha le cas qu'il faisait du cadeau que lui offrait l'ennemi qui aurait voulu sa ruine.

Le mauvais vouloir de Constantinople se traduisit bientôt par une mesure qui devait frapper cruellement l'Égypte. Un arrêté fixa la monnaie turque à sa valeur intrinsèque. Quant à celle du Pacha, les kiries qui avaient cours pour neuf piastres, furent fixées à 8 et 32/40. La différence de poids effraya surtout le commerce. Pour une foule de négociants d'Alexandrie, cette mesure était la ruine, ou tout au moins la gêne. La guerre des finances était aussi redoutable que celle des armes. Le Pacha résolut de parer par de grands moyens à ce nouveau danger.

D'accord avec Soliman et Ibrahim, il réduisit donc son armée à vingt mille hommes. C'était assez pour maintenir la tranquillité en Égypte. Personne à l'étranger ni sur les bords du Nil ne songeait à troubler le pays. Les soldats licenciés furent rendus à l'agriculture et à l'industrie ; on ne garda que les cadres qui, fortement organisés, devaient donner l'esprit militaire aux recrues appelées chaque année sous les drapeaux et conserver les grandes traditions sans lesquelles il n'y a pas d'armée.

Poussant encore plus loin ses réformes et voulant améliorer ses finances à tout prix, le souverain désarma ces beaux vais-

seaux de guerre qui avaient fait son orgueil et les livra résolûment au commerce. C'était vouloir la paix et déclarer à l'Europe qu'on ne ferait plus la guerre, car si les régiments ne s'improvisent pas, s'il faut un temps assez long, des études et des exercices spéciaux pour faire des soldats et des officiers, il est bien autrement difficile, pénible et long de former des équipages, organiser un navire, une escadre et une flotte et donner à ces vastes corps cette cohésion, cette solidité et cette confiance qui seules donnent la victoire sur mer.

Au mois de janvier 1842, la grande réforme était accomplie et l'Égypte n'avait plus de navires de guerre que ce qui lui était indispensable pour sa dignité.

Sous le vent des réformes qui soufflait, le Pacha, qui était allé visiter le Fayoum, abolit le monopole des peaux, des cuirs et de la laine. Le commerce entrait dans une phase de liberté. Il fut même question un instant d'abolir le monopole des cotons, mais cette réforme si profondément radicale et qui touchait au vif la fortune personnelle du souverain, fut renvoyée à un autre moment. Le vieux Rouméliote était trop prudent pour ouvrir une plus large brèche à son écluse et il voulut attendre les résultats de ce qu'il accordait avant de promettre d'autres concessions.

La paix eut bien vite fait sentir ses bienfaits. Au mois de mai, on créa au Caire une *Association littéraire égyptienne* dont le but et le programme était de publier des observations sur l'histoire ancienne et moderne de l'Égypte. M. Champollion-Figeac en fut aussitôt nommé membre honoraire ; le docteur H. Abbott mit à la disposition de la Société sa belle et riche collection d'antiquités. Chacun tint à honneur, en Égypte et à l'étranger, d'appartenir à cette savante Société qui devint de suite florissante. La cotisation peu élevée fut fixée à 105 piastres égyptiennes, à peu près vingt cinq francs. On sait les services

que cette réunion a rendus à l'histoire de l'Égypte et en quelle estime elle fut tenue dès les premiers jours.

L'année ne fut signalée que par les soulèvements tous les jours plus sanglants de la Syrie. Déjà les marchands et les voyageurs, les agriculteurs et les gens amis du repos regrettaient le drapeau égyptien et la main de fer du vieux pacha ; les caravanes étaient pillées, les Turcs étaient battus et massacrés ; en Égypte, la paix était profonde. L'armée fidèle n'avait nulle part à intervenir. La différence de sécurité était si grande entre les deux pays que le drapeau égyptien eût certainement été salué en libérateur, s'il lui eût pris fantaisie de flotter à nouveau sur les remparts d'Acre et de Beyrouth, ou sur les cimes si souvent en feu du Liban.

Tout en se recueillant, le gouvernement n'oublia pas les travaux qui pouvaient favoriser le commerce et le travail. Le transbordement des marchandises, à l'Alfé, point de jonction entre le canal Mahmoudié et le Nil, était aussi difficile que coûteux. Le gouvernement, après avoir fait étudier le terrain, ordonna la construction d'une vaste écluse capable de donner entrée aux navires même d'un fort tonnage et, sous la direction d'ingénieurs habiles, comme sous la volonté irrésistible du pacha, les travaux furent poussés avec la dernière activité.

Tout semblait sourire au vieux souverain, lorsqu'un coup sensible vint le frapper. Au commencement de janvier 1844, le 9, sans maladie sérieuse apparente, Boghos-Bey, le bras droit, l'ami, le conseiller fidèle quoique un peu effacé de Méhémet-Ali, s'éteignit à soixante-seize ans, quand il commençait à recueillir les fruits de la politique habile et prudente qu'il avait inspirée au souverain. Travailleur infatigable, rompu à toutes les intrigues des cours, connaissant à fond les hommes d'État qui gouvernaient le monde, il conseillait tout bas le pacha et le laissait ensuite agir à sa guise. Vrai modèle d'un premier ministre, il

avait administré le pays pendant de longues années, et n'avait eu ni ennemis ni envieux ; il avait eu les finances de l'État entre ses mains et il mourut pauvre ; ses dettes personnelles étaient considérables, et on n'eut pas cependant la pensée de lui ériger une statue comme on l'a fait en Europe pour tant de gens qui se sont engraissés dans les affaires et les tripotages.

Il est vrai que l'Égypte ne passait pas pour un pays complètement civilisé, quoique la corruption de certains grands pût aller de pair avec ce qui était chez nous.

Les funérailles de Boghos-Bey furent sur le point, cependant, d'occasionner les plus grands malheurs. Les consuls des grandes puissances s'étaient transportés au palais du premier ministre et se disposaient à l'accompagner jusqu'à la chapelle américaine. Deux ou trois mille Européens les suivaient. En voyant ces uniformes des puissances chrétiennes et cette foule qui semblait indiquer que l'Égypte appartenait désormais à la civilisation de l'Occident, le levain turc fermenta ; les Osmanlis s'enfermèrent dans leurs demeures, mais quinze mille Arabes irrités suivirent le cortège en proférant des menaces et, sans la prudence et la fermeté des consuls, sans la crainte qu'ils surent inspirer par leur contenance calme et digne, le sang eût certainement coulé, d'autant mieux que, par la plus coupable des négligences, aucune force armée n'avait été commandée pour escorter ou protéger le funèbre convoi.

Les esprits sérieux furent d'autant plus inquiets de l'avenir, on gémit d'autant plus de la mort de l'habile conseiller que le grand pacha devenait vieux, qu'Ibrahim était miné par une maladie qui résistait à tous les remèdes et qu'Abbas-Pacha, qui gouvernait l'Égypte en leur absence, était craint pour sa cruauté et, comme administrateur, n'avait la confiance d'aucune des classes de la société.

Il est vrai qu'on pouvait supposer que ni Abbas, ni son frère

Ibrahim, soumis à la violence de leurs passions, n'auraient écouté les sages avis de celui qui n'avait jamais manqué à la fortune de leur père. Il eût fallu qu'ils eussent été sages et prudents eux-mêmes pour savoir écouter les austères conseils que leur mentor leur eût donnés.

Ce fut pour ne pas laisser tomber l'œuvre de Méhémet-Ali et de Boghos-Bey que Soliman inspira au vieux pacha une résolution aussi grave qu'imprévue. Après de longues entrevues, de sérieuses conversations avec le généralissime de ses armées, après avoir mûri toutes les conséquences de cet événement, le Rouméliote consentit à envoyer à Paris le troisième de ses fils, Hussein-Bey, âgé de dix-huit ans, et Achmet-Bey, l'aîné des enfants d'Ibrahim, à peu près du même âge.

Par les soins de Soliman, trente-quatre jeunes Égyptiens choisis parmi les premiers des écoles d'artillerie, de cavalerie et polytechnique, écoles dirigées par trois Français, MM. Bruneau, Varin et Lambert, devaient accompagner les deux jeunes princes. L'école d'artillerie en avait fourni onze, celle de cavalerie seize et l'école polytechnique sept. Dans la pensée du généralissime, ces jeunes gens devaient s'imprégner de l'esprit d'ordre et de discipline qui règne dans l'armée française; ils devaient y prendre la tenue militaire qui a tant de prestige et plus profiter en quelques mois au milieu de nos officiers, au centre de la civilisation parisienne, que pendant de longues années dans les écoles et au milieu des idées de leur pays.

La mission était placée sous la direction de Stephen-Effendi qui avait été élevé à Paris et qui, en ce moment, était membre du conseil de justice au Caire.

C'était la première fois que les membres de la famille de Méhémet-Ali devaient toucher le sol de la France. En nous envoyant ces jeunes hommes d'un si grand avenir, Soliman espérait nous ménager des amis et des alliés; il voyait l'Égypte devenir

la route des Indes pour l'Angleterre. Si un jour la Russie se rapprochait de Constantinople, il était bon que la France eût un intérêt ou du moins des sympathies et de l'influence sur la terre des Pharaons.

Mais ce qui était à redouter arriva plus tôt qu'on ne croyait.

Privé de l'homme qui avait eu sa plus intime confiance, de l'homme qui avait connu tous les secrets de son cœur, Méhémet-Ali ne put supporter seul le poids des affaires. Sombre, anxieux, fuyant toute société, ne voyant partout que pièges et embûches, il voulut, vers la fin de juillet, quitter Alexandrie pour se rendre au Caire, abdiquer en faveur d'Ibrahim et se retirer définitivement à la Mecque pour y finir ses jours. En effet, le 27, accompagné de Jacob-Bey, son secrétaire intime, et de Gaetanos-Bey, son médecin, il partit, dans la matinée, sans voir ses enfants désolés ; il emportait 5,000 livres sterling, jugeant cette somme suffisante pour ses projets. Saïd-Pacha, dont on disait le mariage prochain, suivit son père. Les consuls généraux de France et d'Autriche se hâtèrent de dresser procès-verbal de cet événement qui présageait quelque malheur. Dans son exaltation, le vice-roi ne parlait que des traîtres dont il était entouré, de l'embarras de ses finances qu'il ignorait, de la misère des fellahs qu'il ne connaissait pas, de la situation précaire de l'Égypte qu'on lui cachait. Tout faisait craindre une catastrophe. Cependant, la raison reprit le dessus, de sages conseils prévalurent. Au commencement du mois d'août, il consentit, non sans efforts, à renoncer à son voyage et surtout à son abdication, et en se remettant à la tête des affaires il annonça son prochain retour à Alexandrie. Cette résolution rassura les Européens, car les événements qui se passaient au couchant de l'Afrique avaient jeté un grand trouble dans les esprits musulmans. On avait appris que, le 6 août, Tanger avait été bombardé par les Français, Mogador le 15 ; on avait été irrité surtout de l'insigne victoire remportée,

le 14, à Isly par les chrétiens sur le croissant et les molhas ne pouvaient s'empêcher de maudire cette nation qui les avait abandonnés il y avait quatre ans à peine, dont les armes abaissaient en ce moment la gloire des croyants, et dont les négociants, les ingénieurs et les savants couvraient le sol de l'Égypte comme un pays conquis.

Méhémet-Ali fit aussitôt voir que sa faiblesse n'avait été que passagère. Il rassura les consuls, donna des ordres pour maintenir la tranquillité et, afin de pallier l'état inquiétant des finances, retint aux scheiks quatre mois de leurs appointements et six mois à Ibrahim, qui s'exécuta de bonne grâce pour donner le bon exemple et montrer que, devant le bien de la nation, tout le monde, même le fils du souverain, devait se soumettre et souffrir.

Au milieu de ces agitations, Méhémet-Ali, si bon père, eut le plaisir d'apprendre que le voyage de ses enfants et de leurs compagnons en France était des plus heureux. Le dimanche, 25 août, la première partie de la caravane avait visité Lyon et avait paru au spectacle où elle avait été saluée d'affectueux et sympathiques bravos. Le plus jeune de ses fils et le fils aîné d'Ibrahim n'étaient arrivés que le mercredi 28 dans la grande cité manufacturière. Ils étaient descendus à l'hôtel de l'Europe où ils avaient reçu les autorités. Tout le premier étage du vaste et magnifique hôtel avait été retenu pour eux. Les deux jours suivants, accompagnés de leur gouverneur et de deux aides de camp, ils avaient visité Lyon, ses monuments, ses établissements publics et ses admirables environs. Partout, les Lyonnais admis à les accompagner avaient été frappés de l'esprit d'observation et de la sagacité des deux jeunes princes. A leur arrivée à Paris, l'accueil du gouvernement avait été aussi empressé, aussi cordial et, comme à Lyon, la foule s'était montrée bien disposée. De suite on devinait que ces jeunes gens devaient être sympathiques à la France. Décidément, l'idée de

Soliman Pacha était bonne. La France et l'Égypte devaient être à jamais comme deux sœurs, et si les deux nobles nations avaient un intérêt commun, dans leur commerce et leur industrie, il n'était pas malaisé de voir que la sympathie y avait sa part.

C'était un service de plus que le généralissime égyptien avait rendu à sa mère patrie.

La reconnaissance de Méhémet-Ali envers la France eut bientôt l'occasion de se montrer. L'Égypte apprit que le plus jeune fils du roi des Français, le duc de Montpensier, avait l'intention de compléter ses études historiques en visitant la vieille terre de la sagesse et de la philosophie. Il devait remonter jusqu'aux premières cataractes du Nil.

En effet, le 30 juin 1845, à 7 heures du matin, le *Gomer* parut en vue d'Alexandrie. Une heure après, un pilote le fit entrer dans le port, et pendant que le navire français jetait l'ancre au milieu de la flotte égyptienne, M. Benedetti, élève consul, en l'absence de M. de Lavalette, se rendit auprès du prince pour le complimenter.

Presque en même temps, Saïd-Pacha venait à bord féliciter le duc de la part de son père et lui souhaiter la bonne arrivée. L'air intelligent du jeune amiral plut particulièrement au prince qui fut enchanté de n'avoir pas besoin d'interprète pour exprimer ses sentiments. Saïd-Pacha s'exprimant avec une grande facilité et autant de plaisir en français.

Après celle de l'amiral, le duc reçut la visite du colonel du génie Gallice, envoyé par la France en 1840, auprès du pacha, pour mettre Alexandrie en état de défense. Ses travaux avaient été si satisfaisants que le vice-roi lui avait accordé bientôt le titre de pacha et de général.

D'autres Français vinrent présenter leurs respects et leurs hommages. A trois heures, Saïd-Pacha revint, avec Hassan-Bey, ministre de la marine, dire au prince que le vice-roi, qui était

au palais de Rass-et-Tin *(le cap des Figuiers)*, mettait à sa disposition le palais de Gabbari, où il voulait lui aller faire sa visite. Ce palais, qui appartenait à Saïd-Pacha, est une délicieuse résidence, admirée des étrangers et bâtie sur les plans et dessins de M. de Cérisi. De vastes et frais jardins l'entourent. Le duc de Montpensier accepta cette gracieuseté avec reconnaissance, et au moment où les deux princes quittèrent le vapeur français, le navire les salua de vingt et un coups de canon, salut auquel le vaisseau amiral égyptien répondit aussitôt.

La réception à Gabbari fut toute orientale et rien n'y fut oublié, ni les divans moelleux, ni les longues pipes ornées de diamants, ni le café venu de Moka, servi dans de petites tasses, d'un travail exquis. Bientôt le vice-roi lui-même arriva dans une voiture de luxe, attelée de chevaux de race, escortée d'une douzaine de mameloucks en veste rouge, splendidement brodée d'or. La réception fut cordiale et empressée, et rien ne rappela que naguère cet allié fidèle avait été sacrifié par une politique imprudente et étourdie. Le mal était fait, pourquoi y revenir ? Ne valait-il pas mieux renouer les vieux liens de l'amitié et regarder vers l'avenir ?

Le lendemain, le duc de Montpensier traversa toute la ville remuante, active et commerçante d'Alexandrie, pour se rendre au palais de Rass-et-Tin, bâti à l'extrémité de la rade, sur l'emplacement de l'ancien Pharos. Le prince gravit un magnifique escalier de marbre dont le vice-roi descendit le premier degré pour faire honneur à son hôte. Le cortège du prince français s'était grossi d'une troupe de gens du peuple, turbulente et curieuse. Les mœurs du pays permettent cette indiscrétion et le pacha lui-même ne craint pas de dévisager en face les plus audacieux. La visite augmentée des principaux officiers du pacha fut aussi cordiale et aussi empressée que la veille.

Mais le prince, au milieu de ce brillant état-major, chercha

en vain celui qui lui donnait le plus de lustre. Soliman Pacha, le vainqueur des Turcs, était au Caire, malade, usé par les fatigues de la guerre, las des derniers événements, triste surtout de la réduction de sa belle armée. Son état était si grave que les médecins les plus habiles craignaient qu'il ne s'en relevât pas.

Le soir, un festin, moitié européen moitié oriental, réunit une foule de convives parmi lesquels le duc salua et complimenta le ministre des affaires étrangères Artim-Bey, un illustre Grenoblois, le docteur Clot-Bey, le ministre de la marine, Hassan-Bey, le colonel de génie français, Gallice ; le vice-roi fut satisfait surtout des attentions dont le prince entoura le plus jeune de ses fils, Méhémet-Ali-Bey, charmant enfant de douze ans, d'une grande vivacité d'esprit, d'une physionomie heureuse et le benjamin adoré de sa vieillesse.

La semaine se passa tout entière à visiter Alexandrie, le vaste établissement d'éducation des Lazaristes, celui des sœurs de Saint-Vincent de Paul si admirables de dévouement, les monuments, les fortifications, les hôpitaux ; le prince visita la marine et admira hautement le *Beni-Souez*, magnifique navire de cent canons, monté par onze cents hommes, commandé par Saïd-Pacha et digne, par sa tenue, des nations maritimes les plus civilisées. Puis, précédé par Saïd-Pacha qui remonta le Nil dans une cange, il partit pour le Caire, arriva le 8 juillet à Choubrah et trouva dans cette gracieuse résidence Ibrahim-Pacha qui l'attendait. Abbas et Saïd l'accompagnaient.

La vue du prince égyptien produisit sur le jeune duc une vive impression. Plus grand que son père, la tête haute, le regard altier, Ibrahim, assis sur un divan, rappelait à merveille le repos du lion.

A guisa di leone, quando si posa.

Ibrahim, après un court repos, conduisit son hôte en voiture,

à travers une foule immense échelonnée sous la magnifique allée de sycomores qui unit Choubrah au Caire.

Le duc de Montpensier devait recevoir l'hospitalité à la citadelle, dans le palais que Méhémet-Ali affectionne quand il n'est ni à Choubrah ni à Rass-et-Tin. Les princes arrivèrent à dix heures du soir, et cette course, sous le ciel le plus magnifique et le plus pur, au milieu d'une escorte de saïs armés de flambeaux, à travers un peuple de trois cent mille âmes que la curiosité poussait sous les roues et les chevaux, les cris des femmes, les acclamations des nègres et des Arabes, contrastant par leur turbulence avec la gravité des Turcs, offrit au prince français un spectacle que les Occidentaux ne peuvent imaginer et qui ne peut se trouver que chez le peuple qui a créé les *Mille et une nuits*.

Le 9, on visita le Caire, Soliman Pacha, dont l'état était moins alarmant, puis, toutes les curiosités de la ville des merveilles, les rues immenses grouillant de foule, les mosquées, les tombeaux des Califes, le Nilomètre ; on vit de loin les Pyramides ; le 10, à la chapelle française, on dit une messe pour célébrer la fête de la reine Amélie. Puis le soir, le prince alla visiter Abbas-Pacha, et partit avec lui en voiture pour Suez. Six relais leur firent franchir rapidement les trente lieues qui séparent Suez du Caire. En route, on s'était reposé dans le palais que, par un caprice royal, Abbas-Pacha s'était fait construire en plein désert.

De Suez, le duc se rendit à cheval, au Sinaï, puis il revint au Caire avec la résolution bien arrêtée de remonter le Nil jusqu'à Thèbes et à la première cataracte ; on ne remonte guère le Nil en juillet ; les premiers grossissements du fleuve se font sentir, et le débordement est complet en août et en septembre : mais on devait se battre, en Algérie, au printemps suivant, et le prince tenait à se trouver à son poste d'honneur. Il avait donc donné des ordres précis et, le 14 juillet, tout se trouva prêt

pour le départ. Le duc alla faire ses adieux à Ibrahim, et sa surprise comme sa joie fut grande, de trouver au palais du prince héritier notre célèbre généralissime, Soliman Pacha, pâle et faible, qui avait surmonté la souffrance, et qui, appuyé sur des bras amis, était venu présenter ses hommages au fils du roi des Français.

Le duc fut touché de cette démarche et il en témoigna sa reconnaissance au héros qui avait porté si haut la gloire des armées égyptiennes. Bon juge en valeur et au courant des guerres de la Syrie, le prince accueillit Soliman avec une distinction toute particulière; il le loua de ses batailles, le félicita de son rétablissement, et lui dit combien la France avait été orgueilleuse de voir le drapeau égyptien si fièrement tenu par une main française.

Les officiers du *Gomer* qui accompagnaient le prince joignirent leurs félicitations et leurs cordiales louanges à celles si chaleureusement exprimées par leur chef.

Trois vapeurs attendaient le duc, et c'était la première fois qu'on voyait pareil spectacle sur le Nil, le vice-roi lui-même n'en ayant que deux dans ses voyages. Sur le premier des trois vapeurs flottait le pavillon royal de France; les deux autres portaient le drapeau égyptien. Le premier bateau reçut le prince français et ses officiers; le second, Saïd-Pacha, très empressé d'accompagner un fils de France; le troisième, le capitaine de vaisseau Delassaux, le commandant Goubin et quelques autres officiers du *Gomer*, parmi lesquels le moins occupé n'était pas le lieutenant de vaisseau Sinéty, dessinateur habile, chargé de la partie artistique de l'expédition.

A 10 heures, on leva l'ancre aux saluts d'Ibrahim et de Soliman, et aux acclamations d'une foule immense accourue à Boulacq. Le vent du nord favorisant la vapeur, l'escadrille eut bientôt disparu dans la direction des ruines de Memphis.

Cet accueil et cette réception avaient touché la France. Le voyage du duc s'était fait rapidement ; à l'aller comme au retour, les voyageurs avaient salué Minieh, Syout, Denderah, et cette Thèbes unique au monde. Ils avaient retrouvé des souvenirs français à l'île d'Éléphantine, à Syène et jusque dans cette île de Philæ, berceau de fleurs et lieu sacré que l'Égypte vénère presque à l'égal des villes saintes d'Arabie. Partout le duc s'était senti environné d'une influence bienveillante et protégé par une main amie. Son retour avait été une fête ; puis il avait fait ses adieux, touché à Rhodes, admiré Constantinople et toujours écrit à sa famille de quels soins il avait été l'objet. Le roi reconnaissant adressa au pacha les remerciements les plus vifs et lui offrit quelques œuvres d'art pour ses palais ; mais ce qui toucha le plus le vieux souverain, ce fut l'envoi du grand cordon de la Légion d'honneur qui lui fut remis avec une grande solennité et qui fut reçu au milieu des fêtes et des témoignages les plus vrais de reconnaissance.

Le 6 novembre, un Lyonnais, dont le père s'est éteint à Lyon il y a peu d'années, laissant la réputation méritée d'homme d'esprit et d'homme de bien, M. de Montherot, attaché au ministère des affaires étrangères, se présenta au palais de la citadelle du Caire, portant les insignes de cet ordre que les nations du monde civilisé nous envient. A sa suite, M. Adolphe Barrot, consul général de France, les employés du consulat, le commandant du paquebot de guerre français l'*Alexandre* et les personnes les plus considérables de la colonie française au Caire avaient traversé solennellement la ville entière, à l'admiration du peuple toujours avide et curieux de spectacles pompeux. Le vice-roi attendait le cortège dans la salle d'honneur, et ce fut en termes chaleureux qu'il remercia la France de la distinction dont il était l'objet. La journée fut consacrée aux visites et aux réceptions qui se terminèrent par un banquet. A ces fêtes,

Soliman aurait dû prendre une part active, car l'éclat qu'elles jetaient sur le nom français, l'orgueil qui en rejaillissait sur le drapeau de son pays, ne pouvaient moins faire que de grandir sa popularité, sa réputation et d'augmenter l'auréole que ses victoires avaient attachée à son nom. Mais c'est en vain que les yeux le cherchaient à côté du souverain. Soliman n'était pas en Égypte, il était en Italie où le devoir et l'amitié l'avaient conduit à la suite d'Ibrahim.

Car la joie qui régnait à la cour du pacha n'était pas sans mélange ; la vanité du souverain n'empêchait pas le cœur du père de saigner cruellement. Ibrahim, atteint d'une grave maladie d'entrailles, portait, avec l'apparence de la santé, les germes d'un mal qui ne devait pas lui pardonner. Son médecin, le docteur Lallemand, l'avait conduit, dès le commencement de septembre, aux bains de San-Guitano, près de Pise, mais le traitement, le repos, le régime et les eaux n'avaient obtenu aucun résultat. Les nouvelles étaient toujours inquiétantes et on ne savait si Son Altesse passerait l'hiver à des bains qui ne produisaient pas de soulagement, à Pise, où le grand duc lui offrit un palais, ou s'il irait en France où les sommités de la science lui indiquaient les eaux du Vernet, dans les Pyrénées, comme seules capables de lui donner la guérison.

Ce fut à ce dernier parti qu'on s'arrêta.

La diplomatie fut prévenue, le vice-roi donna son consentement, on écrivit à Paris et les invitations les plus pressantes arrivèrent aussitôt.

Après une série d'orages et de révolutions, la France jouissait d'un calme apparent que les utopistes croyaient éternel, mais que les hommes éclairés regardaient avec effroi et méfiance. Depuis longtemps, les légitimistes avaient désarmé. Les agitations de la Vendée étaient finies. Le duc de Bordeaux attendait que la France vînt s'offrir à lui, et ses partisans, résignés, s'en

remettaient à la Providence du soin de ramener le roi légitime à Paris. Nombreux, en théorie, les napoléoniens n'existaient qu'à l'état platonique. Comme parti sérieux, ils ne comptaient pas.

De ces deux côtés, le gouvernement de la branche cadette ne voyait aucun danger à l'horizon.

Quant aux républicains, dégoûtés des émeutes, devenus prudents par leurs défaites, ils se contentaient de saper les racines de l'arbre royal, pendant que les orateurs de la Chambre, les coureurs d'affaires, les avides et les ambitieux en secouaient violemment les branches pour en accaparer les fruits. La soif de l'or sévissait dans toutes les classes de la société, mais surtout autour du trône dont l'inquiet possesseur, au lieu de récompenser ses amis, comme ses prédécesseurs, par des honneurs et des titres, était obligé de solder les dévouements par des places, des rentes et des pensions; mauvais moyens pour la dignité humaine, tristes procédés pour la morale et la vertu. L'agiotage en profita, les fortunes en prirent un développement rapide, mais l'austérité des mœurs en souffrit et le niveau moral s'en abaissa au point qu'on se serait cru revenu aux temps de Tacite et de Juvénal.

Mais les apparences restaient; le commerce était prospère, la vie facile; le gouvernement français, dont tant d'intérêts grandissaient en Égypte, voulait se rapprocher de plus en plus du vice-roi et, pour effacer les derniers souvenirs, il résolut d'offrir à l'héritier présomptif, à Ibrahim, une gracieuse et bienveillante hospitalité.

Nulle nation n'a, en Orient, plus de prestige que la France. Le vieux vice-roi fut touché de l'invitation de Louis-Philippe. Le départ d'Ibrahim fut décidé, et pour montrer que les finances de l'Égypte étaient florissantes et prospères, on donna un entourage princier au vainqueur de la Morée, à celui à qui on

attribuait si volontiers toutes les victoires de la Syrie et du Taurus.

Mais pour rehausser l'éclat de cette suite brillante, on jugea opportun, dans les conseils du vice-roi, de donner pour compagnon au prince royal le Français célèbre à qui l'Égypte devait ses conquêtes et sa gloire, l'organisateur de ses armées, celui dont les combinaisons savantes et l'audace avaient ravi d'admiration ses amis et frappé ses ennemis d'une si indicible terreur.

Soliman s'empressa d'accepter cette mission qui lui permettrait de revoir la France, sa patrie, ce Paris si brillant et si aimé, que nul n'oublie une fois vu ; Lyon, son pays natal, qu'il connaissait à peine ; et cette famille chérie dont les lettres l'avaient toujours suivi dans toutes les phases si diverses de sa fortune et à qui, aujourd'hui, son cœur généreux était si empressé de faire donner l'aisance et la tranquillité.

Soliman avait à Lyon une sœur tendrement aimée. Louise Sève avait épousé M. Alday, premier violon au Grand-Théâtre de Lyon, professeur distingué, très aimé et très estimé dans sa ville natale, et le général se réjouissait de voir ce modeste ménage qui devait lui rappeler tant de souvenirs. L'oncle Julliet, courbé par les années, ne lui tenait pas moins au cœur, non plus que son cousin le docteur Louis Gubian, devenu par son intelligence et son travail un des premiers médecins d'une ville qui a produit tant de docteurs célèbres, et tous ces amis d'enfance qu'il n'avait jamais oubliés et dont il demandait, dans sa correspondance privée avec le docteur Gubian, de si intarissables nouvelles. Comme il se promettait de visiter Fontaine, le pays de sa mère, et, de l'autre côté de la Saône, sur les collines si riches du Mont-d'Or, Colonges où il devait dîner un jour avec le vieux colonel Arnaudet qui ne voyait que deux grands généraux dans le monde : Napoléon, son empereur d'abord et,

immédiatement après, son ami à lui, son protégé, Soliman-Pacha.

A Paris, d'autres affections l'attendaient : le duc de Luynes dont il avait fait la connaissance en Égypte et avec qui les relations devenaient chaque jour plus intimes ; le duc de Raguse, Marmont, qui sur les champs de bataille de la Syrie avait étudié avec soin et apprécié ses savantes manœuvres ; Horace Vernet, l'illustre peintre qui n'avait pas oublié Saïda ; tous les artistes, les savants qui, depuis vingt ans, avaient parcouru l'Égypte et dont il avait facilité le séjour, et enfin, au-dessus de tous, son fils Skander-Bey, qu'il avait envoyé à l'École égyptienne de Paris, et qui suivait avec ardeur les cours de l'École polytechnique avec l'espoir d'entrer dans l'artillerie, à son retour. Et ne peut-on pas mettre aussi en ligne de compte ce sentiment de juste fierté qui le poussait à revoir dans la fortune cette ville qu'il avait quittée triste, misérable et découragé?

Ce fut donc avec les sentiments les plus vifs et les plus divers qu'il fit ses préparatifs pour rentrer en France. Pendant qu'Ibrahim était acclamé à Florence par la haute société toscane et que lady Normamby donnait en son honneur un bal qui réunissait toutes les sommités italiennes ; qu'à Livourne on se précipitait sur ses pas ; qu'à Gènes, logé à l'hôtel de ville, accueilli par le roi Charles-Albert et fêté par la noblesse, il était forcé de rester quatre jours pour satisfaire l'empressement public, Soliman, le cœur oppressé, quittait Gênes en chaise de poste, suivait la Corniche sans prendre garde à ses beautés, donnait un regard distrait à Nice la fleurie, et se trouvait sur les terres de France, après vingt-cinq ans d'exil.

Quels sentiments l'agitaient en passant la frontière? Qui aurait pu dire son émotion profonde quand il foula le sol de la patrie, qu'il revit les soldats et le drapeau français? Il dut, certes, essuyer plus d'une larme sur sa belle figure bronzée,

car le rude et énergique général, que la mort n'épouvantait pas et qui, sur les champs de bataille, conservait son inaltérable gaieté, avait une âme sensible, douée d'attachements invincibles. On sait qu'il ne faut juger ni l'arbre par l'écorce, ni l'homme par le caractère apparent. Soldat pour l'Égypte, chef audacieux pour l'armée, dur à lui-même, le généralissime des troupes égyptiennes avait pour ses enfants et sa patrie des trésors d'amour que le vulgaire ne soupçonnait pas. Et il était là, maintenant; il revenait riche, vainqueur et triomphant dans ce même pays qu'il avait dû fuir dans le désespoir.

Le 20, il fit son entrée à Toulon où le préfet maritime, les autorités et une foule immense lui firent le plus sympathique accueil. Dès la veille, un envoyé du gouvernement était venu à la rencontre d'Ibrahim. Soliman retint des appartements pour le prince et sa suite, écrivit à Lyon son arrivée en France et attendit le prince héritier, en visitant, avec l'attention d'un connaisseur, les fortifications, l'arsenal, les casernes, les établissements publics, le port et la rade du plus important de nos abris militaires.

Depuis plusieurs jours, les troupes étaient consignées. Le gouvernement français avait donné ordre de recevoir le prince égyptien avec tous les honneurs dus à son rang.

La population provençale, si ardente, et qui attendait un spectacle insolite, commençait à trouver le temps bien long, quand le sémaphore signala le navire égyptien au large, par une assez grosse mer; le 27 novembre, à 8 heures du matin, un coup de canon retentit, et la frégate à vapeur *le Nil*, commandée par Offue-Kellil-Bey, entra dans la rade. Partie de Gênes dans la matinée du 26, elle avait à bord le prince si vivement attendu.

Le vaisseau à trois ponts *l'Océan*, monté par M. le contre-amiral Parseval-Deschênes, la salua de vingt et un coups de canon, et se pavoisa. Les autres bâtiments de guerre présents

sur la rade se pavoisèrent également. L'artillerie de la grosse Tour répéta le salut de l'*Océan* et le *Nil* y répondit coup pour coup. Dès ce moment le télégraphe correspondit incessamment avec Paris.

Toulon, dès lors, s'agita comme une fourmilière. A l'exemple de l'*Océan*, la frégate napolitaine *l'Uranie* avait arboré le pavillon égyptien au grand mât, et l'avait appuyé de vingt et un coups de canon, en déferlant ses pavillons; puis les équipages des divers bâtiments, montés sur les vergues, firent entendre leurs acclamations. Les autres bâtiments se pavoisèrent et firent à Son Altesse un accueil princier, mais s'abstinrent du salut des vingt et un coups de canon.

L'impatience du public fut vivement excitée quand on sut que le prince, un peu souffrant, déjeunait à bord. Le vice-amiral préfet maritime était allé, avec son canot, dès les premiers coups de canon, à bord du vapeur égyptien pour prendre les ordres de Son Altesse, il communiqua les intentions d'Ibrahim aux autorités maritimes. Enfin, sur les 11 heures, le prince africain quitta le *Nil*, et le vaisseau commandant la rade fit un nouveau salut répété par le vaisseau amiral.

M. le marquis de Lavalette, envoyé du gouvernement, le Préfet maritime et un nombreux cortège composé d'officiers de tous grades et de toutes armes attendaient le prince à l'arsenal. Le 3e régiment d'infanterie de marine formait la haie dans ces vastes bâtiments qu'Ibrahim ne fit que traverser; le 19e de ligne était échelonné de la porte de l'arsenal à l'hôtel de la préfecture maritime, où les appartements de Son Altesse étaient préparés.

Un détachement de gendarmerie ouvrait la marche. Ibrahim qui, à Gènes et à Florence, avait porté un costume fort simple et sans apparat, marchait à la tête du cortège avec un uniforme d'une grande richesse, il était littéralement couvert d'or. Sur

sa poitrine, étincelait une plaque enrichie de diamants. Au lieu du turban que la foule s'attendait à voir, il avait sur la tête le fez ou bonnet grec égyptien ; auprès de lui, marchait Soliman Pacha, son héros et son ami, presque aussi richement vêtu que lui, et trois autres grands personnages aux costumes splendides. Quelques nègres, vêtus d'étoffes voyantes et porteurs de longues pipes, les accompagnaient, donnant à la marche un aspect tout oriental. La foule, peuple, soldats et matelots, amoncelés dans les rues, aux fenêtres et sur les toits, dévoraient des yeux ce pittoresque défilé et acclamaient les vainqueurs de la Turquie des saluts les plus énergiques et des bravos les plus bruyants.

Pendant que la ville s'étourdissait d'enthousiasme et de bruit, Soliman Pacha s'arrachait aux ovations dont il méritait une si large part et se rendait à Marseille pour préparer, comme à Toulon, les appartements du prince et de sa suite et prévenir les autorités. Par les ordres d'Ibrahim, Soliman dut s'adresser à une simple maison particulière, celle de MM. Pastré frères, pour leur demander l'hospitalité. C'était un hommage que le fils de Méhémet-Ali rendait à la maison française, dont les relations avec l'Égypte sont les plus importantes et les plus anciennes; c'était un honneur touchant rendu au commerce marseillais. La vieille cité phocéenne en comprit toute la délicatesse.

A peine ce nouveau devoir accompli, Soliman, sans s'arrêter à Marseille, courut à Port-Vendres, à Perpignan et au Vernet pour les mêmes offices. Revenu le 3 décembre, à Perpignan, il reçut l'accueil le plus cordial des autorités, dîna chez le lieutenant général comte de Castellane, fit, avec l'aide bienveillant du préfet, préparer à l'établissement des bains les logements pour la suite d'Ibrahim, et tranquille sur le dévouement de ses nouveaux amis, sûr que ses intentions seraient suivies, se livra

sans réserve aux plaisirs que le comte de Castellane organisa pour lui.

Le 4, le lieutenant général si profondément esclave de la discipline militaire, si amoureux de l'art de la guerre, si fanatique de l'armée, fit manœuvrer devant le généralissime de l'armée égyptienne la garnison de Perpignan, artillerie, infanterie et cavalerie.

Toute troupe qui avait passé par les mains du comte était éminemment manœuvrière. Soliman admira les nouvelles théories françaises, loua surtout la promptitude des feux de l'artillerie, la mobilité de cette arme dans les divers mouvements, et avoua que, sous ce rapport, la France atteignait l'idéal. Il félicita l'infanterie de sa solidité et de la vivacité de ses manœuvres, et déclara que c'était à l'audace de ses cavaliers lancés au loin en éclaireurs qu'il avait dû de ramener son artillerie de Damas en Égypte à travers d'affreux déserts.

Ainsi causaient l'officier de fortune et le descendant d'une des plus anciennes races de la Provence, unis par une prodigieuse conformité de caractères et de goûts, soldats tous deux et s'estimant mutuellement, l'un par ce qu'il avait fait, l'autre par ce qu'il eût été capable de faire.

Soliman revint à Port-Vendres, petite ville sans beaucoup de ressources, et, avec plus ou moins de patience, il y attendit son ami.

Port-Vendres, défendue par quelques batteries dont les feux se croisent, peut abriter les navires du plus fort tonnage. Sa passe a 19 mètres de profondeur et le port militaire, de 9 à 10 mètres, a plus d'un kilomètre de longueur.

Excellent point de relâche pour les navires surpris par le gros temps, Port-Vendres n'a pas de commerce. On n'y embarque à peu près que les excellents vins du Roussillon. Le phare se dresse sur une pointe protégée par un fortin, à l'entrée de

l'anse Gerbal. Un autre phare s'élève à une grande hauteur, au-dessus de la batterie Mailly. Soliman étudia tout le parti que la France, qui n'a pas de port sur ces rivages, pourrait tirer de cette ville abandonnée.

Quoique pressé d'arriver, Ibrahim ne pouvait quitter Marseille. Parti de Toulon, le samedi matin, 29 novembre, au point du jour, il était arrivé à Marseille à midi. Les canons des forts avaient salué la frégate égyptienne et le prince avait été reçu, à son débarquement, par le lieutenant général comte d'Hautpoul et par les principales autorités.

Les troupes, sous les ordres du général Parchappe, formaient la haie depuis le quai jusqu'à la maison de MM. Pastré frères; à l'entrée de la Canebière, le prince monta dans une voiture ayant à ses côtés Ibrahim-Pacha, son neveu, le marquis de Lavalette et le général d'Hautpoul. Comme à Toulon, une foule immense faisait au prince un accueil sympathique et bruyant.

En entrant chez les honorables armateurs qui lui donnaient l'hospitalité, Ibrahim fut reçu par Mme Pastré la mère, qui, entourée de sa nombreuse famille, lui dit que la maison était à lui. Il y avait tant d'affectueuse cordialité dans ce simple accueil que le prince lui en témoigna la plus profonde reconnaissance.

Aussitôt les réceptions commencèrent. Le prince invita les principales autorités à dîner, puis il se rendit au théâtre où de vives acclamations l'accueillirent. Le lendemain, il visita la ville, reçut un magnifique bouquet des bouquetières, parcourut le Prado, et le soir se rendit à un bal offert par le comte d'Hautpoul. Ibrahim, entré dans les salons à 9 heures, les parcourut à plusieurs reprises en adressant des paroles flatteuses aux dames, et les belles Marseillaises, enivrées par les compliments, éblouies par le splendide costume du prince, n'hésitèrent pas à proclamer l'héritier du trône égyptien digne de l'empire des califes, et par ses manières et sa galanterie, bien au dessus

des plus aimables princes de l'Occident. Ce fut d'ailleurs à peu près ce que lui dit en arabe une jeune personne de la société de Marseille dont le discours fit sourire le prince et souleva les plus joyeux applaudissements.

Cette opinion des femmes fut complètement partagée par les maris quand on vit Son Altesse visiter le lendemain les usines, les fabriques et les bâtiments industriels. Dans la magnifique usine de M. le marquis de Forbin-Janson, ses connaissances en mécanique et en industrie firent éclater l'enthousiasme ; on ne jurait plus que par le prince dans tous les rangs de la société.

Puis les fêtes succédèrent aux fêtes, les bals aux bals, les festins aux festins ; il semblait que la reine de la Méditerranée mît de la coquetterie dans son accueil. Quoique prince et blasé, Ibrahim était tout à fait flatté et heureux.

Il fallut enfin partir. Le fils de Méhémet-Ali, touché jusqu'au fond du cœur, fit ses adieux à Marseille. Le mercredi, 3 décembre, à 4 heures, il vint à bord du *Nil* qui mit aussitôt le cap sur Port-Vendres. Il avait offert la veille un grand dîner aux industriels de la ville et laissé quinze cents francs pour les pauvres. Les cadeaux et souvenirs avaient été nombreux.

Ibrahim arriva le jeudi 4 devant Port-Vendres, mais il préféra rester à bord. Le 5, il rédigea sa correspondance, que le *Nil*, qu'il renvoyait, devait porter en Égypte. Le 6, il accepta un déjeuner qui lui fut offert par le commerce de Port-Vendres, et, en sortant de table, partit pour Perpignan, avec son cher Soliman-Pacha qui l'attendait depuis deux jours. Ils furent accueillis avec tous les honneurs militaires par le lieutenant général, comte de Castellane, qui les retint à dîner [1].

1 Perpignan, qui a devant elle une des campagnes les plus riches de France, a une haute importance militaire. Place de guerre de première classe, elle domine les passages qui conduisent en Espagne. Son aspect, son architecture et ses mœurs sont déjà tout espagnols, et plusieurs de ses monuments rappellent à l'artiste le séjour des Maures dans ses murs.

Le 7, les deux généraux égyptiens dînèrent chez M. Vaïsse, préfet du département, et le 8 ils partirent pour le Vernet. Le comte de Castellane, à cheval, accompagna le prince jusqu'à deux kilomètres de la place. Au moment de se séparer, Ibrahim, malgré les instances du comte, inflexible sur les lois de l'étiquette, descendit de voiture pour lui faire ses adieux, et remercia vivement le comte de toutes les attentions dont il avait été l'objet. Celui-ci reprit la route de Perpignan, et la voiture d'Ibrahim, continuant sa course, s'enfonça rapidement dans la direction du Canigou [1].

C'était pourtant un magnifique spectacle que celui de cette immense chaîne des Pyrénées qui sépare la France de l'Espagne. Le temps était splendide, et les généraux égyptiens, las de bruit et d'honneurs, se réjouissaient de trouver, dans ces vallées profondes, la tranquillité dont ils éprouvaient le besoin. Il n'est pas d'âme qui ne se rassemble et ne se recueille, en présence de l'immense spectacle de la nature, mais la caravane avait compté sans le zèle de ses nouveaux amis. Les ordres du général et du préfet avaient été compris et aussitôt exécutés avec tout l'enthousiasme de l'énergique population des montagnes. Pour avoir un autre cachet qu'à Toulon ou à Marseille, l'accueil ne devait être ni moins empressé ni moins bruyant que dans les deux grandes cités.

La soirée était splendide : mais à moitié chemin du Vernet, à Corneilla, un spectacle imprévu frappa nos voyageurs. La

[1] Au pied du géant des Pyrénées, qui s'élance au sud-est, domine toute la contrée, et que vient de chanter l'illustre poète catalan Jacento Verdaguer, se trouve caché le Vernet, chef-lieu de canton, à cheval sur les deux rives du Castelli, joli ruisseau descendant des montagnes. Les sources thermales sulfureuses appartenaient jadis à l'abbaye de Saint-Martin de Canigou qui exploitait l'établissement des bains.

Un incendie ayant détruit les bâtiments thermaux, un nouvel édifice fut construit, en 1788, par M. le docteur Barrère, acquéreur de la propriété. Le grand bassin des bains est alimenté par trois sources ; un jardin anglais sert à la promenade facile

gendarmerie du département était échelonnée sur la route ; les chasseurs à cheval attendaient les voitures depuis le matin. Les grenadiers de la garde nationale avaient été organisés en garde d'honneur ; les troupes de Perpignan occupaient divers postes qui leur avaient été assignés ; une foule immense, les femmes en habits de fête, les hommes avec leurs fusils, garnissait les deux côtés du chemin, lasse de l'attente et de l'oisiveté et prête à saluer le cortège dès qu'il apparaîtrait.

Aussitôt que le canon de Villefranche eut donné le signal, une fusillade intense réveilla l'écho de ces hautes montagnes ; toute la population s'émut, et les cris de joie montèrent aux plus haut des airs.

Les voyageurs n'étaient pas revenus de leur heureuse surprise, qu'une escouade de montagnards armés de flambeaux entoura la voiture et la conduisit jusqu'à un arc de triomphe élevé au milieu de la place. Là, le maire et le curé, qui, à cause de l'heure avancée, disent les relations du moment, n'avaient pu complimenter le prince *à la distance indiquée par le décret de messidor an XII*, lui adressèrent leurs hommages et leurs vœux. L'interprète s'empressa de descendre de voiture, et après avoir écouté très attentivement les discours en fit la traduction à Son Altesse qui remercia chaleureusement les orateurs.

L'arc de triomphe portait pour inscription : *Au vainqueur de Konieh et de Nézib.* Les drapeaux de la France et de l'Égypte étaient élégamment groupés au-dessus de l'inscription ; deux larges allées de houx qui s'étendaient au loin faisaient un effet pittoresque et charmant.

Près de l'établissement des bains, un autre arc de triomphe,

de ceux qui ne veulent pas escalader les hauts sommets. Le casino est séparé des autres constructions, et sert aux réunions, aux bals et aux jeux.

C'est à ces bains célèbres qu'Ibrahim allait demander la santé, plus soucieux de rétablir ses forces épuisées que d'admirer les beautés de la nature.

orné aussi des drapeaux français et égyptiens, portait sur quatre transparents ces inscriptions :

Au digne fils de Méhémet-Ali,
Au civilisateur de l'Orient,
A l'ami des Français,
Au héros égyptien.

Ce fut cependant la fin. Au milieu de la fusillade qui ne finissait pas, des cris et des ovations de la population exaltée, des compliments empressés des chefs et du personnel de l'établissement thermal, Ibrahim put gagner des appartements décorés avec un luxe princier. Décidément, les Pyrénées valaient mieux que le Taurus, et leurs montagnards pyrénéens que les Druses les Kurdes, ou que les Klephtes de Colocotroni.

CHAPITRE XIX

PARIS ET LONDRES

Si le jour d'arrivée au Vernet fut d'une agitation extrême, si ce fut trop de bruit pour des oreilles malades, les semaines qui suivirent eurent presque l'inconvénient opposé. Ibrahim et Soliman, quoique entourés de quelques amis, malgré les sites enchanteurs des Pyrénées, les promenades, les courses, les visites et les journaux, trouvaient parfois les heures longues. Le climat était si différent de celui du Caire qu'on eût pu craindre pour leur santé; mais les ordres du docteur Lallemand étaient si précis, ses soins si éclairés, qu'Ibrahim se résignait à la solitude et au calme de cette espèce de séquestration. Ce changement si profond d'existence avait peut-être bien aussi son charme. Plus de fatigues de la guerre, plus de soins d'administration, plus de ces plaisirs à outrance qui avaient usé sa vie. Au milieu de cet air vif et pur, dans ce repos absolu de l'esprit et des sens, le corps affaibli du pacha reprenait la force et la jeunesse. Parfois, pourtant, Ibrahim montait en voiture et allait passer quelques heures à Perpignan. Parfois aussi Soliman s'y rendait à cheval et allait se retremper dans les salons de la ville.

heureux de sa présence. Plus souvent, cependant, c'était le comte de Castellane qui venait visiter les reclus, ou le préfet du département, ou encore M. de Céret, sous-préfet de l'arrondissement. Les dames aussi ne manquaient pas dans le salon de l'établissement, et l'hiver se passa ainsi, se traînant un peu longuement peut-être, mais adouci par l'espoir d'un complet retour à la santé.

Si le prince avait fait à Toulon et à Marseille une entrée et un séjour dignes d'un fils de souverain, il menait dans les Pyrénées une vie fort modeste. Le 5 février, disent les journaux il arriva tout simplement comme un bourgeois à Perpignan, à 11 heures du soir, accompagné du docteur Lallemand qui ne le quittait jamais. Soliman et les autres officiers de Son Altesse étaient arrivés la veille comme de simples officiers de la garnison. Le 4 mars, à 2 heures de l'après midi, sans être annoncé, Ibrahim reparut à Perpignan accompagné de Soliman-Pacha, du maréchal de camp Ibrahim-Bey et de Nubar son interprète : il descendit comme un particulier à l'hôtel de l'Europe, en déclarant à haute voix qu'il s'ennuyait. Mais comme il n'avait qu'une voiture très dure, qui l'avait fatigué, le comte de Castellane, accouru pour le voir, lui procura un landau pour repartir, et pour le distraire, lui donna aux portes de la ville, à son retour, le spectacle du passage des troupes de la garnison sur un pont jeté par les cantonniers sur la rivière. Le prince admira ces soldats : charmé de leur instruction militaire, il les complimenta, remercia le général et repartit au galop pour le Vernet ; à son arrivée aux bains, il avait fait cent quarante-deux kilomètres pour passer deux heures à Perpignan.

On ne pouvait pas, pour un prince riche et puissant, qui avait commandé des armées et qui était appelé à régner sur un beau royaume, mener une vie plus effacée. Tant d'abnégation devait avoir sa récompense. Le docteur Lallemand, heureux de ses

résultats, déclara, au commencement d'avril, son malade non seulement guéri, mais capable de supporter le voyage de Paris et de Londres. La diplomatie s'agita de nouveau ; le marquis de Lavalette, retiré à Bergerac, pendant le séjour du prince aux Pyrénées, vint reprendre sa place d'honneur aux côtés d'Ibrahim, et le télégraphe annonça que les voyageurs arrivaient à Paris.

Le fils du vice-roi reprit son rôle de prince et, avec ses remerciements aux autorités, laissa partout sur son chemin des marques de sa libéralité. A Bordeaux, il remit quinze cents francs au maire pour les pauvres de la ville. Arrivé à Tours, le 24 avril, il en repartit le 25 à 8 heures du matin par un convoi spécial du chemin de fer ; il s'arrêta une heure à Étampes pour déjeuner ; à 1 heure de l'après-midi, le train entrait à la gare de la Salpêtrière.

Il paraît que Soliman n'avait pas fait d'abord le projet d'être du voyage, car voici les deux lettres qu'il écrivait des Pyrénées, l'une à sa sœur et l'autre à son beau-frère.

« Ma chère Sœur,

« Je n'avais pas l'intention d'aller à Paris ; je voulais d'ici me rendre à Lyon et de là retourner directement en Égypte, mais l'invitation officielle que j'ai reçue du ministre des Affaires étrangères a dérangé mes projets.

« J'écris à ton mari de m'envoyer ses commissions, joins-y les tiennes, pour ce que tu désires de Paris. Je te le porterai à mon retour. Je suis bien contrarié de ce contretemps, mais enfin, patience, ce qui est différé n'est pas perdu, comme dit notre vieille grand'mère. Mon fils Skander-Bey te salue bien, il t'embrasse de tout son cœur et regrette beaucoup de ne pas passer à Lyon.

« A revoir donc, ma bonne Louise, compliments à toute la famille.

« Ton affectionné frère,

« Le général SULEIMAN. »

Vernet-les-Bains, 10 avril 1846.

« Mon cher Frère,

« Malgré tout mon désir d'aller vous surprendre à Lyon, l'arrivée ici de M. le marquis de Lavalette, envoyé par le roi pour accompagner le prince Ibrahim-Pacha, a dérangé mes intentions. Il m'a apporté l'invitation officielle de venir à Paris. Tu comprends que je ne n'ai pu refuser. La route a été tracée par le ministre par Bordeaux. Je n'aurai donc le plaisir de t'embrasser qu'à mon retour de Paris. Cela m'a beaucoup chagriné, mais enfin, patience.

« Mon fils Skander-Bey te présente ses compliments et t'embrasse bien de tout son cœur. Donne-moi tes commissions pour Paris. Si tu désires quelque chose, je te le porterai à Lyon. A bientôt donc, mon cher ami, je t'embrasse de tout cœur.

« Ton dévoué frère,

« Le général SULEIMAN. »

Vernet-les-Bains, 10 avril 1846.

« Nous partons après-demain, 12 avril, et nous arriverons à Paris le 24.

« Voici mon adresse :

« *A Son Excellence le général Suleiman-Pacha, major général des armées égyptiennes, à l'Élysée-Bourbon, à Paris.* »

Même pour qui a habité le Caire, Paris est la ville sans pareille, la ville des rêves, telle qu'on en voit l'image dans l'esprit quand on fait le kief sur les bords du Nil ou du Bosphore, et que l'imagination se promène dans l'infini. Plus grande que Constantinople, plus remuante que le Caire ou Damas, plus riche que Smyrne ou Alexandrie, plus ornée qu'Ispahan, elle a un prestige comme les plus vieilles villes de l'Asie. Ses empereurs ont été grands comme Haroun-el-Raschid, ses capitaines vaillants comme Skander ou Ali, l'Épée de Dieu ; ses rues ont l'immensité, ses palais sont des Alhambras, ses temples sont dignes de Cordoue, ses vieillards ont la science et la sagesse, ses jeunes hommes la vaillance et la gaieté ; ses femmes, élégantes comme les statues grecques de l'antiquité, ont la beauté, la grâce et l'esprit, tout en restant simples et bonnes. Qui sera digne d'elles, si pour leur plaire il faut les valoir ?

Ibrahim rêvait en contemplant la foule, et Soliman frémissait en songeant à l'empereur, au maréchal Ney, aux Cosaques lavant leurs chevaux dans la Seine, et à cette plaine de Grenelle où lui-même avait connu tant de douleurs.

Le colonel Thierry, aide de camp de M. le duc de Montpensier, chargé des ordres de Sa Majesté, attendait Ibrahim. M. le marquis de Lavalette, Soliman, Ibrahim-Bey, les jeunes Égyptiens élevés à Paris et qui étaient allés à sa rencontre, entouraient le prince et, par leur respect, indiquaient suffisamment le fils du vice-roi à la foule des curieux. Empressée de se dérober à tant d'hommages, Son Altesse monta aussitôt avec sa suite dans les voitures du roi, et se rendit à l'Élysée-Bourbon qui lui était assigné.

La suite d'Ibrahim-Pacha se composait de Soliman-Pacha, major général de l'armée égyptienne, premier aide de camp du prince, de Sami-Pacha, d'Ibrahim-Bey, de Mustapha-Effendi, officier d'ordonnance, de Skander-Bey, fils de Soliman, du colonel

de Bonfort, de MM. Outré et Nubar, interprètes, et d'un grand nombre de domestiques : en tout cinquante personnes installées, avec le prince, à l'Élysée-Bourbon.

Ibrahim occupa, au premier étage, les appartements que l'empereur Napoléon avait habités pendant les Cent-Jours. C'était dans le lit même du conquérant qu'il allait dormir.

Deux jours furent accordés au prince pour prendre un peu de repos et se promener incognito s'il en avait le désir. Un détachement des services du roi était à ses ordres ainsi que ses voitures. Le colonel Thierry devait l'accompagner pendant son séjour de trois semaines à Paris.

Le lundi avait été choisi pour la présentation de Son Altesse à la cour. A une heure, le roi, la reine, la duchesse d'Orléans, la princesse Adélaïde sœur du roi, le duc et la duchesse de Nemours, le prince et la princesse de Joinville, la duchesse d'Aumale et le duc de Montpensier se trouvèrent solennellement réunis dans le salon du palais des Tuileries, dit *Salon de famille*, prêts à recevoir Ibrahim-Pacha, fils et héritier de l'allié de la France, Méhémet-Ali.

Sa Majesté était en uniforme de lieutenant général, ainsi que le duc de Nemours. Le prince de Joinville portait le sévère costume de vice-amiral ; le duc de Montpensier celui de colonel d'artillerie ; le duc d'Aumale était en Algérie ; le maréchal duc de Dalmatie, président du Conseil, et M. Guizot, ministre des affaires étrangères, étaient présents.

A ce moment, se présenta S. Exc. Suleyman-Pacha, ambassadeur de la Sublime Porte, qui fut introduit dans le salon de Louis XIV, accompagné du premier interprète du roi, M. Desgranges, de ses officiers, de ses drogmans et de ses secrétaires d'ambassade.

A 1 heure précise, la voiture d'Ibrahim entra dans la cour du Carrousel, précédée d'un piqueur des écuries de Sa

Majesté et suivie de trois voitures à la livrée du roi. Dans la première, le prince était seul avec le colonel Thierry ; les autres contenaient Soliman-Pacha, sur qui se fixaient tous les regards, Sami-Pacha, Ibrahim-Bey, Mustapha-Effendi et les autres officiers de la suite. Le prince descendit à la porte du Pavillon de Flore et traversa la Galerie de Diane et le salon de Louis XIV pour se rendre à l'audience du roi.

L'ambassadeur de la Sublime Porte, précédant le cortège, dit au roi : « Sire, je demande à Votre Majesté la permission de lui présenter le fils du plus illustre serviteur du sultan mon maître, S. A. Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte. »

Le roi répondit avec affabilité et remercia Ibrahim de l'excellent accueil que l'Égypte avait fait au duc de Montpensier pendant son séjour et son voyage au Caire et sur le haut Nil. Puis, s'avançant d'un pas, il tendit la main à Soliman Pacha et lui dit de manière à être entendu de toute sa cour :

— Vous êtes bien le fils du marquis de Sève, général ?

Soliman pâlit. Se voir dans le palais du roi de France, après avoir failli être fusillé aux côtés du maréchal Ney, se trouver dans l'opulence et les grandeurs, non loin de cette habitation où il avait enduré la faim, être pris pour un descendant d'une grande famille, lui soldat de fortune fils de ses œuvres, c'était jeter un trop grand trouble dans son esprit.

— Non, Sire, dit-il, à voix haute et l'œil brillant, je suis le fils d'un meunier.

Ce ton, plus encore que la réponse, fit tressaillir l'entourage. Le roi se pinça les lèvres et dit en s'inclinant :

— Vous n'en avez que plus de mérite.

Pour dissiper ce nuage, les officiers qui entouraient le roi s'empressèrent autour du généralissime égyptien dont le visage coloré portait un singulier mélange de hardiesse, de loyauté et

d'intelligence. On lui parla de la Morée et de la Syrie, de l'organisation de l'armée égyptienne, de ses victoires et de cette retraite savante par laquelle il avait sauvé l'artillerie égyptienne. A son aise comme avec des soldats, Soliman eut bientôt reconquis les sympathies de tous.

Il n'y avait là en effet aucun de ces hommes d'État dont il avait éprouvé la politique à double face et les finesses : aucun de ces orateurs de la Chambre dont il connaissait si bien les discours : mais le lieutenant général baron Athalin, le lieutenant général baron Gourgaud, le général comte de Chabannes-Lapalice, héritier d'un des plus grands noms de la France, le colonel comte Dumas, aide de camp du roi ; les aides de camp des princes, le comte de Saint-Mauris, introducteur des ambassadeurs et les officiers d'ordonnance de Sa Majesté et de Leurs Altesses Royales. Au milieu de ces uniformes, Soliman causait avec toute sa liberté d'esprit, sans se douter du nouvel orage qui planait sur sa tête.

Heureuse d'avoir échangé quelques paroles avec le fils du vice-roi, la reine Marie-Amélie voulut entretenir aussi le célèbre Français dont le génie militaire avait su faire d'humbles nègres et de pauvres fellahs, des héros invincibles. Elle s'approcha du groupe qui s'ouvrit devant elle et, souriante, dit au généralissime égyptien :

— Général, assistiez-vous à la bataille de Nézib ?

— Oui, Majesté, assez pour la gagner.

La reine s'enfuit consternée.

— Que faites-vous donc, général, lui répondit avec émotion le général Gourgaud ?

— J'ai donné une leçon d'histoire à la reine, répliqua Soliman. Pourquoi ne la sait-elle pas mieux ?

Les généraux français se regardèrent en silence, il y eut un froid dans le vaste salon ; heureusement, l'audience était finie ; les saluts couvrirent l'embarras. Le prince égyptien fut recon-

duit à sa voiture avec le même cérémonial qu'à son arrivée. L'ambassadeur du sultan ne quitta qu'après lui le palais.

Le soir, à 6 heures, les généraux égyptiens revinrent aux Tuileries où ils avaient été invités à dîner par le roi. Le prince avait avec lui ses deux fils, ses officiers et ses secrétaires. Il portait un uniforme d'une grande richesse que les dames admirèrent beaucoup. C'était une espèce de justaucorps en tresses d'or, sur lequel était attaché une splendide plaque de diamants ; une ceinture d'or, un pantalon bleu flottant et la cecchia rouge de Turcs complétaient ce riche costume. Soliman-Pacha et les autres officiers égyptiens portaient un uniforme à peu près pareil. On fit grand accueil au jeune Skander-Bey, fils de Soliman-Pacha, enfant de dix ans, d'une physionomie heureuse, et ce fut, parmi les dames, à qui le comblerait le plus de caresses et d'amitiés.

A 6 heures et demie, le roi se mit à table. Avec une grâce charmante, Mme la marquise de Dolomieu, dame d'honneur de la reine, vint prendre le bras du prince égyptien et le conduisit à la gauche de Sa Majesté. Le prince de Salerne était à la droite de la reine et la princesse de Salerne à la droite du roi.

Après les princes, vinrent le maréchal duc de Dalmatie, président du Conseil, et M. Guizot, ministre des affaires étrangères. Le comte de Saint-Mauris, introducteur des ambassadeurs, et le docteur Lallemand, le fidèle médecin d'Ibrahim, avaient également été invités.

En voyant ce roi bourgeois et débonnaire ; au loin, cinq cent mille hommes sous les armes et, de la Méditerranée à l'Océan, un peuple tranquille, qui ne désirait que des lois justes pour avoir du repos et du travail, les pachas se demandaient par quel fanatisme sauvage tant d'assassins attentaient journellement à la vie de ce roi, qui, lui mort, avait tant de fils pour lui succéder? Dans quel but un crime ? d'où partait tant de haine?

Fieschi, Morey, Pépin, n'avaient pas craint de frapper des innocents pour atteindre la tête royale; Darmès avait suivi, et dans ce moment les journaux se préoccupaient d'un misérable, Lecomte, qui, le 16 avril, avait tiré deux coups de fusil au roi dans la forêt de Fontainebleau.

Les Égyptiens n'osèrent s'entretenir d'un sujet si délicat et si pénible, mais ils ne craignirent pas de causer d'un ambitieux moins dangereux qui, après avoir échoué dans une tentative d'embauchage à Strasbourg, était revenu, le 6 août 1840, tenter la fortune à Boulogne, avait été fait prisonnier, puis condamné à une détention perpétuelle. Il expiait sa faute, depuis six ans, au fort de Ham. Bon officier d'artillerie, auteur d'ouvrages remarquables, porteur d'un nom célèbre, le prince Louis Napoléon pouvait avoir des partisans, mais quelle chance avait il de monter sur un trône que tant d'amis et tant d'ennemis entouraient et qu'en dehors de la famille d'Orléans qui l'occupait, les légitimistes et les républicains surveillaient et gardaient si bien ?

Sur ce jeune égaré, désormais inoffensif, le roi Louis-Philippe se montra, dans la conversation avec Ibrahim et les pachas, plein d'indulgence et de bonté.

Le prince égyptien se retira de bonne heure, charmé de l'accueil que lui faisait la puissante maison de France. A 8 heures et demie, accompagné du colonel Thierry et des personnes de sa suite, il quittait ce palais des Tuileries, dont l'Orient cite tant de merveilles, et dont le monde a si souvent attendu les décisions. Ibrahim comparait ce gouvernement français si intelligent et si libéral au despotisme personnel dont les royaumes arriérés de l'Asie donnent tant d'exemples; il se promettait, si jamais il montait sur le trône, de faire entrer l'Égypte dans cette voie où le talent, le savoir, la vertu, sont plus estimés que la naissance et la richesse; il admirait cette opulence d'une nation qui

travaille pour elle-même, dont les ouvriers et les laboureurs ne donnent pas tout au fisc et qui, maîtresse de ses destinées, ne craint pas d'offrir dans un moment de péril ses enfants et son or à ceux qui la gouvernent, car elle sait que ces sacrifices sont pour la patrie.

D'ailleurs, il n'y avait pas à s'y méprendre; de Marseille à Paris, le peuple entier avait été sympathique et bienveillant, et les journaux eux-mêmes avaient été bons pour ces étrangers qu'ils auraient pu traiter de barbares.

Bien plus, un des vétérans de la presse, le *Constitutionnel*, ne craignit pas de faire à ses abonnés un petit conte qu'il jugea devoir être bien accueilli de tous ceux qui le liraient.

Sachant que, le 28, une fête militaire devait être donnée au Champ de Mars en l'honneur d'Ibrahim, il avança qu'au moment de la revue le prince avait été ému aux larmes de voir que le cheval qu'on lui amenait n'était autre que le splendide étalon qu'il montait à la bataille de Nézib.

A cette histoire il ne manquait qu'une chose, que la revue eût eu lieu. Elle avait été contremandée et le célèbre coursier s'était évanoui.

L'histoire n'en montrait pas moins à quel point on s'occupait du héros égyptien à Paris et combien on était attentif à ses moindres gestes.

La fête n'eut lieu que le mardi 5 mai, à Vincennes. Le mardi 28, c'était aux Invalides et à l'École militaire qu'Ibrahim s'était rendu.

D'accord avec Soliman-Pacha, Ibrahim avait voulu commencer ses visites par un hommage au tombeau de l'empereur.

A midi, accompagné du duc de Montpensier, du colonel Thierry, de Soliman et de ses autres officiers, il s'était présenté au vieux duc de Reggio, gouverneur des Invalides. Deux mille vétérans de nos grandes guerres étaient rangés dans la cour, sous les

armes. Le cortège pénétra dans la chapelle et descendit au caveau où reposait l'homme prodigieux que l'Angleterre venait de rendre à sa rivale. A la vue de ce marbre, Soliman se troubla. Les souvenirs de sa jeunesse l'assaillirent; il se rappela Brienne et la croix d'honneur que lui offrait le grand vaincu et que, lui, dans son outrecuidance, avait refusée. Il pleura. Complètement hors de lui et sentant ses jambes fléchir, il n'eut que le temps de prendre le bras de ceux qui l'entouraient, de sortir en toute hâte et de revenir au grand air pour respirer.

Les journaux ne manquèrent pas de répéter cette scène touchante et d'embellir la vérité, en modifiant la passion que Soliman avait jadis éprouvée pour Napoléon Ier, surtout en tronquant ses grades et en faisant, comme le journal des *Débats*, du lieutenant au 14e chasseurs, un capitaine de hussards de la garde impériale, ou, comme la plupart des autres journaux, du simple porte-étendard un colonel de nous ne savons quel régiment, ou un aide de camp du maréchal Ney ; comme si la vérité toute nue n'était pas assez belle et comme si le roman et le mensonge étaient l'accompagnement obligé de tout héros.

Ibrahim visita en détail et admira sans restriction cet hôtel, suprême et dernier refuge de nos vieilles gloires militaires, la chapelle et ses drapeaux, l'infirmerie, les dortoirs, la cuisine, les salles ; il remercia les vieux invalides et leur laissa des marques de sa générosité, salua le vieux duc, commandant de tant de braves, puis remontant en voiture il se rendit avec sa suite à l'École militaire.

Il s'en fit expliquer l'organisation, traversa le Bois, vit l'arc de l'Étoile, descendit les Champs-Élysées couverts à cette heure de la journée de promeneurs et d'équipages et, après avoir dîné rapidement à l'Élysée-Bourbon, se rendit, avec ses officiers, auprès du duc de Montpensier, à Vincennes où une soirée brillante lui fit connaître le Paris jeune, spirituel et élégant.

Le jeudi 30 avril, le roi, à l'occasion de sa fête, devait recevoir officiellement l'archevêque de Paris et les dames. Ibrahim n'étant invité que pour le lendemain, se rendit à 3 heures au palais du Luxembourg avec Soliman et le colonel Thierry. La voiture du roi était précédée d'un piqueur. M. le grand référendaire et Mme la duchesse Decazes reçurent le prince et lui firent les honneurs du palais. En visitant le musée, il fut péniblement impressionné en voyant le grand tableau d'Horace Vernet, le *Massacre des mameluks*. Ne pouvant donner autrement son opinion, il déclara que la tête de son père n'était pas ressemblante, et sur la réponse qu'on lui fit qu'Horace Vernet avait fait cette figure de mémoire, le fils de Méhémet-Ali répliqua sévèrement en quelques mots.

Ce fut pis encore quand il vit le *Massacre de Chio* par Delacroix. Il rappela, non sans justice, mais avec colère, que les Grecs avaient commencé en donnant l'exemple des cruautés les plus atroces et les plus inutiles. Brûler vifs des femmes et des enfants, atteler des femmes à des charrues n'étaient pas le fait de peuples civilisés. Il sortit profondément irrité, jeta un coup d'œil sur les jardins et rentra chez lui mécontent de sa visite.

Le lendemain vendredi, 1er mai, l'orage avait passé, et ce fut la sérénité au front et le sourire aux lèvres, qu'il se rendit aux Tuileries au moment où Sa Majesté recevait les ministres, les maréchaux de France, les aides de camp et officiers d'ordonnance de Sa Majesté et des princes.

Le fils de Méhémet-Ali dit au roi combien il était heureux d'avoir trouvé cette occasion de lui offrir ses vœux, et que de tous ceux qui lui souhaitaient sa fête, nul n'était plus que lui et que son père dévoué à sa personne et attaché à son règne ; Sa Majesté voulant le remercier d'une manière éclatante, lui remit de sa main le grand cordon de la Légion d'honneur. La famille royale tout entière applaudit, et le prince confus, mais fier, parla de

sa reconnaissance avec énergie et en termes d'une vivacité tout orientale.

Dans son cœur, il était complètement subjugué Pour lui, la France était bien la plus grande des nations, et l'Égypte sa sœur devait être à tout jamais son alliée et son amie.

Les premiers compliments passés, Ibrahim suivit le roi dans la salle du Trône où les grands corps de l'État devaient être reçus par Sa Majesté.

Alors les traits du roi prirent une expression de royale dignité qui, dans son intérieur, ne lui était pas habituelle. Le fils de Méhémet-Ali se plut à cette transformation; il admira l'ordre qui préside à ces imposantes cérémonies, il fut frappé de la richesse et de la variété des costumes, ainsi que de l'attitude à la fois respectueuse et digne des députations. Ce n'était pas des esclaves devant un maître, mais des citoyens libres devant le roi de leur choix. Le duc de Montpensier, avec sa courtoisie hospitalière, expliquait tout à Ibrahim. Chaque discours était immédiatement traduit, et le prince ne perdait pas un mot de cette scène si pleine de poésie et de grandeur.

Un événement vint réveiller les instincts sauvages du prince arabe, instincts que la civilisation avait presque étouffés.

Il se faisait nommer les personnages qui défilaient devant lui et donnait des marques de sympathies à chaque nom de guerrier célèbre, d'écrivain, d'orateur ou de savant. Un groupe de députés s'approcha, c'était l'opposition dynastique tout entière. On lui nomma Thiers, Odilon Barrot, Rémusat, de Malleville, Billaut. A la vue de l'homme de malheur qui avait joué et perdu l'Égypte, Ibrahim tressaillit courroucé; sa moustache grise se hérissa comme celle d'un tigre; son œil lança ces éclairs qui étaient un signal de mort pour les vaincus qui en Morée se trainaient dans la poussière devant lui. Sa main chercha machinalement, mais en vain, la terrible courbache avec laquelle il châ-

tiait lui-même les esclaves, ou le cimeterre dont il faisait voler des têtes, et il se retira aussitôt dans la foule, pâle, en proie à une indicible angoisse. Il était sous le toit du roi de France, et en présence de cette foule de princes, de grands, de généraux d'une nation qui n'était pas la sienne, il n'avait pas plus droit de se faire justice que de venger le passé, ce qui eût sauvé l'avenir.

L'homme du dîner de Ferrière vit-il l'horreur dont il avait été l'objet ? Sans doute il ne devina pas tous les sentiments du terrible prince africain, mais il en savait bien assez pour ne s'approcher ni de l'héritier du vice-roi, ni des pachas dont le sein s'agitait comme sous l'assaut de la plus rude des tempêtes.

Ibrahim éloigné, les généraux africains se retirèrent peu à peu auprès de leur chef, et ni la face béate et nulle d'Odilon Barrot, ni la pose du chantre des *Méditations*, ni l'élégance de Rémusat, ni le regard narquois de Cormenin, qui venait pour la première fois aux Tuileries depuis 1830, ne purent fixer leur attention. Le duc de Montpensier et le colonel Thierry ne comprirent qu'à moitié le drame secret qui venait de se jouer dans un coin de la salle. Ils n'interrogèrent point le prince, et cependant, ils en devinèrent assez pour ne lui offrir qu'avec un à-propos charmant les cajoleries qui devaient calmer ce cœur blessé.

Ils y réussirent, et le soir, au grand dîner que lui donna le maréchal Soult, président du Conseil des ministres, la sérénité était revenue sur le front du pacha ; au dessert, il accueillit avec une grâce parfaite les toasts qu'on porta en son honneur.

Le dîner fini, les convives se rendirent aux Tuileries où le prince égyptien assista, au milieu de la famille royale réunie sur le grand balcon du pavillon de l'Horloge, au concert donné par la ville de Paris dans le jardin. A la nuit close, un magnifique feu d'artifice, et comme Ibrahim n'en avait jamais vu, fut

tiré sur le quai d'Orsay, le pont de la Concorde et la Seine. Du pavillon de Flore où s'étaient transportés le roi, la famille royale et leurs hôtes, les augustes spectateurs eurent un coup d'œil unique, et les Égyptiens en témoignèrent leur admiration.

Le samedi, 2 mai, Ibrahim visita le Palais de justice, voulut assister à une séance de la Cour royale, et se fit expliquer avec soin le mécanisme et l'organisation de la justice en France. Ses questions étaient justes et profondes, ses observations fines et sages. Aux notes qu'il demanda, on put juger que d'importantes réformes seraient apportées dans les tribunaux civils et criminels du pays qu'il devait gouverner un jour.

Le mardi 5, eut lieu à Vincennes cette fête militaire si attendue et qui avait déjà donné lieu à tant d'histoires, de contes et de suppositions.

LL. AA. RR. le duc de Nemours, le duc de Montpensier, le duc Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, attendaient Ibrahim sur l'esplanade de Saint-Maur, à la tête de quinze mille hommes des meilleures troupes de la France. Quand Ibrahim parut, les tambours battirent aux champs. Le prince portait le grand cordon de la Légion d'honneur; il montait un magnifique cheval arabe des écuries du roi. Mais, en dépit du *Constitutionnel* et des autres journaux, ce cheval n'était point celui de Nézib.

Le fils du vice-roi, ayant à ses côtés Soliman, et près de lui ses officiers, la jeune colonie égyptienne, avec les officiers que le roi avait mis à sa disposition, se porta sur le plateau même pour mieux juger de l'ensemble des manœuvres.

Tout Paris assistait à cette bataille dans laquelle on voulut voir comme une représentation de la grande victoire d'Ibrahim.

Une brigade, commandée par le maréchal de camp Carré, attaqua le plateau, fut repoussée par le lieutenant général Sébastiani et revint avec énergie sous la protection de quatre batteries conduites par le jeune duc de Montpensier.

L'ensemble était admirable ; les manœuvres, commandées avec une parfaite précision, étaient exécutées avec la correction de troupes habilement exercées et l'entrain qu'on ne trouve que dans les troupes françaises. Soliman reconnut les fils de ces vieux régiments qu'il avait vus en Italie et en Allemagne et Ibrahim déclara que, bien commandés, ces admirables soldats ne devaient jamais connaître ni adversité ni revers.

C'était alors l'opinion de l'Europe, et 1870 est venu confirmer, de tous points, l'impartiale appréciation d'Ibrahim.

A 4 heures, les troupes rentrèrent, la foule s'écoula, et les princes, heureux de cette belle journée, se réunirent pour visiter les nouvelles casernes. A 6 heures, un magnifique banquet militaire leur fut servi. Le duc de Nemours avait à sa droite le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, à sa gauche, Ibrahim. Le duc de Montpensier avait à sa droite et à sa gauche les deux fils et les deux frères d'Ibrahim. A la suite venaient le généralissime des armées égyptiennes, Soliman, les généraux Sébastiani, Gourgaud, Boyer, Aupick, MM. les maréchaux de camp Lyautey, Morin, Carbonnel, Carré, de Lostende, Montfort, une troupe de colonels et un homme dont l'aspect tout militaire ne déparait pas l'assemblée, un des grands peintres de la France, l'ami de Soliman, l'auteur de la *Prise de la Smala d'Abd-el-Kaber*, Horace Vernet.

Si le dîner fut gai, si les cœurs s'ouvrirent, la soirée qui suivit le banquet ne fut pas moins brillante. Ibrahim, plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, ne revint à Paris qu'à 10 heures du soir ; il avait dans sa calèche Soliman et le colonel Thierry. Leur voiture suivait celle des princes. Paris, en les voyant passer, prenait un air féerique. Ces hommes blanchis dans les batailles, qui avaient vu tant de périls, bravé tant de morts, suivant les boulevards au milieu des acclamations de la foule, pouvaient se demander si le paradis du prophète n'était pas déjà ouvert

pour eux et s'il y aurait un réveil au rêve enivrant qu'ils faisaient ?

Les jours suivants, pour être moins bruyants, moins joyeux et moins empreints de l'odeur si attrayante de la poudre, n'en furent pas moins du plus haut intérêt pour Ibrahim, qui prenait goût à la civilisation de la France et qui trouvait que, même à son âge, il n'était pas trop tard pour s'instruire et s'éclairer.

Le 6, il visita le palais de l'Institut et la Bibliothèque royale

Le 7, la Monnaie dont le directeur, M. Persil, lui fit les honneurs.

Le 8, l'hôpital militaire du Val-de-Grâce.

Le 9, on revint étudier en particulier les quatre départements de la Bibliothèque royale. Ce ne fut pas sans émotion que les pachas contemplèrent les manuscrits arabes en si grand nombre. Ibrahim comprit combien ces richesses étaient précieuses pour l'histoire, et il sut gré à la France de priser si haut et d'estimer si fort tout ce qui tenait à l'Orient.

Le lundi 11, il se rendit à l'Institution égyptienne où avait lieu la distribution solennelle des prix. La cérémonie était présidée par le vieux maréchal Soult qui avait le prince égyptien à sa droite et le duc de Montpensier à sa gauche. Le prince eut les honneurs. Une autre satisfaction bien chère à son cœur de père lui était ménagée, son fils aîné Ahmet-Bey eut le premier prix de la seconde division.

Le 14, Ibrahim passa trois heures au Conservatoire des arts et métiers. Mécanicien par goût, plus en amateur qu'en théoricien, mais très connaisseur, Ibrahim étonna les administrateurs par ses observations, et là encore, il prit des notes qui devaient lui servir à son retour.

Le 15, ce fut la politique sérieuse qui eut son tour, non celle des députés, mais celle des pairs de France. Ibrahim, ses frères, ses fils, Soliman et le colonel Thierry arrivèrent au Luxembourg

dans les voitures de la cour précédées d'un piqueur. Ibrahim appréciait peu ce système de gouvernement qui faisait prendre une détermination intéressant la France, non parce qu'elle était juste, mais parce que le chef de dix ou quinze voix, pour se venger de la cour ou pour plaire à un journal, votait avec telle ou telle fraction de la Chambre, tel ou tel parti, droite, gauche, doctrinaires ou juste-milieu, appuyant ou défaisant un ministère, acceptant ou rejetant une motion et livrant ainsi le pays à des ébranlements continuels. Moins soumise aux journaux que la Chambre des députés, la Chambre des pairs n'en était pas moins exposée à bien des orages qui éclataient surtout quand le chef de l'État, croyant voir le bien d'un côté, osait, quoiqu'il ne gouvernât pas, émettre lui aussi son avis.

Cependant voulant tout voir et tout connaître, le maître futur de l'Égypte ne pouvait se dispenser d'étudier sur place le mécanisme de nos institutions, qu'il en blamât ou approuvât la marche.

Si la France n'avait pas le meilleur des gouvernements, nulle nation ne pouvait du moins lui disputer le sceptre de l'élégance et du goût. Les articles dits de Paris, la bijouterie, les modes, la carrosserie, l'ébénisterie, l'imprimerie, n'ont de rivaux nulle part. Le jeudi 21 mai, Ibrahim et sa suite visitèrent les célèbres ateliers de MM. Christofle et se firent tout expliquer, Leurs applications d'or et d'argent dont le système porte le nom d'un Lyonnais, Ruolz, étaient appelées à révolutionner les usages domestiques, et le prince en consacrant de longues heures à cette visite, donna ainsi un témoignage de sa vive sollicitude pour l'industrie, le commerce modeste et ces humbles détails qui peuvent donner l'aisance et le confortable à une nation.

Le lundi 25, Ibrahim, Soliman et les officiers égyptiens redevinrent militaires et généraux pour la journée. La fête de Vincennes ne suffisait pas à l'amour-propre national; on voulut faire plus encore et donner au prince, avant son départ, le spec-

tacle d'une grande revue au Champ de Mars. Par une journée magnifique et qui donnait une haute idée du climat de la France, les pachas se rendirent sur le célèbre champ de manœuvres, où cent mille spectateurs les attendaient. Le tableau était magnifique. Vingt-cinq mille hommes et six mille chevaux manœuvrèrent sous les ordres du général Sébastiani, devant le duc de Nemours et Ibrahim. Le duc de Montpensier défila devant eux à la tête de son régiment, le 5e d'artillerie. Rarement pareil spectacle avait été donné même à Paris, et les généraux étrangers convinrent que si nulle nation n'avait à l'égal de la France le feu militaire, la fougue, l'instinct de la guerre et l'enthousiasme qui fait les héros, elle pouvait le disputer aux plus savantes par la précision des manœuvres, la correction et le savoir.

Le 27 mai, Paris lut avec émotion le rapport de M. Franck Carré, à la Cour des pairs, sur l'attentat commis, le 16 avril, à Fontainebleau, contre le roi. Le rapport concluait à la peine de mort, et immédiatement, les journaux réclamèrent la grâce de l'assassin, car si tuer un homme est un crime, assassiner un souverain n'est qu'un acte de guerre, un délit politique tout au plus, que tout individu peut se permettre et qui ne peut en aucune façon être poursuivi par les lois. Telle était alors l'opinion en France, dans cet étonnant pays où la civilisation et la barbarie sont si bien fondues qu'elles ne font qu'un tout homogène et charmant.

On fit diversion à ces pensées en apprenant que des nominations importantes venaient d'être faites dans l'ordre de la Légion d'honneur. Le 30, on apprit que Soliman Pacha, qui n'avait pas reçu de Napoléon Ier, le ruban de chevalier, venait d'être nommé tout d'un coup, par le roi, grand officier de l'Ordre ainsi que Sami-Pacha, conseiller intime de S. A. le vice-roi d'Égypte et un des hommes les plus distingués du pays. Le général

Ibrahim-Bey, aide de camp de S. A. Ibrahim, était nommé officier; Nubar-Effendi, interprète du prince et Mustapha-Effendi, son officier d'ordonnance, reçurent le ruban de chevalier. C'était un gage d'amitié, une distinction flatteuse, un lien de plus qui attachait ces étrangers à la France. Leur joie fut grande de ces honneurs, aussi appréciés dans tout l'Orient que dans notre pays.

On dit que des ouvertures furent faites à Soliman et que le gouvernement lui proposa de rester en France avec son grade et tous les avantages qui y étaient attribués, mais que le généralissime refusa, non sans un certain sentiment d'amertume et de tristesse : « J'ai été repoussé par la France et accueilli par l'Égypte, dit-il ; je suis bien aise d'être venu, mais je resterai Égyptien. »

On comprend cette réponse. Sa famille et ses biens étaient sur les bords du Nil. Méhémet-Ali avait été pour lui un père, il lui devait tout; il était naturel qu'il restât fidèle au vieux pacha.

Une sévère prescription du Coran interdit de représenter l'effigie humaine. Les sculpteurs arabes, qui brodent la pierre comme une dentelle, n'ont jamais reproduit, dans leurs jeux les plus délicats, une tête à qui, comme le dit le Prophète, ils n'auraient pu donner une âme et qui n'aurait rien su répondre au juge suprême lors du dernier jour de l'humanité. Cependant Ibrahim céda au désir du roi qui l'en priait; et ce fut le peintre Larivière qui, par ordre de Sa Majesté, reproduisit rapidement les traits du vainqueur de Nézib. L'esquisse réunit les suffrages des connaisseurs; et le peintre eut ordre d'achever plus tard ce portrait que le roi voulait conserver comme un souvenir.

Le moment du départ approchait. Depuis plusieurs semaines, les Égyptiens occupaient l'attention publique; l'accueil qu'ils avaient reçu était royal : ils partaient pénétrés de reconnaissance

pour les Français, mais Ibrahim voulait visiter l'Angleterre avant de rentrer en Égypte où la santé de son père et les soins du royaume le rappelaient. Le 1er juin, il remit au préfet de la Seine la somme de douze mille francs pour être répartis entre les pauvres de Paris, fit ses adieux à la famille royale qu'il assura de son dévouement, jeta un dernier regard sur ce Paris qu'il ne devait pas revoir, sans prévoir que tout ce monde allait être bouleversé, que ce roi et ces princes allaient fuir exilés. Le mercredi 3, au matin, accompagné de sa suite, il se fit conduire à la gare Saint-Lazare et, par un train spécial, prit la route de Rouen et de Dieppe où la frégate à vapeur le *Gomer* l'attendait.

Le roi avait mis à sa disposition un convoi composé de trois wagons et de trois voitures de la Cour, dont l'une était chargée des bagages. Dans le premier wagon se trouvait Soliman-Pacha, très ému, et ne cachant pas ses sentiments, quoiqu'il dût revenir bientôt ; avec lui étaient quelques officiers égyptiens et français. Dans le second, Ibrahim, ses deux fils, et deux officiers ; dans le troisième les gens de la suite du prince.

La grande ville normande offrit en vain aux voyageurs ses admirables églises, son palais de justice, ses usines, ses maisons de la Renaissance et ses souvenirs de Jeanne d'Arc ; les yeux du prince étaient las de voir. Il s'entretint, plein d'effusion et de reconnaissance, avec Soliman qui sacrifiait généreusement le plaisir d'aller voir sa famille à Lyon, au devoir de l'accompagner en Angleterre. Il reprit immédiatement la route de Dieppe. Trompée par les journaux, une foule immense était à l'attendre aux alentours du château d'Eu.

Le prince comptait s'embarquer à Dieppe pour l'Angleterre ; mais le *Gomer* n'avait pu entrer dans le port et c'était au Tréport que le beau navire français l'attendait. La vaillante frégate, commandée par M. Laurencin, capitaine de vaisseau, avait été aménagée et meublée avec un luxe royal. Elle avait à bord un

détachement d'artillerie et la musique du bataillon d'infanterie de marine de Cherbourg. Par une attention poussée jusqu'aux limites de l'extrême, un pilote, habitué aux parages de Dieppe et des côtes d'Angleterre, lui avait été envoyé du Havre. La frégate quitta le Tréport, le 4, à 6 heures du soir, et à 9 heures du matin, le lendemain, elle déposait le prince à Portsmouth.

Avec la différence du caractère des deux nations, l'accueil fait au prince par les Anglais, à Porthsmouth, fut aussi empressé et aussi cordial que celui de la France à Marseille ou à Toulon. La Grande-Bretagne jetait aussi les yeux sur l'Égypte, route des Indes.

Ibrahim, accompagné du capitaine Goubin, du *Gomer*, avait débarqué à l'escalier royal dans le bassin de Portsmouth. Il avait été aussitôt reçu par l'amiral sir Charles Ogle, les officiers du port et le gouverneur de la ville, sir Hercule Pakenham.

Le major Collinwood-Dickson, de l'artillerie royale, avait été chargé par lord Aberdeen de remplir auprès de lui les fonctions d'écuyer pendant son séjour en Angleterre; le major Dickson parlait parfaitement l'arabe; il était précieux pour l'illustre voyageur.

En voyant ces navires de guerre qui dormaient dans le plus beau port du Royaume-Uni, ces vastes arsenaux, ces chantiers immenses, ces établissements maritimes suffisants pour armer toutes les flottes du globe, ce peuple de marins calmes, fiers, disciplinés, cette grande cité où tout respire la guerre, Ibrahim fut ébloui.

Malgré les souvenirs du Liban, d'Acre, de Beyrouth, de Stopford, de Napier et de cet ennemi intime de l'Égypte, lord Ponsonby, dont la haine avait plus fait que dix flottes et dix armées, Ibrahim se montra touché et reconnaissant d'un accueil si empressé. L'amiral l'emmena d'abord à l'hôtel de l'Amirauté, puis, des appartements ayant été préparés à l'hôtel George, les

voitures de l'amiral conduisirent le prince et sa suite à la résidence qui lui était destinée. Mais le moment du repos n'était pas venu.

A peine arrivé à l'hôtel George, le maire et le conseil municipal de Portsmouth firent demander une audience à Ibrahim, et accompagné des *aldermen* et du conseil, en costume de cérémonie, il se rendit à l'hôtel. Le maire félicita Son Altesse au sujet de sa visite en Angleterre et la remercia des services que son illustre père, le vice-roi, avait rendus à la Grande-Bretagne, en permettant constamment, même pendant les agitations du pays, les communications commerciales de l'Angleterre avec ses colonies indiennes. Il ajouta qu'il avait le ferme espoir que les relations pacifiques qui existaient entre l'Égypte et l'Angleterre se continueraient longtemps encore pour la prospérité du monde et l'avantage particulier des deux pays.

Le pacha répondit combien il était touché des paroles flatteuses du Conseil pour son père et remercia la corporation de l'honneur qu'elle lui faisait à lui-même.

Ce fut pendant qu'Ibrahim prenait quelque repos à Portsmouth qu'on apprit la mort du chef de la catholicité, Grégoire XVI, décédé le 1er juin, à 9 heures 1/4 du matin.

L'arrivée du prince égyptien en Angleterre avait vivement préoccupé l'esprit public. Londres attendait le lion du moment. Le lundi 8, il arrivait dans l'immense cité, avant midi. Une adresse lui avait été présentée à la station de Gosport, par le directeur, l'ingénieur et les administrateurs de la ligne, et Ibrahim, souriant de ces mœurs si différentes de ce qu'il connaissait, avait répondu en termes affectueux, et affirmé que le vice-roi se ferait un plaisir de faciliter aux négociants anglais le transit par l'Égypte ; puis, continuant sa route et parvenu dans ce monde de bruit, d'activité et d'argent qu'on appelle la capitale de l'Angleterre, il s'était fait conduire à l'hôtel

Mivart, dont il avait pris possession avec sa suite. Londres, Paris, était-ce un rêve? Paris était bien une ville amie ; un peu légère, peut-être, passionnée, mais prête à oublier et à laisser tomber à terre ses meilleurs amis. Londres serait-elle plus solide et plus fidèle? Quelle était la nation la plus puissante? L'une avait un million d'hommes sous les armes ; l'autre des flottes couvrant toutes les mers. L'une était avide et intéressée, l'autre chevaleresque, mais minée et sans force. Statue d'or aux pieds d'argile qui couvrait la terre de son ombre, mais qu'un petit caillou pouvait renverser. La lice était ouverte dans le cœur du prince égyptien ; qui allait l'emporter? C'était encore le secret de l'avenir.

Le prince turc s'enveloppa de cette dissimulation qui fait, en Orient, la force des êtres faibles. La ruse des esclaves est souvent prise pour de l'ignorance. Devant le maître, on ne sait pas et on se tait. Le prince se tut, et attendit

A 2 heures arriva lord Aberdeen. La conversation fut longue, mais sans témoin. Sous les banalités, se cachèrent, sans doute, les pensées les plus graves, les insinuations politiques les plus sérieuses ; on tenait le prince et l'intérêt de l'Angleterre était de s'en servir. Nous connaîtrions bien mal le fils de Méhemet-Ali si nous supposions un seul instant qu'il se livra du premier coup à son habile interlocuteur. Le prince avait été à trop bonne école pour ne pas applaudir, tendre la main et se dérober au moment opportun.

A lord Aberdeen succéda le colonel Campbell, d'une vieille race écossaise, ex-consul d'Angleterre en Égypte. On causa d'Alexandrie, des amis d'autrefois, de l'Angleterre si fière de recevoir chez elle un héros. En effet, la foule encombrait la rue, et chaque fois qu'Ibrahim laissait voir son ombre contre les fenêtres, le peuple enthousiasmé applaudissait.

A 4 heures, sir Robert Peel vint en personne s'inscrire sur

le registre tenu à l'hôtel. A 6, le vieux duc de Wellington, le héros de l'Angleterre, puis le prince George de Cambridge et enfin, coup de grâce inattendu, sir Charles Napier, l'ennemi acharné de l'Égypte. Mais le pacha était souffrant, épuisé par le voyage et les émotions : il déclara que, pour le reste du jour, il voulait rester seul.

Le lendemain, mardi 9, toute fatigue ayant disparu, le prince et sa suite se présentèrent au palais de Buckingham, où S. A. R. le prince Albert les attendait. Dans cette entrevue, où l'étiquette anglaise fut sévèrement observée, la suite du pacha ne devait pas être admise ; il ne fut fait qu'une glorieuse exception en faveur du célèbre généralissime des armées égyptiennes. Seul Soliman-Pacha fut présenté au prince-consort. Celui-ci contempla longtemps ces deux hommes qui avaient tenu en échec la puissance de l'Angleterre, les félicita de leur gloire, les remercia au nom de la reine d'avoir bien voulu venir de si loin visiter le Royaume-Uni, et, comme l'habile ministre anglais, comme toute l'Angleterre, souhaita au prince égyptien qu'une sincère union liât désormais les deux pays.

Les autres personnes de la suite du pacha étaient restées dans le salon voisin ; l'audience terminée, le prince Albert emmena ses hôtes assister à la parade, à Saint-James-Park. Aux portes du palais, ils trouvèrent le duc de Wellington, le prince George de Cambridge et un brillant état-major. Le prince Albert s'avança immédiatement et présenta Sa Grâce le duc de Wellington au pacha. Pendant cette entrevue, Soliman ne put s'empêcher de mordiller ses moustaches. L'aspect du vainqueur de Mont-Saint-Jean ne pouvait le flatter. Il songea que sans l'arrivée inattendue des Prussiens, on n'aurait pas coulé en bronze, dans un état parfait de nudité, le vieillard qu'il avait sous les yeux. Mystère de la fortune ! ce furent Blücher et Grouchy qui dotèrent l'Angleterre de son plus illustre général.

Mais aujourd'hui, qu'y faire? n'était-ce pas dans les décrets de Dieu ?

Le cortège fendit les flots d'une foule immense pour se rendre à Saint-James-Park. Ibrahim, avec son magnifique costume oriental, son habit de velours écarlate couvert d'or, et son grand cordon de la Légion d'honneur, attirait tous les regards. Les pachas, dans leur splendide uniforme, rehaussaient l'éclat de cette suite composée des officiers de toutes armes de l'armée anglaise. On admirait la tournure crâne et militaire de Soliman ; on rappelait sa vaillance héroïque, ses tactiques savantes et son génie organisateur; de leur côté, les Africains contemplaient, curieux, ces immenses fourmilières d'hommes; ces monuments, pastiche de tous les pays et de tous les âges; ces équipages plus nombreux que dans aucun pays du monde, et, dans le parc, spectacle unique, des esssaims de jeunes filles des plus nobles familles de l'Angleterre, groupées entre elles, tourbillonnant sur leurs élégants chevaux.

Les troupes passées en revue étaient peu nombreuses, mais solides, bien vêtues, bien armées, et savamment exercées. Ces grands hommes, blonds et roux, froids et carrés, devaient être aussi corrects au feu qu'à la parade. Ce n'était plus la fougue française, mais Soliman, qui les avait vus de près, reconnaissait bien cette race tenace que le canon décimait à Waterloo, que la mitraille anéantissait, qui tombait sur place, mais ne reculait pas.

Après le défilé des troupes, le prince Albert, ayant Ibrahim à sa droite et le duc de Wellington à sa gauche, quitta le parc pour retourner au palais. Le cortège fut salué alors de cris immenses. Par une coïncidence bizarre, à la revue assistait, en même temps que les Égyptiens, l'envoyé extraordinaire du bey de Tunis, S. E. Sidi-Ahmed. Le costume brodé d'or de ce dernier le fit prendre à plusieurs reprises pour le prince égyp-

tien par la foule, et les acclamations se trompant d'adressse allèrent souvent à lui.

Arrivés au palais de Buckingham, les pachas s'arrêtèrent. Ibrahim prit congé du prince Albert et du duc de Wellington, et suivi de sa brillante escorte, reprit le chemin de son hôtel. Le soir, malgré la fatigue du jour, il reçut quelques visites : Dwarkanaugh-Tagore, Lord Dudley-Stuart et le docteur Bowring.

Pendant que l'Angleterre entourait ses hôtes de soins, d'égards et d'honneurs, elle ne se désintéressait pas de ce qui se passait sur le continent. Les hommes d'État anglais virent avec peu de satisfaction les fêtes données aux princes français, Nemours et Montpensier, par la Belgique à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer du Nord. La poudre brûlée à Lille ne faisait que de la fumée, mais celle qu'on brûlait à Bruxelles avait un retentissement qui allait jusqu'au cœur des Anglais.

L'amour-propre britannique eut bientôt un compensation ; non seulement les feuilles françaises étaient pleines de plaintes et de dénonciations contre les abus de l'agiotage et l'immixtion des fonctionnaires publics dans les compagnies de chemins de fer ; depuis la dernière session, quatre-vingts compagnies s'étaient constituées au capital de neuf milliards cinquante et un millions et avaient demandé le versement d'un milliard au public ; la France pourrait-elle résister à cette fièvre de spéculation et d'agiotage qui rappelait le système de Law ? Non seulement les récoltes insuffisantes ne pouvaient nourrir les populations, mais la Chambre, secouant chaque jour le Gouvernement comme pour le renverser, se prit à déverser l'injure sur l'armée et à souiller de honte le drapeau français. On eût dit d'un mot d'ordre pour déshonorer le pays, à propos de faits regrettables passés en Algérie et tels que l'Angleterre ne s'en privait pas, mais dont elle se gardait bien d'entretenir le monde. A la tête de ces achar-

nés contre le drapeau français, se faisait remarquer M. de Lamartine, que les liens qui attachaient sa mère à la maison d'Orléans auraient dû retenir : ce n'eût été que de la reconnaissance ainsi que du patriotisme et de la dignité.

L'Angleterre se réjouissait de ces crimes de lèse-patrie, car tout ce qui pouvait tourner à la confusion et à la faiblesse de la France était autant de gagné pour elle. C'était peine de moins si jamais une rupture se faisait entre les deux nations, et le vent qui soufflait alors au roi les mariages espagnols était bien capable d'amener une tempête grosse de conséquences.

Ibrahim, attiré parmi les Anglais, acclamé par le peuple, loué par les journaux, cajolé par les grands, adulé par le gouvernement de la reine, était tenu avec soin au courant de cette désagrégation profonde qui menaçait la France d'une ruine totale. Ce n'était pas le trône des d'Orléans qui seul était menacé, c'était, sous les menées et les prédications de Cabet, Leroux, Proudhon, Louis Blanc, Lamennais, Blanqui, Reynaud, et la queue des saint-simoniens, les bases de la société elle-même tout entière qui allaient s'écrouler, entraînant dans un cataclysme général et le pays miné et les nations qui auraient pu avoir la tentation de s'appuyer sur lui.

Sous ces couleurs exagérées, il y avait de la vérité dans ce tableau que lui faisaient les Anglais, et ses irrésolutions, en grandissant, ne tendaient pas à le rapprocher de nous.

Cependant, tout à ses études et à ses observations, le jeudi 11, Ibrahim, conduit par le major Dickson, se rendit à la distribution des prix donnés par la Société royale des arts. Il y avait foule, et le prince reçut en entrant l'accueil habituel. Tout yeux aux différents actes de la cérémonie, le prince se faisait traduire les discours, expliquer les faits, n'oubliant rien et s'intéressant à tout. Une jeune fille, qui venait de recevoir une médaille pour un tableau très habilement peint, reçut un compliment arabe des

mieux tournés. Un ecclésiastique ayant obtenu aussi une médaille pour avoir inventé un nouveau cuir à rasoirs, le prince partit d'un grand éclat de rire et dit joyeusement :

« Ah! très joli! Chez nous, les mollahs n'étudient que le Coran. Il paraît qu'ici les prêtres apprennent à faire la barbe au peuple. »

Le mot eut aussitôt un retentissement prodigieux.

Au moment de son départ, le prince ayant appris, par son interprète, qu'on désirait lui faire un compliment, prévint l'assemblée et, se levant, prononça quelques paroles attentivement écoutées qui, traduites aussitôt, furent couvertes d'applaudissements. Manquant de tact, comme cela peut arriver aux hommes le plus haut placés, l'amiral Codrington, qui commandait la flotte anglaise à Navarin, dit alors que si le pacha s'était trouvé jadis ennemi de l'Angleterre, il ne devait plus se souvenir d'une journée malheureuse pour l'Égypte et la Turquie, dans lesquelles, d'ailleurs, chacun avait fait son devoir. A la traduction de ce sanglant souvenir, Ibrahim pâlit, ses yeux reprirent leur éclat si difficile à soutenir et, d'une voix altérée, il répondit :

« Le passé est oublié; mais pourquoi rappeler de pareils événements? Un proverbe arabe ne dit il pas : *Ne rappelle pas à ton hôte ses malheurs ?* »

Là-dessus, il sortit agité, accompagné d'un tonnerre d'applaudissements qui semblaient protester contre la maladresse de l'amiral.

Ce jour-là, Soliman présenta au prince égyptien O'Connel, le célèbre agitateur irlandais. L'entrevue dura près d'une heure : puis les pachas firent visite officiellement au comte de Saint-Aulaire, à Herfort House, et au comte Dietrichstein, à l'ambassade d'Autriche; le prince voulait se présenter chez le duc de Sotomayor, mais celui-ci n'était pas à Londres. Il fit ses adieux au comte de Jersey, au vicomte Canning, au duc de Buccleugh,

à Lord Ellemboroug, au comte d'Haddington, à M. Gladstone, au duc de Norfolk, au duc de Somerset, au comte Delawar, au comte de Dalhousie. Ces devoirs remplis auprès des sommités de l'Angleterre, Ibrahim quitta Londres à 5 heures de l'après-midi, accompagné du major Dickson et de M. Nubar. Le chemin de fer devait le conduire à Birmingham, à Manchester et dans tous les districts manufacturiers de l'Angleterre. Soliman-Pacha devait retourner à Paris, visiter la Belgique et s'arrêter à Lyon auprès de sa famille. Samy-Pacha partait de son côté. La séparation des Égyptiens fut affectueuse et cordiale. Ils se donnèrent rendez-vous, à l'automne prochain, au Caire, s'adressèrent des vœux mutuels, et la vapeur les sépara.

Ibrahim, ami des entreprises manufacturières et commerciales, voulait, comme fils de roi, étudier les secrets de la richesse de la Grande-Bretagne. Nous ne le suivrons pas dans ses savantes et habiles pérégrinations à travers l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Ce voyage lui ouvrit les yeux et eût été d'un haut profit pour l'Égypte s'il eût été appelé à régner. Nous ne relaterons qu'un fait, burlesque sans doute, mais qui fera connaître le bonhomme, après le justicier et le conquérant.

A Birmingham, après une journée passée à visiter des usines, Ibrahim, se promenant incognito avec Nubar, s'en alla errer, comme le calife Haroun-al-Raschid, sur le champ de foire de la Saint-Jean. Il portait le costume européen, moins la *cecchia*, les Orientaux ne coiffant jamais le chapeau.

Il aperçut la baraque d'un saltimbanque ambulant qui faisait voir, pour quelques pence, une peau de baleine d'une incommensurable grandeur. Oisif, et voulant tuer le temps, le prince entra, mais au mot : Altesse, imprudemment prononcé par l'interprète, le saltimbanque reconnut son visiteur et, continuant son boniment, prévint son public que non seulement pour le prix on verrait la peau de la baleine, mais par-dessus le marché, le grand

guerrier Ibrahim, ami des Anglais, vainqueur des Turcs, fils de son altesse le vice-roi d'Égypte et héritier du trône à la mort de son père. La foule se précipita, et le flot humain qui remplit bientôt la salle s'attacha bien plutôt à contempler le pacha que la peau du monstre marin, objet habituel de sa curiosité.

Surpris de cette avalanche, le prince eut promptement le mot de l'énigme et, prenant la fuite avec Nubar, il s'esquiva par le fond de la pièce, à travers le réduit où la famille du saltimbanque campait.

La foule augmentant toujours et les nouveaux arrivants ne voyant pas le prince, crièrent qu'on leur avait volé leur argent, et menacèrent l'homme de démolir sa salle. La police intervint.

Le fait révélé gaiement par le prince lui-même à sa rentrée chez lui, les plaisanteries accablaient déjà le fils du vice-roi, quand l'hilarité augmenta.

Le saltimbanque vint, à l'hôtel, se plaindre au pacha des mauvais traitements que lui avait occasionnés sa visite et surtout son départ. Comme dédommagement, il suppliait le prince de revenir voir sa baleine, le suppliant surtout de lui permettre de mêler son nom à l'annonce de sa curiosité.

Cette fois, le pacha perdit toute gravité. Se mêlant à la folle joie des personnes de sa suite et des autorités de la ville qui lui faisaient la cour, il jeta une guinée au malheureux, le fit mettre à la porte et, le reste de la soirée, avec ses hôtes, se livra aux accès de la plus bruyante gaieté. Le lendemain, de grand matin, il quittait la ville, emportant de Birmingham ce joyeux souvenir.

CHAPITRE XX

LYON

Trop souvent, dans notre récit, nous avons laissé Soliman au second plan et parlé uniquement d'Ibrahim, comme si c'était de lui que nous eussions tracé l'histoire. C'est qu'en lisant les journaux du temps, nous avons toujours trouvé Ibrahim au premier rang, et Soliman près de lui comme un accessoire, presque comme une ombre. La brillante planète qui traversait le ciel de Paris jetait un tel éclat qu'elle attirait tous les yeux et qu'on ne remarquait pas assez le satellite qui tournait dans son orbite. En ce moment, et pour quelques jours, nous allons retrouver le généralissime des armées égyptiennes seul, tout entier et livré à lui-même. Nos regards fixés sur lui seront surpris de lui découvrir une si haute valeur.

Ainsi que pour le fils du vice-roi, dans son voyage à travers l'Angleterre, les ordres avaient été donnés par la reine et par ses ministres, pour que tout fût mis à la disposition de Soliman, comme général en chef aux ordres d'une puissance amie, pacha, homme illustre et voyageur. Le lundi 15, Soliman se rendit à l'arsenal de Woolwich et y fut reçu avec les honneurs militaires par le commandant de la garnison et les officiers. Dès

qu'il eut débarqué, la garde lui présenta les armes, et, suivi de l'état-major anglais, il entra dans le célèbre établissement militaire. La visite dura deux heures, puis Soliman se rendit à la caserne du corps royal des sapeurs et mineurs, admirable institution ; il examina la bibliothèque, le muséum, puis les quartiers, donna son attention à l'hôpital dont il loua le service et se rendit à la salle à manger des officiers où un somptueux déjeuner avait été préparé. Sa connaissance approfondie de la langue anglaise charma ses hôtes autant que sa gaîté, sa franchise et sa simplicité. A 3 heures, il se rendit au Conservatoire militaire royal où il fut reçu par le colonel Patterson. Le colonel lui montra tous les modèles d'architecture navale et militaire. Cette collection intéressa vivement l'illustre visiteur. On fit exécuter devant lui quelques manœuvres d'artillerie, dont il loua la précision; enfin, après avoir visité l'Académie royale militaire et soupiré en songeant à tout ce que l'Égypte avait encore à faire, Soliman prit congé des sympathiques officiers qui l'avaient accompagné, leur fit ses remerciements, et, le soir venu, revint à Londres.

On sait que le palais du vieux Caire était ouvert à tout artiste, à tout savant, à tout étranger ayant un nom. Soliman offrait la pipe et un divan à tous ceux qui, sur cette terre lointaine, venaient lui parler de la France, et ceux-là étaient nombreux qui avaient eu la curiosité de visiter chez lui le célèbre général.

Gudin, le peintre de marine, avait été du nombre. Aussi avec quelle joie s'était-on retrouvé à Londres, dans un tout autre milieu ! Gudin ne voulut laisser à nul autre le plaisir d'accompagner son illustre ami chez le premier ministre d'Angleterre, dont la galerie de tableaux était d'une rare beauté. Sir Robert Peel, habile connaisseur, se reposait des arcanes de la politique devant les chefs-d'œuvre de toutes les écoles que ses agents lui avaient ramenés de tous les pays. Il reçut les deux amis avec

tout le laisser aller que les plus grands hommes ont dans leur intérieur, et fit les honneurs de ses richesses à Soliman avec la bonhomie d'un peintre qui trouve un confrère. La merveilleuse organisation de Soliman lui avait fait deviner même ce qu'il n'avait pas étudié, et ce fut sans gaucherie qu'il apprécia les tableaux dont Gudin faisait ressortir avec bienveillance les plus intimes beautés.

Une dépêche apprit à l'Angleterre que le nouveau pape était le cardinal Mastaï Ferreti et qu'il avait pris le nom de Pie IX. Les opinions politiques du nouveau chef de la chrétienté annonçaient que de grands changements allaient avoir lieu dans l'administration temporelle de l'Italie. Le saint-père était âgé de cinquante-cinq ans à peine; c'était un des plus jeunes papes qui eussent jamais été nommés, et tout le monde prétendait que le proverbe : *Non videbis annos Petri,* recevrait cette fois un éclatant démenti.

Après avoir admiré cette ville de deux millions d'âmes qui donne la vie et l'impulsion à tant de contrées de l'univers, après avoir reçu des hommes d'État de ce fier royaume l'accueil qu'on n'accorde qu'aux princes ou au mérite, Soliman songea au retour, et après ses adieux, s'embarqua, le samedi 27 juin, pour la France. Il revint à Paris, y rencontra la même sympathie et le même empressement, mais, s'éloignant des visites officielles, il descendit d'un degré dans les relations habituelles de la vie. Heureux d'avoir enfin retrouvé son ami du Liban, ne quittant plus son joyeux Horace Vernet qui le recevait dans son atelier et le conduisait chez ses amis, Soliman, tout à son aise, bon compagnon, et adoré du monde qu'il fréquentait, ne regrettait plus d'être venu à Paris et d'avoir ainsi renoncé à son premier projet de retourner directement des Pyrénées en Égypte et au Caire. Il décida sans peine Horace Vernet à l'accompagner en Belgique, et, prenant ce chemin de fer inauguré depuis si peu de temps,

tous deux, le dimanche 12 juillet, ils arrivèrent à Bruxelles par le dernier convoi, et descendirent chez le colonel Moyard, un des anciens compagnons d'armes du général.

Bruxelles, grande ville originale, véritable capitale de royaume, pleine de monuments et d'œuvres d'art, plut à Soliman. Ses amis lui firent voir et les églises et les musées, les monuments et les usines, les promenades splendides et les manufactures, un peuple simple et bon et une armée qui avait fait ses preuves de vaillance. De Bruxelles nos amis rayonnèrent dans tous les environs. Puis, apprenant que le roi et la reine allaient quitter Laeken pour revenir à Bruxelles, ils rentrèrent en même temps, désirèrent les voir, et le dimanche 19 juillet furent reçus en audience particulière.

Présentés par le comte Henri de Mérode-Westerloo, sénateur, et par le peintre que toutes les cours accueillaient avec joie, Soliman-Pacha fut reçu comme un ami par le roi. La fille aînée de Louis-Philippe charma le général égyptien. Soliman retrouva la bienveillance des Tuileries avec plus de simplicité. Le peuple belge est plus sérieux que le peuple français, moins séduisant, mais plus solide et plus sûr. Le roi Léopold, habile comme souverain, s'effaçait derrière ses ministres, et, comme la reine Victoria en Angleterre, occupait le trône uniquement pour qu'un autre ne le prît pas.

Le mardi 21, à midi, après une revue passée de bonne heure, le *Te Deum* fut chanté à l'église collégiale des Saints Michel et Gudule, à l'occasion du quinzième anniversaire de l'inauguration du roi. Le roi, la reine, le duc de Brabant, le comte de Flandre et la princesse Charlotte assistaient à la cérémonie. Même après l'exercice du culte à Paris, Soliman trouva une immense solennité dans ce déploiement des pompes de l'Église. On prétendait, dans sa famille, qu'étranger qu'il était aux questions religieuses en devenant musulman, il était resté catholique au fond du

cœur. On l'eût cru, à Sainte-Gudule, au respect qu'il témoigna pendant la cérémonie et à l'aspect réfléchi que dans le temple on eût pu voir sur son front.

A la sortie de l'église, la famille royale se rendit, suivie de Soliman et de ses amis, à l'exposition de Flore ouverte au public, puis elle repartit pour Laeken après avoir fait ses adieux au peintre et au général.

Un instant après, nos amis se rendirent à un dîner solennel auquel ils étaient invités au palais de Bruxelles. Soliman, vivement accueilli et entouré, y retrouva les généraux, les chefs de corps et les principaux officiers qu'il avait aperçus le matin à la revue. On but à la Belgique, à son armée, à la France; on but à l'Égypte, au généralissime de l'armée égyptienne, et Soliman, ému, invita ces vaillants officiers, ces nouveaux et bienveillants amis, à venir le visiter au vieux Caire où les vins de France et l'hospitalité belge les attendraient.

La fête se prolongea tard, car on savait que probablement on ne se reverrait jamais. Les édifices publics et la plupart des maisons particulières avaient été illuminés pour célébrer ce quinzième anniversaire de l'arrivée de Léopold au trône. Comme à Bruxelles, le *Te Deum* avait été chanté dans toutes les villes du royaume ; comme Bruxelles, toutes les villes s'étaient pavoisées et avaient illuminé. Ce fut à la dernière lueur des lampions que les voyageurs regagnèrent la demeure du colonel Moyard. A 6 heures, en l'embrassant, ils quittèrent leur hôte et prirent le chemin d'Anvers. La citadelle, le port, la position de cette grande ville, attiraient Soliman. Dans la matinée, ils étaient arrivés.

La Hollande qui dispute son sol à la mer et qui, aujourd'hui, éprouve autant d'inquiétude du côté de l'Allemagne que du côté de l'Océan, fut étudiée avec un soin extrême et une vive curiosité par Soliman. Son petit peuple, brave dans sa gravité, tenace,

entreprenant, riche par ses colonies, était un sujet bien digne des observations d'un homme de guerre, comme ses monuments et ses admirables musées étaient capables d'attirer et de passionner un peintre qui d'ailleurs les avait déjà pratiqués. Partout l'artiste célèbre était connu, partout il introduisait et présentait le général victorieux dont le nom avait si hautement retenti. Le 22 juillet au soir, ils arrivèrent à la Haye, résidence du gouvernement et centre politique du pays. Comme les Américains, les Hollandais, hommes pratiques, aiment à voir les rouages de l'administration hors de la portée des turbulents, loin des grands centres de commerce ou d'industrie.

A la Haye, comme partout, les deux Français reçurent le plus admirable accueil. De la Hollande, dont l'armée et la flotte furent inspectées comme si le sort des Pays-Bas eût dépendu de cette inspection, le général et le peintre, pressés par le temps, revinrent à Paris. Mais Soliman s'y arrêta peu. Il descendit, seul cette fois, vers la Loire, Orléans, Blois, Chambord et Tours; admira la Touraine, jardin de l'Europe, paradis de la France, envié des peuples voisins, et, vers le milieu du mois d'août, assista aux grandes manœuvres de l'École de cavalerie de Saumur, où les princes l'avaient invité.

La cavalerie, dont les armes à longue portée ont diminué l'importance, est cependant et sera longtemps encore de la plus haute utilité pour éclairer et couvrir les corps en marche, exécuter des mouvements tournants rapides et contenir ceux de l'ennemi; elle masque les manœuvres et sert aux expéditions lointaines; si la grosse cavalerie ne peut plus enfoncer les carrés de l'infanterie, la cavalerie légère, éparpillée sur la vaste surface d'une province, assure la sécurité de l'armée, soit que celle-ci marche à la conquête d'un pays, soit que, cédant à des forces supérieures, elle se retire en bon ordre sous la sauvegarde de ses escadrons.

A cette époque, et en Afrique surtout, en Algérie et en Égypte, en Syrie, dans les contrées de l'Asie Mineure que Soliman avait parcourues, les éclaireurs à cheval ont une tout autre importance et une autre valeur que les soldats à pied qui ne peuvent s'éloigner des grand'gardes et qui, ne voyant pas venir de loin l'ennemi, sont coupés et enlevés sans qu'on puisse venir à leur secours. A cette époque encore, la cavalerie de ligne pouvait vaincre les résistances, et l'armée française n'hésitait pas à demander au gouvernement autant de régiments de cuirassiers, de lanciers et de dragons que de chasseurs ou de hussards.

Cette École de Saumur offrait donc, par sa spécialité, le plus profond intérêt pour un général qui avait créé l'infanterie égyptienne et en avait tiré un si bon usage, mais qui, maître d'une immense cavalerie irrégulière, devait étudier tous les moyens de s'en servir.

Le 23 août, les journaux de Paris signalaient la présence de Soliman à Saumur. Peu après, le général revenait à Paris, satisfait de son voyage, de ses études militaires et des observations qu'il comptait bien utiliser.

A Paris, une lettre du docteur Gubian lui avait appris la maladie de sa sœur Louise. Le 28 août, il écrivit à son beau-frère, Auguste Alday, la lettre suivante que nous avons sous les yeux:

« Mon cher Frère,

« J'ai eu de tes nouvelles par notre digne et bon cousin Gubian. J'ai su que notre bonne Louise avait été malade, mais que, grâce à Dieu, elle va beaucoup mieux. J'ai enfin terminé tous mes voyages et pèlerinages. J'ai vu les armées anglaise, belge et hollandaise; j'ai été partout parfaitement reçu, depuis les souverains et les reines jusqu'aux bourgeois et bourgeoises. J'aurais bien désiré te présenter mon fils,

mais il est nécessaire qu'il pousse ses études pour ne pas perdre son temps et rattraper ses camarades. Je compte partir d'ici, du 1er au 5 septembre, pour Lyon. A bientôt donc, mon bon ami. Reçois, en attendant le plaisir de t'embrasser, l'assurance des sentiments affectueux et sincères de ton frère et ami.

« Le général SULEIMAN. »

Cette lettre du général en contenait une autre pour sa sœur :

« J'ai appris, ma chère Louise, avec beaucoup de chagrin, par notre excellent cousin Gubian, que tu avais été malade. Grâce à Dieu, il paraît que tu vas mieux, et j'espère, à mon retour, te trouver tout à fait rétablie... Il paraît que toi aussi tu crois à toutes les bêtises que l'on débite sur mon compte. Je viens de parcourir l'Angleterre, la Hollande, la Belgique. Je suis bien fatigué de tous ces voyages et désire prendre un peu de repos. Je suis fâché de ne pouvoir te conduire mon fils, mais il a besoin de réparer le temps perdu et ne peut quitter son collège. J'espère te le présenter dans deux ans, époque à laquelle je reviendrai probablement en France. Je compte partir du 1er au 15 septembre pour Lyon. Je t'écrirai un ou deux jours avant mon départ.

« A bientôt, ma chère et bonne Louise, je t'embrasse de toute mon âme.

« Ton frère,

« Le général SULEIMAN. »

Paris 28 août 1846.

es étaient donc les *bêtises*, puisque tel est le mot employé, qu'on débitait sur le compte de Soliman ? Ne s'agirait-il pas de son abjuration, que sa famille a toujours niée et dont il rougissait peut-être en France, au milieu d'autres

idées et d'un autre courant? Nous n'avons rien trouvé, ni dans les papiers de famille ni dans journaux. Laissons donc ce point dans l'obscurité et retrouvons le général dans sa famille.

Mais avant de conduire Soliman à Lyon, qu'on nous permette de jeter un coup d'œil rétrospectif sur Ibrahim que nous avons laissé en Angleterre, et sur le vice-roi qui, le 4 juillet, était parti de Constantinople où il était allé présenter ses hommages au sultan. Laisser ainsi l'Égypte à elle-même sous la surveillance d'Abbas-Pacha, c'était montrer une grande sécurité. Cette confiance ne fut pas trompée; l'Europe et la Méditerranée étaient en paix.

Après avoir exécuté son brillant voyage dans les villes principales de la Grande-Bretagne, et avoir parcouru l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, Ibrahim était revenu à Londres. Le lundi, 6 juillet, il était sorti à pied de l'hôtel Nivart avec sa suite pour visiter les quartiers occidentaux de la capitale et les parcs. A sa rentrée à l'hôtel, il vit arriver les voitures de cérémonie de Sa Majesté qui venaient le prendre avec sa suite et le conduire au palais de Buckingham; Ibrahim se rendit au palais, eut de la reine une audience de deux heures, revint à 5 heures à l'hôtel et, à 7 heures, fut ramené, dans les voitures de la cour, au palais de Buckingham où il eut l'honneur de dîner avec Sa Majesté. Victoria, sérieuse, instruite et d'un esprit très élevé, déploya mille grâces pour le prince africain, lui adressa souvent la parole et s'enquit avec la plus vive sollicitude s'il avait été reçu avec les attentions et les honneurs qu'il méritait? Rien n'égale l'amabilité d'un souverain qui veut être aimable. Le charme séduisant est une grâce d'état que le ciel accorde aux têtes couronnées.

Le mardi 7, le prince se rendit par eau à Greenwich où il visita le grand hôpital maritime avec une profonde admiration.

Le soir, il accepta un magnifique banquet donné en son honneur

par les directeurs de la Compagnie des Indes orientales. Le banquet eut lieu à la taverne de Londres, sous la présidence de sir James Weir Hogg. On y déploya un luxe asiatique. Le lendemain, Ibrahim honora de sa présence l'Opéra italien qu'il n'avait pas encore vu.

Le samedi 11 juillet, le lord maire offrit un autre grand dîner à Ibrahim, à Mansion House ; Lord J. Russel et l'élite des grands personnages de Londres avaient été invités. Le lord-maire alla recevoir le prince à la porte de l'Hôtel de ville et l'introduisit dans la salle de réception. A table, on fit circuler la *coupe de l'amitié* et le lord-maire expliqua le sens de cette cérémonie au fils du vice-roi qui ne put retenir un franc rire à cette transparente allusion. Des toasts furent portés à la reine, à Ibrahim, à la paix, à l'Angleterre. Le repas ne pouvait se passer de discours. Ce fut lord John Russel qui fut chargé de prôner et de porter au ciel la fraternité indissoluble de l'Égypte et de son pays.

Le lundi 13, ce fut Lord Palmerston, le protecteur de la Turquie, l'ennemi de la France, l'homme qui avait arrêté Ibrahim dans ses conquêtes, qui fut chargé de clore les fêtes bruyantes données en l'honneur du prince africain. Un banquet lui fut donné, ausssi somptueux que les précédents, mais avec de moins nombreux convives. Vingt-deux personnes seulement étaient assises à la table du célèbre et habile homme d'État. Lord Palmerston, en personne, était venu recevoir Ibrahim à sa sortie de voiture ; ce fut encore lui qui se chargea de convaincre le pacha, dans un éloquent discours, que l'Égypte n'avait pas de meilleure amie que l'Angleterre. Le pacha était trop rusé pour ne pas s'en être aperçu.

C'était la fin. Le mardi 14, à 7 heures et demie, le prince égyptien se rendit avec sa suite au chemin de fer de Southampton. Au bout d'un instant, il fit ses adieux à Edib-Effendi, chargé d'affaires de la Turquie, à S. Ex. Briggs et à M.r Forab,

qui l'avaient accompagné, et entra dans sa voiture. Il emportait tout un monde de curiosités et de souvenirs. Outre des caisses pleines de mille objets, il emmenait une collection de différentes espèces d'oiseaux domestiques achetés à la Société zoologique et dont il voulait essayer l'acclimatation; il emportait des montagnes de machines et d'outils, et se faisait accompagner d'un certain nombre d'ouvriers habiles embauchés à tout prix et particulièrement d'un industriel parfaitement au courant de tous les secrets de la fabrication des toiles. Il voulait introduire cette industrie sur les bords du Nil. C'était beaucoup entreprendre, mais le prince faisait grand. Il arriva entre 10 et 11 heures du soir à Gosport et prit passage à bord de la frégate à vapeur anglaise *l'Avenger* qui chauffa et cingla sur Cadix.

A Lisbonne, le prince voulut présenter ses hommages au roi. C'était le 23 juillet, au matin. La reine venait d'accoucher d'un infant. Ibrahim se rendit aussitôt à la cathédrale avec toute la cour et assista au *Te Deum* chanté par le peuple entier pour l'heureuse délivrance de Sa Majesté.

De Lisbonne, l'*Avenger* mit le cap sur Cadix, où il mouilla, s'arrêta devant Gibraltar, d'où l'Angleterre tient les clés de la Méditerranée; puis, franchissant la mer napolitaine et les eaux bleues qui baignent la Sicile, il vint se ranger dans le port de Malte où le prince fut salué par tous les canons des forts et l'artillerie de tous les navires de guerre. Le 5 août, à 9 heures du matin, le vaillant navire jetait l'ancre dans le port d'Alexandrie, et le prince égyptien mit pied à terre sur le sol de sa patrie au bruit des canons du fort du Marabout et du fort Royal, chargé de trésors et de curiosités, mûri par l'expérience et le frottement, mais le cerveau plein de projets si audacieux que la plupart devaient échouer.

Ibrahim rentrait donc chez lui, rétabli; il eut dû être heureux. Son frère, Saïd-Pacha, qui gouvernait la ville, vint le recevoir

avec les consuls et les autorités ; la ville et l'Égypte furent en fête ; un dîner royal accueillit le fils du vice-roi ; mais ce fut en vain que les convives entourèrent le prince de flatteries et d'hommages ; le front d'Ibrahim resta soucieux et, pour le moment, nul ne devina son amer secret.

Aussitôt le débarquement de ses bagages opéré et ses ordres donnés, le pacha remonta au Caire, mais ses ennuis l'y suivirent et tout le monde s'enquit avec angoisse de quelle fatale pensée il était ainsi poursuivi.

Le 24, à 5 heures et demie du matin, le canon des forts d'Alexandrie annonça que le vapeur turc *l'Esseri-Gedir*, portant le vice-roi, entrait dans les passes. La foule se porta aussitôt à Ras-el-Tin pour voir le débarquement. A 7 heures, il s'effectua aux clameurs d'un peuple entier, aux vivats des équipages et aux cent et un coups de canon qui saluaient le souverain. Le vieux pacha paraissait jouir de la meilleure santé.

Le 27, il partit pour le Caire où Ibrahim courut à sa rencontre. Les deux illustres voyageurs avaient bien des choses à se raconter. Le vice-roi vit un sombre nuage sur le front de son fils. Le secret de celui-ci ne pouvait lui échapper.

Ibrahim, gâté par les splendeurs de Paris et de Londres, comparant ces royaumes, immenses et puissants, à l'Égypte épuisée, ces flottes et ces armées à celles de son père, les peuples bien vêtus, fiers et belliqueux de l'Europe aux fellahs déguenillés, avait été mordu cruellement au cœur. A peine revenu, il avait voulu faire l'application de ses idées larges et libérales. Le grand rabbin des israélites étant mort, on avait craint du tumulte à ses funérailles. Abbas-Pacha gouvernait l'Égypte et n'avait rien voulu prendre sur lui. Prévenu, Ibrahim, qui était au Divan, avait répondu : « J'ai beaucoup appris en Europe. Tous les cultes ont droit à la protection du gouvernement. Ce n'est pas quelques soldats que je donnerai pour escorte au convoi, mais

trois mille hommes ; vous tous qui êtes-là, vous êtes des brutes et des butors, et moi, le premier. »

Ce discours avait terrassé l'Égypte, mais éveillé dans les esprits les plus formidables fureurs.

A ces nouvelles, et craignant un soulèvement, Méhémet-Ali avait blâmé son fils et, rendu l'espoir aux vieux musulmans qui se calmèrent. Ibrahim, exaspéré à son tour, était parti pour la Haute-Égypte et son père eut tout espoir que les essais qu'il y allait tenter le distrairaient, calmeraient sa colère et apaiseraient peu à peu ses esprits.

Tel était l'état de l'Égypte pendant que Soliman-Pacha quittait Paris ; c'est de lui seul que nous aurions dû écrire l'histoire ; c'est à lui que nous revenons.

Après les fêtes de Paris et de Londres, la fréquentation d'hommes illustres qui devaient juger de l'Égypte par le luxe de ses représentants, Soliman allait revenir dans sa ville natale, voir des amis modestes et des parents qui, sans honte, vivaient dans la médiocrité. Il mit ses splendides uniformes, ses insignes et ses armes dans ses caisses, endossa sans rougir le frac bourgeois d'un officier en retraite, se coiffa d'un modeste chapeau rond, et prit la route de Chalon.

Cette ville imprudente, entrepôt des vins de Bourgogne, fière de sa belle flotte de bateaux à vapeur qui la reliaient incessamment avec Lyon et le Midi, défiait la concurence du chemin de fer en construction et « défendait à la gigantesque entreprise de mettre une gare dans ses faubourgs ». Soliman descendit sur une place bruyante, entra dans un hôtel encombré de voyageurs, et songea, en se mettant au lit, que le lendemain il verrait son pays natal, sa sœur bien-aimée et ses amis.

Le dimanche 20 septembre, il prit le bateau à vapeur *l'Éole* et fit cette descente de la Saône qui est un enchantement pour les touristes.

Il vit Tournus, Mâcon, Trévoux, Fontaine, paradis de son enfance, où ses jeunes années s'étaient écoulées si joyeusement, et songea, le cœur ému, au petit moulin de sa famille enfoui dans un étroit vallon au-dessus de la petite ville, établissement modeste dont il avait gardé, dans les grandeurs, un si doux souvenir; l'émotion le prit en saluant Collonges, l'île Barbe, échouée dans la Saône, comme un navire, la vieille tour du moyen âge, le château, les murs effrités de la vieille abbaye que Charlemagne aima et où, un jour, il déclara vouloir venir mourir; Soliman, le cœur serré, passa sous le fort Saint-Jean, les ruines de Pierre-Scize; il salua l'Homme de la Roche, si aimé des Lyonnais; là-haut, était Fourvière; il était à Lyon.

Il courut quai Port-du-Roi chez son cousin, le docteur Gubian, mieux logé que Mme Alday pour le recevoir. La famille fut aussitôt prévenue, et sa sœur, pleurant de joie, fut bientôt devant lui. Que de baisers donnés à ce frère si attendu! car il était là, bien là. On le touchait, on le voyait, après vingt-sept années d'absence. Pâle et faible encore, Louise Alday buvait avidemment les paroles de cet ami de son enfance qu'elle avait si peu connu. Ses regards plongeaient dans ses yeux et allaient au plus profond de ses pensées. Lui, la pressait contre son cœur avec tendresse et cherchait sur cette figure amaigrie les traces de son passé. Avait-elle été heureuse ou malheureuse? c'était un monde à découvrir. Puis il fallut faire place à d'autres. Alday voulait son tour, puis l'oncle Julliet, cassé, caduc, mais heureux; enfin le nouveau docteur Gubian portant le même nom que son père. On se poussait un peu, mais quelles embrassades! On ne disait rien et toutes les paroles partaient à la fois; les ris éclataient sans sujet, les demandes n'avaient pas de réponse, mais à quoi bon, si l'on était heureux?

L'oncle Julliet déclarait qu'il avait toujours juré que son neveu lui ferait honneur. C'était une idée à lui et, tenez, elle

n'était pas déjà si mauvaise. Seulement il regrettait que Joseph en venant à Lyon n'eût pas gardé son uniforme de général.

Mme Alday n'avait pas d'enfant, et cela seul manquait à son bonheur.

Son mari, violoniste distingué et dont Lyon a gardé le souvenir, vivait de sa place de premier violon au Grand-Théâtre et de ses nombreuses leçons.

Joseph Sève, car à Lyon le général n'était plus Soliman, comparait la mise plus que modeste de sa sœur avec les opulentes toilettes qu'il venait de voir à Paris et à Londres, et son cœur se serrait à la vue de cette humble position qu'il eût tant voulu pouvoir améliorer.

Le docteur Gubian était une des célébrités de Lyon. Issue des Gubiano de Florence, sa famille, venue en France au XIVe siècle, avait conservé ses titres de noblesse; Barthélemy Gubian, né à Montbrison, prenait les qualifications qui lui appartenaient de noble, avocat, écuyer, bourgeois de Lyon, conseiller secrétaire du roi au parlement de Grenoble. Il mourut à Lyon en 1790. Son fils aîné paya cher les titres de son père; il mourut sur l'échafaud. Le château paternel, à Caluire, fut démoli pendant le siège. Les biens de la famille furent confisqués.

Jean-Claude Gubian du Perrot, second fils de Barthélemy, ne put supporter la tempête ; il mourut laissant un jeune veuve dans la détresse et un fils qui portait le nom de Louis.

Après quelques années de deuil, la pauvre veuve trouva un honnête et loyal négociant qui, en l'épousant, assurait le sort de son fils.

Louis étudia courageusement la médecine, fut reçu docteur le 24 août 1816, et connaissant l'aversion de beaucoup de pauvres malades pour l'hôpital, créa, avec les docteurs Terme, Comarmond et Goullard, le Dispensaire général, c'est-à-dire les

secours médicaux à domicile. On sait les vastes services que cette institution a rendus.

Nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, dans une ville qui compte tant de médecins renommés, Louis Gubian sut se faire distinguer non seulement par son mérite et son savoir, mais par une rare probité de profession. Il avait l'admiration de tous, et, ce qui est plus rare peut-être, l'estime de tous, surtout des pauvres.

En 1825, il avait obtenu la main de la fille d'un notaire estimé, Mlle Élise Baroud. De ses quatre enfants, deux survécurent, mais la mère et deux enfants étaient morts et Louis Gubian ne s'en était jamais consolé.

L'expression du visage de Gubian était une suprême honnêteté. Il cultivait aussi avec succès les beaux-arts. Apte à tous les exercices du corps, il avait donné des preuves d'un courage extrême, et soit pour sauver un malheureux du danger, soit pour porter des secours au centre des foyers d'infection, il avait toujours payé de sa personne sans faiblir et sans hésiter.

Son fils marchait sur ses traces, et le général en voyant ce jeune homme intelligent, travailleur et sérieux, offrit à son père de l'emmener en Égypte en lui garantissant son avenir. Cette proposition, qui assurait au jeune Gubian une brillante fortune, ne fut pas acceptée ; mais après son départ, le général, loin d'en être fâché, redoubla d'affection pour le père et pour le fils, et leur correspondance n'en continua que plus amicale et plus active.

Lyon, en ce moment, était en pleine transformation. Le progrès qui, de l'antique et sombre cité, devait faire une ville élégante et grandiose, disposait ses pics et ses pioches pour attaquer les murs épais de ses vieilles maisons. Déjà une compagnie particulière, composée de deux ou trois actionnaires seulement, avait ouvert la rue de la Préfecture entre la place des Jacobins et le quai des Célestins. Mais en donnant un exemple si ardem-

ment suivi, elle avait succombé sous les procès, l'avidité des hommes d'affaires et l'incapacité de son architecte. L'inondation de 1840, en ruinant ses magasins, lui avait porté les derniers coups. Le général ne pouvait en approuver ni la direction, ni l'aspect, et cependant, pour l'époque, c'était une immense amélioration.

Le percement de la rue Centrale auquel on travaillait, l'ouverture d'une immense voie entre la place de la Comédie et Bellecour qui se préparait, des quais de plusieurs kilomètres destinés à protéger les doubles rives de la Saône et du Rhône qu'on élevait avec activité, intéressèrent le général. Et quand sa sœur, avec enthousiasme, lui eut dit que depuis le 2 août un service d'omnibus était organisé de la place Kléber aux Brotteaux, jusqu'à la place Louis XVIII, à Perrache, et qu'une voiture partant régulièrement tous les quarts d'heure, passait par la rue Bourbon, les quais de la Saône, les Terreaux et le pont Morand, le bon général sourit et dit à sa sœur que depuis longtemps on voyait mieux dans les rues de Londres et de Paris.

Ce ne fut pas sans émotion qu'ils se promenèrent dans la ville, virent les nouveaux monuments, le palais de justice, le théâtre, les quais larges et puissants, qui comptent si peu de rivaux en Europe, et ces admirables coteaux lyonnais chargés de terrasses italiennes. Ils allèrent à Fontaine, le bourg si bien situé sur la Saône; à Neuville, l'ancienne résidence des ducs de Villeroy, et à Collonges où le vieux colonel Arnaudet l'embrassa en pleurant. Tout était méconnaissable depuis trente ans.

Lyon, partagé par ses deux grands fleuves, forme cinq villes différentes de mœurs, de caractères, d'opinions, de travail. Au couchant, le coteau de Fourvière et le quartier de Saint-Jean sont occupés par le clergé, les couvents, les maisons d'éducation et la magistrature. Là jadis était la ville romaine; là, les aqueducs, les temples, les palais. De là viennent les pierres épi-

graphiques, les médailles, les *antiquités* qui font du musée de Lyon un des plus riches du monde.

Au nord, à la Croix-Rousse et sur le coteau Saint-Sébastien était la ville gauloise, regardant le midi et ayant à ses pieds la jonction des fleuves qui la mettaient en communication avec l'Allobrogie, la Séquanie et le pays des Éduens. De nombreuses îles de gravier étaient formées par des atterrissements successifs et se succédaient de loin en loin coupées par les divers bras des deux fleuves.

Là, les nations libres des Gaules avaient érigé un autel à César ; là furent trouvées les tables de Claude, charte de la liberté des Gaulois.

Aujourd'hui, c'est là que s'élèvent ces maisons à six étages où battent, jour et nuit, les métiers des ouvriers en soie; là que sont les comptoirs des négociants dont les ballots vont aux deux pôles.

Les îles du confluent étaient un terrain libre et neutre entre les nations des Gaules. Chaque année, les peuples de la Méditerranée y venaient échanger leurs armes, leurs étoffes, leurs produits civilisés contre les fers, les bois et les bestiaux de l'intérieur du pays. Les îles furent reliées les unes aux autres, les bras des fleuves desséchés et comblés; des Terreaux à Bellecour se construisit la ville du commerce et du transit. C'est là qu'à la Renaissance furent ces imprimeries et librairies célèbres qui éclipsaient alors celles de Paris elles-mêmes.

La ville vécut ainsi; de longs siècles s'écoulèrent, puis la population augmentant, la ville éclata. Au XVIIIe siècle, Perrache rejeta le Rhône au levant dans le Dauphiné, unit la grande île Mognat aux prairies d'Ainay, allongea la ville et créa le quartier qui porte son nom.

La noblesse et la grosse industrie vinrent l'habiter. Aujour-

d'hui la presqu'île est coupée en deux par l'immense gare du chemin de fer.

Au levant de Lyon était une grande plaine caillouteuse, inculte, souvent inondée, couverte de brouillards et fiévreuse. Morand jeta un pont entre les Terreaux et ce désert. Une chaussée conduisit les voyageurs aux Charpennes; une digue fut construite en amont de la plaine et les marais desséchés furent aussitôt remplacés par deux villes distinctes : au nord les Brotteaux, c'est-à-dire l'opulence, les beaux hôtels, les vastes avenues, les cirques, les cafés et les plaisirs ; au midi, la Guillotière, les petits métiers, les logements à bon marché, les maisons comme des casernes ou comme des tentes, le pays des déclassés et de ceux qui vivent au jour le jour.

Le bon docteur Gubian promenait le général à travers ces populations si tranchées dont la réunion forme une ville religieuse et voltairienne, aristocratique et républicaine, très riche et très pauvre ; toujours en ébullition ou en travail, avec une immense charité couvrant le tout, charité, générosité proverbiale qui a fait donner à Lyon le surnom magnifique de ville des aumônes.

S'il n'est plus aussi français qu'autrefois, son clergé était encore alors le plus instruit, le plus grave, le plus exemplaire du monde chrétien, et souvent Rome a été jalouse de ses larges idées et de son influence.

Lyon résista un jour à l'oppression et son peuple fit voir pendant soixante jours ce que peuvent l'énergie et le courage. Plus tard, il devait le montrer encore à Nuits et à Belfort.

Des enfants illustres sont sortis de son sein, illustres par la science, la philosophie et les arts. Soliman écoutait attentivement l'histoire qui lui était faite ainsi de sa ville natale.

Le mercredi 23, ils assistèrent au tir de nuit qui allait clore, au Grand-Camp, les exercices de l'artillerie. Malgré l'heure avancée, la foule couvrait la digue du Rhône, la plaine des

Charpennes et les collines de Saint-Clair. Les tirs furent terminés par une décharge simultanée de trente pièces d'artillerie de tout calibre et par un magnifique bouquet d'artifices qui, tout à coup, illumina cette plaine immense, le Rhône, la foule et les collines. Soliman avoua que ce spectacle féerique l'avait complètement charmé.

On alla au spectacle, pour entendre Alday. Le général trouva la troupe bonne, l'orchestre excellent sous l'archet de George Hainl, la salle confortable, et il fit de sincères compliments à son beau-frère sur la supériorité de son talent.

Louise Alday ne laissait pas son frère seul avec leur cousin Gubian. Elle voulait en avoir sa part. Elle le promena, le reçut chez elle et lui témoigna toute la tendresse qu'elle portait dans son cœur fraternel.

Eurent-ils des entretiens religieux dans les longues confidences qu'ils se firent? fut-il question de cette abjuration qui lui tenait à elle tant à cœur? nous l'ignorons; mais un jour, de grand matin, ils gravirent ensemble la colline de Fourvière et en sortant de la chapelle, allèrent, au cimetière de Loyasse, faire une longue station sur la tombe de leur mère. Quels furent les sentiments du général pendant ce pèlerinage qui ravivait tant de pensées et de souvenirs? A ceux qui ont perdu leur mère à le comprendre et à le dire.

Une autre visite que nous pouvons rappeler, au retour, fut celle du général à une des maisons les plus puissantes de Lyon.

MM. Charrin frères avaient, rue Grenette, les dépôts et les comptoirs de leur immense commerce de draps. Simples, ennemis de bruit, d'une rare honnêteté dans leurs relations, ils étaient connus dans toutes les échelles du Levant. Leur signature, à Constantinople, Smyrne, Alexandrie, valait de l'or, et, dignes représentants du vieux commerce lyonnais, ils n'étalaient aucun luxe de meubles, d'enseignes ou d'ornements. Le général, en

relations avec eux depuis longues années, se présenta, se fit connaître et les pria de vouloir bien être ses intermédiaires dans les envois que désormais il avait l'intention de faire avec régularité à sa sœur.

Riche de grands biens, le pacha ne tirait pas de ses vastes domaines les sommes qu'il aurait reçues s'il avait pressuré ses fermiers. Heureux de voir ses fellahs dans l'aisance, imbu de ce principe, qu'il faut que tout le monde vive, il lui suffisait de s'enorgueillir d'avoir les domaines les mieux tenus des bords du Nil.

Puis les représentations entraînaient à des frais onéreux. Soliman avait la main ouverte. Avec les quatre enfants qui grandissaient autour de lui, impossible de thésauriser. N'importe, sa chère Louise était dans une position trop modeste pour qu'il ne vînt pas à son aide. Avec l'intermédiaire de MM. Charrin il pensa joyeusement que là encore il pourrait faire un peu de bien.

Dans son séjour à Lyon, Joseph Sève avait tout à fait éclipsé sa gloire ; il vivait en famille et tellement effacé que les foules qui l'avaient acclamé à Londres et à Paris ne le virent pas à Lyon, et que les journaux qui avaient rendu compte pendant trois mois des moindres incidents de son voyage, perdant complètement sa trace, ne dirent plus un mot de lui. Seul, le *Courrier de Lyon*, daté du jeudi 24 septembre, en réalité du mercredi 23, donna l'entrefilet suivant :

« Le colonel Sève (celui-là savait l'orthographe du nom de notre compatriote), depuis Soliman-Pacha, général au service du vice-roi d'Égypte, et qui a accompagné, comme on sait, Ibrahim-Pacha, dans son excursion en France, est à Lyon depuis quelques jours. On l'a vu parcourir les rues de notre ville, vêtu à la française, et examinant avec curiosité les changements qui s'y sont opérés depuis qu'il l'a quittée pour la vie aventureuse des camps. »

Ces derniers mots sont bien étonnants !... Et ce fut tout. L'homme célèbre qui avait créé des armées et remporté des victoires, dont le nom avait tant de retentissement à Londres et à Paris, passait inaperçu dans son pays. On avait d'ailleurs bien d'autres préoccupations. Le président de la Chambre des députés, M Sauzet, était arrivé le 15 à Lyon ; Ligier venait de donner *Othello* pour la première fois dans notre ville ; les dilettanti attendaient, le 27, Mme Stolz, et on jouait la *Biche au bois*. Il n'était pas possible au *Courrier de Lyon*, non plus qu'au *Censeur*, au *Rhône*, au *Journal du commerce* ou au *Journal de la Guillotière* de présenter d'autres nouvelles. Celles-ci étaient plus à la portée du public, plus dans le goût des lecteurs.

Soliman reçut des lettres de son ami Horace Vernet. Le voyage de Belgique et de Hollande n'avait pas porté bonheur à l'illustre artiste et il venait d'être mis en demeure d'achever les peintures qu'il avait commencées au plafond de la salle des Pas-Perdus, à la Chambre des députés. Il fallait qu'elles fussent terminées avant la reprise de la session, et cet ordre venu de haut avait révolté l'âme indépendante du grand peintre.

Les huit jours que Soliman devait donner à sa famille s'étaient vite écoulés. Le 30 septembre, il prit un de ces grands bateaux à vapeur de la Compagnie Bonnardel qui descendaient le Rhône comme une flèche.

Avant son départ, il promit à sa sœur de revenir bientôt. Cette promesse n'avait rien de chimérique. Il avait soixante-huit ans, mais sa verte vieillesse était plus forte que la jeunesse de beaucoup d'adolescents. Louise avait cinquante-six ans. A cet âge on peut avoir encore de longs espoirs.

Le général vit passer devant lui Vienne, Tournon, Valence, et arriva de bonne heure à Avignon. Une diligence le prit et le lendemain le rendit à Marseille.

Deux jours furent consacrés aux apprêts du départ et aux adieux à la France. Le 4 octobre, il prit passage à bord de l'*Alexandre*, bateau à vapeur de l'administration des postes, faisant le service direct de Marseille à Beyrouth en touchant Alexandrie. Il trouva sur le vapeur quelques Français, et parmi eux un des chefs de l'opposition dynastique, M. Odilon Barrot qui, deux ans plus tard, devait pousser avec désespoir ce cri fameux : « Le peuple proclame la République ? Il y a erreur ! Le peuple doit être content, puisque je suis nommé ministre ! »

Malheureusement pour le pauvre homme et pour ses amis, la fable de Bertrand et Raton, qui est vieille comme le monde, a tous les jours encore sa fatale application. Raton-Barrot avait passé sa vie à tirer les marrons du feu et, à son grand étonnement, ce furent les républicains qui les croquèrent.

Et ce ne fut que justice, car un des deux partis comptait des hommes de valeur comme Arago, Carrel et Cavaignac, tandis que l'autre avait, en trop grand nombre, dans son sein, des gens avides ou satisfaits, sans conviction et sans énergie, trembleurs, myopes, qui devaient s'éclipser au premier bruit de la fusillade et, leur drapeau dans la poche, fuir à tous les points de l'horizon quand la tempête aurait éclaté sur Paris.

Soliman vit ses amis d'Alexandrie, mais rapidement. Il remonta le Nil, jeta les yeux sur les travaux du barrage auxquels on travaillait avec activité, salua son palais du vieux Caire où sa famille l'attendait, fit largesse des cadeaux rapportés d'Europe, rendit compte au vice-roi de son voyage et de ses observations et, après quelques jours de repos, reprit son service d'organisateur de l'armée. A son expérience ancienne, à son génie de général, il avait ajouté une instruction militaire et des connaissances qui permettaient à ses amis de penser qu'en Europe même on ne pouvait lui trouver que bien peu de rivaux.

CHAPITRE XXI

LA FIN

Si, pendant leur séjour en Europe, Ibrahim et Soliman avaient émoussé les angles aigus de leur caractère, ils en reprirent, peu à peu, toutes les aspérités dès qu'ils furent rentrés chez eux. On ne peut sévèrement les en blâmer. Ibrahim, de la Haute-Égypte où il avait cherché à organiser les usines, les établissements, et les machines dont il avait pris les idées dans son voyage, était redescendu à Mansourah et, nulle part, il n'avait été heureux. Partout, il avait rencontré les obstacles les plus inattendus; l'application de tous ses projets lui était rendue impossible par les lieux, les faits ou les hommes. Les formalités administratives, les contrariétés, la routine, les intérêts blessés, une opposition sourde et implacable dont il n'osait sonder la source, l'entouraient, l'assaillaient, le liaient. Il ne pouvait essayer un pas sans être arrêté. Jamais sa fureur n'avait trouvé plus vaste carrière à s'exercer.

Partout la main d'Abbas Pacha se dressait entre l'Égypte redevenue musulmane et les réformes européennes qu'Ibrahim apportait.

D'autre part, Soliman éprouvait le même sort.

A son retour, il avait trouvé sa belle armée fatalement et volontairement désorganisée. Du premier coup d'œil, il avait vu la discipline relâchée, les régiments peu instruits, peu cohésifs, les Européens repoussés et les officiers capables mis de côté. Les grades n'avaient été accordés qu'au fanatisme, non au courage ou au savoir. Irrité, mais énergique et toujours sûr de la bienveillance du souverain, Soliman reprit l'organisation des troupes comme au premier jour; il surveilla l'instruction des recrues, fit permuter les officiers, interrogea les chefs sur la théorie, l'organisation de l'armée et le bien-être des soldats; il avança les vieux sous-officiers dont il connaissait la capacité et la bravoure, brisa les inutiles, châtia les abus, rendit leur position aux destitués; mais la peine qu'il prit pour la réorganisation des services, les punitions qu'il infligea largement aux incapables, les changements qu'il apporta sans ménagements et sans pitié, à ce qui avait été fait pendant son absence, tout en relevant l'armée, ne le rapprochèrent point d'Abbas-Pacha. Cela fut loin de resserrer les liens qui unissaient le commandant des troupes et le gouverneur nominatif de l'Égypte; liens qui n'avaient jamais été très sympathiques ni très puissants.

La bonne harmonie entre tous ces pouvoirs ne fut cependant pas ouvertement troublée. Ibrahim, laissant le poids de l'administration générale à son frère, poursuivait ses expériences sur tous les points à la fois, et, au lieu de tenir sa place de prétendant au trône, jouait imprudemment le rôle effacé de ministre des travaux publics. De son côté, le vice-roi, visiblement affaibli et voulant se tromper lui-même comme il avait, toute sa vie, trompé amis et ennemis, s'agitait dans le vide, voyageait de ville en ville, annonçait de nouvelles entreprises, de nouvelles améliorations, de nouveaux projets, parmi lesquels deux, cependant, étaient réellement utiles et avançaient même un peu. L'un, le dessé-

chement des lacs, lui était suggéré par son médecin, le docteur Gaétani-Bey; l'autre, le barrage du Nil, occupait une armée d'ingénieurs. Ces deux vastes travaux, avec l'administration du royaume, auraient dû suffire à son activité. Il n'en fut rien. Il voulut montrer à l'Europe qu'il était toujours le vieux lion de l'Égypte, le grand pacha, le Pharaon maître des hommes et des évènements; il annonça aux consuls européens et à son divan, qu'il allait, à Constantinople, présenter au sultan, son maitre, l'hommage de son respect et de son dévouement.

Nulle résolution ne pouvait être plus fatale; nulle ne pouvait être plus nuisible à l'Égypte et surtout au vice-roi. Ne verrait-on pas de trop près ce qu'était devenu le magnanime vieillard? Si le parti turc avait détruit l'œuvre du progrès européen pendant l'absence d'Ibrahim, le départ du Souverain ne laisserait-il pas le champ libre au mauvais vouloir d'Abbas-Pacha et de ses amis? Le dessèchement des lacs ne serait-il pas suspendu et le barrage du Nil à jamais abandonné?

On fondait cependant un grand espoir sur ce dernier travail et on espérait que l'Égypte mieux arrosée pourrait donner à l'exportation cinq millions d'ardebs de céréales, soit huit millions six cent mille hectolitres, sans l'appauvrir et sans nuire aux besoins du pays. Or, on était bien loin de pouvoir livrer en ce moment à l'Europe ces immenses approvisionnements dont elle avait besoin.

Si on donna des conseils au Pacha, ils ne furent point écoutés; si on lui fit des observations, elles furent vaines. Tout s'effaçait, tout disparaissait devant la pensée du triomphe qui l'attendait dans la capitale des Osmanlis. Seulement, par un dernier éclair de sagesse, avant son départ, il assura la complète disposition de l'armée à Soliman-Pacha, comme celle de la flotte aux ordres absolus de Saïd-Pacha. La flotte et l'armée arrachées à l'action des vieux Turcs, c'était maintenir l'Égypte

dans le rang glorieux qu'elle occupait, c'était assurer sa force dans le présent et l'avenir.

Au mois de juillet 1846, le vieux pacha partit. Son voyage était annoncé, son arrivée fut un triomphe ; mais son séjour lui fut cruel. Grands et peuple, Orientaux et Occidentaux, Turcs et Européens, sultan, pachas, étaient avides, on le conçoit, de voir le héros qui avait mis l'empire en danger, tenu l'Europe en échec et placé l'Égypte à un si haut rang d'illustration et de gloire. En le voyant de près, en abordant ce petit vieillard cassé, usé, aux idées lentes, à l'imagination éteinte, aux infirmités trop apparentes, ce fut un désenchantement général, une désillusion pénible qu'on se hâta de lui faire sentir. Le sultan fut bientôt froid et les courtisans insolents. On reprocha au vaincu de l'Angleterre ses fautes, ses revers et ses malheurs ; on oublia Nézib pour ne se souvenir que d'Acre et de Beyrouth. Les consuls lui reprochèrent durement quelques châtiments infligés d'ailleurs très justement à des Européens criminels ; les imans l'accusèrent de favoriser les infidèles, et les vieux Osmanlis d'avoir fait de l'Égypte une province des Francs. Au lieu des honneurs qu'il attendait, l'illustre vieillard ne trouva qu'hostilité et dédains. Il n'était pas tombé si bas, il n'était pas si décrépit qu'il ne ressentît vivement cet humiliant accueil. Ces reproches et les amertumes de son ambition déçue achevèrent de miner sa constitution. Il se hâta de revenir en Égypte, mais triste, découragé, affaibli et à peine l'ombre de ce qu'il avait été.

Son retour ne lui fit point reprendre la direction des affaires, et, comme Ibrahim, il laissa tous les pouvoirs entre les mains d'Abbas-Pacha.

Le 7 décembre de la même année, Sami-Pacha, ministre du vice-roi et compagnon d'Ibrahim dans son voyage, revint de la mission qui lui avait été donnée d'étudier la constitution et les lois des divers États de l'Europe. Sami était resté trois ans absent.

Il avait passé un an à Paris, un an à Londres, un an dans diverses parties de l'Allemagne et de l'Italie. Comme Ibrahim et Soliman, il revenait l'esprit plein d'idées neuves et utiles. Intelligence d'élite, une des premières réformes qu'il proposait devait concerner le commerce égyptien dont, jusque-là, le vice-roi s'était réservé le monopole. C'était toucher à la fortune particulière du souverain. Cependant, comme plusieurs de ces changements rentraient dans les vues d'Ibrahim, ils ne furent pas immédiatement repoussés. Le vice-roi en prit connaissance ; il lut avec soin les mémoires qu'on lui soumit ; les étudia profondément sans y répondre. Aux personnes qui l'interrogeaient, il opposait l'esprit public, et le bien de l'État : puis, quand on voulut le presser, quand ses conseillers lui demandèrent une résolution, il s'en tira comme dans les pays civilisés ; il nomma une commission et demanda des rapports. Comme en Europe, c'était enterrer définitivement la question. Sûr désormais de n'avoir plus rien à craindre de ce côté, il quitta les gêneurs et partit pour visiter la province de Garbieh.

Il n'était pas revenu, quand, le 22 décembre, le prince Albert de Prusse redescendit le Nil, venant de la Haute-Égypte. Ce fut Saïd-Pacha qui l'accompagna et lui rendit les honneurs militaires. Le prince partit sans avoir vu Ibrahim ni le vice-roi.

Ce fut encore Saïd-Pacha qui reçut le prince de Suède, duc d'Ostrogothie et lui fit les honneurs d'Alexandrie et de l'Égypte. On lui donna des fêtes qui amusèrent la colonie européenne et occupèrent le pays. Un bal splendide prouva au prince du Nord que l'empire égyptien était toujours heureux et prospère : l'illustre voyageur était trop clairvoyant et trop habile pour n'en être pas convaincu.

Mais le commerce, l'industrie, les travaux publics et le plaisir n'occupaient pas seuls le peuple égyptien. En ce moment, une ère nouvelle semblait éclore, celle des égyptologues, des archéo-

logues et des érudits qui, à la suite de Champollion, allait devenir si brillante.

En 1833, les saint-simoniens avaient donné l'élan. Repoussés de l'Europe, ils étaient accourus en Égypte et avaient apporté au grand pacha les secours de leur énergie, de leur enthousiasme et de leur savoir. Charles Lambert avait organisé l'École polytechnique de Boulaq ; Bruneau avait créé une École d'artillerie à Torrah ; le docteur Perron avait créé des hôpitaux ; Yvon Villarceau avait ouvert des cours de mathématiques et d'astronomie, tandis que le jeune maître Félicien David, dont le nom devait devenir si populaire, charmait par ses mélodies ses compagnons d'exil et créait cette symphonie du *Désert* qui devait lui donner la gloire.

Mais la plus grande entreprise des saints-simoniens, leur plus vaste projet dont ils avaient dressé le plan, avait été l'ouverture d'un canal entre la Méditerranée et la mer Rouge. Henri Fournel en avait fait les études et prouvé la possibilité, dans les mêmes conditions, à peu près, et les mêmes lieux que plus tard M. de Lesseps. Des craintes chimériques avaient retenu le gouvernement égyptien. On avait parlé d'une différence de niveau entre les deux mers qui devait submerger les ports de la Méditerranée. Les intéressés au *statu quo* avaient employé tous les moyens, même les plus absurdes. Entre tous, les Anglais se montrèrent les plus ardents. Ayant des flottes sur tous les points du globe, ils combattirent le canal et vantèrent un chemin de fer dont l'entrée et la sortie eussent été à leur dévotion. Ils l'emportèrent. L'heure du canal n'était pas encore venue. Elle ne devait sonner que plus tard, sous un autre prince, et avec d'autres moyens, pour la gloire immortelle de son intrépide exécuteur.

Avant l'union directe de la mer Rouge à la Méditerranée, un canal entre la mer Rouge et le Nil avait donné passage aux

barques égyptiennes, en un temps qui n'était pas très reculé. Le roi Nécos avait entrepris les premiers travaux, mais il avait rencontré de tels obstacles; la mort de cent cinquante mille hommes qui avaient succombé misérablement, l'avait tellement effrayé qu'il avait abandonné cette entreprise. Cet échec surprendra tous ceux qui ont étudié les travaux gigantesques de la vieille Égypte, de Babylone, de Ninive et de Balbeck.

Ce canal, d'après Diodore, avait été continué par Darius et achevé par les Ptolémées. « Il était livré à la navigation du temps de Lucien, car cet auteur affirme, dans *Alexandre ou le faux prophète*, qu'on se rendait par eau et en bateau, d'Alexandrie au port de Clysma, sur la mer Rouge. D'après un passage de Grégoire de Tours, il était encore navigable vers l'an 500 de notre ère. Les historiens arabes nous apprennent ensuite que le calife Omar le fit rétablir, dans le VIIIe siècle, et leur témoignage est confirmé par l'ouvrage : *De mensura orbis terræ*, livre VI, chapitre VI, où il est dit : *Deinceps. intrantes in naves in Nilo flumine, usque ad introitum Rubri maris navigaverunt.* »

D'après Hérodote, le roi Nécos, six siècles et demi avant Jésus-Christ, « avait fait construire des trirèmes sur la mer Rouge et la Méditerranée, qui lui servirent dans l'occasion ». Mais ces trirèmes ne devaient point passer d'une mer dans l'autre, suivant l'opinion de quelques auteurs, anciens et modernes, puisque nous avons vu que le roi avait renoncé à son entreprise avant son achèvement.

Ce canal d'eau douce, demi-moyen, s'il en fut jamais, bon pour des barques de cabotage, et complètement insuffisant pour les besoins de la marine moderne, avait été rejeté même par les saint-simoniens qui avaient vu plus haut et plus loin que les Ptolémées. S'ils n'eurent pas l'honneur d'exécuter leur immense projet, ils n'en avaient pas moins planté les premiers jalons et

surtout appelé l'attention sur une œuvre dont la nécessité s'imposait au monde. L'attention générale était tournée vers l'Égypte. Ce fut le souffle populaire, l'ouragan de l'opinion qui jeta M. de Lesseps sur la terre de Gessen et lui fit ouvrir la grande voie entre l'Europe et les Indes.

Si, de 1833 à 1846, l'Égypte fut une Terre promise pour les savants et les explorateurs; l'élan une fois donné, la science continua ses investigations dans toutes les branches, comme dans tous les pays. Les chemins de fer allaient changer la civilisation; la géologie et l'anthropologie modifier profondément l'histoire; la philosophie bouleverser les idées. Le génie humain était dans l'enfantement. Qu'allait-il en naître pour le bien de l'humanité ?

Au moment où nous sommes, les érudits se préoccupaient ardemment des découvertes dues à deux frères, MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie, qui revenaient d'explorer l'Afrique méridionale, avaient visité les Gallas, si peu connus, et à travers de sérieux dangers, étaient remontés jusqu'aux sources du Nil Blanc. Désormais la route était ouverte et, chaque année, des voyageurs audacieux, partis de tous les points et se croisant dans tous les sens, allaient nous faire mieux connaître les grands lacs africains seulement indiqués par les Hollandais, les vastes contrées inexplorées, ainsi que les populations de l'intérieur, le commerce et l'industrie de ces races sauvages, et appeler l'attention sur le crime de la traite des nègres.

L'Institut égyptien, en inscrivant ces découvertes qui le touchaient si profondément, n'en restait pas moins attentif à tout ce qui se passait en Europe, et il salua, comme Paris, la découverte faite par M. Leverrier d'une nouvelle planète, dont ses savants calculs avaient d'avance marqué la place. Il ne s'était point trompé; le *Neptune* existait; il n'y avait ni vide ni lacune dans l'immensité des cieux, pas plus que dans les plus humbles

recoins de la nature, et, en effet, le 23 septembre, la nouvelle planète fut aperçue de Berlin.

Presque au même instant, le fulmicoton fut inventé à Bâle. On en fit beaucoup de bruit. Lequel de ce terrible engin de destruction ou de la planète devait être le plus utile à l'humanité? On ne le sait point encore; mais la chimie, qui n'avait pas dit son dernier mot, nous réservait d'autres surprises et se préparait à nous offrir des agents plus terribles encore.

Le 26 décembre 1846, le vice-roi revint au Caire et, quelques jours après, Ibrahim rentra lui soumettre ses plans, ses projets, ses essais plus ou moins heureux et surtout se plaindre avec amertume des autorités de tout étage qui le contrecarraient, comme si on ne redoutait plus ni son pouvoir ni son courroux. Il n'était que trop vrai! l'œil clairvoyant du peuple suivait le déclin des forces et de l'intelligence de celui qui jadis faisait tout plier. Le vice-roi lui répondit que, quant à lui personnellement, il savait gouverner et que c'était la connaissance des hommes qui le faisait partir pour la Haute-Égypte, aimant mieux les voir de loin que de près.

Peut-être devinait-il que lui aussi avait tout à gagner à ne plus se laisser approcher des curieux. Sa gloire ne le protégeait plus suffisamment, et les observateurs, à qui rien n'échappe, ne se gênaient plus pour se dire à voix basse quel mauvais symptôme était cette haine du repos, ce besoin de mouvement et cet amour perpétuel des voyages qui tenaient si vivement le vieux pacha et son fils.

De la pensée que ce règne glorieux pourrait prochainement finir, à la préoccupation de savoir quelle main prendrait la couronne, il y avait trop peu loin pour que le pas ne fût point franchi. De là, des craintes, des espérances, qui remuaient les populations; de là, des précautions en vue de l'avenir et des

compromissions entre l'obéissance du jour et les dévouements qui se préparaient déjà pour le lendemain.

Cependant, le vieillard chancelant était encore debout et sa présence donnait une extraordinaire solennité à toutes les fêtes. Il semblait que l'Égypte revivait dans cet homme de génie qui rappelait les plus grands Pharaons et qui de l'Égypte moderne avait fait une terre aussi illustre que celle des Sésostris.

On le vit bien quand, descendant le Nil, entouré de ses fils, de sa cour, des grands du royaume, de l'armée, d'une foule immense, il vint présider, au Ventre-de-la-Vache, à une des plus grandes entreprises qu'on eût tentées jusque-là; œuvre de paix, comme le futur canal de Suez, moins brillante, mais plus utile et plus féconde que les victoires dans le Taurus.

Le 9 avril 1847, eut lieu la cérémonie de la pose de la première pierre du barrage du Nil, conception gigantesque, effrayante, qui devait engloutir tant de millions avant de rendre les services qu'on en attendait.

Toute l'Europe était là, représentée par ses consuls qui, cette fois, ne montraient ni jalousie contre le pacha, ni rivalités entre eux; la presse de toutes les nations y avait envoyé ses rédacteurs et ses reporters émerveillés d'un spectacle si grandiose. Quand le glorieux vice-roi se fut baissé et qu'au bruit du canon, il eût jeté le mortier sur la pierre, fondement de l'immense édifice, quarante mille spectateurs acclamèrent le vieillard, l'Égypte et le règne immortel dont le dernier acte était si fécond. La foule enthousiasmée des Arabes, des Nubiens, des fellahs, se dispersa et courut porter la bonne nouvelle dans le Delta, le Haut-Nil et le désert. Il semblait que l'Égypte allait renaître par ces travaux qui devaient mettre l'inondation de la Basse-Égypte, c'est-à-dire sa fécondation, les récoltes, c'est-à-dire la richesse du pays, au pouvoir des hommes.

Au mois de mai, on ouvrit d'autres chantiers. Sur tous les

points de l'Égypte, les travaux d'assainissement commencèrent à la fois. Il semblait au vice-roi qu'il devait toucher à tout et redoubler d'activité à mesure qu'il s'approchait de la fin de sa carrière. Mais une idée surtout l'obsédait. Si le projet du canal entrepris par les saint-simoniens avait été abandonné, la France, l'Autriche, la Grèce et l'Italie l'appelaient à nouveau de tous leurs vœux. La Russie, qui voyait là un motif puissant de contrariété pour l'Angleterre, et qui devinait un danger pour cette puissance dans ce rapprochement subit entre l'Europe et les Indes, appuyait vivement, en dessous, le désir de tous. Il était si simple et si commode, pour les nations occidentales, d'éviter le tour immense par le cap de Bonne-Espérance; pour les armateurs de la Méditerranée d'envoyer leurs marchandises et leurs voyageurs d'Europe en Asie, sur leurs propres navires, sans transbordement, et par conséquent sans le secours de l'Angleterre qu'il fallait à celle-ci une grande énergie et une grande autorité pour résister à la pression universelle. Le cabinet britannique fut à la hauteur du danger; Albion, encore une fois, triompha; ses conseils et ses menaces furent seuls écoutés. Le vice-roi résista aux vœux du monde entier pour plaire à son ancienne ennemie et il perdit l'occasion unique d'attacher son nom à l'entreprise qui devait changer la route du Gange et de l'extrême Orient.

Cependant, la santé d'Ibrahim s'affaiblissait. Ses contrariétés politiques et administratives, des voyages continuels, une jalousie profonde qui le minait, à comparer l'Égypte à la France et à l'Angleterre, mais, par-dessus tout, un retour complet aux excès qui avaient miné sa vie, avaient épuisé sa constitution et le condamnaient, encore plus fatalement qu'avant son voyage en Italie et son séjour aux Pyrénées. Atteint d'une dysenterie qui laissait peu d'espoir à ses médecins, il reçut d'eux le conseil de se rendre à Malte et de là en Italie.

Ne voulant pas avoir la douleur de le perdre entre leurs bras, pensant peut-être aussi qu'un soleil moins ardent serait plus favorable à sa santé, ils cédèrent à la volonté du malade agité qui leur dictait lui-même le remède ou le traitement qui devait prolonger ses jours et, sans se faire beaucoup d'illusions, ils arrangèrent son itinéraire qui fut approuvé par le vice-roi. Ibrahim partit du Caire avec une suite de quatorze personnes qui ne devaient pas le quitter pendant son absence. A ce cortège se joignit, jusqu'au port d'embarquement, le meilleur ami du malheureux prince, le compagnon de sa gloire et de ses succès. Soliman, la mort au cœur, descendit le Nil avec celui pour lequel il eût tout donné. Ne croyant pas le revoir, il voulut le suivre et l'accompagner jusqu'à la limite de cette terre d'Égypte qu'ils avaient illustrée tous deux.

Ils arrivèrent le 7 octobre à Alexandrie. Le prince et sa suite s'embarquèrent le 9. Soliman leur fit ses adieux, les vit s'éloigner et remonta le Nil, découragé et brisé. Pendant qu'il rentrait à son palais du vieux Caire et qu'il s'y enfermait loin du bruit, le vieux pacha dévorait ses angoisses à Choubrah et pleurait sur le fils, appui de son trône et tendre amour de son cœur. Qu'ils étaient loin ces temps de fête et d'orgueil où les grands de l'Europe se courbaient devant l'énergique vainqueur des mamelouks, le dompteur des Grecs, le conquérant de la Nubie, de la Syrie, de l'Arabie, le civilisateur de l'Égypte, le rival du sultan, celui que les poètes appelaient le grand pacha, et les ulémas le bras de Dieu sur la terre !

Que de tristesses, que de craintes, après tant de force et de grandeur !

Ibrahim avait-il vu juste en demandant à respirer un air plus doux? A la joie de tous, l'affreuse dysenterie qui l'épuisait s'étant arrêtée comme il touchait à Malte, il eut un moment d'espoir, hésita, consulta ses médecins et leur demanda s'il ne ferait pas

mieux de retourner en Égypte que de continuer son voyage. Sa suite ne vit dans ce désir qu'un symptôme inquiétant de sa maladie. On le pressa de poursuivre sa promenade sur la Méditerranée. Avec sa versatilité nouvelle, il se rendit à cet avis et annonça qu'il allait continuer sa pérégrination.

Il était arrivé le 13 et le bruit courut qu'il irait, à Londres, consulter les princes de la science. En avait-il l'intention? nous ne savons. Il ne devait pas aller si loin. Sans toucher terre, il quitta le vaisseau à vapeur, *le Caire*, qui l'avait amené; il se rendit à bord de la frégate à vapeur française, *le Descartes*, et, sur l'avis de ceux qui l'accompagnaient, donna ordre au commandant de se rendre à Naples. C'était encore une autre idée. En ce moment, il avait avec lui le colonel Étienne Bonfort, son secrétaire particulier et son interprète, M. Nubar; mais il n'avait plus son médecin de confiance, le docteur Lallemand, et cette absence l'inquiétait. Aussitôt le prince installé, le *Descartes* arbora le drapeau égyptien à son grand mât, chauffa et cingla vers Naples. Ibrahim, plus calme, déclara qu'il y demeurerait tout l'hiver, convaincu, disait-il, que le séjour de cette ville enchanteresse ne pourrait pas manquer de rétablir sa santé.

Il n'en fut rien; le projet n'eut pas de suite. A peine arrivé à Naples, Ibrahim courut fiévreusement à Pise dont les eaux lui avaient été conseillées. Fut-ce effet de l'imagination, voyage, amélioration naturelle, puissance du régime ou vertu des eaux : un immense soulagement eut lieu. On cria au miracle! on écrivit en Égypte que le prince était rétabli. Et le 13 novembre, le colonel Bonfort, complètement rassuré, crut d'autant mieux pouvoir s'éloigner que le prince annonça hautement qu'il irait passer le mois de décembre à Florence, et à Naples le reste de l'hiver. Le grand-duc avait mis le grand palais de Pise à la disposition du noble voyageur, qui fut séduit par la beauté de la

ville, la douceur du ciel et surtout par l'affabilité des habitants et du prince.

Pendant qu'Ibrahim suivait à peu près son programme, son père continuait à nourrir son projet malheureux de courir partout où il n'était pas. Le lieu, l'heure, peu lui importait, pourvu qu'il changeât de place, qu'il se dérobât aux soucis du gouvernement et s'éloignât des visiteurs. Au mois de décembre, il annonça son départ pour la Haute-Égypte et fit ses préparatifs; mais, s'étant trouvé indisposé, il remit son voyage à quinzaine, se séquestra hermétiquement à Choubrah et y fût resté complètement isolé, s'il n'eût appris qu'on parlait de cette reclusion qui inquiétait le peuple autant qu'elle tenait les consuls en éveil. Changeant aussitôt ses batteries et voulant se montrer moins malade qu'on ne le disait, il revint au Caire, affecta de se montrer en public et invita les dignitaires et les gouverneurs de l'Égypte à un dîner de gala qu'il présida comme au temps de son énergie et de sa santé. Par un effort héroïque, dont lui seul était capable, il dompta, pour ce jour-là, les soucis, la maladie et la vieillesse, montra un visage riant, causa, fut aimable et finit par un discours. Il n'avait point l'intention de faire un testament politique et de dire adieu à ce monde qui se séparait de lui, et cependant chacune de ses paroles sonnait comme un glas funèbre, laissant pressentir, plus qu'il ne l'aurait voulu, ses craintes, ses angoisses et ses terreurs pour l'avenir. Après avoir remercié avec effusion ses convives des services qu'ils avaient rendus au pays et de leur fidélité à sa personne, il leur avoua que son grand âge lui donnait parfois à réfléchir; il parla du passé brillant qu'ils avaient tous vu; du présent si plein encore de grandeur et de l'avenir qui ne serait pas moins glorieux, si tous continuaient le même dévouement à l'Égypte, à la patrie d'abord, puis à sa famille, à lui et à ses enfants. A ces mots l'enthousiasme éclata, les serments les plus

chaleureux furent prononcés. On lui jura une fidélité sans bornes et à toute épreuve : puis chacun se retira, triste, ému ; le vieux pacha malade et affaibli de cette rude épreuve, les courtisans éclairés par cette scène d'adieu qui leur apprenait que tout était bien fini.

Mais la comédie n'était pas achevée encore, il restait un acte à jouer. Après avoir trompé l'Égypte sur l'état de sa santé, le vice-roi espérait-il se faire illusion à lui même, éviter la vieillesse qui l'écrasait ou la mort qui le poursuivait ? Pensait-il que la souffrance ne saurait où le rejoindre s'il s'éloignait rapidement ? Quel que fut son mobile, au mois de février 1848, il quitta brusquement le Caire : mais au lieu de remonter vers Assouan, il descendit vers Alexandrie et s'embarqua aussitôt pour Malte, où l'autorité anglaise lui fit la plus magnifique réception. Comme la cruelle maladie des voies digestives dont il souffrait avait diminué, il se crut rétabli et poussa jusqu'à Naples où les fêtes recommencèrent avec une pompe royale. Entouré, flatté, distrait de ses ennuis par l'accueil de la cour et de la population, étonné de ce doux ciel et de ce site unique au monde, heureux de revoir son fils dont l'état s'était aussi amélioré, il renaissait à la vie et à l'espoir, lorsqu'un coup de foudre vint porter une atteinte sans remède à ses facultés affaiblies et à son esprit déjà si ébranlé.

On apprit à Naples que la République était proclamée à Paris, que Louis-Philippe était en fuite, que les princes d'Orléans avaient accepté les faits accomplis et que l'armée avait fait sa soumission.

A ces nouvelles inattendues, à l'annonce de ce fait inouï d'un peuple qui renverse son gouvernement et dispose de lui-même, le sang du vice-roi se révolta. Qu'allaient donc devenir les trônes si le souffle populaire pouvait les abattre ? Que vaudront désormais les couronnes si quelques émeutiers peuvent les arra-

cher du front des rois? Avec une logique rude et sévère, il déclara que tous les souverains étaient solidaires les uns des autres ; que si on touchait à un, tous devaient se lever et s'unir, et aussitôt, sans considérer qu'il n'y avait rien de commun entre le droit divin et lui, qu'il n'était, après tout, qu'un usurpateur, un soldat mutiné contre son chef, un sujet révolté contre son légitime souverain, il annonça qu'il allait se mettre à la tête de ses troupes, débarquer à Marseille, conquérir la France et rétablir Louis-Philippe, son ami et son allié, sur le trône qu'il venait d'abandonner. Sa suite trembla en voyant cette fureur que rien ne pouvait calmer, en recevant des ordres précis qu'on ne pouvait exécuter, en écoutant des projets qui semblaient ceux d'un halluciné, non d'un homme raisonnable, d'un prince, d'un souverain pouvant disposer de la vie et de la fortune de plusieurs millions d'individus. L'effroi fit place à une compassion profonde quand on se fut aperçu que cette secousse avait éteint ce qui restait du faible entendement de celui qui avait jadis été si grand par l'intelligence et le génie ; que le vieillard qui avait conduit l'Égypte était tombé dans la démence, dans la folie, et que désormais, il ne faudrait plus le traiter que comme un enfant.

Le mois de mars tout entier se passa ainsi dans des alternatives d'espoir et de découragement, de la part des courtisans, de lucidité et d'affaiblissement intellectuel, d'amélioration physique et d'abattement chez le malade. Au total, la santé du corps était plutôt meilleure, et Ibrahim, un peu mieux lui-même, se refusait à croire aux inquiétudes si vives de son entourage. Le 27, le commandant du paquebot français *l'Alexandre* reçut à son bord le vice-roi et le lendemain, le souverain de l'Égypte, faible, inconscient, s'éloigna de ce rivage italien qu'il ne devait plus jamais revoir. Ibrahim suivit de près son père, et peu de jours après le départ de *l'Alexandre*, il s'embarqua sur la frégate à vapeur anglaise *l'Odin* mise à sa disposition par l'amiral Parker.

Les deux princes, à peine arrivés à Alexandrie, se séparèrent. Le vice-roi, trop malade pour aller plus loin, fut installé dans son palais de Rass-el-Tinn, sur les bords de la mer. Ibrahim se rendit promptement au Caire où de graves événements se préparaient.

Ce n'était plus en effet un mystère pour personne que l'état du vice-roi s'était aggravé en touchant la terre d'Égypte, que la démence était complète et que sa succession était ouverte dès son vivant. Qui allait la recueillir ? Quel parti allait l'emporter : des vieux Turcs et du retour en arrière ; des Européens et du progrès ? En voyant l'état de santé des chefs, il n'était pas permis de se faire illusion: Cependant, Ibrahim luttait encore ; il était malade, mais debout ; irrité, impatient des remontrances et continuant à poursuivre toutes les réformes à la fois.

Un conseil de régence fut institué pour l'expédition des affaires. Ibrahim le présidait. Tous les ordres se donnaient au nom du vice-roi, mais c'était le président du conseil qui intimait sa volonté ; palliatif supportable si le souverain eût dû recouvrer la santé ; expédient insuffisant et dangereux en présence de l'état des esprits et dans l'attente certaine où l'on se trouvait.

Le 13 juin, Ibrahim descendit du Caire à Alexandrie et y fut reçu avec empressement par la population européenne qui l'accueillit comme son appui et comme le continuateur de la régénération du pays. Son premier soin fut de s'occuper des finances dans lesquelles il voulait apporter de sérieuses améliorations. Dans ce but, il manda auprès de lui Schérif-Pacha dont l'habileté était connue, et à eux deux, ils travaillèrent énergiquement à équilibrer la recette et la dépense. Mais la réforme ne pouvait porter que sur quelques abus et sur des objets de peu d'importance, car il fut bien vite reconnu qu'on ne devait abandonner aucun des grands travaux commencés, tels que canaux, barrages et autres, qui chargeaient si cruellement le

budget. Au contraire, malgré le besoin d'économie, on leur donna une plus sérieuse activité, leur utilité ne devant naître que de leur achèvement et, à la demande du commerce, on y ajouta une grande extension dans le service des télégraphes qui fut appelé à rayonner sur les principales villes de l'Égypte. En ce moment, une seule ligne existait, d'Alexandrie au Caire ; on s'occupa d'en créer d'autres nouvelles d'Alexandrie à Rosette, à Damiette, à Suez et à Kosséir. On ne pouvait nier la nécessité de ces créations et, malgré la dépense, elles furent ordonnées. Puis, réforme plus grave encore, Ibrahim ne voulant pas que ses sujets fussent livrés comme ils l'étaient, à l'arbitraire d'un seul juge, décida l'institution de deux cours, une cour d'assises et une cour d'appel à l'instar de la France. Il ne put malheureusement mener à bien ce dernier projet, le temps lui manqua, mais la volonté juste et droite y était, le plan était arrêté et la postérité doit lui en tenir compte et lui en savoir gré.

Malgré la conviction que l'état de Méhémet-Ali était désespéré, on voulut faire un dernier appel à la science et, le 16 juin, une consultation de douze médecins, à la tête desquels se trouvait le docteur Pruss, se réunit autour du lit du malheureux souverain. Le résultat était prévu. L'avis de l'assemblée fut que le mal était sans remède ; que la constitution était si forte que la lutte serait longue encore ; que plus les forces physiques augmenteraient ou se soutiendraient, plus les facultés intellectuelles baisseraient ; qu'il fallait au vice-roi un repos absolu, autour de lui un silence aussi complet que possible, et qu'on devait rigoureusement interdire l'approche de tout étranger, les visites ne faisant que l'agiter sans résultat et sans but. Ces ordres furent sévèrement exécutés. Triste fin d'une vie qui avait été si ardente et si active.

Pendant que le souverain s'éteignait dans l'impuissance et l'immobilité, un fléau terrible s'approchait. Tantah célébrait les

fêtes de Mahomet, au mois de juillet, avec la pompe accoutumée et cent soixante mille pèlerins accourus de Constantinople, de la Syrie et de tous les points de l'Égypte avaient répondu à son appel. Au milieu de tant de dévotion et de joie, une rumeur effrayante se répandit et dispersa bien vite cette foule immense si imprudemment agglomérée. Le choléra, aussi meurtrier que la peste du moyen âge, qu'il semble avoir remplacée, avait éclaté inopinément dans la malheureuse ville ; deux cents personnes périssaient par jour, et le fléau s'était rapidement répandu de Boulaq au Caire et du Caire dans toute l'Égypte. Alexandrie, d'abord épargnée, donna bientôt cent vingt victimes par jour ; le Caire, trois cents ; les autres villes en proportion. A ces nouvelles, Ibrahim fit suspendre aussitôt tous les travaux de fatigue, chemins, canaux, digues, barrage du Nil, tout ce qui demandait une agglomération de travailleurs. Au Caire, il fit établir des quarantaines, des ambulances, des hôpitaux, défendit de laisser entrer des légumes et des fruits, prit d'autres précautions pressantes d'hygiène et, songeant à sa famille, fit partir sur une corvette les deux jeunes prince Moustafa Bey et Méhémet Ali-Bey. Abbas-Pacha, au premier bruit, s'était réfugié dans la Haute Égypte et s'y était mis en sûreté. En même temps, le chef des ulémas ordonna des prières publiques au Caire et dans toute l'Égypte pour la cessation du fléau. L'Europe elle-même s'effraya de cette intensité du mal et bientôt, en effet, elle eut à trembler pour ses propres habitants.

Ce fut vers le milieu de juillet, quand la terreur se répandait partout, que l'envoyé du sultan, Son Exc. Masloum Bey, vint apporter à Ibrahim le firman par lequel la Porte reconnaissait au vice roi l'incapacité de gouverner et qui conférait à Son Altesse royale Ibrahim-Pacha la reconnaissance à la succession et à l'hérédité de l'Égypte. Ce firman fut lu, le 21 juillet, en plein conseil. Tout à l'importance de sa mission, l'officier turc aurait voulu

qu'une grande cérémonie et des réjouissances eussent lieu à l'occasion de cette investiture. Ibrahim s'y opposa énergiquement, soit pour ne pas insulter à la douleur du peuple, soit pour ne pas provoquer des réunions de la foule, si dangereuses en temps d'épidémie, soit parce que l'état de souffrance et d'anéantissement de son père ne lui permettait pas, à lui-même, de se livrer à la joie. On le comprit, on lui en sut gré et l'envoyé du sultan, n'ayant plus rien à faire, annonça qu'il avait hâte de repartir.

Ibrahim avait déclaré qu'il ne s'éloignerait pas de l'Égypte tant que le fléau y régnerait; cependant, soit qu'il éprouvât quelque crainte, soit plutôt qu'il fût appelé par les événements auprès du souverain, il partit d'Alexandrie, avec Masloum-Bey, à la fin du mois, sur un vaisseau de ligne, et se rendit à Rhodes, accompagné de la flotte entière. Là, une frégate à vapeur ottomane, *le Medjedié*, le prit et le condusit à Constantinople avec l'envoyé du sultan. Ils y arrivèrent le vendredi, 25 août, et le jour même du débarquement, Ibrahim fut reçu par le souverain.

Le commandeur des croyants fit au prince égyptien l'accueil le plus cordial et le plus gracieux. On n'eût pas dit que jamais entre eux eût passé le moindre nuage. Ibrahim fut logé avec honneur dans l'appartement que Méhémet-Ali avait occupé et qui était une dépendance du palais impérial lui-même. Dans une audience solennelle, le sultan remit au prince les insignes de l'investiture de la vice-royauté d'Égypte, consistant en un *nichan* d'un grade égal à celui de grand visir et un *bérat,* ou diplôme, sur parchemin. Le jeune empereur y ajouta comme témoignage particulier d'affection son portrait enrichi de diamants. Mais par un reste de prudence et de diplomatie, quoique Ibrahim fût dès lors considéré comme le véritable souverain de l'Égypte, le sultan spécifia que tous les droits de Méhémet-Ali étaient sauvegardés pour le cas, si peu probable d'ailleurs, où l'état de santé du vice-roi s'améliorant, il serait possible à celui-ci de reprendre

la direction des affaires. Ces honneurs, ces fêtes, l'empressement de la foule, avaient chatouillé l'orgueil d'Ibrahim, comme la certitude, cette fois bien entrée dans son esprit, de son élévation au trône admise par le sultan avait calmé ses alarmes. Sûr de son avenir, il était tout à sa joie, quand la cruelle hémoptysie qui le minait reparut avec intensité et arrêta les préparatifs qui étaient faits en son honneur. Se sentant gravement atteint, il crut devoir avancer son départ. En vain, pour le retenir, le sultan, vivement affecté, lui envoya-t-il aussitôt son médecin particulier avec ordre de se mettre à sa disposition ; brusquement, le prince prit congé de son bienveillant souverain, des ministres et des grands de la Cour ; il remercia chaleureusement les ambassadeurs d'Angleterre, d'Autriche et de Russie qui l'avaient visité en personne, et le dimanche, 3 septembre, reprit la frégate à vapeur *le Medjedié* qui le ramena directement à Rhodes, un peu moins souffrant, soulagé même, heureux des attentions délicates du sultan, de l'empressement de la cour, des hommages enthousiastes du peuple, mais mortellement blessé de la conduite légère du général Aupick, l'ambassadeur de France, le représentant de cette nation si amie et si aimée, qui s'était contenté de le faire saluer par un officier.

A Rhodes, Ibrahim trouva le vaisseau égyptien *le Bénisouef*, qui le ramena en Égypte et entra dans le port le samedi, 9 septembre, à midi.

Quoique le choléra n'eût pas complètement cessé, il touchait à sa fin ; mais ses ravages avaient été douloureux. En un mois l'Égypte avait perdu vingt-cinq mille habitants. Du 16 juillet au 21 août, il avait enlevé six mille six cent quarante et une personnes au Caire, quatre mille trente-deux à Alexandrie ; trois mille à Tantah où il avait débuté ; sept mille dans différents villages des environs ; le commerce était nul ; toutes les affaires étaient suspendues ; on avait fui de toutes parts. Le retour du

prince rassura la population et on lui rendit avec empressement tous les honneurs qui lui étaient dus. Mais il ne s'arrêta que vingt-quatre heures pour prendre un peu de repos et voir son père. Le 10, il partit, pour le Caire, où il arriva le 11 au matin. On salua son retour avec une vive joie, et on se préparait à faire des feux et des illuminations. Ibrahim les défendit, exposant avec raison que l'Égypte était triste, que le vice-roi était dangereusement malade et que nul ne devait se réjouir quand un si grand deuil couvrait le pays.

Ce fut donc simplement et sans pompe que le firman d'investiture fut lu au conseil, puis communiqué au corps diplomatique et à tous les fonctionnaires du royaume. Les princes qui étaient absents revinrent pour la cérémonie, et à part les prières dans les mosquées, la marche des affaires reprit sans manifestation extérieure ni de la part du parti européen qui était dans la joie, ni de la part des amis d'Abbas qui firent silence, attendant sans impatience, mais infailliblement, que ce fût leur tour.

Le choléra touchant à sa fin, les médecins du vice roi, Clot-Bey et Gaetany-Bey, qui avaient montré un zèle au-dessus de tout éloge, remercièrent le docteur Willemain qui était venu de France prendre part à leurs périls et à leurs travaux. Sa mission finie, le savant docteur repartit pour Paris, émerveillé du savoir, du patriotisme et du dévouement de ses confrères, et charmé du succès qu'ils avaient eu en combattant le fléau à l'aide du haschisch en teinture, c'est-à-dire avec du chanvre égyptien macéré dans un véhicule alcoolique. Si les guérisons avaient été si nombreuses au Caire, comment la thérapeutique n'a-t-elle pas retenu ce remède dans le traitement du terrible fléau ?

Ce fut à cette époque, au mois d'octobre, qu'Ibrahim fit revenir son père au Caire et l'installa dans son palais de Choubrah. Le vieillard partit d'Alexandrie et rentra dans sa demeure favorite sans joie, sans émotion, indifférent à tout. Le régime de la soli-

tude et du silence lui fut continué, et ce fut Ibrahim seul qui administra l'Égypte en maître absolu et en souverain.

Cependant, ce règne en partie double, ni chair ni poisson, ne devait pas être de longue durée. Malgré son énergie et des efforts surhumains pour cacher son mal, on voyait qu'Ibrahim s'affaiblissait peu à peu, et les journaux d'Europe n'hésitaient pas à proclamer sa fin prochaine. Implacable dans son attente, le parti turc observait les symptômes de cette décadence fatale, hâtée par les plus tristes excès. Les chefs se préparaient à un changement que le peuple, versatile au Caire comme partout, ne voyait pas de trop mauvais œil Il semblait donc à tous, aux grands comme aux petits, qu'Abbas eût dû rester au milieu des siens, ne fût-ce que pour disputer le trône à Saïd-Pacha dont les partisans étaient aussi actifs que nombreux. A l'étonnement de tous, il n'en fut rien et, soit confiance dans sa fortune, soit pensée que le dénouement n'était pas aussi prochain, le 22 octobre, il partit de Suez pour Djedda dans l'intention pieuse de faire un pèlerinage solennel aux villes saintes. La Compagnie anglaise de la navigation des Indes orientales, qui lui était dévouée, avait mis à sa disposition la magnifique frégate à vapeur *Feroze*, sur laquelle il s'embarqua. Il était accompagné du vice-consul anglais, qui, voyant venir le vent, crut ne pas devoir attendre plus longtemps pour assurer le prince, non seulement de son dévouement personnel, mais de la sympathie toute-puissante de l'Angleterre. Un salut de dix-neuf coups de canon accueillit l'arrivée du prince à bord, et bientôt les rives plates et nues de la ville égyptienne disparurent à l'arrière du grand navire, qui fila rapidement, malgré un effroyable roulis, entre la chaîne arabique et les cimes sacrées du Sinaï.

Abbas avait à peine touché Djedda et traversé l'Hedjaz, qu'un steamer égyptien partit de Suez à sa poursuite avec ordre de le ramener au Caire où le trône l'attendait. Ibrahim venait de

mourir presque subitement, dans la nuit du 9 au 10 novembre. On mit cette mort si prompte sur le compte du choléra, qui en fut peut-être innocent. Il était inutile d'accuser le fléau, la maladie était suffisante pour achever ce qu'une vie déréglée, plus que les travaux de la guerre et les soucis de la politique, aurait pu faire à elle seule. Aucune autre constitution n'aurait supporté, pendant un pareil nombre d'années, la masse énorme de fatigues, de veilles et de plaisirs que le prince pouvait inscrire à son avoir. Le docteur Lallemand, appelé en toute hâte, ne put lui donner les secours de la science. Malgré la précipitation de son voyage, il arriva trop tard.

Il faut savoir mourir à propos si on veut que les cent trompettes de la Renommée et les mille voix de la presse jettent votre nom aux quatre coins de l'univers. Ce talent n'est pas donné à tous. Ils l'ont bien vu nos pauvres grands hommes morts hier : Lamartine, Alexandre Dumas, Henri Martin, Michelet, Guizot, Musset, Chateaubriand, Lamennais, dont la gloire est si peu inférieure à celle du géant qui repose sous les voûtes du Panthéon et qui ont disparu sans que le monde ait été ébranlé. Pareille infortune a frappé Ibrahim. Quoiqu'il eût été mêlé d'assez près aux grands événements du règne de son père, quoique son nom fût si profondément gravé sur les plaques d'airain de l'histoire, à côté des noms de l'Arabie, de la Morée, de la Syrie et du Taurus; quoiqu'il eût pris une assez large part aux batailles de Saint-Jean-d'Acre, de Konieh, de Beylam, ou de Nézib, astre brillant du ciel oriental, il disparut sans qu'on fût troublé du vide qu'il laissait en s'éteignant. L'Italie, en ce moment, n'était préoccupée que de l'assassinat du comte Rossi; de la proclamation de la République romaine et de la fuite de Pie IX à Gaëte; la France était toute aux agitations qui suivirent l'établissement de la seconde République et aux proclamations grosses de tempêtes lancées par Lamartine, Cavaignac et Louis-Napoléon.

L'Autriche convoitait le Danube; la Russie pesait de tout son poids sur les Balkans, et l'Angleterre, heureuse de la mort d'un ennemi, cherchait déjà ce qu'elle pourrait tirer du règne d'Abbas-Pacha. Un héros de moins dans le monde ne parut pas une affaire sérieuse au public européen, et quand la population du Caire eût accompagné le grand capitaine à sa dernière demeure, le calme se fit autour de son tombeau, et si des larmes sincères et vraies coulèrent, ce ne fut guère que dans le palais de Soliman, son compagnon de périls et de batailles, son seul, son véritable, son profond ami.

Abbas était né à Djedda, en 1816, pendant que son père Toussoun, frère puîné d'Ibrahim, était engagé dans la lutte sanglante que l'Égypte soutenait contre les Wahabites, maîtres des villes saintes. Il n'avait point reçu l'éducation européenne qu'on avait donnée aux autres fils du vice-roi. Musulman ardent, dévot profond, il avait affecté de faire, à plusieurs reprises, le pèlerinage de la Mecque, et chaque fois il en avait rapporté une nouvelle exaltation. A la grande admiration des fanatiques et des imans qu'il aimait à fréquenter, il professait ouvertement une haine et un dédain sans pitié contre les infidèles, c'est-à-dire les Européens et les chrétiens. Intempérant et cupide, orgueilleux, dur et cruel, il se plaisait dans le désert, au milieu des nomades, Arabes et Bédouins, dont il partageait volontiers la vie pénible, les courses vagabondes, les chasses, les guerres, les périls et les travaux. Plus il vivait dans le désert, plus il détestait Alexandrie, la ville des maudits et des impurs, la ville souillée par le commerce et l'industrie des ennemis du Prophète et de Dieu. Son fils aîné, Ibrahim-el-Hamil Pacha, Ibrahim le Sévère, partageait toutes les passions politiques et religieuses de son père. A eux deux, ils espéraient bien anéantir tout ce qui avait été fait depuis quarante ans. Par haine de la France, le jeune homme avait été confié à un précepteur anglais, qui lui

avait soufflé toutes ses inimitiés. D'ailleurs, son éducation avait été plus arabe qu'européenne, et s'il avait pris quelque teinture des sciences de l'Occident, il s'était bien toujours promis de ne les employer qu'au triompbe de la foi mulsumane et à la ruine ou à l'abaissement de notre nation.

Abbas était depuis longtemps gouverneur du Caire quand la mort de son oncle, en lui livrant le trône, lui permit de réaliser les projets qu'il couvait depuis si longtemps. Le 25 novembre, il débarqua triomphalement à Suez, aux acclamations de deux mille Bédouins qui l'attendaient pour être les premiers à lui rendre hommage. Le 26, il était au Caire où il fut l'objet d'ovations passionnées, surtout de la part des basses classes que son fanatisme et sa simplicité transportaient. Dans la joie de son avènement, il s'empressa de faire des largesses. Il remit de riches présents au capitaine et aux officiers du *Feroze*, et quatre cents livres de gratification à l'équipage. Le 27, il reçut les consuls européens et prit aussitôt possession de l'autorité.

Suivant le firman donné, en 1841, par le sultan, la possession héréditaire de l'Égypte dans ses anciennes limites avait été garantie à Méhémet-Ali, avec l'administration de la Nubie, du Darfour, du Sennaar et du Cordofan, ses conquêtes ; mais le gouvernement de ces dernières provinces n'étant pas héréditaire, on ignorait si le sultan les séparerait de l'Égypte ou les laisserait unies au royaume égyptien. On sait de quelle importance est la possession du haut Nil pour le Delta entier. Khartoum était le complément indispensable de l'Égypte, la porte par où devait passer la fertilité ou la ruine. Heureusement que l'attente ne fut pas longue. Le 2 décembre, le yacht à vapeur du sultan entra dans le port d'Alexandrie amenant de Constantinople Mazlam-Bey, ministre de la justice de Turquie. Ce haut personnage lui apportait le firman de sa nomination telle qu'il la désirait, mais avec l'invitation vive et pressante de revenir avec

lui à Constantinople recevoir des mains du sultan lui même l'investiture de ses fonctions. C'était confirmer l'autorité de la Porte sur l'Égypte, c'était de royaume indépendant, comme l'avait rêvé Méhémet-Ali, faire redescendre l'Égypte au rang de simple province ottomane. Mais cette invitation ressemblait trop à un ordre pour la décliner, et malgré son orgueil, et en dépit de son désir de donner une prompte satisfaction à ses partisans et à ses amis, Abbas annonça son départ immédiat, se réservant de porter la coignée dans l'administration, à son retour, et se bornant, pour le moment, à quelques réformes, simple avant-goût de ce qu'allait être son règne.

Sa profession de foi fut simple, claire, énergique et brève. Il déclara qu'il était Turc et voulait régner en Turc ; croyant, et prêt à vivre et à mourir en croyant. C'était une déclaration de guerre. Avant de partir, il promulgua quelques décrets à l'appui.

L'armée active fut réduite à neuf mille hommes. Cela eût été suffisant, puisque l'Égypte était en paix ; mais on revint bien vite sur cet arrêté ; la capitation fut abolie, le nombre des élèves admis dans les Écoles du gouvernement grandement diminué. On rendit les examens plus difficiles et, réforme vraiment grande et utile, vraiment libérale et honnète, le commerce avec l'Abyssinie et le Soudan, qui avait été monopolisé par Méhémet-Ali, fut rendu libre. C'était une brèche profonde dans le trésor du vice-roi, mais c'était la richesse pour l'Égypte. A la publication inattendue de ce décret, une foule de négociants et d'aventuriers partirent pour le haut Nil et les régions de l'Équateur afin d'y faire des achats d'or, de gomme, de plumes et d'ivoire. On peut penser que la traite des esclaves y trouva un redoublement d'activité, abus qui ne devait en rien diminuer le mérite de l'immense et radicale mesure dont le pays entier allait profiter.

Avant de partir, Abbas eut un second bon mouvement dont

l'histoire doit lui tenir compte. Il alla rendre une visite d'hommage à Méhémet-Ali qu'Ibrahim avait profondément négligé. Malgré la faiblesse de son esprit, le vieux souverain le reconnut et le reçut avec joie. Ce devoir accompli, Abbas descendit le Nil et prit la mer, accompagné de Mazlam-Bey. Avant d'appareiller, il eut le bonheur d'apprendre que le commerce anéanti se réveillait. Des ventes considérables de grains avaient eu lieu. Le coton étant abondant, le prix avait baissé, mais des envois importants se préparaient. Si le progrès, si la civilisation allaient reculer, peut-être le peuple égyptien, accablé de charges pesantes, allait-il respirer. C'était une question qui allait se débattre et se vider avant peu, entre les Européens qui couvraient l'Égypte et les pauvres fellahs que Dieu semblait avoir pris en pitié.

Le prince fut magnifiquement reçu par le peuple de Stamboul et par le sultan. L'accueil de l'un et de l'autre fut des plus sympathique. Le firman d'investiture fut donné avec d'autant plus d'éclat, de solennité et de plaisir que c'était un vrai Turc, un musulman, un vrai croyant qui le recevait. Enivré de cette approbation du peuple et de l'empereur, sûr de l'appui de l'un et de l'autre, Abbas revint animé d'une ardeur nouvelle et prêt à tout entreprendre et à tout oser.

Dès son retour, il donna congé aux Européens, fit fermer les écoles et les usines, briser les machines, supprima tous les établissements créés par son grand-père et par son oncle, à si grands frais, au prix de si magnanimes efforts et, ayant rappelé de Paris tous les jeunes Égyptiens élevés aux dépens de l'État, il les versa dans l'armée.

Rien ne fut épargné, ni hôpitaux, ni filatures, ni casernes, ni haras. On supprima l'École d'état-major, celle de médecine créée par Clot-Bey, celle de marine, due à M. de Cérizy. Ce fut une révolution radicale.

On sait la jalousie et la haine de l'Angleterre pour toutes

les nations manufacturières. L'Égypte ne pouvait échapper à ces sentiments, aussi la conduite d'Abbas fut-elle hautement louée à Londres et le *Times* fit-il chorus avec les marchands de la Cité en louant le bris des machines, la dispersion et la déroute des ingénieurs et des mécaniciens.

« On prétend qu'Abbas, dit-il, en voyant l'*insuffisance* des filatures de l'Égypte et les énormes dépenses qu'elles causent, *sans profit*, a résolu de les détruire, ce qui serait une *bonne mesure* pour la prospérité de ce pays. »

On sait avec quel acharnement les Anglais, pendant la guerre d'Espagne, ont anéanti les usines de ce malheureux royaume, dans la pensée philanthropique sans doute, que moins il aurait de commerce et d'industrie, plus il s'enrichirait. C'était la même pensée qui les animait quand ils proclamaient le vice-roi un habile administrateur, à chaque ruine qui se faisait par ses ordres.

A ces renversements, le fanatisme mulsuman se réveilla tout le long du Nil, et le costume européen, si longtemps, si profondément respecté, ne fut plus une sauvegarde pour le voyageur.

Des prières menaçantes se firent entendre bientôt dans toutes les mosquées du Caire. Les mollahs, n'étant plus retenus par le pouvoir, prêchèrent la guerre aux chrétiens. Dans les bazars du Mousky, les Okels, au Karaméidan, à l'Ezbekyeh ; dans les mosquées du Khan-Khalil, de El-Ashar, la grande université musulmane ; de Koussoun, d'Ibrahim-Aga, de Sultan-Hassan, de Bibars, de Sitti-Zeynab, ce ne furent que menaces de mort que n'effrayaient ni la répression de l'armée, ni la colère des consuls, ni l'annonce des vengeances européennes.

Ce fut pis encore, lors de la fête du Mahmal, et les plus affreux malheurs faillirent arriver. Le retour du pèlerinage de la Mecque au Caire, disent les témoins oculaires, donna lieu aux scènes du fanatisme le plus hideux. Le chameau caparaçonné qui avait porté la tenture destinée à la Cashba était entouré d'énergu-

mènes se taillant la chair avec des sabres et des rasoirs, dansant, agitant des serpents et poussant des cris auxquels répondait la foule accourue de tous les faubourgs, amoncelée sur les marches des mosquées, des palais, des fontaines, des boutiques, le long de l'immense voie.

Sur les arbres, les enfants grimpés comme des singes ; sur les terrasses ou derrière leurs moucharabiehs, les femmes voilées, mais les yeux ardents, criaient : *Allah!* sur les tons les plus aigus, et tous, pèlerins, citadins, fellahs, nègres, Arabes, Turcs, prêts à se ruer sur tout Européen qui aurait eu la malencontreuse chance de se faire voir au milieu de ce torrent de têtes brunes ou noires, de ce fouillis de turbans de toutes couleurs, de toutes hauteurs, accourus de tous les pays, de ces hadji amaigris par le voyage, insolents, cruels, fanatiques et ayant soif du sang chrétien. Si un malheur fut écarté ; si un crime fut épargné à cette population, c'est grâce au hasard et non à la sagesse de la ville ni à la vigilance de l'autorité.

Aux plaintes adressées au vice-roi, celui-ci répondit qu'il n'était pas maître d'arrêter les manifestations de son peuple, pas plus que de régler à l'européenne les sentiments de ceux qui avaient la vraie foi, honoraient le Prophète et avaient le bonheur d'adorer le vrai Dieu.

Cette fin de non-recevoir fut comprise. Les Français des administrations partirent ; les savants inoffensifs et les négociants dont la fortune était engagée réclamèrent l'appui de leurs consuls ; chacun se prit à trembler et se confina dans sa demeure, en attendant que l'orage se calmât et qu'on pût reprendre sans danger son industrie ou son occupation.

Cependant, un homme n'eut ni crainte ni appréhension. Après quelques jours de silence, Soliman se rendit au palais du vice-roi et lui parla comme si rien n'était changé dans les sphères du gouvernement.

Intérieurement charmé de cette audace, peut être honteux de la terreur que son règne inspirait, connaissant d'ailleurs mieux qu'un autre les œuvres du général, plein de respect pour cet homme qui avait sauvé l'Égypte, Abbas confirma Soliman dans tous ses titres, ses grades, ses honneurs. Il lui abandonna l'armée et le laissa maître d'agir tout à son gré.

On eût dit que l'effroi qu'inspirait le vice-roi à son entourage, que ses préjugés musulmans, que sa réputation de cruauté bien connue surexcitaient la fierté de Soliman et qu'il jetait comme un défi à celui qui, d'un mot, eût pu faire tomber sa tête.

Jamais avec le grand Méhémet-Ali, jamais avec l'irascible et indomptable Ibrahim, Soliman n'avait montré pareille hauteur, n'avait eu pareil franc parler, pareil mépris de la fortune et de la vie.

Les exercices de l'armée reprirent; on reçut et on forma les recrues, on tint les bataillons en haleine, on passa des revues et tout marcha comme par le passé.

Un jour, le vice-roi ordonna au généralissime d'ouvrir chez lui, au vieux Caire, une École militaire dans laquelle les fils privilégiés de quelques hauts fonctionnaires se rendraient à certains jours, pour être initiés par lui aux connaissances nécessaires à leur profession.

Soliman obéit et les cours commencèrent.

Tout allait bien quand les jeunes élèves, parmi lesquels se trouvait précisément Hamel-Pacha, le fils aîné du vice-roi, persuadés que tout devait leur céder, déclarèrent que le palais de Soliman était trop éloigné du Caire et de Choubrah et demandèrent que les leçons leur fussent données à Boulaq ; le vice-roi y consentit.

Ordre fut envoyé à Soliman de transporter son École et ses leçons au nouvel emplacement qui lui fut désigné. Soliman s'y refusa complètement.

Abbas lui écrivit, courroucé, en lui disant qu'il fallait obéir ; que ses ordres n'avaient jamais été discutés, qu'ils ne le seraient pas, qu'ils étaient sacrés. Il termina en lui donnant vingt-quatre heures pour réfléchir.

Soliman jouait sa tête. Il répondit :

« Altesse,

« Je connais la discipline, et c'est en son nom que je réclame mon droit. Il n'est pas besoin de vingt-quatre heures pour répondre à Votre Altesse que l'École a commencé chez moi, qu'elle doit y être maintenue et non changée pour le bon plaisir de mes élèves. Je n'irai jamais où vous m'ordonnez de me rendre.

« SULEIMAN. »

Le vice-roi relut cette lettre, pâlit, la jeta à terre et déclara que les élèves continueraient à se rendre chez Soliman.

Un autre jour, le vice-roi ordonna au général de faire faire une promenade militaire aux jeunes gens. Soliman choisit un but et l'indiqua ; mais au moment du départ, il apprit que le but était changé.

Son front s'assombrit, mais il garda le silence.

En route, et la chaleur venue, on choisit un emplacement pour prendre un repas de soldat. Le commandement : Halte ! fut prononcé et, pendant que les élèves étaient encore groupés, Soliman et ses officiers s'assirent pour dîner à la hâte, comme en campagne, quand on porte ses vivres et qu'on a devant soi l'ennemi.

A l'étonnement du général et de ses compagnons, arrive une troupe de domestiques lui apportant un festin aussi délicat que somptueux.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria le général.

— Général, répondit respectueusement un majordome, c'est le repas que je suis chargé de vous offrir de la part de Son Altesse le vice-roi.

— Allez au diable! vous, votre dîner et celui qui vous envoie, répliqua le généralissime avec fureur. Est-ce ainsi qu'on fait des soldats. Enlevez!

Hamil-Pacha consterné courut supplier le général de retenir l'expression si dangereuse de sa colère. Comme les murs, le désert a des oreilles. Le jeune homme tremblant supplia Soliman d'accepter gracieusement un repas qui lui était offert de bon cœur.

— Non, non, non! répondit Soliman. Nous sommes des soldats, non des eunuques. Nous mangerons comme des soldats ou nous ne mangerons pas.

Le beau dîner fut emporté et le général dîna, comme il l'avait dit, en soldat. Le vice-roi ne lui en parla jamais.

Même en face du souverain, Soliman eut de ces audaces qui faisaient trembler les courtisans et que, d'ailleurs, on n'eût passées à nul autre.

Abbas, un autre jour, avait reçu de l'Espagne un écrin contenant une décoration qui le combla de joie.

Prévenus que le vice roi venait d'obtenir d'une puissance d'Europe une distinction enviée et flatteuse, les grands personnages du Caire accoururent au palais; la foule félicita le souverain; on admira le bijou et chacun redoubla d'éloges et de flatteries. Abbas-Pacha ne pouvait se lasser d'étaler ces insignes. Cependant, un suffrage lui manquait.

En ce moment, Soliman fut annoncé!

Quand le généralissime eut salué et prononcé quelques paroles de respect et d'hommage, il jeta un coup d'œil sur la plaque enrichie de diamants, et il se retirait sans émettre son avis, lorsque le souverain, devinant sa pensée, lui dit négligemment:

— Je suis comme vous, général, j'eusse préféré le collier de la Légion d'honneur.

— Ah bien ! Altesse, répliqua Soliman, vous pouvez en faire votre deuil ; car, celui-là, on ne le donne qu'au mérite.

Le sol trembla au son de ces paroles, mais ni le vice-roi ni les courtisans ne répondirent, et au bout d'un instant, on eût pu croire que nul ne les avait entendues. Le général continua sa promenade dans les salons et distribua des poignées de main et des sourires comme si rien d'insolite ne se fût passé ! Soliman était le héros de la nation ; tout se taisait devant son regard terrible, et Abbas, dont on a tant médit, subissait son ascendant comme les grands, comme la foule comme tous ceux qui l'approchaient.

Malgré sa répulsion envers les Européens et leurs entreprises fatales au repos de l'Égypte, Abbas aimait trop les Anglais, ennemis de la France, pour ne pas leur accorder quelques faveurs. On revint sur la question si grave du chemin de fer allant de la Méditerranée à la mer Rouge ; on fit miroiter aux yeux du souverain cet avantage si grand qu'il ne coûterait rien au pays ; qu'il serait construit par l'Angleterre, à ses frais, entièrement à sa charge, exploité par elle, à ses risques et périls ; c'était trop beau pour refuser. Abbas y consentit et permit toutes les études, qui commencèrent aussitôt ; mais quand on connut ce projet à Constantinople, un ordre du divan arriva qui s'opposait absolument à la continuation des travaux. Toute sollicitation fut inutile, et l'Angleterre, en se retirant, déclara qu'elle savait très bien d'où partait l'opposition. Dans sa jalousie, derrière la Turquie elle avait cru apercevoir la France, et dans sa colère, elle jura qu'elle s'en souviendrait ; le moment qu'elle attendait ne tarda pas.

Non seulement la France ne voulait pas du chemin de fer, mais nulle puissance en Europe. Le suprême désir de toutes

était ce canal qui devait les rapprocher de l'extrême Orient. Sous la pression universelle, on reprit les négociations à ce sujet; mais alors le cabinet britannique se révéla; on se brisa contre les ordres absolus du vice-roi et on vit clairement que, tant que durerait ce règne, tant que l'Angleterre aurait une voix prépondérante dans ses conseils, rien ne se ferait. On se trompait à moitié. Pour montrer qu'il n'était pas hostile à tout progrès, Abbas fit établir une ligne télégraphique entre le Caire et Suez; canal et chemin de fer, tout fut remplacé par cette ligne précieuse. Il est vrai que la Grande-Bretagne y avait un intérêt direct. On dut s'en contenter, faute de mieux et, cet effort accompli, l'Égypte se rendormit dans son repos.

Cependant, au milieu de ces intrigues nouées au bord du Nil et des complications qui agitaient l'Europe, le grand pacha s'éteignait doucement, sans qu'on songeât beaucoup à lui. On était habitué à cette mort anticipée. On n'y prenait plus garde. Ce fut pourtant un ébranlement général quand on apprit que le 2 août 1849, Méhémet-Ali était mort, inconscient et faible. Les grands faits de son règne se dressèrent aussitôt dans toutes les mémoires. La presse du monde entier rappela les prodiges qu'il avait accomplis. Mais alors, il fut violemment discuté. Comme tous les grands hommes, il fut admiré, attaqué, honni, porté aux nues. On lui reprocha des crimes que nous n'excusons pas; des cruautés dont nous gémissons; une habileté qui allait plus loin que la ruse; des vues égoïstes, des faiblesses; des entreprises précipitées et sans mesure; une volonté qui brisait les obstacles au lieu de les tourner; une sauvagerie native qui apparaissait jusque sous la couronne de l'homme civilisé; mais s'il eût eu la faiblesse de Louis XVI, la douceur de Fénelon, la philanthropie de l'abbé de Saint-Pierre, eût-il arraché l'Égypte aux mameluks? Eût-il transfiguré, rajeuni cette vieille terre des Pharaons qui allait périr et qui, après tant de crises, a, jusqu'à ces derniers

jours, joué un si beau rôle dans le monde? Que l'éloignement se fasse encore un peu devant ce parvenu de génie, ce marchand de tabac devenu roi, ce soldat devenu conquérant, cet illettré législateur, ce Turc novateur et civilisateur.

Que les siècles passent et peut-être alors le regardera-t-on comme un géant; peut-être alors, dans notre pays oublieux et mobile, lui saura-t-on gré d'avoir si tendrement aimé la France.

Méhémet-Ali était mort dans sa quatre-vingtième année. Des obsèques dignes de son rang et de son règne lui furent faites, deux jours après, au Caire, où ses dépouilles reposent sous la coupole de la magnifique mosquée construite par lui.

Le règne d'Abbas fut une époque de recueillement et de repos. La vie européenne ayant cessé, l'immobilité musulmane envahit et couvrit tout le pays. Ce calme ne fut troublé qu'en 1851, par une mutinerie dans le Hedjaz. A la nouvelle du soulèvement, la Porte envoya au vice-roi des renforts qui lui permirent de châtier promptement les rebelles. Il s'en reconnut bientôt après. A son tour, le sultan, attaqué par la Russie, invoqua son secours, et Abbas s'empressa de lui envoyer un corps de vingt mille hommes, qui se montra digne des leçons de Soliman, et se distingua brillamment, et dans toutes les occasions, contre les envahisseurs.

Nous n'avons point l'intention de redire ici la guerre de Crimée, héroïque folie, où vingt mille Égyptiens, choisis par Soliman, combattirent à côté de nous et se montrèrent dignes des armées de France et d'Angleterre. Mais il nous sera permis de citer rapidement deux faits, de rappeler deux épisodes où brillèrent les drapeaux de l'Égypte; on a nommé les sièges de Silistrie et d'Eupatoria. Nous serons bref, avons-nous dit, l'Égypte n'ayant pas fait directement cette guerre, ses troupes n'ayant paru qu'en auxiliaires sur les champs de bataille et sous le commandement d'un autre chef que Soliman.

On connaît cette aventure dans laquelle une politique aveugle sacrifia nos meilleures troupes et nos trésors pour que nos ennemis les Anglais eussent la satisfaction de nous faire détruire la flotte de la Russie qui lui portait ombrage et anéantir la grande et belle ville de Sébastopol où nous n'avions que des amis.

Toujours la chère France exploitée par les habiles, toujours la grande et belliqueuse nation victime de la rouerie de ses voisins, le lion dupé par le renard ; c'est la loi, c'est la règle, c'est la vie. Nous ne sommes pas près d'y renoncer.

Vingt ans de paix avaient rendu à la Russie sa force et son ambition. A l'insu presque de l'Europe, qui regardait avec indifférence ses agissements lointains, elle s'étendait peu à peu vers l'extrême Asie, poussait ses Cosaques en avant du côté de la Mantchourie, arrondissait une province, descendait le cours d'un fleuve, et, par une manœuvre aussi patiente qu'habile, se rapprochait un peu chaque jour des climats tempérés. L'Angleterre seule s'inquiétait de voir le géant du Nord toucher de si près aux frontières de la Chine; cependant, elle renfermait son mécontentement. En effet, de quoi se plaindre? La Chine est si vaste, ses armées sont si nombreuses qu'elle saura bien se défendre. Et d'ailleurs, l'empire des Indes est si éloigné qu'il ne peut y avoir aucun danger pour lui. Mais la Russie, un jour, ayant essayé de peser sur les peuples voisins de la Perse ; la grande aigle noire, qui touchait aux limites extrêmes de la Mongolie, ayant osé voler du côté du Turkestan et menacer l'Afghanistan de sa protection, de son influence et de ses aspirations à venir, l'Angleterre s'irrita et prit aussitôt ses mesures pour parer aux éventualités.

Malheureusement, elle avait peu de sympathies, et la France, toute chevaleresque et audacieuse qu'on la connût, tout habituée qu'elle fût à la servir, ne paraissait pas disposée cette fois à prendre les armes pour protéger les intérêts financiers des

marchands de Londres. Il fallait trouver une ruse, un détour pour l'arracher à son recueillement, et la lancer sur l'ennemi. Le prétexte vint de lui-même; et ce fut l'empereur Nicolas qui l'offrit.

L'*Homme malade* était si bas, — on connaît depuis longtemps ce nom de l'empire turc, — qu'on crut qu'il n'y avait plus d'espoir; l'anémie était si profonde qu'on la prit pour une agonie et que la Russie pensa que la succession allait s'ouvrir. N'était-ce pas le cas pour elle de s'emparer de ce qui était à sa convenance? Ne pourrait-on pas se rapprocher du lit du mourant, s'immiscer dans ses affaires et lui souffler les termes de ses dernières volontés? A point nommé, les Grecs de Jérusalem se plaignirent de la violation des traités et des vexations sans nombre que l'administration turque leur faisait subir. Le czar s'indigna aussitôt, et il leur fit déclarer qu'il les prenait sous sa protection.

Le 28 février 1853, en effet, un des plus grands personnages de la Russie, le prince Menschikoff, amiral et ministre de la marine russe, parut brusquement dans le Bosphore à bord du vapeur de guerre *le Foudroyant* et mit pied à terre sur les quais de Constantinople, aux acclamations des Grecs, qui le saluaient comme un libérateur. Le 2 mars, il se présenta sans façons, en paletot, sans insignes ni décorations, comme un simple touriste en voyage, chez le grand vizir, suffoqué de ce manque de politesse et d'égards, et il lui exposa que le czar, chef et protecteur de l'Église grecque, ne pouvait souffrir qu'on molestât ses coreligionnaires; que les traités au sujet des lieux Saints restassent inexécutés, et que le clergé grec à Jérusalem, fût soumis au bâton d'un Kawas. La Russie s'appuyait sur les conventions de 1740 et 1829, et même sur celles du 13 juillet 1841; car si les grandes puissances avaient, ce jour-là, fait entrer la Turquie dans le concert européen, c'était à la condi-

tion expresse que le fanatisme musulman respecterait désormais les consciences et les libertés des chrétiens.

On ne pouvait dire plus clairement à la Turquie que, désormais, le czar apprécierait, dans sa justice et réglementerait dans sa sagesse, les actes et la conduite du sultan. Accepter cet ultimatum impliquait un renoncement à la souveraineté; le repousser, c'était la guerre.

Le vizir ainsi averti, le prince se retira sans vouloir être présenté au ministre des affaires étrangères. C'était encore blesser toutes les convenances. Le sultan, prévenu, vit le danger qui le menaçait. C'était son trône et peut-être sa vie qui étaient en question. Les ministres furent effrayés.

Que faire? Quel appui évoquer? La Sublime Porte exposa ses angoisses aux représentants de la France, de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Prusse, en appelant leur secours. Les deux premières y répondirent avec sympathie, les deux autres se tinrent sur la réserve. La question orientale était si grave que nul n'y songeait sans trembler. Abdul-Méjid demanda du temps, on le refusa.

Le 31 mai, le comte de Nesselrode, chancelier de l'empire de Russie, annonça au malheureux sultan que les armées russes allaient franchir la frontière. Le 3 juillet, le prince Gortschakoff passa le Pruth avec des forces imposantes et occupa les provinces danubiennes; le 14, la Porte protesta contre cette violation du territoire. Il n'y avait plus maintenant qu'à fair parler le canon.

Mais la Turquie vit cette éventualité avec moins d'effroi que naguère. Les événements s'étaient modifiés dans un sens rassurant. La France et l'Angleterre l'avaient prise sous leur protection; leurs flottes unies mouillaient dans les eaux des Dardanelles, prêtes à entrer dans la mer Noire au moindre appel et à barrer la route à l'amiral Nakhimoff, dont les vaisseaux ne pou-

vaient plus désormais s'approcher de la Corne-d'Or. Constantinople respirait, avec d'autant plus de joie que la Prusse et l'Autriche, sur qui la Russie semblait compter, avaient déclaré vouloir rester dans la plus stricte neutralité. Quant à l'Égypte, fidèle au premier danger, elle avait envoyé un de ses meilleurs généraux, Sélim-Pacha, ses plus beaux navires et quinze mille hommes, l'élite de son armée. La partie allait donc s'égaliser et la Turquie n'était plus perdue sans retour. Mais de quel côté allait éclater l'orage? Si le danger n'existait plus sur mer, n'était-il pas imminent au nord? Les Russes occupaient Bucarest; ils allaient se rapprocher du Danube avec deux cent mille hommes. Omer-Pacha, le général turc, malgré un mérite éprouvé et des talents militaires que l'histoire a reconnus, pourrait-il arrêter cette invasion? Son armée supporterait-elle ce choc violent d'un ennemi supérieur, bien discipliné et bien armé? Pourrait-on attendre le secours des forces alliées? C'était un cruel souci pour tous.

L'armée ottomane se composait de cent mille hommes d'infanterie, de dix mille gendarmes à cheval, de douze mille Albanais irréguliers, de douze régiments de cavalerie régulière, de quarante batteries d'artillerie et du contingent égyptien. On partagea cette armée en quatre corps dont l'un fut chargé de protéger le fleuve menacé. Une partie occupa Varna; l'autre fut envoyée au poste le plus avancé, à Silistrie, place de guerre en assez mauvais état de défense, malgré les forts détachés qui la protègent, et à Oltenitza, un peu plus haut sur le Danube, où Ismaïl-Pacha se hâta de faire quelques travaux. C'était une bicoque incapable, disait-on, de résister à un coup de main; mais les troupes avaient confiance dans leur général, et au milieu de ces Albanais irréguliers et de ces Turcs à réputation douteuse ou méconnue, se trouvait le contingent égyptien et Sélim. Tous ensemble allaient montrer ce qu'ils valaient.

Le 8 octobre, la Porte avait signifié au général russe qu'il eût à se retirer. C'était une déclaration de guerre officielle et bien en règle. Les Russes y répondirent en se jetant vivement sur Oltenitza, le 4 novembre, avec des forces nombreuses. A l'étonnement de l'Europe, les Turcs, au lieu de plier, non seulement repoussèrent les Russes, mais, dans l'eau jusqu'à la ceinture, au milieu des joncs et des marais, ils les forcèrent à la retraite, et les poursuivirent en leur tuant douze cents hommes. Ce fut comme un réveil de la nation. Les cris de joie retentirent dans tout l'empire ottoman. On exaltait Ismaïl, Sélim et les Égyptiens qui avaient relevé la gloire du drapeau et montré dès la première affaire, que l'*Homme malade* n'était point aussi agonisant qu'on l'avait cru jusqu'alors.

La Russie ne fit pas attendre sa vengeance.

Le 30 novembre, la flotte turque qui voulait ravitailler Batoum et qui s'était mise à l'abri du mauvais temps, avec une impardonnable insouciance, dans la rade ouverte de Sinope, où rien ne la protégeait, vit fondre sur elle la flotte russe sortie de Sébastopol, sous la conduite du vice-amiral Nakhimoff. Osmam-Pacha se défendit à peine ; il avait été surpris et n'était pas prêt; d'ailleurs, la différence des forces était immense. La frégate égyptienne qui portait son pavillon, sauta sans vouloir se rendre. Le reste fut anéanti avec une implacable rigueur. L'exécution faite, Nakhimoff rentra tranquillement sous les canons de Sébastopol où tout lui faisait croire qu'il ne serait jamais attaqué.

Les amis de la Turquie jetèrent les hauts cris sur ce désastre, qu'ils appelèrent une trahison. Les passions des hommes seront toujours les mêmes. La guerre était déclarée ; les Russes étaient dans leur droit, même en écrasant leur ennemi avec des forces supérieures ; la chose se voit tous les jours. Un seul homme

fut coupable, un seul doit être flétri, c'est l'amiral turc, qui ne sut ni prévoir le danger, ni lui faire tête quand il éclata.

Un des axiomes de guerre les plus connus est « qu'il est permis d'être battu ; surpris, jamais ».

L'incendie des vaisseaux turcs fut le signal d'une guerre active. Le 3 janvier 1854, les escadres de la France et de l'Angleterre entrèrent dans la mer Noire où elles donnèrent la chasse au pavillon russe ; puis, l'influence de l'Angleterre prenant le dessus et l'esprit pratique d'Albion animant tous les esprits, les amiraux alliés allèrent bombarder Odessa, dont ils détruisirent les casernes, les forts, les approvisionnements et tous les bâtiments réfugiés dans le port impérial. Ce fut un deuil immense pour la Russie ; une perte pour ses finances. Seul, le port de commerce fut épargné.

Pendant que les deux flottes alliées parcouraient la mer Noire et détruisaient les établissements de l'ennemi, la France et l'Angleterre envoyaient toutes leurs forces au secours de Constantinople. Celles-ci, dès leur arrivée, s'échelonaient au nord et au couchant, occupaient Varna dont elles faisaient leur quartier général et attendaient l'attaque de l'armée russe qui, après une marche menaçante, semblait hésiter à se mesurer avec les armées de l'Occident. Omer-Pacha l'avait-il effrayée avec son formidable camp retranché ? La seule présence des soldats français et anglais avait-elle suffi pour paralyser Paskiewistch, le vétéran des guerres de 1814, le commandant actuel de l'armée du Danube ? Non. Paskiewistch n'eût pas hésité à marcher sur Stamboul, malgré les drapeaux français et anglais flottant devant lui ; mais un obstacle qui lui avait paru insignifiant l'arrêtait. On dit qu'un caillou suffit pour arrêter les fureurs de l'Océan ; Silistrie, avec ses forts en mauvais état et une garnison peu nombreuse, avait barré le passage aux envahisseurs. On n'avait pas compté sur une résistance, et cependant les quarante

mille hommes qui entouraient la petite ville n'avaient pu la forcer. C'est que les Russes avaient devant eux Mussa-Pacha, officier turc de la plus rare énergie, un héros ; Sélim-Pacha, qui redoublait de valeur devant le péril, et la brigade égyptienne qui communiquait sa vaillance aux Albanais et aux Turcs ses compagnons de danger.

La tranchée avait été ouverte le 19 mai, et depuis lors, chaque assaut des Russes avait été suivi d'une défaite.

A la sommation de rendre la place, Mussa-Pacha avait répondu : « On vous a donné ordre de prendre Silistrie à tout prix, j'ai pour instruction de la défendre coûte que coûte » ; et l'intrépide officier tenait parole : les jours passaient et les Russes n'avançaient pas.

Le dimanche 28 mai fut signalé par une attaque plus furieuse. Trois fois, ils s'élancèrent et abordèrent les remparts qu'ils couronnèrent un instant. Trois fois, ils furent rejetés loin des fossés au cri des Égyptiens: *Allah, Il Allah!* Arabes et Turcs les poursuivirent et quand la nuit mit fin au combat, deux mille Russes gisaient dans les îles du Danube et dans les champs.

Le 2 juin fut un jour de deuil et de douleur pour les assiégés. Une grenade vint frapper Mussa-Pacha, dans son triomphe, et il expira au milieu des larmes des siens. Cette mort fut une perte immense pour les Ottomans, mais Sélim restait, et la vaillante cité ne parla ni de se rendre ni de capituler.

Irrité de ces échecs, honteux de ses défaites, Paskiewistch massa cent mille hommes autour de lui et les lança contre les remparts à moitié détruits de la cité, mais il était trop tard. Les assiégés, infatigables, auraient pu se faire ensevelir sous les ruines plutôt que de les abandonner vivants, mais ils venaient de recevoir des renforts. Surpris d'une telle résistance, Omer-Pacha leur avait envoyé six régiments de cavalerie, trois batteries d'artillerie ; on annonçait l'arrivée des troupes alliées : ces

secours, ces nouvelles, avaient exalté les courages. Les forts détachés de la plaine et des hauteurs ne cessaient de répondre aux insultes de l'ennemi. Découragé, Paskiewistch ne crut pas devoir poursuivre ses malheureux efforts. Le 28 juin, il leva le siège et dirigea toutes ses troupes vers la Bessarabie où les généraux russes allèrent le rejoindre sur les ordres de l'empereur. La vaillance de quelques régiments avait lassé et fait reculer une armée entière. Ce fut une gloire pour la Turquie, un triomphe pour l'Égypte dont les soldats y avaient eu si grande part.

Plus merveilleuse encore fut la défense d'Eupatoria quand, l'année suivante, la garnison égyptienne et turque fut attaquée par Khroulef, un des plus énergiques officiers de la Russie.

Le chef d'escadron d'état-major Osmont, aujourd'hui général de division, était gouverneur de la ville, et il avait savamment organisé la défense de cette cité de quinze mille âmes, assez laide, assez pauvre, avec des rues étroites, un mauvais port, mais admirablement située pour inquiéter les positions russes de la Crimée et pour recevoir les renforts et les munitions destinés aux alliés. C'est là que ceux-ci avaient débarqué l'année précédente avant de remporter leur grande victoire de l'Alma.

Une enceinte continue avait été rapidement tracée et s'élevait autour d'Eupatoria. Au levant, le lac Saki la protégeait. Le commandant Osmont, vaillamment secondé par le capitaine de génie Fervel, fit amener les eaux du lac dans les fossés ; des batteries furent élevées sur tous les points saillants, et bientôt, malgré les nuées de Cosaques et de uhlans qui tourbillonnaient dans les environs, la ville fut à l'abri de toute surprise et de tout coup de main hasardeux.

Satisfait de la tournure que les affaires avaient prise vers le Danube, Omer-Pacha était venu prendre part aux travaux des alliés devant Sébastopol, et il avait amené quelques renforts à Eupatoria. Au mois de février 1855, la garnison s'élevait à vingt

mille hommes. On y voyait peu de Français et peu d'Anglais, mais beaucoup de Turcs, et surtout des Égyptiens, troupe d'élite, sous la conduite de Sélim-Pacha, un des plus brillants généraux des guerres de la Syrie et du Taurus, un des meilleurs officiers de Méhémet-Ali. Dans la rade mouillaient une corvette, *le Vilra ;* quatre vapeurs anglais, *le Curaçao, le Furious, le Valorous* et *le Viper*, plus un vapeur turc, *le Schehfaer*. L'artillerie de ces bâtiments pouvait prêter son concours aux alliés si les Russes prenaient fantaisie de les attaquer.

Ce n'était point une crainte vaine. Déjà, le 11 février, quinze mille Russes avaient fait une tentative qui avait complètement échoué. Plus nombreux et aussi braves que les assaillants, les assiégés n'avaient pas eu de peine à repousser ces visiteurs importuns, mais l'alarme était donnée, et les alliés avaient bien vite compris qu'il fallait redoubler de vigilance et d'activité.

Ils n'avaient que trop raison. Irrité de la tournure que prenaient les affaires en Crimée, mécontent de ce dernier échec, inquiet d'apprendre qu'on avait mis Eupatoria en état de défense, et que cette place était une menace pour ses autres villes, le czar ordonna au prince Menchikof de prendre les troupes nécessaires pour jeter Turcs et Arabes à la mer et réoccuper ce poste, que d'ailleurs les Français et les Anglais ne défendaient pas.

Sur les rapports qui lui parvinrent, Menchikof ne trouva pas cette mission facile, et il hésitait quand le général Khroulef lui déclara qu'il se chargeait d'accomplir les désirs du czar, et il se mit en marche avec vingt mille hommes, outre un corps de réserve commandé par le général Wrangel. C'était, disaient les Russes, plus que suffisant pour balayer Turcs et Africains. On ne pouvait compter les trois cents Français sous les ordres directs du commandant Osmont.

Dans la nuit du 16 au 17, l'armée de Khroulef s'avança jusqu'à sept cents mètres de la place. Cent pièces d'artillerie,

abritées par des ouvrages rapidement élevés, furent mises en position et ouvrirent leur feu au point du jour. En y répondant avec énergie, les assiégés reconnurent autour des batteries seize régiments d'infanterie, sous les ordres du général Osten-Sacken, et six régiments de cavalerie, commandés par le général Korff. On connaît l'obéissance et la discipline des Russes. On leur avait dit d'enlever la ville. Après une canonnade furieuse et un ouragan de projectiles qui couvrit les toits, on rapprocha les troupes et l'artillerie à quatre cents mètres. Ce fut un moment de profonde terreur pour la population civile. Tartares, Grecs et Juifs cherchèrent à fuir ou se cachèrent en poussant les plus lamentables gémissements.

Mais si la place laissait à désirer comme moyens de défense, elle était bien commandée. Égyptiens et Turcs étaient prêts à recevoir l'ennemi. Osmont avait pris les précautions prescrites par son devoir, et tout avait été prévu. Un lieutenant de vaisseau, M. de Las Cases, d'autres officiers de marine, occupaient les redoutes puissamment armées. Les navires embossés dans la rade prirent aussitôt une part active au combat ; la défense fut superbe. Entouré de son état-major, Omer-Pacha électrisait les Turcs, tandis que les Égyptiens, guidés par Sélim, toujours impassible et résolu, se montraient dignes de leur chef et dignes d'eux-mêmes.

La surprise était manquée ; la garnison était sur ses gardes et les Turcs ne fuyaient pas comme l'imprudent général russe l'avait espéré ; jouant son va-tout, Khroulef fit sonner l'assaut, et payant de sa personne, se jeta sur la ville avec la plus énergique intrépidité.

Deux fois les troupes s'élancèrent au pas de course, et de leurs masses profondes et pressées couvrirent les glacis, descendirent la contrescarpe et remplirent les fossés, portant fascines, échelles et madriers. Électrisées par leurs officiers, elles cher-

chaient à gagner le sommet des remparts et à s'y maintenir; deux fois elles durent céder devant une fusillade à bout portant et les charges à la baïonnette. Deux fois elles furent arrêtées et refoulées par les Turcs et les Arabes, rejetées en dehors des approches et brisées par l'artillerie. La position n'était plus tenable; l'armée hésita. La gauche fléchit la première et sembla se troubler. Une sortie audacieuse décida sa retraite et délivra de ce côté la vaillante cité. Égyptiens et Turcs atteignirent les Russes dans les cimetières qui bordent le lac, se ruèrent sur eux dans une mêlée qui couvrit le sol de morts et de blessés, et leur infligèrent une de ces défaites dont une armée ne se relève pas, Les bataillons sortirent des cimetières décimés, dispersés, à moitié anéantis.

Découragé, désespéré, Khroulet ramena sa droite qui tenait encore. Son orgueil s'était éteint. Aussi prompt à la retraite qu'il l'avait été à l'attaque, il ne chercha point à remonter le moral de ses soldats et à reprendre sa périlleuse entreprise. Avant la nuit, toutes ses troupes se repliaient sur Simféropol pour ne plus revenir.

Cependant cette victoire ne fut point suivie de cris de triomphe. L'assaillant avait bien disparu, laissant sur le champ de bataille morts, munitions, bagages et drapeaux; le siège était bien levé ainsi que pouvait s'en assurer avec avidité la population montée sur les toits; mais Sélim-Pacha, le vainqueur de l'Arabie et de la Syrie, le compagnon de Soliman, un des plus vaillants soutiens du vice-roi était tombé, atteint par une balle en plein visage; sa mort avait été instantanée.

Ce fut une désolation dans la division égyptienne. Ce fut aussi une perte douloureuse pour l'Égypte entière, car au talent d'un officier hors ligne, il joignait la probité d'un homme de bien, et dans tous les grades qu'il avait conquis par sa bravoure, il s'était fait adorer de ses camarades; autant admirer par ses chefs.

Les alliés n'ayant pas de cavalerie, on ne put poursuivre l'ennemi, qui gagna ses quartiers sans autre perte. Seulement la leçon avait été si rude, que ni à Simféropol, ni à Sébastopol, ni à Pétersbourg, nul ne pensa plus à insulter une ville si énergiquement défendue.

Dans l'immense armée qui couvrait le plateau de Chersonèse, entourait de ses travaux Sébastopol et l'enserrait tous les jours de plus en plus, ce fut un élan de joie, une éclosion bruyante d'éloges et de félicitations. L'armée alliée acclama le commandant Osmont, Omer-Pacha et sa garnison. C'était d'un heureux présage pour l'avenir, un sujet d'émulation pour les troupes européennes, une gloire pour tous les drapeaux. On y joignit des regrets unanimes pour la mort de Sélim, que les alliés avaient déjà pu connaître et apprécier dans les divers combats livrés sur les bords du Danube.

Comme Mussa-Pacha, en défendant victorieusement Silistrie, Sélim était tombé dans son triomphe, en délivrant Eupatoria.

L'échec des Russes devant cette ville eut un douloureux retentissement à Pétersbourg. Le contre-coup en frappa le prince Menchikof qui dut quitter la Crimée. Il fut remplacé par le prince Michel Gortchakof, à qui échut la triste mission de défendre une ville à moitié réduite et d'assister aux dernières agonies de Sébastopol que rien ne pouvait plus sauver.

Le *Moniteur* rendit justice aux troupes de Sélim et, en décrivant les péripéties de cette campagne, il ajoutait :

« Les Égyptiens sont regardés comme les meilleurs soldats de l'armée d'Eupatoria. Ils avaient la même réputation pendant la campagne du Danube, et on sait qu'ils ont soutenu presque en entier le poids de la défense de Silistrie. Ils ont la figure beaucoup plus foncée que les soldats turcs ; leur costume est le même pendant l'hiver, mais l'été, ils portent la veste blanche au lieu de la veste bleue. Comme ils parlent arabe et qu'ils n'ont pas la

même langue que les Turcs, ils ont peu de rapports avec ces derniers et vivent entre eux. »

Peut-être aussi avaient-ils peu d'estime pour ces Turcs qu'ils avaient battus tant de fois; peut-être ces derniers, en acceptant les Égyptiens comme auxiliaires, avaient-ils conservé une rancune profonde contre leurs vainqueurs.

« Dans le pays et dans l'armée, ajoute le *Moniteur*, les Égyptiens ne sont connus que sous le nom d'Arabes. Leur manière de combattre se rapproche beaucoup de celle de ces peuples guerriers, au courage et à l'énergie desquels ils joignent l'intelligence de la discipline. Les soldats français leur inspirent une estime toute particulière et ils cherchent sans cesse à les imiter. »

Pourquoi le *Moniteur*, journal français, ne disait-il pas qu'instruits et commandés par des officiers de notre nation, sous la direction et le souffle de Soliman-Pacha, les Égyptiens se regardaient comme les fils, les alliés et les amis de la France, prêts à marcher sous nos drapeaux comme sous les leurs ?

Encore une citation du *Moniteur* :

« En parcourant l'armée ottomane d'Eupatoria, dit-il, on reconnaît facilement les vieilles bandes du Danube et de Silistrie. Elle est bien vêtue, bien armée, bien nourrie. Le soldat turc porte comme vêtement, indépendamment de son pantalon et de sa veste en drap bleu ordinaire, un paletot en peau de mouton sans manches, des jambières bien chaudes et une excellente capote grise avec un capuchon séparé. La plupart d'entre eux ont pour chaussures des morceaux de peaux de bœufs en forme de sandales, qui leur entourent les pieds et qu'ils préfèrent aux souliers. Ils les fixent au moyen de courroies qui les maintiennent solidement. »

Dernier éloge enfin. Le général de division Osmont nous écrivait, le 4 mai 1884 :

Monsieur,

« Le numéro de la *Revue du monde latin* du 25 mars 1884 renferme un article sur le Soudan égyptien qui m'a vivement intéressé. Je dois même ajouter qu'il a vivement intéressé tous ceux qui l'ont lu. Les faits que vous y relatez me paraissent avoir été puisés à des sources sérieuses et sont empreints d'une grande exactitude.

« Vous y exposez d'une manière attachante les premières tentatives faites par notre compatriote Sève pour créer et organiser l'armée égyptienne. Nous connaissons tous les merveilleux résultats obtenus par ce remarquable officier. L'histoire d'Égypte est là pour nous le dire. Pendant la guerre de Crimée, une partie de ces belles troupes égyptiennes sont venues concourir à nos opérations. Quand j'étais gouverneur d'Eupatoria, j'y ai vu une division égyptienne d'environ douze mille hommes, qui faisait partie de l'armée d'Omer-Pacha. Je l'ai vue manœuvrer, je l'ai vue combattre à côté des deux divisions turques et je déclare qu'elle était en tout supérieure à ces deux divisions... »

Ce témoignage d'un témoin oculaire et compétent a bien son prix.

Quand les Français eurent si naïvement tiré les marrons du feu pour les Anglais, coulé les vaisseaux russes qui faisaient ombrage à l'Angleterre, anéanti les remparts et les bassins, effondré les casernes, les docks, les entrepôts et les magasins inoffensifs de Sébastopol, ruiné enfin pour des années les finances de la Russie, la France, l'Égypte et l'Italie, se retirèrent avec une gloire impérissable. Les morts seuls, nos héros, restèrent ensevelis loin de la patrie ; quant à l'Angleterre, pour prix de tant de trésors vainement dépensés, de tant de souffrances,

de sang inutilement répandu, elle ne nous offrit que son indifférence et sa froide ingratitude. Elle se retira satisfaite, oublieuse des charges de Balaclava, d'Inkermann et prête à nous payer tant de sacrifices insensés en nous laissant froidement égorger en 1870 et en nous chassant de l'Égypte dès qu'elle eut pu y mettre les pieds.

Nous n'avons pas voulu interrompre cet épisode des événements de la Crimée par le récit de ce qui s'était passé en Égypte pendant ces trois années, et cependant de grands événements s'y étaient accomplis, un nouveau souverain était monté sur le trône, une nouvelle administration occupait le pouvoir avec d'autres idées et d'autres tendances ; l'esprit européen y avait repris le dessus pour le bonheur de tous ; en un mot Saïd avait remplacé Abbas.

Revenons sur nos pas.

En 1853, Ibrahim-el-Hami-Pacha, Ibrahim le Sévère, avait été nommé ministre de la guerre ; il était bien jeune encore pour un si pesant emploi. Il fut d'ailleurs trop peu de temps au pouvoir pour montrer sa faiblesse ou sa capacité, favoriser ou désorganiser l'armée, plaire ou nuire à Soliman. Abbas, ayant besoin d'un diplomate sûr et discret auprès du cabinet britannique, avait envoyé son fils à Londres. Ce voyage fut désastreux pour le jeune prince qui partit sans prévoir le malheur qui allait le frapper. Il était au moment de perdre son père ; le trône allait lui échapper.

Il y avait six ans qu'Abbas régnait, sans trop de peines et de soucis. Jeune encore, ardent, ami du plaisir, d'une santé forte et vigoureuse, il se trouvait alors à Rhéna où il se reposait de fatigues étrangères, peut-être, au gouvernement. Tranquille et confiant, il croyait avoir devant lui de longs jours de vie, quand on apprit que, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1854, il avait été assassiné. En entrant, le matin, dans son apparte

ment, on le trouva couché, étranglé sur son divan. Il était mort sans pousser un cri et sans qu'on pût venir à son secours.

Au premier abord, toutes les conjectures possibles eurent lieu. Des recherches actives établirent que le prince était mort victime d'une vengeance particulière. Deux mameluks avaient fait payer au pacha la punition d'un de leurs camarades. On se contenta de connaître le mobile du crime et, si on chercha les criminels, il paraît qu'on ne put les découvrir.

« Malgré sa réputation de cruauté gagnée en Syrie, où il avait poussé les désastres de la guerre jusqu'à la dernière limite et où il fut sans pitié, dit un journal anglais, il ne s'était pas montré, sur le trône, plus terrible justicier qu'un autre. Partisan outré des idées musulmanes, il avait détruit l'échafaudage si péniblement élevé par son prédécesseur. Plus d'Européens nulle part, plus d'essais, plus d'entreprises ; l'Égypte était retombée dans l'apathie des pays d'Orient, mais les dettes de l'État étaient payées, les déficits étaient comblés, et pour beaucoup de fanatiques de la foi musulmane, le vice-roi, léger, insouciant, personnel, avait mieux régné que le grand pacha. »

Nous n'avons pas à protester contre ce jugement, et en faisant des réserves vis-à-vis d'une feuille évidemment hostile à la France, nous sommes prêt à reconnaître de bonne grâce que six années de repos pour l'Égypte surmenée, ce n'était pas de la stérilité ; c'était le recueillement de la terre pendant l'hiver, c'était l'état de jachère appliqué à un grand État ; c'était un sommeil réparateur, non la mort ; un bien, peut-être, à la condition qu'il ne fût pas de trop longue durée, et qu'au retour du soleil, la vie, l'activité, le travail, reprissent leurs droits immuables.

Qui allait monter sur le trône devenu si brusquement vacant ? On parla du fils d'Abbas, Ibrahim-el-Hami-Pacha. Mais il était loin, mais il était chez un peuple ennemi de la France, mais il représentait les idées de son père dont la majorité ne voulait

plus. Il fut évincé ; le parti français hâta le mouvement. Quand le jeune prince revint, Saïd-Pacha régnait du consentement universel. Ibrahim eut le bon esprit de s'effacer ; il se soumit sagement à la destinée et, enfermé dans la retraite, ne donna jamais le moindre ombrage au pouvoir.

Saïd-Pacha, fils puîné de Méhémet-Ali, frère du grand Ibrahim, et oncle d'Abbas, était donc monté sur le trône sans hésitation et sans difficulté à la mort de ce dernier. Intelligent, actif, aimé de tous, bon marin et imbu d'idées qui se rapprochaient plus de celles de son père que de celles qui avaient eu cours sous le règne précédent, il vit avec plaisir les Européens revenir en foule autour de lui. La plupart des écoles se rouvrirent, les travaux furent aussitôt repris. L'Égypte, un instant arrêtée dans sa voie, sentit comme un souffle de renaissance et de printemps souffler sur elle. On comprenait enfin que le mouvement c'était la santé et la vie. On avait reçu des germes de civilisation qui demandaient impérieusement à éclore. La graine voulait grandir, l'arbre porter des fruits. Saïd les favorisa et, plus sage qu'Ibrahim, plus prudent que Méhémet-Ali, sans jeter les trésors de l'Égypte à la tête des aventuriers, sans accueillir tous les inventeurs, sans consentir à une foule d'entreprises colossales dont l'ensemble pouvait ébranler le crédit public et appauvrir le peuple avant d'enrichir l'État, il permit sagement ce qui était possible et montra tout ce que peut un prince droit, ferme, et bien conseillé.

La postérité n'oubliera pas que c'est à lui qu'on doit le percement de l'isthme de Suez. Si M. de Lesseps changea l'équilibre du monde ; si la Chine, le Japon et les Indes se rapprochèrent de trois mille lieues de nos villes de l'Occident, l'histoire n'hésitera pas à unir les deux noms glorieux de l'ingénieur et du pacha et à les couvrir tous deux du même laurier immortel.

C'est aussi du règne de Saïd que doivent dater les fouilles

précieuses de Mariette-Pacha, car si le savant égyptologue mit pied à terre pour la première fois le 2 octobre 1850, sur la terre égyptienne, ce n'est qu'à son retour de France, à la fin de 1857 et en recevant le titre de Bey du successeur d'Abbas, que l'illustre chercheur de rois put commencer fructueusement ces travaux qui enrichirent le Louvre et ce musée de Boulaq qui est sans pareil.

Si l'Égypte et la France étaient heureuses du règne de Saïd, Soliman, de son côté, se trouvait orgueilleux et fier du souverain auquel il obéissait. Chéri de son prince, dévoué au gouvernement de l'homme d'élite dont il connaissait si bien le génie organisateur, la bravoure et la bonté, le général remplissait avec un zèle que l'âge ne refroidissait pas les hautes fonctions qui lui étaient confiées. Quoique en paix, l'armée était instruite, tenue, exercée comme si elle eût dû entrer le lendemain en campagne. Le pied de guerre était son état naturel. Soldat dans l'âme, le généralissime lui soufflait son ardeur militaire, et les étrangers qui voyaient passer ces beaux régiments admiraient une discipline qui les faisait marcher de pair avec ceux de l'Europe.

Du reste, bien nourris et bien habillés, cavaliers et fantassins paraissaient satisfaits, car Soliman veillait avec un soin jaloux à leur bien-être, persuadé, comme il le disait lui-même, que le premier devoir d'un général est de savoir si les souliers de ses soldats ne leur font pas mal aux pieds.

Mais les soins de l'armée ne l'empêchaient point de songer à sa famille française et surtout à sa sœur, Mme Alday, qu'il aima toujours tendrement. Sa correspondance avec Lyon était active : ses lettres, toujours concises, étaient le plus souvent adressées au docteur Gubian. Toutes contenaient un souvenir d'affection pour sa chère Louise et, le plus souvent, il y joignait un présent.

Voici quelques unes de ces lettres où se peignait la bonté de son cœur.

« *A M. Louis Gubian, docteur-médecin*,

quai Port-du-Roi, à Lyon.

« Vieux Caire, 2[illegible] novembre 1857.

« Cy-inclus une traite de six cents francs sur MM. Charrin et Cie, rue Centrale ; je te prie de faire encaisser et remettre la somme à ma sœur Louise ; je désire que ma lettre te trouve en bonne santé, ainsi que toute la famille. Embrasse bien tout le monde pour moi. Je baise la main à ma bonne tante et t'embrasse toi et tes enfants de tout mon cœur.

« Ton dévoué cousin,

« Le général SULYMAN.

« Je t'écris peu parce que le courrier part.

« Plus longuement au prochain courrier. »

Au même :

« Vieux Caire, 30 août 1858.

« Cy-inclus un billet de six cents francs que je te prie de faire toucher et remettre à ma sœur Louise.

« Embrasse bien pour moi toute ta chère famille et mes parents.

« Chez moi, Dieu merci, tout le monde se porte bien. Je suis grand-père depuis l'an... (illisible). Ma fille Mazlé, mariée à Schérif-Pacha, a un gros garçon.

« Tout à toi... (illisible), je t'embrasse ainsi que tes deux enfants.

« Ton dévoué et affectionné.

« Le général SULYMAN. »

Jamais un musulman ne parle de sa femme; jamais le meilleur ami lui-même ne s'informe de ce qui se passe dans les secrets du harem. En parlant de sa fille Mazlé, Soliman prouvait qu'il était resté Européen. S'il s'était, dans toute sa vie active, très peu préoccupé des idées religieuses de la France ou de l'Égypte, du moins il était toujours attaché aux mœurs et coutumes libérales de l'Europe. A la vue de cette lettre intime, un iman l'eût immédiatement accusé d'être chrétien.

Nous relèverons, sans y attacher de l'importance, que les signatures du général portent tantôt *Suleyman* avec un *y* comme aujourd'hui ; tantòt *Soleiman* avec un *o* et un *i* simple.

De toute sa correspondance, voici la lettre qui offre le plus d'intérêt.

Là encore et surtout, il fait voir combien il s'éloigne des coutumes mulsumanes, interdisant si formellement de parler du harem.

Nous conservons, les formules, orthographe et abréviations de son écriture.

« Vieux Caire, 18 février 1859.

« Mon cher Louis,

« Cy-inclus une lettre pour ma sœur Louise avec un bon de 600 francs sur la maison Charrin, de Lyon ; je te prie de le lui faire passer.

« Dans ta dernière, tu me demandes des détails sur ma famille. Je m'empresse de satisfaire ton désir. J'ai quatre enfants, trois filles et un fils. L'aînée de mes filles est mariée à Murat-Bey, colonel d'artillerie, que tu as connu à mon passage à Lyon en 54 ; elle s'appelle Zohra. Ma seconde fille est mariée à Schérif-Pacha, ministre des affaires étrangères d'Égypte. Ma fille s'appelle Mazlé; elle est mère d'un garçon; par conséquent je

suis grand père. Mon fils, Skander-Bey, est dans l'artillerie. Dans peu, il doit passer capitaine. Ma dernière fille, Hasma, âgée de 10 ans Je prie ma sœur de m'envoyer le portrait de notre bonne mère que je désire depuis longtemps. Je te prie de le faire emballer, si ma sœur consent à me l'envoyer. J'ai ici un très bon peintre-femme qui reste chez moi et qui s'en acquittera très bien. Il faut le portrait dans une première caisse, ensuite dans une seconde, bien entouré de foin, de papier. Adresser la caisse aux messageries impériales :

« *A Son Excellence Schérif-Pacha, ministre des affaires étrangères d'Égypte, au Caire.*

« Mettre sur le haut de la caisse : S. P.

« Je tiendrai compte à toi ou à ma sœur des frais d'emballage, port, etc.

« Présente tous mes respects à ta bonne et excellente mère, mes compliments et amitiés à toute la famille et crois moi sans... Tout affectionné et dévoué

« Le général SULEYMAN. »

« Vieux Caire, 5 février 60, 14 régab 70.

« Mon cher Louis,

« J'ai reçu le portrait de ma mère et je te remercie de ta peine et de ta sollicitude pour une chose qui m'a rendu si heureux.

« Ci-inclus un bon de six cents francs sur la maison Charrin de Lyon. Lorsque tu l'auras fait recevoir, je te prie de le faire remettre à ma sœur Louise.

« Embrasse bien ta bonne mère et toute ta chère famille de ma part. La mienne vous embrasse tous.

« Ton dévoué et affectionné cousin,

« Le général SULEYMAN. »

Quelle tendresse toujours et partout, pour les siens et surtout pour sa mère et sa sœur !

Ce devait être la dernière lettre du général. L'homme célèbre qui avait protégé l'Égypte de son épée, créé des armées et occupé la presse européenne du bruit de ses victoires, disparut subitement, comme Ibrahim, et, comme son brillant compagnon d'armes, comme le chef de la dynastie, comme le grand pacha, sans qu'on daignât presque s'occuper de lui.

L'Europe avait toujours autre chose à faire ou à voir. Inconstance de la renommée! Versatilité des esprits! Le héros frappé tomba sans que la France eût une larme.

Car, ainsi que nous l'avons dit douloureusement, il faut savoir mourir à l'heure et à propos. On s'amusait en France; on regardait l'Autriche et la Prusse égorger à elles deux le Danemark; on suivait d'un œil avide la grande querelle et le déchirement fatal des deux nations victorieuses. L'Autriche succombait à son tour; on voyait, sans effroi, la Prusse devenir colosse et le troisième empereur des Français, confiant dans sa destinée, espérait naïvement retirer quelque chose de cette guerre, nos vieilles frontières du Rhin, le Luxembourg, que sais-je? On nous jouait à notre insu, et nous croyions être encore les arbitres du monde; et nous allions, dix ans plus tard, voir fondre sur nous un orage, tel que la France n'en avait pas vu depuis que les Anglais avaient occupé Orléans. Hélas! Et nous n'avions ni Dunois, ni Jeanne d'Arc pour nous sauver!

Gai, vigoureux, admirablement constitué, fier de sa verte vieillesse et bien portant, Soliman, comme à l'ordinaire, vaquait à ses devoirs et à ses occupations, lorsque le 11 mars de cette année 1860, il fut atteint d'un rhumatisme aigu qui le terrassa. La veille, il avait invité un officier français à déjeuner pour ce

jour-là, et rien ne faisait prévoir le coup de foudre qui allait le frapper.

Après quinze heures de maladie, le rhumatisme se porta des membres au cœur, et, le 12 mars, à 2 heures de l'après-midi, au milieu de sa famille atterrée, il expira.

Si l'Europe fut distraite, le Caire fut dans la consternation, l'Égypte pleura. On lui rendit les honneurs militaires dus à son grade, à son importance, à son rang. Une foule d'officiers, qui n'étaient pas commandés pour le service, accoururent volontairement accompagner son cercueil. Dix mille personnes suivirent le convoi, prouvant par leurs larmes la perte que la vieille Égypte venait de faire.

Européens et indigènes avaient mêlé leurs rangs, et sans distinction de race, de patrie ou de religion unissaient leurs prières et leurs douleurs. Saïd-Pacha ne fut pas le moins affecté, car il comprenait bien la perte que son trône venait de faire.

On enterra le généralissime dans son jardin du vieux Caire, à côté de ce palais où les Européens recevaient une si sympathique, une si large hospitalité. Longtemps après lui, on parlait encore de la générosité qui lui faisait mettre sa bourse à la disposition de quiconque en avait besoin, et longtemps après ce siècle, longtemps dans les âges à venir, le voyageur qui visitera le Caire se fera un devoir d'aller en pèlerinage au mausolée que des enfants désolés ont érigé à celui qui fut pour eux un tendre père, pour l'Égypte, un héros.

Sa sœur lui survécut quelques années ; elle est morte à Lyon, quai Pierre-Scize, le 31 mars 1874, à l'âge de quatre vingt-quatre ans.

ÉPILOGUE

La ville de Lyon, si fière de ses enfants, ne possède aucune rue, aucune place portant le nom de Soliman-Pacha.

Des marchands de soie, des mécaniciens, des négociants, des administrateurs, des médecins, des avocats, des généraux de passage, des hommes de lettres étrangers au pays voient leur nom briller sur les plaques de nos carrefours. Notre héros n'a pas cet honneur.

Nos places publiques, nos squares, nos parcs, nos monuments, nos musées, offrent des effigies de toutes sortes, même d'aventuriers douteux, et Joseph Sève, Lyonnais de naissance, Français dans sa vie et jusqu'à son dernier jour, victorieux toujours, jamais vaincu, modèle de bravoure, de fidélité et d'honneur, attendra peut-être longtemps encore qu'on lui accorde un buste, un médaillon ou une toile entre les effigies de Tabareau et de Siefert.

TABLE

Chapitre V. — La Nouvelle Armée.

Chapitre VI. — En Grèce.

Chapitre VII. — En Morée.

CHAPITRE VIII. — L'Indépendance.

Chapitre IX. — En Syrie.

Chapitre X. — En Palestine.

Chapitre XI. — Le Retour en Égypte.

Chapitre XII. — Le Liban.

Chapitre XIII. — Nézib.

Chapitre XIV. — La Victoire.

Chapitre XV. — L'Europe et l'Égypte.

Chapitre XVI. — Le Cabinet du 1er mars.

Chapitre XVII. — En retraite.

Chapitre XVIII. — La France.

Chapitre XIX. — Paris et Londres.

Chapitre XX. — Lyon.

Chapitre XXI. — La Fin.

FIN DE LA TABLE

LYON. — IMPR. PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.